Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/v3revuedeparis1839vr

REVUE

DE PARIS.

V.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cie,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1839

TOME CINQUIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1839.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1839.

TOME CINQUIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
quai Malaquais, 17.

1839.

L'INNOCENCE

D'UN FORÇAT.

I.

En septembre 1828, vers deux heures du matin, les maisons de campagne situées le long de la Garonne, entre la Réole et Cadillac, se trouvaient plongées dans ce calme profond qu'ignore le sommeil des villes, et pendant lequel, selon l'expression de Delille, on ne voit que la nuit, on n'entend que le silence. Un seul pavillon isolé au milieu d'un parc de médiocre étendue semblait faire exception au repos général. A l'angle de ce bâtiment, du côté du levant, une fenêtre du premier étage laissait échapper une lueur si faible que, d'un peu loin, pour être certain de son existence il fallait la regarder attentivement. Un coureur d'aventures qui fût parvenu à escalader le mur du parc, à grimper ensuite jusqu'au balcon de cette fenêtre et à s'y tenir cramponné, se serait peut-être trouvé suffisamment payé de sa peine par le tableau mystérieux offert à sa curiosité. A travers la fente de deux rideaux de soie bleue, l'œil pouvait entrevoir l'intérieur d'une chambre à coucher meublée avec élégance et doucement éclairée par une veilleuse. Sur un lit placé dans le fond, une femme, à la fleur de l'âge et de la beauté, dormait d'un sommeil dont l'agitation fébrile trahissait une de ces émotions tenaces que ne parvient pas même à interrompre la suspension momentanée du sentiment et de la pensée. Près d'elle, un homme au front pâle et ridé par la vieil-

lesse, veillait immobile et muet. La tête penchée sur le chevet, retenant son haleine et comprimant d'une main les battemens de son cœur, il épiait avec une avidité sinistre les paroles entrecoupées qu'un rêve pénible faisait éclore des lèvres de la jeune femme.

— Son nom! elle ne prononcera pas son nom! se dit-il après une vaine attente en promenant autour de lui un regard où étincelait une rage impuissante.

— Arthur, murmura-t-elle, comme si une puissance fatale eût brisé soudainement le dernier sceau qui protégeât encore un secret à demi trahi par les révélations du sommeil.

— Arthur, répéta le vieillard en se redressant aussi brusquement que si ce nom eût été un poignard prêt à lui percer la poitrine. — Arthur d'Aubian! et je refusais de le croire. Arthur! O misérable aveugle que j'étais!

Il essuya par un geste convulsif la sueur qui humectait son front livide, et se penchant sur ce lit plus redoutable pour lui que n'eût été une tombe entr'ouverte, il approcha de nouveau son oreille de la bouche fraîche et charmante d'où sortaient des paroles empoisonnées.

— Je ne veux plus, balbutia la jeune femme en faisant un effort pour se soulever; c'est risquer ta vie... la mienne ne serait rien, mais toi... non, je ne veux plus... il a des soupçons... il te tuerait!...

Elle poussa un sanglot étouffé, frissonna de la tête aux pieds, et se mit sur son séant par un sursaut plein d'angoisses. Le vieillard crut qu'elle s'éveillait et se glissa derrière les rideaux du lit pour se dérober à sa vue; mais elle, sans ouvrir les yeux, resta quelque temps immobile dans la position qu'elle avait prise. Peu à peu le changement de sa physionomie annonça celui de ses idées; la terreur empreinte sur ses traits fit place à une expression de recueillement, qui à son tour se changea en une attention soucieuse et profonde. La jeune femme, dont l'exaltation nerveuse avait acquis le degré d'intensité où commencent les phénomènes du somnambulisme, pencha la tête comme pour prêter l'oreille à quelque bruit inquiétant; tout à coup elle se leva, vêtit un peignoir, et s'approcha de la fenêtre en marchant avec précaution.

— Minuit, dit-elle tout bas; je n'ai pas une goutte de sang dans les veines... Ce mur est si élevé! s'il se blessait!... Je l'entends dans le jardin... Comme il marche fort... C'est ce sable qu'on a mis dans les allées..... Oh! c'est la dernière fois..... Je vais le lui dire..... Craindre ainsi c'est plus que mourir.

Avec une précision de mouvemens attestant cette clairvoyance intérieure à laquelle la science n'a pas encore trouvé d'explication satisfaisante, la somnambule, dont les paupières étaient toujours fermées, éteignit la veilleuse et poussa le verrou de la porte; puis elle fit jouer les cordons des rideaux et ouvrit la fenêtre sans que le moindre bruit parvînt aux oreilles de son mari qui, à quelques pas en arrière, suivait cette pantomime d'un regard plein d'une sombre fureur. Elle prit ensuite dans sa table à ouvrage un long ruban qu'elle déroula en dehors de la fenêtre jusqu'à ce qu'elle pût supposer qu'il avait touché le sol; un moment après, elle le retira et fit le simulacre d'attacher à l'appui du balcon le crochet d'une échelle de corde. Elle rentra aussitôt dans l'intérieur de la chambre, palpitante et respirant à peine. Tout à coup elle ouvrit les bras et les jeta éperdument autour d'un être imaginaire en murmurant d'une voix passionnée :

— Ma vie!

Elle n'étreignit que le vide et resta quelque temps interdite, les bras croisés sur la poitrine.

— Arthur! s'écria-t-elle enfin, saisie d'un fol accès de terreur, et elle se précipita vers le balcon. Les mains débiles de son mari trouvèrent pour la retenir une énergie momentanée.

— J'ai peur! Il ne faut pas me faire peur, dit-elle sourdement en se débattant dans ses bras.

Les angoisses de la femme aimante avaient fait place à l'instinct particulier aux personnes atteintes de somnambulisme qui, par une incompréhensible perception de leur état, craignent par dessus tout d'être brusquement éveillées. Mais la commotion avait été trop forte pour que l'accès pût avoir un dénouement paisible. Les fils mystérieux par où l'ame s'épanche, pendant le sommeil des organes, ses agens habituels, éclatèrent dans le cerveau comme se brisent, sous un doigt trop rude, les cordes d'une harpe. La jeune femme s'éveilla et poussa des cris étouffés en se trouvant au milieu d'une obscurité profonde, entre des bras inconnus qui la tenaient étroitement enlacée.

— C'est moi, Lucie, lui dit le vieillard avec un effort pénible; c'est moi, n'aie pas peur.

Il alluma des bougies, ferma la fenêtre, et, composant sa figure, il s'approcha de sa femme, qui venait de s'asseoir sur le lit et regardait autour d'elle avec un étonnement silencieux.

— Que s'est-il donc passé? demanda-t-elle en se pressant le front

des deux mains; j'ai dans la tête un chaos, un volcan! comment se fait-il que vous soyez là?

— Je t'ai entendue marcher, répondit son mari d'une voix altérée; j'ai craint que tu ne fusses malade, et je suis monté.

— De votre chambre on entend donc marcher ici? reprit Lucie avec un secret effroi.

— C'est la première fois que cela arrive. Jamais ton sommeil n'a été si agité.

— C'est affreux d'être somnambule, dit-elle en baissant la tête, et l'on dit qu'il n'y a pas de remède. Ai-je parlé en dormant?

Elle prononça ces dernières paroles d'une voix faible.

— Non, répondit le vieillard, dont la figure demeura froide, tandis que ses ongles lui déchiraient la poitrine.

Il prit un flambeau, souhaita à sa jeune femme une fin de nuit paisible, et descendit à son appartement. En rentrant dans sa chambre, ses forces l'abandonnèrent, et il se laissa tomber sur un fauteuil. Il y resta quelque temps anéanti, et pour ainsi dire insensible. A la fin l'énergie morale, que ne détruit pas toujours la caducité physique, se réveilla furieuse et implacable dans le cœur de ce vieillard en apparence brisé par la découverte de son déshonneur.

— Comment le tuer? s'écria-t-il en se tordant les mains... Elle! je n'en aurai pas le courage. Mais lui! lui! Le provoquer! Il refusera de se battre. Il me parlera de ma vieillesse, et tout le monde l'approuvera. Car il est permis, il est honorable d'arracher à un vieillard le bonheur de ses derniers jours, de livrer son nom à la risée, de le rendre fou de honte et de désespoir; mais croiser le fer avec lui, ce serait outrager ses cheveux blancs! Et puis n'ont-ils pas raison? Ma vue est débile, ma main tremblante; dans un duel, je succomberais sans me venger. Il m'épargnerait peut-être! Non, pas de duel, pas d'incertitude, pas de hasard. Sa mort à tout prix, dussé-je l'assassiner!

Le mari outragé passa le reste de la nuit à rouler dans son esprit mille projets de vengeance. Au point du jour, il sortit et se promena long-temps dans le parc, avant que personne fût levé dans la maison. A la fin, un jardinier qu'il employait depuis peu à des travaux de terrassement le rencontra au détour d'une allée. A la vue du vieillard, l'ouvrier ôta son bonnet, et s'approchant d'un air de mystère :

— Monsieur Gorsaz, lui dit-il, ça se trouve bien que vous soyez si matinal; j'ai quelque chose à vous dire, et j'aime autant que les autres ne soient pas là.

— Qu'y a-t-il, Piquet? demanda le vieillard d'un ton brusque.

— Il y a, monsieur Gorsaz, qu'hier, pendant la nuit, on a forcé la fenêtre de la petite serre où nous enfermons nos outils. La veille au soir j'y avais oublié ma veste, où se trouvait ma montre, un oignon d'argent tout neuf, qui m'avait, ma foi, coûté dix-huit francs. Il y avait aussi dans une des poches quatre écus de cent sous, et au moins trois francs de monnaie. J'ai retrouvé la veste, à preuve que la voilà sur mon dos; mais l'argent et la montre, bernique.

— Il n'y a que vos ouvriers qui entrent dans cette serre, observa M. Gorsaz.

— Aussi c'est l'un d'eux qui a fait le coup; j'en mettrais ma main au feu.

— Qui soupçonnez-vous?

— Jean-Pierre et Vacherot sont du pays, il y a vingt ans que je les connais, et je répondrais d'eux comme de moi. Il n'y a donc, sauf votre respect, que ce sournois de Bonnemain qui ait pu avoir l'idée de la chose.

— Bonnemain? répéta le vieillard, qui sembla réfléchir profondément.

— Je me suis toujours défié de ce paroissien-là, reprit Piquet; avec ça qu'il gâte l'ouvrage que j'en suis honteux pour lui. Ça se dit jardinier et ça ne sait pas seulement faire une greffe en écusson.

— Vous n'avez que des soupçons, et il faudrait des preuves, dit M. Gorsaz, qui semblait prendre à cette affaire plus d'intérêt qu'on n'eût dû s'y attendre.

— Des preuves! en voici une que j'ose dire un peu claire, répondit le jardinier en tirant de sa poche un petit clou qu'il prit entre le pouce et l'index : c'est ce clou tout neuf, que j'ai trouvé sur la fenêtre. Il n'y a que Bonnemain qui en ait de pareils à ses souliers, qu'il a achetés à La Réole, il n'y a pas dix jours, et justement il lui en manque un au pied droit; j'ai vu ça hier, quand il s'est déchaussé pour descendre dans le vivier.

— Avez-vous parlé de cela à quelqu'un? demanda le vieillard.

— Pas si sot, répondit le jardinier d'un air fin; j'ai voulu d'abord vous demander conseil.

— Vous avez agi prudemment. Jusqu'à nouvel ordre, ne dites rien à personne; et quand vous verrez Bonnemain, envoyez-le moi : je me charge de le faire parler.

Piquet hocha la tête d'un air de doute.

— C'est un sournois, dit-il, un malin fini; c'est le diable à confesser, voyez-vous bien, monsieur Gorsaz.

Le vieillard congédia le jardinier d'un signe de tête et s'achemina lentement vers la maison. Il rentra dans son appartement et y attendit avec une étrange impatience l'auteur présumé du vol, qui ne tarda pas à paraître à l'entrée de la chambre, où il s'arrêta respectueusement, sa casquette à la main.

II.

Bonnemain était un homme d'une quarantaine d'années, vigoureusement découplé, porteur d'une physionomie doucereuse, et vêtu avec une sorte de recherche étrangère à sa profession.

— Fermez la porte et approchez-vous, lui dit M. Gorsaz qui lui-même poussa les châssis de la fenêtre devant laquelle il était assis.

Après avoir obéi, l'ouvrier resta debout et immobile; son maintien était assuré et sa figure calme.

— Bonnemain ou plutôt Baptiste Leroux, lui dit le vieillard en le regardant d'un œil fixe et perçant, un vol a été commis la nuit dernière dans ma maison. Innocent ou coupable, vous en serez accusé, car vos antécédens font nécessairement tomber sur vous les soupçons; d'ailleurs il existe dès à présent des preuves, et la procédure en saura découvrir d'autres. Vous avez déjà subi une peine afflictive, vous vous trouvez donc en état de récidive, et vous n'ignorez pas sans doute la condamnation qui vous attend. Ce sont les travaux forcés à perpétuité.

— Je tombe de mon haut, répondit Bonnemain avec un air ébahi qui en eût imposé peut-être à un juge d'instruction; je vous donne ma parole d'honneur, monsieur Gorsaz, que je suis innocent. J'ai été dans la peine, ça c'est vrai, je ne puis pas dire le contraire, puisque, quand je suis venu ici demander de l'ouvrage, il a fallu vous montrer ma feuille de route; mais parce qu'on a fait une sottise dans sa jeunesse, ce n'est pas une raison pour être toute sa vie un malhonnête homme. Sûr comme il y a un Dieu qui nous écoute, je ne sais pas de quoi vous voulez me parler.

— Pour quel crime avez-vous été condamné une première fois aux travaux forcés? demanda M. Gorsaz.

— Pour un faux, que j'avais eu le malheur de commettre en étant dans une maison de commerce, répondit le forçat libéré d'un air contrit.

— Pour un assassinat, répliqua le vieillard en baissant la voix mais avec un accent énergique, pour un assassinat commis entre Prades

et Villefranche, sur la personne d'un percepteur des contributions à qui vous espériez de prendre sa recette, dont par bonheur pour vous il ne se trouva pas chargé. Je dis par bonheur pour vous, car le vol n'ayant pas eu lieu, et la préméditation étant écartée par le jury, vous ne fûtes condamné qu'aux galères. A Toulon, votre conduite vous mérita une commutation de peine, et, au lieu de finir votre vie au bagne, vous n'y êtes resté que dix ans. Vous voyez que je suis bien informé.

— Ah! vieil argousin, pensa Baptiste Leroux dit Durand, dit Lejeune, dit Bonnemain, si nous étions seuls au fond d'un bois, comme je te ferais ton affaire, en deux mouvemens; le temps de boire un canon!

M. Gorsaz sembla deviner la pensée sanguinaire de l'homme qu'il interrogeait, car il jeta les yeux en dehors de la fenêtre avec une sorte d'inquiétude; il fut rassuré par la présence des ouvriers qui travaillaient dans le jardin à quelques pas de là. En plein jour, dans sa maison, et à portée d'un pareil secours, il pensa qu'il n'avait rien à redouter de la fureur que paraissait éprouver le forçat, malgré ses efforts pour paraître calme. Il continua donc l'entretien, mais ce fut avec la familiarité d'un conseiller indulgent plutôt qu'avec la sévérité d'un juge prêt à punir.

— Jusqu'à présent vous avez eu du malheur, dit-il, vous avez passé dix ans aux galères pour un meurtre qui ne vous a rien rapporté, et vous voilà sur le point d'y retourner à perpétuité pour avoir pris une montre qui vaut peut être vingt francs.

— Elle n'en vaut pas dix, interrompit Bonnemain qui aussitôt se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Dix ou vingt, peu importe, reprit le vieillard en souriant ironiquement; l'essentiel c'est que le vol soit prouvé, et il l'est maintenant de votre aveu même. Je vais être forcé de vous faire mettre en arrestation.

— Vous ferez arrêter un innocent, dit le forçat en perdant malgré lui quelque chose de son assurance.

M. Gorsaz pencha la tête et resta quelque temps les yeux baissés; les relevant enfin, il arrêta sur Bonnemain un regard qui semblait vouloir percer les derniers replis de cette ame dégradée par l'habitude du crime.

— Supposons, lui dit-il, qu'au lieu de vous livrer à la justice, je vous fournisse les moyens de vous rendre à Bordeaux, et de vous y embarquer pour un port étranger, Saint-Sébastien ou Bilbao; sup-

posons encore que, non content de vous sauver, je vous remette une somme d'argent suffisante pour former un établissement hors de France et y vivre à l'abri du besoin : dix mille francs par exemple, que penseriez-vous d'une semblable proposition?

Le forçat libéré ne manifesta son émotion que par un mouvement de lèvres presque imperceptible; avec la sagacité particulière aux gens qui ont vécu d'une industrie coupable et quelquefois sanglante, il comprit à l'instant même qu'il s'agissait d'un marché et non d'un bienfait. Cette pensée lui rendit tout son aplomb; car traiter avec un supérieur, c'est pour le moment devenir son égal.

— Ce que je penserais, monsieur Gorsaz, répondit-il après avoir paru réfléchir, ma foi, je me dirais : Bonnemain, ce n'est pas pour tes beaux yeux qu'on t'offre comme çà dix mille francs. Il faut donc qu'on ait besoin de toi pour une affaire qui en vaille la peine. C'est que, voyez-vous, c'est un fameux pour-boire, dix mille francs!

— Et cette affaire, vous en chargeriez-vous? demanda le vieillard d'une voix concentrée.

— Çà dépend, dit Bonnemain; je n'ai jamais rebuté l'ouvrage : il n'y a que les fainéans qui refusent de travailler; mais encore faut-il savoir de quoi il retourne.

— Supposez ce qu'il y a de plus grave.

— Quelque chose comme l'affaire du percepteur, n'est-il pas vrai? demanda le forçat d'un air doucereux.

— Oui, répondit M. Gorsaz avec un accent profond.

— Seulement, cette fois, au lieu d'avoir une idée sur l'argent du gouvernement, il s'agirait peut-être de se débarrasser d'un joli garçon qui escalade les murs et les fenêtres comme s'il n'avait pas d'autre état?

— Tu l'as vu? s'écria le vieillard mis hors de lui-même par cette révélation inattendue.

— Écoutez, monsieur Gorsaz, dit Bonnemain avec aisance, il faut être rond en affaire. Je vais vous parler le cœur sur la main; d'ailleurs maintenant je n'ai plus peur que vous me dénonciez. Cet imbécile de Piquet ayant donc laissé dans la petite serre sa veste où était sa montre et de l'argent, et moi me trouvant dans la gêne, ça me donna une idée. On est homme! Me voilà entré dans le parc, par le mur qui est derrière l'allée de platanes. Tout à coup, j'entends du bruit au-dessus de moi; je crois d'abord que c'est un chat ou une fouine; mais pas du tout c'est un individu qui se laisse glisser le long du mur et qui se met ensuite en marche vers la maison. Bon, que je

me dis, voici un camarade qui a peut-être une idée meilleure que la mienne, et alors ce sera part à nous deux. Il était à peu près minuit et on y voyait comme dans un four. C'est égal, j'ôte mes souliers, et je le suis. Le voilà donc arrivé juste devant votre fenêtre; je me couche à plat ventre sur la pelouse pour qu'en se retournant il ne puisse pas m'entrevoir. Qu'est-ce que j'aperçois alors? Une fenêtre qui s'ouvre là haut, quelque chose de blanc qui s'y montre, et puis mon individu qui y grimpe en deux mouvemens, le temps de boire un canon! Excusez, que je me dis, il paraît que le camarade a des intelligences dans la maison, et que nous travaillons dans des genres différens. Pour lors, voyant que la chose ne me regardait pas, je suis allé à mes petites affaires.

— As-tu reconnu cet homme? demanda le vieillard d'une voix sourde.

— Je crois, répondit le forçat en ricanant, que vous feriez mieux de demander çà à Mme Gorsaz qui l'a vu de plus près que moi.

— L'as-tu reconnu? redit avec un accent de fureur le mari de Lucie.

— Oui, fit Bonnemain, c'est M. Arthur d'Aubian, qui demeure près de la rivière, à vingt minutes d'ici.

— Eh bien! c'est lui qu'il faut tuer, dit le vieillard en se levant dans un transport frénétique.

— Je ne dis pas oui, je ne dis pas non, répondit l'ex-galérien d'un ton dégagé. Je risque ma boule à ce jeu-là; si je perds, je sais ce qui m'attend; si je gagne....

— Tu auras dix mille francs, dit M. Gorsaz en l'interrompant.

— C'est plus que ne vaut tout mon individu, il n'y a aucun doute; je ne chicane donc pas sur le prix. Mais, la chose faite, qui m'assure que vous me donnerez mon dû? Vous pensez bien que je n'aurai pas le temps d'attendre, et, comme on dit, on ne trouve pas dix mille francs dans le pas d'un cheval; vous n'en avez peut-être pas le quart à la maison; parce qu'on est riche, ce n'est pas une raison pour garder chez soi tant d'argent comptant.

Au lieu de répondre à cette objection, le vieillard s'approcha d'un secrétaire, placé près de la cheminée; il l'ouvrit, déplaça un des tiroirs, et tira d'une cavité pratiquée en cet endroit une sébile dont les compartimens renfermaient une vingtaine de petits rouleaux; il en prit successivement trois ou quatre, les brisa, et, de leurs enveloppes déchirées fit tomber sur le bureau une pluie de pièces d'or. Le forçat ne manifesta son émotion que par l'étincellement soudain

de son regard, et un sourire féroce qui s'éteignit presqu'au même instant sur ses lèvres étroites et décolorées.

— Tu vois que ton argent est prêt, lui dit M. Gorsaz en le regardant attentivement; est-ce un marché conclu?

— Quand on ne paie pas d'avance, on donne des arrhes, répondit Bonnemain qui se tordait les mains derrière le dos pour résister à la tentation.

— Les voilà, lui dit le vieillard en prenant une dizaine de pièces de vingt francs qu'il lui présenta; après l'évènement, tu en recevras cinquante fois autant; tu vois que c'est de l'or, tu n'auras pas de peine à le porter.

— L'or n'est jamais lourd, répondit le forçat d'un ton sentencieux, et, sans autre discussion, il serra dans sa poche les arrhes de ce marché.

Le pacte était conclu entre l'homme du bagne et le vieillard jusqu'alors sans reproche. Les deux complices discutèrent alors les moyens d'accomplir sûrement l'attentat dont Arthur d'Aubian devait être la victime. N'écoutant que l'impatience de sa haine, le mari outragé voulait une vengeance aussi prompte que terrible; attendre jusqu'au soir, lui semblait intolérable. L'assassin subalterne, sur qui retombaient la responsabilité et le péril de l'exécution, n'eut pas de peine à démontrer qu'un meurtre en plein jour était impraticable.

— Puisqu'il a l'habitude de sortir pendant la nuit, il faut choisir ce moment-là, dit-il avec l'assurance d'un homme qui a mûrement étudié la matière dont il parle; il y a entre sa maison et la vôtre un petit sentier bien commode; on peut s'y cacher derrière une haie. Il n'y a pas d'habitation à plus de dix minutes de là, et la Garonne est à deux pas. La lune ne se lève qu'à deux heures, et comme, à ce qu'il paraît, c'est à minuit qu'il se met en marche, il y a moyen de le *butter* sans se compromettre. La fois du percepteur, c'est cette chienne de lune qui m'a fait reconnaître par un voiturier, et j'ai bien donné ma parole d'honneur de ne jamais travailler dorénavant avec ce quinquet-là sur la tête. C'est qu'il n'y a pas moyen de l'éteindre, voyez-vous!

— Il faut, avant tout, rendre à Piquet la montre et l'argent que vous lui avez pris, dit M. Gorsaz. Il a des soupçons sur vous. S'il formait une plainte, vous seriez arrêté....

— Et ça vous contrarierait, interrompit familièrement le voleur près de redevenir assassin; je comprends ça; on me coffrerait, et pendant ce temps-là ce beau M. d'Aubian pourrait bien encore escalader les

murs du parc. Va pour la restitution; je vais la faire tout de suite, et Piquet n'y verra que du feu. Je n'y tiens pas du tout, à sa méchante bassinoire; elle ne vaut pas la peine que je me suis donnée pour la prendre.

Le projet étant définitivement arrêté, les deux hommes se séparèrent; mais avant de sortir de la chambre, Bonnemain en examina les moindres recoins avec l'attention intelligente dont sont doués en général les profès en volerie. Il remarqua la place secrète où le vieillard recachait la sébile pleine d'or, et la manière dont il fermait le secrétaire; enfin, il étudia la structure de la fenêtre, et vit qu'elle n'avait pas de volets à l'intérieur. Au dehors une simple persienne la protégeait contre une escalade que rendait praticable le peu d'élévation du rez-de-chaussée. Satisfait de son examen, le forçat salua respectueusement l'homme auquel il venait de se vendre, et il alla dans le jardin rejoindre ses compagnons de l'air tranquille et benin qui lui était habituel.

Dans l'après-midi, M. Gorsaz, qui se promenait à pas lents dans une allée du parc, fut accosté de nouveau par son jardinier.

— Il faut que je sois ensorcelé, lui dit maître Piquet, dont la figure hâlée semblait doublement épanouie de joie et de stupéfaction. — Figurez-vous, monsieur Gorsaz, que ma montre et mon argent viennent de se retrouver dans ma poche, sans que je puisse m'imaginer par quel chemin ils y sont rentrés. S'il y avait encore des sorciers, la chose serait claire; mais, aujourd'hui, on ne croit plus à toutes ces bêtises-là.

— C'est un de vos camarades qui aura voulu s'amuser à vos dépens, répondit le vieillard, qui haussa les épaules et continua son chemin.

— C'est égal, pensa Piquet, on ne m'ôtera pas de l'idée que Bonnemain est un sournois, et à la place de M. Gorsaz, je m'en débarrasserais joliment.

III.

Vers le milieu de la nuit suivante, une étrange rencontre eut lieu sur le chaperon du mur qui fermait le parc de M. Gorsaz du côté de l'allée de platanes. Deux hommes qui escaladaient en même temps cette clôture, l'un du dehors, l'autre de l'intérieur, se trouvèrent inopinément nez à nez, lorsqu'ils en eurent atteint le sommet. Mutuellement effrayés d'une apparition si imprévue, tous deux fail-

lirent lâcher prise. A défaut de réflexion, l'instinct les préserva d'une chute; ils se cramponnèrent à l'arête de pierres, l'enjambèrent d'un élan vigoureux, afin de s'établir sur un terrain plus solide que les appuis dont ils s'étaient servis pour leur ascension, et restèrent un instant immobiles en face l'un de l'autre, à cheval sur le mur qu'ils serraient fortement de leurs jambes, de manière à conserver les mains libres pour la lutte que rendait probable un pareil début. Ils étaient si rapprochés que, malgré l'obscurité, ils purent s'entrevoir et bientôt après se reconnaître. Celui qui venait du dehors, vit tout à coup le bras de son adversaire levé; et à l'extrémité de la silhouette qui se dessina rapidement sur le sombre azur du ciel, il distingua la lame d'un poignard ou d'un couteau. La retraite était impossible, l'attente mortelle. Sans armes lui-même, il s'élança sur l'homme prêt à le frapper, lui saisit le bras d'une main, et de l'autre l'étreignit rudement à la gorge.

— Bonnemain, jette ton couteau, lui dit-il à demi-voix, sinon je te jette toi-même en bas du mur.

Contraint d'obéir, sous peine de la vie, le forçat lâcha son arme qui tomba dans le parc.

— Monsieur d'Aubian, laissez-moi descendre, dit-il alors d'une voix entrecoupée; je ne vous empêche pas d'entrer, ne m'empêchez pas de sortir.

— Tu viens de commettre un vol, dit Arthur; on n'escalade pas les murs sans mauvaise intention.

— Vous les escaladez bien, vous, répondit Bonnemain; est-ce à dire que vous soyez un voleur?

Rendu muet par cette réponse, l'amant de Lucie réfléchit qu'un vol eût-il été commis, il lui était impossible d'arrêter le coupable sans compromettre la femme qu'il aimait.

— Laissons-le aller, pensa-t-il, sans doute il a intérêt à ce que je me taise; ainsi lui-même ne dira rien.

Délivré du double étau qui lui avait tordu le bras et presque enlevé la respiration, Bonnemain se pencha sans rien dire, et tâtonna en dehors du mur. Il trouva bientôt la corde à nœuds dont Arthur s'était servi, et que fixait à la tranche du chaperon un crochet lancé d'une main vigoureuse et exercée. Le forçat la saisit fortement; et se jetant en dehors à corps perdu, il se mit à descendre avec l'agilité d'un écureuil. A mi-chemin, il s'arrêta tout à coup, et remonta presque aussi vite qu'il était descendu.

— Ni vu ni connu, entendez-vous, dit-il au jeune homme; ou

bien, si vous me dénoncez, je raconterai comme quoi l'autre nuit je vous ai vu entrer dans la chambre de Mme Gorsaz.

Sans attendre la réponse, Bonnemain se laissa glisser jusqu'à terre, et s'élança dans la campagne, où, grace à l'obscurité, il disparut presque aussitôt.

Arthur resta quelque temps immobile à la place où le forçat l'avait laissé. L'idée de voir le secret de ses amours à la merci d'un pareil misérable lui fit éprouver un chagrin mêlé de colère; puis il essaya de se rassurer en se disant qu'il ne devait redouter aucune indiscrétion de la part d'un homme intéressé lui-même à garder le silence. Cependant, malgré ses efforts pour chasser de son esprit l'impression qu'y avait fait naître ce désagréable incident, il ressentit une vague appréhension, qu'à travers tous les périls de ses rendez-vous nocturnes, il avait ignorée jusqu'alors. Au lieu de descendre rapidement dans le parc, comme il en avait l'habitude, il hésita et fut sur le point de rétrograder; mais il pensa que Lucie l'attendait, et l'amour triompha de la prudence. Il fit passer en dedans du mur la corde à nœuds et vit alors que cette fois elle lui serait inutile; car, pour faciliter sa fuite, Bonnemain avait apporté une des grandes échelles employées dans le jardin. D'Aubian eut bientôt atteint le sol et, malgré la nuit, il se dirigea à travers les arbres, en homme à qui cet obscur labyrinthe était familier. En approchant du pavillon, il s'arrêta tout à coup, car il lui sembla qu'un bruit inexplicable venait de rompre le silence à peine troublé jusqu'alors par la brise monotone qui faisait frémir le feuillage. N'entendant plus rien, il reprit sa marche; mais, presque aussitôt, un son plus distinct, semblable à la voix d'un homme qui en appelle d'autres, l'arrêta de nouveau. Plusieurs cris, partis de différens points, se succédèrent rapidement et parurent se répondre. Il était évident que le vol commis, selon toute apparence, par Bonnemain, avait donné l'éveil aux habitans de la maison et qu'une battue avait lieu dans le parc. Avec la rapidité d'un daim qui entend les premiers abois de la meute, Arthur prit sa course pour regagner le lieu par où il était entré. Au moment d'y arriver il vit courir devant lui, dans le taillis, une lumière semblable à un feu follet. Il aperçut bientôt distinctement un homme muni d'une lanterne et parcourant à grands pas l'étroite allée qui cotoyait le mur d'enceinte. En apercevant l'échelle, celui-ci s'arrêta comme un limier qui flaire une trace et se mit à pousser des cris que d'autres voix répétèrent à quelque distance. Bientôt deux lumières pareilles à la première se montrèrent à travers les arbres, et l'amant de Lucie vit que la retraite lui était

fermée. Il hésita un instant, puis il comprit qu'aller au-devant du danger était plus prudent que de le fuir sans espoir de s'y dérober. Il s'avança donc vers les batteurs d'estrade, qui s'étaient réunis au pied de l'échelle, où ils discutaient d'une manière fort animée. A la vue du jeune homme qui sortit brusquement de la futaie, il y eut une émotion générale. Les plus prudens ne bougèrent pas, le plus hardi se jeta sur le nouveau venu, qu'il n'avait pas eu le temps de reconnaître.

— Qu'y a-t-il donc, Piquet? dit Arthur en repoussant le chef de cette expédition nocturne qui venait de le saisir au collet.

— Comment! c'est vous, monsieur d'Aubian? répondit le jardinier stupéfait d'une pareille rencontre.

— Qu'est-il arrivé et que signifie tout ce mouvement? reprit le jeune homme.

— Hélas! mon Dieu, dit Piquet, c'est ce pauvre monsieur Gorsaz qui vient d'être assassiné.

— Assassiné! s'écria d'Aubian en pâlissant.

— Saigné à blanc! il en a reçu de ces coups de couteau que ça fait frémir la nature. Nous courons après l'assassin qui, bien sûr, s'est sauvé par-ici, car voilà encore mon échelle dont ce gueusard-là se sera servi..... Mais comment se fait-il que vous soyez dans le parc à cette heure? continua-t-il en regardant le jeune homme d'un air de défiance.

Arthur avait eu le temps d'inventer une histoire qui pût justifier la position équivoque où il se trouvait.

— D'après ce que vous me dites, répondit-il, je suis sûr d'avoir vu l'assassin.

— Voyez-vous! qui est-il?... L'avez-vous reconnu? demandèrent à la fois les trois hommes en se groupant autour de lui.

— Je revenais de Cauderol, dit d'Aubian, et, pour rentrer chez moi, je passais dans le sentier qui est en dehors du parc. Tout à coup j'ai aperçu un homme qui se laissait glisser du haut du mur. Cela m'a paru suspect et je me suis approché; mais, en me voyant courir sur lui, il a pris la fuite et a disparu bientôt dans les champs. A sa place, je n'ai plus trouvé qu'une corde accrochée à la muraille. Craignant qu'un malheur ne fût arrivé chez M. Gorsaz, j'ai grimpé, à l'aide de cette corde, pour arriver plus vite à la maison et y donner l'alarme. C'est ce que j'allais faire quand j'ai aperçu vos lanternes.

— Et l'avez-vous reconnu, ce brigand-là? demanda un des domestiques.

— Non, dit Arthur qui se rappela la menace du forçat.

— Il n'y a que Bonnemain qui ait pu faire ce coup, dit Piquet; je me suis toujours défié de ce sournois-là.

Un des ouvriers, qui s'était remis à fureter le long de la muraille, se redressa tout à coup.

— Je tiens le couteau, s'écria-t-il; il y a encore du sang après.

L'instrument du meurtre passa de main en main. C'était un de ces poignards sans gaîne, nommés couteaux catalans par les armuriers, et dont la lame, en se déployant, se trouve arrêtée au moyen d'un ressort. L'acier avait été soigneusement essuyé; mais, dans la rainure du manche, il avait retrouvé le sang dont on avait voulu effacer la trace.

— Il ne peut pas être bien loin, dit le maître jardinier, il faut le traquer comme un loup enragé qu'il est. Allons! en route, tout le monde! Mais vous, monsieur d'Aubian, est-ce que vous ne venez pas un peu consoler cette pauvre dame Gorsaz qui est quasi folle? Pensez donc quelle révolution ça lui a faite à cette chère femme! On a envoyé chercher le médecin, le curé, le procureur du roi, tout le tremblement! mais vous qui êtes un ami de la maison, je suis sûr qu'elle serait bien aise de vous voir.

Ombrageux comme tous les hommes dont la conscience n'est pas sans reproche, Arthur crut voir dans ces paroles une intention ironique, étrangère en réalité à l'esprit sans malice de l'honnête jardinier. Toutefois il craignit qu'un refus n'éveillât des soupçons, et d'ailleurs le malheur qui venait de frapper Lucie, lui faisait éprouver un douloureux désir de la voir et de l'assurer de son éternel dévouement, seule consolation qu'il pût lui offrir au moment d'une si terrible catastrophe. Il accompagna donc, sans faire d'objection, maître Piquet, qui reprit le chemin du logis en emportant comme pièces de conviction le couteau-poignard et la corde à nœuds.

— Avait-il pris ses précautions, le scélérat! dit le jardinier chemin faisant; il aura pensé que son échelle serait trop lourde pour qu'il puisse lui faire franchir la muraille; c'est pourquoi il a apporté cette corde à crochet, un véritable instrument de voleur. Il faut avoir les poignets et les reins solides, pour grimper le long de cet outil-là.

— M. Gorsaz est-il mort? demanda d'Aubian d'un air pensif.

— Le pauvre cher homme n'en vaut guère mieux, répondit le jardinier en pressant le pas.

Le lieu où le crime avait été commis était la chambre à coucher dans laquelle le vieillard avait eu, quelques heures auparavant, un

entretien avec le forçat. L'assassin s'y était introduit par la fenêtre en soulevant, à travers la claire-voie, le crochet intérieur de la persienne et en arrachant, à l'aide d'un morceau de poix, la vitre derrière laquelle se trouvait l'espagnolette. Surpris dans son lit et peut-être dans son sommeil, M. Gorsaz, selon toute apparence, avait été frappé immédiatement. Sans doute aussi sa résistance avait été faible et courte, car il fut trouvé couché comme à l'ordinaire. La couverture était à peine dérangée. On l'aurait cru endormi si les draps n'eussent pas été inondés de sang. Le meurtre accompli, l'assassin avait essayé de forcer le secrétaire. Pendant cette tentative, un vase placé sur la cheminée, et sans doute heurté par lui, était tombé avec fracas; c'est alors seulement qu'un domestique, couché dans un cabinet voisin, s'était éveillé et avait donné l'alarme.

Le spectacle qui frappa les yeux d'Arthur lorsqu'il entra dans ce lieu fatal, redoubla l'émotion dont il était déjà pénétré. A la lueur de plusieurs flambeaux placés au hasard se dessinait un groupe silencieux, consterné, mais actif. Le lit où gisait la victime avait été tiré au milieu de la chambre, pour faciliter les secours que commençait d'appliquer le médecin. Au chevet, un vieux prêtre était debout, épiant quelque signe de vie, qui lui permît de remplir aussi son ministère. Au mouvement de ses lèvres, on devinait que pour prier il n'avait pas attendu qu'il lui fût possible d'absoudre. Ces deux hommes, investis de sacerdoces également rudes, presque également sacrés, étaient arrivés au même instant. Habitués à se rencontrer au chevet des mourans, à peine avaient-ils échangé une parole; sans perdre de temps, le médecin avait commencé son œuvre, le prêtre espérait encore la sienne.

Au pied du lit, la femme du vieillard assassiné se tenait immobile, les mains accrochées au rebord de ce meuble qu'elle avait saisi avec une indomptable énergie lorsqu'on avait voulu l'arracher à ce sanglant spectacle. Pas une larme ne coulait sur ses joues, pas un gémissement ne sortait de sa bouche; aussi pâle que si elle-même eût été près de mourir, l'œil fixe et les dents serrées, elle contemplait son mari avec une muette stupeur; et comme pour mieux voir, elle écartait de temps en temps, par un geste empreint de folie, ses cheveux noirs ruisselant en désordre sur son front et sur ses épaules.

A la vue de son amant, Lucie ne témoigna ni trouble ni surprise; il semblait que l'excès de son émotion eût tari en elle la source des sentimens vulgaires; d'un regard profond, elle lui montra le corps inanimé du vieillard et reprit aussitôt sa morne contenance, qui

rappelait les victimes de la fatalité antique. Bercée et souvent endormie par la passion, la conscience se réveille toujours au spectacle de la mort. Lorsqu'il aperçut, baigné dans le sang, l'homme dont il avait trahi l'hospitalité, Arthur sentit passer dans son ame une partie des remords qui bourrelaient le cœur de l'épouse adultère. En ce moment suprême, adresser à la femme qu'il aimait une seule parole, un seul regard, une seule pensée, lui parut une profanation odieuse. Au lieu de s'approcher d'elle, il se mit à côté du prêtre et lui dit à voix basse :

— Y a-t-il quelque espoir de le sauver?

— Dieu le sait! répondit le vieillard en levant les yeux au ciel.

Pendant plusieurs heures, les efforts de l'art parurent infructueux. M. Gorsaz ne reprenait pas connaissance, et à chaque instant sa respiration semblait près de s'éteindre. Le médecin, qui, à la première inspection des plaies, avait cru pouvoir assurer qu'elles n'étaient pas mortelles, commençait à perdre l'espérance. L'insensibilité absolue, qu'il avait attribuée d'abord à l'épanchement du sang et à la débilité de l'âge, lui fit craindre, en se prolongeant au-delà de toute prévision, que quelque organe vital n'eût été atteint par le poignard de l'assassin. De temps en temps il se penchait vers le blessé et écoutait avec inquiétude le faible souffle péniblement exhalé de sa poitrine. Enfin quelques contractions nerveuses ridèrent l'immobilité sépulcrale qu'avait gardée jusqu'alors la figure du vieillard; sa respiration devint plus forte; après un douloureux effort, ses paupières s'entr'ouvrirent; il essaya de se soulever, mais n'y put parvenir et resta quelque temps la bouche et les yeux ouverts, quoiqu'il ne pût encore ni voir ni parler.

— Curé, je crois que vous pouvez vous aller coucher, dit le médecin en s'essuyant le front; maintenant je suis sûr que nous le sauverons.

Pour la première fois, d'Aubian chercha les yeux de Lucie, mais il ne les rencontra pas. En entendant les paroles du médecin, la jeune femme s'était jetée à genoux, et elle paraissait prier avec ferveur.

Le jour était venu depuis quelque temps. Devant la maison s'était formé un groupe de paysans et d'ouvriers dont les conversations bruyantes annonçaient quelle impression avait produite dans les environs la nouvelle de l'attentat commis sur la personne d'un homme riche et universellement estimé. L'agitation de cette espèce de rassemblement redoubla tout à coup et prit un caractère de fureur, à la

vue de Bonnemain, les mains liées derrière le dos, qu'amenaient triomphalement deux vigoureux paysans sous la conduite du jardinier Piquet. Les imprécations, les menaces, les cris de mort dont en pareil cas le peuple est toujours prodigue, dans le midi surtout, accueillirent d'un concert effrayant l'auteur présumé de l'assassinat. Des injures on allait passer aux pierres et peut-être des pierres aux couteaux, lorsque le rassemblement se trouva brusquement divisé par une voiture arrivant au grand trot des chevaux et de laquelle s'élança un personnage vêtu de noir, d'un maintien grave et d'une physionomie sévère.

— Au nom de la loi, s'écria-t-il d'une voix impérieuse, que pas un de vous ne lève la main sur cet homme.

En reconnaissant le procureur du roi du tribunal de la Réole, les plus acharnés renoncèrent à leur mode de justice sommaire, et, cessant leurs vociférations, ils reculèrent de quelques pas. Après avoir interrogé Piquet, le magistrat fit détacher les liens du prévenu, dont les vêtemens souillés de boue et le visage meurtri annonçaient qu'il n'avait succombé qu'après une résistance désespérée. Le procureur du roi confia le soin de le garder aux hommes de bonne volonté qui s'étaient chargés de son arrestation; puis il entra dans la maison, afin de poursuivre l'enquête pour laquelle un exprès était allé le chercher au point du jour.

IV.

Grace aux secours intelligens qui ne cessaient de lui être prodigués, M. Gorsaz avait repris peu à peu quelque force et toute sa connaissance, quoiqu'il n'eût pas encore recouvré la parole. En attendant qu'il fût en état de soutenir un interrogatoire, le procureur du roi vérifia l'état des lieux et fit recueillir avec une attention scrupuleuse les objets servant de preuves matérielles qui devaient figurer plus tard dans la procédure. Parmi les personnes réunies dans la maison, une seule avait déclaré antérieurement qu'elle avait vu fuir l'assassin: c'était Arthur d'Aubian, qui se vit contraint de répéter le récit à demi mensonger dont Piquet avait altéré déjà quelques circonstances.

— Ainsi, monsieur, lui dit le magistrat, le jardinier se trompe en affirmant que vous croyez avoir reconnu dans l'homme qui escaladait le mur le nommé Bonnemain?

— Je n'ai pas vu son visage, je ne puis donc l'avoir reconnu, répondit Arthur, qui signa sa déposition d'une main ferme, décidé qu'il

était à sauver, même au prix d'un faux serment, l'honneur de la femme qu'il aimait.

Ces préliminaires terminés, le procureur du roi, qui avait hâte d'arriver au point capital de son enquête en confrontant la victime et l'accusé, rentra dans la chambre de M. Gorsaz. Il s'approcha du lit du vieillard, qui, malgré sa faiblesse, fit un effort pour se soulever et sembla le remercier de sa venue par un regard où s'était rallumée l'intelligence.

— Il n'est pas encore en état de parler, dit à demi-voix le médecin au magistrat; mais il entend et comprend ce qu'on lui dit.

— Monsieur, dit alors le procureur du roi en se penchant vers le lit, bientôt, j'espère, vous pourrez nous donner de vive voix les renseignemens qu'attend la justice pour punir l'attentat dont vous venez d'être la victime. En attendant que vous puissiez parler, veuillez, je vous prie, me répondre par signes... Une bougie roulée, que l'on a trouvée sur le secrétaire, fait supposer que l'assassin s'est servi de lumière, du moins en essayant de commettre le vol. Dans ce moment peut-être avez-vous pu l'apercevoir. Cette conjecture est-elle vraie? Avez-vous vu le meurtrier?

M. Gorsaz fit avec effort un signe affirmatif.

— S'il vous était présenté, le reconnaîtriez-vous?

Le vieillard répéta le même mouvement avec plus d'énergie, tandis qu'une expression d'horreur se peignait dans ses yeux.

— Monsieur, dit le médecin en prenant à part l'officier du ministère public, je dois vous déclarer qu'en ce moment une confrontation est dangereuse. L'état du blessé est encore bien précaire, et la vue du meurtrier lui causera nécessairement une émotion qu'il serait prudent d'éviter.

— C'est précisément, répondit le procureur du roi, parce que je regarde ainsi que vous l'état du blessé comme très précaire, qu'il me paraît impossible de différer une confrontation qui seule doit jeter une lumière décisive sur cette affaire. Dans l'intérêt de la société, comme dans celui du prévenu, je ne dois pas négliger le seul moyen de constater irrécusablement la vérité. M. Gorsaz mort, que resterait-il? Des indices matériels, des présomptions plus ou moins graves, mais pas un témoignage oculaire, puisque M. d'Aubian déclare qu'il n'a pas reconnu le fugitif. Il faut donc profiter sans délai de l'état lucide du blessé, état qui peut empirer d'un moment à l'autre.

— Qui empirera infailliblement, si vous faites entrer l'assassin dans cette chambre, dit le docteur d'un ton vif.

— Me garantissez-vous, sur votre honneur, demanda le procureur du roi, que M. Gorsaz sera encore vivant demain matin?

— Personne n'est assuré de vivre jusqu'à demain, répondit le médecin, qui évita de répondre directement; faites ce que vous voudrez. En protestant contre une mesure qui peut être fatale à un homme confié à mes soins, j'ai rempli mon devoir.

— Comme je remplirai le mien, en dévoilant le crime, n'importe à quel prix.

— Ce prix fût-il la mort d'un vieillard? demanda le docteur avec un généreux emportement.

— Monsieur, répliqua le magistrat d'un air sévère, vous parlez en apôtre de l'humanité; ainsi, je ne dois point me trouver offensé de vos paroles. Je suis, moi, le représentant de la société, et vous devez comprendre, à votre tour, qu'il m'est impossible de trahir mon mandat, quelle qu'en puisse être parfois la rigueur. Je regrette qu'un pareil débat se soit élevé entre nous, quoique à vrai dire il n'ait rien que d'honorable, puisqu'il prouve que l'un et l'autre nous connaissons nos devoirs. A votre place, je me conduirais peut-être ainsi que vous; permettez-moi de croire qu'à la mienne vous feriez comme moi.

Ces deux hommes se séparèrent avec une gravité mutuelle. Tandis que le procureur du roi sortait de la chambre pour donner l'ordre qu'on y introduisît le prévenu, le médecin s'approcha de d'Aubian et du curé, qui, depuis que M. Gorsaz avait repris connaissance, se tenaient dans un coin, hors de sa vue; le prêtre, pour ne pas laisser voir au blessé que son état paraissait assez grave pour rendre nécessaire l'intervention des secours religieux; Arthur, par une de ces pudeurs que fait éclore dans les cœurs honnêtes la conviction d'avoir irréparablement offensé un homme que l'on respecte.

— Curé, dit le docteur d'un air mécontent, la justice humaine n'est guère humaine. Vous devriez faire un sermon sur ce texte-là. Tandis que vous cachez charitablement votre soutane pour ne pas effrayer ce pauvre homme, le procureur du roi nous sert un plat de son métier. Pourvu qu'il complète son procès-verbal, peu lui importe le reste. Il va faire entrer l'assassin dans cette chambre. Je lui ai dit que je ne répondais de rien, et il persiste. Comme il voudra : je m'en lave les mains.

— Il faut emmener Mme Gorsaz, dit Arthur, à qui Lucie en ce moment inspira autant de pitié que d'amour.

— C'est ce que je voulais dire, reprit le médecin. Il n'y a que vous, curé, qui puissiez y réussir. Emmenez-la donc, et ne la laissez pas revenir. Si l'on a besoin de vous, je vous enverrai chercher; mais qu'elle ne rentre plus ici. Elle a une organisation nerveuse, irritable à l'excès, et je crains que le sang ne lui monte au cerveau. Il y a des folles qui ont moins de dispositions à la démence, qu'elle n'en montre parfois lorsqu'elle est vivement émue. Consignez-la dans sa chambre; j'y monterai lorsque je pourrai m'absenter d'ici. Peut-être faudra-t-il la saigner.

— Son état vous paraît-il réellement inquiétant? demanda d'Aubian alarmé de cette déclaration.

— Mon cher monsieur, lui dit à l'oreille le docteur, l'état d'une jeune femme prodigieusement nerveuse et mariée à un vieillard est toujours inquiétant.

Usant de la double autorité de son âge et de son caractère, le curé parvint à conduire Lucie hors de la chambre. Au moment où ils en sortaient tous deux, le procureur du roi y rentrait suivi de Bonnemain que tenait de chaque côté un des paysans, ses gardiens volontaires. A l'aspect de l'assassin de son mari, Mme Gorsaz détourna la tête et chancela sur le bras du prêtre qui pressa sa marche en se disant tout bas :

— Dans ce malheur si grand, je vous rends grace, ô mon Dieu; ce n'est pas un enfant de la paroisse.

Le prévenu et son escorte s'arrêtèrent à l'entrée de la chambre, tandis que le magistrat s'avançait seul vers le blessé pour le préparer à cette entrevue.

— Voici l'instant de la crise, dit le médecin à d'Aubian; aidez-moi, car ces domestiques sont si gauches qu'il n'y a aucun secours à en attendre. Passez le bras sous l'oreiller, et soutenez M. Gorsaz; dans sa position actuelle, il ne peut pas voir l'homme qu'on amène, et il faut tâcher d'abréger la cérémonie.

Après s'être assuré que le blessé, quoique muet encore, comprenait la scène qui allait avoir lieu, et paraissait en état de la supporter, le procureur du roi fit signe à Bonnemain d'approcher. Le forçat jeta autour de lui un regard farouche, et sembla calculer les chances d'une fuite dont il reconnut l'impossibilité; se résignant alors, il s'avança lentement et resta immobile à deux pas de sa vic-

time, la tête baissée, la face livide, et agité d'un tremblement universel que remarquèrent tous les assistans.

— Ce vieux gredin a-t-il la vie dure! pensa-t-il en voyant ouverts et fixés sur lui les yeux de M. Gorsaz, qu'il croyait avoir clos pour l'éternité.

La crise redoutée par le médecin se manifesta instantanément. A la vue du meurtrier, le vieillard, malgré son énergie, éprouva une terreur dont l'altération subite de ses traits attesta la violence. Très pâle déjà, il blêmit encore; ses paupières se fermèrent, et sa tête roula sur l'oreiller, comme si l'aspect du forçat eût achevé l'œuvre de son poignard. Tandis que le docteur se hâtait de préparer un cordial, Arthur, qui d'un bras soutenait le blessé, se pencha pour lui faire respirer un flacon de sels. En ce moment M. Gorsaz rouvrait les yeux; il aperçut alors près de son visage la figure de l'homme pour qui Lucie l'avait trahi. Il le regarda quelque temps d'un air de stupeur, comme on contemplerait une de ces apparitions auxquelles la raison ne nous permet pas de croire; mais tout à coup sur ses traits, que la mort déjà semblait tordre dans sa main glaciale, une flamme se ralluma : la haine, l'indignation, la fureur, la vengeance, toutes les sanglantes passions, qui depuis la veille lui dévoraient le cœur, jaillirent de ses yeux en un seul regard. Sans aide, et par un mouvement d'une incroyable véhémence, le vieillard se souleva, puis il étendit la main vers Arthur que ce geste frappa d'une sorte d'épouvante superstitieuse, et fit pour parler des efforts convulsifs qui brisèrent à la fin les liens dont sa langue s'était trouvée jusqu'alors enchaînée.

— L'assassin! l'assassin! s'écria-t-il d'une voix qui semblait sortir d'un sépulcre.

La foudre en tombant dans la chambre y eût à peine produit une impression comparable à celle que causa cette exclamation terrible et vengeresse. D'Aubian resta muet et attéré, comme s'il eût été coupable; un sourire hébété passa sur les lèvres du forçat. Le procureur du roi et le médecin échangèrent un regard expressif; ce dernier, se rapprochant du blessé, lui prit le bras et lui tâta le pouls :

— *Ægri somnia*, dit-il en s'adressant au magistrat.

M. Gorsaz repoussa le docteur avec colère.

— Non, ce n'est pas le rêve d'un malade, dit-il d'une voix rauque mais distincte; le sang que j'ai perdu ne m'a pas ôté l'intelligence. J'ai toute ma raison; je vous vois tous..... Vous êtes M. Mallet..... Vous, vous êtes M. Carigniez, le procureur du roi de la Réole; le

curé vient de sortir de la chambre, avec ma femme... Voilà des ouvriers qui travaillent chez moi, et cet homme....., continua-t-il en désignant Arthur d'un geste furieux, cet homme est celui qui vient de m'assassiner.

— Votre vue, encore faible, vous abuse sans doute, dit le magistrat qui, ainsi que M. Mallet, persistait à croire que le blessé ne jouissait pas de la plénitude de son intelligence; regardez de ce côté, ne reconnaissez-vous pas pour votre meurtrier l'homme qui est ici, à ma droite?

— Pas de bêtises, mon magistrat, s'écria Bonnemain; vous voyez bien qu'il a reconnu l'autre, j'en prends tout le monde à témoin.

Le vieillard surmonta l'horreur que lui faisait éprouver la vue du forçat, et le regarda un instant avec un calme affecté.

— Cet homme, dit-il, s'appelle Bonnemain; il est employé par mon jardinier. Ce n'est pas lui qui a voulu m'assassiner... c'est celui-là, vous dis-je, c'est Arthur d'Aubian..... Faites votre devoir, monsieur le procureur du roi; je n'ai peut-être que quelques instans à vivre, qu'on écrive ma déclaration. Si je meurs, je vous adjure tous de répéter devant le jury mes dernières paroles... Écrivez... non, donnez-moi une plume, j'aurai la force d'écrire moi-même.

— Parlez-moi de ça, se dit Bonnemain en respirant plus facilement qu'il n'avait fait jusqu'alors; si toutes les pratiques étaient aussi rondes en affaires, il y aurait de l'agrément à travailler. Il paraîtrait que le vieux sournois n'a pas encore digéré l'échelle de corde du grand brun; ça me va.

D'Aubian n'avait pas prononcé un seul mot; victime d'une vengeance dont il ne pouvait détourner le glaive, sans déshonorer publiquement une femme aimée, il s'enveloppa d'un silence de résignation et de dédain.

— Monsieur, lui dit le procureur du roi avec un embarras auquel sont rarement exposés les hommes de justice, quelque étrange que nous paraisse à tous la déclaration de M. Gorsaz, il m'est impossible de ne pas la mentionner textuellement dans mon procès-verbal.

— Faites votre devoir, monsieur, répondit Arthur d'un air grave.

Sur l'invitation de M. Carigniez, le vieillard raconta les détails de l'assassinat dont il venait d'être la victime; il fut véridique sur tous les points, hormis un seul. En dépit de toutes les objections qui lui furent adressées par celui qui l'interrogeait, il substitua invariablement au nom du meurtrier véritable celui de l'amant de Lucie. Au moment où il prenait la plume pour signer cette déclara-

tion qui pouvait envoyer à l'échafaud un homme innocent, le curé rentra dans la chambre. A la vue du ministre d'une religion qui ordonne le pardon des injures, M. Gorsaz éprouva un instant d'hésitation, promptement étouffé par la haine; d'une main encore ferme, il signa le procès-verbal, et retomba aussitôt sur l'oreiller, épuisé des efforts inouis qu'il venait de faire pour assurer sa vengeance en la confiant à un acte authentique.

— Est-ce fini? demanda le docteur au magistrat; le voilà à demi mort; il me semble que ça doit vous suffire. N'avez-vous pas appris tout ce que vous vouliez savoir?

— J'ai appris plus que je ne désirais, répondit M. Carigniez d'un air soucieux; que pensez-vous de l'état de M. Gorsaz? croyez-vous encore que les hallucinations de la fièvre soient pour quelque chose dans cette étrange déclaration?

— Ma vie en dépendît-elle, répliqua le médecin, je ne puis pas mentir à ma conscience. Monsieur Gorsaz n'a pas de fièvre en ce moment, et il sait fort bien ce qu'il dit. Dit-il la vérité? voilà ce que j'ignore.

— Et vous, monsieur, ne m'aiderez-vous pas de vos lumières? dit le procureur du roi au curé, qui en prenant connaissance de la déclaration du vieillard était resté plongé dans une muette consternation.

— Un chrétien véritable eût pardonné, répondit le vieux prêtre à qui Lucie avait fait des aveux suivis de nouvelles fautes.

— Pardonné quoi? demanda le magistrat.

Le curé comprit que prononcer un mot de plus serait trahir le secret de la confession.

— Dieu lit dans les cœurs, reprit-il d'une voix émue; lui seul peut faire descendre la lumière parmi les hommes qui ont mission de rendre la justice. C'est à lui de proclamer l'innocence et d'amender le criminel en lui envoyant le repentir.

— Je voudrais connaître votre opinion, dit le procureur du roi en insistant; croyez-vous M. d'Aubian coupable du meurtre dont il se trouve accusé?

— Je le crois innocent, monsieur, répondit le prêtre avec chaleur.

— Comment alors expliquez-vous la conduite de M. Gorsaz?

Le prêtre baissa les yeux et garda le silence. M. Carigniez, qui s'était assis devant un bureau pour relire le procès-verbal, pencha la tête sur ses mains et conserva quelque temps cette attitude méditative.

— C'est la tentative de vol qui m'embarrasse, dit-il enfin en se parlant à lui-même; il se commet des meurtres dans toutes les classes;

mais ce vol! voilà qui est inexplicable: un homme riche peut devenir assassin par jalousie, par vengeance, mais non par cupidité. La passion enfante le meurtre, le besoin enfante le vol; ici la passion existe peut-être, mais où est le besoin? — M. d'Aubian a de la fortune, n'est-il pas vrai? dit-il à demi voix en s'adressant au médecin.

— Oui, si le jeu lui en a laissé, répondit celui-ci du même ton.

— Ah! c'est un joueur? dit le magistrat.

— Un joueur un peu ruiné, je crois, reprit M. Mallet; on lui a vu perdre à Bordeaux douze mille francs dans une seule soirée.

— Ceci change la question, dit le procureur du roi sur qui les paroles du docteur semblèrent produire une vive impression; — je me disais tout à l'heure qu'on ne pouvait pas supposer un effet sans cause; mais le jeu est une cause. Vous connaissez l'axiome :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

On finit quelquefois par quelque chose de pire. N'a-t-on pas vu le comte de Horn assassiner un vieil usurier pour lui voler son argent.

— Vous donnez à des paroles irréfléchies une interprétation qui est fort loin de ma pensée, s'écria le médecin avec un accent de reproche.

— Interpréter est notre état à tous deux, répondit froidement M. Carigniez. Vous allez des symptômes au mal; je vais, moi, de l'indice au crime, des soupçons à la preuve.

Le procureur du roi se leva, et s'approchant d'Arthur, qui, pendant cette scène, avait gardé son attitude ferme et silencieuse :

— Monsieur, lui dit-il avec une grave politesse, avez-vous quelques observations à faire sur ce que vous venez d'entendre?

— Aucune, monsieur, répondit le jeune homme d'une voix où perçait une émotion vainement contenue; il ne m'appartient pas de discuter l'accusation dont je me trouve l'objet, ni de chercher à dissiper l'erreur de M. Gorsaz. Dans ma déclaration j'ai dit la vérité; il est donc inutile que j'y ajoute rien. Il me semblerait au-dessous de moi de protester de mon innocence, dont personne ici ne doute.

Il jeta un regard expressif sur le lit du vieillard, qui ne répondit à cet appel de l'accusé que par un sourire où éclatait le triomphe d'une haine inextinguible et d'une implacable vengeance.

— Il sait tout, se dit Arthur, et c'est ma mort qu'il lui faut. Il sera satisfait, si, pour me sauver, je dois perdre Lucie.

En ce moment deux gendarmes, qui venaient d'arriver de La

Réole, passèrent devant la fenêtre, à travers laquelle ils lancèrent un coup d'œil curieux. A leur vue Bonnemain éprouva la terreur instinctive qu'inspirent toujours aux malfaiteurs les agens de l'autorité, d'Aubian fronça le sourcil, et ses lèvres se contractèrent légèrement.

— Ces hommes sont-ils là pour s'assurer de ma personne? demanda-t-il au procureur du roi avec une ironie forcée.

— Je puis vous offrir une place dans ma voiture, répondit le magistrat, à qui la fière contenance du jeune accusé fit éprouver en ce moment une sorte de respect involontaire.

— Nous accompagneront-ils? reprit Arthur, plus occupé de l'ignominie que du danger de sa position.

— Non, si vous me jurez de ne pas essayer de fuir.

Arthur sourit d'un air méprisant.

— Il n'y a, dit-il, que deux espèces d'hommes qui fuient, le lâche et le coupable. Je ne suis ni l'un ni l'autre. Vous pouvez donc vous fier à ma parole d'honneur. Et maintenant, permettez-moi de vous demander encore une grace.

— Parlez, monsieur, dit le magistrat.

— Partons sur-le-champ, répondit d'Aubian, pressé de sortir de ce lieu, car il craignait qu'en y rentrant inopinément, Lucie ne devînt témoin d'une scène si menaçante pour tous deux.

— Je suis à vos ordres, répondit le procureur du roi, qui venait de clore son procès-verbal, et dont la présence dans la maison de M. Gorsaz était désormais inutile.

Sur un signe du magistrat, tout le monde sortit de la chambre. Les deux gendarmes attendaient à la porte. Physionomistes par état, ils se placèrent avec beaucoup d'ensemble de chaque côté de Bonnemain, sur la figure duquel ils avaient simultanément flairé le crime.

— Mon magistrat, s'écria le forçat libéré, dites donc à ces messieurs qu'ils se trompent. Puisqu'il est clair comme deux et deux font quatre que je suis innocent de la chose, j'espère que vous allez me faire mettre en liberté. J'ai de l'ouvrage au jardin; je ne suis pas un fainéant pour perdre comme ça ma journée.

— La voix publique vous accuse, répondit M. Carigniez, et je suis forcé de vous mettre en détention provisoire. S'il n'y a pas de preuves contre vous, dans quelques jours vous serez élargi.

— En voilà une de justice, dit l'homme du bagne lorsqu'il vit d'Aubian monter en voiture à côté du procureur du roi; l'assassin reconnu roule carrosse, et l'innocent va à pied entre deux gendarmes. C'est comme ça que les riches se soutiennent toujours pour vexer le

peuple. Vous autres, si vous aviez du sang dans les veines, est-ce que vous laisseriez traîner en prison un de vos frères?

— Tu n'as ici ni frères ni cousins, entends-tu, escamoteur de montres, lui cria Piquet d'un air narquois.

— Vive la république! à bas les jésuites! hurla Bonnemain, qui, dans son désir d'émouvoir en sa faveur le populaire, lui jeta coup sur coup les deux plus énormes provocations qu'il pût imaginer.

Parmi les assistans personne ne bougea; quelques huées se firent même entendre, et le forçat, contraint de se mettre en marche escorté de ses nouveaux gardiens, put se convaincre que son sort excitait fort peu de sympathie parmi ses anciens compagnons.

— C'eût été trop joli d'être relâché tout de suite, se dit-il avec une résignation forcée; pourvu que le vieux qui a été si bon enfant jusqu'à présent n'aille pas changer d'avis.

Le départ des deux prévenus avait excité parmi les paysans rassemblés devant la maison une agitation dont le bruit parvint à la chambre de Lucie. Presque effrayée des cris qu'elle entendait, la jeune femme s'approcha de la fenêtre et aperçut Arthur qui en ce moment même montait dans la voiture du procureur du roi.

— Où va donc M. d'Aubian? demanda-t-elle involontairement au médecin qui depuis quelque temps était venu la rejoindre.

— En prison, probablement, répondit M. Mallet en la regardant fixément.

— En prison! répéta Lucie.

— Ignorez-vous donc que c'est lui qui a voulu assassiner M. Gorsaz? Votre mari l'a formellement reconnu.

La pauvre femme, au lieu de répondre, regarda tout autour d'elle d'un air hébêté; tout à coup elle ferma les yeux en pâlissant, et tomba entre les bras du docteur qui semblait s'attendre à cette crise, car, sans s'émouvoir, il la porta sur un canapé et lui donna les secours dont elle avait besoin.

— Curé, dit-il au vieux prêtre qui en cet instant entra dans la chambre, cette femme a maintenant deux confesseurs.

CHARLES DE BERNARD.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LE PIANO.

QUATRIÈME ARTICLE (1).

Revenons à nos facteurs.

Petzold, Pfeiffer, établis à Paris en 1806, se font remarquer pour diverses améliorations dans la facture du piano. Ignace Pleyel, que ses compositions instrumentales avaient fait connaître avantageusement, joint à son commerce de musique une fabrique de pianos fondée sur le boulevart Bonne-Nouvelle, au lieu même occupé maintenant par le théâtre du Gymnase.

Les pianos à six octaves deviennent d'un usage général en 1816. Les compositeurs n'écrivant plus que pour le grand clavier, il fallut abandonner les anciens instrumens. Cet échange forcé vint imprimer une activité précieuse au débit des grands pianos. Beaucoup de facteurs nouveaux s'élancèrent avec confiance dans une carrière qui leur promettait les résultats les plus avantageux.

Henri Pape débute à cette époque; il introduit le mécanisme anglais dans les pianos carrés. Pape se distingue bientôt par d'ingénieux perfectionnemens.

Roller et Blanchet appliquent en 1820 au piano le mécanisme de la transposition : l'idée n'était pas nouvelle. Les pianos transposeurs n'eurent pas beaucoup de succès. Le secours de ce mécanisme peut être agréable à l'exécutant qui n'est point assez habile pour baisser

(1) Voir les livraisons des 3 et 17 mars, et du 21 avril.

ou bien élever le ton d'un morceau de musique, mais il contrarie le musicien exercé dont les doigts, placés sur la gamme d'*ut*, seront toujours entraînés à chercher les bémols, à monter sur les touches noires de la gamme de *si bémol* qui sonne à son oreille.

Eulriot construit des pianos ovales d'une disposition intérieure toute particulière, qui permettait de poser le clavier au milieu de la caisse : par ce moyen aucune place n'était perdue. En 1825, le gouvernement accorda gratuitement un brevet de dix ans à ce facteur. Il est malheureux que Eulriot n'ait point obtenu de son invention le fruit qu'il devait en attendre. Sa position financière vint l'arrêter et l'empêcha d'établir un nombre suffisant de ses pianos pour les produire avec avantage dans le monde musical.

Sébastien Érard avait signalé son génie d'une manière éclatante par des améliorations essentielles dans le piano, et surtout par la découverte et l'exécution de sa harpe à double mouvement, chef-d'œuvre admirable de mécanisme, ressource ingénieuse et puissante qui facilite, accroît, dans une immense proportion, les moyens d'exécution des harpistes qui ont su profiter de ce bienfait. La harpe, ainsi transformée, est devenue un instrument; la harpe n'était qu'un joujou musical avant que Sébastien l'eût armée de son nouveau mécanisme. Sébastien Érard adapte, en 1823, un double échappement au piano, pour donner aux doigts la faculté de modifier le son sans quitter la touche. Il réunit la prestesse que le pilote procure dans la répétition des notes, à la précision du coup de marteau du mécanisme à échappement.

Dietz fils construit, en 1827, des pianos à quatre cordes. On avait déjà tenté cet essai; Dietz y renonce comme ses prédécesseurs. Le marteau n'attaquant pas également les quatre cordes, qu'il est très difficile de maintenir à l'unisson; la table d'harmonie n'étant pas agrandie en proportion de ce supplément de cordes, la sonorité de l'instrument ne faisait pas remarquer une augmentation notable d'intensité.

Le piano gagne une demi-octave en 1820; sept ans plus tard, les claviers à six octaves et demie sont d'un usage à peu près général. Cette addition est faite à la partie grave et se prolonge jusqu'à l'*ut* au-dessous du *fa* ordinaire. Quelques pianos ont été portés jusqu'à sept octaves par une nouvelle addition à l'aigu. Ces instrumens présentent huit *ut* dans leur ravalement.

Le piano vertical ou piano droit fut d'abord construit dans la forme

du clavecin vertical. C'était un piano à queue dressé contre le mur. L'aspect d'un pareil instrument n'offrait à l'œil qu'un résultat désagréable; on lui donna plus tard la forme d'une armoire de cinq à six pieds de hauteur, fermée par un chassis garni d'un rideau de soie. Les pianos droits de Roller et Blanchet, exposés en 1827, n'avaient que trois pieds de haut, l'appareil de la table et des cordes ayant été porté vers la base de l'instrument au lieu de partir de la région du clavier. Cette disposition a prévalu depuis lors, et les pianos droits sont recherchés à cause du peu d'espace qu'ils occupent.

Les petits pianos droits de Vornum, importés d'Angleterre par Camille Pleyel en 1830, ont reçu de ce facteur le nom de *pianino*.

Un facteur dont les progrès ont été rapides, et dont les premiers pas ont été signalés par des succès et des récompenses, Bernhardt débute en 1824. Homme de talent et de conscience, le mérite de ses produits est bientôt apprécié. Les amateurs, les professeurs les plus distingués remarquent principalement la vigueur sonore de ses tables d'harmonie, le jeu facile de ses claviers, la perfection de ses pianos carrés; ils applaudissent aux améliorations qu'il fait au pianino vertical. Plusieurs médailles sont décernées à cet artiste; son établissement devient un des plus importans de la capitale.

Le clavi-harpe de Dietz était une espèce de piano droit. La harpe, attaquée par le clavier, se montrait à découvert au-dessus de l'instrument. Le clavi-harpe, dont l'aspect était pittoresque, ne donnait que de faibles résultats et n'eut pas de succès. Le facteur avait été forcé de le monter en cordes de soie pour faciliter l'attaque des touches qui n'auraient pincé qu'imparfaitement des cordes de boyau.

Élever le piano à son plus haut degré de perfection, chercher les moyens de parvenir à ce but en essayant une infinité de combinaisons nouvelles, tel était l'objet du désir et du travail constant de H. Pape. Suivre plus long-temps les modèles anglais, s'asservir à copier les œuvres étrangères, eût été s'arrêter en chemin, et laisser l'art au point où il l'avait pris. Aussi, dès la première année de son arrivée à Paris, change-t-il en entier le système de ses pianos carrés, en y adaptant un mécanisme dont la solidité présente les mêmes avantages que celui des pianos en forme de clavecin.

Parmi ces améliorations, il faut remarquer les claviers droits sortant de la caisse en tiroirs, les étouffoirs fonctionnant au moyen de leur propre poids, les échappemens réglés par des vis à double pas, etc. L'introduction de ce mécanisme dans les pianos carrés était d'une

grande importance pour le volume et la qualité du son, pour la durée de l'instrument. La touche s'y trouve placée en droite ligne, tandis que, dans l'ancienne mécanique, elle était courbée de trois à quatre pouces. Cette heureuse innovation eut tout le succès qu'elle méritait, et fit abandonner tout-à-fait le mécanisme à pilotes, que la routine s'obstinait à conserver encore.

La forme extérieure des pianos devint aussi plus riche et plus gracieuse. H. Pape remplaça les coins carrés par des coins arrondis, et les pieds en fuseaux par des balustres avec estrade en X. Il substitua le cylindre à la fermeture, fort incommode, en usage alors pour les pianos à queue. La construction de ces derniers fut perfectionnée par ce facteur, au point que ces pianos, généralement préférés, furent adoptés par les premiers maîtres, tels que Moschelès, Herz, etc.

Pendant plusieurs années encore, H. Pape dirigea ses travaux d'amélioration sur les moyens à employer pour consolider ces pianos. Il les arma de plaques, de sommiers de fonte, de barrages en fer, pour opposer une plus forte résistance au tirage des cordes. On avait successivement augmenté la grosseur de ces fils métalliques pour donner à leur son plus de volume. Ces pianos avaient alors à supporter un tirage de sept mille deux cents kilogrammes, un tiers de plus environ que ceux fabriqués dix ans auparavant. Malgré le fer et la fonte employés pour résister à ce tirage prodigieux, il devenait impossible de le maîtriser complètement. Séparé de la caisse par l'ouverture pratiquée pour donner passage aux marteaux, le sommier fléchissait dans tous les sens. Cette séparation avait encore un grave inconvénient. Elle coupait la table d'harmonie dans sa partie la plus sonore et la plus essentielle. Le marteau, frappant la corde en dessous, la soulevait, tendait à l'éloigner du sillet, et lui faisait produire un son sec. Tous ces inconvéniens dérivaient d'un système qu'il fallait abandonner, puisqu'on ne pouvait l'en affranchir.

C'est alors que Pape imagina de renverser de fond en comble le mécanisme du piano, en plaçant le jeu des marteaux au-dessus des cordes. Cette nouvelle combinaison, la plus heureuse et la plus hardie que l'on ait à signaler dans l'histoire de cet instrument, a produit une véritable révolution et des résultats que les personnes les moins exercées peuvent apprécier. En effet, un mécanisme simple et solide établi au-dessus des cordes est le perfectionnement le plus précieux, puisqu'il a fait disparaître, comme par enchantement, tous les défauts dont on a déjà parlé. Il est facile de se rendre compte

de la force que doit acquérir le marteau en frappant de haut en bas. Le son ne doit-il pas vibrer plus pur, plus net, plus éclatant, si la corde, au lieu d'être soulevée, est frappée d'aplomb contre la table?

Cette idée, mise en œuvre après beaucoup d'essais, après des recherches, des expériences que sa haute importance commandait, fut mise au jour en 1825. L'invention de H. Pape obtint tout le succès qu'il s'était promis, et l'on put admirer à l'exposition du Louvre, en 1827, plusieurs pianos construits d'après ce nouveau système. Les rapports faits à la Société d'encouragement, à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut, en 1832 et 1833, la première médaille d'or que le jury de l'exposition de 1834 décerne à Pape, témoignent de l'approbation, de l'estime que les hautes notabilités de la science ont accordée aux inventions, aux perfectionnemens ingénieux de ce facteur.

Les marteaux frappant en-dessus attaquent les cordes avec bien plus de force et de soudaineté. Pape n'avait d'abord donné ce mécanisme qu'aux pianos à queue; il sut l'appliquer aux pianos carrés, qui devaient en obtenir des avantages plus grands encore, puisque ce procédé permet de livrer à la table d'harmonie toute l'étendue de l'instrument. On sait que cette table est ordinairement échancrée en triangle, et perd un quart de sa largeur, quand il faut donner passage aux marteaux placés sous la corde. Dans les nouveaux pianos carrés de ce facteur, la table d'harmonie occupe tout le plafond du piano, et ses résultats sonores s'augmentent dans une proportion immense. On se souvient d'avoir vu le célèbre Field préférer un de ces pianos carrés aux meilleurs pianos à queue pour l'exécution du concerto qu'il fit entendre au Conservatoire de Musique.

H. Pape a résolu victorieusement un double problème en donnant un plus grand volume de son à ses instrumens, en même temps qu'il en amoindrissait les dimensions. C'est ainsi qu'il a exécuté les pianos-tables de forme ovale, hexagone et ronde. Un piano hexagone peut être placé au milieu d'un salon, dans lequel il représente à s'y méprendre le guéridon que l'on y rencontre souvent. Il a réduit aux petites proportions d'une console la forme de ses pianos de boudoir. Du moment qu'une belle idée a frappé l'imagination de l'artiste, il la met en œuvre et sait arriver par degrés à l'appliquer, de diverses manières, dans d'autres combinaisons, afin de profiter de toutes les conséquences d'un premier argument. Trouver le mécanisme des

marteaux frappant en-dessus, voilà l'idée-mère; et voici le dernier bienfait de cette invention déjà si remarquable.

Tout le monde sait que, dans les pianos à queue de l'ancien mécanisme, les cordes viennent s'attacher aux chevilles rangées en bataille derrière le pupitre; après ce triple rang, on voit une espèce de fossé creusé pour donner passage aux marteaux qui s'élèvent pour frapper les cordes. Ce fossé n'est plus nécessaire du moment que les marteaux ont été transportés en-dessus; Pape l'a comblé pour venir attacher ses cordes sous le clavier, sous la main de l'exécutant, plus avant même, car le premier rang des chevilles dépasse les touches. Ainsi, tout l'espace occupé par le clavier, par le pupitre, a été supprimé, ou, pour mieux dire, gagné sur la longueur de l'instrument. Ces nouveaux pianos à queue sont plus courts d'un tiers que les anciens, et cependant Pape a combiné les moyens acoustiques avec un tel bonheur que ces instrumens sont de beaucoup supérieurs aux autres, en force, en qualité de son.

Le piano le plus parfait doit avoir non-seulement des sons qui vibrent avec éclat, moëlleux, pleins d'harmonie, mais encore un mécanisme simple, d'un toucher égal et facile, et qui puisse être mis en jeu sans produire d'autre bruit que celui du son. C'est pour obtenir cette perfection, cette simplicité de mécanisme, que Pape a fait de si grands sacrifices de temps et d'essais, qui l'auraient ruiné s'il n'avait réussi. Il n'est pas une seule partie, un seul détail du piano, qui n'ait été l'objet de sa sollicitude et qu'il n'ait beaucoup amélioré; peut-être n'est-il pas de facteur qui ait fait autant d'innovations dans son art. Les brevets nombreux d'invention et de perfectionnement qu'il a reçus le prouvent. Les avantages de ses nouveaux pianos sont aujourd'hui reconnus généralement : ils obtiennent partout le plus brillant succès; en Angleterre même, ils sont appréciés au point que Pape s'est empressé d'établir à Londres une fabrique de ces instrumens.

On pourra citer des facteurs qui fournissent un plus grand nombre de pianos au commerce; mais Pape invente, Pape est artiste avant tout, il marche sans cesse vers le but qu'il s'est proposé; sa fortune serait plus considérable s'il avait pu borner son ambition à reproduire sans cesse des types connus et dont le public se contentait fort bien : l'artiste veut autre chose encore. J'ai dû vous parler de toutes ces inventions d'un intérêt puissant; je ne suis pas au bout, et je dois vous signaler l'apparition du piano le plus singulier qui soit sorti des mains du facteur : un piano sans cordes.

Assis dans une salle à manger confortable, placé devant le pâté de Strasbourg, ou la dinde truffée, savourant les parfums harmonieux des vins de France, d'Espagne ou de Hongrie, il vous est arrivé souvent d'entendre sonner une horloge de village. Ce village n'existait cependant qu'en peinture, sur un tableau fort médiocre, il est vrai, mais vous avez été surpris d'abord par les vibrations graves et solennelles du champêtre beffroi. Ce timbre est une des notes basses du nouveau piano de Pape, les autres ont été combinées, échelonnées par ce maître pour former un clavier avec des lames de métal tordues en volutes sonores. Ce piano vertical d'un résultat charmant, d'une harmonie fantastique et pleine de séduction, a l'inappréciable avantage de manœuvrer sans craindre aucune avarie; il est d'une constitution si forte, d'une santé si bien établie, qu'il peut vivre un siècle sans appeler ce médecin que l'on nomme accordeur. Le piano sans cordes vient à peine de naître, et déjà son auteur, impatient de progrès, l'a combiné fort heureusement avec un jeu d'orgue que le même clavier peut unir aux sons donnés par les lames de métal. Si vous ne pensez point à joindre ce nouvel instrument aux pièces curieuses qui meublent votre musée d'amateur, allez du moins chez Pape entendre ou toucher le piano sans cordes.

M. Grillet, négociant de Lyon, ayant appris la musique d'après la méthode de Galin, dans un âge assez avancé, voulut jouer du piano sans avoir recours aux conseils d'un maître. Ses exercices sur le clavier n'eurent aucun résultat satisfaisant; M. Grillet ne pouvait saisir à propos les dièses et les bémols en posant ses doigts sur les petites touches noires. Aussi jouait-il tous les morceaux de musique en *ut* et en *la mineur* pour s'épargner la plus grande part des difficultés que les touches noires lui opposaient. Cette contrainte le fatigua bientôt, il voulut s'ouvrir le champ de l'harmonie dans toute son extension, sans s'arrêter à vaincre des obstacles qui l'effrayaient. Afin d'y parvenir sans études, il inventa un quadruple clavier au moyen duquel toutes les gammes du piano sont ramenées au système de la gamme d'*ut*. Il obtint par ce procédé un piano dans tous les tons comme nous avons des clarinettes en *si bémol*, en *la*, des cors en *mi*, en *fa*, etc. Voici quel est son système :

Le clavier qui est placé au-dessous des trois autres porte dans sa gamme *ut, ré, mi, fa dièse, sol dièse, la dièse*. Le second clavier, formé comme l'autre de grandes touches placées à l'opposite de celles du premier clavier, donne *ut dièse, ré dièse, fa, sol, la, si*. Les touches

noires ont disparu, le doigté est le même pour toutes les gammes. Le troisième clavier fait tomber les touches du premier, et le quatrième exerce la même influence sur les touches du second. Ces deux claviers supérieurs sont destinés à présenter aux mains posées sur le second et le troisième les touches qu'il serait trop incommode d'aller chercher sur les claviers inférieurs quand on exécute les gammes d'*ut dièse*, de *ré dièse*, de *fa*, etc.

Ces claviers très ingénieux ont été adaptés à un piano ordinaire. M. Grillet a pris un brevet d'invention, et son nouveau mécanisme, non encore publié bien qu'il touche à sa perfection, est mis en jeu par un enfant de sept ans, Amand Chevé, dont l'organisation musicale et l'intelligence tiennent du prodige.

En 1829, M. Gauvin fit connaître et soumit à l'Académie des Sciences un clavier qu'il appelait isotone ou chromatique, et dont les douze demi-tons étaient représentés par douze touches blanches rangées sur une même ligne. L'uniformité de ce clavier privé de touches noires pouvait dérouter l'œil de l'exécutant; M. Gauvin y remédiait en plaçant sur la partie supérieure des touches une bande mobile indiquant les notes du ton naturel et leurs bémols et dièses. Cette bande était changée dans sa position pour la mettre en relation avec la tonique dont on avait fait choix.

Le baron Blein proposa dans le même temps l'adoption d'un clavier dont chaque touche alternativement blanche et noire, longue et courte, correspondait aux intervalles chromatiques successifs, ainsi qu'à un mode autrefois indiqué d'écrire la musique sur du papier réglé en portées de six lignes, où chaque intervalle chromatique se trouverait alternativement *sur* et *entre* les lignes de la portée.

Un cultivateur de Cheval-Blanc, hameau du département de Vaucluse, au pied du Léberon, Bruno Maximin, n'ayant aucune connaissance de la musique et de l'art du mécanicien, construisit un petit piano qui fonctionnait très bien. Le rustique facteur apporte son chef-d'œuvre à Cavaillon et le montre à l'un de mes cousins qui, du premier coup d'œil, s'aperçoit que le clavier du nouvel instrument n'avait pas de petites touches noires. Il en fit l'observation à l'auteur. — Pourquoi donc avez-vous supprimé les touches destinées aux dièses, aux bémols? — Je n'en use point, répondit naïvement l'émule d'Érard, les touches blanches me suffisent.—Il paraît que ce musicien de la nature se plaisait à rester dans la gamme naturelle, et ne sentait pas le besoin de moduler, de faire une légère excursion dans les

tons de la quinte ou du mineur relatif. Le *fa dièse*, le *si bémol* lui étaient également inutiles. Le piano de Maximin ressemblait parfaitement aux harpes sans pédales des musiciens ambulans. Ces virtuoses, jouant en *mi bémol*, suivant l'antique usage, tourmentent l'oreille en lui promettant sans cesse un *la bécarre* qu'ils ne donneront jamais, dussent-ils sonner jusqu'à la fin du jour, du mois ou de l'année.

Ce goût pour la simplicité me rappelle un mot que je veux vous dire, bien qu'il n'ait rien de musical; il est d'une paysanne de la même contrée. Ce mot m'a toujours paru charmant, et je suis curieux de savoir si vous serez de mon avis. En Provence, on parle généralement la langue du pays, langue harmonieuse, élégante, riche, sonore, ingénieuse, musicale surtout au suprême degré. Les heureux du siècle, les propriétaires, les bourgeois, les négocians, parlent français, à leur manière il est vrai, mais enfin ils parlent français. L'idiome parisien est la langue des gens qui portent un habit de drap fin et que l'on estime favorisés de la fortune; le français est donc la langue des riches. Cette paysanne de Cheval-Blanc, après avoir tendrement embrassé son fils qui arrivait de l'armée avec le galon de caporal, lui adressa dans son patois plus d'une question. Le caporal, devenu beau parleur au régiment, répondait à sa mère en employant les mots et les tours de la langue de Racine. La bonne femme, d'abord émerveillée de ce progrès, en témoigna bientôt de l'épouvante. « Eh quoi! lui dit-elle avec un accent douloureux, tu parles en français, mon ami, tu parles en français, et nous sommes si pauvres! » comme si le luxe de vocables empruntés à l'académie, luxe que le caporal se permettait avec une sorte de prodigalité, devait ruiner la maison et consommer en un jour les épargnes de l'année.

C'est à Rallig de Hambourg, qu'on doit les perfectionnemens apportés à l'harmonica, par l'addition d'un clavier. Dans son invention, les grosses cloches, celles de la basse de l'instrument, sont suspendues par des rubans de soie; elles sont fixées sur le même cylindre, afin que l'on puisse les frapper en pressant avec les doigts les touches d'en bas. Les cloches qui correspondent aux touches du haut ont les bords dorés; les unes et les autres sont mises en jeu au moyen d'une roue que l'on fait mouvoir avec le pied. L'étendue du clavecin est de trois octaves et demie. Ce perfectionnement est le fruit d'un long travail et de recherches ingénieuses et pénibles. Afin de se procurer les meilleures cloches possibles, Rallig a visité toutes les verreries

de la Hongrie, de la Bohême et de l'Allemagne. Lorsqu'il avait le bonheur de rencontrer un ouvrier habile, il demeurait près de lui pendant plusieurs mois.

Le physharmonica est un très petit orgue expressif; le vent, introduit dans les tuyaux par un soufflet que l'exécutant presse avec le pied, fait vibrer des lames de métal. M. Paër affectionne beaucoup cet instrument, il sait en employer toutes les ressources dans ses improvisations pleines de charme et de mélancolie. Il serait difficile d'être gai sur le physharmonica. Plusieurs personnes éprouvent une sensation douloureuse en entendant cet instrument; la qualité de ses sons, le frémissement des plaques métalliques agissent trop vivement sur leurs nerfs irritables.

Nous devons à M. Pâris de Dijon un hautbois à clavier. Figurez-vous une boîte de la longueur d'un clavier de deux octaves, ayant six pouces de largeur; un tuyau flexible comme certains tuyaux de pipe, et terminé par une embouchure en ivoire, reçoit le souffle de l'exécutant et le communique au sommier; les touches font parler des tuyaux du genre de ceux du physharmonica. Cet instrument, appelé harmoniphone, se tient de la main gauche; la main droite suffit pour exécuter une ou deux parties de hautbois sur le clavier. Sans imiter d'une manière parfaite les sons du hautbois, l'harmoniphone gouverné par l'embouchure sous le rapport de la modification des sons, est doublement utile, soit que l'on veuille exécuter un duo de hautbois et piano, l'associer à d'autres instrumens, ou lui faire tenir dans un petit orchestre les parties de hautbois, de cor anglais, trop souvent supprimées ou confiées aux flûtes, aux clarinettes à cause de la rareté des virtuoses hautboïstes. Dans tous les petits théâtres de province, on voit maintenant un pianiste, sa boîte à la main, la pipe à la bouche, exécutant convenablement la partie des hautbois.

Voici le rapport que la classe des beaux-arts de l'Institut a fait sur le clavi-cylindre de M. Chladni, le 19 décembre 1808 :

« Le clavi-cylindre est un instrument à touches, de même forme à peu près que le forté-piano, mais de dimensions plus petites. L'étendue de son clavier est de quatre octaves et demie, depuis l'*ut* le plus grave jusqu'au *fa* le plus aigu du clavier. Lorsqu'on veut jouer de cet instrument, on fait tourner au moyen d'une pédale, munie d'un petit volant, un cylindre de verre placé dans la caisse, entre l'extrémité extérieure des touches et la planche de derrière de l'instrument. Ce cylindre, de même longueur que le clavier, lui est parallèle,

et en abaissant les touches, on fait frotter contre sa surface les corps qui produisent les sons.

« L'auteur fait un secret du mécanisme intérieur; les corps sonores sont cachés, le cylindre seul est visible. Il est à présumer que cette pièce elle-même serait cachée aussi, sans la nécessité où l'on est de la mouiller de temps en temps lorsqu'on joue du clavi-cylindre.

« Nous ne pouvons donc rendre compte que de l'effet musical de l'instrument, sur lequel M. Chladni, églement habile dans la théorie et dans la pratique de la musique, nous a exécuté plusieurs morceaux que nous avons entendus avec le plus grand plaisir.

« Cet instrument a, quant à la qualité et au timbre du son, beaucoup d'analogie avec l'harmonica, sans exciter, comme celui-ci, dans le système nerveux, un agacement et une irritation très sensibles dans quelques individus, et qui les mettent dans un état de souffrance.

« Le clavi-cylindre a sur l'harmonica l'avantage d'une graduation d'intensité de son, mieux nuancée entre les dessus et les basses. Il est même à cet égard supérieur au bourdon, celui des jeux de l'orgue de chambre auquel on pourrait le comparer.

« Il était important de savoir si chacun des corps sonores renfermés dans la caisse, produisait le son sans perte de temps aussitôt que la touche était baissée. Plusieurs d'entre nous, pour s'en assurer, ont mis la main sur le clavier, et ont reconnu que le clavi-cylindre ne laissait presque rien à désirer à cet égard. »

Le clavecin pinçait la corde, le piano l'attaque en la frappant avec un marteau. Ces deux instrumens ne sauraient soutenir, filer un son comme le violon et le violoncelle dont les cordes sont frottées avec l'archet. Plusieurs essais ont été faits pour obtenir ce précieux avantage des sons filés et soutenus au moyen d'un mécanisme que le clavier mettait en jeu.

Jean Hayden, professeur à Nuremberg, inventa en 1609 un violon-clavecin qui avait la forme du clavecin ordinaire. Il était monté en cordes de boyaux; dix ou douze petites roues, mises en mouvement par une grande roue à manivelle, étaient garnies de parchemin frotté de colophane : voilà les archets du violon-clavecin. Les doigts, en appuyant sur les touches, portaient les cordes vers les roues, et le son était produit par le frottement de ces archets circulaires.

Le *xenorfica* de Rollig, le clavecin-vielle présenté à l'Académie des Sciences en 1717, les essais de Holfeld, de Garbrecht, de Greiner, tendaient tous vers le même but. Un Marseillais, Poulleau, inventa,

construisit l'*orchestrino* que j'ai entendu à Avignon en 1804; cet instrument n'avait qu'une roue-archet, roue admirable, ingénieuse, véritable chef-d'œuvre d'adresse et d'imagination. Ce n'était point la roue qui touchait la corde, mais une peau, un tissu du moins sans couture, sans commencement et sans fin, qui, beaucoup plus large que le cylindre sur lequel il était posé, présentait sans cesse aux cordes la partie non appuyée sur ce même cylindre. Poulleau faisait mystère de cet archet merveilleux, il me le montra cependant, mais je n'eus que le temps de le regarder sans pouvoir saisir les détails de son mécanisme. J'imaginai que ce tissu devait être la peau coupée sur le ventre d'un animal, une bande circulaire gouvernée par le cylindre comme un écheveau tenu sur les deux mains et dirigé de diverses manières pour présenter le fil à celui qui le dévide sur un peloton, de manière à prévenir les accidens, les nœuds, l'embrouillement. Poulleau jouait des quatuors de Haydn, de Mozart, sur son orchestrino; les dessus de violon n'avaient pas toute l'ampleur désirable, mais la viole et le violoncelle donnaient des résultats charmans.

Gerli, de Milan, fait entendre, vers la même époque, un piano en forme de clavecin dont les cordes étaient frottées par des archets en cuir. En 1822, l'abbé Grégoire Trentin, de Venise, présente, comme une découverte nouvelle, son *violino-cembalo* qui reproduisait les poulies de Hayden; elles se retrouvaient encore dans le *sostenante piano-forte* de l'Anglais Mott. MM. Gama, de Nantes, ont fait entendre à Paris, en 1828, un *plectro-euphone*, et M. Dietz enfin, le *polyplectron*. Aucun de ces artistes n'est arrivé au point de perfection atteint par l'orchestrino de Poulleau. C'est encore ce que l'on a fait de mieux en ce genre. Tous ces instrumens étaient montés en cordes de boyaux, une seule corde était livrée à chaque touche. En 1806, Schmidt, facteur à Paris, avait donné un double clavier à un instrument imité du xenorfica de Rollig; ce clavier additionnel faisait sonner des cordes métalliques en les frappant. Le nouveau xenorfica de Schmidt n'eut aucun succès.

En faisant connaître le clavecin oculaire du père Castel (1), je voulais parler aussi d'une facétie bien autrement bouffonne du même

(1) Je corrige ici une faute essentielle que l'on a dû remarquer dans mon dernier article : la même couleur a été donnée à deux touches du clavecin oculaire. Lisez donc :

Le ré-dièse au vert-olive.
Le mi au jaune.

religieux, ma pudeur musicale s'y refusait. J'ai donc terminé ma période sur le clavecin oculaire sans vous révéler cette joyeuseté. Quand il s'agit d'une question de droit ou de conscience un peu difficile, on a recours aux docteurs, aux grands pénitenciers; j'ai donc imploré le secours de quelques casuistes; je me suis éclairé des lumières que leurs beaux yeux faisaient scintiller : jolies femmes et pianistes distinguées, elles pouvaient guider mon inexpérience, rassurer ma timidité. « Les poètes et les peintres ont le droit de tout oser; pourquoi les musiciens n'auraient-ils pas la licence de tout dire? » Telle est la réponse, un peu hardie sans doute, de mes conseillères. Je la reproduis ici pour me justifier d'avance si j'avais le malheur d'offenser des oreilles trop délicates; je vais donc parler le plus honnêtement possible : si mon prélude vous effraie, ne lisez point cette page, supposez que c'est l'*adagio* d'une sonate, et passez au rondeau comme bien des amateurs se permettent de le faire.

Le père Castel, en promenant ses idées musicales dans les prés et les bois, s'était laissé charmer par les roulades brillantes, les tenues, la mise de voix du rossignol. Le rhythme saccadé, ferme, de la caille, l'appel arrogant du pinson, le gazouillement de la fauvette, les tierces délicieuses du coucou; bien des gens s'obstinent à les trouver désagréables, les soupirs mélodieux de la chouette, — Gallay sait si bien les imiter avec son cor, c'est le plus grand éloge que je puisse faire de son talent, — le bourdonnement d'un essaim d'abeilles, les superbes notes de basse des taureaux, les voix de baryton bien fournies de leur jeune famille, le babil des linottes et des chardonnerets; tout cet ensemble de l'harmonie de la nature était pour ce bon père jésuite une source intarissable de jouissances musicales. Parmi tant de virtuoses portant poil ou plumes, ayant des cornes en tête ou des ailes au dos, un seul avait été l'objet de l'affection particulière de Castel, en lui seul il avait reconnu la faculté d'entonner juste la note lorsqu'il en était prié d'une manière pressante ou piquante. Ce virtuose, je ne l'ai pas nommé, je ne le nommerai point; vous me demanderez peut-être quel est cet oiseau; je vous répondrai que c'est celui dont la chair grasse et délicate sert à faire les saucissons.

Afin de mettre à profit pour le bien de l'art des qualités musicales aussi précieuses, Castel choisit avec soin, et le diapason à la main, neuf marcassins domestiques. Dès qu'il eut trouvé sa gamme d'*ut* complète avec un *fa dièse*, un *sol dièse* pour les modulations à la dominante et au relatif mineur, il construisit une boîte à compartimens dans

laquelle il casa ses neuf chanteurs. Vous voyez que le système cellulaire était connu depuis plus de cent ans, et pourtant on ose nous le présenter aujourd'hui comme une nouveauté. Les prisonniers pour lesquels on l'a fabriqué tout exprès n'applaudissent guère à cette découverte. Nos marcassins étaient donc en ce gîte comme des perroquets dans leur sabot ; les touches d'un clavier, touches doubles pour chaque note, — l'une était armée d'une pointe et se dirigeait sous le ventre du virtuose, l'autre lui serrait la queue au moyen d'une pince, — les touches d'un clavier interrogeaient ensemble ou tour à tour les marcassins reclus et les invitaient à chanter mélodieusement. Les notes piquées vibraient de tout leur éclat, les notes pincées donnaient un ramage plus doux. Vous voyez que l'auteur du clavecin oculaire avait fait un véritable forté-piano de son nouvel instrument ; il est probable que les chanteurs du père Castel ont été mangés comme les compagnons de leur enfance, mais la race de ces virtuoses ne s'est point perdue : avec un peu de soins et d'intelligence on pourrait fabriquer encore un clavecin de cette espèce, et le présenter même au jury de l'industrie. Ce ne serait pas un des objets les moins curieux de l'exposition.

Le piano mélographe de M. Careyre écrit spontanément la musique exécutée sur son clavier. M. Baudouin est aussi l'inventeur d'un piano du même genre, lequel, au moyen d'un mécanisme ingénieux, écrit la musique à mesure qu'un compositeur, un improvisateur la jouent sur les touches de ce piano.

Une infinité de mécaniciens ont fait des essais, ont travaillé avec une grande application à la découverte d'une machine de cette espèce. Le père Engramelle, religieux augustin, avait, dit-on, réussi dans cette découverte vers 1775. MM. Careyre et Baudouin ont présenté à l'Institut leur piano mélographe en 1828. L'épreuve que l'on fit de l'instrument construit par M. Careyre réussit complètement. Je ne sais point si le mécanisme proposé par M. Baudouin produisit des résultats aussi satisfaisans.

Le piano mélographe écrivant tout ce qu'un musicien élabore sur le clavier, tout ce que l'imagination de l'improvisateur verse de mélodies, de traits brillans dans l'oreille de son auditoire, peut être un objet de curiosité fort intéressant, mais voilà tout, cette machine est d'une parfaite inutilité sous le rapport de l'art. Si le musicien rencontre une idée originale, un motif gracieux dans le courant de son improvisation, croyez qu'il s'y attachera, le travaillera de manière

à se le graver dans la mémoire; les bonnes idées ne s'oublient point. Quant au babil des doigts galopant sur le clavier, formant des traits de toute espèce, pensez-vous que cela vaille la peine d'être tracé par des cylindres, pour être ensuite curieusement repris et traduit sur le papier avec la plume ou le crayon? S'il s'agit d'une fugue improvisée sur un sujet donné, cette pièce fût-elle heureusement combinée, et secondée par les inspirations les plus fécondes, soyez persuadé que l'auteur l'eût encore mieux ajustée en l'écrivant lui-même; l'œil, embrassant le tableau musical dans son ensemble et ses détails, est un guide bien précieux pour l'esprit et l'oreille.

J'ai parlé d'improvisation, le nom de Beethoven se présente à l'instant sous ma plume; permettez-moi de vous conter quelques aventures singulières, de rapporter quelques prouesses, d'enregistrer ici quelques dits mémorables de ce grand musicien, de cet improvisateur sublime.

Beethoven, à l'âge de seize ans, n'avait point encore entendu le piano touché par une habile main. Dépassant de bien loin ses maîtres et tous les virtuoses de Bonn, il était livré à lui-même pour l'exercice de son instrument. Aussi son jeu, bien que remarquable pour l'énergie et la vivacité, laissait-il à désirer sous le rapport de la grace et de la délicatesse. Beethoven reconnut ce défaut et s'en corrigea sur-le-champ. Dans un voyage à Mergentheim, l'électeur de Mayence emmena sa chapelle, Beethoven fit partie de cette caravane musicale: il était organiste du prince. En passant à Aschaffenbourg, le jeune organiste eut l'avantage d'être présenté à Sterkel qui l'accueillit avec bienveillance. Sans pouvoir exécuter des pièces d'une grande difficulté, Sterkel se distinguait par un jeu élégant dont la précision et la clarté faisaient le principal mérite. Ce professeur voulut bien se mettre au piano; placé derrière lui, Beethoven resta debout, immobile, les yeux fixés sur le clavier, sur les mains qui le parcouraient en le caressant. Lorsque le maître a fini, Beethoven est prié de jouer à son tour. Il refuse.

La conversation s'engage alors, bientôt elle a pour objet un air varié de Beethoven récemment publié. Sterkel fait quelques observations sur l'excessive difficulté de cet air, ajoutant que l'auteur lui-même ne saurait le jouer en entier d'une manière satisfaisante. Beethoven, piqué vivement, offensé de ce doute, demande le cahier; on ne le trouve point, Sterkel dit qu'il l'a égaré. Le jeune pianiste exécute alors ce qu'il avait retenu de ses variations; il en ajoute d'autres

qu'il improvise de manière à frapper d'étonnement et d'admiration toute l'assistance, et Sterkel lui-même. Cette improvisation offrit une circonstance très remarquable; Beethoven s'appropriant tout à coup les qualités de l'exécution de Sterkel, sut donner à son jeu la précision, la clarté, la délicatesse qui jusqu'à ce jour lui avaient manqué.

Beethoven forma peu d'élèves, il avait horreur de l'enseignement et cela se conçoit. Ferdinand Ries fut son disciple de prédilection: ce pianiste célèbre donne quelques détails sur l'enseignement de Beethoven; je pense qu'on ne les lira pas sans intérêt.

« Lorsque dans un trait je négligeais quelques détails, si je me trompais de touche, le maître m'adressait rarement des reproches. Il se mettait en colère si je manquais d'expression en n'observant pas les nuances qui tiennent au caractère du morceau. La première faute, disait-il, est un accident, un effet du hasard; la seconde marque le défaut de connaissance, de sentiment et d'attention. — Lui-même avait quelquefois le malheur d'attraper une fausse touche en jouant en public.

« Dans une soirée chez le comte de Browne, on me pria vivement d'exécuter la sonate de Beethoven, en *la mineur,* œuvre 23, qu'on n'entend pas souvent. L'auteur était présent, je n'avais pas encore travaillé cette sonate sous ses yeux, je déclarai donc que j'aimerais beaucoup mieux en jouer une autre. On s'adresse à Beethoven, qui me dit : « Eh bien! vous ne l'exécuterez pas si mal que je ne puisse « l'entendre. » Je me mets à jouer malgré moi. Beethoven, selon son habitude, me tourne le feuillet. Dans un passage de la main gauche se trouvait un saut, et voulant faire vibrer cette note avec plus de force, je manque la touche et frappe sur sa voisine. Beethoven me donne un léger coup de doigt sur la tête. La princesse L.... s'en aperçut et sourit. Après ma dernière cadence, Beethoven me dit : « Très bien; vous n'avez pas besoin de mes conseils pour apprendre « cette sonate. Si je vous ai frappé du doigt, c'est pour vous prouver « mon attention. »

« Beethoven joue ensuite, il choisit la sonate en *ré mineur,* œuvre 31, qui venait de paraître. La princesse vint se placer derrière l'exécutant, elle pensait que Beethoven manquerait aussi quelque touche; je me disposai à tourner le feuillet. A la cinquante-troisième mesure, Beethoven manque les premières notes; au lieu de descendre en les frappant deux à deux, il en touche quatre à la fois, et produit un bruit confus pareil à celui qui se fait entendre lorsqu'on

passe vivement un plumeau sur le clavier pour le nettoyer. La princesse donne quelques coups de sa main sur la tête de Beethoven, en disant : « Si l'élève est frappé avec un doigt pour une fausse note, « le maître qui commet une faute plus grave, doit être puni à pleine « main. »

« Tout le monde rit et Beethoven prit part à ce transport de gaieté. Mais il obtint sa revanche en recommençant la sonate, qu'il joua dans la perfection, l'*adagio* surtout, qu'il rendit avec une expression, une grace inimitables. »

L'exécution de Beethoven sur le piano portait le cachet de son caractère tant soit peu bourru. Mais, tout en conservant sa liberté tout entière, il observait rigoureusement la mesure, et ne la pressait que très rarement. Quelquefois il ralentissait un peu le mouvement dans les *crescendo*, ce qui produisait toujours un effet surprenant. Il savait donner à son jeu une expression indicible. Quand il jouait ses compositions déjà publiées, il les présentait fidèlement et comme il les avait écrites, rarement il y ajoutait quelques notes d'agrément.

C'est surtout dans l'improvisation que Beethoven se montra dans toute la force de son génie immense. Ries, qui connaissait les premiers pianistes de l'époque; Ries, juge très compétent, quoiqu'on puisse lui supposer une prédilection toute naturelle pour son maître, affirme n'avoir jamais rien entendu de semblable. Malheur aux imprudens qui osaient le provoquer sur ce terrain.

Lorsque Steibelt parut à Vienne, précédé par une brillante réputation, les amis de Beethoven, qui passait alors pour être le premier pianiste de cette capitale, étaient vivement préoccupés de la concurrence qui allait s'établir entre les deux artistes, sous le rapport de l'habileté pour l'exécution. Ce fut dans une soirée musicale, chez le comte de Fries, que les deux rivaux se virent pour la première fois. Beethoven y joue son trio en *si bémol*, œuvre 10, qui n'avait pas encore été exécuté. Steibelt l'écoute avec une sorte de condescendance, et, se croyant sûr de la victoire, dit quelques mots flatteurs à son antagoniste. Il joue un quintette de sa composition, il improvise ensuite et produit beaucoup d'effet avec ses jeux d'accords en *tremolo*, jeux dans lesquels il excellait, et qui étaient alors une nouveauté. Beethoven, pressé de se faire entendre une seconde fois, s'y refuse.

Huit jours après, le comte de Fries réunit la même société de musiciens et d'amateurs. Steibelt y joue un nouveau quintette que l'on applaudit avec enthousiasme, et commence une brillante fan-

taisie pour laquelle il avait choisi le thème des variations que Beethoven a placées dans le trio dont je viens de parler. C'était défier le compositeur. Les amis de Beethoven sentent ce qu'il y avait de blessant dans un semblable procédé, et le pressent vivement de relever le gant et d'aller improviser à son tour. Piqué lui-même de la conduite de Steibelt, il se dirige vers le piano, enlève, en passant devant les musiciens accompagnateurs, la partie de basse du quintette de Steibelt, encore posée sur le pupitre du violoncelliste, et la place devant lui sens dessus dessous. Était-ce à dessein, ou bien ce renversement fut-il un effet du hasard? On l'ignore. Il commence à frapper d'un seul doigt quelques notes empruntées à cette partie de basse, et dont il sait se former un motif. Il se livre ensuite à son inspiration, son génie s'exalte, il improvise d'une manière foudroyante, et telle, que Steibelt, écrasé par l'immense supériorité de son rival, jugea qu'il était prudent de faire retraite avant la fin de cette héroïque boutade. Depuis lors Steibelt évita la rencontre de Beethoven, et n'accepta d'invitation pour des soirées que sous la condition expresse que Beethoven n'y paraîtrait point.

Pendant son séjour à Berlin, Beethoven se trouvait souvent en société avec Himmel, l'auteur de l'opéra de *Fanchon la Vielleuse*, et d'une foule de morceaux devenus populaires en Allemagne. Himmel était pianiste, il a écrit pour son instrument, et bien qu'il ne pût se mesurer avec les virtuoses de son temps, il jouait d'une manière agréable et gracieuse qui le faisait rechercher.

Un jour, Himmel prie Beethoven d'improviser, et Beethoven s'empresse de répondre à cette invitation. Himmel, à son tour engagé, se met bravement au piano sans redouter une rivalité périlleuse, une comparaison qui ne pouvait être à son avantage. Il gouverne, travaille les touches de son mieux; il était en train depuis assez longtemps, lorsque Beethoven l'interrompt par cette apostrophe : « Eh bien! quand commencerez-vous enfin? » Le mot était dur et brutal. Himmel se lève en colère, et l'on finit par se dire de part et d'autre des paroles offensantes.

« Je croyais, en effet, dit Beethoven à Ries quelques jours plus tard, que Himmel ne faisait que préluder. »

Une réconciliation eut lieu quelque temps après; mais elle ne fut qu'apparente. Himmel, qui semblait pardonner à son adversaire, se proposait de venger son injure avec les armes du ridicule. Il lie correspondance avec Beethoven qui était retourné à Vienne, et lui écrit

un jour que l'on vient de faire une découverte admirable, miraculeuse, en inventant une lanterne pour les aveugles.

Beethoven avait la passion des nouvelles, la préoccupation de son esprit les lui faisait accepter sans réflexion; l'homme de génie était gobe-mouches sous ce rapport. Dès qu'il avait appris quelque chose de surprenant, de nouveau surtout, il en parlait à toutes ses connaissances, et colportait ainsi le fait étrange, le prodige souvent absurde qu'on lui avait révélé. Une lanterne pour les aveugles! C'était une chose trop extraordinaire, pour que Beethoven, frappé d'étonnement, ne s'empressât point de raconter à tout le monde cette merveilleuse découverte. L'incrédulité de quelques amis ne pouvait le désabuser. « Mais comment est-elle donc faite, cette lanterne? » C'est ce que la lettre n'expliquait pas. Beethoven écrivit donc à Himmel pour obtenir des détails sur cette lanterne. C'est là que l'artiste prussien l'attendait. Sa réponse ne tarda point à donner le mot de l'énigme. Beethoven, dans sa colère, eut la maladresse de montrer cette lettre, et les rieurs passèrent du côté de Himmel.

CASTIL-BLAZE.

Critique Littéraire.

LA CHARTREUSE DE PARME,

PAR L'AUTEUR DE *ROUGE ET NOIR.*

On s'est beaucoup occupé, tous ces temps-ci, du nouveau livre publié par l'auteur de *Rouge et Noir,* sous ce titre : *La Chartreuse de Parme.* Avant d'écrire sur un livre et sur un auteur, il est bon, je crois, de consulter un peu les sentimens particuliers, cette critique légère, mais souvent très juste, qui se fait dans les conversations, de s'informer près des lecteurs et des gens de goût de l'effet produit sur leur esprit par l'ouvrage dont on veut rendre compte. Cette enquête préparatoire, nous l'avons faite scrupuleusement; mais il nous a semblé que les opinions sur *la Chartreuse de Parme* étaient fort divisées : les uns n'en parlent qu'avec enthousiasme, et considèrent cet ouvrage comme une production du premier mérite. Il ne s'est rien publié, disent-ils, depuis longtemps, de plus hardiment conçu, ni de plus ingénieusement écrit. Les autres n'y voient au contraire qu'un récit souvent embarrassé, qui manque de gradations, de netteté, de cette parfaite ordonnance des évènemens et des scènes qui fait qu'on se plaît dans un récit comme dans un beau site. Il faudrait être, disent-ils, plus jeune ou peut-être plus vieux d'un siècle pour bien comprendre ce livre. — Il y a, sans doute, un terme moyen à prendre entre ces deux opinions; il faut adopter ce qu'il y a de juste et rejeter ce qu'il y a d'exagéré de part et d'autre; il est rare qu'en recueillant franchement les votes du public, on n'arrive pas à la connaissance de la vérité.

Mais, d'abord, avouons qu'on ne saurait manquer d'être fort à son aise

pour parler d'un livre composé par un homme d'un talent avéré, qui a marqué au coin d'un esprit éminent des productions nombreuses aujourd'hui et dont la collection forme une lecture des plus curieuses et des plus recherchées. En supposant, en effet, qu'une dernière production ne réalise pas complètement l'idée qu'on s'en était d'avance formée d'après les aînées, ou bien qu'on se soit vu surpris, dérouté, et, comme on disait autrefois, *pris sans vert* sur certains points, doit-on, pour cela, hésiter à exprimer sa pensée et cacher son opinion sous cette dissimulation polie, qui tient lieu chez tant de gens de sentiment personnel? Non, certes, et la franchise est en pareil cas doublement indispensable; car, si le hasard veut qu'on ait touché juste et qu'on ait réellement mis le doigt sur les taches et les imperfections d'un ouvrage, l'auteur, étant doué de cette supériorité d'esprit qui admet toutes les nuances de jugemens, vous saura meilleur gré de l'avoir justement censuré que loué mal à propos. Si, au contraire, votre jugement tombe à faux, votre erreur qui n'est, après tout, qu'un certificat de ressemblance, n'a point de conséquence grave et se réfute d'elle-même dans la conscience de l'auteur; un simple sourire incrédule en fait promptement justice. Tel est le souverain privilége de l'esprit; il permet et encourage en quelque sorte la discussion et l'examen; il donne à ses lecteurs beaucoup de latitude et de liberté; la médiocrité seule demande à être critiquée avec une extrême prudence.

On peut faire plus d'un reproche à *la Chartreuse de Parme :* la manière de raconter de l'auteur est étrange, elliptique, et il est même douteux qu'il soit avantageux de l'imiter. Il fait entrer ses personnages en scène; puis une fois introduits, il les laisse parler, se mouvoir, se conduire à leur guise et sans qu'il y ait de sa part presque aucune participation directe. Celui-ci entre, cet autre disparaît, et les entrées ne sont pas plus justifiées que les sorties. Les situations sont indiquées à peine; l'action voltige, se déplace, s'interrompt, coupe sa marche, et tout cela au hasard, sans motif apparent, avec l'intention formelle d'éluder le point où elle serait tentée de se cristalliser en scène. Il y a des péripéties à chaque page et presque à chaque paragraphe, mais ce sont des éclairs qui ne font que passer. On se surprend plus d'une fois à se demander si cette histoire est inventée, ou bien si elle n'a pas été prise sur le fait, calquée fidèlement sur la réalité; on se figure tour à tour rêver; puis assister aux choses, aux évènemens de la vie ordinaire; on est à la fois dans le positif et dans l'impossible. Ceci tient peut-être à la manière de l'auteur, qui est naturellement compliquée, laborieuse même, sous un air simple et négligé; puis aussi au sujet, au cadre qu'il a choisi.

Tous les genres de littérature ont leurs règles et leurs principes dont il n'est guère permis de s'écarter, parce qu'ils ont été posés par le public lui-même qui a traduit son goût par certaines vérités devenues proverbes. Si donc on laisse de côté tout ce qu'on a pu écrire de nos jours, pour ennoblir, sanctifier, agrandir et en même temps déformer le roman, on peut dire qu'une des lois les plus vieilles et les plus essentielles du genre, est d'attacher, de bercer l'es-

prit, de lui communiquer ce je ne sais quoi de tendre et d'indolent qui fait qu'on oublie les fatigues de la vie, que la chaîne pesante des soucis, des calculs est brisée, et qu'on devient pendant quelques heures citoyen d'une planète nomade qui se balance dans l'air comme l'île de Laputa dans *Gulliver*, et où tout est disposé, préparé d'avance pour devenir le paradis des sens et l'enchantement de l'esprit.

Les bons romanciers, ceux qui ont su graver leur souvenir non-seulement dans la pensée des hommes profonds et réfléchis, mais aussi souvent dans les plus simples esprits, la mémoire des bonnes gens et le cœur des petits enfans, se sont en général appuyés sur deux principes qui forment la base éternelle de toute la machine intellectuelle et sensitive. Ils se sont alternativement servi de la réalité et de la fiction; ils ont emprunté à la première ses lignes exactes et ses points de vue sévères, à la seconde ses nuances variées et ses teintes lumineuses; ils ont fondu dans leurs œuvres ces deux élémens, de manière à offrir un aliment simultané au terrestre et à l'idéal, à l'ame et à la bête; l'une a été attachée par la vraisemblance et la fidèle reproduction des choses, l'autre flattée par le charme et la séduction du mensonge. Il n'est guère permis à l'inventeur d'isoler ni de séparer ces deux principes : s'il veut s'affranchir entièrement de l'élément terrestre, il court le risque de se perdre dans les nuages et les espaces; d'un autre côté, vouloir être trop vrai, s'en trop rapporter à la lettre authentique des évènemens et des choses, a bien aussi son côté dangereux; cela conduit à la sécheresse, à l'incohérence, puis à cette invraisemblance dont parle Boileau, qui résulte du trop de vérité. Le talent du romancier est de savoir choisir et tracer sa route entre ces deux extrêmes, de mentir quelquefois à propos vis-à-vis de la vérité et de se montrer véridique à l'égard du mensonge.

Mais il arrive souvent aussi qu'un conteur, un inventeur cache sous l'apparence d'une simplicité presque cherchée, de grands efforts de travail et de pensée; un récit absorbe aisément sous une surface péniblement nivelée les plus précieuses ressources de l'esprit; le vulgaire s'y méprend quelquefois, ce qui lui est présenté en fait, à l'état d'essence, lui semble n'être encore qu'à l'état de germe. Il est donc surtout nécessaire de se placer au point de vue de l'inventeur, de se demander ce qu'il a voulu faire, on peut fort bien le critiquer, mais du moins d'après son dessein et sa donnée. Si la critique est quelquefois chagrinante et importune, c'est assurément lorsqu'elle censure un écrivain en dehors ou à côté de ce qu'il a voulu faire, et lui adresse des reproches qu'il ne mérite pas, et non ceux qu'il sent lui-même avoir mérités. D'ailleurs, il est bien rare qu'en prenant un écrivain de mérite sur la ligne même de son invention, on puisse le critiquer d'une façon absolue, dépasser l'épiderme de son sujet pour aller jusqu'au cœur de son talent. Il a pu quelquefois se laisser séduire par une donnée dont il n'a prévu les difficultés et les obstacles qu'à l'heure même de l'exécution, et lorsqu'il ne pouvait plus en désabuser son imagination sans la désespérer et la refroidir; mais après tout, l'accent, le cachet, le caractère lui reste toujours. Il y a bien du charme encore, et des

sujets infinis d'analyse dans les torts d'un écrivain supérieur comme dans les égaremens d'une femme adorée, ou pour mieux dire, il n'y a jamais de part et d'autre que des torts relatifs, et ce qui est pour tel lecteur un sujet de blâme ou de regret, devient pour un autre précisément le côté par lequel il adore et s'attache. Tel est le sort de tous les livres qui marquent dans l'opinion du public, et c'est en ce moment celui de *la Chartreuse de Parme*.

L'auteur nous semble avoir eu pour but de raconter une histoire purement italienne, qui put, au besoin, donner un démenti à tout ce qu'on a écrit de ridicule ou de faux sur l'Italie, de composer enfin un roman tel qu'il n'y eût pas un trait, une scène, un passage, un détail de mœurs qui ne pût être avoué par le vrai sentiment et le caractère italien. Certes, si jamais auteur français fut apte à surmonter les difficultés d'un pareil sujet, c'est bien celui dont nous nous occupons; on sait s'il connaît l'Italie à fond, s'il en a fait une étude de choix et de préférence. Est-il besoin de rappeler ici ses titres, d'invoquer les pages du plus original et du plus spirituel des touristes, restées toujours jeunes et nouvelles comme le sentiment qui les dicta? Mais quelles que soient les ressources de l'esprit, il est tel terrain semé d'obstacles et d'inégalités sur lequel il est toujours désavantageux de se placer. Toutes les aventures ne sont pas également dignes d'être racontées, toutes les figures ne méritent pas les honneurs du portrait. Si donc on se place, en lisant *la Chartreuse de Parme*, au point de vue de l'auteur, on trouvera peut-être dans le sujet lui-même la raison des reproches qu'on serait tenté d'adresser au livre; on reconnaîtra qu'il est impossible d'avoir tort de meilleure grace, avec plus de talent, de finesse et même de logique, et qu'enfin c'est le point de vue qui a tort, mais non l'auteur.

Voici le sujet en deux mots :

La scène se passe dans une petite cour d'Italie, en 1816. Le héros se nomme Fabrice del Dongo; il s'échappe du château de son père, qui est situé sur le lac de Côme, pour aller se battre avec les Français à Waterloo. A son retour, la duchesse Sanseverina, sa tante, devient amoureuse de lui; le comte Mosca, premier ministre, est, de son côté, éperdument amoureux de la duchesse. Fabrice, à son tour, tue en duel un acteur nommé Giletti, parce qu'il désire posséder une actrice nommée Marietta, qui est la maîtresse de ce Giletti. Cette mort devient l'évènement principal du récit : Fabrice est emprisonné dans une citadelle où il trouve la fille du gouverneur, Clélia Conti, qu'il aime et dont il est bientôt aimé. Fabrice se procure une échelle de corde et se sauve de la citadelle comme Alexandre Farnèse, depuis le pape Paul III, se sauva du fort Saint-Ange à Rome. Clélia Conti se marie et, bien que mariée, entretient une liaison avec Fabrice, qui devient archevêque. Après mille évènemens, des complots, des intrigues de toutes sortes, Fabrice se fait chartreux et meurt, au bout d'un an, du chagrin que lui cause la mort d'un fils qui est né de son union avec Clélia Conti; celle-ci est morte avant lui, et la duchesse Sanseverina ne survit que peu de temps à son neveu Fabrice qu'elle n'a pas cessé d'aimer passionnément. Il faut mêl r à cette histoire des personnages de second plan, très

nombreux et très variés, le ministre de la justice Rassi, le poète Ferrante Palla, la cantatrice Fausta, la favorite Raversi, et beaucoup d'autres figures qui ne sont qu'ébauchées ou indiquées.

Même à travers cette froide analyse, on peut déjà deviner peut-être à combien de hasards et de vicissitudes ce roman est soumis. Il faut quelquefois faire une étude particulière des situations et des personnages, les étudier au microscope. Rien ne paraît se correspondre dans ce drame aventureux; les acteurs s'interpellent, s'aiment, se brouillent, se rapprochent, sans même avoir l'air de s'être regardés. L'auteur dira que telles sont les mœurs et les allures italiennes; que dans ce pays à la fois si raisonnable et si fou, où l'on trouve à chaque nouvel état un nouveau centre de civilisation, les affaires se traitent ainsi; que les actions n'ont pas plus de logique apparente, les jugemens et les sentimens plus de durée ni de profondeur. Mais à cela, nous, pauvres lecteurs qui ne connaissons peut-être pas l'Italie, nous pouvons lui répondre, à notre tour, que nous comptions sur un roman et non sur l'Italie, et, par là, nous serions conduits peut-être à cette question : Un roman purement italien, aussi fidèle, aussi conforme aux lois et aux conventions des pays, qu'a pu l'écrire l'auteur de *Rome, Naples et Florence,* est-il possible, oui ou non?

Chaque pays, en fait d'art, a ses productions qui lui sont propres, certaines facultés de sol et de terroir, si l'on peut dire, qui se trouvent en rapport direct avec l'influence du climat et le tempérament national. Quelle terre est, sous ce rapport, plus riche et plus favorisée que l'Italie? N'est-elle pas destinée à conserver éternellement l'exclusif enfantement de certaines organisations d'élite, le type divin de certains chefs-d'œuvre? Les vierges de Raphaël, les Hérodiades de Léonard de Vinci, les anges de Canova, la voix de David et de Mme Pasta, tout cela n'est et ne sera peut-être jamais possible qu'en Italie. La nature, après tout, est juste et sage, même dans ses idolâtries; elle peut fort bien privilégier un climat, sans pour cela lui tout accorder, sans épuiser, en sa faveur, sa corne d'abondance. On conçoit même qu'un pays ait, comme ses habitans, les défauts de son caractère : si le Midi représente l'abandon, la variété, le bonheur, il faut bien que le Nord ait aussi quelques avantages. Le Nord où les contrées moyennes répondent à la maturité de l'âge, a ses impressions profondes et mélancoliques; le Midi qui répond à la jeunesse, à ses allures d'aimer, libres et fougueuses, a ces passions rapides qui fournissent leur carrière d'un bond et d'une seule attaque, les impressions, les mœurs de *la Chartreuse de Parme.*

On n'aime souvent qu'à trente ans ou même à quarante; ce n'est qu'à un certain âge et lorsqu'on a pu approfondir la vie qu'on est capable d'approfondir aussi les sentimens. L'Italie n'a jamais eu trente ans; elle restera toujours jeune comme certains caractères à la fois enfans et sexagénaires. Pour mille raisons qu'on devine, le climat, le caractère, le défaut d'ambition, de commerce, de vanité, l'interdiction politique surtout qui rétrécit les cœurs, elle conçoit l'amour d'une certaine façon qui est fort différente de l'amour français. Je vous aime, vous m'aimez; tel est, en général, le résumé de toute passion italienne;

la passion à Rome, à Naples ou à Florence, c'est presque toujours le désir; or, désirer n'est pas aimer. Une Française ou une Anglaise dira : M'aimerez-vous? Voilà un roman tout trouvé. Une Italienne dit tout simplement : Aimez-moi; le roman est déjà fini. Il y a trop de bonheur ou de chances de bonheur dans les mœurs italiennes pour comporter ces attentes, ces retards, ces fuites et ces perfidies d'intérêt qui font le charme et l'attrait des vrais romans. On sent trop bien d'avance que les acteurs ne courront jamais que de petits dangers, ou bien s'ils sont par hasard en butte à de grandes catastrophes, elles se trouvent comme allégées, égayées d'avance par la bonne humeur et la philosophie des personnages. Le malheur est à peu près indispensable aux fictions et aux récits, car du moment où un héros de roman commence à être heureux, on peut dire que le lecteur cesse de l'être.

Affirmer que l'Italie ne produira jamais de romanciers, ce serait assurément aller trop loin. Comment prévoir, en effet, ce que la nature peut faire, sous quel ciel il lui plaira de faire éclore tel ou tel grand génie qui triomphera par sa supériorité de tous les obstacles de tempérament ou de climat? Mais, sans tenir compte des supériorités éventuelles qui sont nécessairement mises hors de cause, on peut fort bien remarquer que le sol italien n'est pas favorable au roman, peut-être parce qu'il est éminemment favorable à la peinture, à la sculpture, à la musique, à tous les arts qui demandent de l'instinct et de la spontanéité. Un roman se compose nécessairement d'une certaine dose de vie réelle; or, en Italie, il y a fort peu de vie réelle ou du moins de vie d'intérieur. Presque tous les cœurs sont à jour, les têtes aussi; les romans qui s'y feront seront forcés de se passer de cœur, le mot *cœur* est pris ici, bien entendu, dans le sens de prolongement de passion, de durée de sentiment, tout ce qui produit les péripéties d'attention, les palpitations d'attente et de surprise.

On pourrait citer un grand nombre de romans qui doivent être regardés comme à peu près impossibles en Italie; *Werther, Clarisse Harlowe, Grandisson, Marianne, Paul et Virginie, René, Adolphe*, et même des récits moins tristes, mais qui exigent un contre-poids de vanité politique ou sociale tels que *Tom-Jones* et *Gil Blas*. Nous citerons même un autre roman plus moderne, moins consacré, mais non moins recherché peut-être, *Rouge et Noir*. Une production pareille pourrait-elle s'acclimater ailleurs que sur le sol français et même au milieu des mœurs et des pensées qui aboutissent à un centre tel que Paris? Est-il un héros de roman plus étrange et en même temps plus attachant que ce Julien Sorel, ce petit paysan qui a tant d'imagination, d'orgueil, de *chances personnelles de tourmens*, ce qui manque à Fabrice del Dongo? Chaque chapitre déroule en quelque sorte un pli nouveau de ce jeune cœur pétri d'amour et d'ambition. La lutte entre le lecteur et le héros est éternelle, on le sent dès les premières pages, et de là naît l'intérêt du livre. Mais irez-vous chercher parmi les dames de Naples ou de Rome une madame de Rénal ou une Mathilde de la Mole? Cette pauvre Italie si franche et si bonne a-t-elle seulement l'idée de ces orgueilleuses passions qui se développent et s'étendent

avec une sagacité, des gradations que la complication des mœurs comporte seule?

Transplantez cette histoire en Italie, placez ces personnages, ces situations, au milieu des passions unies et des sensations adolescentes, sur cette terre où l'amour n'est presque qu'un jeu, une félicité toute sensuelle, vous vous privez nécessairement d'un grand mobile d'intérêt. Ces indécisions, ces contrariétés, ces mouvemens tortueux et irréguliers que vous placiez naguère dans la peinture du cœur, il vous faut maintenant les appliquer à l'action, car l'Italie est bien plutôt agissante que sentimentale et réfléchie. Fabrice del Dongo est prêtre comme Julien Sorel; il est jeune et amoureux comme lui; mais voyez la différence des caractères! Fabrice aime rarement, mais il aimerait qu'on ne le croirait pas; tandis qu'au moment même où Julien jure qu'il n'aime pas, on sent fort bien qu'il aimera; le lecteur le dément, tant il est vrai qu'on gagne toujours beaucoup à pouvoir caractériser ses personnages. Il y a plusieurs femmes réunies dans Mathilde de la Mole, la vaniteuse, l'amante, la protectrice, la dédaigneuse, l'affligée, la pénitente: le caractère existe; mais dans Clélia Conti, il n'y a qu'un accent, une surface, et par conséquent pas de caractère: c'est la voix de la jeunesse qui appelle l'amour, c'est un cœur tel que le climat le produit, un fruit qui tombera de la branche dès qu'il sera mûr. Obéissez aux lois et aux conditions essentielles de votre sujet, ne faites point de sacrifice à certaines conventions; privez-vous de ces invraisemblances que la majorité des lecteurs vous pardonnerait assurément, mais que votre propre goût repousse, vous serez vrai dans ce cas-là, fidèle à votre point de vue, authentique, purement italien, mais vous ne serez pas romanesque.

On peut donc dès à présent apprécier la valeur et l'importance des reproches qu'il est permis d'adresser à *la Chartreuse de Parme*. Les reproches d'incohérence et d'irrégularité que quelques personnes ont adressés à l'ensemble du livre peuvent être exprimés d'autant plus sincèrement que l'auteur les a devinés, qu'il les a cherchés peut-être. Le talent de l'auteur de *Rouge et Noir* incline principalement vers l'idolâtrie de la réalité; du moment où il entre dans une époque ou une contrée quelconque, on sent qu'il tient avant tout à en réfléchir les moindres détails, à réunir les plus subtils fragmens de mœurs et de particularités locales. Il ne faut cependant pas que ce scrupule consciencieux soit poussé trop loin; l'indépendance du style et de la pensée en souffrirait à la longue. Ne travailler que pour le commun des lecteurs, ce public peu délicat qui consomme et qui paie, est un grave défaut sans doute, et on n'en voit que trop bien la suite funeste dans plus d'une réputation actuelle; mais, d'un autre côté, ne travailler que pour soi, pour ses prédilections et ses amours, a bien aussi son désavantage. On tombe souvent alors dans le maniéré, l'entortillé; on risque même quelquefois de n'être qu'imparfaitement compris; le style devient léché, *gratté*, comme disent les peintres, l'inspiration première manque de hardiesse et l'exécution de franchise.

Dernièrement, un écrivain qui compose lui-même des histoires bien popu-

laires et bien attachantes, disait à l'auteur de *la Chartreuse de Parme* : « A la prochaine édition du livre, j'ôterais ce mot de *Parme*, il rapetisse l'action, fait du roman le récit d'une province particulière, et le circonscrit dans un cercle trop restreint de mœurs et d'habitudes. » Le conseil pouvait être poussé plus loin encore : on pouvait engager l'auteur à rayer non-seulement le mot *Parme* du livre présent, mais même le mot Italie du livre à venir. Il ne s'agirait alors rien moins pour lui que de se placer dans cette vaste arène poétique où il n'y a plus de limites de mœurs, de lois ni de conventions, où le poète crée tout, même le terrain et la contrée de ses personnages. Shakspeare a presque toujours usé de ce grand privilége ; il a souvent emprunté à l'Italie ses légendes et ses chroniques, mais Othello, Jago, Romeo, Mercutio, ne sont pas, à proprement parler, plutôt Véronais ou Vénitiens que Grecs, Orientaux, Anglais, Allemands ou Espagnols. Peut-être l'auteur de *la Chartreuse de Parme*, qui était bien digne d'ailleurs de prendre cette licence, eût-il gagné à appeler simplement ses personnages le ministre, la duchesse, la favorite, le prince, Clélia, Fabrice, etc... Rien de mieux alors, nous voguions en pleine fiction, et nous ne comptions plus que sur cette réalité de convention que la muse du poète donne même à ses plus idéales créations. L'Italie réelle fournira sans peine, je crois, matière à une scène en forme d'*imbroglio*, à une comédie-proverbe, ou même à une nouvelle sans perspective, sans profondeur, où les personnages ne feront qu'effleurer l'action ; mais elle ne saurait fournir matière à un roman développé, suivi, tel que *la Chartreuse de Parme*, sans que la disette de passions, la transparence des pensées, le défaut d'unité, toutes choses inhérentes au pays, ne s'y fassent plus d'une fois sentir.

Mais n'est-il pas temps de laisser de côté une critique sur laquelle nous n'avons si vivement insisté que parce qu'il nous a paru bien simple et bien facile, dans le cas où l'auteur y ferait droit, de la faire disparaître au prochain livre? Rendons enfin pleine et entière justice aux mérites et aux qualités d'un ouvrage qu'un seul esprit était peut-être capable de concevoir et d'exécuter aujourd'hui. On ne pourrait guère tirer un plus brillant parti d'une donnée que nous persistons à croire imparfaite, pour ne pas dire imprudente. Comment ne pas reconnaître, en effet, une touche vraiment supérieure dans plusieurs passages du livre où tant de traits brillans étincellent comme des diamans sur un fond un peu ténébreux? Parler de l'esprit de l'auteur, c'est à présent presque un lieu commun, on connaît sa profondeur et sa délicatesse. Il y a même dans son esprit (ce qui prouve sa force) des qualités presque contradictoires ; une sensibilité cachée, un besoin d'effusion se joignent en lui, par un singulier accord, à une observation habituellement satyrique et mordante. Au moment où on le croit prêt à persifler son action, il s'y rattache tout à coup par un de ces mots du cœur qui peut-être ont besoin, pour être bien appréciés, des brusqueries de détails qui les entourent. Personne n'excelle comme l'auteur de *Rouge et Noir*, à placer à propos un de ces traits imprévus qui reconquièrent le lecteur, précisément au moment où il allait se décourager. Il se donne tout entier à son

récit, au point qu'on oublie parfois qu'il y ait un auteur derrière l'action. Il n'y a véritablement que les inventeurs de premier ordre qui puissent arriver à ce point de désintéressement, à comprimer avec tant de fermeté leur style et leurs pensées. Un écrivain inhabile ou secondaire plaît et fascine dès les premiers chapitres, mais la satiété, l'affadissement, arrivent bien vite; on distingue le vrai romancier à cette parcimonie apparente du point de départ, qui ne devient que dans le feu même et l'entraînement de l'action, la richesse et l'abondance.

S'il est vrai qu'on soit en droit de blâmer l'ensemble de *la Chartreuse de Parme*, peut-on ne pas rendre justice à la conscience, au soin attentif qui a présidé à sa composition? Voilà qui ne peut manquer d'attirer l'estime et la déférence même des juges les plus sévères; ils admireront cette application scrupuleuse à remplir chaque chapitre de pensées et de faits; on peut même dire qu'il y a eu profusion sur ce point, et que le livre en a quelquefois souffert, mais n'est-ce pas là un défaut qui avoisine et constitue presque une qualité que cette volonté constante de tenir en haleine l'attention des lecteurs? Sans doute, les esprits paresseux et les conceptions indolentes pourront se plaindre et se tourner même avec regret vers certaines productions contemporaines où, loin de trouver trop d'idées pour chaque chapitre, on serait tenté plutôt de trouver trop de chapitres pour une idée. Cela pourra bien nuire pour quelques jours au succès de *la Chartreuse de Parme;* les femmes de chambre ou même les femmes qui lisent au point de vue de leurs femmes de chambre, ne s'accommoderont pas aisément de cette lecture qui exige certains frais d'imagination et d'imprévu; mais l'auteur aura, pour se dédommager, les suffrages des gens qui lisent pour créer, inventer et se souvenir; pour lesquels un livre est comme un morceau de musique, une trame sur laquelle on brode ses illusions, ses espérances et les caprices du cœur; la fiction est la musique de l'ame, a dit Voltaire.

Il est d'ailleurs dans *la Chartreuse de Parme* des passages et même des parties complètes qui nous ont paru devoir concilier toutes les imaginations et réunir toutes les sympathies. Nous citerons l'épisode de la bataille de Waterloo, à laquelle Fabrice assiste par derrière. On ne peut guère pousser plus loin la vérité du récit; on se croirait parfois sur le lieu même de la bataille. Toute cette description sent la poudre à canon; on aperçoit la fumée, la poussière des escadrons; on entend la fusillade, le galop des chevaux; puis cette cantinière qui paraît, disparaît, ces échanges de chevaux, ces dialogues de soldats entremêlés de bruits de mousqueterie. C'est là, en vérité, un tableau tracé de main de maître; on croirait que chaque circonstance, chaque particularité a été recueillie sur les lieux mêmes : c'est la mosaïque du vrai. Et puis, quelle heureuse manière de faire entrer son héros en scène que de le produire en quelque sorte par une bataille, de le faire passer par l'épreuve de la poudre et des balles, de l'offrir à l'amour tout poudreux, tout noirci! Mais il est dans le roman un roman tout entier, mieux qu'un épisode, une histoire que tout le monde con-

naît déjà, et qui ferait seule le salut du livre, si le livre avait besoin d'être sauvé. On devine que nous voulons parler du séjour de Fabrice dans la citadelle, cette évasion si pleine d'intérêt et de charme, à laquelle il semble que tout ait été sacrifié. L'amour lui-même a dicté ces pages où le jeune prisonnier emploie tant de ruses ingénieuses pour s'entretenir avec sa maîtresse. Clélia Conti, dont le caractère n'est peut-être pas assez franchement dessiné dans le reste du livre, prend à cet endroit une expression charmante : Clélia représente la vraie tendresse italienne telle que l'a peinte Cimarosa ; elle est surtout naturelle, et ce qui nous semble en elle pâle et indécis, n'est peut-être, après tout, qu'une préparation nécessaire. Cette scène de la citadelle, si touchante, si bien graduée, intéresse au point qu'on est presque désespéré de l'évasion de Fabrice; et cette partie du livre, que l'on ne saurait trop louer, nous ramène encore par une pente irrésistible à une nouvelle critique. Dans les romans ordinaires, et qui n'ont souvent d'autre mérite que cette sagesse médiocre qui manque à celui-ci, on tremble, on se sent agité, s'il faut que le héros soit emprisonné; ici, au contraire, loin de former des vœux pour sa délivrance, on voudrait au contraire pouvoir le retenir prisonnier; ce qui prouve que Fabrice del Dongo, même au milieu de ses infortunes et de ses traverses, est trop heureux, trop protégé par l'auteur. Je le voudrais plus froissé, plus réellement molesté; je voudrais enfin qu'il eût, ce qu'il eût été peut-être impossible et invraisemblable de lui donner, des peines de cœur.

Nous avons reproché aux caractères de n'être pas assez emboîtés les uns dans les autres, d'agir trop souvent comme en *à parte*, sans se communiquer leurs desseins, sans établir de relations directes entre leurs actions et leurs démarches; mais, si nous détachons de cette galerie certaines physionomies, que de talent et de variété ne trouvons-nous pas dans leur peinture! La véritable héroïne du roman n'est pas Clélia Conti; c'est la duchesse Sanseverina qui dirige toute l'action, à l'aide de la passion la plus attachante et la plus vraie que puissent faire naître la tendresse et le cœur d'une femme adorée de toute une cour, d'une beauté éclatante, mais qui sent ses charmes décliner. Nous n'hésitons pas à placer la duchesse Sanseverina au premier rang des caractères que le génie du roman ait eu le don de tracer; peut-être même ce caractère est-il trop profond pour une Italienne. La durée de cet amour, les intrigues qui s'y rattachent, les ressources, les faiblesses qui le modifient, tout cela représente une des plus vastes conceptions de sentiment que l'esprit ait la faculté d'embrasser. Voici une opinion qui aura tout l'air d'un paradoxe; mais il nous semble qu'il y a des œuvres, des créations, qui seront encore meilleures dans vingt ou trente ans d'ici qu'elles ne le sont aujourd'hui. Elles gagneront à vieillir, à être attendues, comme le vin, ou mieux, comme certaines peintures dont le temps harmonise les couleurs. Ainsi, je ne doute pas que, vu à distance, un caractère conçu et développé tel que celui de la duchesse Sanseverina ne soit longuement commenté, n'agisse fortement sur cette lecture de souvenir, qui consacre surtout les œuvres à part, et que j'appellerais volontiers l'avenir

de la sensation. Il y a des livres qui ne donnent pas d'ombre, d'autres, au contraire, qui se réfléchissent éternellement dans les loisirs et les rêves. On lit souvent autant par la mémoire que par les yeux; on lit comme on aime. Il y a des livres qu'on séduit et qu'on possède dans l'espace d'un jour; d'autres, au contraire, pour la conquête desquels il n'est pas trop de l'attention de toute la vie. Mais il ne faut pas cependant trop compter, surtout en France, sur la persévérance et la faculté *cristallisante* des lecteurs; il ne faut surtout pas imiter ces chefs-d'œuvre allemands dont l'interprétation et l'analyse se transmettent d'une génération à une autre, comme des équations irrationnelles.

L'auteur de *la Chartreuse de Parme* semble fuir la description, et cela est bien pardonnable, si l'on songe à ces histoires d'à présent qui n'ont littéralement d'autre but que de clouer des tapisseries, d'analyser des boiseries et des murailles, et d'épousseter de vieux meubles. Il y a cependant une charmante description du lac de Côme, dans les premières pages de *la Chartreuse de Parme*, et c'en est assez pour prouver que l'auteur possède à un très haut degré la faculté de décrire. On peut même regretter qu'il n'en ait pas fait plus souvent usage; il aurait eu cette sobriété, cet à-propos de détails qui manquent à tant d'autres, et, de plus, sa narration eût gagné en fraîcheur et en variété. Trop décrire est un grand défaut sans doute, mais ne pas décrire du tout en est un aussi; le récit fait alors l'effet d'un théâtre où il n'y aurait ni toile, ni décors. Il y a d'ailleurs deux genres de descriptifs : les uns décrivent pour avoir le plaisir de décrire, pour maçonner, jardiner ou herboriser; d'autres, au contraire, décrivent parce que le récit le veut, parce qu'il faut bien un fond à toute peinture, et que souvent, d'ailleurs, un trait de nature suffit pour préciser ou rehausser un sentiment, une situation. Les plus grands poètes ont eu recours à ces détails, à ces échappées de nature qui, loin de nuire à l'ensemble, le préservent au contraire de la sécheresse. J'ai toujours aimé dans *Macbeth* ce passage où Duncan fait remarquer qu'il a entendu, en entrant, chanter les oiseaux qui ont fait leur nid dans les frises du château. Une seule phrase, un mot, deviennent parfois une description tout entière; mais s'interdire même la vue du ciel ou de la verdure, ne pas faire couler un seul fleuve, briller une seule fois le soleil, c'est peut-être bien de la sévérité, et il ne faut pas que les débauches du style moderne engendrent la pruderie ni le puritanisme.

On n'a jamais tant parlé de style, je crois, qu'aujourd'hui; jamais on n'a engagé tant de discussions sur un sujet qui pourtant en comporte si peu. Il est bien rare, en effet, qu'on n'ait pas à peu près la raison du style de chaque écrivain dans la tournure de sa pensée et le genre de ses compositions. Cette esquisse serait donc infailliblement jugée encore plus incomplète qu'elle ne l'est au fond, si nous ne parlions pas un peu du style de l'auteur de *la Chartreuse de Parme;* quelques mots à ce sujet sont d'ailleurs d'autant plus nécessaires, peut-être, qu'il nous a semblé qu'on ne s'entendait guère sur cette matière, et qu'on a émis, particulièrement sur l'écrivain dont nous nous occupons, certaines assertions qui nous ont paru étranges.

Pour quelques personnes, l'auteur de *la Chartreuse de Parme*, dont on ne conteste d'ailleurs ni la sagacité, ni le goût, ni l'esprit, se trouve avoir toutes ces qualités, moins une, celle de bien écrire, ou du moins il n'écrit, dit-on, que d'une façon imparfaite, étroite; enfin, tranchons le mot, et servons-nous du terme adopté, l'auteur de *la Chartreuse de Parme*, dit-on, *n'a pas de style*. Qu'entendez-vous par *avoir un style?* Est-ce écrire d'une façon apprêtée, guindée, souvent emphatique; chercher ces expressions gourmandes, qui s'épanouissent au détriment de l'ensemble, s'étalent orgueilleusement comme des pavots dans un parterre? S'il est vrai qu'avoir un style consiste à oublier l'idée, à la négliger pour pomponner la phrase, pour courir après les termes ambitieux et collet monté, nous avouons que l'auteur de *la Chartreuse de Parme* n'a pas de style, et nous l'en félicitons sincèrement.

D'autres accusent son langage d'être rétrograde, effacé, *voltairien*; on a dit que l'auteur de *la Chartreuse de Parme* est de *l'école de Voltaire*. On ne saurait trop s'élever contre ces phrases de convention qui ont l'air de cacher de grandes idées et qui au fond ne prouvent rien. Nous prierons donc qu'on veuille bien nous expliquer ce qu'on entend par *l'école de Voltaire*. Est-il vrai que Voltaire ait *une école*, et le caractère de son esprit, sa variété, sa pétulance, son originalité satirique, ne sont-elles pas juste l'opposé de cette assertion? Ensuite, si l'on voulait établir un parallèle ou même quelques liens de parenté entre la pensée de Voltaire et celle de l'auteur de *Rouge et Noir*, on trouverait peut-être qu'il n'y a rien de moins parent que ces deux esprits-là; que ce que l'un a laissé, il l'a produit en s'abandonnant et souvent en se jouant, que l'autre au contraire produit presque toujours avec préméditation, après des calculs et des efforts. Du reste, il ne saurait être ici question d'établir un rapprochement entre deux hommes dont le nom et le mérite n'ont vraiment rien qui puisse se comparer; il s'agit seulement d'un fait de *naturel* littéraire, s'il est permis de le dire; il s'agit surtout de combattre encore une fois ce penchant inhérent à l'esprit français, et contre lequel Voltaire lui-même s'est si souvent élevé, qui consiste à placer une époque sur le terrain d'une autre époque, à ressusciter les morts et à en faire un sujet d'abaissement pour les vivans.

Résumons en quelques lignes ces fugitives observations sur le nouveau livre de l'auteur de *Rouge et Noir*. Doit-on regarder *la Chartreuse de Parme* comme un livre complet, et qui puisse convenir à toutes les intelligences? Nous ne le pensons pas : le sujet ne le comportait guère, et il serait peut-être nécessaire de faire un cours préalable des mœurs et des passions italiennes pour en bien sentir tout le mérite. Mais, quoi qu'on en puisse dire, *la Chartreuse de Parme* n'en est pas moins un des livres les plus remarquables qui aient été composés depuis long-temps. Cependant, malgré tout son mérite, il est à regretter que l'auteur n'ait fait qu'un livre d'anecdotes et de galerie, un roman *imbroglio*, lorsqu'on était en droit d'attendre de lui un livre de cœur et d'observation. On ne peut, en effet, oublier qu'il brille au premier rang des écrivains dont les pas sont comptés d'avance dans l'espérance du public. Ses productions, à part

leur intention ou leur exécution, portent surtout en elles un cachet de conscience que l'on ne saurait trop respecter. On n'y entrevoit nulle part la trace d'une préoccupation de métier, ni d'une concession marchande. Cette dignité de l'écrivain, devenue malheureusement une des exceptions des lettres actuelles, suffirait déjà pour assurer à *la Chartreuse de Parme* un titre d'éminente supériorité.

Puisse l'auteur être encouragé par la dette d'admiration et de sympathie que le public acquittera sans doute envers lui à propos de ce livre, à ne point rester désormais éloigné si long-temps du champ de la publicité, où la place occupée par son esprit restera éternellement vacante! Puisse-il nous être bientôt rendu avec un nouveau livre écrit, composé sous le ciel de la France, d'après nos mœurs et nos pensées, car rien ne remplace pour nous les fictions et les contes empruntés au ciel de nos passions ou même au berceau de nos ridicules. Nous sommes intraitables sur ce point-là, et nous voulons, par suite d'une vanité nationale qui n'est peut-être pas absolument extravagante, que l'imagination elle-même ait quelquefois du patriotisme.

ARNOULD FREMY.

BULLETIN.

Les ministres intérimaires, qui se sont dévoués au service du pays et du roi avec un si loyal désintéressement, n'ont point encore de successeurs, et cependant la situation politique du pays n'est pas restée la même depuis huit jours. Nous avons vu le désistement du maréchal Soult, la tentative d'un cabinet centre gauche pur sous les auspices de M. Passy, l'avortement de cette combinaison dû à quelque mauvais rêve de M. Dupin, qui, lundi matin, déclarait impraticable ce qu'il trouvait excellent dimanche soir, de nouvelles lamentations sur l'impuissance de tout le monde, et l'impossibilité de toute chose. Cette série d'insuccès et de chutes, qui semble inépuisable, est fort triste; elle jette de l'embarras dans les affaires et de la déconsidération sur les hommes; mais au moins faut-il dégager de tous ces fâcheux contre-temps quelques résultats dont l'évidence puisse servir, en quelque chose, aux solutions que recevront tôt ou tard les difficultés qui nous assiégent.

Si nous disons que ce qui s'est passé cette semaine a prouvé que nous n'avions pas tort en conseillant au centre gauche de ne pas ambitionner la direction exclusive des affaires, c'est que nous avions conscience des pétulantes incartades de M. Dupin, de ses indécisions, de ses caprices, dont au surplus le mécontentement de la chambre et du public l'a sévèrement puni. On ne peut concevoir qu'il ait pu venir à l'esprit du procureur-général de la cour de cassation de provoquer lui-même la petite conversation parlementaire de mardi 30 avril, et de prétendre à l'approbation de ses collègues en venant à la tribune expliquer comment il avait changé d'avis du jour au lendemain, parce que, a-t-il dit, *la nuit porte conseil, surtout quand il s'agit de former un cabinet*, et comment ce changement avait tout empêché, tout anéanti. En vain a-t-il voulu ériger en vertu politique cette singulière inconstance d'esprit qui aboutit finalement à un manquement de foi; les murmures de l'assemblée ont dû l'avertir qu'il n'obtiendrait pas pour cette conduite un bill d'indemnité. Il fallait voir à la tribune M. Dupin surpris et irrité de n'être pas accueilli par

la chambre comme un grand citoyen, parce qu'il avait reculé devant le pouvoir après s'être engagé à l'accepter, et quand il s'évertuait à répéter qu'il n'appartenait à aucun parti, qu'il n'avait été ni des 221, ni de la coalition. Cette manie d'individualisme, cette couardise politique, cette fureur de ne marcher avec personne et de contrecarrer tout le monde, n'ont pas fait fortune. D'ailleurs, pendant que l'orateur, à la tribune, reproduisait sa théorie de la présidence réelle, et parlait de son appréhension que le cabinet centre gauche n'eût pas la majorité, on se demandait sur plusieurs bancs de la chambre si c'étaient bien là les véritables motifs qui avaient fait agir M. Dupin, s'il n'avait pas été entraîné à cette nouvelle palinodie parce qu'au dernier moment il n'avait pu se résoudre à sacrifier sa position de procureur-général à une courte apparition au ministère, parce qu'il avait tremblé, s'il faut en croire ses propres indiscrétions, à l'idée de se retrouver après six mois *avocat sans causes*. Cette raison est peut-être plus solide que sa répugnance à se trouver *l'huissier* du cabinet qu'il a fait avorter. N'a-t-on pas vu aussi M. Villemain reculer devant le portefeuille de l'instruction publique, dans la crainte de laisser la vice-présidence du conseil royal à M. Cousin? On ne saurait sans doute jeter un blâme absolu sur les calculs de convenance personnelle; néanmoins on peut dire que les hommes qui s'y arrêtent témoignent qu'ils sont peu faits pour l'éclat et le dévouement des grandes épreuves de la vie publique. M. Dufaure, au contraire, a montré autant de fermeté que l'apologie de M. Dupin laissait entrevoir d'hésitation et de faiblesse. Après avoir mis dans tout leur jour les tergiversations du procureur-général, il a expliqué que si ses amis et lui avaient persisté à former un cabinet, même après que M. Cunin-Gridaine eut refusé d'y entrer, c'est qu'ils avaient confiance dans leur politique, c'est qu'à leurs yeux cette politique pouvait obtenir l'adhésion d'hommes qui apporteraient une impartialité consciencieuse à l'examen de leurs principes et de leurs actes. Le succès de M. Dufaure, comme orateur et comme homme de parti, a été complet; sur tous les bancs de la chambre, on a rendu justice à sa franchise. Sans doute la majorité sur laquelle comptait le cabinet centre gauche était un peu une majorité en espérance, une majorité incertaine dont on se proposait de se concilier la faveur par une bonne politique et une conduite réservée. Cette tentative méritait un meilleur sort que celui que lui a valu l'inconstance de M. Dupin; elle était la marque, dans les circonstances où nous nous trouvons, d'un dévouement qui mérite quelque éloge.

Il faut un dénouement à cette crise qui énerve le pays et le fait tomber dans une sorte de prostration morale. Il faut un ministère tiré, soit des deux centres, soit du centre gauche seul, si la réunion des différentes forces dont le maréchal Soult semblait être le ciment, ne peut rien enfanter. Quels sont les deux noms qui, depuis deux mois, sont dans la bouche de tout le monde? Ceux du maréchal Soult et de M. Thiers; et ce ne sont pas des coteries qui parlent, c'est le public, c'est l'opinion qui appelle au pouvoir ces deux grandes notabilités, qui veut qu'elles s'associent, qui leur crie de faire à l'intérêt général le sacrifice

de petites rancunes et de susceptibilités frivoles. Oui, il serait fâcheux, pour le ministère qui doit naître, d'être privé de l'éclat et de la force que doivent donner à toute administration le nom et la personne du duc de Dalmatie. Le maréchal est le représentant et l'homme de l'armée, qui tient une si grande place dans les intérêts et la puissance du pays. Voilà pourquoi encore nous ne connaissons pas d'alliance plus naturelle et plus désirable que celle du maréchal et de M. Thiers, que celle d'une gloire exerçant, par sa seule présence, une autorité acceptée de tous, et d'une haute intelligence capable de lutter avec succès contre toutes les difficultés. Mais il ne doit pas suffire au maréchal de se trouver investi par les circonstances d'une telle importance et par la royauté du mandat de former un cabinet; il faut qu'il veuille bien s'occuper activement de ce soin; les momens sont précieux, le temps passe; il en a déjà dépensé beaucoup. Qu'il s'interroge, qu'il se demande s'il a entre les mains les élémens d'une administration. Il a long-temps caressé l'idée d'un cabinet où il aurait fait accepter au duc de Broglie le portefeuille des affaires étrangères; mais le duc de Broglie ne lui a jamais opposé que des refus, et il les couronne aujourd'hui, on l'assure du moins, par un prochain départ pour l'Italie. Que lui reste-t-il, si ce n'est à se tourner du côté de M. Thiers, à porter, de concert avec lui, le pouvoir, soit au milieu des deux centres, soit un peu plus au centre gauche? Le veut-il? le peut-il? Voilà plus de cinquante jours que le maréchal est investi du mandat royal, car il ne paraît pas s'en être jamais dessaisi; ne croit-il pas le moment venu pour lui de s'en servir d'une manière décisive ou de le résigner entre les mains du roi? La combinaison qui associerait à la direction des affaires le maréchal Soult, M. Thiers avec quelques-uns de ses amis, et un ou deux hommes du centre droit, comme M. Duchâtel par exemple, nous semblerait la meilleure, la plus solide, la plus durable. Mais on n'est environné que d'obstacles suscités par l'aveuglement ou l'égoïsme; chacun se renferme avec opiniâtreté dans ses susceptibilités ou ses répugnances, et il faut, pour ainsi dire, faire le siége en règle de chaque individualité. Pourquoi M. Duchâtel s'entête-t-il à être un homme de parti, quand le public a la bienveillante obstination de ne voir en lui que l'homme d'affaires et le financier? Peut-être tout serait-il terminé, s'il eût voulu prêter son concours au maréchal Soult et à M. Thiers. Mais enfin si un ministère centre droit devient impraticable par le départ du duc de Broglie, si la combinaison des deux centres vient échouer devant les refus de MM. Cunin-Gridaine et Duchâtel, et si le maréchal Soult ne se réconcilie pas franchement avec M. Thiers, quel autre cabinet reste possible qu'une administration centre gauche, sous la direction de l'ancien président du 22 février? Il faudrait donc revenir à la combinaison qui a échoué lundi dernier, mais avec des changemens qui en faciliteraient l'exécution. D'abord on aurait de moins M. Dupin, ce qui est beaucoup; puis nous conseillerions à M. Passy, s'il voulait entrer dans ce ministère, d'y accepter la présidence de M. Thiers, sinon de rester au fauteuil de la chambre des députés. Nous croyons qu'alors tous les petits arrangemens d'intérieur et de distribution de portefeuilles

seraient faciles à prendre; et il faut avouer que devant la chambre ce serait déjà une grande force pour le nouveau cabinet d'arriver aux affaires comme le seul possible : on ne pourrait au moins lui refuser le mérite de l'à-propos et le cachet des choses politiques, nous voulons dire la nécessité. Qu'on comprenne bien notre pensée. Nous désirons encore, avant tout, un ministère des deux centres; mais s'il est démontré impossible, comme il faut au pays une administration politique et vraiment responsable, nous n'hésitons pas à souhaiter l'avènement d'un cabinet centre gauche pur. Quant à la mission opiniâtre du maréchal Soult, nous ne doutons pas qu'elle ne réussisse avec le temps; car il n'est pas d'homme en France qui ne parvînt à former un cabinet, si on lui octroyait trois mois pour cela. Or, le duc de Dalmatie en a déjà pris deux; mais si sa persévérance ne le menait qu'à s'adjuger la présidence du conseil, avec quelques médiocrités soumises à son bâton de maréchal, nous devrions l'avertir que loin d'alléger les embarras du pays, il les rendrait encore plus pressans; car, dans l'état actuel des esprits, une épée seule, quelque illustre qu'elle soit, ne suffirait pas à gouverner la France.

Nous voulons disputer jusqu'au bout à l'opposition la personne et le talent de M. Thiers, et nous croyons bien servir ainsi la cause du gouvernement constitutionnel. Aussi sommes-nous loin d'approuver ceux qui ne craignent pas de représenter l'ancien président du 22 février comme assez aigri par quelques déplaisirs pour être prêt à se jeter dans les bras de la gauche. A notre sens, la presse ne saurait mettre trop de réserve en interprétant les sentimens des hommes politiques; les actes sont livrés à sa censure : ce devrait être assez pour elle. N'y a-t-il pas de l'imprudence à peindre les passions des hommes sous de grossières couleurs, qui, pour être calomnieuses, ne jettent pas moins dans le public des idées fausses, et quelquefois inspirent aux partis extrêmes de folles espérances? Ces exagérations ont d'ailleurs le tort de tomber tout-à-fait à faux, quand on songe que M. Thiers est l'homme du monde que son esprit, avec ses ressources et son activité, peut le mieux distraire et consoler de la privation momentanée du pouvoir. Cependant on ne peut exiger qu'un esprit éminent, qu'un homme influent dans la chambre se confine dans les consolations littéraires, et accepte avec résignation une retraite politique qui pourrait lui sembler prématurée. Qu'on y songe. Le gouvernement représentatif fait de l'ambition, non pas seulement un droit pour les hommes de capacité, mais un devoir. D'ailleurs, un homme accepté et même porté par la majorité est toujours un danger dans l'opposition, et quelles que soient ses vues de modération, il pourrait se trouver entraîné à y désobéir; bien entendu que nous désapprouverions hautement M. Thiers, s'il se mettait en opposition par ses vues personnelles à une combinaison ministérielle utile au pays. A notre avis, les impossibilités qui frappent tour à tour les chefs du centre gauche et du centre droit, pourraient, si elles se prolongeaient, nous replacer vis-à-vis d'une coalition; et nous avons bien le droit de dire qu'une coalition est un danger immense, un danger qu'il ne faut pas dédaigner, car nous sommes du petit

nombre de ceux qui ont tenu un langage sévère à la dernière coalition, et qui l'ont combattue avec une fermeté et une persévérance qu'on ne peut avoir oubliée.

Un des bons résultats de la semaine qui vient de s'écouler a été de mettre hors de tout soupçon l'*abnégation* de la couronne, pour nous servir d'une expression du roi. Les hommes politiques peuvent s'arranger entre eux; il est maintenant évident que la couronne n'y met pas obstacle, et apparemment ce n'est pas sa faute si ces hommes politiques profitent d'une liberté si complète, non pour s'arranger, mais pour se diviser. Nous voudrions que ceux qui écrivent sans le croire et ceux qui le répètent sans y réfléchir, que la couronne paralyse tous les efforts qui se font pour former un cabinet, eussent pu voir le roi attendant lundi dernier, pendant plus de deux heures, ses futures ministres du centre gauche, et n'apprenant qu'après cette longue attente, de la bouche de M. Passy, que tout était rompu. Veut-on une nouvelle preuve du scrupule religieux avec lequel le roi, ayant une fois donné sa confiance, respecte la liberté de son mandataire? Ne la trouverait-on pas dans les allures du maréchal Soult, qui tantôt s'adresse à M. Thiers, tantôt au duc de Broglie, puis revient à la pensée de s'associer à l'ancien président du 22 février, et qui est libre ainsi de choisir parmi les candidats au pouvoir.

Aussi le public qu'on peut égarer un moment, mais qui vient toujours à reconnaître la vérité, rend aujourd'hui cette justice à la royauté, que son attitude n'a pas cessé un instant d'être loyalement constitutionnelle, et il a donné sa complète approbation au discours de M. Passy, qui a rendu témoignage de la haute impartialité de la couronne. Les paroles du nouveau président de la chambre ont été pleines de convenance; elles respirent un égal attachement pour les prérogatives de la couronne et pour celles du parlement, et c'est une bonne fortune pour le centre gauche qu'un de ses membres ait pu faire entendre dans une occasion solennelle un langage à la fois aussi monarchique et aussi constitutionnel.

Les intérêts matériels souffrent toujours de la prolongation de la crise, et néanmoins il n'y a jamais eu plus de calme dans les esprits. La fête du roi, jour où a commencé l'exposition de l'industrie, a montré une population paisible vaquant avec sécurité à ses plaisirs; on eût dit qu'elle voulait témoigner, par sa sécurité profonde, qu'elle savait accepter des embarras qui parfois sont inséparables du régime constitutionnel. C'est une raison de plus de se hâter de mettre un terme aux souffrances qui résultent de cette crise inouie, et de rendre au pays la prospérité dont il se montre si digne.

On ne saurait, au surplus, reprocher aux anciens ministres du 15 avril de s'occuper à semer des difficultés à leurs futurs successeurs. Demain, M. Molé part pour Londres, où il va chercher quelque repos et quelques distractions dans l'entretien des premiers hommes politiques de la Grande-Bretagne, dont la courtoise justice saura bien reconnaître en lui un des hommes d'état dont la France peut s'honorer le plus. M. de Montalivet, brusquement appelé hors de Paris

par un malheur de famille, n'a pu néanmoins trouver dans cette absence un refuge contre l'insinuation de certaines feuilles sur les inconvéniens attachés à sa présence auprès du roi. Il faudrait cependant un peu de pudeur et de justice. Depuis deux mois qu'il a quitté les affaires, M. de Montalivet s'est tenu dans une sage réserve; et c'est pendant son absence que se sont succédés plusieurs avortemens de ministère, dont apparemment il n'est pas responsable. Il est peu de cabinets dont les membres sortans aient laissé un champ plus libre à leurs héritiers, il n'est pas de ministère qu'il ait été aussi difficile de remplacer; mais nous trouvons cette fois que l'éloge du 15 avril se prolonge trop, et nous désirons qu'il ait au plus tôt des successeurs forts et viables.

P. S. La chambre, en remettant à mercredi prochain la discussion du projet d'adresse qui lui a été présenté par M. Mauguin, a montré combien elle désirait éviter des débats dont le moindre inconvénient serait d'être inutiles. Nous aurions préféré un plus long ajournement, qui eût été le signe d'une plus vive désapprobation; mais nous avons vu avec plaisir que le centre gauche a voté avec l'ancienne majorité, pour rejeter le plus loin possible une discussion qui, dans quelques jours, n'aura plus d'objet, s'il faut en croire les paroles de M. Girod de l'Ain, qui a annoncé la fin prochaine de la crise politique.

Opéra. — Le répertoire de l'Opéra ne varie guère; voilà tantôt six semaines que *le Lac des Fées* et *la Gypsy* en font seuls tous les frais. Passe encore pour *le Lac des Fées*: la nouveauté de la partition, l'art que Duprez y déploie, le nom de M. Auber, excuseraient au besoin cette préférence momentanée; mais *la Gypsy!* Pourquoi toujours les ballets de Mlle Elssler, au lieu des opéras de Rossini et de Meyerbeer? M. Duponchel le sait de reste, le ballet ne réussit plus chez nous. Quelque temps les recettes de *la Sylphide* et de *la Révolte au Sérail* ont pu élever une rivalité entre ce genre frivole et puéril et les opéras au répertoire; mais ce n'a jamais été là qu'une vogue de danseuse, un succès de passage, qui devait s'envoler avec Taglioni. Il semble que le répertoire de l'Opéra devrait être maintenant combiné de manière à laisser un jour à Duprez, et l'autre à M. de Candia. Ensuite Mlle Elssler serait la bien-venue, et ne nuirait certes pas aux plaisirs de la soirée. *Le Comte Ory*, par exemple, et *le Diable Boiteux* ou *la Gypsy*, quel charmant spectacle cela ferait! Laisser porter à l'aimable danseuse tout le fardeau de la représentation, c'est abuser de son talent, qui se dépense alors en pure perte. Il y a des vérités auxquelles les administrations de théâtres n'échappent point. Si vous ne les admettez d'abord, vous finissez toujours par vous y rendre; on ne se bouche pas les oreilles de gaieté de cœur, quand les intérêts parlent. L'Opéra annonce pour demain *le Comte Ory* avec M. de Candia; c'est un peu tard sans doute, mais n'importe,

nous aurions bien pu ne pas l'avoir. Du reste, la partition de Rossini va se produire dans un éclat nouveau, et l'exécution qu'on lui donne suffirait pour la rajeunir, si cette musique si vive, si pétulante, si merveilleusement inspirée, avait besoin d'être rajeunie. Mme Dorus chantera la partie de la comtesse, Levasseur celle du gouverneur, comme par le passé, et Mme Stoltz a pris, pour cette fois, le rôle du page, ce rôle si éveillé, si coquet, si charmant, si plein de verve spirituelle et de graces mélodieuses. On peut dire que jusqu'ici les cantatrices qui ont joué le rôle d'Isolier, se sont toujours beaucoup plus préoccupées de leur costume que de leur voix. Si leur jambe était fine et déliée, leur taille svelte, en géneral elles prenaient fort peu souci de la mesure et de l'intonation. On se souvient de Mlle Jawureck, ce joli page qui marchait si bien et qui chantait si faux. Il est à souhaiter que Mme Stoltz fasse une plus large part à la musique. Cependant nous craignons qu'en saisissant ce rôle avec tant d'ardeur, Mme Stoltz n'ait cédé à l'attrait du costume bien plus qu'au désir de former sa voix à cette ravissante musique italienne. Ces allures dégagées de petit page lui vont si bien! Mme Stoltz ne peut oublier *Benvenuto Cellini*, cette *sublime* partition de M. Berlioz, où ses jambes ont eu tant de succès. Quant à M. de Candia, il va se trouver là dans son élément, le chant italien; nul doute que sa voix si pure et si flexible ne se tire à merveille de toute l'agilité de cette capricieuse musique, et que *le Comte Ory*, depuis si long-temps échu en partage à ce digne M. Dupont, ne trouve en lui son chanteur. Nourrit, pour qui ce rôle fut écrit, n'avait ni assez de souplesse dans sa voix, ni assez de légèreté dans sa personne pour y réussir. Il le chantait avec art sans nul doute, le jouait avec goût, mais son embonpoint, que tous les soins qu'il apportait dans sa mise ne parvenaient jamais à dissimuler complètement, s'opposait aux effets qu'il voulait produire. Une belle voix sonore, agile, bien timbrée, et vingt ans, c'est là *une couleur locale* qui en vaut bien une autre, et dont M. Duponchel devrait se préoccuper plus souvent qu'il ne le fait. *Le Comte Ory* ne pourra guère être représenté que deux ou trois fois à cette reprise. Dans quelques jours, M. de Candia part pour Londres, où il doit chanter *l'Elisir d'amore* et les autres opéras de Donizetti et de Bellini avec de la troupe italienne. Ce qui manque encore au talent de M. de Candia, c'est une certaine facilité dans le geste et les manières, cette aisance, en un mot, que l'usage seul peut donner. Et comment l'aurait-il? Depuis six mois qu'il est à l'Opéra, il semble qu'on prenne plaisir à le tenir éloigné du théâtre. Aussi, nous ne doutons pas que cette tournée qu'il va faire à l'étranger ne lui soit profitable; le talent de M. de Candia ne peut que gagner beaucoup à ce commerce harmonieux qui va s'établir entre lui et les grands chanteurs de l'école italienne. Duprez nous reste pour veiller sur les débuts de Mlle Nathan, son élève, qui doit se produire sitôt après la représentation du *Comte Ory*: nous n'avons pas besoin de dire dans quelle partition Mlle Nathan débutera, attendu que, pour les cantatrices appelées à l'Académie royale de Musique, il n'y a plus désormais qu'une partition de débuts, *la Juive* de M. Halévy. Quoi qu'il en soit, il est à désirer qu'elle réalise toutes les

brillantes espérances qu'on met en elle. Voici bien long-temps que l'Opéra manque d'une prima donna sérieuse. Mme Dorus paraît bien encore çà et là dans certains rôles qu'elle chante avec goût et méthode, à la satisfaction du public qui se trouve là ; mais la voix de Mme Dorus, assez juste et facile, n'a jamais eu d'expression dramatique et n'a plus guère de jeunesse, et d'ailleurs si Mathilde trouve de temps en temps sa cantatrice, Alice, Valentine, dona Anna, attendent la leur. Quant à Mlle Nau, le triste échec qu'elle vient d'essuyer dans un rôle évidemment au-dessus de ses forces, n'est pas de nature à faire présumer que jamais l'administration puisse compter sur elle au premier rang. L'occasion est belle, et Mlle Nathan va se produire avec tous les avantages; elle prend, dès son premier pas, possession d'une scène que nulle rivale ne lui dispute. Quelle magnifique partie! n'avoir à lutter avec personne, pas même avec des souvenirs. En attendant, Meyerbeer observe et se tient à l'écart. L'illustre auteur de *Robert-le-Diable* et des *Huguenots* travaille au grand opéra en quatre actes qu'il destine à l'Académie royale, et se trouve en ce moment dans une telle veine d'inspiration, que tout lui est harmonie et musique. Dernièrement, dans un instant de loisir qu'il prenait après une nuit de travail, un volume de cantiques lui tomba par hasard sous la main, et voilà tout aussitôt qu'il met en musique cinq ou six pages de vers de sacristie. On raconte à peu près pareille chose de Gœthe. L'année qu'il eut vingt ans et fit *Werther*, il lui prit une telle fureur d'écrire, qu'une nuit qu'il était en travail, le papier lui manquant et son encrier étant à sec, il se mit à graver avec un poinçon sur le bois de sa table les vers qui lui montaient du cœur au cerveau. Quant à Rossini, il paraît être revenu pour toujours des vanités de la poésie et de la musique, et veut désormais, dans la maturité de l'âge, appliquer ce qui lui reste de génie à de plus solides spéculations. A l'heure qu'il est, Rossini vend du poisson en Italie, et retire des profits énormes de cette industrie, à laquelle nul avant lui n'avait songé. Il appartenait au chantre glorieux de *Semiramis*, d'*Othello* et de *Guillaume Tell* de donner la marée à Bologne, après avoir donné au monde le rhythme et la mélodie. Rossini, fort gourmand, comme chacun sait, voyant que la marée n'arrivait pas jusqu'à Bologne, a voulu y mettre bon ordre, et a imaginé d'en faire commerce. Il a construit autour de son palais toutes sortes de petites barraques, et les loue à d'honnêtes marchands qu'il aide de ses capitaux. On prétend que rien n'est plus curieux que de voir le grand homme, par un beau jour de marché, aller de l'un à l'autre sur la place, serrer la main à celui-ci, encourager celui-là d'une parole, et promener sur tous, acheteurs et marchands, cet inaltérable sourire qu'il tient de la nature, et qui ne le quittera jamais, quelle que soit la profession à laquelle son génie s'applique. N'est-ce pas de la Muse de cet homme qu'on pourrait dire ce que le poète latin disait de la syrène antique :

Desinit in piscem mulier formosa supernè?

— Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont certainement pas oublié une attachante histoire due à la plume de Mme Augustin Thierry, et le souvenir d'*Adélaïde* leur est familier et cher. Ce roman, qui repose sur une donnée simple et touchante, et qui s'adresse au cœur et sait le captiver par le développement naïf et sans prétention de sentimens vrais, vient d'être réimprimé (1), et s'ajoutera désormais, dans la pensée, aux *Scènes de Mœurs au dix-huitième siècle* dont il continue, en la perfectionnant encore, l'élégante manière. Une pensée louable de légitime réaction contre le fracas mélodramatique de nos modernes a évidemment présidé à la conception de ce livre, et Mme Augustin Thierry a voulu ramener le roman dans les limites de la vie réelle et dans les véritables bornes de l'art. Au développement calme et bien ménagé de l'action, à la vérité des caractères, aux nuances délicates des sentimens retracés, l'auteur a su ajouter ce style sobre d'images, net et élégant, cette pure correction de langage, qui semblent des qualités perdues. *Adélaïde* est donc un gracieux fleuron ajouté au nom illustre et glorieux, si justement porté par Mme Augustin Thierry.

— L'auteur de l'*Histoire de Napoléon*, M. de Norvins, vient de publier un volume de poèmes qui obtiendront les suffrages de tous ceux qui s'intéressent aux œuvres sérieusement conçues et exécutées sous l'influence des saines traditions littéraires. Ce volume se compose de deux poèmes : *la Création du ciel* et *la Nouvelle-Jérusalem*. Les nobles inspirations contenues dans ces poèmes, la versification élégante qui les traduit, leur marquent une belle place dans le recueil des œuvres de l'auteur.

— M. Alphonse Karr vient de publier chez l'éditeur Desessart un nouveau roman intitulé : *Clotilde*. Les qualités et les défauts de l'auteur de *Sous les Tilleuls* se retrouvent dans cet ouvrage. C'est toujours la même fraîcheur, la même verve, mais aussi la même insouciance, déjà tant de fois blâmée par la critique. Les nombreux lecteurs de M. Karr ne sauraient manquer toutefois d'accueillir *Clotilde* aussi favorablement que *Geneviève*.

(1) 1 vol. in-8°, chez Tessier, quai des Augustins, 37.

F. Bonnaire.

L'INNOCENCE

D'UN FORÇAT.[1]

V.

Pendant plus de six semaines, le docteur Mallet eut deux malades à soigner, au lieu d'un, dans la maison de M. Gorsaz. Au bout de quelques jours, l'état de Lucie avait paru plus inquiétant que celui du vieillard à qui une passion non assouvie prêtait une énergie victorieuse à la fois de l'affaiblissement de son âge et de la gravité de ses blessures. Tandis que le mari outragé se cramponnait violemment à la vie qu'il ne voulait pas quitter, vengé à demi, la jeune femme, atteinte d'un morne désespoir, semblait aller d'elle-même au devant d'une mort précoce et désirée. En la voyant chaque jour plus faible et plus exaltée, devenir la proie d'une fièvre qui, après avoir épuisé le corps, menaçait d'envahir le cerveau et d'y éteindre peut-être l'intelligence, le médecin regretta plus d'une fois la rude épreuve à laquelle il avait eu recours dans le but de rendre ses soins plus efficaces en découvrant où il fallait les appliquer. Peu à peu, cependant, ses efforts persévérans triomphèrent d'un mal dont l'âge de Lucie rendait les racines moins tenaces. La fièvre s'éteignit avant d'avoir porté ses ravages dans le sanctuaire de l'ame, comme un incendie, repu

(1) Voir la livraison du 5 mai 1839.

d'édifices, expire au seuil d'un temple. La jeune femme reprit par degrés ses forces et conserva sa raison, triste succès de l'art! avec la raison elle eût perdu peut-être le sentiment de son malheur.

M. et Mme Gorsaz ne s'étaient pas vus depuis le jour de l'assassinat. Séparés l'un de l'autre, réunis seulement par une pensée commune, également cruelle pour tous deux, ils avaient épuisé, pendant les longues heures de leurs veilles douloureuses, tout ce que contient de lie empoisonnée le calice des unions mal assorties. M. Gorsaz, le premier, fut en état d'enfreindre la rigoureuse consigne établie par le médecin. Un soir, profitant de l'absence momentanée du domestique chargé de le garder, il sortit de son appartement et monta péniblement à celui de Lucie. D'un geste impérieux il renvoya la femme de chambre effrayée de cette apparition inattendue, et resta quelque temps immobile sur le seuil de la porte. Lucie était assise ou plutôt couchée sur une chaise longue, près de la cheminée. A la vue de son mari, elle ne fit pas un mouvement, ne prononça pas une parole, et demeura les yeux fixés sur lui avec une expression d'horreur mais non d'effroi. Les deux époux se regardèrent quelque temps sans rompre le silence; ils étudièrent avec une sombre avidité les ravages exercés sur chacun d'eux depuis leur séparation par la maladie et le chagrin. Le vieillard trouva flétrie et décolorée la jeune femme qu'il avait laissée pleine de sève et de fraîcheur. Lucie aperçut bien des rides nouvelles au front de son mari; mais bientôt elle ne vit plus de lui que ses yeux ou étincelait une passion implacable.

— Il faut bien que je vienne vous voir, puisque vous ne descendez pas, dit M. Gorsaz en s'asseyant à l'autre angle de la cheminée.

— On a dû vous dire que j'étais malade moi-même, répondit Lucie d'une voix faible.

— Sans cela vous ne m'auriez pas quitté; oh! je n'en doute pas, dit le vieillard avec un sourire amer; oui, je vois que vous avez été malade. Vous êtes si changée, qu'en entrant j'avais peine à vous reconnaître. Vous avez beaucoup souffert, à ce qu'il paraît?

— Beaucoup, dit la jeune femme en étouffant un soupir.

— Souffrir, à votre âge! cela vous paraît bien injuste, n'est-il pas vrai? reprit M. Gorsaz avec une compassion ironique; bon pour moi qui ai trop long-temps vécu et qui ne vaux plus rien que pour la tombe. Mais vous, une enfant! une fleur! souffrir! Oui, je comprends qu'un destin si étrange vous surprenne et vous fasse murmurer. C'était à moi de prendre toutes les douleurs; à vous de garder toutes

les joies. Que sont quelques gouttes d'un sang désormais inutile, au prix des perles amères dont je vois les traces dans vos yeux? J'ai été bien égoïste sans doute. J'aurais dû pleurer vos larmes avec les miennes; de la sorte, l'éclat de votre beauté ne se serait pas obscurci, et que m'aurait fait à moi un chagrin de plus?

Le vieillard laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et resta quelque temps avant de continuer.

— Vous ne me répondez pas, reprit-il en regardant fixement sa femme.

— Vous ne m'avez rien demandé, répondit Lucie d'un air morne.

— Vous avez raison. J'ai la tête si faible maintenant, qu'au bout d'une minute je ne me rappelle plus ce que j'ai dit, ou bien je crois avoir dit ce qui n'est que dans ma pensée. Qu'avais-je donc à vous demander? Ah! m'y voici, continua-t-il après avoir eu l'air de chercher dans sa mémoire; vous croyez-vous assez bien maintenant pour supporter un court voyage?

— Quel voyage? dit la jeune femme avec une secrète inquiétude.

— Le voyage de Bordeaux. Vous voyez que ce n'est qu'une promenade.

— Et qu'irions-nous faire à Bordeaux? reprit-elle d'une voix altérée.

— Ne faut-il pas que nous y soyons pour l'ouverture des assises? répondit M. Gorsaz avec un sang-froid affecté... J'ai reçu, il y a quelques jours, une double assignation, pour vous et pour moi. On juge cet homme, et il faut bien que nous allions déposer.

Lucie se leva et tomba aux genoux de son mari dont elle saisit convulsivement les deux mains.

— Je suis coupable, lui dit-elle avec un accent auquel le désespoir donnait une inexprimable puissance; j'ai violé mes sermens, j'ai oublié mes devoirs, je vous ai trompé et trahi; je suis une misérable indigne de pardon. Je n'attends de vous ni grace, ni pitié, ni miséricorde. Vous pouvez me fouler sous vos pieds, je ne pousserai pas une plainte; vous pouvez me tuer, je ne me défendrai pas; pour moi, je ne vous demande rien, je ne veux rien.

— Pour qui donc demandez-vous, et que voulez-vous? répondit durement le vieillard.

— Ce que je veux, s'écria-t-elle avec un redoublement d'énergie, je veux que vous ne fassiez pas porter la peine de ma faute à un autre bien moins coupable que moi. Je veux que vous rétractiez une déclaration plus cruelle qu'un assassinat, car le poignard n'arrache

que la vie, et l'échafaud emporte avec elle l'honneur. S'il vous faut du sang, que ne m'accusez-vous? Il y a des femmes qui tuent leurs maris. Pourquoi n'aurai-je pas été une de ces femmes? Dénoncez-moi, j'avouerai tout, vous serez délivré d'une criminelle qui doit vous faire horreur, et un innocent ne mourra pas.

— Voilà qui est fort héroïque, dit M. Gorsaz avec une impassible raillerie; mais j'ai trop bonne opinion de lui pour croire qu'il veuille la vie au prix de la vôtre. Il est de son devoir d'homme adoré de se laisser condamner à mort sans mot dire; et je suis sûr qu'il le fera.

— Il le fera, répéta Lucie en regardant fièrement son mari; mais vous, si près de la mort vous-même, commettrez-vous un meurtre? Vous ne croyez donc pas en Dieu?

— Est-ce M. d'Aubian qui vous a appris à y croire? dit le vieillard.

— Oui, vous avez raison. Choisissez les mots les plus cruels, percez-moi le cœur, et vengez-vous; mais que ce soit sur moi seule.

— Où serait la justice? Par quel privilége le plus coupable resterait-il impuni? Non, à vous les larmes, à lui la mort.

— La mort!

— Les galères peut-être. Oh! il ne faut pas voir trop en noir.

— Mais il est innocent...

— Innocent! répéta M. Gorsaz en se levant, tandis que, par une brusque secousse, il arrachait sa femme à l'attitude suppliante qu'elle avait prise. A vous entendre, il n'y a de criminel que le meurtrier qui vous plonge le poignard dans la poitrine. Croyez-vous donc que l'ame n'ait pas du sang aussi bien que le corps? C'est le prix de ce sang de mon ame qu'il me faut, car il a été versé jusqu'à la dernière goutte. Vous ne comprenez donc pas, Lucie, que je vous aimais! que sur cette terre vous étiez mon dernier, mon unique bonheur? Et vous voulez que je pardonne! jamais!

Il repoussa par un geste inexorable la jeune femme, qui resta debout à quelques pas de lui d'un air pensif et sombre.

En ce moment, le docteur Mallet entra dans la chambre.

— C'est bon signe quand le malade commence à désobéir au médecin, dit-il avec une bonne humeur affectée. Cependant, monsieur Gorsaz, permettez-moi de vous dire qu'il y a de l'imprudence à sortir de votre chambre.

— Il faut bien cependant que je m'y habitue, répondit le vieillard. J'ai un voyage à faire dans une quinzaine de jours, pour une raison qui n'admet point d'excuses.

— Ah! oui, dit le médecin en regardant Lucie à la dérobée; le

procès de Bordeaux. Nous ferons le voyage ensemble, car j'ai reçu aussi une assignation, quoique je n'aie pas grand'chose à dire... Mme Gorsaz viendra-t-elle avec nous?

— Dans l'état où elle se trouve, répondit M. Gorsaz d'une voix composée, je crains que cela ne soit imprudent, et peut-être dangereux. Vous qui êtes notre médecin, vous ne me refuserez pas sans doute une attestation que je puisse produire devant le président des assises.

— Nous verrons ça, dit M. Mallet avec un sourire équivoque. Grace à Dieu, Mme Gorsaz est en pleine convalescence, et une petite excursion, loin d'offrir du danger, lui serait peut-être avantageuse. Mais nous déciderons cela quand le moment sera venu. En attendant, mon cher malade, s'il vous plaisait de redescendre à votre appartement, voici mon bras. Madame a été levée trop long-temps aujourd'hui; elle est fatiguée, et il faut la laisser reposer.

Sans faire d'observations, M. Gorsaz s'appuya sur le bras du médecin, et prit congé de sa femme avec une affection hypocrite. Les deux hommes sortirent de la chambre, où, au bout d'une demi-heure, M. Mallet rentra seul.

— Docteur, je veux aller à Bordeaux, lui dit d'un ton bref Lucie, qui semblait s'attendre à ce retour.

— Je m'en doutais, mais je voulais en être sûr, répondit le médecin en souriant tristement.

— Vous ne donnerez pas cette attestation qu'on vous demande? reprit-elle d'un air à la fois impérieux et suppliant.

— Je ne pourrais pas la donner sans mentir à ma conscience. Vous êtes réellement assez bien pour supporter la fatigue d'un si court voyage; aussi n'est-ce pas le voyage que je redoute : c'est le séjour.

Lucie s'approcha brusquement du docteur, et d'une main lui ferma la bouche.

— Au nom du ciel! pas un mot de plus, lui dit-elle. Quoi que vous ayez pu voir, entendre ou deviner, car dans mes accès de fièvre j'ai parlé sans doute; quoi que vous sachiez maintenant, ne me dites rien. Ayez pitié d'une malheureuse femme; servez-moi sans me forcer à rougir. Puis-je compter sur vous?

— Comme sur un père, répondit M. Mallet avec attendrissement.

Et il pressa sur ses lèvres la main que Lucie y avait appuyée.

VI.

L'attentat commis sur la personne de M. Gorsaz avait produit dans tout le département de la Gironde une impression à laquelle n'offraient rien de comparable les plus lugubres catastrophes survenues depuis plusieurs années. L'âge et la fortune de la victime, la considération dont elle jouissait dans le pays, l'étrange contraste des deux accusés, l'un, homme du monde, allié aux meilleures familles de la Guyenne et connu déjà par les folies d'une jeunesse dissipée, l'autre, galérien à peine sorti du bagne, ainsi que cela fut constaté dès le premier interrogatoire; enfin la maladie de Mme Gorsaz généralement attribuée à un attachement conjugal d'autant plus méritoire que l'objet en était plus vieux; toutes ces circonstances sur lesquelles planait encore une incertitude mystérieuse, avaient excité au plus haut degré la curiosité publique. Chacun était impatient de connaître le mot de cette énigme sanglante. Les accusés surtout étaient devenus le sujet journalier d'une foule de conjectures, d'explications, de discussions, de paris même, soutenus avec une égale opiniâtreté de part et d'autre. Les uns refusaient de croire à la culpabilité d'Arthur. De ce parti étaient d'abord toutes les femmes qui, à la rigueur, eussent compris qu'un homme digne de leur intérêt pût commettre un crime poétique, mais qui ne pouvaient admettre la vraisemblance d'un crime trivial.

— Cela est odieux, disaient à Bordeaux les femmes à la mode; M. d'Aubian avec qui nous avons dansé l'hiver dernier, assassiner un vieillard! Un jeune homme de bonnes manières, plein d'usage et d'esprit, et qui a une figure véritablement espagnole! Lui! avoir essayé de tuer un homme pour lui voler sa bourse! fi donc!

Si l'on avait accusé Arthur d'avoir poignardé M. Gorsaz, dans quelque intention héroïque, par exemple pour lui enlever sa femme, la chose, quoique épouvantable, eût paru possible. Les ames romanesques mêmes n'auraient pas refusé quelque pitié à un forfait ainsi ennobli par la passion; mais plonger un couteau dans le cœur d'un homme pour pouvoir ensuite fouiller dans ses poches, c'était le fait d'un forçat et non d'un cavalier. Ainsi argumentait le bon sens féminin qui, selon son usage, raisonnait assez juste.

D'autre part, Bonnemain ne manquait pas de défenseurs officieux. Il avait pour lui d'abord le petit peuple, naturellement hostile à l'aristocratie, et qui, entre deux accusés de condition différente, pen-

che volontiers pour le moins haut placé. Venaient ensuite les amis de l'humanité, les philantropes de profession, les émancipateurs de nègres et tous les individus occupés de l'avenir des nations et du progrès social, race abondante en ames sensibles pour qui un homme parfaitement dédaigné tant qu'il n'est qu'innocent, devient, pour peu qu'il sorte du bagne, un être prodigieusement précieux et recommandable. Ces gens-ci ne se gênaient pas pour traiter de prévention frivole et même barbare l'opinion qui cherchait à justifier d'Aubian en rappelant les antécédens déplorables de son coaccusé; ils attendaient plus impatiemment que les autres l'issue du procès, espérant bien de trouver dans l'acquittement de Bonnemain un nouveau texte pour leurs sermons contre les préjugés qui osent mettre en état de suspicion légitime les infortunés dont le bagne vient de compléter l'éducation morale.

Entre ces deux opinions, un troisième sentiment s'était formé: c'était celui des hommes impartiaux qui, pour mettre tout le monde d'accord, supposaient les deux prévenus également coupables et anticipaient sur la déclaration du jury, en proclamant la complicité incontestable. Ce tiers-parti, qui ne l'était pas pour rien, achevait d'embrouiller la difficulté au lieu de la résoudre.

Tandis que le crime commis et le jugement attendu occupaient ainsi toutes les conversations à vingt lieues à la ronde, sur les deux rives de la Garonne, l'instruction se poursuivait avec l'activité qu'exigeaient la gravité de l'affaire et l'approche des assises. Les détails de cette enquête semblèrent destinés à faire triompher devant les juges l'opinion qui acquittait le forçat aux dépens de l'amant. Dans leurs interrogatoires réitérés, les prévenus persévérèrent mutuellement dans le système de dénégation absolue derrière lequel ils s'étaient retranchés d'abord; mais autant les faits nouveaux révélés dans le cours de la procédure parurent favorables à Bonnemain, autant ils devinrent accablans pour Arthur. Excepté ce dernier qui ne voulait rien dire, personne, au moment de l'attentat, n'avait aperçu le galérien. Arrêté au point du jour sur le chemin de Bordeaux, il lui avait été facile d'expliquer cette pérégrination matinale. Soupçonnant, avait-il dit, que ses compagnons avaient découvert sa condition véritable, il avait craint d'être dénoncé par eux à la justice et poursuivi pour avoir rompu son ban. Plutôt que de se laisser arrêter, il avait résolu de quitter le pays et il s'était mis en route au milieu de la nuit, afin qu'on ne s'aperçût pas de son départ. Les pièces d'or trouvées sur lui provenaient de ses économies, et la somme n'était pas

assez considérable pour que cette assertion parût invraisemblable. D'ailleurs on n'avait découvert aucune tache de sang sur ses habits, soit que dans l'intervalle du crime à l'arrestation il se fût débarrassé des vêtemens qui l'eussent pu compromettre, soit que dans l'action même il eût conservé assez de sang-froid pour se préserver de toute trace délatrice. Enfin ses mains, scrupuleusement visitées, avaient été trouvées nettes sans qu'il parût qu'elles eussent été récemment lavées; l'habile forçat avait voulu ne laisser aucun prétexte aux soupçons qu'aurait infailliblement excités une propreté peu habituelle parmi les ouvriers campagnards, gens fort sobres d'ablutions. Par un raffinement ingénieux qui devait le dispenser de toute purification imprudente, pour tuer, il avait mis des gants. Quant au couteau qui avait servi au meurtre, aucun témoin ne l'avait jamais vu entre les mains du galérien qui, sans la circonstance d'une première condamnation, eût été probablement mis dès-lors en liberté, faute de preuves.

Tandis que l'innocence de Bonnemain paraissait plus évidente à chaque déposition nouvelle, Arthur voyait s'amonceler autour de lui des charges de plus en plus graves qui, au besoin, auraient suffi pour faire croire à sa culpabilité, lors même que la terrible déclaration de M. Gorsaz n'eût pas existé. On ne put établir que le couteau lui appartînt; mais, cette preuve écartée, restaient d'autres indices non moins accusateurs. La corde à nœuds fut reconnue par un cordier de la Réole qui déclara l'avoir vendue à M. d'Aubian quelques mois auparavant. Il résultait de ce fait que l'entrée d'Arthur dans le parc avait été préméditée et non accidentelle, et que les instrumens matériels de l'escalade se trouvaient incontestablement à sa charge. Il fut prouvé ensuite que, dans le courant de l'été, M. Gorsaz avait reçu à Bordeaux un remboursement d'une vingtaine de mille francs, qu'il avait aussitôt convertis en or, et que d'Aubian, compagnon de voyage du vieillard, avait eu connaissance de ces deux faits. En interrogeant la vie antérieure de l'accusé, il fut facile de constater que, depuis plusieurs années, il avait perdu au jeu des sommes considérables et contracté des dettes pour l'acquittement desquelles son patrimoine semblait insuffisant. Lors de la visite domiciliaire opérée dans sa maison, on y avait trouvé fort peu d'argent. De toutes ces circonstances habilement groupées et mutuellement éclaircies par leur rapprochement, les gens exercés aux subtiles déductions de la logique judiciaire n'avaient pas de peine à tirer une conclusion péremptoire. A leurs yeux, Arthur d'Aubian, ruiné au jeu et ne trou-

vant plus d'argent à emprunter, s'était déterminé à commettre un vol, que le hasard avait métamorphosé en meurtre. C'étaient les plus indulgens qui admettaient cette dernière supposition; quant aux Dracons du parquet, la préméditation leur paraissait démontrée pour l'assassinat comme pour le délit inférieur.

Tels étaient la situation de l'affaire et l'état de l'opinion publique, lorsque les assises furent enfin ouvertes au chef-lieu du département. Quelques jours auparavant, les accusés avaient été transférés de la maison d'arrêt de la Réole à la prison centrale de Bordeaux. Les témoins, parmi lesquels se trouvaient au premier rang M. Gorsaz et sa femme, arrivèrent bientôt après dans cette ville. A l'approche de la dernière scène d'un drame, dont tous les esprits étaient occupés depuis deux mois, la curiosité générale s'accrut jusqu'à l'anxiété. Les révélations de l'enquête avaient éclairci les rangs des défenseurs d'Arthur; les femmes seules lui restaient généralement fidèles; plus les présomptions semblaient l'accuser, plus elles montraient de constance à le défendre.

— Que signifient toutes ces chicanes? disaient les plus zélées; on lui a vu perdre de l'argent à l'écarté et à la bouillotte; cela prouve seulement qu'il n'est pas heureux au jeu. Il a des dettes; comment faire autrement, lorsqu'on va dans le monde et qu'on n'a pas de fortune? Enfin, il paraît qu'il se servait quelquefois d'une échelle de corde; voyez le grand crime! Pauvre jeune homme!

L'échelle de corde surtout avait considérablement contribué à entretenir dans le cœur des protectrices d'Arthur l'intérêt qu'il y avait d'abord excité. Au sein même de la cour royale un parti se prononça en sa faveur.

— Si vous concluez contre lui, je ne vous le pardonnerai jamais, dit à son mari la femme de l'avocat-général chargé de soutenir l'accusation.

— Je conclurai certainement contre lui, répondit le magistrat; car je suis convaincu qu'il est coupable, tout autant que si j'avais vu commettre le crime.

— Et moi, quand même je l'aurais vu, je ne pourrais pas le croire.

— Il est fort heureux pour l'ordre social que les femmes ne puissent être du jury, reprit l'avocat-général en haussant les épaules; avec elles, il serait impossible de faire punir un coupable, pour peu qu'il eut vingt-cinq ans, des cheveux bouclés et un habit bien fait.

Conformément à cette loi de la gradation qui semble si naturelle, qu'on l'observe même dans les choses les plus graves, l'affaire Gorsaz

avait été réservée pour la clôture de la session. Les vols qualifiés, les attentats aux mœurs, les faux, les meurtres sans préméditation, et autres vulgaires délits passibles des galères tout au plus, furent expédiés au préalable, sans que personne, à l'exception des membres de la cour et des habitués des assises, daignât s'en occuper; mais quand vint le jour où devaient être jugés les prévenus dont le nom était dans toutes les bouches, la salle du jury se trouva trop étroite pour la foule qui se pressa aux portes dès le matin. Les siéges numérotés envahirent presque totalement l'espace réservé au public des audiences ordinaires. Un grand nombre de jeunes gens qui avaient vécu familièrement avec Arthur se montrèrent fort curieux de voir sa contenance sur la sellette. Ces amis excellens, introduits dans l'enceinte privilégiée, les uns par faveur, les autres sous la robe d'avocat stagiaire, se nichèrent bruyamment dans les bancs du barreau, derrière le tribunal, partout enfin où ils purent trouver place. Par une galante attention du président des assises, l'intérieur du prétoire avait été exclusivement réservé pour les femmes de la société, qui s'y entassèrent affairées et bourdonnantes, comme des abeilles dans leur ruche. La veille, la plupart d'entre elles avaient jeté dramatiquement leurs bouquets aux pieds de Mlle Taglioni, qui donnait alors des représentations à Bordeaux; en ce moment, la figure à demi cachée par le voile de leur chapeau (à la cour d'assises, le voile est d'étiquette, comme le bouquet au théâtre), la poche garnie de flacons de vinaigre, et le mouchoir à la main, tout prêt pour les larmes, elles se préparaient peu silencieusement à des émotions plus pathétiques que les enchantemens de la sylphide.

L'entrée simultanée de la cour et des prévenus excita, dans ce brillant auditoire, un de ces mouvemens qui rappellent les phénomènes de l'électricité. L'assemblée entière se leva d'un seul élan; et subitement, il se trouva que les femmes étaient plus grandes que les hommes; car, toutes, les plus timides mêmes, venaient de monter sur leurs chaises. Le public des derniers rangs réclama par des cris énergiques, contre cet écran de chapeaux et de châles, qui, dans un moment si intéressant, lui dérobait un spectacle long-temps attendu. Il se passa quelque temps avant que les huissiers pussent rappeler l'ordre et obtenir le silence; enfin l'assistance féminine consentit à se rasseoir, et le groupe empanaché s'affaissa sur lui-même, comme s'aplatissent les vagues de la mer, dès qu'a cessé l'orage qui les avait émues.

Tous les yeux, cependant, restaient avidement fixés sur les accu-

sés qui, pour rendre hommage au principe de l'égalité des hommes devant la loi, avaient dû se placer côte à côte, le gentilhomme près du forçat, sur le banc ignominieux destiné aux prévenus. Deux mois d'une captivité, dont le terme pouvait être l'échafaud, avaient imprimé sur les traits d'Arthur des traces visibles et profondes. L'élégant jeune homme qui, l'hiver précédent, avait obtenu, dans les plus brillans salons de Bordeaux, des succès dus à sa bonne mine au moins autant qu'à son esprit, s'offrit aux compagnons de ses beaux jours, pâle, amaigri, défait, et portant sur sa physionomie le sceau d'une fatalité dont il paraissait comprendre l'horreur en s'y soumettant. Mais si son front sembla décoloré et son œil privé de la flamme que les femmes y avaient quelquefois remarquée, sa contenance du moins n'avait rien perdu de sa fermeté et de sa noblesse. Sans daigner jeter un regard sur l'homme auquel il se trouvait accouplé, ni sur cet auditoire aux yeux béans, qu'il entendait frémir autour de lui, comme une meute autour de la curée, il échangea quelques paroles avec son défenseur, dont l'amitié et le dévouement lui étaient depuis longtemps acquis; puis il s'assit d'un air calme, et resta dans une attitude grave et impassible, indifférent, en apparence, à ce qui allait se passer.

— Ma foi, le beau d'Aubian est à présent mal surnommé, dit à un de ses voisins un jeune homme ayant lui-même de hautes prétentions à la beauté.

— Le pauvre garçon ne doit pas être à son aise, répondit le voisin qui avait été ami de d'Aubian au point de le tutoyer; coupable ou non, ça me ferait de la peine qu'on le condamnât. Mais aussi quelle idée d'assassiner ce vieux bonhomme! Il avait mille autres moyens de se procurer de l'argent.

— Quels moyens?

— Pas une des femmes qui sont ici n'aurait refusé de lui en prêter.

— Bah! les femmes donnent et ne prêtent pas, dit d'un ton sentencieux un troisième interlocuteur.

— Ça ne revient-il pas au même?

— Pour moi, dit le belâtre d'un air prude, infamie pour infamie, j'aimerais autant le vol.

— Mme de Chamesson est-elle ici? lui demanda l'ancien ami d'Arthur, qui, en jetant inopinément au joli garçon le nom de cette femme riche et surannée, lui ferma la bouche.

Pour paraître devant les jurés, Bonnemain, qui n'ignorait pas l'influence qu'exerce souvent sur eux la physionomie des prévenus,

avait employé tous les artifices de toilette que comportaient son physique et sa condition. Vêtu de neuf, grace aux dix louis de M. Gorsaz, rasé frais, le regard modeste et habituellement baissé, les mains posées sur les genoux, il se tenait sur la sellette d'une façon si bénigne et si révérentieuse, qu'à la vue de ce nouvel Ambroise de Laméla, plus d'un spectateur ne put s'empêcher de dire à son voisin :

— Est-il possible que ce soit là un forçat libéré! Sur sa mine, on lui donnerait le bon Dieu sans confession.

Le tirage au sort des membres du jury, la lecture de l'arrêt de renvoi et de l'acte d'accusation, l'interrogatoire des accusés et les dépositions de plusieurs témoins, remplirent la première séance, et ne laissèrent pas languir un seul instant l'intérêt de l'auditoire; mais le drame n'apparut réellement dans toute l'énergie de son expression, mystérieusement tragique, qu'à l'audience du lendemain, lorsque, de la chambre des témoins, on vit sortir, pâle et débile, un vieillard dont la blanche chevelure, les traits imposans et la physionomie calme dans sa sévérité, excitèrent, parmi tous les rangs des spectateurs, un murmure de respect et de pitié : c'était M. Gorsaz.

VII.

Depuis deux mois, le ressentiment sanguinaire, dans lequel s'était concentrée la dernière énergie d'un homme près de la tombe, n'avait éprouvé aucun affaiblissement, mais il avait subi peu à peu les modifications qu'amènent toujours le temps et la réflexion. A l'emportement furieux, à la soif insatiable, à l'avide frénésie qui d'abord avaient regardé comme une lâche impunité le moindre retard à la vengeance, avait succédé une détermination froide, patiente, implacable et d'autant plus terrible qu'au lieu de s'épancher elle se contenait. A force de bouillir dans le cœur, ce creuset de chair aussi ardent que l'airain sur la fournaise, les passions les plus désordonnées finissent par rejeter les scories qui auraient pu altérer leur trempe. Le dernier terme de ce raffinage est l'hypocrisie, miraculeuse puissance qui gagne en profondeur ce qu'elle dissimule en surface, et dont le jet, lorsqu'il éclate enfin, ressemble à l'explosion d'une mine.

M. Gorsaz avait donc compris la nécessité de régler sa vengeance pour la rendre efficace. Lorsqu'il entra dans la salle du jury, sa physionomie et son maintien étaient composés avec un art qui eût fait

honneur à l'acteur le plus consommé; loin de trahir la haine dont son cœur était ulcéré, ses yeux, en s'arrêtant sur Arthur, n'exprimèrent qu'une compassion douloureuse dont l'auditoire fut vivement ému. A ce regard où il s'attendait à trouver de la fureur, mais non une menteuse pitié, d'Aubian devina qu'il était irrévocablement perdu, et il répondit par un amer sourire au pardon magnanime dont semblait l'accabler le vieillard. Les yeux de M. Gorsaz glissèrent ensuite sur le forçat sans s'y arrêter; mais, malgré sa rapidité, ce mouvement fut si expressif que, pour cacher l'impression qu'il en ressentait, Bonnemain détourna la tête et la tint quelque temps baissée.

— En voilà un de brave homme, se dit-il; j'étais sûr qu'il ne voudrait pas me mettre dans la peine. Au fait, ça doit lui aller joliment d'envoyer le grand brun à la butte de monte-à-regret; si j'avais été marié, j'aurais été comme ça, moi : pas bon enfant du tout. Quand je pense que j'ai voulu faire du mal à ce respectable vieillard, je suis honteux; mais aussi quelle diable d'idée de me dire : « Si tu me débarrasses de cet homme, tu auras dix mille francs, » et de m'en montrer en même temps vingt mille, dans ce gueux de secrétaire qui n'a pas voulu s'ouvrir. Entre dix mille francs et vingt mille, le moyen d'hésiter!

Le silence le plus profond s'était établi, tandis que M. Gorsaz répondait aux questions d'usage que lui adressait le président des assises. Cette formalité remplie, le vieillard s'assit sur un siége placé devant le banc de la cour, et se tourna du côté des jurés; d'une voix grave, dont l'émotion semblait causée par le regret qu'éprouve un cœur généreux à se porter accusateur, il répéta littéralement la déclaration qu'il avait faite le jour de l'attentat. Ce récit disait en substance qu'endormi au moment où il avait reçu les premiers coups, M. Gorsaz, avant de perdre entièrement l'usage de ses sens, avait positivement reconnu le meurtrier, celui-ci ayant allumé une bougie, afin de s'éclairer pour forcer le secrétaire.

— Regardez les accusés, dit le président au témoin, êtes-vous bien sûr que celui que vous avez reconnu soit Arthur d'Aubian?

Le vieillard se tourna du côté du prévenu et arrêta sur l'amant de Lucie un regard dont le triomphe était voilé d'une pitié admirablement jouée.

— C'est bien lui, dit-il en poussant un soupir; c'est en vain que je voudrais ne pas le reconnaître.

Une sensation générale et prolongée suivit cette déclaration. Arthur seul resta impassible en apparence et se contenta de sourire avec dédain.

— Monsieur le président, dit un des jurés quand le calme fut rétabli, je désirerais que le témoin nous dît si antérieurement à l'attentat il existait quelque sujet d'inimitié entre lui et l'accusé.

Cette question excita un vif intérêt surtout parmi les femmes qui, forcées de croire à la culpabilité d'Arthur, ne pouvaient cependant admettre qu'un vol en eût été le but. L'accusé lui-même rougit légèrement et parut éprouver une secrète inquiétude; mais M. Gorsaz était préparé à toutes les interrogations: celle-ci ne lui causa donc ni surprise, ni trouble.

— Monsieur d'Aubian et moi, nous sommes voisins de campagne depuis long-temps, répondit-il, et nos relations avaient toujours été celles de la confiance, de la cordialité, je pourrais dire de l'amitié: de mon côté du moins, ces sentimens ne sont pas encore anéantis, malgré le sang versé; je sens cela au chagrin que j'éprouve depuis deux mois. Ce malheureux évènement m'a causé encore plus de peine morale que de souffrance physique.

La voix altérée du vieillard et la tristesse de sa physionomie excitèrent dans l'auditoire un nouveau murmure de pitié.

— Ainsi donc, reprit le président, vous ne connaissez aucune cause à laquelle puisse être attribué l'attentat dont vous avez été la victime?

— La cause, répondit M. Gorsaz d'une voix mélancolique, c'est selon moi cette déplorable passion du jeu qui a déjà perdu tant de jeunes gens dignes d'un meilleur sort: monsieur d'Aubian jouait beaucoup et malheureusement; mes conseils n'avaient pu le détourner de cet abîme chaque jour plus profond. Dans un moment de désespoir, il aura pensé à l'argent qu'il m'avait vu recevoir quelque temps auparavant; que ne me le demandait-il, le malheureux, au lieu de chercher à s'en rendre maître d'une manière si déplorable! s'il avait eu confiance en moi, s'il avait pensé que la bourse d'un vieil ami était à son service, ce fatal évènement ne serait pas arrivé, et nous ne serions pas ici tous deux; moi désespéré d'être son accusateur, lui...

Le vieillard se tut comme si l'attendrissement lui eût coupé la parole, et sa main qui venait de désigner Arthur par un geste pathétique, retomba aussitôt avec abattement.

Ce propos touchant, cette pantomime empreinte d'une douleur paternelle, produisirent, parmi les spectateurs, et même aux bancs des jurés et des juges, une de ces émotions pénétrantes que ressentent les cœurs honnêtes à la vue d'une action héroïque. M. Gorsaz s'apitoyant sur son assassin au lieu de le maudire, parut aux gens reli-

gieux, le plus vertueux observateur des préceptes de l'évangile : les lettrés le comparèrent à don Gusman faisant grace à Zamore; les femmes mêmes, séduites par une grandeur d'ame que rehaussaient de longs cheveux blancs, un débit accentué, des yeux expressifs en dépit de l'âge, en un mot, tous les accessoires dramatiques qu'elles affectionnent dans la vertu, les femmes transportèrent subitement sur le vieillard magnanime l'intérêt que la plupart avaient jusqu'alors obstinément conservé au jeune prévenu.

— Qu'il a dû être beau, il y a quarante ans! s'écria l'une d'elles dans un naïf transport.

— Il l'est toujours, répondit sa voisine en enchérissant sur cette admiration; la beauté morale n'a pas d'âge. Quelle générosité! quelle noblesse! Je comprends maintenant que Mme Gorsaz soit tombée dangereusement malade en se voyant menacée de le perdre.

— C'est le roi Lear, observa une Philaminte romantique, vouée au culte de Shakspeare.

Ce mot passa de bouche en bouche et fut sentencieusement répété, même par celles qui ne le comprenaient guère.

— Avez-vous quelque observation à faire sur la déposition du témoin? demanda le président des assises à d'Aubian.

L'accusé se leva et parut lutter contre une tentation violente dont il finit par triompher.

— Pour l'honeur de ma mémoire, dit-il, car ce n'est pas ma vie que je défends, je dois répéter que je suis innocent du crime dont on m'accuse. Quant à la déclaration de M. Gorsaz, il ne m'appartient pas de la discuter; que votre justice prononce : quel que soit son arrêt, je saurai m'y soumettre.

Cette protestation parut aussi froide que contrainte, et fut défavorablement accueillie.

— Ce n'est pas ainsi que s'exprime l'innocence, dirent entre eux la plupart des spectateurs; on ne se soumet pas à une condamnation injuste, on s'en indigne. Une résignation si extraordinaire confirme l'accusation loin de la détruire : cet homme est coupable; cela est écrit sur sa figure.

M. Gorsaz ayant terminé sa déposition, vint s'asseoir au milieu des témoins après avoir recueilli sur son passage des preuves non équivoques du respectueux intérêt qu'il avait excité. Les conversations particulières interrompirent l'audience pendant quelques instans; mais tout d'un coup ce murmure confus se changea en un silence

religieux; le président venait de dire d'une voix entendue de l'assemblée entière :

— Introduisez Mme Gorsaz.

Un huissier sortit de la salle et y rentra presque aussitôt, précédant la jeune femme qui devint à l'instant le but de la curiosité générale. La tête haute, le visage coloré par la fièvre, l'air inspiré, elle s'avança d'un pas ferme jusqu'au bord de l'estrade où se plaçaient les témoins pour déposer. Là, elle s'arrêta, sourde en apparence aux interpellations que lui adressait le président. Son regard où flamboyait l'égarement parcourut, avec une surnaturelle assurance, l'auditoire entassé au-dessous d'elle; rapidement arrivé au banc des prévenus, il se fixa sur d'Aubian et prit alors une indicible expression d'avidité, d'amour et de désespoir; par un geste effréné mais non involontaire, Lucie tendit les bras à son amant et d'une voix éclatante :

— Arthur! s'écria-t-elle, me voici.

Ce cri de secours, âpre comme le rugissement d'une lionne blessée, fit courir un frisson électrique par les mille veines de cette foule avide d'émotions et servie en ce moment au-delà de son espérance. Au milieu de la stupeur universelle, deux hommes, le mari et l'amant, se levèrent en frémissant, l'un de fureur, l'autre de pitié.

— C'est là un trait de démence, s'écria M. Gorsaz; on ne peut pas recevoir le témoignage d'une folle

— Folle! dit Lucie qui défia du regard son mari et se tourna vers le chef de la cour : Interrogez-moi, monsieur, vous verrez si je suis folle, si je ne comprends pas vos questions, si je n'y réponds pas d'une manière sensée. Folle! bientôt peut-être; mais en ce moment j'ai toute ma raison, je sais ce que je fais et ce que je dis.

— Madame, calmez-vous, je vais vous interroger, dit le président qui, dans les yeux de Lucie, crut voir étinceler les menaçantes lueurs d'une démence que pourrait exaspérer la contradiction.

— Monsieur le président, je m'oppose à cet interrogatoire, reprit M. Gorsaz d'une voix entrecoupée; je prouverai que depuis quelque temps la raison de ma malheureuse femme s'est altérée. M. Mallet, son médecin et l'un des témoins, vous certifiera ce fait s'il veut rendre hommage à la vérité.

— Monsieur Mallet, veuillez approcher, dit le président, et voyez par vous-même si madame est en état de soutenir l'interrogatoire.

Lucie sourit au médecin qui montait les degrés de l'estrade, et lui tendit la main, lorsqu'il fut près, par un geste plein de confiance. Possesseur d'un secret découvert par sa pénétration, le docteur eût

laissé condamner Arthur plutôt que de perdre une femme à laquelle il portait, depuis long-temps, un attachement presque paternel; mais il ne poussa pas le raffinement chevaleresque au point de la sauver malgré elle en lui fermant la bouche.

— Il s'agit de la vie d'un homme, pensa-t-il; si elle l'aime assez pour lui sacrifier son honneur, de quel droit l'empêcherais-je de le faire?

Il prit le bras de la jeune femme pour lui tâter le pouls, formalité superflue, car elle ne lui apprit rien qu'il ne sût déjà.

— Madame a une fièvre violente, dit-il au milieu d'un silence si profond qu'il semblait que toutes les respirations fussent suspendues; depuis deux mois, c'est là son état habituel. Un des caractères de ce mal, dont les efforts de l'art n'ont pas encore triomphé, est une surexcitation anormale que la moindre émotion redouble et peut rendre inquiétante; mais de cette irritation du système nerveux à une perturbation des organes de la pensée, il y a loin, grace à Dieu! Mme Gorsaz, comme elle-même vient de l'affirmer, jouit de la plénitude de sa raison, et je suis convaincu qu'elle comprendra parfaitement les questions qui lui seront adressées, ainsi que la portée de ses propres paroles.

L'auditoire accueillit la déclaration du médecin par un murmure de satisfaction et s'apprêta, dans sa frivolité cruelle, à dévorer le scandale dont il avait craint un instant de se voir privé. Hors de lui-même, M. Gorsaz voulut gravir les degrés de l'estrade pour en arracher sa femme; mais les gendarmes lui barrèrent le passage et il retomba sur un banc où il resta, la figure cachée dans ses mains, et en apparence anéanti. Arthur, sur qui Lucie tenait les yeux ardemment fixés, la supplia, par un regard, de ne pas trahir davantage un amour dont l'aveu devait la déshonorer. En réponse à cette muette prière, il n'obtint qu'un geste passionné qui exprimait l'inébranlable résolution de le sauver ou de se perdre avec lui.

VIII.

Pendant ce temps une vive discussion s'était engagée au banc des juges dont la sagacité n'avait pas prévu ce romanesque incident. Dans l'intérêt de la morale publique, le président voulait supprimer l'interrogatoire de Mme Gorsaz, qui sur le fait matériel de l'assassinat ne pouvait donner aucun éclaircissement; il rallia ses collègues à cette opinion; mais l'avocat-général, dont l'assentiment était né-

cessaire, n'était pas homme à renoncer bénévolement à l'accessoire adultère qui, en se greffant de lui-même sur une accusation déjà capitale, promettait d'en faire, le ministère public aidant, le plus beau procès criminel que la cour de Bordeaux eût jugé depuis dix années. Consulté par le président, l'accusateur en robe rouge déclara donc que la déposition du témoin lui paraissait indispensable.

Pendant ce débat, Mme Gorsaz était restée debout et immobile, regardant obstinément Arthur comme si une séparation de deux mois l'en avait rendue insatiable. La fierté de sa pose, en un pareil moment, eût paru le signe d'une énergie virile ou plutôt surhumaine, sans un tremblement presque imperceptible qui la forçait d'appuyer la main sur le fauteuil qu'on lui avait apporté; à ce frémissement se trahissait le roseau, que devait briser un souffle dès qu'aurait disparu la sève éphémère qui le soutenait.

La jeune femme répondit d'une manière lucide, et l'on pourrait dire calme, aux questions de forme que lui adressa le président; lorsqu'il l'eut invitée à dire aux jurés ce qu'elle pouvait savoir relativement à l'attentat commis sur la personne de son mari, elle se recueillit un instant; non qu'une timidité vulgaire vînt ébranler la détermination de ce cœur héroïque, mais pour rassembler en ce moment décisif ses forces près de l'abandonner!

— Je suis entrée ici respectée, j'en vais sortir avilie, dit-elle enfin d'une voix altérée mais vibrante; peu importe! Entre mon honneur et sa vie je n'hésite pas. Depuis dix mois Arthur d'Aubian est mon amant... Arthur d'Aubian est mon amant, répéta-t-elle avec une incroyable énergie en étouffant d'un geste dominateur la rumeur soulevée par ces paroles; depuis dix mois, je le reçois dans ma chambre, pendant la nuit, souvent. Au moment du crime je l'attendais; si on l'a trouvé dans le parc, c'est que pour arriver jusqu'à moi il n'y avait pas d'autre chemin. Arthur est donc mon amant, je le répète. Qui osera dire encore qu'il est un assassin?

— Moi, dit M. Gorsaz en se levant avec rage.

— Et vous mentez, s'écria Lucie dont le regard sembla foudroyer le vieillard. Cet homme ment, reprit-elle en le désignant du geste, je l'ai trahi, et il le sait, et pour se venger il accuse Arthur d'un crime. Je lui avais proposé de m'accuser, moi; je ne me serais pas défendue; mais il n'a pas voulu. Le sang d'une femme ce ne serait pas assez; il lui faut celui d'Arthur, d'Arthur que j'aime, je ne dis pas plus que ma vie, ce serait trop peu, mais plus que mon honneur!

Lucie s'interrompit et promena ses yeux étincelans sur la partie

de la salle occupée par les femmes, parmi lesquelles régnait une vive agitation, et dont les chuchoteries condamnaient clairement un aveu si contraire à tous les usages reçus.

— Vous parlez d'impudeur! leur dit-elle avec un sourire plein d'amertume. Malgré votre peu de pitié je ne souhaite à aucune de vous de devenir assez malheureuse pour apprendre qu'il est une chose plus puissante encore que la pudeur, c'est le désespoir. Si l'échafaud n'était pas là, pensez-vous que je viendrais ainsi livrer ma honte à vos mépris? On veut le tuer, vous dis-je. Pour que vous ne rougissiez plus de moi, faut-il donc que je le laisse mourir?

En prononçant ces derniers mots, Lucie chancela, et ferma les yeux tandis qu'une funèbre pâleur remplaçait sur son visage le fard éclatant dont la fièvre l'avait coloré. L'énergie surnaturelle qui l'avait soutenue jusqu'alors s'était anéantie subitement comme s'éteint sous un souffle brusque la flamme d'une lampe. Le docteur Mallet, qui du pied de l'estrade suivait avec une anxiété vigilante les moindres mouvemens de la jeune femme, s'élança vers elle, et la reçut dans ses bras au moment où elle tombait. Plusieurs hommes accoururent pour se joindre à lui, et Lucie fut aussitôt transportée dans la salle des témoins; elle y resta quelque temps inanimée, mais à cet évanouissement succédèrent bientôt des convulsions plus effrayantes que toutes les crises nerveuses qu'elle avait subies jusqu'alors.

— L'audience est suspendue pour une demi-heure, dit le président qui désespéra d'obtenir immédiatement le silence et l'attention.

Ces paroles achevèrent de déchaîner l'orage, et l'auditoire prit soudain l'aspect d'une mer houleuse. Cent conversations également bruyantes s'engagèrent à la fois. La conduite de Mme Gorsaz devint le texte intarissable des commentaires les plus véhémens et les plus disparates. Les uns la trouvaient folle, les autres épouvantable, quelques-uns sublime. En général les vieillards étaient du premier avis, les femmes du second, les jeunes gens du troisième.

— Que ce d'Aubian est heureux! s'écria l'un de ces derniers d'un ton pénétré.

— Heureux! d'être sur la sellette? répondit en ricanant un homme d'un âge mûr.

— Eh! qu'importe! est-il une humiliation que n'efface, un chagrin que ne console le bonheur d'inspirer une pareille passion? Malgré son ignominie, la sellette même devient un trône pour celui qui règne sur un si noble cœur. Oh! être aimé ainsi et mourir!

Le regard extatique du jeune homme adressa cette sentimentale exclamation à une jolie blonde, à portée de l'entendre, et dont la coquetterie le tenait depuis six mois sur la sellette, en attendant le trône.

— Être aimé est agréable sans doute, reprit l'homme positif; mais mourir!... sur l'échafaud!... je vous y souhaite bien du plaisir.

A la reprise de l'audience, le président déclara que l'état très grave de Mme Gorsaz ayant exigé qu'on la transportât chez elle, il appartenait à l'accusation comme à la défense d'interpréter sa déposition dans leur intérêt respectif, et aux jurés d'en apprécier la valeur.

— La liste des témoins est épuisée, dit-il ensuite; la parole est à M. le procureur-général.

Dans les discussions législatives et judiciaires, les incidens qui surgissent d'une manière complètement inattendue deviennent des écueils où échouent les parleurs vulgaires, dont l'intelligence se trouble dès qu'elle est prise au dépourvu; mais que surmontent d'autorité les orateurs maîtres de leur esprit comme de leurs paroles. Bordelais d'origine, l'officier du ministère public, magistrat superficiel d'ailleurs, possédait, ainsi qu'un assez grand nombre de ses compatriotes, la faculté improvisatrice qui confond dans un seul acte la pensée et l'expression. Au rebours de l'abbé de Vertot, il eût sans efforts recommencé son siége et pris Malte, montre en main, de dix manières différentes. En ce moment, sans paraître le moins du monde embarrassé d'un évènement qui semblait devoir changer la face du procès, il développa l'accusation telle qu'il l'avait préparée dans le silence du cabinet. Avec l'infatigable patience de la fourmi, brin à brin, grain de sable après grain de sable, il entassa sur d'Aubian une montagne sous laquelle eût ployé la vertu d'Hercule. Puis, quand l'œuvre lui parut suffisamment lourde, écrasante et inébranlable, il y ajouta tout d'un coup, masse terrible dans sa main et couronnement imprévu, la déposition de Mme Gorsaz.

— Dans un accès de désespoir, s'écria-t-il d'un ton pathétique, un vieillard respectable, un mari cruellement outragé, vous a dit : Cette femme est folle! Noble et triste mensonge, que je n'ai pas le courage de blâmer; mais mensonge cependant! Non, messieurs, cette femme n'est pas folle; son médecin vous l'a attesté. Cette femme n'est pas folle, à moins que vous n'appeliez folie l'emportement effréné d'une passion adultère qui, l'œil audacieux et la tête haute, est venue se dévoiler dans le sanctuaire de la justice pour y jouer la scène déplorable dont tous les cœurs semblent encore douloureusement occupés.

En foulant aux pieds toute retenue, toute pudeur, Mme Gorsaz a cru sauver celui qu'elle ose nommer son amant. Malheureuse femme, qui n'a pas vu que, loin d'être une justification, son déshonneur ajoutait à l'accusation une preuve de plus, la plus foudroyante de toutes peut-être! Que prouve, en effet, cette déclaration inouie? C'est qu'avant de porter le meurtre dans la maison de M. Gorsaz, l'accusé avait commencé par y porter l'adultère, préludant ainsi à un crime par un autre. Et c'est ce qui arrive presque toujours : *Nemo repentè turpissimus*. Eh quoi! cette tache honteuse qui vient de se produire au grand jour prétendrait faire disparaître le sang versé! Non, messieurs, le sang subsiste sous la boue, et rien ne nous empêchera d'en suivre la trace, depuis la victime jusqu'à l'assassin.

L'avocat-général continua long-temps sur ce ton, en corroborant sa faconde par la véhémence de son geste et la chaleur de sa déclamation. D'inductions en mouvemens oratoires, d'argumens en appels aux passions, il parvint à faire de la culpabilité du prévenu une sorte d'astre lumineux et sinistre dont un aveugle seul eût pu nier l'évidence. A la fin de la péroraison, Arthur se trouva convaincu d'avoir voulu assassiner M. Gorsaz, non-seulement pour lui voler son argent, mais encore afin d'épouser la femme adultère qui fût devenue par le veuvage un parti fort désirable pour un homme ruiné au jeu. Cette éloquente plaidoirie produisit sur l'assemblée une impression victorieuse et décisive que l'avocat de d'Aubian s'efforça de détruire, mais sans succès. Vainement il invoqua en faveur de l'accusé l'aveu de Lucie, qui expliquait si naturellement les circonstances métamorphosées par le ministère public en charges accablantes; vainement il essaya de prouver que la déposition de M. Gorsaz n'était qu'une calomnie inspirée par la vengeance. Dans sa réplique plus foudroyante encore que son premier discours, l'avocat-général pulvérisa irrémédiablement tout le système de la défense.

En trouvant dans le prévenu, sur le sort duquel ils devaient prononcer, un séducteur de femmes mariées, les jurés, qui ne comptaient parmi eux que deux célibataires, n'en devinrent pas plus indulgens. A leurs yeux, le délit conjugal parut un crime de plus, loin d'être accepté comme une excuse. Après une délibération longue et grave, ils déclarèrent, à la majorité de neuf voix sur douze, Arthur d'Aubian coupable d'une tentative de meurtre avec préméditation, suivie d'une tentative de vol. Bonnemain, contre qui le ministère public avait abandonné l'accusation, fut acquitté à l'unanimité.

Malgré la nuit venue, la presque totalité de l'auditoire était restée

en place afin d'assister au dénouement du drame; les accusés qu'on avait fait sortir de la salle tandis que le chef du jury lisait la déclaration, y furent bientôt ramenés et écoutèrent avec une sorte d'impassibilité silencieuse la lecture du verdict, le réquisitoire de l'avocat-général sur l'application de la peine, et enfin le double arrêt prononcé par le président. Le forçat ne manifesta sa joie d'être acquitté que par une sorte de grognement guttural, causé par l'avidité avec laquelle il venait de rentrer dans la libre pratique de sa respiration.

— Je boirais diantrement bien un verre d'eau, et même de vin, dit-il au gendarme placé à sa droite.

Arthur avait accueilli d'un air ferme la déclaration du jury, mais lorsque le président donna lecture de l'arrêt de la cour, qui le condamnait à vingt ans de travaux forcés, il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et demeura quelque temps dans une sorte d'anéantissement.

— Alphonse, dit-il enfin d'une voix brève à son défenseur, assis devant lui; tu as fait ce que tu as pu pour moi, et je te remercie; mais le moment est venu, rappelle-toi ta promesse.

— Ce n'est pas un arrêt de mort! répondit le jeune avocat dont le visage était couvert d'une mortelle pâleur.

— C'est l'arrêt de mille morts, reprit le condamné avec énergie; veux-tu donc que j'aille aux galères? rappelle-toi ton serment, te dis-je. Tu n'as pu me sauver la vie, sauve-moi l'honneur.

Il se pencha davantage vers son ami; leurs mains se rencontrèrent et échangèrent une étreinte longue et mystérieuse. En se redressant, Arthur vit tout à coup surgir du milieu de la foule, entassée dans le prétoire, une figure hâve et sinistre dont les yeux dévorans s'attachèrent aux siens avec une expression de féroce triomphe. Le condamné répondit à l'acharnement de ce regard par le sourire calme et dédaigneux de l'homme plus fort que la destinée.

— Monsieur Gorsaz, dit-il d'une voix ferme, regardez-moi bien, afin de vous souvenir de moi à l'heure de votre mort!

A ces mots, Arthur appuya sur sa poitrine la pointe du poignard que venait de lui remettre son ami, et d'une main assurée il se l'enfonça dans le cœur. Il resta debout un instant encore, les yeux démesurément ouverts et fixés sur le vieillard, à qui cette lugubre fascination inspira un effroi involontaire, puis il tomba subitement, comme un arbre sapé par la hache.

Un cri d'horreur s'éleva de toutes parts.

— Mort! s'écria le docteur Mallet qui des premiers s'était précipité vers celui qui n'était déjà plus qu'un cadavre; elle folle, et lui mort!

Mon Dieu, que ta justice soit pour eux plus miséricordieuse que celle des hommes!

— Tout-à-fait mort! dit à son tour Bonnemain en se penchant vers le jeune homme étendu à ses pieds. — Se tuer comme ça, parce qu'on l'avait condamné à vingt ans! cette bêtise!

IX.

Trois mois après, par une triste soirée d'hiver, le docteur Mallet entra dans la maison de M. Gorsaz, où depuis leur retour de Bordeaux il venait chaque jour. Sans demander le vieillard, il monta directement à l'appartement de Lucie, dont l'état alarmant exigeait les soins assidus que lui prodiguait le médecin avec un dévouement inaltérable. Il ouvrit discrètement la porte de la chambre à coucher, et s'approcha du lit de la jeune femme, qui semblait dormir d'un sommeil léthargique. Sans qu'elle s'éveillât, il lui prit le bras pour interroger le battement de l'artère; puis, d'une main inquiète, il effleura son front, qu'il trouva brûlant comme l'albâtre d'une lampe nuit et jour allumée.

— La fièvre redouble et le cerveau s'engage de plus en plus, se dit-il en baissant la tête d'un air soucieux.

Le docteur contempla quelque temps avec une compassion douloureuse l'être souffrant dont il espérait encore de sauver la vie, mais non pas la raison.

— Je suis sûr qu'il lui est arrivé quelque chose depuis hier, dit-il ensuite à demi-voix à une femme d'un âge mûr et d'une tournure virile qui se tenait debout devant la cheminée et semblait attendre les ordres du médecin.

— J'ai bien soigné des malades, répondit la garde en levant les yeux au ciel, mais je n'ai jamais rien vu de pareil à ce qui se passe ici. D'abord, cette nuit, madame s'est levée tout endormie, comme ça lui arrive souvent; mais, cette fois, elle a voulu se jeter par la fenêtre. Elle avait déjà la moitié du corps de l'autre côté du balcon, quand je suis parvenue à la retenir.

— Vous dormiez donc? dit M. Mallet avec un accent de colère.

— Quand j'aurais eu un peu de sable dans les yeux... on n'est pas de fer..... En attendant, c'est heureux que j'aie un poignet solide; sans cela, à l'heure qu'il est, cette pauvre dame n'aurait plus besoin

de médecin. Mais ça n'est rien ; c'est ce matin qu'il est arrivé une belle histoire!

— M. Gorsaz est-il entré ici? demanda vivement le docteur.

— Vous l'avez dit. Aussitôt madame est tombée dans des convulsions qui ont duré plus de deux heures. Il fallait être quatre pour la tenir ; et c'est avec bien de la peine qu'on en est venu à bout. Quand elle n'a plus eu de forces, elle s'est endormie d'épuisement ; mais j'ai idée que ce sommeil n'annonce rien de bon.

Le récit de la garde fut interrompu par un faible bruit que fit la porte en s'entr'ouvrant. Le médecin tourna brusquement la tête, et aperçut M. Gorsaz arrêté sur le seuil. Se précipitant aussitôt vers lui, il le repoussa dans l'autre chambre.

— Vous n'entrerez pas! lui dit-il avec un accent impérieux ; ce matin, vous avez profité de mon absence; mais, en ce moment, il faut m'obéir. Que prétendez-vous faire? Voulez-vous achever de la tuer?

— Elle dort, répondit le vieillard d'une voix soumise. Je vous en supplie, docteur, laissez-moi entrer. Que craignez-vous? Elle dort ; elle ne me verra pas.

— Ne connaissez-vous pas l'étrange lucidité de son sommeil? Même en dormant, elle devinerait que vous êtes là.

— Que je puisse la regarder un seul instant, reprit M. Gorsaz. Ce matin, à peine ai-je pu l'entrevoir, et il y a si long-temps que vous me tenez éloigné d'elle! Suis-je donc condamné à ne plus la voir?

— Votre présence la tuerait, répondit le docteur ; tant que je serai son médecin, je m'opposerai à une entrevue sans motif et dont le résultat ne saurait être que déplorable. Dans l'état terrible où elle se trouve, le moindre surcroît d'émotion serait mortel. Épargnez-la donc, au nom du ciel! Le sang d'Arthur d'Aubian ne vous suffit-il pas? Vous faut-il encore celui de cette malheureuse femme?

Le vieillard pencha la tête d'un air morne, et demeura quelque temps avant de répondre. Levant enfin sur M. Mallet un regard plein d'un sombre désespoir :

— Si, pour la sauver, il suffisait de mourir moi-même, je voudrais que ce fût aujourd'hui, lui dit-il d'une voix tremblante. Que fais-je au monde, misérable vieillard, objet d'horreur et d'effroi, sans famille, sans amis, sans enfans? Elle était tout cela pour moi ; elle était ma joie, mon bonheur, mon trésor! Que n'était-elle ma fille! peut-être elle m'aurait aimé!

— Que servent les regrets, quand le mal est sans remède?

— Sans remède! J'en connais un, mais il exigerait une énergie que je n'ai plus, car la vieillesse énerve l'ame, et ne lui laisse de force que pour souffrir. Me croirez-vous, docteur? Je n'ai jamais été un lâche; eh bien! je n'ose pas me tuer. Et ne pensez pas que ce soit la religion qui me retienne; c'est la peur. J'ai le désir du suicide et n'en ai pas le courage. Il l'a eu, lui! Jeune et aimé, il a su mourir; et moi, si près du tombeau que je n'ai qu'à en lever la pierre pour y descendre, j'hésite et je tremble. Faiblesse et lâcheté, voilà donc les dernières compagnes de l'homme!

M. Gorsaz parut oublier la présence du médecin, et redescendit à son appartement d'un pas lent et pénible; il y passa le reste de la soirée, immobile dans son fauteuil, la tête penchée sur la poitrine, les yeux fixes, et savourant goutte à goutte l'inépuisable tristesse dont s'abreuvait son cœur depuis plusieurs mois. A onze heures, son domestique étant entré dans la chambre, il se leva et se laissa déshabiller avec une docilité machinale; puis après avoir pris une potion narcotique, dont ses insomnies lui avaient fait contracter l'habitude, il se coucha.

Le plus profond silence régnait dans toute la maison; depuis longtemps les domestiques s'étaient retirés dans leurs chambres. Le sommeil léthargique de Lucie durait toujours, et, malgré l'incident de la nuit précédente, la garde, selon son usage, s'était assoupie sur un fauteuil; M. Gorsaz enfin venait de s'endormir. Tout à coup le vieillard fut réveillé par le bruit que fit, en tournant sur elle-même, l'espagnolette de la fenêtre. Ayant ouvert les yeux, il aperçut avec un étonnement mêlé d'effroi une large bande d'argent qu'à travers les chassis de la persienne la lune projetait sur le tapis. Ce rayon fut un instant éclipsé par le corps d'un homme qui s'élança dans la chambre et marcha droit au lit d'un pas rapide et muet, comme celui du tigre. M. Gorsaz essaya de se lever, mais avant qu'il eût pu jeter un cri ou saisir le cordon de la sonnette, il fut assailli et renversé par le malfaiteur, qui d'une main lui serra la gorge et de l'autre s'arma d'un long couteau, qu'il tenait tout ouvert entre ses dents.

— Grace.... Bonnemain.... murmura le vieillard, qui, à la clarté de la lune, venait de reconnaître le meurtrier.

— Pas un mot, ou je frappe, répondit le forçat à voix basse. Écoutez : vous allez vous lever, ouvrir le secrétaire, et me donner l'argent. Si vous ne dites rien, je ne vous ferai pas de mal; si vous essayez de

dire une seule parole, je vous saigne comme un poulet. Est-ce entendu?

Glacé de terreur, M. Gorsaz fit un signe affirmatif; il se releva ensuite avec l'aide de Bonnemain, qui, par précaution, lui saisit le bras, prit une clé dans une poche de sa redingote, ouvrit le secrétaire, et tira de la cavité secrète la sébile pleine d'or à laquelle, depuis cinq mois, le forçat n'avait cessé de penser, ni la nuit, ni le jour.

— Est-tout? dit celui-ci, en couvant des yeux sa proie.

— C'est tout ce qu'il y a dans ma chambre, répondit M. Gorsaz d'une voix à peine distincte; mais j'ai encore de l'argent dans le bureau de ma bibliothèque. Faut-il l'aller chercher?

— Merci; vous appelleriez vos domestiques, et je serais pincé. Trop d'appétit nuit. Je me contenterai des rouleaux.

— Emportez-les, je vous les donne, et je vous jure de ne pas vous dénoncer.

— Connu; avant une heure on serait à mes trousses, comme l'autre fois. Pas si bête.

A ces mots le forçat, par un mouvement aussi rapide qu'imprévu, passa derrière M. Gorsaz, l'étreignit fortement et lui ferma la bouche de la main gauche, tandis que de la droite il le poignardait avec une précision anatomique. Frappé au cœur, le vieillard mordit convulsivement les doigts de l'assassin, poussa un râle étouffé et mourut. Bonnemain le coucha sur le parquet sans faire de bruit, et s'assura qu'aucune artère ne battait plus. Certain alors de n'être jamais dénoncé par la victime, il se releva et plongea la main dans la sébile posée sur le secrétaire. En ce moment le bruit d'une porte qui s'ouvrait lui fit courir dans les veines un frisson glacial. Il se retourna éperdu, et, à la lueur de la lune, qui seule éclairait cette scène de meurtre, il aperçut, à l'entrée de la chambre, une figure blanche, dans laquelle un esprit superstitieux eût cru reconnaître le fantôme vengeur de l'homme assassiné. Cette apparition marcha droit au forçat, qui, de terreur, laissa tomber à la fois son poignard et les rouleaux de louis. Fléchissant sur ses genoux, il eut pourtant la force de regagner la fenêtre, qu'il escalada par un effort désespéré. Il traversa le jardin à la course, franchit le mur de clôture, et se mit à fuir à travers la campagne, emportant à ses mains, comme la première fois, du sang et point d'or.

Deux heures plus tard la garde de Mme Gorsaz s'étant enfin réveillée, s'aperçut que le lit de la jeune femme était vide. Très effrayée, elle

courut à la fenêtre et la trouva close; mais elle vit alors la porte entrebaillée. Allumant un bougeoir, elle suivit de chambre en chambre jusqu'au rez-de-chaussée les traces de la somnambule, qui, sur son chemin, n'avait refermé aucune des portes qu'elle avait ouvertes. Elle arriva enfin au seuil de l'appartement de M. Gorsaz, et s'y arrêta en poussant un cri d'horreur qui porta dans toute la maison l'éveil et l'épouvante.

Totalement éclairée par la lumière nocturne qui inondait une partie de la chambre, Lucie, les cheveux épars et les yeux fermés, était assise à côté du cadavre de son mari. L'amusement puéril dont elle paraissait sérieusement occupée, annonçait que dans son cerveau les caprices de la démence s'étaient joints à ceux du somnambulisme. Elle tenait la sébile sur les genoux, cassait les rouleaux l'un après l'autre, et éparpillait sur le tapis les pièces d'or qu'elle rangeait en compartiments symétriques. Le sang épanché de la blessure du vieillard était venu se mêler à ce jeu, et la folle y teignait ses doigts en riant.

Lucie, arrachée de cette chambre fatale, ne s'éveilla que pour tomber dans des convulsions horribles, pendant lesquelles s'éteignirent les dernières lueurs de sa raison. La scène qui avait eu lieu cinq mois auparavant se renouvela plus tragique encore cette fois. L'enquête judiciaire établit d'une manière péremptoire que, dans un accès de somnambulisme, Mme Gorsaz avait assassiné son mari contre lequel, depuis la mort d'Arthur d'Aubian, elle nourrissait une haine implacable; il parut également démontré qu'en dormant, elle n'avait fait qu'exécuter un meurtre depuis long-temps médité. Parmi les membres de la chambre des mises en accusation, plus d'un pensa que le sommeil même n'excusait pas suffisamment le meurtre, et qu'il y avait lieu de renvoyer l'affaire devant le jury; mais la folie de l'accusée ayant été légalement constatée, ôta tout prétexte au procès criminel. Au lieu d'être enfermée dans une prison, la veuve du vieillard fut placée dans une maison de santé; ce qui parut trop indulgent à beaucoup de gens.

En 1838, parmi les curieux qui visitaient l'établissement de Charenton, se trouvait un citadin d'une cinquantaine d'années, frais et gras, proprement vêtu, et très bien brossé; il donnait le bras à une femme endimanchée de toutes pièces, à l'exception de la figure, et le doigt à un enfant de quatre ans, que la vanité maternelle avait martialement engaîné dans un uniforme d'artilleur. Ce groupe, image

de la félicité bourgeoise, ce dernier reflet des mœurs patriarcales, était de ceux qui font sourire malignement l'artiste et doucement rêver le philosophe.

Le chef de cette intéressante famille, qui venait de prendre son fils sur son bras pour lui mieux faire voir les pensionnaires de l'établissement, s'arrêta tout à coup à l'aspect d'une folle encore jeune et belle, qui, sans faire attention à lui, traversa le préau en murmurant plaintivement le nom d'Arthur.

— Qu'as-tu donc, monsieur Bonnemain? dit à son mari la femme endimanchée; te voilà pâle comme un linge.

— C'est de faim, répondit en recouvrant son sang-froid l'ancien forçat, devenu, grace à la dot de *son épouse*, chef d'un établissement de commerce très florissant; allons dîner; Achille s'endort; les fous ne l'amusent plus; et moi, j'en ai assez comme ça.

CHARLES DE BERNARD.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

SUÈDE ET NORVÉGE.

I.

L'hiver dure long-temps en Suède. L'année dernière, au milieu du mois de mai, la neige tombait encore à gros flocons dans les rues de Stockholm, le vent grondait sur les vagues de la mer, et les navires arrêtés par les glaces pouvaient à peine aborder dans le port. L'automne n'avait apporté qu'une mauvaise récolte. Les communications entre la Suède et les autres contrées avaient été trop vite suspendues pour que les paysans pussent faire leurs provisions, et bientôt une misère profonde se manifesta dans plusieurs provinces. Dès le mois de février, les Dalécarliens, qui en étaient réduits à faire de la farine avec l'écorce de bouleau, venaient chercher à Stockholm les moyens de subsistance qu'ils ne trouvaient plus dans leur pays. Ils arrivaient par détachemens de dix à douze personnes, hommes, femmes, enfans. C'était grande pitié de voir ces malheureux errer dans les rues de la ville avec leur besace sur l'épaule et s'en aller de porte en porte demandant d'une voix timide du travail et du pain. Une sympathie généreuse répondit à cette pauvreté honnête. Le gouvernement s'était hâté de venir à leur secours et les particuliers suivirent son exemple. Des listes de souscription furent ouvertes de toute part. Des bals et des concerts donnèrent un caractère de joie à un acte de philantropie, puis les femmes se mirent à l'œuvre et l'on fit une vente générale de leurs travaux de peinture et de broderie. Un bourgeois de Stockholm s'avisa d'apporter à cette vente un morceau de pain pétri avec l'écorce de bouleau. On le paya cent francs.

Les pauvres Dalécarliens s'en retournèrent avec les premiers rayons de soleil dans leurs montagnes. Si toutes les souscriptions ne les ont pas enrichis, elles ont au moins soulagé leur misère; elles ont été pour eux comme un témoignage de fraternité qui, en adoucissant le présent, a dû les rassurer sur l'avenir. Nulle province de la Suède ne mérite, du reste, d'exciter plus d'intérêt et d'affection que cette belle et pittoresque Dalécarlie. C'est là le sanctuaire où toutes les anciennes coutumes, toutes les religieuses croyances, se perpétuent encore par de saintes traditions. C'est la Bretagne poétique de ce pays. C'est la terre loyale où tout principe de justice, toute idée généreuse a constamment trouvé un écho et un appui. Dans les temps ordinaires, le Dalécarlien poursuit paisiblement sa vie rustique, sa vie patriarcale, au milieu des collines agrestes où il a bâti son chalet, au bord des lacs qui arrosent son humble domaine, et à le voir passer lentement le long du chemin avec sa vieille jaquette de vadmel et ses longs cheveux blonds tombant sur l'épaule, on ne soupçonnerait peut-être pas tout ce qu'il peut y avoir de vivacité dans son regard et d'énergie dans son caractère. Mais qu'un évènement grave éclate, soudain il sent bondir son cœur de Scandinave, il se lève, et de cette même main, qui naguère encore guidait patiemment le soc de la charrue, il saisit avec force l'épée qui doit le défendre. Le cri de guerre résonne ici comme dans les clans d'Écosse, le cri de liberté court de chaumière en chaumière comme dans le pays de Guillaume Tell. Ce sont les Dalécarliens qui, au XVe siècle, se ralliaient autour d'Engelbrecht pour renverser la domination danoise, et faisaient un roi d'un paysan. Ce sont eux qui cachèrent Gustave Vasa dans leurs montagnes. Ce sont eux qui promirent à Gustave III de le soutenir dans ses guerres contre la Russie devant cette même église de Mora où, deux siècles auparavant, ils avaient promis à son aïeul de le soutenir contre le Danemark. Dans l'histoire si variée et si dramatique de la Suède, le nom de la Dalécarlie n'apparaît pas fréquemment, mais quand on le rencontre, on peut être sûr que c'est toujours à l'époque la plus décisive et dans les circonstances les plus honorables.

Je quittai Stockholm le 20 mai pour prendre la route du Cap-Nord, et l'hiver qui avait tant de peine à s'éloigner de la ville s'éloignait tout aussi lentement des campagnes. En sortant du faubourg qui touche à la rue de la Reine, on entre dans une grande plaine grisâtre et monotone, coupée seulement par quelques monticules et parsemée de quartiers de roc, dernier vestige d'un bouleversement qui a dû s'étendre à toute la péninsule scandinave; car on retrouve ces quartiers de rocs au sud de la Suède comme au nord, et les paysans de la Scanie comme ceux de l'Uppland disent qu'ils ont été jetés là par les géans. Au mois de janvier j'avais traversé ces grandes plaines couvertes d'une épaisse couche de neige. Alors elles étaient tristes à voir, mais belles encore dans leur tristesse et solennelles dans leur silence. Cette fois la neige a disparu, le sol n'a pas encore reverdi. De distance en distance on aperçoit seulement quelques champs de seigle dont les épis commencent à surgir hors des sillons; tout le reste est nu; la feuille des arbres est desséchée; le gazon de la colline flétri;

nul oiseau ne chante dans les campagnes désertes; nul vent n'effleure les branches légères du bouleau ou les lourds rameaux du sapin. C'est le silence profond de l'hiver, mais un silence d'attente et d'ennui. La terre, dégagée de son linceul de mort, se tourne vers le soleil et semble chercher ses rayons, comme une ame fatiguée qui, se levant sur le tombeau de ses rêves, cherche encore une croyance qui la ranime, un amour qui la rajeunisse. Mais ce soleil du mois de mai ne répond que par quelques pâles clartés à la terre qui attend sa chaleur. Si, comme l'ont prétendu quelques savans, notre soleil doit vieillir et être un jour remplacé par un autre, je crois en vérité que celui-ci commence à tomber dans un état voisin de la caducité, et qu'on devrait bientôt en voir apparaître un meilleur.

Cette partie de la Suède est peu féconde et mal peuplée. De temps à autre on découvre, au penchant de la forêt, la maison isolée du paysan, et l'église avec son presbytère, bâtis au milieu d'une paroisse dont toutes les habitations sont souvent disséminées à sept ou huit lieues de distance. Ce que nous appelons un village n'existe que dans deux ou trois districts, mais on rencontre sur cette route plusieurs petites villes de huit à neuf cents ames, qui offrent toutes le même caractère de construction : c'est une longue suite de maisons en bois, peintes en rouge, rangées sur deux lignes, comme les tentes des armées, et qui occupent une assez grande étendue; car la plupart de ces maisons ne se composent que d'un rez-de-chaussée. Chaque famille veut avoir le sien, et se résout difficilement à le partager avec un locataire.

Plusieurs de ces villes n'étaient, dans l'origine, qu'un point de réunion pour les marchands, un assemblage de boutiques où les marchands, où les habitans de la contrée venaient faire, à certaines époques, l'échange de leurs denrées. En s'agrandissant, elles ont conservé leur première destination : chaque année il y a là des foires considérables qui durent plusieurs jours. C'est un des épisodes les plus mémorables, un des plus grands évènemens de la vie paisible du bourgeois, de la vie plus paisible encore du paysan du district.

Après deux jours de marche, nous arrivâmes à Oerebro, capitale de la Nericie. C'est une ville de quatre mille ames, bâtie près du lac Hielmar, au milieu d'une plaine étendue et quelquefois féconde. Il y a là une école latine qui réunit environ deux cents élèves; elle est dirigée par six professeurs très mal payés, comme le sont la plupart des fonctionnaires publics en Suède, mais fort zélés et fort instruits. En face de l'école, construite aux frais du roi, sur un modèle élégant, s'élève une pyramide en porphyre, sur laquelle on lit le nom d'Olaus Petri et de Laurentius, son frère. C'étaient deux pauvres enfans de forgeron, nés dans une cabane en bois que l'on montre encore aux étrangers. Ils étudièrent d'abord dans le couvent des carmélites de la ville, puis ils allèrent en Allemagne; ils virent Luther et Mélanchton, et rapportèrent dans leur pays les doctrines qu'ils avaient apprises à Wittemberg. Tous deux se firent prêtres, et tous deux historiens; mais leur destinée, qui reposait sur la même base et qui semblait devoir suivre le même cours, fut très différente : Lau-

rentius devint archevêque d'Upsal, et son frère, compromis dans une conspiration, passa le reste de sa vie en prison.

Oerebro est une cité ancienne qui ne renferme aucun édifice vraiment remarquable par sa structure ou par son ancienneté. Au bord de la rivière qui la traverse, s'élève un château habité aujourd'hui par le gouverneur de la province, et qui a été, dit-on, construit au XIIIe siècle; mais l'intérieur de la cour présente, seul, quelque vestige incomplet d'antiquité; l'extérieur a été tellement refait et replâtré qu'il a perdu son caractère primitif, et ses quatre tours basses et massives, semblables à quatre chaudières, lui donnent un aspect plus grotesque qu'imposant.

Dans plusieurs occasions décisives, les états du royaume furent convoqués à Oerebro; ce fut là qu'ils se réunirent, en 1810, pour élire un prince royal. La diète, qui plaça une nouvelle dynastie sur le trône de Suède, s'ouvrit le 23 juillet, et se termina le 21 août. L'ordre du clergé, des bourgeois et des paysans, accueillirent avec empressement le nom de Bernadotte; quelques membres de la noblesse essayèrent de lui opposer celui du prince d'Augustembourg, mais la majorité était si forte qu'elle entraîna facilement le reste de l'assemblée. Bernadotte fut élu à l'unanimité, et quelques-uns de ceux qui avaient tenté de l'écarter du trône occupent maintenant auprès de lui de hauts emplois, et peuvent être comptés au nombre de ses serviteurs les plus dévoués.

Carlstad est une jolie ville placée dans une charmante situation, entre une large rivière qu'on appelle le Klaraelf et le Wenern, l'un des plus grands lacs qui existent en Europe. La province de Wermelande, dont cette ville est le chef-lieu, ressemble par ses points de vue pittoresques à la Dalécarlie. Elle est couverte de forêts, parsemée de mines de fer et d'usines. On y trouve plus d'industrie que dans les autres provinces, quelques fabriques de drap, de verre et de papier. Mais ce qui prouve combien cette industrie est encore arriérée, c'est le peu de moyens de communication qui existent dans la province. Le gouvernement essaya d'établir, il y a quelques années, une diligence entre Carlstad et Oerebro, qui correspondait avec le bateau à vapeur de Stockholm. Elle n'a pu se soutenir. Pour voyager là maintenant, il faut avoir recours aux chevaux de poste.

La position de Carlstad pourrait dans un autre pays donner un grand développement à son commerce. Le Klaraelf qui descend des montagnes de Norwège, est navigable sur plusieurs points. Le Wenern se rejoint par le canal de Gotha à la mer Baltique. La plupart des fers en barres qui doivent être exportés, passent par Carlstad. C'est par là qu'on expédie aussi un grand nombre de bois de flottage. Cette ville s'est enrichie sans s'agrandir. Elle ne renferme que trois mille ames. C'est la résidence du gouverneur et de l'évêque. On y trouve un bon gymnase qui réunit environ cinquante élèves, et un commencement de bibliothèque. Au mois de juillet toute cette ville est pleine de paysans, de chevaux, de boutiques et de charrettes. Il y a là une des plus grandes foires de la Suède, une foire qui dure quinze jours.

La province est divisée en treize districts ou arrondissemens (hœrad). On y compte environ cent soixante-dix mille habitans, la plupart employés à la coupe des bois, au transport des fers, aux travaux des mines. Il existe au nord de cette province une colonie de Finlandais qui offre un exemple remarquable de la constance avec laquelle un peuple garde les vestiges de son origine. Cette colonie, qui se compose de douze cents ames, arriva en Suède sous le règne de Charles IX. Dans cet espace de deux siècles, resserrée de toutes parts, comme elle l'était, par des hommes parlant une autre langue et appartenant à une autre nation, elle a conservé sa langue, ses mœurs, ses traditions. La plupart de ces hommes qui sont venus chercher si loin un coin de terre à défricher, sont fort pauvres. Les uns ont bâti dans la forêt une cabane de charbonnier, d'autres possèdent une petite ferme où ils essaient de faire croître un peu d'orge et d'élever quelques bestiaux. J'en ai vu passer un dans les rues de Carlstad, que l'on distinguait facilement entre les Suédois, à l'expression toute particulière de sa physionomie, à la forme grossière de ses vêtemens, et qui disait à un de ses compatriotes : — Si je te trompe, puissent ma vache et ma chèvre mourir ! — C'est là leur imprécation habituelle. La perte de leur vache et de leur chèvre, c'est tout ce que ces malheureux peuvent imaginer de plus redoutable. Dans cet état de misère, ils gardent encore des idées d'aristocratie. Ils ont sous leur toit enfumé des arbres généalogiques dont ils comptent avec orgueil les nombreux rameaux, et il n'est pas rare de voir ces pauvres gens, qui, pour tout bien, ne possèdent souvent qu'une hache ou une charrue, refuser impitoyablement leur fille au jeune homme qui compte quelques ancêtres de moins qu'elle.

A partir de Carlstad, le paysage s'élargit et devient sans cesse plus varié et plus pittoresque. On longe les bords du Klaraelf, qui tantôt serpente mollement au pied des collines, ou se perd au milieu des bois de sapins, ou s'avance au sein de la plaine et forme de larges baies, entourées de scieries et de cabanes en bois, dont la teinte grisâtre tranche d'une manière pittoresque sur les tons verts de la forêt et les nuances bleues des flots.

Bientôt la route monte et redescend à travers des collines escarpées, couvertes de bouleaux, de sapins et de genévriers. De distance en distance on distingue un lac, on entend gronder une cascade, on aperçoit entre les tiges touffues de la forêt une plaine riante traversée par le torrent qui tombe des montagnes, ou le ruisseau limpide qui s'échappe de la grotte de rochers. Plusieurs des stations de poste par lesquelles passe le chemin sont situées au-dessus d'une colline d'où l'on voit se dérouler un large panorama d'eaux, de bois, de prairies, et alors il semble que le paysan a renoncé bien mal à propos à ses habitudes d'indolence; car on voudrait rester là et contempler les effets de lumière de ces paysages agrestes et leurs lointaines perspectives.

Nous traversons plusieurs rivières sur de longs bateaux plats où deux forts rameurs peuvent à peine lutter contre le courant. Nous passons par Strand, l'une des meilleures auberges du pays, abritée par un ravin, bâtie au bord

d'un lac, semblables à ces riantes auberges de la Suisse que le voyageur est si heureux de rencontrer après une course dans les montagnes.

A quelque distance de là sont les frontières de la Norvége, marquées par deux inscriptions. L'une porte le nom de Gustave III, l'autre celui de Charles-Jean; l'une est une œuvre d'adulation fastueuse, elle s'adresse à un roi académicien; l'autre est simple et laconique, elle convenait à un roi soldat. Le premier n'avait fait que quitter Stockholm pour venir se montrer ici aux étrangers qui menaçaient d'envahir la Suède. L'autre avait cimenté, par un traité de paix, l'union de deux nations.

La première station norvégienne est Magnor. C'est une pauvre demeure de paysans où mon compagnon de voyage et moi nous pûmes à peine trouver deux lits et un peu de lait. Mais, en voyant ces pauvres gens s'empresser autour de nous et consulter nos regards d'un air inquiet, comme pour nous demander si nous n'étions pas trop mal, nous nous sentions émus de tant de bonne volonté, et nous oubliions facilement l'étroit espace des lits et l'exiguité des provisions.

L'une des plus belles situations de cette partie de la Norvége est celle de Kongsvinger. Au sommet d'une montagne arrondie s'élève la forteresse avec son toit rouge dont les reflets éclatans produisent un singulier effet au milieu des teintes sombres de la contrée. Un peu plus bas, les maisons de la ville forment un demi-circuit protégé par le fort; au pied de la montagne, on aperçoit une large et profonde vallée, où le Glomen, chargé de blocs d'arbre qui flottent vers Christiania, revient par maints détours et s'éloigne majestueusement entre les forêts de sapins. Tout ce tableau est encadré dans une enceinte de collines dont les molles ondulations courent et s'étendent au loin comme les vagues de la mer. Les unes portent, sur leurs flancs arrondis, des cabanes en bois pareilles à celles qu'on voit dans les Pyrénées; d'autres sont couvertes de sapins, et cette forteresse, posée au sommet de la montagne, comme un nid d'aigle, cette belle rivière toute bleue dans la vallée, cette couronne de sapins verts entre les collines, forment un riant et magnifique ensemble où le regard passe tour à tour du point de vue le plus frais et le plus gracieux au point de vue le plus agreste, où, dans une heure de mélancolie, on se surprend à envier l'humble demeure du paysan, mystérieusement retirée à l'ombre du vallon, ou le chalet du pâtre, construit à l'écart au haut de la colline.

Nous avions laissé l'hiver à Stockholm; nous retrouvâmes l'été aux environs de Carlstad. Quelques jours auparavant, à midi même, nous ne pouvions quitter notre manteau. Bientôt nous fûmes forcés de chercher l'ombre et le frais, comme aux jours de la canicule. En peu de temps cette terre que nous visitons a subi un changement complet. Les nuages de plomb qui couvraient le ciel ont disparu; l'atmosphère s'est éclaircie et des flots de lumière se répandent à travers les côteaux et pénètrent dans les détours de la vallée. Déjà le gazon, fané et jauni, commence à reverdir; la sève monte sous l'écorce des arbres; les branches de bouleau se couvrent de feuilles légères qui flottent au vent comme des dentelles; les branches de genévrier poussent de petites pointes

vertes que le temps durcira en les noircissant; les sapins portent des pommes écarlates qui ressemblent à des fleurs, et les rameaux pendans et effilés du saule des marais sont chargés de grappes blanches, d'un tissu si léger qu'on les croirait prêtes à se briser au moindre vent. Dans les campagnes, la primevère ouvre, au premier rayon de soleil, son calice jaune; la violette sauvage s'épanouit au pied du rocher; le frélon commence à bourdonner autour des branches d'aubépine, et la bergeronnette voltige d'un pied léger le long du ruisseau. Au milieu de ce réveil de la nature, le laboureur s'en va semer, avec plus de confiance, l'orge qu'il espère récolter dans quelques mois, et le petit pâtre chante en reconduisant ses troupeaux au pâturage accoutumé. Et c'est ainsi que l'été vient dans le Nord, subitement, sans transition. On passe des jours de grand froid aux jours de grande chaleur; le printemps n'existe pas, ni l'automne.

Au mois de mai, la terre, surprise tout à coup par un soleil brûlant, dégèle si vite qu'elle se fend et s'éboule. La route que nous suivions était sillonnée par de longues et profondes crevasses que les paysans avaient recouvertes de longs rameaux de sapins, mais qui n'en étaient pas moins difficiles et souvent dangereuses à traverser. Les chevaux, fatigués et amaigris par l'hiver, avaient à peine la force de conduire la voiture dans ces carrières inégales et sur ce sol ébranlé qui vacillait comme une couche de terre marécageuse. Tandis qu'ils passaient à travers ces obstacles, c'était une chose touchante de voir la douceur affectueuse avec laquelle le paysan les encourageait et l'espèce d'anxiété avec laquelle il suivait leur pas. Tout ce qu'on raconte de l'amour du nomade Arabe pour son cheval, peut être appliqué au paysan norvégien. Le long de la route, quand nous arrivions au relai, nous voyions notre cocher s'approcher avec compassion de ses chevaux, prendre le pan de sa redingote pour leur essuyer la bouche, les yeux, et partager avec eux son morceau de pain. Nous ne pouvions pas affliger ce pauvre homme en tourmentant les malheureuses bêtes chétives dont il avait vraiment raison d'être inquiet. Nous les laissions aller tranquillement leur chemin, et, au lieu d'arriver à Christiania à huit heures du soir, comme nous l'avions pensé, nous n'y arrivâmes qu'à trois heures de la nuit.

II.

Si c'est pour le voyageur une grande joie de visiter une terre étrangère, d'observer de nouvelles mœurs et de nouveaux points de vue, il en est une moins vive peut-être, mais non moins douce, celle de revoir les lieux où il a déjà été. On entre avec une sorte de recueillement dans une ville que l'on connaît déjà. A mesure qu'on en approche, les souvenirs qu'elle nous a laissés et qui dormaient au fond du cœur, se réveillent l'un après l'autre; des voix chéries bourdonnent à l'oreille, et des images, qu'on se plaît à faire renaître, flottent devant les yeux. Il y a là telle rue où l'on a passé quelques heures d'indolence

ou d'étude, et que, de loin, l'on cherche entre toutes les autres. Il y a le long du bois, le long de la grève, telle pointe de gazon, tel roc désert où l'on a rêvé et où l'on veut aller rêver encore. Et puis on arrive, et, sans y songer, sans se dire où l'on va, on se trouve devant la maison que l'on a le plus regrettée et à laquelle on pensait le plus souvent de loin. Quel bonheur si elle est restée la même, si rien n'est changé ni à la façade, ni au perron, ni à la couleur de la porte et à la forme des rideaux. On frappe un coup rapide et sonore qui doit dire à ceux qui l'entendent : Ouvrez! c'est un ami. Et voilà qu'une figure riante apparaît; un regard affectueux s'unit à votre regard, une main cordiale serre votre main; un cri de surprise et de joie retentit dans toutes les salles, et toute la famille accourt, père, mère, neveux, cousins, et jusqu'aux petits enfans qui ne peuvent encore que bégayer votre nom. On s'asseoit à la table commune et l'on se demande ce que l'on est devenu pendant de longs jours, pendant de longs mois de retraite ou de voyage. Chacun raconte, l'un après l'autre, son odyssée; et toujours on questionne, et toujours il semble que les réponses arrivent trop lentement; heureux si ces récits du cœur ne sont pas interrompus par un soupir, si une larme ne trouble pas l'éclair d'un regard joyeux, si, quand vous prononcez un nom chéri, on ne vous montre pas une place vide et un crêpe de deuil; car c'est ainsi qu'est faite la vie humaine : on se quitte en se disant au revoir. On revient..... Hélas! il fallait se dire adieu! adieu pour toujours!

Les hommes du Nord sont fidèles à leurs souvenirs. Ailleurs ce serait peut-être une épreuve dangereuse que d'aller demander de l'amitié après deux ans d'absence. Ici vous pouvez le faire sans crainte. Ici toute promesse d'affection est sacrée; le temps n'amène pas l'oubli du cœur, et l'absence ne légitime pas le parjure. Voilà pourquoi ceux qui ont voyagé dans le Nord aiment à y revenir; voilà pourquoi je trouvais bien long le chemin qui me ramenait à Christiania; le ciel de Christiania n'était pas aussi pur que je l'avais vu dans le cours d'un autre été; ses bois n'étaient pas aussi verts, ni ses gazons aussi fleuris; mais le langage de ses habitans était aussi simple, aussi cordial, et leur maison, aussi hospitalière.

Quelques jours après, une légère carriole norvégienne nous conduisait au haut des montagnes qui entourent les forges de Bœrum et sur la pointe du Krogkleven. C'est de là que j'avais vu, un an auparavant, la route du Nord se dérouler à mes pieds. Mais alors je n'avais fait que la regarder de loin, et cette fois j'allais la suivre dans toute sa longueur.

Au bas de ces rochers sauvages du Krogkleven, où l'on n'entend que le bruit de l'eau qui tombe au fond des précipices, le gémissement des sapins courbés par la tempête, ou le cri des charretiers qui poussent avec peine leur cheval fatigué sur le chemin raboteux et taillé à pic; au bas de cette barrière de montagnes et de forêts, s'étend le Tyrifiord, vaste golfe, qui se rejoint par une rivière à celui de Drammen, et le Ringrig (royaume de Ring), l'une des plus riantes parties de la Norvége. Ici le sol produit abondamment l'orge et le

seigle; les pâturages sont couverts d'une herbe touffue. Les habitans portent sur leur physionomie une expression de bien-être; les fermes, répandues à travers la vallée et la colline, sont grandes et bien bâties, et l'église, ornée avec une sorte de luxe, annonce l'aisance générale des paysans de la contrée.

A Nordrhaug, nous allâmes voir le presbytère, illustré par un acte de courage et de patriotisme. C'était en 1716, pendant que la Suède était en guerre avec le Danemark. Un détachement de huit cents soldats suédois arriva un soir d'hiver dans ce presbytère; il devait partir le lendemain pour s'emparer des mines d'argent de Kongsberg. Anna Collbiœrnsen, la femme du prêtre, parvint à tromper la surveillance des nouveau-venus, et envoya un messager à une compagnie de dragons norvégiens, campée à quelque distance. A minuit, cette compagnie traverse sur la glace le golfe de Steen, entoure le presbytère, et les Suédois, attaqués à l'improviste, furent tués ou faits prisonniers. Le nom d'Anna Collbiœrnsen est vénéré dans ce pays; le prêtre de Nordrhaug montre, comme des reliques, quelques meubles dont elle s'est servie; les femmes du Ringrig racontent son histoire, et l'église garde son portrait.

L'aspect de la contrée prend un caractère plus austère et plus imposant, lorsqu'on arrive sur les bords du Randsfiord. Les eaux de ce golfe coulent entre de hautes forêts de sapins, majestueuses et sombres. Pendant un espace de plus de vingt lieues, la route monte et descend sans cesse, pour remonter encore de colline en colline, de rocher en rocher; quelquefois on entre sous une voûte de sapins, serrés l'un contre l'autre, où l'on n'aperçoit que le ciel et la verdure des bois; puis la forêt s'élargit, et l'on distingue, à travers ses avenues profondes, une rivière qui serpente, un vallon qui fuit dans l'ombre comme une pensée mystérieuse.

Un soir, sur une de ces sommités élevées, sur le Hœikors (haute croix), nous fûmes surpris par un de ces magnifiques points de vue que l'on contemple dans une muette admiration, et que nulle plume ensuite ne peut décrire : d'un côté nous apercevions une vaste forêt, de l'autre une immense plaine dont les vagues contours se perdaient dans le lointain. Ici les eaux du golfe, déjà plongées dans l'ombre et endormies; là, le lac d'Ena, étincelant comme un miroir aux rayons du soleil couchant, et devant nous de longues lignes de montagnes bleuâtres, échelonnées l'une sur l'autre, couronnées par des pics de neige. Et, de quelque côté qu'on se tournât, on n'entrevoyait aucune trace humaine et aucune habitation; aucune voix ne s'élevait dans l'air. C'était une de ces solitudes solennelles où, dans le silence de la nature, on entend une voix mystérieuse qui résonne jusqu'au fond de l'ame. Là haut était le calme pieux, le recueillement; un peu plus bas, l'orage et la destruction. Nous traversâmes une forêt de sapins, abandonnée par les hommes et dévastée par les élémens. De grandes tiges avaient été enlevées de terre par le vent, d'autres déracinées par l'eau qui mine sans cesse le sol où elles s'élèvent, d'autres desséchées par le temps. Celles-ci tombaient comme un pont sur le torrent, celles-là étaient enfoncées dans les marais; les plus robustes essayaient de lutter

contre l'ouragan qui avait déjà mutilé leurs branches et brisé leurs sommets; les plus vieilles s'en allaient par lambeaux. C'était un désordre général, un bouleversement pareil à celui que les voyageurs ont observé dans les forêts vierges de l'Amérique.

Nous quittâmes ces scènes de dévastation pour descendre dans les vertes campagnes arrosées par le lac Miœssen. Tout ce district est occupé par une population active et industrieuse : des fabriques de verre s'élèvent le long de l'eau, la fumée du feu de forge tourbillonne au-dessus des bois, et le bruit de la scierie attire les regards au fond du ravin. Le pays est varié et pittoresque, entrecoupé de forêts de bouleaux et de sapins, de pâturages et de champs ensemencés; tantôt une vallée s'ouvre entre les côteaux, pareille aux jolies vallées de la Suisse, et tournoie au loin, traversée par un ruisseau d'argent; tantôt des masses de roc, revêtues de quelques plantes chétives, se dressent fièrement au bord du chemin; tantôt les collines, chargées d'arbres, descendent jusqu'au bord du lac, et les bouleaux laissent flotter dans son onde leurs longues branches couvertes d'une verdure naissante. Et le lac est charmant à voir avec ses détours capricieux, ses baies entourées de bois, et ses flots limpides où le côteau se reflète, où la barque, à la voile blanche, passe comme une aile de cygne.

De l'autre côté du Miœssen, on aperçoit une trentaine de maisons disséminées sur le plateau. C'est le village de Lille-Hammer, qui aspire à porter le nom de ville, et qui pourrait bien l'obtenir un jour, s'il continue à prendre l'accroissement qu'il a pris dans l'espace de quelques années. En 1825, ce village avait si peu d'importance, qu'il n'était pas même mentionné dans les ouvrages de statistique. On y compte deux cent cinquante habitans. Toutes ses maisons sont occupées par des marchands dont le commerce s'étend d'un côté jusqu'aux populations voisines de Randsfiord, et de l'autre jusqu'au Dovrefield. Déjà ce village réclame des priviléges de cité. Il demande à avoir un dépôt de banque. Et qui le croirait? Il publie un journal qui a plus d'abonnés que *la Minerva* ou le *Dagligt-Allehanda* de Stockholm. C'est l'*Oplands-Tidende*, petite feuille in-4° qui paraît deux fois par semaine, et que nous avons retrouvée avec le *Constitutionnel* de Christiania, dans toutes les paroisses du Gulsbrandsdal. Un fait qui mérite aussi d'être cité pour l'instruction des voyageurs, c'est que l'auberge de Lille-Hammer est la seule où l'on puisse avoir du vin. Dans toutes les autres nous n'avons trouvé qu'une boisson acide décorée du nom de bière, et du lait.

En quittant Lille-Hammer, on entre dans le Guldbrandsdal, grande et fraîche vallée qui a près de quatre-vingts lieues de longueur sur une ou deux de largeur. Elle est traversée par le Loug, qui se jette dans le Miœssen. Ce n'est pas la partie la plus imposante et la plus grandiose de la Suède; mais c'est au moins l'un des districts les plus poétiques et les plus beaux de tout ce vaste et beau pays. Ici les vieilles mœurs, les vieilles chroniques se sont perpétuées d'âge en âge comme dans la Dalécarlie. Les paysans parlent un dialecte qui tient le milieu

entre la langue des sagas et le norvégien actuel. Les hommes portent encore, les jours de dimanche, leur costume national, le grand habit en vadmel gris, à boutons brillans, les culottes en peau brodées, les souliers à boucles d'argent. Les femmes portent, comme en Islande, des ceintures d'argent. On nous a montré une jeune fille revêtue de ses habits de fiancée. On l'eût prise pour une des anciennes reines de Norvège. Sur ses longs cheveux flottans, elle portait une couronne à pointe dorée et couverte de plusieurs petites pierres d'argent taillées en forme de losange, de feuilles d'arbres et de croissans; autour du cou une grande chaîne à laquelle étaient suspendus trois cœurs ciselés avec art, et une médaille. Deux de ces cœurs renfermaient une éponge, le troisième ne s'ouvrait pas. Elle avait un pourpoint en damas rouge, pareil à ceux des chevaliers du moyen-âge, orné d'une broderie en or et entouré d'une ceinture en velours noir avec des plaques de métal. Sous le pourpoint, qui tombait jusqu'aux genoux, un jupon en soie violette descendait jusqu'à la cheville du pied, et des bas de vadmel, des souliers brodés avec une pointe à la poulaine, complétaient son costume. La seule innovation que la civilisation eût apportée à cet habit antique, était une paire de gants blancs en fil d'Écosse. Toutes les familles n'ont pas le moyen d'avoir ce riche vêtement, mais il reste comme un héritage précieux dans certaines maisons, et on le prête aux jeunes filles qui se fiancent.

Cette vallée a été habitée par plusieurs rois. On rencontre à chaque instant de larges tumulus en pierre, recouverts de gazons, où ces chefs de tribus se faisaient ensevelir avec leurs armes. Les paysans connaissent l'origine de ces tumulus, et les traditions qui s'y rattachent. A Hundtorp, je cherchais le tombeau du vieux Gudbrand qui, d'après la chronique populaire, a donné son nom à cette province. Une vieille femme qui s'en allait conduire ses chèvres au pâturage, s'offrit à me le montrer, et me raconta, chemin faisant, toute la saga de Gudbrand et celle de Olaf-le-Saint.

On montre aussi sur la colline l'endroit où ces rois ont demeuré, et l'on ne cite pas sans un certain sentiment de respect les familles de paysans, jadis puissantes, à présent appauvries, qui peuvent faire remonter leur histoire jusqu'à ces vieilles souches de noblesse. Un jour, nous dînâmes avec un descendant de Harald-Harfager. C'est le propriétaire d'un *Gaard* qui a été jadis, dit-on, habité par un roi. Quand nous commençâmes à lui parler de sa noblesse, il se redressa avec fierté et prit une pose majestueuse. Quand M. Mayer, notre compagnon de voyage, manifesta le désir de faire son portrait, il demanda comme une grace qu'on lui accordât le temps de quitter l'habit qu'il porte chaque jour pour prendre sa large veste en vadmel et sa culotte brodée. Pendant qu'il posait, il prenait de temps à autre un petit air fanfaron qui ne lui allait pas trop mal. « Priez votre compatriote, me disait-il en levant la tête et en rejetant sur l'épaule ses longues boucles de cheveux, de me faire de larges épaules, afin qu'on voie que je suis encore en état de me mesurer avec quatre ou cinq hommes. » Mais il n'avait pas besoin que l'on ajoutât rien à l'expression énergique de sa figure, ni à la force musculaire de ses membres. C'était

un homme de soixante ans, dont la forte constitution, le regard plein de fierté, me rappelaient tout ce que les sagas racontent des Vikinger norvégiens. Il n'a point de document écrit qui constate son illustre origine; mais la tradition de ses pères la lui a révélée, et il croit à sa généalogie aussi fermement que s'il la voyait gravée en lettres d'or sur une table de marbre. Il est paysan et il a épousé la fille d'un paysan, noble comme lui, et ses fils cultivent comme lui la terre; mais ils savent que leur père descend d'un des plus puissans rois de Norvège, leur mère, d'un des vieux jarl de Bergen, et le dimanche, quand ils vont à l'église, ils passent au milieu de la foule avec une sorte de dignité.

Le vallon de Guldbrandsdal est resserré entre deux chaînes de montagnes, partagées par grandes masses. Quelquefois la plaine s'élargit, et, de chaque côté de la rivière, on aperçoit de jolis enclos de verdure et de charmantes habitations. Quelquefois la rivière seule occupe le fond de la vallée, et la route serpente sur les flancs du rocher, au-dessus d'une pente perpendiculaire, garnie seulement d'une balustrade en bois, délabrée; quelquefois les montagnes se resserrent et forment une longue suite de bassins arrondis, terminés au nord par des pics de neige. On s'en va ainsi d'une enceinte à l'autre, et à chaque instant le paysage change. Ici ce sont d'énormes blocs de rocher qu'une révolution inconnue, un tremblement de terre dont l'histoire ne parle pas, a détachés de leur base et précipités, comme une avalanche, jusque dans la prairie; là des collines, parsemées de groupes d'arbres, revêtues d'un gazon fleuri, qui s'inclinent vers la rivière, et portent sur leurs flancs des églises et des chalets; plus loin, des forêts touffues, où le jour pénètre à peine; puis la cascade dont l'on entend de loin le retentissement et qui apparaît aux deux côtés de la vallée, tantôt tombant à larges flots unis comme une nappe d'argent, tantôt courant comme un cheval fougueux, se tournant avec fureur dans le lit étroit qui la resserre, et puis roulant, comme la foudre, de roc en roc, de chute en chute, avec des flocons d'écume blancs comme la neige, et des tourbillons de poussière que la lumière colore comme un arc-en-ciel.

La plupart des chalets sont dispersés à travers les bois et aux sommets des montagnes. Les pauvres gens qui les habitent vivent dans un grand isolement. Les moyens de communication avec leurs plus proches voisins sont toujours assez difficiles, et quelquefois impraticables. Ils restent là silencieusement dans l'humble maison qu'ils ont héritée de leur père, et meurent sur le sol où ils sont nés. Un ami prend le mort sur son dos, l'emporte à l'église, et tout est dit. Un homme est mort, sans faire plus de bruit qu'une feuille qui tombe, qu'une fleur qui se fane; un homme est mort sans laisser plus de vide dans le monde qu'une goutte d'eau qui se perd sur les sables de la grève n'en laisse dans l'Océan. C'est ici qu'il faut relire l'élégie de Gray et parler des génies ignorés, des vertus sans retentissement, des parfums perdus dans l'air. J'ai bien souvent questionné les paysans norvégiens sur ce qui se passait autour d'eux, et j'en ai trouvé un grand nombre qui ne connaissaient pas même le nom des hautes montagnes situées à deux milles de distance, ni le nom des

stations de postes voisines. Le tertre de gazon où s'élève leur chalet, la vallée où est bâtie leur église, voilà tout leur monde. Il faut un concours de circonstances peu communes pour qu'ils aillent au-delà.

Presque tous cependant apprennent à lire et assez souvent à écrire. Il y a dans chaque paroisse, ou une école fixe (fastskole), ou un maître ambulant, qui va passer, chaque année, quinze jours dans une maison, quinze jours dans une autre, jusqu'à ce qu'il ait parcouru tout son district. Quand il est parti, la mère de famille a soin de faire répéter à ses enfans les leçons qu'ils ont reçues; puis le maître revient l'année suivante, et continue l'œuvre qu'il avait commencée. Aucun enfant ne peut être confirmé s'il ne sait au moins lire, et il en est bien peu qui échappent à cette loi. Dans beaucoup de paroisses, les paysans les plus aisés forment entre eux une société de lecture (læseselskab). Ils paient une contribution d'un franc par année, et achètent des livres qui passent de main en main, et retournent ensuite au dépôt général. Le pasteur est ordinairement le président de la société, et le maître d'école en est, pour ainsi dire, de droit le bibliothécaire. Ils s'abonnent aussi aux journaux, et celui qui, d'après son tour d'inscription, les reçoit le premier, doit les transmettre au bout de quelques jours à ses voisins. De cette manière les nouvelles ne vont pas vite; mais un peu plus tôt, un peu plus tard, elles finissent par arriver; et le dimanche, quand les membres de la société littéraire se trouvent réunis sous le portail de l'église, ils causent des affaires d'Espagne, des affaires de Hanôvre. C'est ainsi que la politique poursuit son chemin; et là où elle ne peut pas courir le grand galop, elle se résigne à marcher à petits pas, plutôt que de ne pas marcher du tout.

Les larges pâturages des montagnes ont décidé les paysans à s'en aller bâtir leur cabane sur ces sommets élevés. Le long de la route, on ne trouve qu'à des distances de plusieurs lieues la ferme servant de station, de poste et d'auberge. Cette ferme, ou, pour employer l'expression technique du pays, ce gaard, est d'ordinaire un établissement d'agriculture assez important. Il se compose d'une grande maison en bois et de quatre ou cinq plus petites. La première est réservée à la famille du paysan et aux voyageurs; une autre est habitée par ses gens; la troisième sert de grange et d'écurie; la quatrième renferme les provisions; la cinquième les ustensiles de travail. Une sixième maison, également bâtie en bois, mais située à l'écart, sert de four. Le gaard forme à lui seul un petit monde, une colonie de laboureurs et d'ouvriers. Tandis que les filles du paysan tissent la toile et façonnent les habits de vadmel, lui-même forge ses instrumens, ferre ses chevaux, répare ses voitures. Il est loin de tout atelier, de tout magasin; il faut qu'il sache d'avance s'approvisionner de tout ce dont il a besoin et suppléer à ce qui lui manque par sa propre industrie.

Le corps principal de logis est construit avec des poutres arrondies au dehors, aplaties au dedans, posées l'une sur l'autre et calfeutrées avec de la mousse. Ce n'est souvent qu'un rez-de-chaussée large et élevé. Quelquefois il est surmonté d'un étage. De chaque côté sont les chambres à coucher; au milieu une

grande salle ornée d'un miroir et de quelques vieilles mauvaises gravures. C'est la salle de réception des voyageurs et la salle à manger de la famille du paysan, aux jours de grande fête. Il n'est pas rare de trouver là de belles pièces d'argent massif, qui ont passé d'âge en âge dans la même maison et que le propriétaire ne voudrait vendre à aucun prix. Ce que l'on trouve aussi presque partout, c'est du linge d'une finesse et d'une blancheur remarquables. Mais le luxe des auberges du Guldbrandsdal ne va guère plus loin, et le voyageur qui aurait des habitudes gastronomiques trop fortement enracinées ne doit pas venir dans ce pays. Dans un grand nombre de stations, on n'a pu nous donner que des œufs et du lait, du pain noir et de la galette de seigle qu'on appelle flat-brœd. Dans quelques autres, on nous servait un morceau de lard rance, ou quelques menus poissons. Le vin est inconnu à la plupart des paysans. Ils boivent de l'eau-de-vie de grains, du lait mêlé avec de l'eau, et, dans les grandes circonstances, de la mauvaise bierre où il entre fort peu d'orge et fort peu de houblon.

Le Guldbrandsdal passe pour une province riche et très peuplée. Mais la plus grande partie de la population de Norvége est disséminée à travers champs. Sur toute la route de Christiania à Drontheim, c'est-à-dire sur un espace de cent cinquante lieues, on ne trouve pas une seule ville et pas même un village, si l'on en excepte Lille-Hammer, et toute l'aisance dont les habitans de cette belle vallée peuvent jouir dépend d'un coup de vent ou d'un rayon de soleil. Si la neige couvre trop long-temps le sol, si la gelée arrive trop tôt, adieu leurs espérances de récolte, adieu le fruit de leurs travaux. Le champ de seigle ne donne pas de grains, l'enclos ne porte pas d'herbe, et ils en sont réduits quelquefois à tuer leurs bestiaux, faute de foin pour les nourrir.

L'année dernière a été pour tout le Nord une année de douloureuse mémoire. Depuis les bords du Sund jusqu'aux montagnes du Dovre, nous ne voyions que des traces de misère. Plusieurs familles ne trouvant plus aucun moyen de subsister, quittaient leur chétive cabane et s'en allaient à de longues distances chercher du pain et du travail. Un matin nous rencontrâmes une pauvre femme avec ses trois enfans. L'un d'eux était attaché sur son épaule et enlaçait ses petits bras autour de son col; un autre la tenait par la main, et une jeune fille d'une dizaine d'années, dont la misère n'avait pas altéré encore la gracieuse figure, était debout près de son frère, le front baissé, les mains jointes, dans une attitude pleine de résignation et de mélancolie. Je demandai à la mère d'où elle venait. Elle me dit qu'elle habitait un gaard dans le voisinage, que la misère avait forcé son mari de partir pour Drontheim où il espérait trouver de l'ouvrage, et qu'elle allait le rejoindre dans cette ville. En nous racontant ses douleurs, la malheureuse étendit ses deux mains sur la tête de ses enfans, comme pour nous dire que là était sa plus grande douleur. Puis elle pleura; et quand nous lui eûmes donné notre faible aumône, elle nous remercia long-temps et pria Dieu pour nous, et ses enfans priaient avec elle.

Les églises du Guldbrandsdal, comme presque toutes celles de Norvége,

sont en bois, peintes en rouge, surmontées d'une pointe aiguë, et dans quelques districts, recouvertes sur les quatre côtés de larges dalles d'ardoise. Elles sont ordinairement situées aux environs de la route, et leur nef avec ses deux ailes en forme de croix, leur flèche élancée, leur teinte pourpre au milieu d'un paysage vert, forment un effet assez pittoresque. Mais on ne les trouve qu'à de grandes distances l'une de l'autre. De Lille-Hammer jusqu'à Jerkind (environ cinquante lieues) nous n'avons compté que quatre églises paroissiales (Hovedkirke) et quelques succursales (annexkirke.) Ordinairement le prêtre de la paroisse a trois ou quatre succursales à desservir. Il y va prêcher une fois par mois, ou une fois tous les quinze jours s'il a un chapelain. Il y a des gaard, dans sa paroisse, qui sont situés à huit ou dix lieues de lui. C'est pour les paysans un rude devoir à remplir que de s'en aller porter si loin l'enfant qui doit être baptisé ou le mort qui doit être enseveli. On nous a raconté que, dans une de ces paroisses, les pauvres gens n'ayant pas le moyen d'entreprendre de tels voyages et de payer le prêtre et le sacristain, avaient pris le parti d'enterrer leurs morts eux-mêmes, sans se soucier des cérémonies religieuses. Mais le gouvernement vient d'imposer une amende à tous ceux qui transgressaient de cette sorte les lois de l'église.

Plusieurs de ces chapelles de campagne nous ont frappés par leur jolie situation au milieu d'une enceinte de bouleaux, au bord d'un lac. Nous sommes restés plus d'une heure près de celle de Quam, à regarder les hautes chaînes de montagnes, les contours de la vallée et les tombes du cimetière. Ces tombes sont en pierre grise, recouvertes d'arabesques dessinées avec une élégance remarquable et sculptées avec art. Toutes portent une inscription accompagnée d'une maxime pieuse ou d'un dernier adieu. Sur un tertre de gazon qui cachait le corps d'un enfant mort à l'âge de quelques mois, j'ai lu cette épitaphe composée par un poète du pays : « La mort m'a enlevé celle qui m'a donné le jour, et moi je suis mort dans la même année. Oh ! je suis heureux. Je n'ai connu ni le monde, ni père, ni mère. Mon chemin s'en allait vers le ciel. Je demeure parmi les anges. »

Quam est situé au pied de la montagne de Kringlen, le Morat de la Norvége. En 1611, la guerre ayant éclaté entre la Suède et le Danemark, Gustave-Adolphe envoya un de ses officiers en Écosse pour recruter des troupes. Il revint avec un corps d'armée qu'il conduisit à Stockholm, et laissa derrière lui un autre corps de neuf cents hommes, commandés par le colonel Sinclair qui devait se joindre aux Suédois que Gustave-Adolphe avait promis d'envoyer. Sinclair débarqua sur la côte de Romsdal et traversa paisiblement cette province. Mais quand on apprit son arrivée dans le Guldbrandsdal, les habitans de plusieurs paroisses se réunirent au sommet des montagnes pour leur fermer le chemin. On fit passer de l'autre côté du fleuve un homme monté sur un cheval blanc qui devait suivre la marche des Écossais, et se trouver toujours en face d'eux, afin qu'en jetant les yeux sur lui, les Norvégiens postés sur la montagne, pussent voir où étaient leurs ennemis. On envoya aussi de l'autre

côté du fleuve une jeune fille qui, en faisant retentir au loin son cornet rustique, attira sur elle l'attention de Sinclair et de ses soldats. Un guide dévoué au parti norvégien conduisit les malheureux par la route la plus étroite et la plus escarpée. Au moment où il parvint au pied d'une des sommités du Kringlen, le paysan à cheval s'arrêta, les Norvégiens firent rouler des masses de pierre et des blocs de sapins sur les Écossais; puis se précipitant au bas de la montagne, ils les attaquèrent avec impétuosité et les défirent complètement. Sinclair fut tué et enterré entre Quam et Vig, au pied d'une croix sur laquelle un habitant d'un gaard voisin a fait placer une inscription. A l'endroit où fut livrée la bataille, on a mis aussi une inscription qui serait plus intéressante si elle était moins fastueuse.

Un matin, nous quittions les riantes vallées du Guldbrandsdal, et les fraîches prairies arrosées par le Lougen, pour gravir les montagnes arides. Le ciel était d'un bleu limpide. Quelques brouillards, pareils à des voiles de gaze, flottaient sur la cime verte des sapins, et s'entr'ouvraient au souffle de la brise, puis se découpaient en légères banderolles et se dispersaient dans les airs. La porte du châlet s'ouvrait aux premiers rayons de l'aurore, et la jeune fille conduisait vers le pâturage les génisses au poil fauve et les brebis avec leurs agneaux; autour de nous tout s'éveillait gaiement dans la nature. La grive au plumage gris piqueté de noir courait de branche en branche en poussant son cri aigu; le bourdon voltigeait sur les branches pendantes du bouleau, et la cascade roulant entre les rocs s'argentait aux rayons du soleil, tandis que dans le fond de la vallée la rivière, plongée encore dans l'ombre, coulait nonchalamment entre les forêts. Je m'arrêtai pour regarder encore ce tableau plein d'attraits, puis je dis adieu avec tristesse à ces vallons que j'avais parcourus joyeusement pendant plusieurs jours, à ces chalets où j'avais rêvé plus d'une fois d'aller ensevelir ma vie, à ces paisibles familles de paysans qui m'avaient séduit par leur cordialité et que je ne reverrais peut-être jamais.

A partir de Luurgaard, l'aspect de la contrée change complètement : on traverse un torrent impétueux sur un pont fragile; on gravit un chemin escarpé, suspendu au haut d'un précipice; puis voici le sol qui commence à s'appauvrir, voici les côteaux rocailleux qui ne portent plus, sur leurs flancs décharnés, que quelques plantes débiles; voici les plaines de sable et les terrains marécageux. De tous côtés les habitations disparaissent, les arbres sont plus rares et plus chétifs. Dans une enceinte de broussailles, entre Luurgaard et Tofte, on nous demanda l'aumône. C'était une jeune fille tellement défigurée qu'on ne pouvait plus distinguer son sexe, et tellement mal vêtue qu'on voyait ses membres amaigris grelotter sous ses haillons. Bientôt d'autres enfans, qui gardaient comme elle des troupeaux dans la campagne, accoururent autour de notre voiture en implorant, d'une voix lamentable, un peu de pain ou quelques skellings. Rien qu'à les voir si jeunes et si misérables, si faibles et si abandonnés, on se sentait ému jusqu'au fond de l'ame, et quand ils nous tendaient leurs pauvres petites mains, pour exciter notre compassion ou nous

remercier, nous distinguions sur tous leurs doigts les traces d'une maladie hideuse. Hélas! il faudrait bien peu pour les tirer de cet abîme de souffrances, et leur unique secours est celui que leur laisse tomber en passant la pitié de quelque voyageur.

A mesure que nous avançons, la végétation va toujours en s'amoindrissant, les animaux eux-mêmes semblent dépérir. Les vaches qui paissent dans les champs sont maigres et efflanquées, les chevaux petits et sans force. Au-delà de Lie, nous ne voyons plus autour de nous qu'une terre inculte, parsemée çà et là de quelques arbrisseaux. Les montagnes qui nous environnent sont couvertes de neige, et la neige encombre encore le chemin, et des couches de glace couvrent la moitié des lacs. De distance en distance les paysans ont élevé des pyramides en pierre, afin de pouvoir reconnaître leur route pendant l'hiver, car la neige alors efface toutes les sinuosités du terrain et s'élève au niveau des habitations.

Nous passions vers le soir au milieu des landes désertes. Un ciel pur et étoilé s'étendait sur ces plaines marécageuses, sur ces côteaux dépouillés de verdure, et devant nous les pics de neige étincelaient aux derniers rayons du soleil. D'un côté, tout portait le caractère de la désolation; de l'autre, tout était magnifique et resplendissant de lumière. J'ai rarement vu un spectacle plus imposant.

A Fogstuen, nous ne trouvâmes qu'une chétive cabane en bois, où l'on nous donna quelques maigres chevaux, et nous continuâmes notre route à travers le même sol aride, le même désert et le même silence jusqu'à Jerkind.

X. Marmier.

(*La suite à un numéro prochain.*)

Mlle RACHEL

DANS LA COMÉDIE.

(30 AVRIL 1839.)

La Harpe (lorsque Racine revient au monde, il doit être permis de nommer La Harpe,) La Harpe a remarqué avec justesse qu'il n'était pas rare de voir un poète de vingt ans débuter au théâtre par une tragédie remarquablé. La tragédie, en effet, c'est la passion, et la jeunesse est passionnée avant tout. Au contraire, ajoute encore La Harpe, une bonne comédie n'est presque jamais l'ouvrage d'un jeune homme. Il faut, pour la produire, avec le génie qui invente et l'art qui dispose, cette profondeur de jugement qui est le don des années, et cette science du cœur humain qui ne s'achète ordinairement que par la perte des plus chères illusions. Or, entre le poète dramatique et l'acteur qui se charge de porter devant la foule le nom et le masque des personnages d'un drame, il existe des analogies assez intimes pour que, au premier abord, ce qui est vrai de l'un paraisse l'être également de l'autre. Ainsi un jeune acteur aurait plutôt chance de réussir dans la tragédie. C'est là, selon nous, une erreur. Il est plus facile qu'on ne le croit de se former à l'imitation fidèle des mœurs et des caractères, ce qui est le fond du talent d'un bon comédien. Le poète comique sera impuissant à créer, s'il n'a beaucoup vu, beaucoup comparé, beaucoup réfléchi. Mais une fois l'œuvre éclose, ce qu'il y a mis de la science de la vie peut, jusqu'à un certain point, suppléer chez l'acteur à l'expérience que celui-ci n'a pas encore. L'acteur, dès que vous l'aurez mis sur la voie, n'a plus qu'à regarder autour de lui, pour y trouver les originaux dont il a besoin. Il les reconnaît aussitôt à l'air et à la démarche. La comédie lui donne la clé du monde réel, et, averti par elle, il le comprend plus vite,

à peu près comme le statuaire étudie avec plus de fruit le modèle vivant, quand il a long-temps pâli sur le marbre des chefs-d'œuvre antiques. Ce ne sera donc pas une raison pour que le comédien se croie dispensé de recommencer pour son propre compte les patientes études du poète ; au contraire, c'est à ce contrôle incessant de la poésie par la réalité qu'il devra d'atteindre aux limites de son art. Mais on conçoit à merveille qu'un jeune homme doué de pénétration et d'intelligence arrive de bonne heure à rendre avec naturel ce qui peut-être a coûté une vie entière de recherches et d'observation. J'ai vu Molière joué par des enfans. Eh bien! c'était encore Molière. Cette vérité de l'action et des caractères les avait si fortement saisis, que dans l'étroite enceinte d'un collége, ils avaient fini par découvrir un monde assez semblable au fond à celui qu'ils ne connaissaient pas encore.

Ces réflexions m'ont à peine rassuré, et j'avais pourtant besoin de l'être, quand j'ai entendu dire que Mlle Rachel allait tenter l'épreuve de la comédie. Talma, dans ses vieux jours, s'avisant de jouer le Danville de *l'École des Vieillards*, c'était une fantaisie comme une autre. Pourquoi cette fantaisie ne lui serait-elle pas venue, comme aux princes, parfois, celle de se cacher sous un nom plébéïen? D'ailleurs, après Charles VI et Nicomède, quelles bornes assigner au génie de Talma? Quel autre obstacle que la mort pouvait désormais l'arrêter? Mais cette jeune fille qui, du premier coup, vient d'atteindre à la hauteur d'Émilie, à la passion véhémente et jalouse d'Hermione, à la dignité mélancolique de Monime, quitter le bandeau de Camille pour le bonnet à ruches des servantes de Molière! tant d'audace m'épouvantait. J'avais peur que ce ne fût là un caprice d'enfant gâté, et si j'ose dire toute ma pensée, il se mêlait à mon effroi quelque peu de mauvaise humeur. C'était donc trop peu pour son ambition que de tenir sans rivale le sceptre éclatant de la tragédie, que d'avoir attiré et retenu de force Paris et la France entière sur les bancs déserts du Théâtre-Français, d'avoir enfin ramené Racine triomphant au milieu d'une génération qui ne le connaissait plus que de nom, et où beaucoup avaient écrit ce nom sur la coquille de l'ostracisme romantique! Avoir conquis par soi-même une telle gloire, et l'aventurer ainsi de gaieté de cœur dans un pays où le moindre échec fait oublier les plus belles victoires! prenez-y garde, enfant. On dira, demain, que vous avez laissé sur la place votre génie de tragédienne; on dira qu'après avoir joué Dorine en furie grecque ou romaine, vous ne savez plus faire parler Hermione qu'en servante de théâtre, et que pour avoir aimé sur la terre, vous y avez perdu vos ailes, comme cette reine des fées. J'avais lu bien des crimes sur ce pâle front, comme le vieux Ducis le disait de Talma. J'avais lu dans ce regard une résolution immense. Mais, sur ma foi, son humeur conquérante m'a forcé de me souvenir que c'est là une fille de cette race indomptable qui, une fois qu'elle se met en route, ne s'arrête plus qu'au bout du monde.

J'allai donc au théâtre, tremblant pour Mlle Rachel, et comme malgré soi on accompagne un ami dans une aventure périlleuse, après avoir tout fait pour l'en détourner, s'arrêtant à chaque pas pour le maudire, et le suivant toujours. Caché dans un coin de la salle, j'examinais avec inquiétude chaque nouvelle figure devant qui je voyais s'ouvrir la porte d'une loge ou s'abaisser le

siége mobile d'une stalle. Ce n'était plus seulement ces débonnaires habitués de la Comédie-Française qui, ne sachant pas long-temps résister à ce qui les charme, ont pris résolument leur parti sur ce talent qui les émeut, et lui apportent chaque soir une bonne volonté vraiment littéraire et intelligente. Ce soir-là, ceux que la vogue mêle chaque fois au vrai public étaient en nombre formidable : c'était dans l'ordre, les places se payant plus cher. Ainsi, au premier rang de l'ennemi, je comptais ces esclaves de la mode qui pouvaient craindre qu'on ne les soupçonnât d'avoir manqué à la fête, s'ils ne disaient le lendemain quelque sottise qui leur fût propre; gens dont la critique tue parce qu'elle est ordinairement l'écho du grand nombre, et dont l'éloge tient chacun en défiance, venant d'eux. Arrivaient ensuite ces esprits dédaigneux qui croient ne pouvoir se distinguer de la foule qu'en attaquant ceux qu'elle encense, et qui attendent toujours le héros à sa seconde bataille, honteux de s'être laissés surprendre, à la première, par un commencement d'enthousiasme. Pour ceux-là, un grand artiste n'est jamais qu'une espèce d'équilibriste, et si le pied lui manque sur la corde, ils ont un mot qui les console de tout : Je vous l'avais bien dit. Il y avait enfin ces praticiens consommés qui, toujours prêts à oublier que Corneille a écrit *le Menteur* après *le Cid*, et Racine *les Plaideurs* au lendemain d'*Andromaque*, ne pardonnent pas au talent une transformation qui dérange leurs calculs et donne à leurs idées absolues le démenti de l'expérience. Avais-je tort de craindre?

Mais j'apercevais aussi, dans cette salle, beaucoup de gens qui, décidés à ne pas laisser périr par le découragement cette rare espérance du théâtre, arrivaient à la représentation, non pas avec un enthousiasme prêt d'avance, mais avec la meilleure disposition du monde à tout attendre d'une jeune fille si merveilleusement née à la poésie. Je reconnaissais également, à leur visage épanoui, ces belles et jeunes femmes qui ont adopté la gloire de Mlle Rachel, et qui la remercient par leur fraternelle assistance de leur avoir rendu le sens d'une poésie naturelle, et d'avoir sauvé leurs fraîches pensées de la contagion du drame moderne. Enfin on pouvait remarquer certaines personnes qui, n'ayant pu encore s'accoutumer à un talent si éloigné de la tradition, et sentant toutefois qu'il y avait dans ce regard, dans ce geste, dans cette voix quelque chose de nouveau et de profondément original, s'étaient demandé parfois si la langue tragique était bien la vraie langue de Mlle Rachel, et, pour accorder les vieilles habitudes de leur esprit et leur involontaire admiration, ne désespéraient pas de découvrir en Mlle Rachel une vraie fille de Molière.

Après avoir ainsi compté les forces et passé en revue Gluckistes et Piccinistes, Guelfes et Gibelins, Réalistes et Nominaux, neutralisé tel spectateur par tel autre, pesé un critique célèbre contre un grand poète, un orateur éminent contre une comédienne un peu dédaigneuse (je pourrais la nommer), que je me serais contenté de voir, et que j'avais le malheur d'entendre parlant haut dans sa loge, à moitié rassuré, je commençai à écouter les vers d'*Andromaque*. Mais il était aisé de voir que là n'était pas l'intérêt de la soirée. Mlle Rachel elle-même parut un peu froide dans les premiers actes; elle fit moins peur que de coutume, et, comme le public, elle oubliait Pyrrhus pour penser à Tartufe. Cepen-

dant vers le troisième acte, la tragédie, un peu appesantie, prit un essor plus vif, et Hermione retrouva ses plus belles fureurs. On ne l'avait jamais vue si terrible.

Mais raison de plus pour redouter l'épreuve qui se préparaît; car voyez un peu, je vous prie, si la témérité pouvait aller plus loin. Le même soir, sur la même scène, devant le même public, venir, encore toute haletante de ses tragiques émotions, provoquer le rire après avoir fait couler tant de larmes! Si encore, pour cette fois, Mlle Rachel s'en était tenue à la comédie, elle y pouvait presque échouer impunément. On aurait dit : J'aime mieux l'autre Rachel, celle qui joue la tragédie au Théâtre-Français, et le lendemain on serait allé la revoir dans Roxane. Mais prendre la peine de constater soi-même son identité, et cela fait, risquer en une heure jusqu'au triomphe qu'on vient d'obtenir! Cependant que dirait-on, si la jeune tragédienne, loin de chercher orgueilleusement l'occasion d'une double victoire, épouvantée elle-même de ce qu'elle allait faire, avait senti le besoin de s'enhardir par un coup d'éclat, et de prendre dans Racine le courage qui lui manquait pour aller droit à Molière? Avant d'accuser, on doit aux grands artistes de chercher à les comprendre.

Ce nonobstant le péril ne diminuait pas. N'y avait-il pas d'ailleurs une sorte de profanation à se jouer soi-même, pour ainsi dire, de sa propre émotion? Beaucoup de gens ne l'ont pas encore pardonné à Mlle Rachel, et autour de moi j'entendais dire que c'était bien tôt avertir le public que tout n'était pas inspiration naïve dans cette verve de tout à l'heure.

Pendant l'entr'acte, et rarement j'en ai vu d'aussi calme et d'aussi littéraire, on s'entretenait vivement de Tartufe et de Dorine. Il se disait, à l'orchestre, de fort bonnes choses, et plus d'un académicien y commentait Molière avec profondeur. Que l'on me permette de dire aussi ma pensée sur Dorine.

Toutes les servantes de Molière n'appartiennent pas au même type, de même que tous ses valets n'ont pas la même physionomie, et depuis Nicole jusqu'à Dorine, c'est l'histoire de toute une classe de la société au XVIIe siècle. Georgette est une petite paysanne un peu curieuse, et qui est comme le reflet d'Agnès, sotte là où sa maîtresse est seulement naïve. Nicole a déjà quelque chose du gros sens de Mme Jourdain, et si elle commence par répéter avec admiration la leçon du maître de philosophie, elle finit par s'en moquer. Martine manque, il est vrai, à parler Vaugelas; mais elle sale convenablement le pot-au-feu de son maître, et le bon Chrysale ne lui en demande pas davantage. Toinette, voilà une soubrette de comédie, dévouée à Argant, mais bourrue, et ne pouvant se résigner à le plaindre d'une maladie qu'il n'a pas, au demeurant fille de ressource, et prête au besoin à s'affubler de la perruque du docteur. Dorine n'a de commun avec toutes ces figures que cet incorrigible bon sens dont Molière les a douées toutes, sans doute par reconnaissance pour celle qu'il consultait sur ses ouvrages. Jeune encore, Dorine n'est plus cependant de la première jeunesse, comme on dit. Elle a grandi dans la maison, et elle est presque de la famille. Elle n'a vu naître ni Damis ni Marianne; mais elle les a portés dans ses bras et menés par la main à l'école; et depuis la mort de leur mère, elle remplace un peu pour eux celle qu'ils ont perdue. Dorine a son

franc-parler; elle en use, qu'on le permette ou non. Elle donne son avis sur tout, et d'une rude manière, car elle est *forte en gueule*, comme le lui dit Mme Pernelle. Le droit, chez elle, date de loin, car Tartufe, qui est depuis long-temps dans la famille, n'a pas même essayé de l'en faire chasser, ou du moins n'y a pas réussi. Orgon lui-même, dans sa scène avec Marianne, écoute long-temps sans se fâcher les dures vérités de Dorine, et lorsqu'à la fin il s'impatiente, il lève la main, mais ne parle pas de la renvoyer. Il sait trop bien qu'elle a pris racine dans sa maison. Molière avait trouvé ce type dans les familles bourgeoises de son temps, et aujourd'hui encore il se rencontre en province. Dorine, en province, tutoie le fils de la maison. La Dorine de Molière a la répartie prompte, mordante, spirituelle. Son bon sens est aiguisé d'ironie et d'impertinence. Mais cette railleuse rit peu et seulement du bout des lèvres, et avec une sorte d'amertume. Il fut un temps où Dorine riait; c'est avant que Tartufe ne fût entré dans cette maison. Mais depuis qu'il a pris possession du père et de l'aïeule, personne ne rit plus, pas même Dorine. Je m'assure qu'elle n'a pas toujours parlé par sentences, comme il lui arrive souvent de le faire dans les deux premiers actes. Mais depuis que l'instinct de son dévouement lui a montré Tartufe tel qu'il est, la peur qu'elle a de voir ces bonnes gens tomber dans les piéges de l'imposteur, lui ôte la meilleure partie de son enjouement. Elle raisonne comme Cléante, et s'exprime presque aussi bien que lui-même. Écoutez-la, et vous me direz si c'est là une friponne comme Frosine, ou une égrillarde comme Toinette. Lorsque l'on écrira la suite de *Tartufe* (Fabre d'Églantine l'a bien osé pour *le Misanthrope*), que Dorine y reparaisse, vive, pétulante, railleuse avec grace, et malicieuse avec bonhomie, ce sera pour le mieux; mais, tant que Tartufe sera là, je verrai de la colère jusque dans le sourire de Dorine, et sa gaieté ne me fera point rire. Voilà, du moins, comme elle m'apparaît dans le chef-d'œuvre de Molière; la voilà aussi telle que l'a comprise Mlle Rachel, et l'on m'accordera bien que celle-ci a fait preuve de goût en choisissant ce personnage de Dorine. Laodice l'y préparait.

Enfin le rideau se lève, et alors commence cette adorable scène de Mme Pernelle, où Molière se sert de l'humeur quinteuse d'une vieille bavarde pour faire poser successivement devant nous tous les personnages de sa comédie. Mlle Mars était là, mais tous les regards cherchaient Dorine. Les jeunes ont toujours raison. Pour Dorine, elle portait fort lestement, ma foi! sa grande coiffe à la Maintenon. Cependant quelque embarras se trahissait encore dans sa démarche, et il a paru qu'elle s'agitait un peu pour y échapper. Elle avait quelque peu l'air d'une princesse déguisée, se divertissant à jouer la comédie. Mais une fois le premier trouble surmonté, elle s'est emparée du théâtre avec une hardiesse et une aisance qui ont étonné tout le monde; et, à partir de la scène du *pauvre homme*, ça été bataille gagnée. Cette scène, elle a trouvé, pour en dire chaque mot, une verve, une finesse, une légèreté surprenantes, passant de Tartufe à Elmire avec cette justesse d'intonation et cette variété d'accent que l'expérience apprend seule. A chaque vers qu'elle disait, il semblait qu'elle le trouvât sur l'heure. Tout n'a pas été dit d'une manière aussi remarquable. Il arrivait de

loin en loin que, le ton s'élevant, Mlle Rachel sortait de la comédie, et éclatait en moraliste éloquent. Parfois encore son beau et profond regard faisant contraste avec sa condition et l'humble simplicité de son costume, on aurait pu la prendre pour un de ces lutins familiers qui, selon les récits de Walter Scott, prenaient le nom et les traits de la servante du logis pour venir en aide aux familles, et, tout en les servant, les tourmentaient un peu de leurs secrètes malices. Mais, à part ces rares momens, qui avaient aussi leur intérêt d'un autre genre, Mlle Rachel a joué son personnage avec une vivacité singulière et un entrain remarquable, et cela, je vous prie, à côté de Mlle Mars, toujours admirable dans Elmire. On sait comment écoute Mlle Rachel; mais il faut voir de quel air elle assiste à la querelle des deux amans, à demi couchée sur le dos d'un fauteuil, et comme tout ce dialogue se réfléchit sur sa physionomie expressive et mobile. Dans toute cette partie, pour ainsi dire matérielle, de son rôle, on devait s'attendre à ce qu'elle emprunterait beaucoup à la tradition. Elle l'a fait avec bonheur, et au lieu d'émousser son esprit à reproduire servilement la manière des autres, elle s'en est emparée pour la rajeunir, et l'on eût dit qu'elle inventait encore, quand elle ne faisait que se souvenir. Elle est arrivée de la sorte jusqu'au dénouement, aussi à l'aise avec Molière qu'on l'a vue avec Corneille et avec Racine, toujours maîtresse d'elle-même, et ne daignant pas s'apercevoir du danger qu'elle avait couru.

Mais où Dorine a reparu tout entière, la Dorine d'avant, et telle encore qu'on la verra maintenant que Louis XIV a fait justice de *Tartufe*, c'est lorsque, rappelée par une triple salve d'applaudissemens, elle est venue recueillir les couronnes et les bouquets qui, de toutes les loges, arrivaient sur la scène. Elle a mis dans sa joie et sa reconnaissance naïve une grace et une espièglerie toutes charmantes, et à lui voir cueillir toutes ces fleurs d'une main vive et légère, on ne se souvenait plus de la grande tragédienne. Elle-même l'avait complètement oubliée.

La critique, au contraire, doit s'en souvenir pour la remercier d'avoir ajouté une espérance nouvelle à toutes celles dont elle a déjà tenu la promesse.

Maintenant serait-ce bien comprendre les véritables intérêts de la Comédie-Française, et servir utilement la gloire de Mlle Rachel, que de la pousser dès aujourd'hui dans une voie où son premier pas a été si heureux? Nous croyons savoir qu'elle-même ne le veut pas, et qu'elle a su résister à ce nouveau triomphe, et en sortir aussi modeste, aussi dévouée à son art, que de tous les autres. Cette excursion sur le domaine de la comédie restera long-temps encore dans sa carrière dramatique une exception audacieuse, expliquée par la circonstance et justifiée par le succès, une promesse ajournée, une perspective montrée et aussitôt retirée, une espérance qu'il faut soigneusement tenir en réserve pour d'autres temps. Mlle Rachel a voulu prouver à elle-même et aux autres qu'elle savait tout comprendre, et que cette grande ironie où l'on affectait d'enfermer tout son talent pouvait se changer dans la comédie en un doux et malin sourire. Enfin, pour tenter cette épreuve, elle a choisi un jour à part, comme ces gens sages qui se permettent une saillie le jour de leur fête, sages encore jusque dans la folle intimité d'une réunion de famille. Et puis le dirai-je, moi,

l'historien attentif de ce beau talent dont on croirait la maturité parfaite, si chaque jour n'y révélait un progrès nouveau? Mais il m'est venu à l'esprit que Mlle Rachel, se souvenant de ses débuts au Conservatoire dans le rôle de Flipote, pourrait bien avoir voulu prendre, en passant, une revanche sans fiel dans cette même pièce où tant d'humiliation l'avait d'abord accueillie. Ce sont là vengeances de grand artiste. Il y eut autrefois un figurant de l'Opéra-Comique qui aujourd'hui se nomme Duprez. Mlle Rachel a peut-être été tentée d'abord de paraître dans ce rôle même de Flipote et de ressaisir de sa main glorieuse le flambeau de Mme Pernelle. Mais c'eût été de l'orgueil : elle a mieux aimé se venger de ses premiers juges en les forçant à l'admirer deux fois.

Mlle Rachel a repris dès le lendemain la coupe et le poignard de Melpomène (j'ai cité La Harpe en commençant). Il y aurait, selon nous, inconvénient grave à ce qu'elle les échangeât trop vite contre le tablier de la suivante. Quel que soit le talent de Mlle Rachel et ce qu'elle doit à une étude persévérante et à de sages conseils qu'elle sait écouter, nul doute qu'elle n'emprunte une bonne part de sa puissance à l'heureuse faculté qu'elle possède de s'assimiler ses rôles et de respirer librement dans le grand air de la tragédie. Elle conservera toujours, nous l'espérons, ce don de première illusion qui fait les vrais talens à la scène. Mais l'art tendra désormais à occuper dans ses créations une place chaque jour plus grande. L'étude prématurée de la vérité comique ne pourrait qu'affaiblir encore cette naïveté première. Sans doute, le cœur de l'homme est le même dans tous les temps et sous tous les masques, mais le drame et la comédie appartiennent à deux poésies si essentiellement diverses par la forme et par le ton, qu'il y aurait peut-être danger de mort pour un talent jeune et naïf, si, voulant les étudier l'une et l'autre, il ne s'emparait pas, avant d'aborder la seconde, de tous les secrets de la première. Voilà ce que la critique aurait à dire à Mlle Rachel, si elle ne comptait pas sur la fermeté de sa raison pour la retrouver plus fidèle que jamais à la muse qui a fait sa gloire.

Mais puisque nous y voici, pourquoi ne dirions-nous pas à Mlle Rachel que peut-être elle a tort de prodiguer les merveilles de son inspiration à la mesquine et dangereuse curiosité des salons? Il y va, ce nous semble, de sa dignité d'artiste à ne pas se laisser produire ainsi comme un petit prodige, ou comme un enfant précoce dont la gentillesse intéresse et à qui l'on croit faire grace en lui demandant une fable. Mlle Rachel, nous le savons, n'a rien à perdre à être bien vue, et plusieurs en s'approchant d'elle ont mieux compris comment un tel succès n'était pas affaire de mode; qu'elle aille donc à ce monde qui la recherche, qu'elle aille à lui, non pour l'amuser, mais pour l'observer de plus près, et apprendre de lui-même comment un jour elle l'imitera. Qu'elle réserve tout entier pour la scène ce talent précieux dont elle laisse trop complaisamment tomber les miettes autour d'elle : elle pourrait prendre dans ces réunions légères la fâcheuse habitude de sacrifier à l'effet d'une tirade l'ensemble d'un rôle ou la physionomie d'un caractère. Elle doit se souvenir qu'elle est peintre à sa manière, et que les grands peintres n'aiment pas à dessiner pour les albums.

ANTOINE DE LATOUR.

Critique Littéraire.

POÉSIES NOUVELLES.

Si l'on en croit La Bruyère, il était déjà difficile, sous Louis XIV, d'arriver à la réputation, de se créer un nom littéraire, dès l'abord, avec une ode flatteuse à quelque gentilhomme, avec un madrigal à quelque grande dame. L'éminent écrivain ne se rappelait pas sans doute les vers de Racine à la Nymphe de la Seine. Ce que disait l'auteur des *Caractères*, durant le grand siècle, par rapport au règne de Louis XIII, était-il plus vrai que ces plaintes éternelles de nos jeunes poètes sur la chute de toute grandeur et de tout enthousiasme, sur l'universel abandon de l'art et de l'inspiration? N'y a-t-il point là une certaine illusion d'optique presque inévitable, un idéal de convenance et de facilité poétiques qu'on est toujours fort disposé à reconnaître dans le passé, pour mieux grandir les obstacles du présent? Je fais la part des difficultés nouvelles et plus nombreuses, du désavantage que nous avons à n'être après tout qu'un troisième siècle littéraire, et à avoir, au fond de la scène, d'un côté Corneille et Racine, de l'autre Voltaire et Chénier; j'avouerai même volontiers que le spectacle rapide et changeant de nos mœurs politiques, que la substitution lente et prosaïque d'une indifférence égoïste à la vivacité de la foi ou de la négation, favorisent peu un développement littéraire suivi et complet. Il résulte sans nul doute de ce pêle-mêle moral, de cette cohue d'ambitions vulgaires, de cette aspiration passionnée et presque universelle vers les sphères de la haute fortune, une impuissance profonde dans les ames pour sentir et comprendre l'expression naïve des sentimens vrais. Mais, en prenant les choses à leur point de vue réel, ce mépris pour la poésie, ce discrédit dans lequel sont

tombés les vers et dont se plaignent si amèrement les préfaces des recueils contemporains, ne pourraient-ils pas être attribués plus sérieusement aux poètes eux-mêmes? Autrefois les versificateurs *méconnus* se contentaient d'adresser leurs plaintes aux Muses et de mêler leurs pleurs à cet Hypocrène dont on ne retrouve plus les flots taris que dans les rimes obscures de quelques innocens collègues de MM. Lormian et Briffaut à l'Académie Française. Aujourd'hui, le rapsode incompris qui n'a pas trouvé d'éditeur, s'abreuve, en maudissant le siècle, à la coupe frémissante de Manfred et de Faust, ou se berce en ces vagues harmonies chrétiennes, échos dégénérés et lointains de Klopstock et de Manzoni. La critique est trop courtoise, sans nul doute, envers tous ces poètes auxquels l'état a le tort de ne point voter la liste civile du génie, et dont la société a le tort plus impardonnable encore de ne point acheter les volumes; la critique est trop courtoise, disons-nous, pour se souvenir du vers impoli de Boileau qui ramène en des voies plus obscures l'écrivain que n'absout pas le succès. Mais sans montrer de mauvaise humeur pour cette foule de jeunes poètes dans laquelle se rencontrent après tout, à côté de ridicules et prétentieuses ambitions, à côté de bardes médiocres drapés en Chatterton, tant de généreux sentimens et de nobles naïvetés de cœur, il est légitime d'affirmer que l'indifférence du public tient surtout à deux causes, à la décadence momentanée, nous l'espérons, des chefs d'écoles, et à ce fonds de poésie réelle et bien sentie, mais devenu commun à tous et qui, tombé dans le domaine vulgaire, n'est plus suffisant désormais pour mettre à part et caractériser un talent.

On peut noter, sans doute, une décroissance singulière, depuis quelques années, dans la plupart des productions de nos meilleurs poètes. Beaucoup de gens trouvent qu'il y a aussi loin des *Voix intérieures* aux *Feuilles d'Automne*, que des *Harmonies* aux *Recueillemens;* et ce n'est pas être pessimiste, à coup sûr, que de préférer les *Iambes* à *Lazare*, et, pour tomber en une autre sphère, la *Némésis* à la traduction de l'*Enéide*. Il est à remarquer de plus que ceux qui n'ont pas subi cette décadence ont comme laissé passer ce mauvais simoun poétique, en se taisant ou en se détournant habilement vers les régions les plus intimes et les plus discrètes de la poésie. Voyez plutôt! Le chantre du *Roi d'Yvetot* et du *Dieu des bonnes gens* s'est réfugié dans un silence prudent; Éloa a encore épaissi et redoublé sur son chaste front la pudeur mystérieuse de ses voiles de lin, et pour trouver de nouveau les accens qui vont à l'ame, la muse aimée et charmante des *Consolations* a évité les cimes foulées, et agenouillée dans l'ombre près des dieux lares toujours chers, elle est restée fidèle aux traditions secrètes du cœur, à l'étroit foyer domestique.

Mais nous voici bien loin, après tout, de notre sujet, car nous parlions de grands poètes, et, pour être bref, il nous faut, sans transition, tomber aux *Prières poétiques* (1) de M. Cistac, recueil précédé d'une préface très chrétienne où certaine vertu cardinale, nommée la charité, nous paraît assez mal observée. M. Cistac n'a pas non plus l'humilité que prêchait le divin maître,

(1) 1 vol. in-8°, chez Joubert, rue des Grès, 14.

ce qui ne l'empêche pas, à ce qu'il paraît, d'éviter avec le plus grand soin les sept péchés capitaux, puisque les lecteurs sont prévenus que le poète est *aussi pur que la pureté même*. Je ne doute pas qu'un aussi précieux détail n'intéresse à un haut degré le public. On sera encore satisfait d'apprendre qu'il s'est introduit dans le *temple des lettres* des spadassins et des marchands qui trafiquent de l'intelligence. Ces gens, impuissans à rien produire, inquiets du *mérite réel*, jaloux de la *sérénité du génie*, envieux de *tout ce qui s'élève*, ces gens qui ne veulent entendre que les *écus sonnans* et non les *purs et divins* chants du poète, sont accroupis au pied du veau d'or, obstruent toutes les avenues et se montrent arrogans envers le talent *timide et modeste* auquel ils ne disent que quelques mots et qu'ils ne regardent même pas sortir de leur présence. Tout ceci est textuel, et je n'invente pas à plaisir. Si on applique à cette phraséologie le procédé mythique du docteur Strauss; si on dégage l'absolu de ces assertions nuageuses, il pourrait bien ne rester très prosaïquement que quelque directeur de théâtre refusant de lire les drames de M. Cistac, si M. Cistac fait des drames, ou quelque éditeur de journal ne voulant pas insérer les vers des *Prières poétiques*, ce qui me semble pardonnable : telle me paraît être, sauf erreur, la *symbolique* de cette préface. Le poète d'ailleurs n'attend pas du public sa récompense; le dédain et le mépris ne peuvent l'atteindre (je cite exactement). M. Cistac ne trouvera donc pas mauvais que la critique se permette de faire descendre des régions divines cette muse qui peut parler le langage des anges, mais qui, dans sa céleste ascension, semble avoir oublié le très classique exemplaire de Lhomond qui eût peut-être gêné son essor. Me voici donc tout d'abord réduit au triste rôle de professeur de syntaxe. Je m'y résigne. Les verbes sont surtout maltraités par M. Cistac, et il supprime sans pitié les prépositions qui doivent souvent les séparer des régimes. Là c'est Dieu qui *pardonne la pécheresse*. Ailleurs, par une nouvelle forme de langage, l'auteur nous apprend qu'un seul baiser de sa maîtresse

> Anticiperait dans son ame
> Les extases du paradis.

Voilà, j'espère, une évolution que le mot *anticiper* n'avait jamais faite et à laquelle il ne s'attendait pas. Ce procédé militaire envers la langue meurtrit beaucoup de pauvres mots qui n'en peuvent mais et dont la critique la moins sensible doit cependant prendre le parti. Il y a surtout des substitutions de personnes pour lesquelles le code grammatical ne peut pas être plus indulgent que le Code civil. *Devant* et *autour* sont à coup sûr d'une excellente langue, mais point quand ils se mettent brutalement à la place d'*auparavant* et d'*alentour*. Le *cuique suum* est une vieille loi de collége que, sans pédantisme, M. Cistac eût pu ne pas oublier.

Quant au recueil lui-même, il échappe presque à la critique par sa couleur uniforme et terne. Dieu, l'amour, la nature, voilà sans doute de magnifiques sujets d'inspiration qui ont suffi à Milton, à Pétrarque et à Lucrèce; mais M. Cistac, quoiqu'il s'abreuve tour à tour aux sources où ont puisé ces maîtres,

n'est arrivé qu'à l'expression vague de sentimens devenus vulgaires, mieux rendus par d'autres, et pour lesquels il n'a guère trouvé de nuances nouvelles. Quand il parle de Dieu, ce sont sans fin des astres qui s'inclinent lorsque le Seigneur passe, et qui me rappellent les poissons de Dubartas se mettant aux fenêtres; ce sont des promenades peu amusantes du Très-Haut *par-dessus les étoiles* où il foule *leurs tas de diamans*. Dans ses hymnes d'amour, le poète change son rhythme, et croyant rajeunir Marot, il emprunte la très prétentieuse forme des épîtres de J.-B. Rousseau. Bien qu'il soit fréquemment question d'*appas* dans la terminologie érotique de M. Cistac, et bien qu'il voie sur le sein de celle qu'il chante *un arsenal d'amoureuses armes*, je dois dire que sa poésie est néanmoins très chaste et que la femme est loin d'être pour lui, selon son élégant langage, *un objet à débauche*. Lorsqu'enfin il décrit la nature, lorsqu'il célèbre l'*astre des nuits* (synonyme de la Phébé de M. Mollevaut), l'auteur me semble manquer comme toujours de ce sentiment instinctif de l'harmonie qui, avec la pensée, constitue le vrai poète.

M. Jules Michel n'est pas aussi orthodoxe que M. Cistac, mais les allures libres de sa pensée religieuse n'ont pas rendu son volume meilleur, et je serais fort embarrassé de choisir entre les *Rêves d'Enfant* (1) et les *Prières poétiques*. Si notre grand poète M. de Lamartine n'avait pas dans ses derniers écrits traité la langue française en pays conquis, je ne perdrais pas mon temps à faire de ces pages l'errata grammatical de quelques recueils dont personne, excepté les auteurs, ne saura le nom dans six mois. Mais le triste exemple donné par un homme de génie semble autoriser, chez ceux qui ne savent imiter que ses fautes, de singulières façons de grand seigneur et de sultan dédaigneux envers l'idiome de Racine et de Voltaire. Sans être assez grossier pour se rappeler certaine fable de La Fontaine, sans se croire même de prétentieuse mission d'office en faveur de la littérature difficile, on ne doit pas, dans ce sauve-qui-peut littéraire, abandonner le vieil Anchise. Il y a un chapitre de Cervantes qui ne donne pas grand courage, il est vrai, pour les entreprises chevaleresques, mais pourtant les barbarismes ne sont pas des moulins à vent. Noël et Chapsal en main, le Dictionnaire de l'Académie sous le bras, je reprends donc mon rôle de régent. On pourrait composer avec le livre de M. Jules Michel un supplément au glossaire de M. Napoléon Landais et à la grammaire de Giraut-Duvivier. Je passerais condamnation, à la rigueur, sur le mot *sublimifier* et quelques autres de même jargon dont l'auteur enrichit le vocabulaire; mais je ne puis être aussi facile pour ce vers :

Et je *priais* le Christ afin qu'il me *console*.

Automne brumeuse me paraît une licence quelque peu hasardée, et je n'aime guère mieux :

Laisse-*leur* encenser un riche sans vertu,

(1) 1 vol. in-8°, chez Ebrard, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 24.

ou cet autre vers :

Feuilles que l'ouragan *lève* à la terre nue.

M. Cistac avait usé aussi de ces syncopes commodes et créé, à cet effet, le verbe *anniler;* à son exemple, M. Jules Michel a employé les contractions: ainsi *bien d'esclaves* pour *bien des esclaves,* ou encore :

Le peuple *crut un trône* et c'était un tombeau.

J'ai connu un gros docteur de village dont la phrase sacramentelle était, en entrant : *Comment se portez-vous?* Mais le bon médecin n'avait pas de prétention au style et à la poésie. Il est vrai qu'il n'eût pas récusé ce vers des *Rêves d'Enfant* à propos de la mort d'un séminariste :

Cessez donc, *ses* amis, de pleurer son cercueil.

La prosodie est traitée aussi cavalièrement que la syntaxe par M. Michel; faire rimer *eau* et *os*, ou le pluriel avec le singulier, est un peu leste; mais la rime de *sainte* et de *pointe* n'est pas plus tolérable que le *ciel* et le *soleil* de M. Cistac. J'avais cru encore jusqu'ici à l'entrelacement nécessaire des rimes masculines et féminines; mais M. Michel ne se préoccupe pas de si minces détails et il met imperturbablement *monument* à la suite d'*effacé!* c'est ainsi qu'on trouve immédiatement *flamme* et *campagne* dans les *Prières poétiques.* Les hiatus ne font pas défaut non plus dans le recueil de M. Michel, et je ne citerai que deux vers :

Là le Christ fut chan*gé en* hommes en haillons...
Il *y* avait alors bien des races maudites.....

J'ai besoin de m'excuser de tout ceci, et j'ai hâte de sortir de ces hiatus et de ces fautes de français. La critique, qui ne verrait que ces détails, serait méticuleuse et puérile sans doute. Mais vraiment n'est-ce pas une mauvaise plaisanterie envers le public, et qu'il faut relever, quand on parle de *son génie,* quand on annonce que *l'avenir est à soi*, quand on se plaint du discrédit de la poésie et qu'on dit de cet art sublime :

Il lui fallait aussi sa couronne d'épine
Et l'on dit qu'elle meurt! non pas... on l'assassine!

n'est-ce pas se manquer à soi-même, à la plus simple dignité d'écrivain, aux personnes qui veulent bien vous lire, que de faire abstraction complète de la prosodie et de la grammaire? Pourquoi, après cela, se plaindre toujours? Pourquoi ces déclamations contre le siècle, *brigand qui se cache dans l'ombre?* Il n'est pas prudent de tant maltraiter ceux auxquels on a la prétention de s'adresser.

Au point de vue philosophique et politique, les *Rêves d'Enfant* de M. Jules Michel s'annoncent comme le corollaire des *Paroles d'un Croyant.* Seulement le livre de M. de La Mennais ne proclamait pas l'ère des bardes :

L'autre culte est trop vieux, il est temps d'en finir
Et de nous proclamer prêtres de l'avenir.

La voix du poète doit succéder à celle du prêtre, et Dieu lui-même lui donne le sacerdoce. Il n'y a plus besoin d'évêques pour cela. D'ailleurs l'auteur en veut beaucoup aux évêques; il transforme *la mitre en bonnet de forçat.* Voici de plus une menace formelle : « Je dévoue ma carrière entière à la lutte... Il faut leur montrer qu'ils seront obligés de passer sous mes feux quand ils iront demander des palais, ces hommes qui gardent le titre de Monseigneur... » Le simple clergé n'est pas épargné davantage, et le poète dit à ces *tartufes dignes de pendaison :*

O frappez tout de bon sur vos grasses poitrines,
Prêtres *polluateurs* des images divines.

Je plains sincèrement nos seigneurs les évêques, et de si terribles foudres pourraient bien occasionner un concile de l'église gallicane, qui rendrait incomplète la collection d'Hardouin. J'ignore toutefois comment les pauvres desservans de campagne, avec les 750 francs que leur alloue le budget, et aussi les *princes* du clergé avec le traitement à peine suffisant que leur donne l'état, arrivent à ce luxe effréné qui scandalise tant l'auteur des *Rêves d'Enfant.*

Après la satire vient le drame, dans le recueil de M. Jules Michel. Trois personnages, Missouri, Mélina, Edmond, c'est-à-dire un prêtre jaloux, une prêtresse amoureuse, un Français heureux séducteur, voilà les héros. Missouri finit par tuer Mélina et est tué par Edmond qui se tue lui-même, voilà l'action. Quant au dialogue, il ressemble plutôt à une conversation du Ranelagh ou du concert Musard qu'à une tragédie orientale. Edmond, montrant à Mélina son sein qui palpite, ajoute sans façon : *Tâte-le.* Chez un Français égaré aux Indes, ce peut être là un souvenir du quartier latin; mais chez le brahme qui dit à la jeune fille : *Je veux te faire un sort*, et qui avoue *avoir eu des torts*, ce langage n'est pas, à coup sûr, un souvenir des livres sacrés de Vichnou ou de Bhagavan.

Il y a incontestablement plus de talent dans *le Vol des Heures* (1), de M. Ferdinand Dugué. La forme n'est pas tourmentée comme celle de M. Jules Michel, incolore comme celle de M. Cistac, et il n'est pas besoin de renvoyer l'auteur à l'étude de la syntaxe. Cela est fort heureux, car je crains vraiment que le lecteur ne se soit déjà rappelé l'épigramme de Lebrun sur les graces du rudiment, ou certains vers cités tout récemment par un habile critique, à propos de Xavier de Maistre. C'est une licence permise aux poètes que de parler de leur immortalité, et, bien avant la première ode d'Horace, on a toléré leur libre ascension dans les cieux; quand le génie se mêle à cette contemplation bienveillante de soi-même, à ces essors célestes, ce n'est plus de l'outrecuidance sans doute, c'est le juste sentiment d'une supériorité éminente. Mais

(1) 1 vol. in-8°, chez Eugène Renduel, rue Christine, 3.

pour un poète auquel ces fastueuses annonces réussissent, et chez qui cela devient, avec le vernis du temps, une originalité naïve qu'on admire, combien en ont été pour leur dédain envers le présent, pour leur confiant appel à l'avenir! S'en remettre à nos neveux, est fort commode : c'est un jury qui a bien des causes inscrites au rôle, mais qui ne se donne guère la peine de les entendre, à plus forte raison de les juger; d'ailleurs, l'*ode à la Postérité*, de J.-B.-Rousseau, ne tarde pas à revenir à la mémoire, et l'ombre de Voltaire nous souffle à l'oreille qu'elle n'ira pas à son adresse. A mesure qu'on lit moins les vers, les poètes semblent se rejeter plus volontiers sur l'avenir; on est sûr de ne voir point ruinées ces sortes d'illusions. M. Dugué n'a pas su résister à la tentation du baptême personnel, et, sans que ses assertions ambitieuses aient toutefois rien de blessant pour le lecteur, il ne croit pas avoir choisi lui-même sa vocation de poète, et il parle *des sentiers où Dieu l'envoie*. Quand l'auteur devrait voir là le dernier mot de l'hérésie de Pélage, j'avoue que la grace me trouve ici incrédule, et que je suis un peu sceptique à l'égard de ces missions providentielles que les jeunes poètes se donnent si à l'aise et si volontiers. L'auteur a d'ailleurs un noble désir, rien ne peut combler l'abîme de ses pensées :

La gloire l'aurait pu, mais la gloire est trop lente
A lui poser au front sa palme étincelante;
Et d'ailleurs il est las de courir à travers
Mille rêves confus, mille sentiers divers,
De chanter, de voler, lorsque le monde nie
La force du poète et l'aile du génie!

Ce découragement ne dure guère, comme cela est naturel chez ceux qui aspirent à la gloire, et l'auteur annonce bientôt à un de ses amis que les yeux un jour se baisseront sous son regard, que les autres voix se tairont devant sa voix, et que la foule viendra l'applaudir au passage. Je suis fâché de contredire M. Dugué, et, dût-il invoquer les vers de Byron sur le critique de l'*Edinburg Review*, je n'hésite point à lui manifester mes doutes sur cette ovation future. Je sais bien que le poète trouvera vite sa réponse, et que, se souvenant sans doute de certaine pièce allégorique sur le champignon et le chêne, qui dépare le dernier recueil de M. Victor Hugo, il dira :

Je vais livrer mon œuvre aux étrangers railleurs
Ou bien à des amis qui ne sont pas meilleurs,
Et souffrir de nouveau la fausse bienveillance,
Le murmure insultant, le dédaigneux silence,
Et les niais conseils de tous ces froids jugeurs
Qui du jeune arbrisseau se font les vers rongeurs.

Cela n'est pas flatteur pour la critique; et pourtant en quoi, je vous prie, la critique est-elle si niaise et si froide? Niaise quelquefois, je veux bien encore, le mot est trop aimable pour le récuser; mais froide, je n'en crois rien. A-t-on

jamais loué plus effrontément que de ce temps-ci? A-t-on plus prodigué les jugemens faciles, les appréciations bienveillantes? Ne devient-il pas de plus en plus pénible d'exprimer sincèrement une opinion juste et sévère sur un livre, comme cela se fait au bon temps? Ce carquois de Fréron, dont il est question dans les épigrammes du XVIIIe siècle, est devenu une cassolette où fume l'encens, et Le Batteux aurait grand mal à distinguer l'hymne d'avec la critique. Je sais que quelques rares écrivains, plus hardis ou plus francs, ont gardé leur libre arbitre; mais voyez comment les poètes s'expriment sur leur compte! Si encore on nous disait, sans façon : *ce bon critique*, à la manière de M. de Lamartine parlant du public, cela serait tolérable; mais ne trouvez-vous pas que, traité de *spadassin* par M. Cistac, de *champignon* par M. Hugo, de *niais* par M. Dugué, le critique doit regarder la France comme le pays, par excellence, de la politesse et du bon goût?

Si je ne me trompe, le premier recueil de M. Dugué, *les Horizons de la Poésie*, procédait directement des *Orientales*, et l'auteur y affectait des allures qui vont au maître, mais qui, chez l'élève, touchent parfois à la parodie. Dans son nouveau volume, M. Dugué a abandonné cette voie d'imitation servile, et il y a progrès évident dans sa facture, désormais plus naturelle et plus facile, moins embarrassée d'assimilations bizarres, de métaphores gigantesques. Mais si cette ampleur factice a disparu, l'absence de pensées suffisantes, l'épuisement de l'image suivie en tout sens et non contenue, la diffusion vague de l'idée à travers des formes poétiques devenues vulgaires, frappent dès l'abord. Le vers est assez fermement assis, et ne s'affaisse pas mollement en flocons, comme celui des imitateurs de M. de Lamartine; mais cependant la pensée n'est ni arrêtée, ni soutenue. M. Dugué poursuit la poésie comme l'oiseau bleu des *Mille et Une Nuits*, à travers des plaines sans fin; mais le site ne change guère, et, dans son uniformité, le ciel a toujours le même azur et les mêmes rayons. Plusieurs apparitions de femmes traversent vaguement l'horizon, et l'auteur annonce dans sa préface que l'amour charnel ouvre son livre et que l'amour divin le ferme. Par malheur, le champ laissé à la passion est bien plus étroit qu'on ne le pourrait croire d'après cette assertion. Elle débute et s'en tient au désir obscur, contenu, peu ardent après tout, pour se terminer à un regret assez vif, mais qui me paraît se repentir de torts imaginaires. Je ne voudrais nullement soutenir ici la théorie du *Kean* de M. Alexandre Dumas, et je ne crois guère à la nécessité du désordre et des passions violentes dans le développement du génie. Racine eût écrit *Phèdre*, même s'il n'eût pas connu la Champmeslé; Shakspeare ne s'est probablement pas inspiré de l'hôtesse de l'auberge de *la Couronne* pour le rôle de Juliette, et on peut prendre ce vers du grand Corneille pour une exagération :

> Ce que j'ai de renom, je le dois à l'amour.

Mais, si honnête et si chaste même qu'on veuille faire le poète, on n'assiste pas sans ennui au détail d'une passion qui meurt à sa source et se consume en des affections assez peu distinctes, et dont on comprend mal les nuances. L'*art*,

pour employer un mot qu'affectionne outre mesure M. Dugué, domine surtout dans ce recueil, et la nature simple et vraie s'efface sous les images accumulées, sous la discipline militaire des strophes. En un mot, l'amant disparaît sous le poète. Si je n'avais présens les *niais avis* dont parle M. Dugué, je me hasarderais à lui conseiller, en supposant qu'il persiste dans la voie poétique, de rester fidèle à cette manière simple dont une jolie élégie, la quatrième du recueil, peut donner la mesure, à ce ton tendre et sensible sans prétention, dont voici une note, à propos des pleurs de l'enfant devenu homme :

Il voudrait retrouver pour ses peines amères
Tout ce trésor de pleurs perdus pour des chimères,
Et les mêmes objets qui les firent couler
Dans son malheur nouveau pourraient le consoler.

Il y a beaucoup de candeur et de naïveté dans les *Chants et Prières* (1) publiés par MM. de Maricourt et Tourneux. C'est un recueil de pièces religieuses et intimes, qui paraît être le résultat d'une association poétique. Je ne crois point faire un éloge aux auteurs en disant qu'il n'est guère possible de reconnaître la manière personnelle de chacun d'eux, et que les nuances de leurs vers sont si effacées, qu'elles se confondent vite dans le souvenir. Nulle prétention d'ailleurs, nulle ambition exagérée dans ce livre. Les deux poètes ne sont animés que de sentimens très moraux, et ils ne parlent nulle part de l'*envie* attachée aux pas souverains du *génie*. La portion religieuse de leur recueil ne se distingue par aucune qualité notable. Ce sont de vagues et ternes reflets de la partie biblique des *Méditations*, des cantiques où se trahit souvent l'inexpérience diffuse des jeunes écrivains, et qui sont loin d'égaler les beaux vers de Lamartine, et même les hymnes de M. Turquety. Je préfère de beaucoup à ces banalités sur les cloches, l'Angelus, le jour des morts, à ces mauvaises paraphrases de l'admirable poésie de l'Évangile, à ces lieux communs qui traînent partout, quelques pièces d'intérieur simples et sans recherche, où l'on ne rencontre pas, toutefois, la sobriété d'expression, la netteté de touche désirables, et où les tons laiteux et la couleur molle et pâteuse, le manque de décision dans les contours, méritent d'être relevés. Malgré ces défauts, plusieurs morceaux se distinguent et peuvent passer pour des pastiches ingénieux et agréables, où se mêlent le procédé de Sainte-Beuve et la manière de Brizeux.

La plus stricte orthodoxie, Mabillon lui-même, sa liturgie en main, ne pourrait rien reprendre dans le volume de MM. Maricourt et Tourneux. En revanche, l'ombre de Chompré tressaillirait de joie à la lecture de la brochure de M. Jouannos, intitulée *les Bamettes* (2); car M. Jouannos est aussi essentiellement mythologique que classique. La Bamette est une fort agréable promenade d'Angers qu'affectionne le poète; de là la description des campagnes,

(1) 1 vol. in-18, chez Desessart, rue des Beaux-Arts, 15.
(2) In-8°, chez Fournier, rue de Seine, 14.

qui, à défaut des *rubis de Golconde*, produisent d'excellens abricots *revêtus de nankin*, du chanvre et des prunes de mirabelle. Ici Vosgien le dispute à Chompré, et pour que les dictionnaires soient au complet, Richelet sans doute fournit les rimes. Dans ses rêveries sous les ombrages des Bamettes, rêveries qui se prolongent jusqu'au moment *où Phébus dételle dans les bras de Téthys*, M. Jouannos pense souvent à Mlle Lirose, le plus bel ornement des rives du Maine. Mlle Lirose, dont le poète avait obtenu l'amour, bien qu'elle n'eût pas un nom mythologique, lui a été ravie par un *mirliflor funeste*, Dorval, qui l'a séduite avec

Des navires chargés de sucre et de coton,
Des effets sur Anvers, Londres, Paris, Boston.

M. Jouannos, on le voit, réussit très agréablement à sauver la tradition classique; quoiqu'il n'ait pas traduit Homère comme M. Bignan, je ne désespère pas de le voir concourir avec succès à l'Académie Française, si M. Jay propose quelque jour pour sujet *le Triomphe du goût contre les novateurs romantiques*.

Le poème sur l'*Éducation* (1) nous reporte tout d'un flot aux beaux jours du collége d'Harcourt, ou des Grassins, à l'âge d'or des pères de l'Oratoire, au bon Hersan du *Traité des Études*. L'auteur, M. Boyer, est le digne héritier des traditions de Rollin. Il a passé la meilleure partie de sa vie à enseigner la rhétorique, et, toujours préoccupé de ses classiques souvenirs, il chante dans les tardifs loisirs de la retraite le bonheur que procure l'étude et même la carrière universitaire, car dans la chaire obscure de son collége de province, M. Boyer, par le dévouement à ses travaux, la conscience de ses devoirs, le désir soutenu du bien, a su se créer des enchantemens et des joies de chaque jour. Ce calme profond, cette satisfaction de soi-même après une existence honnêtement remplie, contrastent d'une remarquable manière avec ces découragemens sans motif, contre lesquels se brisent dès les premiers pas tant d'ambitieuses et impuissantes vanités. A chaque page de ce volume, dans la préface, les vers et les notes, c'est une effusion, un épanchement de souvenirs, une bonté intime qui étonne comme une merveille des anciens temps. Le collége du Mans, ses beaux dortoirs, sa chapelle bien blanchie, voilà l'horizon habituel de M. Boyer. C'est là qu'il a vécu, c'est là qu'il s'est fait aimer, plus heureux que tant d'autres sur un plus vaste théâtre. Il sait le nombre des jours qu'il a passés dans ses classes, élève ou maître, sur les bancs ou dans la chaire; les distributions de prix, les visites des inspecteurs, sont les grands points d'arrêt de son existence. Il compte par vacances plutôt que par années, et la décision du Conseil royal qui décrète le thème grec a marqué à ses yeux, dans l'histoire du progrès social, comme un notable évènement. Élevé à l'abbaye de Marmoutier, le digne professeur a gardé aussi pour le cloître bien des souvenirs aimés. Il parle encore avec enthousiasme du talent des frères bénédictins à toucher l'orgue, de leurs belles solennités religieuses. Du reste, le désir *le plus sincère*

(1) 2 vol. in-8°, chez Hachette, rue Pierre-Sarrazin, 12.

du bonheur de la jeunesse a dicté ces chants. Quinze mille vers sur les salles d'asile, la version latine, l'épellation et les pensums, cela est un peu long sans doute, mais la critique est bientôt désarmée par l'extrême honnêteté de l'intention. M Boyer est le dernier né de la famille des Jouvency, des Sanlecque, des Lebeau et des Crevier. Comme eux il croit de toute son ame à la puissance et à l'avenir de la rhétorique : il est surtout dévot au culte de la muse latine, mais il rêve aussi parfois des améliorations radicales. Chez lui, du moins, le radicalisme n'a rien de subversif; et il ne s'agit pas de *l'humanité.* Nous en félicitons M. Boyer. Le monde est bien vaste, bien vieux, pour le changer tout d'un jour, à l'aide d'une brochure ou même d'un in-octavo, et la réforme est beaucoup plus voisine du possible quand elle va de *Lhomond* au *Conciones.*

Que déduire de ce court bulletin poétique, et faut-il accuser l'indifférence du public plutôt que le talent des écrivains? Pour ma part, je suis convaincu que toutes ces préoccupations politiques, cette grande part accordée aux intérêts matériels, dont les préfaces se plaignent avec tant de dédain, n'empêcheraient nullement un vrai talent poétique de prendre place, et de se produire s'il débutait avec éclat. Les hautes sources où les ames s'abreuvent ne sont pas taries, et la poésie ne meurt pas ainsi tout à coup chez une grande nation. Ne reportons donc qu'à la médiocrité de ceux qui chantent, et non à notre époque elle-même, le discrédit momentané dans lequel sont tombés les vers. Les écoles poétiques de la restauration, en popularisant le mouvement littéraire commencé par M. de Châteaubriand et Mme de Staël, ont rendu vulgaire un certain canevas lyrique, si bien qu'au sortir du collége il n'est guère de jeune homme d'esprit qui n'ait écrit quelque pièce touchante et harmonieuse, quelque ode bien nourrie d'images. En rhétorique la forme poétique peut être un bon exercice de style, mais quand on la garde, sans un talent vraiment original et profond, quand on s'y obstine et qu'on s'y enferme, que loin d'être un ornement discret, ou une faiblesse précieuse, la poésie est prise comme centre d'une carrière, je crois que cela devient souvent un danger et quelquefois un travers. Plus que la prose, le rhythme prête, par l'habitude qui le rend si facile, à l'énervement et à la diffusion de la pensée. Je ne veux point du tout prendre en pédant le parti exclusif de la prose, et j'avouerai que le mot de Malherbe sur les poètes me paraît inepte. Mais il faut maintenir néanmoins que le culte exclusif, absolu de cette poésie molle et allanguie, prépare mal aux vraies luttes du monde, aux devoirs de la société, à la vie pratique enfin, et que bien des carrières ont été ainsi faussées et perdues.

BULLETIN.

Nous n'hésitons pas à dire que rien ne se termine parce que la coalition n'est pas suffisamment dissoute. Ainsi, loin de repousser les attaques des journaux de la gauche, qui appellent la réprobation publique sur ceux qui tentent de jeter la division dans les rangs de l'ancienne opposition, nous voudrions venir en aide à tous ceux qui se sont donné cette tâche vraiment patriotique. Nous avons malheureusement moins de complices que nous ne le voudrions; et c'est là justement ce qui empêche la France de voir la fin de son malaise et des cruels embarras qui font tout languir dans le pays depuis deux mois.

Nous n'avons pas besoin de rappeler ce qu'était la coalition. Nous avons eu de fréquentes occasions de montrer sur quel étrange amalgame d'opinions elle s'appuyait. Souvent, il nous est arrivé de déplorer les résultats de cette alliance, et de montrer combien les partis qui y figuraient étaient opposés entre eux. Cette opposition de vues, entre gens qui marchaient à un même but, nous semblait avec raison un malheur. Mais aujourd'hui nous avons à signaler un malheur d'un autre genre; nous parlons de la difficulté qu'éprouvent quelques de ces opinions, si disparates, à se séparer les unes des autres. Il y a mieux ou plutôt il y a pire : c'est qu'à force de voir ce pêle-mêle politique, la chambre, comme le public, semblent en quelque sorte s'y être habitués, et qu'on ne prend plus les opinions au sérieux. A peine si l'on semble admettre qu'elles existent encore, et il n'y a que ceux qui parlent en riant des affaires, comme fait M. Garnier-Pagès, qui aient quelque chance de se faire écouter dans la chambre. On dirait l'assemblée des Abdérites où les affaires publiques étaient devenues impossibles à traiter à force de bouffonneries. Nous avons passé, comme jadis les Abdérites, pour le peuple le plus jovial du monde; mais, en vérité, c'est pousser trop loin l'esprit et la gaieté.

Nous ne voulons pas dire que les opinions soient entièrement effacées de la chambre. Chacun garde les siennes, nous le savons bien; mais chacun se trouvant lié, par l'effet de la coalition, avec des hommes d'opinions opposées à celles qu'on a, on se dédommage de cette tolérance en quelque sorte forcée, en donnant libre cours à son antipathie pour les nuances. En un mot, les hommes

politiques ménagent leurs éternels ennemis pour attaquer leurs adversaires du moment. Le centre gauche et le centre droit luttent corps à corps, tandis que l'extrême gauche et l'extrême droite font cercle, parient comme dans un combat de coqs, et battent des mains. Or, il n'y aura, selon nous, de paix et de sécurité que lorsque les combattans actuels se lasseront de se déchirer au grand plaisir de ces spectateurs qui n'ont qu'à gagner à la défaite de l'un ou l'autre des deux partis.

On admire ce qui vient de se passer en Angleterre, et la retraite tout-à-fait noble et toute constitutionnelle du ministère de lord Melbourne. Mais, en Angleterre, il y a une suite de nuances à parcourir dans les partis parlementaires; et des whigs aux tories, il y a tout un système à changer, sans être forcé de passer par les radicaux, dont les opinions mettent tout l'établissement constitutionnel en question. Ici, au contraire, en quoi les divers partis qui prétendent au pouvoir, et dont les divisions prolongent cette crise, diffèrent-ils essentiellement? Le programme des 221 rend-il inadmissible le programme du centre gauche? Le parti de M. Cunin-Gridaine, de M. le général Bugeaud, représente-il une aristocratie altière qui veut tenir dans l'état de soumission la démocratie représentée par MM. Thiers, Dufaure ou Passy? Il n'y a là ni des lord Melbourne, ni des sir Robert Peel. Les hommes qui ont essayé vainement de former un ministère, ont été obligés d'exagérer leurs principes pour se trouver en opposition les uns avec les autres. Les doctrinaires, après avoir marché avec la gauche, se sont jetés à droite pour reprendre bien vite quelque force contre des alliés qui les abandonnaient; et si le centre gauche marche avec la gauche, c'est qu'on ne fait rien pour le retirer de l'opposition. Or, rien ne finira tant que le centre gauche aura la gauche pour lui et derrière lui; et c'est justement l'état de choses qu'il faudrait se hâter de finir en ouvrant le ministère au centre gauche.

Assurément, la gauche, qui soutient M. Thiers et ses amis, est plus habile que la fraction du parti modéré qui semble vouloir encore l'éloigner des affaires. La gauche sait bien que M. Thiers et ses amis, M. Thiers surtout, donnent à l'opposition un vernis de modération, qui l'aide peu à peu à s'emparer des esprits. L'opposition de gauche n'a fait ainsi que trop de progrès dans l'opinion publique; et l'on a vu les hommes les plus modérés se laisser entraîner dans les élections en disant qu'une coalition où figurent des soutiens du gouvernement de juillet tels que M. Thiers et d'autres, ne peut avoir rien de dangereux. La gauche ne manque pas d'habileté dans cette tactique, mais sérieusement *le Courrier Français* et les journaux de cette nuance abuseront-ils jamais personne en soutenant que M. Thiers, M. Dufaure et le centre gauche marchent avec eux, et qu'ils ne peuvent entrer au ministère sans leur appui? Y entrer, soit; mais nous les défions de s'y maintenir en marchant avec la gauche; aussi n'y songent-ils pas, sans doute.

La gauche nous dira-t-elle, s'il lui plaît, ce que le centre gauche de la coalition a de commun avec elle depuis la ratification du traité des 24 articles, depuis l'évacuation d'Ancône, en un mot depuis la retraite du ministère du

15 avril? M. Thiers est-il, par hasard, pour l'abolition des lois de septembre avec *le Courrier Français*, pour la réforme électorale avec *le Siècle*, et ne serait-il pas, au contraire, pour le maintien des lois de la presse, pour l'ajournement indéfini des réformes politiques, avec les 221, avec tous les hommes modérés de la majorité du 15 avril? Qu'on ne vienne donc pas nous parler d'un ministère de centre gauche appuyé sur la gauche. Un parti politique n'est rien que par ses principes; et si le centre gauche ne réforme pas les lois de septembre, s'il ne donne pas le suffrage universel, il aura beau ménager la gauche, la flatter, être poli et aimable avec elle, il ne s'appuiera pas sur la gauche, mais sur le parti modéré, quelque nom qu'on lui donne. La gauche le verra si bien, qu'elle ne tardera pas à attaquer ce ministère, et à l'attaquer comme elle attaque, c'est-à-dire violemment. Nous ne croyons donc pas à un ministère de centre gauche appuyé sur la gauche, comme quelques esprits inquiets paraissent le craindre. M. Thiers et ses amis pourront vivre de bon accord avec la gauche tant qu'ils ne manieront pas les affaires, de même que la coalition a pu subsister tant qu'il n'a fallu que détruire; mais dès que M. Thiers, dès que les ministres du centre gauche se verront forcés d'agir et de parler comme ministres, ils ne trouveront dans la gauche que des adversaires. Il en sera ainsi, nous le disons, à moins que les 221 et l'ancien parti ministériel ne soient décidés à jeter M. Thiers et ses amis du centre gauche dans l'opposition, ou à le forcer, par leur propre opposition, s'il était ministre, à demander des secours à la gauche contre ceux qui partagent ses opinions. En pareil cas, les 221, s'ils sont en majorité, devront se montrer conséquens et contribuer à former une administration doctrinaire que le maréchal Soult consentira sans doute à présider. Seuls maîtres des affaires, les doctrinaires représenteront une sorte de ministère tory. Pareille chose se fait en ce moment en Angleterre, et c'est une expérience qu'on peut tenter.

Le ministère du 15 avril appartenait essentiellement au centre gauche, tel qu'on l'a toujours entendu jusqu'à ce moment où, grace à la coalition, les opinions et les nuances sont devenues si difficiles à débrouiller. Tous les actes auxquels M. Molé a attaché son nom depuis le 15 avril, portent ce caractère. A commencer par l'amnistie, début de cette administration, la marche du ministère du 15 avril a toujours eu l'empreinte de cet esprit de conciliation et de libéralisme auquel ses adversaires eux-mêmes commencent à rendre justice. Ce ministère a été renversé par des élections où domine, nous dit-on, l'élément du centre gauche, et il sera remplacé par qui? Par le centre droit, modifié peut-être par quelques hommes les moins avancés de l'ancienne majorité ministérielle! Nous reculerions ainsi du 15 avril au 6 septembre, et au 6 septembre sans M. Molé! Est-ce là ce qu'on veut? A la bonne heure! Une telle combinaison amènerait bientôt la nécessité d'un 15 avril, du retour de la politique modérée et l'intervention de l'esprit conciliant de M. Molé; sous ce point de vue, nous ne nous en plaindrions pas.

Toutefois, nous aurons le courage de dire aux 221 qu'ils nous semblent mal guidés, mal conseillés en ce moment, et qu'ils feront bien d'examiner atten-

tivement autour d'eux pour voir s'ils ne sont pas sur le point de s'engager dans une fausse route. On a beaucoup blâmé les difficultés de personnes qui se sont élevées dans les nuances modérées de la coalition, quand il a été question de former un ministère. Les 221 sont à présent sur cette voie, et depuis quelque temps nous les voyons un peu exclusivement occupés des noms propres. Après avoir noblement et dignement soutenu une bonne cause, les 221, trahis par la victoire, ont eu, il faut le dire, une défaite des plus heureuses; ils sont tombés avec une sorte de grace, et dans une attitude qui ne laisse pas que d'avoir ses avantages. Leurs vainqueurs sont divisés, et ils peuvent se retirer de cette bagarre avec les meilleures conditions; ils peuvent contribuer puissamment à former un ministère modéré et durable, en état de résister aux évènemens qui se préparent, et capable de redresser l'esprit public si faussé depuis quelque temps. Enfin, ils sont à même de rallier au pouvoir des capacités qui l'avaient affaibli par leur éloignement. C'est encore un beau rôle que celui des 221. Voudront-ils, au contraire, nous donner un ministère faible, éphémère, et créer une opposition plus forte, en y clouant les capacités que des circonstances, que nous avons jugées plus sévèrement que personne, y ont conduites passagèrement?

Et quel moment choisirait l'intelligente et loyale majorité du 15 avril pour commettre une pareille erreur? Le ministère de M. Molé a mis fin à de grandes difficultés. Il a rendu des services méritoires, et il a eu un courage rare en tous les temps, celui de prendre la responsabilité de mesures qui devaient le dépopulariser. Peu de ministères ont légué moins d'embarras à leurs successeurs. A l'époque de la démission de celui-ci, les affaires difficiles d'Ancône et de Belgique ont été terminées, le budget était présenté aux chambres, la tranquillité intérieure assurée, et la prospérité publique n'avait pas encore souffert. Mais en deux mois de crise tout a changé, soit par l'effet de cette crise, soit par l'effet même de la marche du temps. Les affaires sont suspendues; sous une apparence tranquille, l'inquiétude est au comble, et les affaires extérieures sont à la veille de prendre un aspect nouveau. Ne serait-il pas bien dangereux de former un cabinet qui ne serait pas durable, et qui aurait encore un caractère provisoire, ou (ce qui serait pire) qui serait définitivement opposé à l'esprit public, quand les états constitutionnels liés par la quadruple alliance sont tous dépourvus de ministères, et à la veille de modifier leurs gouvernemens? La France se meut principalement, dans sa sphère d'action politique, entre l'Angleterre et l'Espagne. Ici se forme un cabinet tory, et là un ministère d'extrême gauche. Voulez-vous faire dominer, en France, dans le pouvoir, l'élément centre droit, et renforcer ainsi l'opposition d'extrême gauche? Vous créez deux dangers à la fois; vous attisez le feu aux Pyrénées, et vous associez la monarchie de juillet à la mauvaise fortune du cabinet tory, sans vous assurer de son concours. En un mot, vous prenez toutes les mauvaises chances avec la certitude de ne pas être admis au partage des bonnes. La France suivrait en pareil cas la politique de l'Angleterre, sans pouvoir compter sur ses bons offices, car les tories, tout en maintenant les

bases d'une alliance si importante pour les deux nations, sympathiseront partout avec les puissances absolues. Enfin, si le ministère tory tombait lourdement, le ministère centre droit périrait par la secousse, et nous nous trouverions brusquement en face de la fatale nécessité d'un ministère de gauche! Encore une fois, est-ce le moment d'écarter le centre gauche et de se séparer de lui pour le jeter dans les bras du parti extrême, qui s'efforce de le retenir en ce moment? Qu'on y songe, la chute du ministère anglais aggrave singulièrement la situation. La France doit rester unie à l'Angleterre, mais elle ne doit pas refléter servilement toutes ses nuances politiques. C'est au contraire un point important que de maintenir l'alliance anglaise indépendamment de la couleur du cabinet britannique; car c'est constater, aux yeux de l'Europe, la solidité de ces rapports. Un mot que nous avons recueilli de la bouche du prince de Talleyrand ne sera pas inutile à rappeler. Nous l'avons entendu affirmer plus d'une fois qu'en 1830 il avait trouvé plus de facilités, en sa qualité de représentant de la nouvelle monarchie de juillet, à traiter avec le duc de Wellington qu'avec lord Grey, qui prit plus tard le ministère. Ajoutons, puisque nous sommes sur ce chapitre, que les gouvernemens absolus s'efforceront de tirer parti du gouvernement qui se prépare en Angleterre, et que la politique de la France aura besoin d'un surcroît de ressorts pour qu'on ne dise pas de nous ce que disait le grand Frédéric : « La France a la force et la puissance; il ne lui manque que la volonté. »

Pour le centre droit, si nous désirons le voir admis au pouvoir, à petite dose il est vrai, c'est surtout pour que personne n'ignore que le centre gauche n'est pas soumis à la gauche, et qu'il ne s'appuiera jamais volontairement sur elle. Le souhait que nous formons est donc tout-à-fait indépendant de nos sentimens à l'égard des doctrinaires; c'est l'intérêt général qui nous le dicte. Mais si l'avantage d'un parti y entrait pour quelque chose, ce serait sans nul doute celui du centre gauche; car les doctrinaires ont au moins autant d'intérêt que la gauche à voir M. Thiers allié à M. Odilon Barrot, et défendu par *le Courrier Français*.

C'est aux 221 à réunir les nuances d'opinions faites pour s'entendre. Ils y réussiront d'abord en abattant les barrières que quelques-uns d'entre eux semblent élever devant le centre gauche, puis en ne stimulant pas trop l'ambition des doctrinaires, qui rêvent aujourd'hui la transformation de la majorité du 15 avril en majorité du centre droit. Encore une fois, ce serait revenir du 15 avril au 6 septembre, et y revenir avec des hommes qui formaient l'opposition dont la volonté a renversé le ministère du 6 septembre, où les doctrinaires étaient en majorité.

Les 221 ont un bel exemple sous les yeux. C'est celui que leur donne la couronne. Le roi semble avoir oublié jusqu'au nom des hommes qui réclament le pouvoir; il n'a demandé que leur programme, l'exposé de leurs principes. Nul, quoi qu'on ait dit, n'a été rebuté; et quand les partis seront d'accord pour former une majorité, ils trouveront la couronne prête à écouter sa voix. C'est de ce point de vue seulement qu'il faut envisager l'adresse. La chambre

se fait cette adresse à elle-même en quelque sorte, et elle y a vu une manière de constater la majorité par un vote. Ainsi s'explique l'unanimité qui a accueilli la première partie de la proposition de M. Mauguin. Nous voyons avec plaisir que le centre gauche vient d'obtenir une majorité dans la commission de l'adresse; car il nous tarde de voir la gauche se séparer du centre gauche, et ce dernier parti reprendre sa place dans les rangs des conservateurs. Mais nous connaissons les nécessités du gouvernement parlementaire, nous dirions presque ses faiblesses. En se présentant seul et sans soutien à l'ancienne majorité ministérielle, le centre gauche risquerait de se voir traité avec hauteur, car c'est surtout dans la guerre parlementaire qu'on ne peut négocier que l'épée à la main. Mais, nous le répétons, la crise a changé de nature depuis les derniers évènemens extérieurs. Il y a huit jours, nous disions avec tout le monde qu'il était urgent d'en finir. Nous disons aujourd'hui qu'il y a hâte de bien finir. Un ministère qui ne parlerait pas à l'opinion ou qui la blesserait, aurait des conséquences qu'on ne peut prévoir, car les circonstances ont un aspect infiniment plus sérieux que sous le ministère du 15 avril. Alors qu'il était question de la Belgique et d'Ancône, ces difficultés étaient mûres, et par conséquent près de leur solution. Il en est ainsi de toutes les difficultés politiques extérieures. Quand le public les voit et sait qu'elles existent, elles sont déjà moins dangereuses. Celles qui naissent renferment le plus de dangers, et ce qui se passe en Angleterre peut donner, dès ce moment, à réfléchir.

On répondra en prononçant l'illustre nom du maréchal Soult. Nous souhaiterions plus que personne que le maréchal Soult fût en situation de terminer nos embarras; et à nos yeux ce ne serait que justice, car il y a beaucoup contribué. Si, à son retour d'Angleterre, le maréchal Soult avait secondé la bonne volonté de M. Teste et de M. Humann, qui consentaient à faire partie du ministère de M. Molé, à qui il devait l'ambassade extraordinaire de Londres, de grandes inquiétudes eussent été épargnées au pays. Le maréchal avait accepté la mission de représenter à Londres le ministère du 15 avril; il n'eût été que conséquent en en faisant partie. Alléguera-t-on le peu d'expérience en matière de gouvernement représentatif dont se targue, dit-on, M. le maréchal Soult, et le justifiera-t-on ainsi d'avoir écarté par un refus M. Teste et M. Humann du cabinet du 15 avril? La même raison pourrait servir à justifier les phases si diverses de sa conduite dans la crise actuelle; mais alors de quel secours sera M. le maréchal Soult au gouvernement représentatif s'il ne l'entend pas mieux, et quel espoir fonde-t-on sur son épée quand le pays est en paix avec les factions et avec l'Europe? L'épée du maréchal Soult n'est pas, comme on l'a dit du poignard de Louvel, une idée politique, et le maréchal qui, après avoir demandé depuis deux ans un ministère de gauche, penche aujourd'hui pour un ministère de droite, ne nous semble pas très-propre à faire cesser l'incertitude qui se glisse de plus en plus dans les esprits.

Les négociations ministérielles se sont terminées en Angleterre avant les nôtres. On pouvait le prévoir. Un des premiers résultats du changement de cabinet est le départ du comte Granville, qui a donné sa démission des fonctions

d'ambassadeur d'Angleterre à Paris, qu'il remplit depuis plusieurs années. Le caractère simple et noble du comte Granville lui avait concilié beaucoup d'amis et de partisans, et son éloignement laissera de vifs regrets. Toute la société française et la diplomatie s'étaient rendues vendredi à la dernière réception de lord Granville, dont la magnifique hospitalité est connue de toute l'Europe. On y remarquait M. le comte Molé, qui a retardé son départ pour l'Angleterre, et M. Thiers, qui s'est entretenu longuement et amicalement avec lui. Cette circonstance a paru faire impression sur les personnages politiques qui assistaient en grand nombre à la réception de lord Granville.

— La reprise du *Comte Ory* n'a pas trompé nos espérances. Jamais le chef-d'œuvre de Rossini, jamais cette admirable musique si ingénieuse et si bien en scène, si parfaitement italienne par la mélodie et le rhythme, si française par l'esprit et l'intelligence de la situation, ne s'était produite à l'Opéra avec plus d'honneur et de succès. L'exécution, on peut le dire, en a été ravissante et complète, tous la chantaient avec amour, tous se sentaient si bien à leur place : M. de Candia dans le comte, Levasseur dans le gouverneur, Mme Dorus dans la comtesse, Mme Stoltz dans le page. M. de Candia et Mme Dorus ont eu le triomphe de la soirée. Nous l'avions prévu, la voix si charmante et si flexible du jeune ténor convient à ravir aux tours de cette musique. M. de Candia s'est tiré avec adresse des nombreuses difficultés du rôle. Son intonation a été constamment irréprochable et sa vocalisation fort habile. Pour la grace, l'élégance et le goût, M. de Candia a réalisé tout ce qu'on attendait de lui, et dans le magnifique trio du second acte, vers les dernières mesures, lorsque le comte, aux pieds de la jeune châtelaine, éclate en un si beau transport, sur ces paroles : « Vrai Dieu, madame, peut-on vous aimer assez! » sa voix a révélé une puissance inouie, et dont Duprez ne manquera pas d'être jaloux; que ceux qui prétendent que l'art est tout au théâtre, aillent entendre M. de Candia dans *le Comte Ory*, et nous verrons s'ils persistent long-temps dans leur opinion. Certes, nul ne le conteste, l'art accomplit des merveilles, il transforme, il étonne, il ravit; mais, qu'après tant de tours de force pénibles et d'efforts excessifs, une voix naturellement riche et sonore s'élève, et dites-nous si la seule émission de cette voix juvénile, égale, bien posée, ne vous émeut pas plus profondément et n'éveille pas en vous de plus vives et de plus agréables sensations que tous ces *ut* laborieux qu'un chanteur tire du fond de sa poitrine, à la sueur de son front. Mme Dorus chante le rôle de la comtesse avec cette grace exquise, ce bon goût, cette perfection qu'on lui connaît. Mme Dorus est aujourd'hui à l'Opéra la seule cantatrice qui se préoccupe sérieusement de son art et travaille sans relâche à se concilier les faveurs du public. Avec elle, au moins, jamais on n'a de doute ou d'inquiétude; elle ne tente jamais que ce qu'elle est sûre de bien faire, et dans sa vocalisation ne laisse rien au hasard. A l'air d'*Élisabetta* qu'elle chantait autrefois au premier acte, Mme Dorus a substitué la cavatine de *Mathilde di Shabran* qu'elle dit en véritable cantatrice italienne, absolu-

ment comme feraient la Persiani ou la Grisi. Mme Dorus n'a qu'un tort vis-à-vis de notre public, celui d'être Française; heureusement, M. de Candia, lui, est Italien; et dans le ravissant duo du second acte, où ces deux voix se groupent et se marient avec tant de charme et de bonheur, l'illusion est telle qu'on se croit à Favart. Il semble qu'on aurait dû profiter de cette occasion pour racheter le congé de Mme Dorus, pas du tout; on reprend *le Comte Ory* pour le laisser là presque aussitôt. A quoi bon le succès si l'on y renonce après trois représentations? M. de Candia et Mme Dorus partent pour l'Angleterre dans quelques jours, et voilà *le Comte Ory* abandonné de nouveau. Passe encore pour *le Comte Ory*, mais les autres partitions du répertoire, quelle chance leur reste-t-il d'être produites dignement? Nous savons que l'administration compte beaucoup sur les débuts de Mlle Nathan; mais, après tout, Mlle Nathan peut aussi ne pas réussir, et si les espérances qu'on met en elle étaient trompées par hasard, faudrait-il alors en venir à confier les destinées du premier théâtre lyrique à Mlle Nau? — Nous voudrions bien ne pas voir intervenir Duprez dans toutes ces querelles; mais le fait est que l'influence du grand chanteur devient de jour en jour plus exigeante, et finira, si l'on n'y prend garde, par compromettre gravement les intérêts de l'Opéra. Nous ne voulons pas le moins du monde contester les droits du talent et du succès, et nous pensons que Duprez les exerce avec franchise et loyauté. Cependant il est clair que depuis qu'il est à l'Opéra, tout s'y fait à son avantage, et depuis quelques jours, à l'avantage de la jeune élève qu'il affectionne, ce qui revient parfaitement au même. Pourquoi M. de Candia, ce jeune chanteur de tant d'avenir, n'a-t-il aucun rôle dans tous les opéras qu'on doit mettre en scène d'ici à deux ans au moins? Pourquoi lui a-t-on repris le rôle de Polyeucte qu'on lui avait donné d'abord? Pourquoi, lorsque *le Comte Ory* vient d'avoir un si beau succès, au lieu de le donner trois fois de suite, comme cela se fait toujours pour les opéras qui réussissent, se plaît-on à l'interrompre pour jouer, mercredi, *le Lac des Fées*, qui fait 4,000 fr. de recette? Pourquoi Mme Stoltz, cette cantatrice utile et toujours de bonne volonté, se retire-t-elle? Pourquoi Mme Dorus, après avoir répété plusieurs fois un rôle dans une partition nouvelle, se voit-elle contrainte de s'en départir en faveur d'une jeune fille encore sans renom? Quelle que soit la confiance qu'il ait en lui, il est impossible que Duprez pense qu'il va suffire au répertoire, assisté seulement de Mlle Nathan. Il y a des rôles que Duprez ne peut aborder en aucune façon, *Robert-le-Diable* et *le Comte Ory*, par exemple, et Mlle Nathan n'a pas la prétention de vouloir chanter dans la même soirée Alice et Isabelle, Valentine et Marguerite de Navarre. Rien n'est plus dangereux, pour une cantatrice, que de se faire ainsi une si large place à ses débuts. Lorsque Mlle Falcon parut pour la première fois dans Alice, on sait quel succès éclatant et mérité l'accueillit sur la scène. On montait alors *Gustave*, et M. Auber, cédant comme les autres à l'enthousiasme du moment, reprit à Mme Damoreau le rôle de la comtesse qu'il lui avait confié, pour le donner à Mlle Falcon. Triste précédent qui ne porta bonheur ni à *Gustave* ni à Mlle Falcon!

— Le théâtre de la Bourse a donné cette semaine un petit opéra sans importance. On retrouve çà et là, dans *le Panier fleuri*, certaines qualités d'instru-

mentation facile et de mélodie agréable qui distinguent le talent de M. Thomas; mais à un moins haut degré que dans *la Double Échelle*, ce qui, du reste, ne manque jamais d'arriver chez les musiciens qui se complaisent dans une imagination au point de la vouloir reproduire sans cesse. M. Thomas a fait *la Double Échelle*, une jolie comédie à ariettes, qui tient sa place entre *Adolphe et Clara* et *le Prisonnier*, c'est bien; mais pourquoi ne pas en rester là, pourquoi revenir toujours aux mêmes sujets, aux mêmes caractères, aux mêmes combinaisons? M. Thomas croit-il, par hasard, que la musique soit faite uniquement pour mettre en scène des sénéchaux et des greffiers affublés d'énormes perruques, qui portent des bouquets de roses, et chantent en chevrottant des refrains auxquels on donne à plaisir un tour suranné? En fait de musiciens bouffes, M. Thomas semble donner à Rousseau le pas sur Cimarosa, et préférer l'école du *Devin du Village* à celle du *Mariage Secret*. Chacun son goût! Qui sait? peut-être Lubin et Colette sont-ils des personnages fort comiques, et que Rossini et Meyerbeer ont eu le plus grand tort de négliger. Cet excellent bailli surtout, qui, dans *le Rossignol*, chantait un air si bouffon en apportant une cage à perroquet, pourquoi ne le reproduirait-on pas aujourd'hui? Après tout, c'est une vocation comme une autre, que d'être appelé par son talent à remettre en crédit sur la scène tous ces bons vieux caractères si fort en honneur du temps de Monsigny ou de Lebrun.

— La séance solennelle qu'a tenue hier l'Académie des sciences morales et politiques, a été consacrée presque entière à l'audition d'une biographie de M. de Talleyrand, due au secrétaire perpétuel, M. Mignet, qui avait déjà tracé d'une manière si élégante et si ferme les éloges de Rœderer et de Sieyès. Un discours du président de l'Académie, M. Dupin, a ouvert dignement la séance. M. Dupin a exposé dans ce discours, avec la parole nette et vive qui le distingue, les sujets de prix adoptés par l'Académie pour les années 1840 et 1841. M. Mignet a succédé à M. Dupin, et son remarquable travail a captivé aussitôt l'attention de l'assemblée. Aucune des parties de son vaste sujet n'a été négligée par l'historien; il a suivi M. de Talleyrand depuis ses premières années, depuis les travaux de la Constituante jusqu'à sa sortie des affaires, jusqu'au discours prononcé par lui dans le sein même de l'Académie des sciences morales. Toutes les phases de la vie de l'illustre diplomate ont été racontées et analysées, chacune selon son importance, avec une élégance, une finesse, une lucidité, qui ne laissent rien à désirer. Ses fautes et ses erreurs n'ont d'ailleurs pas trouvé grâce devant M. Mignet, et tout en admirant les grandes facultés de M. de Talleyrand, il n'a pas négligé de rappeler qu'il était un des derniers représentans de ce siècle, à la fois grand et téméraire, où l'intelligence avait le pas sur la moralité. Malgré sa longueur, le beau travail de M. Mignet n'a jamais laissé s'affaiblir l'intérêt de l'auditoire. L'épreuve de la lecture ne lui saurait être moins favorable que l'épreuve de l'audition, et la biographie de M. de Talleyrand occupera désormais un rang distingué parmi les travaux de l'auteur.

F. Bonnaire.

LA

CLÉ DU PARC.

L'an passé, le premier dimanche du mois de mai, Alfred Didier, tristement penché à la fenêtre d'un vieil hôtel de la rue Dauphine, rêvait au ciel de la Provence en regardant le ciel nébuleux de la Seine, quand on sonna doucement à sa porte. Il tressaillit et murmura : — C'est à coup sûr la main timide d'une femme.

Alfred Didier était un jeune musicien, nouvellement venu de Marseille à Paris en poursuivant la fortune. Pour séduire la divinité rebelle, suivant le mot de nos aïeux en belles-lettres, il savait chanter comme un Italien, et joignait à cela une figure des plus avenantes, une pâle et mélancolique figure, couronnée de cheveux bruns et doucement éclairée par de beaux yeux bleu de mer, comme en rêvent les adolescentes. — Ces yeux-là feront leur chemin, avait souvent dit sa marraine. Et en effet ils avaient été fort loin déjà dans certains cœurs de Marseille; mais le musicien se souciait bien de ces succès-là! la plus petite étincelle de gloire eût bien mieux fait son affaire. A Paris comme à Marseille, il y eut des cœurs qui s'ouvrirent à ses regards. Le premier, il faut bien le dire, fut tout simplement celui de sa voisine dans l'hôtel, une belle paysanne de Villers-Cotterets, qui cherchait aussi fortune à Paris.

Cependant Alfred, émerveillé du coup de sonnette, — c'était la

première visite qui s'annonçait depuis trois semaines, — s'empressa d'aller ouvrir la porte, après avoir, toutefois, pris le temps de se mirer un peu, et de pousser sous le rideau de l'alcôve une pantoufle qui déparait sa chambre. — Hélas! ce n'était que son ancienne voisine, qu'il n'avait pas vue depuis quelques jours.

— Monsieur Alfred, lui dit-elle en minaudant un peu, voulez-vous donner des leçons de piano? Je suis devenue femme de chambre d'une Anglaise qui demande un maître de musique pour sa fille. J'ai parlé de vous, et on vous attend. Viendrez-vous? J'en serais enchantée.

Et Lisa caressait de la main une petite croix de jais qu'Alfred lui avait donnée pendant leur voisinage, et un peu à cause de leur voisinage.

Le lendemain dans l'après-midi, le musicien dépensa son dernier écu pour acheter des gants, et s'en alla en marchant sur la pointe des pieds rue de Madame, où demeurait mistress W...

Mistress W..., veuve d'un orfèvre de Londres, était depuis l'automne à Paris avec Lucy, sa blonde et chancelante fille. Les médecins avaient conseillé pour toutes deux les soleils du Midi. Mistress W... s'était arrêtée à Paris pour reposer Lucy, et, l'hiver passé, Lucy qui aimait la solitude de la grande ville et qui se croyait acclimatée à la France, avait supplié sa mère de ne pas l'emmener plus loin.

Alfred fut introduit dans un petit salon d'un style moderne dont l'ameublement révélait plus d'orgueil que d'élégance. Après quelques minutes d'attente, Lucy suivie de sa mère vint nonchalamment s'asseoir à côté de lui devant un élégant piano d'Érard. Elle était morne comme de coutume, mais dès que le piano eut résonné sous ses doigts, elle s'anima tout d'un coup, ses yeux brillèrent d'un doux éclat, sa charmante figure s'illumina comme par enchantement. Alfred, qui avait été frappé de sa pâleur de marbre, s'imaginait voir apparaître la statue de Pygmalion. — Dix-sept ans à peine; des graces nonchalantes et des attraits naissans; de la mélancolie dans le cœur et du roman dans la tête; l'ame encore ingénue, l'esprit déjà enthousiaste; de la candeur et de la vérité , point de coquetteries et point de masques : voilà Lucy. Au premier regard, sa blancheur et sa fragilité rappelaient les plus vaporeuses créations des vieux maîtres allemands, mais peu à peu l'œil le moins savant découvrait la femme sous le vêtement de l'archange.

Mistress W..., qui voulait connaître jusqu'au fond du cœur le maître de musique de sa fille, fut très babillarde ce jour-là, aussi

babillarde qu'en son beau temps de marchande à Londres. Alfred eut dans ses reparties une candeur et un enjouement qui la charmèrent; il raconta d'un air naïf le plus vulgaire chapitre de son histoire. — Sa mère depuis long-temps veuve d'un pauvre forgeron de Marseille, lui avait donné à son départ pour Paris quatre-vingt belles pièces de cinq francs, péniblement et surtout doucement amassées par des veilles et des privations sans nombre; et, le suivant de ses vœux et de ses prières dans son pélerinage d'artiste au beau pays des arts, elle s'était écriée comme toutes les mères : A la grace de Dieu! Il avait lu Gil Blas, il aimait follement les aventures, il s'était mis en route avec une mauvaise troupe de comédiens de province qui, par la promesse séductrice de jouer ses opéras à Paris, avaient horriblement compromis ses écus. Mais, débarqué dans la grande ville, les comédiens s'étaient envolés avec ses illusions, et seul dans le désert de pierres enfumées, regrettant bientôt les soins de sa mère et le soleil de son pays, il s'abandonnait avec une douloureuse insouciance aux fantaisies de la destinée, chantant pour se distraire, et, comme Sterne, pleurant quelquefois pour se consoler.

Ce récit simple et vrai toucha mistress W... ; elle n'eut pas de peine à accorder toute sa confiance à Alfred.

Ce premier jour, Alfred voulut s'assurer de l'intelligence musicale de son écolière. Lucy ne savait pas grand' chose; mais elle avait les meilleurs instincts, et bégayait déjà la musique comme un enfant qui parle sa langue maternelle. Elle chantait mal; mais que de magies inconnues dans son chant! que de perles et que de larmes dans sa voix! Alfred en l'écoutant oubliait son rôle et s'enivrait des mélodies étranges qu'elle jetait sans ordre et sans art. Il voyait flotter devant ses yeux les confuses espérances, les craintes infinies, les chimères couronnées de roses, les pâles désenchantemens; car le chant de Lucy était l'évocation de ces gais et tristes fantômes.

Après la seconde leçon, mistress W... avertit Alfred qu'elle partait avec sa fille pour la campagne. Les beaux jours étaient revenus et les deux exilées devaient attendre l'hiver à Meudon. — Ainsi, dit mistress W..., vous viendrez à notre solitude, qui est charmante; nous avons un petit parc; nous avons de l'eau, des arbres, du soleil; cela vous distraira un peu.

C'était un jeudi. Alfred promit d'aller à Meudon le samedi suivant; mais, le samedi, le pauvre diable, qui n'avait plus un sou, ne voulut pas se mettre en route, craignant d'être surpris par la faim ou plutôt craignant d'avoir l'air affamé. A Paris, grace à ses façons aimables,

il dînait depuis quelques jours à l'hôtel en disant qu'il paierait le lendemain, mais le lendemain ne venait pas.

Vers le soir, son ancienne voisine le surprit tout en larmes; elle venait se plaindre de son oubli; sa jeune maîtresse l'avait attendu deux grandes heures, et mistress W... le priait de ne plus être si capricieux. Et pour achever de remplir sa mission, la blonde fille de Villers-Cotterets remit entre les mains du jeune musicien cinq napoléons en attendant mieux pour les leçons passées et à venir.

A son premier voyage à Meudon, Alfred fut gracieusement accueilli : « Ah! c'est vous! » lui dit Lucy avec un sourire plein de candeur. Après la leçon, mistress W.... l'emmena dans le parc et lui fit admirer toutes les coquettes beautés de cette frivole solitude. On parla beaucoup de paysages du nord et du midi; à propos d'une fontaine, on alla jusqu'à la mer : je ne sais où l'on s'arrêta.

Quelques jours après, en chantant avec gaieté la cavatine de la *Norma*, Alfred s'arrêta soudain; — il venait de voir, à travers un fichu de dentelle, sur le sein ému de Lucy, un petit bouquet rustique à demi fané, que, par mégarde, il avait laissé l'avant-veille sur le piano; — mais, en réfléchissant un peu, il accusa sa vanité. — Je suis un fat, pensa-t-il, toutes les fleurs ne se ressemblent-elles pas? — Et il se remit à chanter, sans oser toutefois regarder Lucy, qui penchait languissamment son front rêveur.

Mistress W... survint et baisa les cheveux brunissans de sa fille; et, comme par distraction, elle souleva doucement le bouquet qui troublait Alfred.

— Voyez, monsieur, quel enfantillage, dit-elle en effeuillant une primevère flétrie; ma fille a, Dieu merci! vingt parures de reine. Quand j'ai vendu ma boutique de James-Square, je lui ai réservé un magnifique collier de perles. C'était bien la peine, n'est-ce pas? Voilà ma petite fille qui se pare de fleurs fanées.

— Toutes les femmes ont l'amour des contrastes, murmura Alfred en tourmentant d'une main tremblante les touches du clavier.

Lucy, muette et immobile, suivait du regard les feuilles éparpillées de la primevère, et respirait avec un charme infini le parfum vieilli du bouquet.

— Les fleurs que j'ai cueillies! pensait Alfred. Et comme il n'avait osé les regarder : — Pourtant c'est impossible! — Et ne pouvant étouffer son agitation, il se leva, salua et sortit, dévoré par le doute.

Le surlendemain, comme il arrivait plus tôt que de coutume, il trouva Lucy toute seule au salon. Elle était pâle et sombre; elle avait

le front voilé de langueur et de mélancolie. A la vue d'Alfred, elle se leva avec une vague inquiétude.

— Vous n'avez pas rencontré Lisa, monsieur? Cette fille est folle; voilà deux heures que je l'attends. Vous me voyez dans un négligé impardonnable.

— Vous êtes charmante ainsi, murmura involontairement Alfred.

Lucy rougit, et le jeune musicien eut si peur de l'avoir blessée, qu'il eut un peu le désir naïf de rétracter ses paroles. Et comme pour s'excuser : — Depuis hier, reprit-il, me voilà presque fou. Je suis allé entendre *Don Juan;* et cette nuit je n'ai pu dormir. J'étais au milieu d'un concert fantastique; il me semblait que les archanges m'environnaient avec leurs harpes d'or; et de Paris à Meudon je n'ai cessé d'entendre ces célestes sérénades.

Alfred secoua la tête pour se délivrer des échos de Mozart; puis, se penchant sur le piano, il s'abandonna à tout son délire musical. Ce fut un magnifique délire, qui jeta des pluies de roses et de diamans. Lucy, qui d'abord écoutait avec distraction, fut bientôt saisie, enivrée, éblouie. Elle s'avança rapidement près d'Alfred, l'œil brillant, la bouche émue, la gorge palpitante; et, se laissant tomber sur un fauteuil, elle pencha mollement la tête sur son épaule, comme une femme qui s'évanouit.

Alfred, qui ne la voyait pas ou peut-être qui faisait semblant de ne pas la voir, poursuivait avec passion ses charmantes fantaisies. Enfin, s'étant tourné vers elle, il fut effrayé de sa pâleur et de son abattement.

— Vous souffrez? dit-il d'une voix tremblante.

Elle essaya vainement de parler et de sourire. Plus effrayé encore, Alfred ouvrit la fenêtre.

— Vous appelez le ciel à mon secours, dit Lucy en respirant.

Elle tourna la tête vers le parc et poursuivit : — Maman est bien lente à revenir.

Alfred embarrassé revint au piano et se mit à chanter, sans penser à ce qu'il chantait, la romance de Chérubin dans *le Nozze di Figaro.* Retombée dans l'extase, Lucy regarda le chanteur d'un œil allangui; et pour cacher son trouble, elle détourna encore la tête et sembla poursuivre son rêve sous les vertes et frémissantes arcades du parc.

— Un beau soleil de mai, murmura Alfred en finissant de chanter. Et tout en disant ces mots il songeait au soleil de la Provence, il songeait qu'au dernier mois de mai il adorait une grande dame de Marseille qu'il avait rencontrée sous une porte durant une averse. — Que

vous êtes heureuse, poursuivit-il d'un air rêveur, que vous êtes heureuse d'avoir ce parc charmant pour vos promenades! des tapis d'herbe, des rideaux de feuillage, un orchestre céleste, voilà tout ce que je demande à Dieu pour l'éternité.

— C'est le seul attrait de notre solitude, dit Lucy d'une voix étouffée et pénible; il y a tout au fond, en face de la petite porte de sortie, une sombre allée de tilleuls où je me promène souvent le soir... pour rêver à l'Angleterre... Ces heures de tristesse et de solitude sont les meilleures que j'aie passées. Je regarde les étoiles, j'écoute les feuilles, et mon ame s'envole avec délices.

— Oh! oh! voilà une Anglaise romanesque, pensa Alfred. — Hélas! dit-il tristement, moi j'ai tout simplement les rues de Paris pour promenade, et ma fenêtre pour solitude.

En parlant, Lucy avait détaché sa main du fauteuil. Tout d'un coup, par un mouvement nerveux, elle offrit à Alfred une petite clé qu'elle venait de prendre à sa ceinture. Le maître de musique regarda d'un œil effaré la blanche main de Lucy, il voulut la saisir; mais ayant aperçu la clé et devinant que c'était la clé du parc, il demeura indécis. La foudre eût passé devant lui sans lui causer une pareille émotion. Ses lèvres blanchissaient, son cœur battait à se briser. Cependant Lucy était adorable de candeur, et, en la regardant, il devina que nulle pensée impure n'avait passé sur la blanche chasteté de son front. Cette clé qu'elle offrait sans rougir, c'était la clé de son cœur et non de sa vertu; elle aimait sans doute, mais son amour n'avait pas touché la terre du bout des ailes; elle voulait *rêver à deux* dans la sombre allée où elle avait tant de fois rêvé seule. Voilà tout. Les anges les plus purs ne l'eussent pas condamnée. Alfred voulut enfin prendre la clé, mais il était trop tard : comme il avançait une main craintive, la clé tomba à ses pieds, et Lucy, tout abattue, la tête courbée sous le repentir, le cœur brisé comme si la clé l'eût frappé en tombant, jeta au musicien pétrifié un triste regard où il y avait de la colère, du mépris et de la douleur. Il ramassa la clé et s'enfuit. Toute cette scène s'était passée en quelques secondes, et Sterne seul vous l'eût bien racontée.

En franchissant le seuil du vestibule, Alfred eut le cœur déchiré par un cri sinistre de la pauvre Lucy; tout effrayé, tout éperdu et tout haletant, il s'élança vers le bois de Meudon où il suivit le sentier le plus touffu, comme pour se dérober à tous, au soleil même. Durant une heure, il alla devant lui sans dessein et sans pensée, ou plutôt égaré par des desseins et des pensées sans nombre. Le pre-

mier passant qui le rencontra se détourna de lui en pâlissant et le suivit long-temps du regard avec inquiétude. En effet, Alfred avait l'œil hagard, la démarche d'un fou, la mine tragique d'un malheureux qui cherche un arbre pour se pendre. Le soleil se coucha, et les vapeurs flottantes de la nuit surprirent le musicien sur la lisière du bois. Sans qu'il s'en doutât, il avait faim depuis long-temps, et l'instinct le conduisit dans Meudon, au premier cabaret venu, où il prit un repas assez frugal. Quand il en sortit, la nuit était obscure; au-dessus des toits, la lune montrait à peine sa corne d'argent au travers des nuages rapides. Il s'avança lentement vers le logis de mistress W..., se détournant à chaque rencontre, tressaillant à chaque bruit. Quand il fut dans les champs qui séparent le village du parc, il reprit un peu de calme et de sérénité, il recueillit les mille pensées qu'il avait eues depuis midi, il ressaisit toute sa raison, et s'asseyant au pied d'un arbre, devant un champ de seigle en fleur dont les épis ondoyaient comme un fleuve, il voulut réfléchir de toutes ses forces; mais la rêverie revenait sans cesse. Il voyait apparaître Lucy dans le vague de la nuit, pâlie encore sous les mornes clartés de la lune; la triste amante venait à lui, la tête penchée, la main tombante; elle venait avec sa nonchalance accoutumée lui dire sa tendresse, et saisi par le vertige, il se jetait à ses pieds avec adoration plutôt qu'avec amour. Car, à ses yeux, la blanche Lucy n'avait rien de terrestre; c'était un ange qui se trouvait par méprise au milieu des femmes; il n'avait jamais rien vu d'aussi fragile et d'aussi diaphane. — Sa main, murmurait-il, je la briserais en la touchant; ses yeux, je les fermerais à jamais au premier baiser. Si ce n'est plus un ange, ce n'est pas encore une femme; c'est un enfant qui n'a pas attendu l'heure d'aimer; je n'irai pas dans le parc, ce serait une profanation.

Alfred regarda long-temps la petite clé; il leva la main pour la jeter dans le seigle, mais la main retomba avec la clé. — Je divague un peu, reprit-il avec un profond soupir. Miss Lucy est tout simplement une jeune fille de dix-sept ans, qui marche sur la terre comme toutes les autres; elle est amoureuse d'un pauvre diable de musicien; après tout, c'est une fantaisie assez commune; elle m'a offert la clé d'un parc où elle se promène, cela prouve sa confiance en moi et peut-être en elle-même. — Alfred se leva, et avança de quelques pas vers le parc. — Je n'aime pas miss Lucy.... Et réfléchissant un peu : — Ma foi, mon cœur n'eût pas dit cela aussi vite que ma bouche.

Il arriva en chancelant à la porte du parc; il s'appuya contre la muraille, et regarda le ciel comme pour interroger Dieu; le ciel était

redevenu pur. Il écouta de toutes ses oreilles; il n'entendit que le frémissement du feuillage et le battement de son cœur. Enfin, las de combattre, il mit d'une main agitée la clé dans la serrure, et, après avoir doucement et lentement ouvert la petite porte, il marcha vers l'allée de tilleuls avec des tressaillemens sans nombre. Lucy n'y était pas; Lucy ne vint pas. Vainement il la chercha sous les arbres, dans les bosquets. Après une demi-heure d'attente, une demi-heure toute pleine d'agitations, il sortit presque joyeux; il referma la porte en respirant, et jeta la clé par-dessus la muraille, vers l'allée de tilleuls.

— Ainsi, dit-il en reprenant son insouciance et sa liberté, je me délivre de cette fatale clé, et je prouve à miss Lucy que je suis venu. Maintenant je m'en lave les mains.

Quand il eut dépassé Meudon, quand son oppression se fut dissipée, il s'écria avec enthousiasme :

— O Lucy! que vous êtes belle!

Et il se mit à regretter de ne pas l'avoir vue dans l'allée solitaire.

— Insensé! et j'ai dit que je ne l'aimais pas!...

A son retour à Paris, Alfred était devenu éperdument épris de miss Lucy. Il eut mainte fois le désir de retourner sur ses pas, de franchir le mur du parc, et de ressaisir la clé. Il succombait sous la fatigue et l'émotion; il s'endormit dans un coin de sa chambre, il s'endormit sans perdre les songes caressans de cette aventure si romanesque et si ravissante.

Le surlendemain, il était pâle comme la mort quand il franchit le seuil du logis de mistress W... La femme de chambre vint à lui avec inquiétude.

— Oh! monsieur Alfred, de grace, allez-vous-en tout de suite, et gardez-vous bien de revenir. Madame est furieuse; elle vous accuse d'avoir perdu sa fille; elle m'a presque chassée ce matin.

Et poursuivant d'un air mystérieux :

— Vous ne savez pas? cette pauvre miss Lucy est bien malade; je la veille de tout mon cœur... Ah! monsieur, si vous saviez...

Un battement de porte fit bondir Lisa.

— Madame! dit-elle avec terreur.

Elle fit signe à Alfred de partir, et s'envola à l'autre bout du corridor. Alfred sortit, à demi brisé par cette secousse; il suivit le premier chemin venu, et se mit à battre la campagne de l'esprit et des pieds. Jusqu'au soleil couchant il tourna autour du parc de mistress W..., comme la phalène autour d'une lumière; mais, dès les

premières ombres, il alla s'appuyer contre la petite porte, et y demeura jusqu'au milieu de la nuit dans une torpeur profonde, regardant par les interstices de cette porte, écoutant sans y rien comprendre les rumeurs endormantes des champs. Il passa le reste de la nuit dans une auberge de Meudon, et le lendemain il erra comme la veille; mais le lendemain son ame réveillée fut sensible à tous les déchiremens de la douleur, son cœur ranimé s'alluma aux lèvres ardentes de l'amour : il aimait Lucy comme on aime sa première maîtresse, quand elle est noble et belle, et même quand elle n'est ni noble ni belle, le premier amour a tant d'éblouissemens! Vainement il essaya de voir la femme de chambre, qui ne sortit pas ce jour-là; vainement il envoya sous les fenêtres de Lucy un joueur de vielle qui joua des airs chers à la pauvre malade; la fenêtre s'ouvrit, on jeta quelques sous au joueur, et encore ce ne fut pas Lucy.

Enfin sept grands jours se passèrent pour Alfred, dans tous les tourmens de l'attente, dans tout le martyre de l'amour, dans toutes les angoisses du désespoir.

Un soir, la nuit était sombre, le ciel se voilait, l'éclair sillonnait l'horizon. Alfred s'avançait lentement vers la petite porte du parc, conduit par l'habitude plutôt que par l'espérance, quand tout à coup il fut surpris par l'apparition d'une ombre. Il devina que c'était Lucy, et courut à sa rencontre. Elle chancelait et s'appuyait à tous les troncs d'arbres du sentier; elle était pâle comme une mourante, et, ensevelie dans une grande pelisse de soie, on eût dit qu'elle sortait du cercueil. Elle respi avec amertume les restes desséchés du bouquet de primevères. A la vue d'Alfred, elle rejeta son capuchon sur ses épaules et inclina languissamment la tête. Alfred l'atteignit bientôt et lui saisit la main avec tendresse; la blanche main de Lucy n'opposa aucune résistance, mais sembla insensible. Ils entrèrent silencieusement dans le parc; arrivée sous les tilleuls, Lucy s'arrêta soudain, plus affaiblie et plus chancelante.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc? dit Alfred avec effroi.

— Vous m'avez tuée! murmura-t-elle d'une voix éteinte.

Et sa main s'échappa de celle d'Alfred.

— Hélas! je le sens bien, je ne suis déjà plus que l'ombre de moi-même.

Elle soupira et poursuivit en souriant :

— Comme dit le poète anglais, la mort a soufflé sur moi, je la respire partout, jusque dans ce bouquet que j'ai fané sous mes lèvres.

Toute défaillante, Lucy se laissa tomber sur un banc de pierre. Tout éperdu, Alfred tomba agenouillé devant elle.

— Mourir! dit-il d'une voix sombre; mourir! pourquoi, mon Dieu?

— Pourquoi!... La clé que vous avez laissée tomber m'a frappée au cœur... On ne guérit pas de ces blessures-là...

Et, après un silence :

— Aujourd'hui, pour la dernière fois, je suis venue sous ces tilleuls bien aimés, peut-être dans l'espérance de vous y voir... l'amour m'a conduite par la main, car je vous l'ai trop dit, monsieur, je vous aime... Mon Dieu! suis-je donc coupable d'aimer? Est-ce pour haïr que vous m'avez donné une ame? N'envoyez-vous pas la rosée à toutes vos fleurs? Suis-je donc une fleur maudite? — Oui, monsieur, je vous ai trop dévoilé mon cœur; mais tout ce qui passe dans mon cœur passe aussi sur mes lèvres; et puis, pourquoi vous cacher ce que j'avais avoué à Dieu : ce n'était pas là un bien grand péché...

Elle sourit encore et reprit avec mélancolie : — Et pourtant ç'a été pour moi un péché mortel... car j'en mourrai, je le sens bien. J'étais une pauvre fille toute chancelante au milieu du monde, l'amour devait me relever ou m'abattre, et c'est fini... Quand la vigne ne peut atteindre à l'ormeau, elle tombe... Ah! si vous aviez tendu la main!

Alfred, accablé, pressait tendrement la main de Lucy sous ses lèvres émues.

— Je perds la tête, reprit-elle en s'agitant un peu; mon Dieu, pardonnez-moi mon aveuglement; puisque vous m'avez punie, vous m'avez pardonné.

— Hélas! dit tristement Alfred, c'est à moi de demander pardon.

Lucy le regarda d'un œil éteint; bientôt elle sembla sortir d'un rêve; et plus abattue encore, elle murmura avec une voix glaciale :

— Pourquoi donc êtes-vous venu, puisque vous ne m'aimez pas?

Alfred la contempla avec une adoration religieuse :

— Mais, je vous aime de toute mon ame!

— Vous m'aimez! dit Lucy en s'animant; n'est-ce pas un mensonge? De grace, dites-moi toute la vérité. Vous m'aimez, et vous me laissez mourir en silence! Mais, votre amour m'eût sauvée! Déjà je me sens revivre, mon pauvre cœur tressaille d'espérance. Vous m'aimez! Oh! si vous saviez comme cela me rend heureuse!

Lucy laissa tomber sa tête sur le sein d'Alfred.

— O Lucy! je me croyais indigne de vous aimer; mais je sens que l'amour élève les plus petits jusqu'au ciel.

— Oh! oui, s'écria Lucy qui s'égarait.

Et durant plus d'une minute, ils restèrent chastement appuyés l'un sur l'autre; immobiles et silencieux, comme s'ils eussent craint de chasser leur rêve, de voir s'évanouir leur enchantement.

La brise secouait autour d'eux toutes les ivresses du soir; la lune s'était amoureusement voilée; les branches frémissaient de toutes leurs feuilles.

Mais cet instant de pures délices passa rapide comme l'éclair, comme le son de la cloche, comme le parfum de la pervenche. Alfred ayant parlé de la joie des anges que Dieu leur préparait, le charme se dissipa soudainement pour Lucy; car elle se souvint qu'elle allait mourir.

Elle se détacha lentement des bras d'Alfred, et dit avec amertume :
— De la joie! je vais en chercher ailleurs.

Et elle contempla le ciel, et, aux rayons de la lune, Alfred vit deux larmes déborder ses beaux yeux; la première tomba brûlante sur sa main, l'autre arrosa la joue de Lucy. Exalté par la poésie de sa douleur, il sécha rapidement cette larme sous ses lèvres ardentes. Ce baiser fut léger comme le frolement d'ailes d'un oiseau; l'ame d'Alfred, plutôt que ses lèvres, avait passé sur la joue de Lucy. Elle fut à peine émue par ce chaste baiser, et, secouant la tête avec une tristesse inexprimable, elle murmura : — Il est trop tard.

A cet instant, la voix de mistress W... retentit sous les tilleuls.

— C'est maman qui m'appelle, dit Lucy.

Alfred lui ressaisit la main en murmurant : — A demain.

Lucy appuya encore son front sur le sein d'Alfred, et, avec un soupir : — Adieu, répondit-elle.

Et elle s'éloigna lentement, comme une amante qui fuit à jamais le lieu du rendez-vous. Alfred la suivit d'un regard désolé; il la perdit de vue sous une charmille, il la revit sur le perron, puis elle disparut encore : entre eux, tout était fini.

Il sortit du parc en pleurant. La nuit s'avançait quand il revint à Paris. Il eut à peine une heure de sommeil, car, aux premières blancheurs de l'aube, il fut réveillé par un de ces rêves terribles que Dieu nous envoie dans toutes les secousses de notre vie. Il avait retrouvé Lucy dans un sépulcre, et, détournant les plis du linceul, il avait vu une clé ardente qui dévorait le cœur de la pauvre enfant.

Dès le soleil levant, il se remit en route pour Meudon en suivant le cours de la Seine : il se décidait à braver tous les obstacles pour revoir Lucy. Au-dessus de Grenelle, une troupe de corbeaux lui jeta

au cœur de sinistres croassemens; il était depuis long-temps aguerri contre les augures; cependant ces croassemens qui ranimaient son mauvais rêve firent évanouir sa dernière espérance : — Je ne la verrai plus, dit-il en levant les yeux au ciel.

Vers huit heures du matin, il arriva chez mistress W... avec cette morne fierté que donne la douleur; il était pâle, il était sombre, il avait les lèvres blanches et les yeux égarés. Trouvant les portes ouvertes, il pénétra dans les premières salles en murmurant tout bas le nom adoré de son amante. La maison semblait déserte; partout un silence de mort. En passant sous la chambre de Lucy, il entendit un sanglot; il s'élança sur l'escalier, et dès qu'il fut à la porte de cette chambre, il revit Lucy; — mais Lucy était morte.

Mistress W..., qui, malgré les prières d'un vieux médecin, voulait épuiser ses larmes au lit funèbre de sa fille, accourut vers Alfred en gémissant, se jeta dans ses bras avec égarement, et laissant éclater tout son désespoir, lui dit d'une voix brisée : — Elle vient de mourir, ma pauvre Lucy... ma seule enfant... Cette nuit, elle m'a tout confié : vous l'avez tuée, monsieur.... vous l'avez tuée, et pourtant je vous remercie... Vous remercier !

Mistress W... recula par un mouvement nerveux, saisit dans sa poche la petite clé du parc qu'elle-même avait ramassée dans l'allée de tilleuls, et, la jetant aux pieds d'Alfred, avec le délire de la douleur, elle poursuivit ainsi : — Maintenant qu'elle est morte, allez-y, vous trouverez sa tombe !

ARSÈNE HOUSSAYE.

LE PIANO.

CINQUIÈME ARTICLE (1).

L'orgue, le clavecin, le piano, ont exercé une bien grande influence sur la musique; la découverte de ces instrumens a fait trouver des choses plus importantes et plus précieuses. C'est à l'orgue que nous devons la science de l'harmonie. C'est sur ce clavier, qui mettait à la disposition d'un seul exécutant toutes les richesses musicales, que l'homme a cherché pour la première fois à s'emparer de ces trésors. Deux flûtistes, deux violonistes, n'auraient jamais pu s'unir d'intention pour faire des découvertes en harmonie, trouver des accords, les enchaîner pour en former des suites, et composer peu à peu un système régulier. La nature de leurs instrumens s'y opposait; les accords eussent été incomplets, mal construits, ils auraient souvent présenté des successions vicieuses. Si vous admettez qu'un troisième aventurier musical se fût joint aux premiers, les chances devenaient alors plus nombreuses; elles augmentaient ainsi la difficulté.

L'organiste, placé devant son clavier, s'est bientôt fatigué de la monotonie des unissons et des octaves; il a fait sonner quelques tierces dont le résultat a surpris, charmé son oreille; la note fondamentale, la note de basse, est venue compléter l'accord. Ces premiers succès obtenus, on marcha vers le but avec des données certaines, et la science des accords, ignorée des anciens, fut trouvée.

(1) Voir les livraisons des 3 et 17 mars, du 21 avril et du 5 mai.

Beaucoup de personnes prétendent que les Grecs ont connu l'harmonie; elles se fondent sur certains écrivains, qui affirment que les musiciens touchaient plusieurs cordes à la fois, et qu'ils formaient, par conséquent, des accords. Ces accords n'étaient que des unissons et des octaves. Elles disent encore qu'il est impossible que les anciens, qui se sont élevés à une si grande supériorité dans la poésie, la sculpture, l'architecture, la peinture, se soient contentés des essais informes de leurs musiciens; que les documens venus jusqu'à nous sur ce sujet sont faux ou insuffisans; et que les Grecs devaient être excellens musiciens, comme ils étaient poètes, sculpteurs excellens, puisque leur musique produisait des effets aussi merveilleux que leurs vers et leurs monumens dans les arts du dessin. *Concedo consequentiam*, j'accorde la conséquence : je crois aux miracles opérés par la musique grecque; mais cela ne prouve pas qu'elle fût bonne; on sait d'ailleurs que la poésie était pour une grande part dans ces effets.

Qu'importent les moyens, si l'on parvient à plaire et à séduire? En est-il de faibles sur une ame tout-à-fait neuve aux combinaisons des sons? Faisons une juste compensation de ce que l'art a gagné et de ce que sa perfection nous a fait perdre en sensibilité, en accoutumant nos organes aux résultats que produit l'union de toutes les puissances de l'harmonie, et nous pourrons conclure que les effets de la musique ont été les mêmes à toutes les époques. Ronsard, Desportes, Benserade, Chapelain, ont joui, dans leur temps, d'une plus grande célébrité, ils ont obtenu de plus belles récompenses que Racine et Jean-Baptiste Rousseau dans le leur. Homère, Virgile, Horace, Boileau, Saint-Évremont, Mme de Sévigné, Voltaire, Dorat, Delille, Millevoye, don Tomaso de Yriarte, Mme de Staël, et la troupe nombreuse des faiseurs de sonnets, ont exalté les compositeurs et les virtuoses fameux de leur époque : le héros de leurs vers ou de leur prose était toujours un Orphée, un Apollon, un enchanteur qui aurait fait danser les lions et les ours, les montagnes et les collines.

« Vous trouverez des personnes qui osent bien vous demander si la musique des anciens était meilleure que la nôtre! Ah! frère André! qu'il est des hommes malheureusement nés! pour eux la magnificence du déchant (l'harmonie) n'existe pas. Pour eux n'existent pas les mélodieuses compositions d'Adam de Le Halle et de Guillaume de Machaut, qu'on entendra encore avec transport dans mille ans d'ici; car nos plus fameux chantres ne cessent de vous dire qu'il en sera de la musique actuelle comme du vin qu'ils boivent : Plus elle vieillira,

plus on la trouvera bonne. » *Histoire des Français des divers états, par A.-A. Monteil.*

Laissons Phémius et Terpandre, Misène et Tigellius, Albert et Claudin, Lambert et Lulli, rapprochons-nous de notre siècle, et ne cherchons des preuves que dans les œuvres de Rameau. Croyez-vous qu'un opéra de ce maître, bien qu'il renfermât quelques morceaux dignes d'inspirer de l'intérêt aux artistes, croyez-vous qu'un opéra de Rameau, exécuté maintenant à l'Académie royale de Musique par les Jéliotte, les Chassé, les Lemaure, les Fel, ne ferait pas fuir tous les assistans?

Voici pourtant ce que dit un poète du XVIIIe siècle au sujet de l'auteur de *Castor et Pollux.*

En secret indigné que la scène avilie
Se fût prostituée aux bouffons d'Italie;
Que le Français, trompé par un charme nouveau,
Eût pour de vains fredons abandonné Rameau.

Apollon, qui n'était plus alors que le dieu de la musique française, et qui dédaignait sans doute les hommages de Jomelli et de Pergolèse, ne trouva point d'autre moyen d'épurer notre Opéra qu'en le passant au creuset. Il y mit le feu et le brûla de ses propres mains en 1763. O fiction poétique! où tes licences pourront-elles s'arrêter? Il ne faut pas s'étonner si les pompiers s'efforcèrent en vain d'éteindre un incendie que Vulcain lui-même alimentait afin de servir le courroux légitime de l'amant de Daphné.

Euterpe cependant, pour nous dicter des lois,
Trouve un asile heureux dans le palais des rois.
Rameau, le sceptre en main, éclipse Pergolèse;
Le goût a reparu, le dieu du jour s'apaise,
Et son ressentiment subsisterait encor,
Si la scène à nos yeux n'eût remontré *Castor.*

Le directeur de l'Opéra fut très bien avisé de redonner *Castor et Pollux.* Sans cette adroite restauration, Phébus n'aurait pas manqué d'incendier encore le château des Tuileries où notre premier spectacle lyrique s'était réfugié en attendant qu'on lui rebâtît la salle du Palais-Royal.

Après avoir lu ces vers et mille autres que je ne puis citer ici, je pense que les prodiges de la musique grecque ne doivent plus étonner personne. Si Dorat vivait de nos jours, il est probable qu'il ne serait pas rossiniste.

Les Grecs ont pu être de très pauvres musiciens sans que le goût délicat de cette nation ait jamais réclamé contre le peu de talent d'Antigénide et de Timothée. On n'avait rien entendu de meilleur, et la nature ne fournissant pas d'objet de comparaison, on a toujours cru toucher aux bornes extrêmes de l'art. Pour la peinture et la sculpture, c'était bien différent, puisque le savetier osa critiquer avec raison la chaussure des personnages d'un tableau. Il n'y a pas de doute que Phryné, Rhodope, Aspasie, n'eussent accablé de leur colère l'artiste qui les eût représentées sous les traits d'une guenon.

Le piano est un orgue en abrégé; son clavier fait résonner des cordes; il attaque et met en jeu une harpe métallique, couchée et fixée sur la table d'harmonie du piano.

Tout instrument à cordes fixes, c'est-à-dire à cordes ne donnant chacune qu'un seul son, à cordes que le doigt de l'exécutant ou quelque mécanisme ne vient pas raccourcir en les pressant, comme on le fait pour le violon, la guitare, la vièle; tout instrument à cordes fixes doit avoir nécessairement la forme d'un triangle, d'une faux. La corde la plus grave marque le plus grand côté de ce triangle, la hampe, le manche de la faux; la corde qui donne le son le plus aigu figure au côté, à l'angle opposé. La harpe, le tympanon, le psaltérion, sont construits de manière à montrer à l'œil ce triangle, que l'on retrouve dans le clavecin et le piano à queue. Le piano deviendra carré, demi-circulaire, ovale, hexagone, selon le caprice du facteur; ces formes extérieures ne changent rien à la constitution de l'instrument. Ouvrez ces pianos, et le triangle, encadré, déguisé d'une manière plus ou moins adroite, va reparaître à vos yeux trompés d'abord par l'artifice du constructeur.

Le mot *harpe* vient du grec *arpé*, faux, attendu que la harpe antique, privée de la colonne, ressemblait parfaitement à une faux. J'ai trouvé cette étymologie, c'est mon bien, et je saisis ma faux pour saper, couper, tondre, faucher, raser toutes les suppositions faites avant moi sur ce sujet. Je les rapporterai cependant. On doit compter ses ennemis le lendemain de leur défaite, c'est ainsi que procédait le troubadour Roland.

Papias et Ducange croient que le nom de harpe fut donné à cet instrument parce que l'on prétendait qu'il avait été inventé chez les Arpis, peuple d'Italie. J'aimerais mieux les harpies, cela serait plus rationnel. Ménage fait dériver ce mot du latin *harpa*, ce qui n'est pas bien malin pour un érudit de sa force. D'autres pensent que ce mot est anglo-saxon, puisque on lit dans la *Vie de saint Dunstan*, cha-

pitre II : *Sumpsit secum ex more citharam suam, quam paterna lingua harpam vocamus.*

Arpé, faux, croc. Si les Grecs ont ainsi désigné la harpe, Molière a pris à la même source le nom de son avare, Harpagon. Nous avons beaucoup d'instrumens dont les noms pittoresques ont de l'analogie, du moins pour leur étymologie, avec celui de la harpe. Les Grecs et les Romains jouaient de la tortue, *chélis, testudo,* espèce de lyre. Nos anciens symphonistes jouaient du cervelas (sorte de hautbois); nous jouons maintenant de la corne, du serpent, du triangle, du chapeau, du pavillon, des châtaignes. Les Allemands et les Italiens jouent des assiettes; les Provençaux, des couvre-plats, *cabucelles;* les Italiens jouent du fagot. Les cymbales sont de véritables assiettes, *teller, piatti.* La ressemblance parfaite que les divers corps du basson, séparés ou réunis, ont avec un faisceau de cotterets, ont fait donner au basson le nom italien de *fagotto.*

Le cor, les castagnettes, le chapeau chinois doivent leurs noms à la figure qu'ils représentent. Bien plus, l'ophicléide, qui a remplacé le serpent, sans conserver la forme de la couleuvre, en a gardé le nom grec, *ophis.*

« Que dites-vous de ce reptile que l'art a su rendre harmonieusement sonore? » disais-je en entendant une messe. Le mot fut trouvé fort heureux par quelques romantiques aussi dévots que moi.

La corde pincée par le sautereau du clavecin que l'on armait d'un bec de plume, de métal ou de cuir, donnait des sons uniformes, tandis que le marteau du piano est aux ordres de celui qui sait le gouverner. Le son acquiert plus ou moins d'intensité, selon que la corde est frappée avec plus ou moins de vigueur. Cette faculté du marteau fit préférer le piano au clavicorde, à l'épinette, au clavecin. Le nouvel instrument donnant des moyens d'expression jusqu'alors inconnus dans les instrumens à cordes et à clavier, et modifiant ses sons du *piano* au *forte* par degrés imperceptibles, reçut d'abord le nom de *piano-forte,* ou *forte-piano,* comme exprimant les deux qualités qui le distinguaient. Les noms qui se présentent souvent dans la conversation perdent bientôt une partie de leurs syllabes, on les abrége pour donner au discours plus de vivacité. Plusieurs abréviateurs se servirent du mot *forte* pour désigner le nouvel instrument : le plus grand nombre choisit l'autre moitié du mot primitif : leur choix a prévalu, maintenant on se sert généralement du nom de *piano.*

Lorsqu'un mot a été adopté par une nation entière, lorsqu'il figure

dans les dictionnaires, les livres d'art et les écrits les plus frivoles, il est inutile de courir après ce vocable pour l'arrêter dans sa carrière. L'usage l'a consacré, l'usage ne veut jamais avoir tort. Il vous est facile de changer le nom d'une rue en mettant un nouvel écriteau sur les maisons qui figurent à tous ses coins. Nous ne pouvons avoir recours au même expédient pour rendre au piano le véritable nom qu'il devrait porter, le nom qu'il n'aurait jamais dû quitter. L'usage est d'une telle puissance que, malgré les écriteaux les mieux gravés, les plus élégamment estampés, la rue de Lille sera toujours la rue de Bourbon pour une infinité de Parisiens : voyez plutôt les cartes de visite des habitans de cette noble rue.

L'usage, l'impérieux usage, m'oblige, me force de me servir du mot *piano* pour désigner l'instrument dont j'écris l'histoire; mais tout en employant ce mot généralement adopté en France, je ne le renie pas moins, je le proscris hautement, ainsi que *piano-forte, forte-piano, forte,* comme étant dénués de précision, comme ne présentant à la pensée rien qui soit particulièrement affecté à l'instrument. La flûte, la contre-basse, le trombone, le violon, les timbales, sont des pianos, des forté-pianos, tout aussi bien que l'instrument à marteaux qui a succédé au clavecin. Comme lui ils ont la faculté de rendre une mélodie, de frapper des notes, des accords avec vigueur, ou de les exhaler avec tendresse, de les caresser avec une douceur extrême.

Ce qui caractérise l'instrument dont je vous entretiens, c'est le clavier. L'ancien nom de *clavecin*, instrument à clavier, était excellent; pourquoi l'avoir abandonné, quand nous le possédions? Qu'importe que ce clavier mette en jeu des becs de plume ou des marteaux, c'est toujours un clavier. Ah! si vous aviez appelé l'instrument *plumitif*, quand il était garni de plumes; *quiroga*, lorsque des becs de cuir le faisaient sonner, je vous accorderais toute licence pour changer une désignation devenue insignifiante. Les Italiens, les Allemands, les Anglais, ont adopté comme nous le nouvel instrument, mais ils se sont bien gardés de changer son nom. Ses moyens d'attaquer la corde ne sont plus les mêmes, il est vrai, mais le clavier est resté; le clavier le distingue, le caractérise parmi les machines sonores que les musiciens mettent en jeu. Nos voisins ont très bien fait de conserver les anciens mots de *clavicembalo, klavicordium, clavicord.* Ces désignations parlent clairement à l'esprit; le mot de *piano* ne lui dit absolument rien.

Si les chambres ont un jour le loisir de s'occuper de cette impor-

tante affaire, je leur adresserai une pétition dont l'objet sera de rétablir l'usage du mot *clavecin*. Elles ont bien prescrit par une loi que les livres tournois, les sous et les liards prendraient les noms de franc, de décime, de centime. Ma pétition ne sera pas la plus impertinente de celles qu'on lit à la tribune, et je puis en espérer le succès si le corps législatif a le bon esprit de ne pas la renvoyer à l'Académie.

Si le piano ne peut se montrer avec avantage au milieu d'une foule d'instrumens et dans une vaste enceinte, il prend bien sa revanche dans les salons. Il y forme seul un petit orchestre, soit qu'une main brillante et légère exécute les œuvres de Beethoven, de Hummel, de Cramer, d'Onslow, ou qu'un habile accompagnateur soutienne la mélodie des voix; soit qu'un virtuose de bonne volonté se dévoue à jouer des quadrilles, des valses, des galops, pour inviter à la danse une foule d'amateurs. Si le violon est le souverain des concerts, le piano est le trésor de l'harmoniste, du chanteur, la ressource précieuse des bals improvisés. A la ville, à la campagne surtout, que de soirées dérobées à l'ennui pour être embellies par les charmes de la musique! On chercherait vainement à réunir un quatuor d'instrumens à archet, le piano est là; c'est le point de ralliement. Deux ou trois voix exercées, une partition de Gluck ou de Cimarosa, de Mozart, de Weber ou de Rossini, voilà tout de suite un concert délicieux.

Les jeux brillans et variés de cet instrument, les licences que la main droite a pu se permettre à la faveur des groupes harmonieux exécutés par la main gauche, se sont introduits peu à peu dans l'orchestre dont ils ont augmenté la puissance. Les appoggiatures ou retards d'un quart, d'une demi-mesure, les notes de passage que l'on fait arriver bon gré mal gré sur des harpéges de violoncelle, en ayant soin de les accompagner de leur tierce; ces accords, tenus dans leur plénitude ou battus par les seconds violons et les violes, les cors et les bassons, tandis que le premier violon exécute des traits dont la plupart des notes frappent à faux sur le groupe harmonieux de l'accompagnement, auraient fait reculer d'horreur les Lulli, les Handel, les Scarlatti, les Bach, les Durante. Ces jeux nouveaux, adoptés pour l'orchestre, ces traits en *crescendo* qui partent du milieu du diapason pour arriver jusqu'aux sons les plus aigus, nous viennent du piano. L'oreille s'est accoutumée à beaucoup de résultats qui d'abord lui semblaient durs, et qu'un œil exercé ne pouvait regarder sur la partition sans éprouver une sensation désagréable. La

force du son générateur placé au grave couvre toutes ces irrégularités; la puissance d'une harmonie bien assise entraîne tout. Les jeux du piano ont poussé les violons hors des bornes qui semblaient leur être assignées dans l'orchestre. Si l'on ajoute encore une octave au clavier, les violonistes demanderont une cinquième corde pour s'élancer au troisième ciel, et suivre encore l'audacieux instrument qui leur sert de régulateur.

Le piano a rendu de grands services à la musique; mais il a porté un préjudice notable à plusieurs parties de cet art. Le piano est trop généralement cultivé : on délaisse le violon, le violoncelle. Le quatuor, le quintette d'instrumens à cordes, genre de musique du plus grand intérêt, compositions d'une admirable clarté, dans lesquelles toutes les parties sont disposées avec une égalité parfaite de force et de pondération; le quatuor, le quintette que Haydn, Mozart, Boccherini, Pleyel, Beethoven, Fesca, Onslow, Krommer, L. Aimon, Sporh ont illustré, disparaît peu à peu des salons. Les soirées de M. Baillot, les matinées de M. Tilmant protestent encore d'une manière aussi brillante que persuasive contre un abandon si nuisible pour l'art musical. Ces habiles professeurs entretiennent le feu sacré. Malheureusement les amateurs ne les imitent point, et l'on n'en trouve qu'un petit nombre qui se plaisent encore à jouer des quatuors, des quintettes, à goûter le charme d'une musique limpide, et dont les effets sont dépouillés des prestiges du charlatanisme. Il est rare qu'un amateur qui exécute souvent le magnifique répertoire de quatuors que nous possédons, n'acquière pas un sentiment profond de l'harmonie, et la connaissance de l'artifice que l'on emploie dans la marche des parties concertantes. Le piano embrouille tout dans ses masses plaquées, il affronte les quintes et les octaves; le quatuor, disposé par une habile main, procède avec autant de régularité que d'élégance : il réunit plusieurs dessins dont les contours restent purs, et ses parties se mêlent, se croisent, sans se confondre.

C'est la musique instrumentale de chambre la plus parfaite; je n'en ai pourtant jamais approuvé le système dans la distribution des moyens sonores. Ils pourraient être échelonnés avec plus d'avantage pour l'harmonie. Je voudrais que la viole succédât immédiatement au premier violon, et qu'une seconde viole plus grosse, un demi-violoncelle, jouât la troisième partie. Cette seconde viole serait montée comme le violon dont elle sonnerait l'octave basse. Le système harmonique serait rempli convenablement dans toute l'étendue de l'échelle, et les chants du violoncelle trouveraient un accompa-

gnement grave que l'on ne peut obtenir de la viole et du second violon. Cette partie de second violon, supprimée dans le quatuor, reparaîtrait dans le quintette.

Nous voyons dans beaucoup de tableaux les dames de la cour de Louis XIII et de Louis XIV tenir sur leurs genoux le pardessus de viole, la viole d'amour; d'autres attaquent gracieusement la basse de viole, et tiennent l'archet en arrondissant le bras d'une manière tout-à-fait séduisante. Maintenant que l'on s'efforce de faire du nouveau en revenant aux choses anciennes, pourquoi nos jolies musiciennes n'adopteraient-elles pas la viole, la viole d'amour surtout, qu'elles gouverneraient si bien? Cet instrument à archet romprait l'uniformité des concerts. La harpe est peu cultivée; la guitare ne mérite pas les soins que l'on se donne pour lui faire articuler de bizarres et faibles accords. La viole d'amour, reparaissant entre les mains des Graces, fournirait aux beaux esprits une foule de madrigaux aussi ingénieux que piquans. Le piano est une bonne chose, sans doute, mais on le trouve partout, et les moindres élèves du Conservatoire, des enfans, des petites filles de dix ans, touchent le piano d'une manière foudroyante. Ces virtuoses bambins éclipsent, désespèrent les amateurs, et les forcent trop souvent à garder le silence.

Le violon du ménétrier, dont l'archet ferme, quelquefois acerbe et criard, marquait le rhythme, la cadence, et mettait en mouvement une joyeuse troupe de danseurs qui voltigeaient rapidement dans la valse, après avoir signalé leur grace et leur talent dans la gavotte, la provençale, le boléro, la contredanse, le violon régulateur souverain des bals, est exilé des salons. Il se console à la Courtille, ou bien sous la châtaigneraie de Montmorency, des dédains de la brillante société. On danse aux sons du piano, et l'on s'applaudit d'avoir substitué les mélodies indéterminées, l'insipide placage de la touche, à l'archet énergique du ménestrel. On dira qu'il est bien plus facile de trouver un pianiste à contredanses que des violonistes de bal, et que les danseurs, les danseuses peuvent tour à tour passer à l'orchestre. Cette raison serait admissible s'il était prouvé que l'on pût danser aux sons du piano, et c'est ce que je n'admets point.

Je dirai plus : la danse a disparu des salons en même temps que les violons qui donnaient la vie à ses figures, à ses pas. On lui a substitué une sorte d'action monotone et sérieuse, une tranquille promenade qui seconde toujours, il est vrai, les projets galans de ceux qui s'y livrent, mais où l'on chercherait vainement la gaieté, le talent et

même la grace. Le singulier exercice des danseurs de salons d'aujourd'hui me rappelle un jeu de l'enfance, qui consiste à faire deviner le métier dont on présente l'imitation au moyen de divers gestes. Il me semble que nos danseurs s'accordent pour nous faire deviner qu'ils imitent les scieurs de bois ou les frotteurs de parquet. Cette marche terre à terre ne marque aucune cadence; les figures n'étant mesurées par aucune suite de pas, ne sont jamais exactes, et chacun se remet en place plus tôt ou plus tard, peu importe. Le piano joue toujours, il sonne pour des danseurs immobiles.

Le violon triomphait du bruit des pas, du caquetage de la *tapisserie,* et même des élans de gaieté des danseurs. Le silence le plus triste règne maintenant dans les salons où l'on donne le bal; des danseurs noirs, de blanches nymphes circulent sans bruit sur le parquet, sur un tapis même, et ressemblent assez à des ombres errantes aux champs élyséens. On se tait pour ne pas trop couvrir, étouffer les sons de l'asthmatique piano.

> Markette, ô toi dont l'aigre violon,
> De discordante et gothique mémoire,

faisait retentir l'écho romantique du Léberon! toi qui, sous les mûriers de Cavaillon, de Maubec, des Taillades, faisais trémousser une troupe rustique et joyeuse! muse des fêtes champêtres, pourquoi faut-il que tu aies échappé aux pinceaux de Charlet, de Biard, de Grandville? Je te vois encore perchée sur un tonneau, en jupon rouge, en blanc corset, le grand chapeau noir sur l'oreille, exciter par ta voix et tes accords sauvages les transports bruyans des villageois qui venaient déposer dans ta sébile ou tire-lire le sou, tribut ordinaire versé pour chaque quadrille. Cette sébile était une citrouille, *coucourde.* Tu crois peut-être que je vais emprunter les couleurs du style fleuri, que je vais profiter des licences poétiques pour exalter ici les charmes de ta personne, ta peau blanche, tes noirs cheveux, la fraîcheur printanière de tes joues de rose, l'attrait irrésistible de tes yeux scintillans, l'élégance de ta taille, la pose gracieuse de tes bras gouvernant l'archet et le rebec, les séductions de ta jambe déliée, de ton pied mignon, exposés avec coquetterie sur le bord du tréteau bachique. Tu penses que je vais offrir à mes lecteurs le portrait de la Provençale la plus ravissante qu'on puisse imaginer. Non, le mensonge ne saurait couler de ma plume candide, et, dût ma franchise exciter ta colère, je dirai que tu étais la virtuose la plus laide que j'aie jamais applaudie; tu étais laide à faire reculer une

procession de pénitens noirs. Mais quelle énergie de style! quelle main ferme et sûre! quelle exécution foudroyante!

Elle eût, d'un coup d'archet, renversé dix pianistes.

Ta manière se perd; aussi nos plaisirs deviennent-ils de jour en jour plus sérieux! Ton répertoire était borné, *le Tocsin*, *la Monaco*, *la Trompeuse*, *le Départ du ballon*, *le Congo*, telles étaient les contredanses que tu te plaisais à répéter. Fidèle au ton de *sol* que tes confrères chérissent, tu savais lui donner un caractère vraiment original en faisant tous les *fa* naturels. Les voyageurs qui viennent de parcourir la Suisse parlent avec plaisir de la belle batelière de Brienz; un musicien qui a dansé sous l'archet de Markette doit en garder le souvenir. Si son cœur est resté dans le repos le plus paisible, son oreille a reçu de furieuses atteintes.

J'ai présenté le piano comme instrument de dommage, il est de mon devoir de dire toute la vérité; cet écrit n'est point une oraison funèbre ou bien un feuilleton sur une pièce nouvelle, dicté par l'administration du théâtre où les claqueurs l'ont applaudie en dépit du public. Nous allons revenir aux triomphes éclatans du piano; nous allons célébrer les bienfaits qu'il répand dans les réunions musicales.

Le piano à forme de clavecin, vulgairement appelé piano à queue, est celui que l'on doit préférer : c'est le type du piano, le piano par excellence. Les cordes étant frappées dans le sens de leur longueur, on obtient des vibrations plus fortes et plus prolongées. La forme de ce piano est élégante et pittoresque : elle représente une harpe couchée horizontalement, le triangle rectangle produit, par la réunion d'un grand nombre de cordes fixes, composant une échelle de six octaves et demie, de sept octaves même. Le pianiste, les accompagnateurs, les chanteurs, sont placés de la manière la plus avantageuse auprès de ce piano.

Les personnes qui recherchent l'exactitude de la symétrie préfèrent la forme des pianos carrés, et se persuadent qu'ils figurent plus agréablement dans un salon. C'est une erreur que les œuvres des peintres auraient dû faire abandonner depuis long-temps. Il faut qu'un instrument ressemble à un instrument, et non pas à un meuble. Si l'on donnait à la harpe la forme d'un métier de tapisserie, si l'on redressait le cor ainsi qu'on fait un entonnoir, un porte-voix de marin, et le basson comme le bâton d'une chaise à porteurs; si la guitare offrait

le fidèle portrait d'une boîte à perruque, les peintres, les sculpteurs, ne s'empareraient plus de ces objets communs et déplaisans pour les grouper avec art dans des trophées.

Les anciens pianos à queue avaient un défaut essentiel : les notes graves paraissaient trop sonores relativement à la faiblesse des dessus. On a porté remède à cet inconvénient, en donnant plus d'étendue aux cordes aiguës; leur son a maintenant plus d'intensité, les dessus balancent parfaitement l'énergie des basses. Il existe encore un préjugé que l'expérience aurait dû détruire; cette expérience peut se renouveler tous les jours. N'importe, on a fait autrefois ce juste reproche aux grands pianos; on continue à le faire aujourd'hui sans fondement. Les personnes qui ne sont pas en état d'apprécier un instrument répètent ce qu'elles ont ouï dire, et c'est ordinairement leur premier propos lorsque l'on vient à parler du grand piano. L'élévation de son prix, l'espace qu'il occupe dans un salon, paraissent encore des inconvéniens. L'économie ne doit jamais entrer en considération lorsqu'il s'agit d'acquérir un objet d'art. Si l'on veut bien prendre la peine de mesurer un piano carré grand patron et un piano à queue, on verra que celui-ci cause moins d'embarras, et permet à l'exécutant de faire face à son auditoire sans jamais être obligé de déplacer l'instrument. Le piano à queue est au piano carré, au petit piano à deux cordes, ce que le brillant landau, la berline somptueuse, sont au cabriolet modeste, à la vulgaire patache. Il faut des instrumens pour la grande et la petite propriété; mais on rencontre trop rarement le grand piano aux lieux où il devrait se trouver. Quand j'aperçois un piano carré dans un vaste et magnifique salon, il me semble voir un ministre se rendant à la cour en désobligeante, n'ayant pour attelage qu'un vigoureux normand.

Le grand piano donnant un volume de son plus considérable et prolongeant ses vibrations, on peut réellement exécuter des mélodies larges sur cet instrument. Ses moyens sonores et la moindre facilité que présentent les touches de son clavier donnent plus de solidité, d'artifice, aux jeux de l'exécutant, et le forcent en quelque manière d'acquérir un beau style, tandis que les petits pianos, dont le mécanisme est si léger que la touche s'abaisserait en soufflant dessus, frappent la note sèchement, et l'on ne peut intéresser qu'en multipliant les notes à l'infini. De là viennent ces déluges de notes, ces variations insignifiantes, ces tours de force fastidieux que prodiguent certains pianistes français et allemands. Un nain étonnera par la vi-

vacité, la pétulance de ses mouvemens; la danse noble ne peut être exécutée que par une personne d'une taille élevée. On sait que la noblesse n'exclut pas la grace et la légèreté.

Les clavecins étaient souvent ornés de la manière la plus brillante et la plus précieuse. On les dorait sur tranche et quelquefois en entier. Les peintures des plus grands maîtres figuraient sur les côtés de cet instrument; un tableau complet se déployait sur la partie intérieure du couvercle, et, quand on ouvrait le clavecin pour donner plus d'éclat à ses résultats sonores, on voyait Apollon et les Muses, Orphée ramenant Eurydice après avoir charmé les divinités infernales, Amphion relevant les murs de Thèbes au son de sa lyre, ou tout autre sujet de mythologie musicale représenté par d'habiles mains. Beaucoup de ces couvercles enlevés à des clavecins livrés aux flammes sont encadrés aujourd'hui, et tiennent une place honorable parmi les tableaux qui décorent les galeries de peinture. Pourquoi ce luxe précieux et de très bon goût, pourquoi ces faveurs accordées par la peinture à la musique dans la personne du clavecin sont-ils maintenant refusés au piano, qui lui a succédé? D'où vient que le nouvel instrument, dont la forme permettrait les mêmes additions et la même parure, ne nous montre jamais que la nudité de ses plateaux en bois poli? Je vais vous en dire les raisons.

Le clavecin, construit entièrement en bois de sapin, ne pouvait se passer d'une couche de couleur jetée sur sa caisse dont l'aspect eût été pauvre et désagréable à la vue. Les clavecins ordinaires étaient peints en bleu comme la boutique de Figaro; d'autres avaient un manteau noir ou gris de lin avec un galon d'or. Les princes, les heureux du siècle voulurent que leurs clavecins fussent dorés, ornés de tableaux précieux; la peinture était nécessaire, on désira qu'elle fût admirée. D'ailleurs, le clavecin avait le privilége de ne pas vieillir; il suffisait de renouveler ses becs de plume ou de cuir pour en faire un instrument neuf, et plus estimé que ceux qui sortaient de l'atelier du facteur, puisqu'un long exercice en avait augmenté la sonorité. Le clavecin ne subissait plus de changement, il était arrivé à son point de perfection; ses défauts, bien que reconnus, paraissaient ne pouvoir point être corrigés. Le clavecin, admis dans une maison, y restait pendant un siècle; ce n'était donc pas une folie de l'orner avec toute la richesse que l'on déployait sur les trumeaux, les dessus de porte du salon dans lequel il devait figurer. Un clavecin qui sonnait bien sonnait si long-temps, qu'il finissait par être connu à cinquante lieues à la ronde; on le citait sans cesse, on faisait un voyage pour

aller le toucher. Le clavecin du marquis de l'Espine à Avignon, celui du théologal à Apt, étaient des merveilles que toute la Provence connaissait, admirait. Telle serait une très jolie femme qui, pendant un siècle, s'arrêterait à l'âge de dix-huit ans : on pourrait la vêtir des tissus les plus précieux, d'une robe étincelante de riches broderies où brilleraient l'or et les diamans; ce serait de l'argent bien placé.

La vie du piano le mieux constitué n'est pas si longue à beaucoup près. Dix ans suffisent pour amener son âge mûr, que la vieillesse et la caducité suivent de bien près; aussi les facteurs se gardent-ils bien de marquer l'année où ces instrumens ont vu le jour. Cet acte de naissance était consigné sur la tablette du clavier; elle y suivait le nom et l'adresse du facteur. On a soin maintenant de ne pas commettre une semblable indiscrétion. Comme les chevaux ou les coquettes, le piano reste muet quand on lui demande quel est son âge. Les connaisseurs le devinent pourtant en examinant ses dents, ses pieds, ses hanches pointues ou bien arrondies, sa taille et surtout sa voix, dont les sons aigres et criards sont un signe certain de vieillesse réelle, quand même les délais ordinaires ne seraient pas encore expirés. L'existence du piano est toute dans son mécanisme, qui ne résiste point à un exercice constant, à la fatigue que lui font éprouver des études suivies, des concerts fréquens, et surtout les terribles assauts que lui livrent les joueurs de contredanses. Ces pianistes ménétriers travaillent dans l'intérêt du facteur, en détruisant son ouvrage. Pourquoi prodiguer l'or et les peintures à un instrument que l'on sera obligé d'échanger bientôt, si l'on n'aime mieux le reléguer à la campagne? Pourquoi voudrait-on courir les chances d'une révolution dans la forme et le mécanisme d'un instrument pour le perfectionnement duquel on prend tous les jours de nouveaux brevets d'invention? Les riches amateurs gardent leurs pianos tels que le facteur les leur cède. Ils sont vêtus de bois précieux, bien poli, bien verni; l'habit paraît assez riche, on doit s'en contenter. On a pu voir chez Érard un grand piano doré en entier; Pape en a fait un couvert en ivoire pour la duchesse de Berri. Ces deux pianos sont les plus riches que j'aie vus. Les plaques d'ivoire de ce dernier piano sont larges comme un mouchoir; aucune dent d'éléphant n'a jamais présenté cette surface prodigieuse. C'est par un moyen fort ingénieux que le facteur a pu obtenir des lames d'ivoire aussi étendues. Il a inventé une scie qui tourne autour de la dent au lieu de la diviser d'une manière horizontale. Cette scie manœuvre comme le couteau que l'on tient en main pour peler une orange, une pomme. C'est

par le même procédé que Pape nous donne ces dessus plaqués sur lesquels on voit un dessin régulier comme un manteau d'hermine. Les nœuds du bois y sont répétés à distances égales, un peu *smorzando*. Ce placage est un long ruban déroulé sur une branche, une racine d'acajou, de peuplier, d'orme, sur un fragment de deux ou trois pouces de diamètre, et qu'il eût fallu jeter au feu, malgré la richesse de ses accidens, avant que Pape eût trouvé le moyen de le dérouler comme on fait une carte de géographie.

Quelques Parisiens disent : *Partir à la campagne, nous deux ma sœur, il fallait que je passe chez le blanchisseux*, etc.; *les nantilles, le caneçon de lankin, la castonnade, la casterole*, et bien d'autres manières aussi vicieuses de parler, se font remarquer seulement dans les colloques des gens du peuple. Je ne critiquerai point ces barbarismes, je n'aime pas à m'occuper des choses qui ne sont pas de mon diocèse; mais s'il s'agit de termes de musique et de la manière de les associer, il faut se conformer au langage des musiciens, et ne pas dire, ne pas imprimer, *toucher du piano, toucher de l'orgue, pincer de la harpe, pincer de la guitare*. On ne touche pas, on ne pince pas de quelque chose. Le plus singulier, c'est que la même personne qui viendra d'employer ces locutions condamnées vous répondra correctement, si vous la heurtez ou si vous la pressez avec les doigts : « Vous m'avez touché l'épaule, vous m'avez pincé le bras. »

Vous avez vu que Bruéis et Palaprat ont fait dire à M. Grichard, dans *le Grondeur :* « Je t'ai défendu cent fois de racler ton maudit violon. » Ils se sont bien gardés d'écrire *racler de ton violon;* car on ne racle pas plus *du* violon qu'on ne touche *du* piano.

Jouer des instrumens, c'est exécuter sur ces instrumens des airs de musique, surtout ceux qui leur sont propres, ou les chants notés pour eux. Le mot *jouer* étant devenu générique, s'applique maintenant à tous les instrumens.

On disait autrefois *jouer du violon, pincer la harpe, toucher l'orgue, le clavecin, donner du cor, sonner de la trompette, blouser les timbales, battre le tambour*, etc. Le mot *jouer* a remplacé tous ces termes propres, et il en résulte un double avantage :

1° De simplifier le langage et de prévenir toute fausse application, telle que *donner de la harpe, toucher la trompette.*

2° De pouvoir consacrer ces mêmes termes propres à des actions tout-à-fait étrangères à l'art musical, quoiqu'elles s'opèrent par les moyens qu'il fournit. Ainsi nous dirons *sonner de la trompette, donner*

du cor, battre le tambour, lorsqu'il s'agira d'une manœuvre de cavalerie, d'une chasse à courre, ou de l'appel d'un régiment.

L'Académie pourtant, mais faut-il se fier à l'Académie, on sait que son dictionnaire présente les contradictions les plus révoltantes, cette demoiselle est vieille et se permet souvent de radoter, en musique surtout, j'en ai déjà donné plus d'une preuve, l'Académie nous dit, dans sa dernière édition, que le verbe *pincer* est ordinairement neutre quand il s'agit d'instrumens dont on ne joue que de cette façon; et que l'on peut dire à la rigueur *pincer de la harpe*, sans être trop ridicule aux yeux des personnes qui ne sont pas musiciennes. Mais si le verbe actif *pincer* a la licence de devenir neutre quand il passe à travers des cordes d'une harpe, pourquoi le verbe *toucher,* dont l'activité n'est point contestée, n'a-t-il pas la même faculté quand on l'applique au clavier d'un piano? Souffle-t-on, pince-t-on, racle-t-on du *piano?* Point du tout. On en joue en le touchant, et jamais d'une autre manière. L'Académie défend de *toucher du piano,* l'Académie permet de *pincer de la harpe;* l'Académie a-t-elle sérieusement pensé à toute la bouffonnerie de son antithèse grammaticale? Nous proscrivons les quintes en mouvement direct en *fa* comme en *ut;* trois dièses ou six bémols à la clé ne changent rien à notre décision. Les quintes sont toujours quintes, soit que deux flûtes ou deux trombones les attaquent; la loi n'admet aucun prétexte, aucun amendement; notre règle est sans exceptions.

Qui Bavium non odit amet tua carmina, Mævi.

Lorsqu'un théoricien s'avise de souffler le froid et le chaud, il souffle toujours une bêtise. Quand on se constitue en cour suprême, on ne doit pas juger sur des ouï-dire. Il faut rendre de bons arrêts, dicter des lois fermes et précises, les motiver par d'excellentes raisons. Le *Dictionnaire de l'Académie* ressemble trop souvent aux feuilletons de ces littérateurs qui écrivent sur la musique, le chant, l'harmonie, sans y rien comprendre. Quoi qu'on fasse, qu'on dise, qu'on chante, ils sont toujours de l'avis du public. Vous savez très bien que le public d'une première représentation se compose uniquement d'amis et de claqueurs.

CASTIL-BLAZE.

SOUVENIRS DE VOYAGE.

SUÈDE ET NORVÉGE.

III.[1]

A Jerkind, je laissai mes compagnons de voyage partir pour Drontheim, et je restai là avec M. Anglès, qui était séduit par le désir de chasser dans les marécages, comme moi je l'étais par celui de voir ces paysages étranges. La maison où nous fûmes installés est bâtie au sein d'une vallée humide dont le maigre gazon n'a pas encore reverdi. Sur les coteaux qui la dominent, on ne trouve que de chétives tiges de bouleau et de larges touffes de lichen dont les légères ramifications ressemblent à celles des arbres, comme si la nature, en refusant à ces campagnes la magnifique végétation des forêts, avait voulu leur en donner au moins l'image. A travers ces bandes de lichen jaune et cendré, je n'ai pas vu d'autre fleur que la violette sauvage et l'*anemona vernalis*, avec ses six pétales roses et blancs, ouverts comme un calice et revêtus en dehors d'un léger duvet gris, comme pour les garantir du froid. Autour de ces collines s'élèvent des montagnes couvertes de neige, et quand du haut d'un de ces rochers nus, où j'allais parfois m'asseoir, je regardais ces sommités lointaines, toutes blanches comme au milieu de l'hiver, ces collines arides, cette vallée marécageuse et cette maison en bois au milieu d'un gazon jaune, il me semblait voir encore l'Islande.

(1) Voir la livraison du 12 mai 1839.

Ici l'on est au milieu de la chaîne de Dovre-Field, dont les deux points les plus élevés sont le Skagstlos-Fiend et le Snœhatten (chapeau de neige), qui a sept mille huit cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Jusqu'à la fin du siècle dernier, il passait pour inaccessible. M. Esmark fut le premier qui le gravit en 1797. Depuis ce temps, on y a fait de fréquentes ascensions, et peu de voyageurs s'arrêtent à Jerkind sans vouloir visiter ce pic de neige si peu redoutable et si long-temps redouté. Dès notre arrivée en Norvége, nous entendions parler du Snœhatten, comme en Suisse on parle de la Jungfrau ou du Mont-Blanc. Nous résolûmes de faire aussi cette excursion. Nous partîmes le matin de Jerkind avec un guide qui retournait au Snœhatten pour la dixième fois de sa vie, mais qui, dans son humeur curieuse de guide, se réjouissait d'y aller pour la première fois avec des Français.

A une demi-lieue de Jerkind, on aperçoit le Snœhatten, qui ne paraît pas très imposant. Sa pente inclinée, sa base qui s'étend fort avant dans la plaine, diminuent considérablement l'effet qu'il produirait, s'il s'élevait en ligne perpendiculaire. Il est entouré de plusieurs autres montagnes dont les flancs crevassés et les pics aigus lui nuisent encore en faisant ressortir la rondeur de ses formes. Le chemin qui y conduit est assez curieux : tantôt on passe à travers des tourbières vacillantes comme celles de l'Islande, où le cheval intelligent s'arrête et tâtonne long-temps avant que de traverser la motte de terre sur laquelle il peut poser le pied; tantôt on galope le long d'un sentier étroit, sur des bruyères desséchées; puis il faut franchir de larges ravins couverts de neige et des torrens grossis par l'hiver et à moitié cachés sous une voûte de glace. On laisse les chevaux dans une petite plaine, où ils trouvent un peu d'herbe, et l'on continue à marcher à travers les ravins, la neige et les marais. Là, nul arbre n'élève sur le sol ses verts rameaux, nulle plante fleurie ne sourit aux regards, et l'on n'entend que le soupir mélancolique du pluvier ou le cri de la perdrix blanche qui se cache dans la mousse. Tout est désert, silencieux, sauvage, et, à mesure que l'on avance, on cesse de rencontrer le pluvier aux ailes dorées, la perdrix aux pattes blanches, garnies de plumes. On n'aperçoit plus que les traces des rennes imprimées dans la neige et l'aigle qui plane dans les airs en cherchant une proie.

La partie inférieure du Snœhatten est couverte de grands blocs de mica, de talk et de granit, noircis par les siècles, entassés confusément, et tellement serrés, qu'il n'y a d'autre moyen de gravir la montagne qu'en sautant de roc en roc, ce qui ressemble à un véritable exercice d'équilibriste. Le trajet est plus facile quand on arrive à la ligne des neiges, auxquelles le froid a presque donné la consistance de la glace. Mais à certains endroits elles commencent à s'amollir aux rayons du soleil, et nous y restons quelquefois plongés jusqu'à la ceinture. Pendant ce temps, notre guide, soutenu par ses larges souliers, s'en va philosophiquement en avant avec son flegme norvégien, sans détourner la tête et sans paraître se soucier de ce que nous devenons. Quand nous lui crions de s'arrêter, il nous montre le bout de son nez, surmonté de deux morceaux de verre incrustés dans un morceau de cuir; sa face rubiconde, recou-

verte d'une calotte grise; et l'air avec lequel il nous regarde à travers ses deux vitres cassées, qu'il appelle pompeusement des lunettes, est si comique, qu'au lieu de nous fâcher de son insouciance, nous nous mettons à rire.

Après deux heures de marche à partir de la base, nous arrivons au dessus du Snœhatten. Autour de nous apparaît un horizon immense, une plaine nue, sillonnée par des rubans de neige, et une longue chaîne de montagnes, dont les sommités blanches touchent à l'azur du ciel. Les unes sont couvertes de nuages qui projettent sur elles de grandes ombres; les autres, exposées au soleil, reflètent au loin une lumière éblouissante. Du haut du pic où nous sommes placés, nous planons sur cette vaste étendue; les pics les plus élevés s'inclinent devant celui que nous avons gravi, et les collines semblent s'affaisser dans la plaine. Et l'on n'entrevoit pas une habitation humaine, et l'on n'entend pas un bruit, pas un souffle, hors le souffle du vent, qui gémit dans les fentes du rocher et qui soulève dans l'air des flocons de glace. Tout cela n'a pas l'aspect terrible des volcans de l'Islande, ni l'aspect sublime des montagnes de la Suisse; mais cela est beau et solennel. Nous restâmes long-temps à regarder ces plaines solitaires, ces ceintures de montagnes, la neige à nos pieds, le ciel bleu sur notre tête, et alors nous oubliâmes que le Snœhatten nous avait paru si petit et d'un aspect si peu imposant.

IV.

Les quatre stations de poste situées dans le Dovrefield : Fogstuen, Jerkind, Kongsvold, Drivstuen, étaient autrefois entretenues aux frais du gouvernement pour servir d'asile aux voyageurs. Depuis que les communications entre Christiania et Drontheim sont devenues plus fréquentes et les ressources de ces stations par-là même mieux assurées, le gouvernement ne leur fait plus de subsides; mais il leur abandonne encore un impôt en grains à percevoir sur certaines fermes du Guldbrandsdal; cet impôt est de toute nécessité pour les malheureux qui habitent ces terres incultes. Autour de Fogstuen, tout présente l'aspect d'une aridité désolante. Autour de Jerkind, il ne croît ni seigle, ni orge, ni avoine. Le propriétaire essaya, il y a quelques années, de planter des pommes-de-terre; il lui arriva une fois d'en récolter un peu plus qu'il n'en avait mis dans le sillon; puis l'année suivante il perdit tout. On ne sait pas ici ce que c'est qu'un arbre à fruits ou une plante potagère. C'est pire qu'en Islande. On remarque encore quelque culture dans les jardins des habitans de Reykiavik. Ici il n'y a rien, rien qu'un peu d'herbe que l'on ne parvient pas toujours à récolter. Les habitans de cette ferme élèvent des bestiaux qu'ils vont vendre en automne à la foire de Drontheim; l'été ils tirent aussi quelque profit du passage des voyageurs; mais l'hiver, ils ne voient personne. Avec si peu de ressources, ils sont pourtant parvenus à faire de leur maison une des meilleures auberges qui existent sur toute la route de Christiania à Drontheim, une auberge dont le comfort, dans ces montagnes sauvages, ressemble presque à du luxe.

Nous avions pour hôtesse une très bonne femme qui nous prit en affection

du moment où elle sut que nous venions de si loin visiter son pays. Un jour elle entra dans ma chambre pour m'offrir une jatte de lait qu'elle venait de traire. Je la fis asseoir, et la priai de me raconter sa vie; une vie bien simple, bien ignorante de toutes les choses qui nous préoccupent le plus, et pleine de calme, de bonheur, dans son ignorance et sa simplicité. Elle est née dans un chalet des montagnes, à quelques lieues d'ici. A dix-neuf ans elle se maria avec le propriétaire de cette ferme, honnête et laborieux paysan que je voyais tout le jour occupé de ses chariots, de ses chevaux et de sa grange. Jusque-là elle n'avait encore vu que l'humble cabane de son père, et les champs rocailleux où elle menait paître ses génisses. Son mari la conduisit un jour à Drontheim. Ce fut pour elle un grand évènement. L'aspect de ces élégantes maisons, rangées symétriquement, l'aspect de la vieille cathédrale, le mouvement d'une ville de douze mille ames, lui causèrent une surprise dont elle n'était pas encore bien revenue. Depuis ce temps, il y aura de cela vingt-et-une années l'automne prochain, elle est rentrée dans sa paisible maison de Jerkind, prenant soin des bestiaux, dirigeant les ouvriers et servant les voyageurs. Ses plus proches voisins sont à trois lieues d'elle, ses parens à peu près à la même distance. Elle les voit une ou deux fois par an; elle va tous les deux mois à l'église de Dovre entendre le sermon d'un vieux prêtre qui ne peut pas venir prêcher plus souvent dans cette succursale. Ce sont là tous ses voyages. Le dimanche dans l'après midi, elle lit un chapitre de la Bible ou un sermon. C'est là toute sa littérature. Elle a autour d'elle huit domestiques dont elle est la mère plutôt que la maîtresse. Quatre fois par jour une petite cloche, suspendue au-dessus du toit, appelle les laitiers, les garçons de ferme à la cuisine; et maîtres et valets s'asseoient à la même table, et se tutoient l'un l'autre selon la coutume des paysans norvégiens qui tutoient leurs hôtes, leurs gouverneurs, et leur roi. Le repas de ces pauvres gens qui travaillent du matin au soir est d'une frugalité remarquable; le matin, du pain noir avec du beurre; à midi, la soupe au lait; à quatre heures, du *flat brœd* et du fromage, le soir de la bouillie; un morceau de lard aux jours de fête, et de temps en temps un verre d'eau-de-vie, quand ils ont été chercher bien loin les poutres de sapins. Ils ne boivent ordinairement que du lait mêlé avec de l'eau, et de la bière une fois par an, à Noël. Leurs gages sont aussi exigus que leur entretien. On donne ici à un garçon de ferme 8 *spécies* par an (40 fr.), un habit en vadmel, deux chemises et une paire de souliers; à une servante 3 *spécies*. Et tous les membres de cette petite colonie, si pauvrement nourris et si pauvrement rétribués, ont l'air content et vivent ensemble dans une parfaite harmonie. Chaque matin, de bonne heure, ils s'en vont gaiement à leur travail, ils reviennent gaiement le soir s'endormir sur leur couche de paille, et le dimanche, quand ils revêtent leur belle chemise de toile neuve et leur habit neuf, pour faire quelque course aux environs, ils semblent si heureux qu'en les voyant passer on pourrait envier leur sort.

Avant de quitter le Dovre, je devais apprendre une nouvelle manière de voyager en Norvége; cette manière consiste à s'en aller de station en station dans

la charrette du paysan. Si par hasard ce chapitre tombe entre les mains de quelque lecteur prêt à partir pour ces lointaines contrées, je le prie, au nom de son salut, de profiter de mon expérience et d'acheter, coûte que coûte, une de ces légères voitures qu'on appelle *karioles;* car la charrette des stations, la *stolkœra*, est certainement le véhicule le plus rude et le plus perfide qui existe au monde. Pour qu'on ne m'accuse pas de calomnier la poste de Norvége, voici la description exacte de notre équipage au moment où nous partions de Jerkind. Une charrette à deux brancards, taillés à la hache comme des pièces de charpente; au milieu une planche servant de siége, posée sur deux leviers en bois qui, par leur balancement, tiennent lieu de ressort. Cette planche, un peu plus large que les deux mains, est munie d'un dossier qui paraît fort peu empressé de nous soutenir et fait mine de s'en aller avec les derniers clous qui le retiennent chaque fois que nous le serrons un peu trop amicalement. Les roues ont subi tant de chocs meurtriers sur les grandes routes, qu'elles ressemblent à du vieux bois dégénéré en amadou, et les bandes de fer qui les recouvrent, à des lames de couteau. Quant aux chevilles de l'essieu, il ne faut pas y regarder de trop près si l'on veut conserver quelque repos d'esprit; l'une est une espèce de clou soudé à diverses reprises; l'autre est en bois, et à les voir l'une et l'autre plier à chaque effort et danser à chaque secousse, je ne sais laquelle des deux est la meilleure.

Entre les deux brancards, on amène un cheval si amaigri et si débile, qu'il n'a plus la force de résister à la main d'enfant qui le guide. L'équipement de cette pauvre bête est en parfaite harmonie avec l'état délabré de la voiture; un harnais moitié cuir et moitié ficelle, usé et rapiéceté; une sous-ventrière faite avec de l'écorce de bouleau, et deux lanières amincies pour rênes; voilà tout. Dire qu'avec cet attirail on joue sa vie à chaque pas, c'est ce qui arrive souvent en voyage; mais dire qu'on la joue d'une façon aussi misérable, c'est fort triste. Au premier coup de fouet, notre cheval, qui depuis long-temps avait perdu l'habitude de trotter, fait un soubresaut, et son harnais se rompt. Nous voilà obligés de descendre et de le renouer tant bien que mal avec tous les bouts de corde qu'une heureuse prévoyance nous avait fait mettre dans notre poche. Un peu plus loin, nous entendons un craquement sinistre suivi d'une secousse qui nous jette sur la roue. C'est le ressort qui se brise. Désormais il n'y a plus de place sur le banc que pour une seule personne. L'un de nous s'en va à pied, tandis que l'autre tâche de tenir d'une main prudente les rênes fragiles qui menacent de nous abandonner au moindre mouvement. A force de patience, de réserve et de temporisation, nous arrivons enfin de gîte en gîte sans nous casser ni bras ni jambes. A chaque relais nous changeons d'équipage, hélas! et à chaque relais l'équipage apparaît avec quelque misère d'un autre genre. Bientôt ce qui devait être pour nous une consolation devient une cause perpétuelle d'inquiétude. En approchant du *gaard*, nous savions bien ce que nous allions quitter, mais qui pouvait dire ce qu'on nous donnerait? Si impitoyable que fût le siége de notre voiture, nous finissions cependant par y découvrir quelque bonne

qualité. Il y avait çà e là certaines rainures où, après deux ou trois essais infructueux, nos os et nos muscles parvenaient à s'emboîter. Nous faisions une connaissance plus intime avec le dossier, et en lui sacrifiant une partie de nos membres, le reste du corps pouvait rester dans un état de repos qui ressemblait à une véritable béatitude. Mais au relais suivant, il fallait renoncer à cette sécurité conquise par une étude minutieuse de toutes les parties de la charrette. Il fallait recommencer une nouvelle expérience, chercher un nouveau joint et se résigner à de nouvelles meurtrissures.

C'est ainsi que nous avons gravi les dernières sommités du Dovrefield pour redescendre ensuite dans l'Opdal. C'était la partie la plus difficile, mais la plus grandiose de notre voyage. De hautes montages serrées l'une contre l'autre; des masses de roc gigantesque debout comme une forteresse à la cime des montagnes, des pics de neige fermant de tout côté l'horizon, des gorges profondes où les rayons de soleil descendent à peine, un chemin qui monte droit sur la pointe des rocs, une cascade qui se précipite par bonds impétueux jusqu'au sein de la vallée, une rivière qui mugit comme un torrent; tel est l'aspect d'un des défilés qui entourent Kongsvold. Là toute végétation est en quelque sorte anéantie. Si l'on aperçoit encore quelques plantes, c'est un tronc de bouleau qui élève timidement, à la surface de la terre, ses branches languissantes; c'est une tige de saxifrage, favorisée par une goutte de pluie et un rayon de soleil. Mais l'on n'entrevoit pas une fleur et l'on n'entend pas un chant d'oiseau. Jusque-là nous n'avions encore rencontré aucun point de vue aussi étrange, aussi imposant, et nous abandonnions avec empressement notre voiture au paysan qui nous servait de guide pour gravir à pied les pointes de roc les plus escarpées et saluer avec des cris d'enthousiasme ces magnifiques scènes d'une nature sauvage.

A peine a-t-on dépassé cette large chaîne du Dovre qu'on remarque peu à peu un grand changement. La température s'adoucit; la neige disparaît; la végétation recommence. C'est d'abord le bouleau qui apparaît, plus fort et plus développé à chaque pas, puis le pin aux rameaux arrondis comme ceux du chêne, puis le sapin, et bientôt on voit toutes les collines couvertes de forêts et les campagnes parsemées d'habitations. Après ce douloureux aspect d'une nature dépouillée de végétation et déserte, on éprouve une grande joie à revoir les beaux bois qui revêtent le flanc de la montagne, les vertes vallées qui les traversent, et les champs de seigle éclairés par un beau soleil; et quand nous voyons la porte du chalet s'ouvrir au bord du chemin, et quand la renoncule des prairies s'épanouit à nos pieds, quand tout autour de nous reprend un air de vie et de gaieté, si notre pensée se reporte vers les sombres défilés de Kongsvold, il nous semble que nous avons passé par un drame terrible pour arriver à une fraîche et riante idylle.

Toutes ces provinces de Norvége sont peuplées de traditions anciennes que les habitans du *gaard* rustique se racontent encore l'hiver dans la cabane chauffée par un grand poêle; l'été, dans les pâturages où ils conduisent leurs troupeaux. Le christianisme n'a point aboli, parmi ces populations à la mémoire

tenace, tous les vestiges de l'ancienne religion païenne. Le nom de Thor, le dieu de la force; de Loki, le dieu de la ruse et de la méchanceté, s'est perpétué dans le souvenir du peuple, malgré le sermon du missionnaire et la défense du clergé. Seulement ces deux redoutables personnages de l'ancienne Scandinavie ont perdu, dans le conflit des deux religions, leur auréole de dieux. On les a fait descendre au niveau de la vie humaine. Thor n'est plus qu'un être brutal qui se bat comme un pâtre et s'enivre de bière comme un paysan. Loki est malicieux et railleur comme un écolier, habile et rusé comme un plaideur normand.

Le paganisme qui a légué à la Norvége ces mythes de Thor et de Loki, lui a donné aussi ces myriades de divinités qui habitent la terre et les eaux, divinités grossières qui ne rappellent que par quelques-unes de leurs attributions, les sylphes de l'Orient et les nymphes gracieuses de la Grèce, panthéisme sauvage, façonné aux mœurs d'un peuple primitif, ignorant et superstitieux. Dans les montagnes sont les géans, les premiers habitans du monde, ennemis des dieux qui les ont subjugués et de la lumière. Ils se cachent pendant le jour dans leurs cavernes sombres, et se montrent la nuit debout sur les masses de rocs qu'ils ont lancées autrefois contre les fils d'Odin et dont ils ne s'arment plus depuis leur défaite que pour ravager la demeure des hommes.

Dans les entrailles de la terre sont les nains actifs et industrieux qui fabriquent les armures de fer et cisèlent les glaives d'acier, les Trolles, magiciens habiles qui s'en vont parfois dans la demeure du paysan exercer leurs sorcelleries. Les Trolles ont le pouvoir de se rendre invisibles. Ils assistent aux banquets de noces et dérobent d'une main inaperçue les mets posés sur la table. Quelquefois aussi ils sont tendres et généreux. Ils recherchent les filles des hommes, et tâchent de les emmener dans leurs grottes solitaires. Si le pauvre les invoque, ils viennent à son secours et lui distribuent les trésors qu'ils tiennent enfouis dans le sein de la terre; mais si on les irrite, il faut se hâter de fuir, car rien n'apaise leur esprit vindicatif.

Dans les pâturages est la nymphe Hulda, jeune fille aux cheveux blonds, douce et mélancolique figure que l'on voit passer le soir dans les ombres des taillis, pauvre ame qui erre dans la solitude, condamnée à un éternel veuvage, qui parfois s'approche du chalet où la famille du pâtre est réunie, jette un regard sur les joies du foyer domestique, et s'éloigne en murmurant un chant plaintif.

Dans les eaux est le Næk (1), divinité cruelle qui garde l'entrée des golfes et à qui il faut chaque année une victime humaine; la sirène ou *Havfrue*, qui vient comme les sirènes d'autrefois montrer sa belle tête à la surface des flots, et chanter pour séduire les passans; le *Grimm*, musicien magique qui habite les torrens, les cascades, et surprend par ses étranges mélodies l'oreille et l'ame des passans. Le Grimm ne craint pas d'enseigner aux hommes les secrets de son art. Il faut pour gagner son affection lui offrir un bouc. Si la victime est

(1) Suedois, *Nek;* allemand, *Nisse.*

maigre et chétive, il ne donne au sacrificateur que des leçons incomplètes. Si, au contraire, elle est grasse et bien choisie, il lui révèle tout le charme de son archet. Aux accords de son instrument les arbres dansent et les cascades suspendent leurs cours.

A côté de ces traditions païennes, voici les chroniques implantées dans le pays par le christianisme; voici la croyance au purgatoire exprimée par le mythe des Varslunde. Les Varslunde sont ceux qui, n'ayant fait ni assez de bonnes œuvres pour être admis au ciel immédiatement après leur mort, ni assez de mal pour être livrés aux tortures de l'enfer, sont condamnés à errer jusqu'à la fin du monde. Ils montent des chevaux noirs comme le charbon, qui galopent sur les cimes des montagnes, franchissent les abîmes, et marchent sur l'eau comme sur la terre. La nuit, on entend résonner au loin leur harnais de fer, et lorsqu'il y a dans le voisinage une maison qui doit être prochainement visitée par la mort ou désolée par un crime, les Varslunde se rassemblent autour de cette demeure et poussent des cris sinistres.

L'une des légendes les plus populaires de la Norvége est celle de saint Olaf. Ce fut lui qui raffermit dans la contrée l'enseignement du christianisme, qui, depuis la mort d'Olaf Tryggeveson, tombait dans l'abandon. Ce fut lui qui imposa le baptême à ses sujets, et convertit par la force ceux qu'il ne pouvait séduire par la persuasion. Son ardeur de prosélytisme et sa rude manière d'enseigner révoltèrent ses sujets. Trop faible pour leur résister, il fut obligé de fuir, et revint quelques années après pour tenter de reconquérir sa couronne. Mais dix mille paysans s'étaient réunis contre lui dans la plaine de Stikklestad. Il leur livra bataille, et mourut les armes à la main. A peine était-il mort, que les prêtres le firent canoniser, et ceux qui n'avaient pu le supporter comme roi, l'adorèrent comme martyr. L'histoire de sa vie, de ses miracles, se répandit dans toute la contrée et dans les contrées étrangères. Maintenant il n'est pas une province de la Norvége où le nom de saint Olaf ne se soit perpétué avec le souvenir d'un fait merveilleux. Ici il a vu fuir devant lui un cerf qui portait entre ses cornes une petite église d'or, et cette église lui a servi de modèle pour en bâtir une sur le sol païen; là il a frappé du pied le roc desséché, et il en a fait jaillir, comme Moïse, une source pure et rafraîchissante. Un jour, il devait s'embarquer pour Drontheim en même temps que son frère; il s'arrêta pendant trois jours pour entendre le sermon du prêtre, et lorsqu'il se mit en route, les anges eux-mêmes poussèrent son navire, et il arriva le premier dans le port. Une autre fois, il lui sembla que le chemin habituel pour parcourir une partie de ses états était trop long; il s'en alla en droite ligne; la terre s'ouvrit devant lui et forma un détroit, que l'on appelle encore aujourd'hui le détroit de la croix (*Korssund*). Dans certains lieux, on montre sur la pierre la trace de ses pas; dans d'autres, l'empreinte du pied de son cheval. Auprès de Drivstuen s'élève un rocher taillé à pic, droit comme une muraille, haut de cinquante à soixante pieds. On dit que, lorsque saint Olaf était poursuivi par ses ennemis, il s'élança du haut de ce roc, et personne n'osa le suivre. On voit encore en cet endroit l'échancrure faite par le fer de son cheval, et les

paysans du hameau le montrent avec respect au voyageur. Le protestantisme avec ses dogmes rigoureux n'a pu détruire ces naïves croyances. Les apôtres, les martyrs, ont perdu à la réforme leur palme et leur autel : saint Olaf est resté le héros populaire, le héros chrétien de la Norvége.

D'autres hommes ont pris place dans ce cycle héroïque; non pas comme celui-ci, avec une auréole de saint, mais avec le prestige de la bravoure guerrière. La Norvége est comme la Suède et le Danemark parsemée de tumulus, ou monumens en terre recouverts de gazon, qui s'élèvent dans les vallées comme autant de petites collines. Chacun de ces tumulus a son nom et son histoire. C'est un vieux guerrier qui est venu mourir là après avoir long-temps parcouru les cités étrangères. C'est un fils de Viking, trop hardi, qui a succombé à la fleur de l'âge en luttant contre les géans. Lorsque l'on vient à rencontrer un de ces monumens funèbres plus grand et plus élevé que les autres, c'est immanquablement la tombe d'un roi, et lorsqu'il y en a deux l'un auprès de l'autre, c'est que, comme dans les sagas islandaises, deux guerriers célèbres ont eu en ce lieu un duel fameux; tous deux sont tombés morts en même temps, et le même sol les a reçus dans ses entrailles.

Dans une petite vallée de l'Opland, il existe un de ces monumens consacrés à un chien. Les paysans racontent là-dessus l'histoire suivante : le roi Eystein avait été chassé de son pays par ses sujets. Il y revint avec une armée nombreuse, subjugua les rebelles et, pour les punir de l'offense commise envers lui, les condamna à reconnaître pour souverain légitime un esclave ou un chien. Les pauvres gens préférèrent le chien. On leur donna donc un dogue qui s'appelait Saur, et qui, dès son avénement au trône, prit le titre de majesté. Le nouveau roi eut une cour, des officiers, des hommes d'armes, une maison et des flatteurs. Un philosophe démontra, par les lois de la métempsycose, que l'ame d'un grand homme avait passé dans ce corps de dogue; un grammairien fit voir que ce noble animal pouvait prononcer distinctement deux mots de la langue norvégienne et en aboyer un troisième. Lorqu'il sortait pour se montrer au peuple, il était toujours escorté d'une garde nombreuse, et lorsque le temps était mauvais, des valets en livrée le portaient sur leurs bras pour l'empêcher de se mouiller les pattes. Ce chien régna près de trois années. Il rendit plusieurs ordonnances, et scella, du bout de son ongle, des jugemens et des édits. Au moment où les habitans de la contrée commençaient à s'habituer à ce singulier roi, et à reconnaître ses bonnes qualités de chien, il mourut victime de son dévouement et de son héroïsme. Un jour, il était assis dans un pâturage, auprès d'un de ces troupeaux de moutons qu'il avait gardés jadis et qu'il aimait toujours à revoir. Tout à coup un loup furieux sort de la forêt et s'élance sur un agneau. Le roi, touché de commisération à la vue de cet attentat, veut courir au secours de l'innocente victime. Des conseillers perfides, au lieu de modérer l'ardeur de son courage, l'excitent à braver le danger. Il se lève, il s'avance sur le champ de bataille, et meurt sous la dent impitoyable de son adversaire. On lui fit des obsèques magnifiques et on l'enterra près d'une colline qui porte encore le nom de Colline de la Douleur.

C'est là un de ces récits sardoniques comme il en existe peu dans le souvenir des populations norvégiennes. La plupart des traditions répandues au moyen-âge dans cette contrée ont un caractère grave, rude et imposant. D'autres qui reposent sur un fond historique, mais qui ont été évidemment embellies par l'imagination des poètes, sont d'une nature si tendre et si chevaleresque, qu'on les prendrait pour des chapitres de romans. Telle est la tradition de la pauvre Signe, qui se brûle dans sa demeure au moment où elle apprend que son amant va mourir. Telle est celle d'Axel et Valborg, qui a donné à Oehlenschlæger le sujet d'une de ses plus belles tragédies.

Valborg était une belle et douce jeune fille, adorée dès l'enfance par Axel, qui s'était fiancé avec elle et l'avait mise dans un couvent jusqu'à ce qu'elle fût en âge de porter la couronne nuptiale. Plusieurs nobles chevaliers et le roi lui-même devinrent amoureux d'elle, mais ni les soins les plus assidus, ni les offres les plus brillantes, ne purent lui faire oublier celui qu'elle aimait, celui qui devait l'épouser un jour. Cependant le roi Hagen, après avoir en vain employé tous les moyens de séduction, la menace et la violence, eut recours à une autorité plus forte que la sienne, à celle de l'église. Les deux jeunes fiancés étaient trop proches parens pour qu'il leur fût permis de se marier. Hagen convoqua une assemblée de théologiens, qui jetèrent à tout jamais l'interdit sur le mariage projeté. Mais, en écoutant cette fatale sentence, Axel jurait de ne jamais aimer une autre femme que Valborg, et la jeune fille, dans le langage poétique que les traditions lui ont prêté, se comparait à la tourterelle qui s'en va à l'écart, baissant la tête et rappelant, dans un soupir mélancolique, le compagnon chéri qu'elle a perdu.

Tout à coup la guerre éclate en Norvége. Le roi appelle à son secours ses vassaux et ses chevaliers. Il n'osait compter sur l'appui d'Axel, dont il venait de dissiper toutes les espérances, dont il avait anéanti le bonheur. Mais Axel n'entend que la voix de l'honneur, qui lui dit de défendre son pays. Il revêt une armure, s'élance sur le champ de bataille, combat pour défendre son roi, et meurt à côté de lui. Un soir, on vient annoncer cette nouvelle à Valborg. Elle tomba prosternée au pied du sanctuaire, invoqua en pleurant le nom de Dieu; puis, le lendemain, elle revêtit la robe de religieuse et, peu de temps après, les cloches du cloître annonçaient à ceux qui l'avaient aimée, que la fiancée d'Axel n'était plus.

Dans tous les chalets de la Norvége, les femmes racontent encore la douloureuse histoire des deux amans, et lorsque nous entrâmes dans la cathédrale de Drontheim, le gardien nous dit : « C'est là qu'ils s'étaient réunis au pied de l'autel, c'est là qu'ils avaient promis de s'aimer sans cesse. »

X. Marmier.

Critique Littéraire.

RECUEILLEMENS POÉTIQUES,

PAR M. DE LAMARTINE.

La préface du nouveau volume de M. de Lamartine mérite une attention toute particulière, car il s'y trouve certains passages au sujet desquels le poète et la critique ne sauraient être d'accord. M. de Lamartine qui, jusqu'à ce jour, n'avait laissé percer que de temps à autre, rarement toutefois, l'indifférence pour ses propres œuvres, M. de Lamartine ne prend plus la peine, aujourd'hui, de déguiser cette indifférence; il la formule en termes nets et catégoriques, il l'explique même, et il tente de la légitimer. Nous, qui ne tenons pas pour sérieux ce sentiment par trop modeste, qui ne consentons à y voir, tout au plus, que l'expression de ce découragement momentané auquel succombent les grands artistes, quand ils comparent l'œuvre rêvée à l'œuvre sortie de leurs mains; nous qui comprenons, mieux que lui-même peut-être, toute la valeur poétique de l'auteur de *la Chute d'un Ange*, nous voulons le protéger contre ses propres coups, le défendre de ses propres outrages, de crainte qu'une foule servile ne le prît au mot.

Qu'est-ce qui a poussé M. de Lamartine au dédain, apparent ou réel, de ses facultés poétiques? le désir de jouer un rôle actif dans les affaires de l'état. Dès les premières lignes de la préface des *Recueillemens*, l'ambition nouvelle du poète se montre. Le poète combat, et très énergiquement, l'opinion qui le fait consacrer les douze mois de l'année au culte de la muse; il s'indigne à la pensée qu'on ait pu douter à ce point de son énergie et de son courage. Un mois par an, pour la muse, et encore le mois le plus triste, celui qu'aucune occupation importante n'utilise, c'est bien assez! La poésie, est-ce donc autre chose qu'une prière, un chant intérieur? et serait-il convenable de psalmodier du matin au soir? Tels sont les premiers argumens du poète, auxquels il ajoute : qu'en un temps d'élaborations douloureuses comme le nôtre, l'égoïste seul peut aimer le loisir et la solitude; que tout passager, dans un moment de

péril pour le navire, doit travailler à la manœuvre, au lieu de rester mollement étendu sur le pont; et enfin, qu'il serait honteux de s'abstenir d'une participation directe aux labeurs de la grande famille humaine, sous le sceptique prétexte que l'*on ne sait pas*.

Oh! nous approuvons de grand cœur ces généreuses idées de M. de Lamartine, nous sympathisons on ne peut davantage avec le poète, quand il fait une loi aux hommes de la fraternité et du travail; mais, en vérité, bien que partant du même point que lui, nous ne saurions arriver aux mêmes conséquences. Oui, l'égoïsme est un vice haïssable, et dont les cœurs honnêtes font bien de se préserver; oui, tout homme doit aide et secours à ses frères en détresse; oui, honte à celui qui, sachant un remède au mal dont la société souffre, ne voudrait pas se donner la peine de l'appliquer! Mais cependant, que le poète nous permette de le lui dire, car voici le point où ses principes diffèrent des nôtres, il nous paraît mal comprendre la solidarité sociale dont il fait un devoir; et de ceci, nous voulons pour preuve unique les images qu'il emploie. Comparant, comme M. de Lamartine, la société à un navire, nous ne pensons pas qu'en un moment de péril grave, il fût prudent de laisser l'équipage, nous ne disons même pas les passagers, courir en foule au gouvernail. Plus le péril est grave, au contraire, et plus il importe que chacun reste à son poste, timonier, pilote, matelots, également appliqués à la manœuvre; plus il importe, surtout, qu'un bras inexpérimenté ou irréfléchi ne touche ni aux mâts, ni aux voiles, ni aux cordages; le salut du navire est à ce prix. Et, franchement, en pareil cas, le passager ne serait point répréhensible, qui, incapable de comprendre les paroles du pilote ou d'exécuter les ordres du capitaine, se tiendrait prudemment, pour avoir au moins le mérite de n'être point un obstacle, en quelque coin où il se contenterait de prier.

Passant de l'image, où nous trouvons M. de Lamartine en défaut, à la réalité, nous trouvons M. de Lamartine plus vulnérable encore; car, cette fois, il ne résulte pas seulement de ses paroles que les poètes, passagers sur le grand navire humain, comme il les appelle, doivent prendre une part active aux travaux de l'équipage, quelle que soit, du reste, la nature du travail qu'ils s'imposent; il en résulte positivement qu'ils doivent mettre la main au gouvernail, c'est-à-dire, pour rentrer plus à fond dans la réalité, qu'ils doivent jouer un rôle politique. Pour tout lecteur attentif de la nouvelle préface de M. de Lamartine, il est clair que M. de Lamartine voit dans la coopération aux travaux parlementaires la seule preuve évidente de dévouement que l'on puisse donner à la société. En conscience, nous ne croyons pas que M. de Lamartine eût réfléchi mûrement à ce qu'il allait dire, quand il énonça une telle opinion. Comment le poète, en effet, après quelques minutes de réflexion, n'eût-il pas compris de quelle injustice il se rendait coupable, en niant ainsi l'importance sociale, non-seulement des savans et des artistes, mais encore des philosophes et des penseurs? Quel que soit le respect que l'on porte à la représentation nationale telle qu'elle est constituée, on ne peut cependant point admettre qu'elle résume toute la force et tout le génie de la France, ni que ses œuvres soient

seules méritantes aux yeux de l'humanité. Certes, M. de Lamartine lui-même, la question étant ainsi posée, n'hésiterait pas à la résoudre dans un sens tout-à-fait contraire à celui qu'indique sa préface. M. de Lamartine s'écrierait, lui tout le premier, que nul homme n'a droit à un brevet de capacité, par ce fait seul qu'il est éligible, et que bien des intelligences supérieures et généreuses sont destinées à graviter, pour un motif ou pour un autre, en dehors du cercle restreint de la représentation. Lui tout le premier, il prendrait la défense de l'historien, du moraliste, du poète, qui, chacun d'eux dans sa sphère, concourent à l'émancipation de la raison humaine et à son développement; et s'apercevant alors, sans doute, de son erreur de la veille, il ferait amende honorable aux nobles individualités dont il a implicitement nié les mérites; il se réhabiliterait à ses propres yeux, en songeant qu'il eût pu naître avec assez de génie pour écrire les *Harmonies poétiques* et *la Chute d'un ange*, et, en même temps, avec une fortune assez médiocre pour n'être ni éligible, ni électeur. Et nous applaudirions d'autant plus à cette réfutation du poète par le poète lui-même, qu'elle le ramènerait inévitablement dans la voie qu'il semble vouloir abandonner. M. de Lamartine comprendrait alors que les choses doivent rester ce qu'elles sont, et qu'il ne faut pas renouveler la confusion des langues. Il ne verrait plus le salut du monde dans la réédification de Babel.

Nous n'avons pas besoin de le dire, toutefois, ce n'est point sur le côté exceptionnel, mais sur le côté absolu et systématique de l'opinion exprimée par M. de Lamartine, que porte notre blâme. Nous sommes très éloigné de refuser aux hommes éminens le privilége d'appliquer tour à tour leurs facultés à diverses études, à divers travaux. Nous reconnaissons volontiers qu'au domaine de l'esprit il serait difficile d'assigner des bornes, et nous applaudirons toujours aux efforts qui auront pour but son agrandissement; n'oubliant jamais, cependant, qu'il doit y avoir, ici comme en toute chose raisonnable, une mesure. Tout en approuvant que tel ou tel homme, voué à l'étude des sciences morales ou des sciences exactes, entre un beau jour dans l'arène parlementaire, s'il croit pouvoir y jouer un rôle utile, nous protesterons de toutes nos forces contre la convocation générale des intelligences sur ce terrain. Car, admise la supposition que l'accès de l'arène parlementaire fût facile à toutes les intelligences reconnues supérieures, supposée complètement absente toute pensée d'égoïsme, toute ambition personnelle, resterait, comme nous venons de le donner à entendre, l'inconvénient énorme de former un assemblage d'élémens hétérogènes qui, tout en ayant, chacun dans les conditions de sa nature particulière, une valeur positive et précieuse, réunis, ne donneraient plus que le spectacle de l'impuissance produisant l'anarchie. Oui, qu'il soit rendu facile à une renommée quelconque d'intervenir activement dans les luttes politiques, mais que cette intervention ne soit point obligatoire, et surtout qu'elle ne soit point regardée comme nécessaire et indispensable; car, nous ne nous lasserons pas de le redire, non seulement, en fait, cette intervention n'est point possible à tout le monde, non seulement le droit n'en est accordé qu'à un très petit nombre de privilégiés de la fortune, mais encore, en prin-

cipe, elle est loin de constituer cette grande preuve de dévouement social que dit M. de Lamartine. Mille intelligences très différentes entre elles, en suivant les voies diverses où les pousse leur énergie instinctive, rendent à la société plus de véritables services qu'elles ne le feraient en s'exerçant dans le champ, aride pour elles, où se débattent les questions d'état.

Et puisque M. de Lamartine désigne spécialement la poésie dans la préface des *Recueillemens*, nous lui dirons, envisageant enfin la question au point de vue où il la place, que, loin de trouver bon qu'un poète, renonçant à ses inclinations les plus chères, abjurant, pour ainsi dire, sa foi de la veille, désavouant presque la muse, prodigue aux exigences de la politique militante les meilleurs mois de ses années, les plus belles heures de ses jours, sauf à retourner vers la poésie pendant les rares instans de distraction qu'il s'accorde; loin de partager son avis sur ce régime de double et inégale activité auquel il veut soumettre le cerveau des poètes, les travaux politiques nous semblent, au contraire, de tous les travaux relevant du domaine moral, les plus radicalement incompatibles avec la culture de la poésie. Notre dessein n'est aucunement d'entamer une discussion, pour établir l'impossibilité absolue d'être à la fois un grand poète et un grand homme politique; encore une fois, nous admettons l'exception pour ce cas, comme pour tous les cas où il s'agit d'une règle, bien que cependant nous pussions peut-être ici nous refuser à l'admettre, au moins en ce qui regarde le passé, sans courir grand risque d'être démenti. Sophocle, en effet, quoiqu'il ait concouru de sa personne à la gloire militaire d'Athènes, n'est pas demeuré, que nous sachions, un rival de Périclès. Dante Alighieri, quoiqu'il ait été appelé un instant au gouvernement de Florence, ne serait guère connu du siècle présent, s'il n'eût écrit son admirable poème. Et ainsi de Milton, à qui ses vers ont assuré une gloire durable, et que le rôle qu'il joua comme secrétaire du conseil d'état institué par le parlement de 1649, non plus que son *Areopagitica*, n'eût sûrement pas suffi à placer à côté de Cromwell. Et ce n'est pas sans intention que nous choisissons, entre cent autres, les trois noms si populaires de Sophocle, de Dante et de Milton; c'est que, tout en autorisant notre opinion au moins dubitative sur la question soulevée par la préface des *Recueillemens*, ils sont une réponse directe et éloquente au dédain de la poésie professé par M. de Lamartine, et témoignent par le rang qu'ils occupent, de niveau avec les plus grands noms politiques de tous les siècles, contre l'infériorité que M. de Lamartine assigne à la poésie. Considérée comme simple moyen de délassement pour l'esprit, réduite aux vulgaires proportions d'un instrument de plaisirs frivoles, la poésie ne mériterait sans doute pas d'occuper les hommes sérieux. Mais, pour servir parfois aux distractions de l'oisiveté profane, la lyre est-elle moins l'instrument divin, source inépuisable de mélodie, dont les cordes peuvent rendre des sons immortels? Rebelle ou muette entre des mains sacriléges, ses vibrations en seraient-elles moins magnifiques, touchée par quelque héritier d'Orphée? C'est à quoi M. de Lamartine n'a pas songé, lorsqu'il a confondu dans une même réprobation la poésie et les poètes, rendant ainsi la lyre responsable de l'im-

puissance des musiciens. Que M. de Lamartine s'élève contre les profanateurs des cordes saintes, à la bonne heure! mais, dans l'intérêt même de la société, qu'il ne proscrive plus tous les poètes. Qu'il se souvienne que l'harmonie d'Homère inspira le génie militaire d'Alexandre et le génie philosophique de Platon.

Car, pour reprendre une dernière fois, et pousser à bout la comparaison de M. de Lamartine, le vrai poète n'est point le passager du navire, l'homme sans mission spéciale, et de qui l'on peut indifféremment exiger, selon les besoins du moment, divers travaux, divers offices. Le vrai poète a sa fonction solennelle, la plus importante peut-être de toutes celles qui s'exercent autour de lui. Il est le pilote auquel les destinées de l'équipage sont confiées. C'est lui qui, les yeux levés vers le ciel, pendant que ses compagnons attachent leurs mornes regards à l'horizon brumeux, doit interroger les nuages et les étoiles; c'est lui dont la pensée, veillant pour les corps fatigués qui sommeillent, doit chercher, au milieu des vagues tumultueuses et à travers les ténèbres, le chemin qui mène au port. Certes, un pareil rôle, si glorieux et si périlleux tout ensemble, n'est pas moins utile que celui qui consiste à gouverner le timon; une pareille tâche n'est pas tellement aisée et simple, que l'homme qui s'en acquitte puisse déplorer l'inaction de ses bras et regretter la fuite des heures. M. de Lamartine, s'il se laissait gagner à nos convictions, ne regarderait sûrement plus comme perdu le temps employé à l'accomplissement de ses poèmes; loin de là, acceptant la poésie comme un sacerdoce, il se croirait coupable de ne s'y point consacrer tout entier. A supposer qu'il ne se soit pas involontairement abusé lui-même, dans sa préface, il gémirait sincèrement de n'avoir donné que trente mois à peine, des plus belles années de sa vie, à la noble fonction qu'il ne traiterait plus de métier puéril. Comparant ce qu'il a fait avec ce qu'il aurait pu faire, ce ne sont plus les jours passés jadis à chanter, mais les autres jours, qu'il trouverait vides, et c'est là le temps qu'il se montrerait jaloux de réparer.

Que le poète nous pardonne d'insister aussi opiniâtrément sur les paradoxes contenus dans sa préface. Nous le lui avons déjà dit, notre excuse est dans l'admiration même que nous inspire son génie, dans l'intérêt que nous prenons à sa gloire. Loin de nous la pensée qu'il soit tout-à-fait impropre au métier parlementaire; nous désavouerions hautement cette interprétation de nos paroles, s'il arrivait qu'on la leur donnât. Nous sommes heureux de l'avouer, notre approbation est pleinement acquise à l'élévation désintéressée, sinon à l'utilité pratique, des opinions émises par M. de Lamartine à la chambre des députés. Sans contredit, la politique poétique de l'auteur des *Harmonies* est supérieure, en vue de l'avenir, à la politique proprement dite, à la politique du jour le jour. Mais convient-elle aussi bien que l'autre aux besoins quotidiens de la société? force nous est, ici, d'opter pour la négative, autorisé que nous y sommes, d'ailleurs, par M. de Lamartine lui-même. L'auteur des *Recueillemens* ne parle-t-il pas, dans sa préface, de certaine loi sur les chemins vicinaux, à l'érection de laquelle il a travaillé, sur laquelle on lui demande des explications, et qu'il ne comprend pas mieux que celui qui l'interroge? Com-

ment, après une confidence aussi naïve, eussions-nous pu ne pas tenter de ramener le poète à sa véritable vocation; surtout quand les chants nouveaux qu'il nous donne, quoique écrits à la hâte, quoique improvisés entre deux sessions, s'il faut l'en croire, contiennent assez de haute philosophie, assez d'idées fécondes, pour nous faire regretter qu'il n'ait réservé à la poésie qu'une partie de son intelligence? Nous arrivons enfin aux *Recueillemens*.

Le nouveau volume de M. de Lamartine a d'abord ce remarquable mérite, de se rattacher parfaitement aux précédens recueils lyriques de l'auteur. L'individualité du poète des *Méditations*, moins apparente déjà dans les *Harmonies*, s'efface presque complètement aujourd'hui. Et non-seulement elle s'efface, mais le poète n'hésite pas à la condamner dans le passé. C'est avec douleur, bien plus, c'est avec un sévère et ironique mépris, qu'il rappelle les hymnes consacrées par lui, autrefois, à la peinture unique de ses sentimens personnels. Au lieu de se mêler aux autres hommes, au lieu de vivre de la vie commune, au lieu de se faire l'interprète des passions générales, il se complaisait dans les impressions d'une source toute intérieure, dans les épanchemens d'un enthousiasme privé. Comme si lui seul, ici-bas, eût reçu du ciel la faculté d'aimer et le don des larmes harmonieuses, il ne s'inspirait que de ses propres amours, de ses propres gémissemens; obstinément enfermé dans le cercle étroit de ses émotions solitaires, comment aurait-il accordé quelque sympathie, joyeuse ou compatissante, aux félicités ou aux angoisses qu'il ignorait? Sans s'inquiéter de savoir si, à ses côtés, il ne se pouvait point rencontrer d'autres ames en fête ou en détresse, dont les destinées mystérieuses valaient la peine d'être révélées aussi; sans se demander si toute humaine créature n'a pas, à quelques différences près, tôt ou tard, son lumineux Thabor ou son douloureux Calvaire, il convoquait hardiment la foule autour du piédestal où il se posait à la fois en triomphateur et en victime; il appelait sur lui seul l'œil des hommes et l'œil de Dieu. Et voilà de quoi il rougit, à cette heure! Honteux de l'importance donnée aux moindres accidens d'une existence vulgaire, il jure de dépouiller dès à présent le vieil homme orgueilleux et égoïste; et, en attendant qu'il répare la faute dont il s'accuse, il proclame tout haut son repentir.

Il ne faut pas prendre trop à la lettre, pourtant, la colère du poète contre ses productions de la veille; outre que cette colère exagère singulièrement le mal causé par le prétendu vice auquel elle s'attaque, acceptée comme rétractation définitive, elle constituerait le poète en état flagrant de contradiction, puisque l'on trouve, dans le nouveau recueil, plusieurs pièces où le poète se met encore personnellement en scène. Le mérite de l'énergique protestation de M. de Lamartine, il importe donc de le reconnaître, consiste moins en ce qu'elle condamne les œuvres anciennes de l'auteur, qu'en ce qu'elle est une sorte de barrière opposée aux envahissemens de la poésie individualiste. Quoi que puisse dire le chantre des *Recueillemens*, il ne persuadera jamais à personne, il ne se persuadera jamais à lui-même, nous l'espérons, que l'esprit qui a présidé à la conception des *Méditations* et des *Harmonies* soit complètement

blâmable, et qu'il convienne d'y renoncer désormais; aussi doit-on voir simplement, au fond de l'opinion qu'il exprime, ce noble désir du mieux qui tourmente les grandes natures, cette généreuse et perpétuelle tendance des génies de premier ordre vers un but plus difficile et plus élevé. Les quelques pièces du nouveau volume qui pourraient montrer l'auteur en contradiction avec ses récens principes poétiques, si l'on poussait ces principes jusqu'au radicalisme, prouvent, sans même invoquer leur rareté comme un témoignage, la vérité de notre double assertion : bien qu'écrites sous l'influence de préoccupations personnelles, ainsi que les odes et les élégies réprouvées en masse tout à l'heure, la conclusion qu'elles offrent leur assure néanmoins une supériorité incontestable sur le plus grand nombre de leurs aînées.

Dans la *Réponse à un curé de campagne*, par exemple, si l'auteur prend la parole en son nom, ce n'est point, comme il l'eût fait autrefois peut-être, à l'époque des *Méditations* surtout, pour raconter verbeusement ses doutes et ses espérances, pour appeler un de ses frères au secours de sa foi défaillante, ou pour se glorifier du calme de son esprit. Il n'y a pas ici prétexte au développement d'un thème égoïste; c'est une réponse claire et simple à une interrogation. On a douté que le toit du poète fût hospitalier à un représentant de l'orthodoxie catholique, et le poète répond, avec une onction touchante, que la différence des symboles n'implique pas la répulsion des croyans les uns pour les autres, d'après la loi même du divin pasteur. Ailleurs, s'il donne carrière aux élans d'une tendresse exclusive et jalouse, ce n'est pas qu'il veuille faire preuve de sensibilité, ni qu'il tienne à mettre le public dans la confidence de ses affections domestiques. Un motif plus avouable et plus désintéressé l'inspire, le besoin de remercier une muse amie qui a répandu des larmes sur le tombeau de l'enfant dont il pleure la perte récente. Naturellement, l'affliction du père se montre, à cette occasion, dans toute la solennité que le douloureux sujet comporte, mais tempérée, et à demi consolée déjà, par la ferme attente d'une autre vie. *La Cloche du village* donne lieu aux mêmes remarques sur le peu de penchant qu'a maintenant le poète pour l'analyse des sentimens intimes. En prêtant une oreille émue aux sons mélancoliques de la cloche, la pensée qui vient au poète n'est pas un retour sur son existence, ou une comparaison puérile entre sa voix et la voix du pieux instrument, ou un orgueilleux dédain pour ceux que son génie lyrique et les battemens de l'airain sonore trouvent également insensibles. Non. Il songe aux morts, il fait la sainte aumône du souvenir aux pauvres ames oubliées; et s'il intervient ostensiblement, vers les dernières strophes, c'est uniquement pour demander à la cloche des chants de joie, au lieu de sanglots funèbres, quand s'ouvrira pour lui le cercueil.

Avant de poursuivre, et tout en approuvant la tendance plus humaine des inspirations lyriques de M. de Lamartine, et précisément parce que nous l'approuvons, nous devons reprocher à M. de Lamartine d'avoir troublé l'harmonie de son livre par l'introduction d'une demi-douzaine de pièces insignifiantes. Nous ne songerions sûrement pas à réclamer contre les *Vers à une jeune Moldave*, s'ils n'avaient que le défaut d'être un chapitre énigmatique de la vie de

l'auteur; mais le peu d'importance évidemment attachée par l'auteur à la circonstance qui nous a valu ces quatre ou cinq strophes, devait être un motif souverain pour qu'elles ne fussent pas publiées. Quelque plaisir qu'éprouve la jeune Moldave à l'idée d'occuper une place dans les *Recueillemens poétiques*, ne pourrait-elle pas cependant, sans craindre le reproche de coquetterie, s'étonner que le poète, cette fois, ait eu l'haleine si courte, et trouver qu'il y avait à tirer meilleur parti du sujet? Les vers écrits sur l'album de Mme la duchesse de R..., les vers adressés à Mme L..., les stances à une jeune fille *qui me demandait de mes cheveux*, méritent la même critique. Non que les morceaux nous paraissent absolument mauvais, ni que nous reprochions à l'auteur d'avoir médiocrement développé des thèmes aussi frivoles; la publicité donnée à ces pièces, voilà tout ce que nous blâmons. Dans un recueil moins grave, ces pièces ne seraient certes pas tout-à-fait déplacées. Elles figureraient avantageusement, il est permis de le croire, parmi ces poésies pour le genre desquelles on a choisi l'épithète de légères, de fugitives; en attendant, elles eussent dû demeurer au fond du portefeuille, ou sur l'album. Offertes au lecteur entre deux odes où les pensées abondent, elles paraissent plus pâles encore qu'elles ne le sont réellement, et projètent un reflet d'autant plus terne sur les pages qu'elles avoisinent. Elles troublent l'harmonie du livre, nous y insistons.

Au reste, la faiblesse des pièces que nous désignons, sinon leur présence dans le volume, est justifiée par la *Variante à l'épilogue de Jocelyn*. Dans cet admirable fragment, le poète des *Harmonies religieuses*, celui que nous avons entendu autrefois, sur la tombe d'une femme aimée, interroger Dieu et la nature, fermement attaché aujourd'hui à ses croyances nouvelles, se montre à nous ne connaissant plus de l'amour que le côté de l'amour qui est divin. Il ne se souvient plus des fougueux délires où se consuma sa jeunesse; il a oublié les hymnes profanes dont il saluait le réveil d'Elvire, quand Elvire habitait ce monde; tout ce qu'il y a de périssable dans la passion est à jamais sorti de sa mémoire, tout, jusqu'au nom mortel si souvent chanté. Ainsi épurées et agrandies, ses facultés aimantes, au point de vue de la passion, n'en ont pas moins d'ardeur ni moins de force; seulement, leur mobile n'est plus sur la terre, il est dans le ciel. Et comme pour déjouer la curiosité ironique ou importune, comme pour jouir plus complètement de sa félicité céleste, il a donné, dans la *Variante*, des formes symboliques à sa pensée : deux amans devenus par lui célèbres, Jocelyn et Laurence, prêtent leurs noms au saint hymen qu'il contracte en présence des anges, sous l'œil de Dieu. Sublime réponse qu'adresse M. de Lamartine, en passant, à ceux qui, ne comprenant pas son poème, ont si étourdiment dénaturé le sens philosophique de *Jocelyn!* Après la lecture de la *Variante*, on s'explique à merveille comment M. de Lamartine, pour qui l'amour est aujourd'hui à l'état de vision lumineuse, ne trouve rien à dire devant les divinités de chair; et en s'expliquant la froideur actuelle qu'il leur montre, on s'explique également la pitié profonde qu'éveille en lui la douleur sous tous ses aspects. Après s'être élevé des inspirations personnelles aux inspirations passionnées, le poète a élargi et divinisé la passion. De la tendresse pour une

femme, il est arrivé à la tendresse pour toutes les créatures. Dans le désert de son cœur, sous des cendres encore tièdes, il a semé l'amour de l'humanité.

Le nouveau recueil contient quatre remarquables preuves, et très diverses, de la transformation de sentimens subie par l'ame du poète. Le *Cantique* inspiré par la mort de Mme la duchesse de Broglie, plein d'une sensibilité si vivement touchante et éloquente, ouvrage de longue haleine, justifie pleinement notre opinion par le singulier contraste qu'il offre avec la galanterie un peu guindée et mal à l'aise des strophes écrites sur l'album de Mme la duchesse de R... Évidemment, la préférence de M. de Lamartine est déterminée ici par sa sympathie pour le malheur. Vivante, heureuse, entourée de tous les objets qui rendent l'existence agréable et enviée, la duchesse de Broglie n'aurait obtenu sans doute, comme la duchesse de R..., et encore à force de sollicitations pressantes, qu'une vingtaine de vers d'album; tombée jeune encore sous les coups d'une fatalité inexorable, arrachée sans pitié, par la mort, à une famille dont elle était la joie et la gloire, à des amis qui se la proposaient comme inimitable modèle, aux malheureux dont l'affliction va être doublée par cette perte irréparable; frappée en pleine jeunesse, au milieu des félicités maternelles, un poétique tribut de larmes lui sera payé. Comment douter du motif que nous assignons aux préférences de M. de Lamartine, quand nous l'entendons, quelques pages plus loin, plaindre et consoler tout ensemble, avec une intarissable effusion, une jeune fille poète, simple enfant du peuple, vivant à peine de l'ingrat travail de ses mains? La pièce adressée à un ami malade, et à laquelle nous empruntions tout à l'heure l'expression du mouvement accompli dans les idées de M. de Lamartine, ne continue-t-elle pas victorieusement encore la défense de notre interprétation? L'*Épître* à M. Adolphe Dumas, tirée de la même source que les trois pièces précédentes, donne lieu, cependant, à une restriction assez grave. En consolant M. Adolphe Dumas d'une douleur morale, dont la cause, bien qu'imparfaitement précisée par l'*Épître*, n'est pas autre, on le devine, qu'un mécompte littéraire, M. de Lamartine a trop écouté, nous le croyons, l'indulgence de son cœur. Que M. de Lamartine ait tenté de ranimer le courage d'un jeune frère en poésie, c'était là une noble tâche, et que nous le félicitons de n'avoir pas hésité à entreprendre; mais qu'il ait poussé la complaisance jusqu'à prendre parti, en faveur du jeune homme, contre l'opinion publique, ceci est ingratitude et imprudence tout à la fois : ingratitude pour l'opinion publique, dont la compétence ne saurait être sérieusement niée par M. de Lamartine, qui lui doit une gloire populaire; imprudence à l'égard du jeune homme, qu'une approbation aussi éclatante et complète poussera peut-être à s'exagérer son mérite, tandis qu'il aurait besoin d'être mis en garde, au contraire, avec toute la jeunesse du siècle, contre la maladie terrible qui étouffe dans leurs germes tant de radieuses espérances, la maladie de l'orgueil. Il est clair pour nous que, si la bonté de M. de Lamartine l'a emporté, en cette occasion, sur sa prévoyance, l'exhortation salutaire n'en est pas moins sous-entendue par lui au milieu des éloges. Aussi M. Adolphe Dumas, en suppléant au silence de son consolateur illus-

tre, en acceptant la conclusion que nous proposons pour les vers de M. de Lamartine, se montrerait digne de l'honneur que M. de Lamartine lui a fait.

Parmi les pièces dont nous n'avons pas parlé encore, il en est trois que nous réservions à dessein; placées ici, en dépit du rang qu'elles occupent dans le volume, elles révèlent toute l'intention de M. de Lamartine, et donnent la complète intelligence des *Recueillemens*. Prodiguer éternellement la consolation à des souffrances toujours renaissantes, c'est le fait d'un esprit, bienveillant sans doute, mais borné dans ses vues, et stérile. Ne pas se contenter de verser le baume sur la plaie ouverte, chercher à produire une guérison prochaine et à prévenir toute rechute, voilà l'œuvre d'un esprit puissant et logique, et c'est l'œuvre tentée par M. de Lamartine dans les vers *à M. de Genoude sur son ordination*, dans *Utopie* et dans le *Toast*. C'est-à-dire qu'après les soins accordés par M. de Lamartine au présent, ces trois pièces nous instruisent de sa sollicitude pour l'avenir. Les vers adressés à M. de Genoude sont une rupture courageuse et définitive avec le catholicisme, rupture dont l'*Hymne au Christ*, des *Harmonies religieuses*, était le signe irrécusable, et après laquelle le poète doit se mettre en quête d'autels nouveaux. Le titre même de la pièce où M. de Lamartine interroge l'avenir, témoigne de l'incertitude dans laquelle le poète flotte encore; baptiser du nom d'*utopie* les idées qu'il expose sur les futures destinées humaines, c'est, de la part du poète, confesser clairement que la question qu'il agite n'est pas encore un problème résolu pour lui. Mais le *Toast*, qu'il porte à l'union indissoluble de toutes les nations du globe sous une même loi providentielle, ne laisse aucun doute sur l'inébranlable fermeté, non plus que sur la nature de ses espérances. Le poète ignore encore la longueur de la route qui lui reste à parcourir, les dangers et les obstacles qui s'offriront sur cette route; mais le but est visible à l'œil de sa foi.

On reproche à M. de Lamartine, nous ne l'ignorons pas, le caractère indécis de ses révélations sociales; pour notre compte, nous pensons qu'il y a injustice à rendre le poète responsable de cette indécision. En un siècle orageux et tourmenté comme le nôtre, n'est-ce point assez faire que ne pas perdre courage et de chercher résolument un chemin? La seule condition que mette l'Évangile aux conquêtes spirituelles, c'est le désir de trouver. Or, ce noble désir, M. de Lamartine en étant animé plus que personne, le vague de ses idées philosophiques ne saurait lui être imputé à crime raisonnablement. Faut-il en conclure que l'auteur des *Recueillemens* échappe à toute espèce de blâme? non, certes! M. de Lamartine est blâmable, si, malheureusement fidèle aux principes de sa nouvelle préface, il emploie son temps le moins précieux à l'approfondissement des questions importantes qu'il se propose. Quel que soit le mérite de l'œuvre que nous venons d'examiner, l'auteur n'en est pas moins blâmable si, pouvant faire mieux encore, il n'a pas fait mieux. Mais l'idée de cette imperfection volontaire ne se concilie pas, dans notre esprit, avec la juste importance qu'attribue M. de Lamartine aux cantiques du prophète-roi. L'hymne admirable chantée par M. de Lamartine sur le tombeau de David, et qui fait partie du nouveau volume,

nous répond que M. de Lamartine n'a pas sur la poésie les opinions un peu légèrement émises dans sa préface. Non, le poète qui demande avec larmes, pour sa lyre, quelques-uns de ces accords, pareils aux accords de la harpe de David, dont la vibration se perpétue de siècle en siècle ; non, celui-là ne préfère pas sérieusement le torrent bruyant et fangeux à la source calme et sainte, la politique inconstante à l'immortelle poésie.

J. CHAUDES-AIGUES.

Clotilde.

Le nouveau roman de M. Karr se rattache à une série de publications ouverte avec succès par le joli roman de *Geneviève*. Ce premier portrait de femme doit être suivi de quelques autres, et, dans cette galerie fort agréablement commencée, *Clotilde* occupe le second rang. A Geneviève, la jeune fille tendre et dévouée, succède Mme Clotilde de Sommery, type de coquetterie et d'ardente ambition. Le contraste de ces deux esquisses est d'un effet heureux, et il n'y a pas lieu d'adresser à M. Karr, au sujet du classement de ses portraits de femmes, le reproche d'insouciance qu'il mérite si souvent. Il est à regretter que cet éloge nécessite en même temps un blâme, car il n'est pas douteux que le choix du sujet n'ait gêné, dans *Clotilde*, l'essor des facultés de l'auteur. Les caractères exigeaient, cette fois, une fermeté de touche qui n'est guère dans la nature de son talent. M. Karr n'est vraiment à l'aise que dans ce genre demi-sérieux, demi-enjoué, qu'il affectionne, auquel appartient *Une heure trop tard*, auquel appartient aussi *Geneviève*. L'insouciance est alors presque de mise; les couleurs vives et fraîches ont beau être jetées comme au hasard sur un dessin ébauché : la légèreté de la conception demande grace pour l'abandon de la forme. Dans *Clotilde*, il n'en est plus de même; les figures de Mme de Sommery et de Tony Vatinel ne s'accommodaient pas de cette facile peinture vers laquelle M. Karr est entraîné d'instinct. Aussi n'est-ce plus, cette fois, dans le développement de la donnée choisie par l'auteur, que réside l'intérêt du roman; l'intérêt se trouve dans les excursions en tous sens que M. Karr ne se refuse jamais, à quelque sujet qu'il s'applique. C'est aux jolies descriptions jetées à travers le cours du récit, c'est aux intermèdes placés entre les scènes du drame, que les plus sages appréciateurs du talent de M. Karr accorderont, nous n'en doutons pas, leur attention et leurs éloges.

Il y a sans doute aussi des éloges à donner à la partie dramatique de *Clotilde*. La passion de Tony Vatinel est décrite dans les derniers chapitres avec une remarquable énergie. Pourtant, dans cette partie du livre, la manière brusque et insouciante de l'auteur nuit singulièrement à l'effet qu'il veut produire, et le goût des digressions bizarres qui ne l'abandonne pas, même dans les plus solennels momens du drame, suffit pour enlever au récit toute couleur sérieuse. On accorde assez généralement une grande sensibilité à l'auteur de *Sous les*

till uls. Ce que nous venons de dire, relativement à la partie dramatique de *Clotilde*, est-il en contradiction avec l'opinion reçue? Nous ne le pensons pas. Il y a deux espèces de sensibilité : l'une grave et contenue, l'autre vive et toujours prête à s'épancher; mais, par cela même, moins profonde que la première. Telle est la sensibilité qui distingue *Une heure trop tard* et *Geneviève*; et on ne peut le nier, elle convient à merveille à ces récits qui flottent entre les larmes et le rire, à ces tableaux dont on admire plus la fraîcheur et la verve que l'exécution élevée et savante. Mais quand M. Karr rencontre des situations profondes, quand il veut tracer des figures sévères, involontairement il les ramène aux proportions d'une esquisse folâtre. S'il s'élève parfois à la hauteur du sujet, c'est pour redescendre bien vite à la causerie, à la peinture rapide et abandonnée, et l'émotion sérieuse s'efface aussitôt. En lisant le second volume de *Clotilde*, on est frappé du contraste qui existe entre la légèreté de l'exécution et l'importance du sujet. La passion de Tony exaltée jusqu'au meurtre, l'ardente coquetterie de Clotilde, sont décrites dans un récit vif et coquet où il est impossible de ne pas se plaire, mais où l'on cherche en vain mieux qu'une distraction frivole. On se souvient d'un joli passage du livre *de la France*, où M. Heine raconte qu'étant entré au théâtre de la Porte-Saint-Martin, un soir où l'on jouait *la Tour de Nesle*, il vit toutes les scènes du sanglant mélodrame à travers le voile rose d'une dame placée devant lui. Nous ne saurions mieux définir que par cette comparaison l'impression que fait éprouver la lecture de *Clotilde*. Il semble qu'entre le lecteur et le monde évoqué par le romancier, un crêpe rose se joue, qui répand sa joyeuse couleur sur les plus sombres tableaux. L'esprit n'ose jamais s'abandonner avec sécurité aux impressions sérieuses; il tremble de rencontrer le badinage au revers du feuillet le plus rempli d'émotion, et presque toujours, malheureusement, le badinage arrive. Aussi préférons-nous *Geneviève* à *Clotilde*. Dans le premier de ces romans, du badinage à la mélancolie, la transition est concevable; dans le second, des ardens entretiens de Tony et de Clotilde aux scènes bouffonnes, aux digressions railleuses, il y a un abîme à franchir. Le défaut d'harmonie auquel l'auteur pourrait remédier dans *Geneviève*, est, en quelque sorte, inhérent à *Clotilde*. Il résulte dans ce roman du sujet même, et on ne saurait espérer de l'en voir disparaître.

Nous n'essaierons pas d'analyser *Clotilde*, car la fable n'est pas la partie de ce livre qui mérite le plus de fixer l'attention. Nous nous contenterons d'exposer rapidement les caractères principaux. Dans Clotilde M. Karr a personnifié la coquetterie, non pas la coquetterie innocente, superficielle, que l'amour finit par dominer, mais celle qui triomphe de l'amour et qui pourrait mieux s'appeler égoïsme, insensibilité. Il suffit de définir ce caractère pour que le lecteur s'attende à ne pas le trouver dépeint d'une manière satisfaisante dans le roman de M. Karr. Des conceptions aussi sévères réclament la main la plus ferme, le marbre le plus solide, et Clotilde n'est tracée que d'une main nonchalante sur une page fugitive. Nous en dirons autant de Tony Vatinel, nature sauvage et mélancolique, dont quelques parties sont analysées avec talent, et qui, dans

l'ensemble, n'est qu'une ébauche, moins imparfaite que Clotilde, mais non moins dépourvue d'une valeur sérieuse. Restent les figures secondaires. Robert Dimeux, Charles Reynold, M. de Sommery, sont des portraits qui plaisent par leur exécution spirituelle et gaie. Nous regrettons d'avoir à ranger l'abbé Vorlèze dans ce groupe un peu frivole. Cette honnête et grave figure était digne d'une exécution plus soigneuse. On peut citer comme une fort heureuse invention la scène où l'humble abbé vient balayer lui-même le seuil de la maison de M. de Sommery, la veille de la Fête-Dieu. Avec un peu plus d'efforts, le personnage de l'abbé Vorlèze serait devenu vraiment digne d'intérêt. L'auteur s'est borné à des indications, et ce n'est pas une des moindres fautes qu'on doive reprocher à son insouciance.

Quelques lecteurs blâmeront M. Karr d'avoir peint avec des couleurs trop sensuelles l'amour de Tony pour Clotilde. Il y a, au début du second volume, une scène qu'ils voudront voir supprimer au plus vite. Nous ne chercherons point à défendre M. Karr sur ce dernier point; car rien ne peut l'excuser d'avoir cherché à divertir ses lecteurs par une grossière énigme. Mais nous croyons que l'auteur de *Clotilde* a bien fait, en insistant dans son livre sur le côté sensuel plutôt que sur le côté idéal de l'amour Les caractères comme ceux de Tony et de Clotilde ne comprennent, en effet, de l'amour, que les emportemens et le délire; ils en ignorent les régions sereines, les aspects chastes, les nuances délicates. En peignant Tony et Clotilde dominés par leur passion fougueuse, M. Karr n'a donc fait qu'accepter les conséquences de sa propre invention.

Outre la partie dramatique, outre la partie railleuse, *Clotilde* contient une partie descriptive; et ici le talent de l'auteur se révèle sous un jour plus favorable que dans la satire et dans le récit passionné. On ne remarque aucune prétention, aucun effort dans les paysages qui se mêlent çà et là au cours de l'action. M. Karr, qui, pour écrire le roman, ne consulte pas assez sa vocation, est toujours fidèle, dans ces petites esquisses, à la nature de son talent. Il ne lui faut ni les grandes lignes, ni les horizons majestueux; il se complaît dans les cadres bornés; il préfère les riantes échappées aux vastes perspectives. Il attrape à la hâte de charmans détails, et ne songe pas à soumettre à l'épreuve du travail ce que l'impression du moment lui a dicté; mais son but est atteint, car il fait passer cette impression dans l'ame du lecteur. Il y a, vers le milieu du second volume de *Clotilde*, deux lettres de Tony Vatinel à Robert Dimeux, où la verve pittoresque de M. Karr se montre dans toute sa fraîcheur et sa légèreté. Si l'on joint à ces lettres une page du premier volume que nous citons ici, on aura bien vite l'idée nette du talent descriptif que révèle *Clotilde*.

« Il était tombé au point du jour une petite pluie fine et tiède..... On était alors au mois de mai.... Cette petite pluie douce, c'était le printemps qui tombait du ciel; un beau soleil vint après, et sous ses rayons s'ouvrirent dans l'herbe les petites pâquerettes blanches avec des gouttes de pluie qui brillaient de couleurs changeantes comme des opales. Les pommiers, en boutons la

veille, ouvraient leurs fleurs blanches bordées de rose. Il semblait que tout cela était tombé du ciel avec la pluie; la nature avait sa robe de noces. Sous nos pieds les marguerites, sur nos têtes les fleurs des pommiers : il me semblait que l'ame aussi s'épanouissait. Une foule de petites sensations, de petits bonheurs, fleurissaient dans nos cœurs. Nous étions joyeux sur le chemin comme les fauvettes qui chantaient dans les haies, comme les abeilles qui bourdonnaient dans les pommiers, comme le lézard qui faisait frémir l'herbe. »

Il est inutile de chercher quel rang on peut assigner à des livres comme *Clotilde* dans la littérature actuelle. Le mieux est de ne les repousser ni de les admettre sérieusement, c'est-à-dire de les accepter au même titre qu'on accepte, en musique, les jolies valses des musiciens viennois. En un autre temps que le nôtre, on pourrait blâmer avec insistance un tel emploi donné à des facultés heureuses. Aujourd'hui l'abondance des œuvres qui ne révèlent que la médiocrité sous une forme orgueilleuse dispose les juges les plus sévères à se montrer indulgens pour l'insouciance spirituelle. Mais il faut bien se rappeler que ce n'est là qu'une cause de succès passagers, et, tout en reconnaissant le mérite d'à-propos de ces compositions folâtres, la critique ne peut, sans manquer à sa mission, donner à ceux qui les écrivent de plus sérieux encouragemens.

D. M.

Le Lys d'Israël. — Le Livre des Rois et des Peuples.

L'Ame exilée est certainement un des livres les plus purs de notre siècle; conception heureuse, inspiration suave, revêtue de toute la limpidité de la poésie virgilienne et de toute la profondeur du sentiment chrétien. L'auteur de ce livre présente aujourd'hui une œuvre de même nature dictée par le même sentiment, mais plus développée. Nous ne l'avons pas ouverte sans quelque crainte. Il nous paraissait difficile que dans le cours de deux volumes le même bonheur d'inspiration se soutînt, et qu'au lieu de ce jet si égal, si pur, il n'y eût pas des chances diverses d'admiration et de regret, des momens de lassitude, des inégalités sur la route.

Il ne pouvait guère en être autrement. Nulle ame d'écrivain ne s'est soutenue, dans toutes les parties d'un poème, à la même hauteur. Il ne faut donc pas demander au *Lys d'Israël* une pensée toujours également haute et des clartés également transparentes. D'ailleurs, ici le sujet était tout tracé, et le plus difficile de tous, puisqu'il s'agissait de compléter les évangélistes, et de remplir les intervalles qu'ils ont laissés ouverts à l'imagination, en gardant pour la lettre de leurs récits un respect continuel et scrupuleux. Il s'agissait en outre de plier à la vérité historique et aux exigences de l'érudition, si vétilleuse aujourd'hui, les écarts, toujours réservés et contenus, d'une imagination religieuse. Cette espèce de mythologie chrétienne, dominée d'un côté par une

lettre sacrée dont on ne voulait en rien dévier, de l'autre par un travail historique qui donnait sans doute des secours, mais aussi des entraves, était pour la foi une œuvre séduisante encore, mais laborieuse, je dirais même alarmante, souvent essayée, rarement accomplie avec bonheur.

Malgré les inégalités dont nous parlions tout à l'heure, *le Lys d'Israël* nous paraît une réalisation de cette pensée plus heureuse que tout ce qu'il nous était possible d'attendre, et, nous osons le croire, que tout ce qui a été fait. Dans ce travail où il était si facile de dévier, où s'offraient à l'imagination tant de séductions apparentes qui menaient à des difficultés réelles, l'auteur a répandu, et souvent à pleines mains, ce charme que présente *l'Ame exilée*, ces conceptions radieuses sans manquer jamais de simplicité, ces élans de cœur qui ne se perdent jamais en trop longues effusions, et deux sentimens surtout qui, parmi tous, me semblent se dégager de toutes les œuvres de cet écrivain; dans l'ordre moral le sentiment maternel, dans l'ordre extérieur le sentiment de l'association de la nature muette à toutes les impressions humaines comme à toutes les révélations divines. Si le premier, caressé avec trop d'amour, amène parfois quelques traits un peu recherchés; si le second, trop approfondi, enfante quelques-unes de ces pensées où il semble qu'on ait pris l'esprit pour de l'imagination, on peut dire que l'un et l'autre y deviennent souvent admirables; et surtout le sentiment moral de la nature, cette vivification des choses du dehors, cette sorte de panthéisme idéal, spiritualiste et chrétien, amène ici des images et des impressions qui me semblent toutes neuves.

L'histoire, autre élément de ce travail, n'a pas non plus été employée sans un vrai bonheur, et si j'avais un reproche à faire à l'écrivain, ce serait plutôt d'avoir négligé un élément de même nature, la tradition. Ce ne peut être en vain que dix-huit siècles de foi savante ou populaire, poétique ou naïve, ont médité sur les récits sacrés, et il s'est formé par le concours de toutes les puissances de l'homme, par les arts, par la poésie, par la méditation extatique, par le récit populaire, par le souvenir des lieux, comme un corps de traditions presque consacrées, que l'auteur a connu, mais où peut-être il n'a pas assez puisé. Ainsi la peinture a ses souvenirs traditionnels, auxquels elle donne comme une foi d'artiste. A un degré inférieur, les évangiles apocryphes souvent insipides et puérils, sont cependant une mine précieuse et inexplorée; c'est la tradition toujours un peu enfantine de l'Orient. Je n'eusse pas voulu rompre cette chaîne dont Raphaël est le dernier anneau, et qui se rattache à l'Écriture comme un poétique commentaire écrit par le genre humain.

Le Livre des peuples et des rois appartient à la même nature de pensées, je ne dirai pas d'opinion, que le *Livre du peuple* et les *Paroles d'un croyant*, œuvres dont la forme, tant de fois et si péniblement imitée, a presque fini par devenir fatigante. Ici cependant, cette imitation ou plutôt cette ressemblance n'est pas un pur jeu de l'esprit, comme elle l'a été si souvent : on comprend que la pensée a amené la forme avec elle, et que le style, qui au premier coup d'œil, semble d'emprunt, est le style sous lequel la pensée est née. On peut le

méconnaître si on se borne à lire quelques pages; mais, si on avance, on distingue bientôt, dans ces chapitres qui semblent sans liaison, la pensée une, dogmatique et supérieure, qui a imposé sa forme à l'écrivain.

Et cependant j'hésite encore à approuver l'usage perpétuel de cette forme. M. de Lamennais, envisageant deux ou trois grandes questions, a pu l'employer avec bonheur. Mais, quoique vraie, je viens de le dire, elle devient parfois contrainte et même fausse, lorsque, comme M. Sainte-Foi, on tourne et retourne tous les côtés de la question sociale; lorsque souvent on fouille jusque dans ses détails et qu'on arrive jusqu'à la partie la plus technique de ce grand sujet. Le langage d'Isaïe ou de la Sagesse, appliqué à des réflexions sur les devoirs des notaires ou sur la composition des listes de jurés, devient d'une affectation pénible, et les circonlocutions, si laborieuses qu'elles soient, ne peuvent empêcher de singuliers contrastes entre la pensée et le style. Et pour passer à une critique plus grave, lorsque l'écrivain descend avec une hardiesse qui effraie dans les plaies les plus déshonorantes et les plus cachées, je ne dirai pas de la société, mais des consciences, alors peut-être, plus que jamais, tout ce qui sent sa rhétorique, tout ce qui peut passer pour un sacrifice à la métaphore, tout ce qu'il y a de cherché dans la forme du langage, tout ce qui n'est pas l'expression la plus grave, la plus sérieuse, mais en même temps la plus naturelle et, si je puis le dire, la plus consanguine de la pensée de l'honnête homme, me paraît devoir être écarté. Juvénal, parlant en style de rhéteur des vices de son temps, nous paraît plus hyperbolique que son siècle ne nous paraît corrompu. Saint Paul au contraire, gardien de la tradition biblique, parle sur ce sujet avec une simplicité d'expression bien remarquable, et, par cela même, il est d'une toute autre éloquence. Voudriez-vous que l'honnête Parent-Duchâtelet eût écrit son livre avec le style de Rousseau?

Voilà pour la forme de cet écrit. Quant au fond, il nous sera aisé de faire comprendre que de questions il soulève, inabordables pour nous en ce moment, en répétant ce que nous venons de dire, que nulle part peut-être plus qu'en ce petit nombre de pages, toutes les faces de l'ordre social sont mises au jour. Certes, sur bien des points, l'examen est triste; nous ne sommes pourtant pas de ceux qui aimeraient mieux qu'on ne le fît pas. L'auteur obéit à cette tendance, commune à des hommes d'opinions différentes, qui écarte non-seulement les théories dont le vide est à peu près démontré pour tous, mais même, comme accessoires et secondaires, toutes les questions purement politiques, et qui, après avoir soulevé toutes ces écorces, arrivera d'ici à peu de temps, on peut le prédire, à ne voir, sous le nom un peu vague de questions sociales, que des questions morales au cœur de toutes choses. Cette solution, ou plutôt cette manière de poser le problème, la plus positive, la plus nette, et, j'en suis intimement convaincu, la plus féconde et la seule vraie, sera notablement avancée, si ce livre est lu et s'il est compris. Non pas cependant que l'auteur ne me semble en certains points infidèle au principe que je reconnais avec lui, et que la partie technique de la politique et de la législation n'ait parfois à ses yeux une importance que je ne lui donnerais pas. Mais ces quelques

passages n'empêchent pas qu'en réduisant, plus hardiment et plus philosophiquement qu'on ne l'a fait encore, toutes les questions publiques à des questions de conscience personnelle, il n'ait fait une bonne chose, action d'honnête homme, de sérieux penseur, je puis ajouter d'écrivain éloquent et grave. C.

Essai sur les Écrits politiques de Christine de Pisan. (1)

Gabriel Naudé, qui aimait les vieux livres, avait songé, il le dit dans une de ses lettres, à donner une édition de Christine de Pisan. Mais ce projet du bibliothécaire de Mazarin n'eut point de suite, et les écrits de Christine sont à peine connus de nos jours de quelques rares érudits, curieux avant tout des livres oubliés. M. Thomassy a voulu venger du dédain de la science moderne une des grandes renommées littéraires du moyen-âge, et sans partager l'admiration quelque peu exagérée qu'il semble vouer, comme une sorte de culte, aux écrits et au caractère de Christine, la critique doit néanmoins lui tenir compte de ses exactes et scrupuleuses recherches. Christine, en effet, a marqué d'une manière distincte et notable dans le mouvement littéraire et les luttes intellectuelles du XVe siècle. Italienne d'origine, elle appartient à la France par ses opinions constantes et ses travaux. Elle paya l'hospitalité que Charles V avait donnée à son père, en écrivant la vie de ce roi et des traités pleins de sages conseils, destinés aux princes qui devaient régner après lui. Triste de toutes les misères du royaume, elle se jeta courageusement dans les luttes politiques pour en calmer l'ardeur, et, au milieu de la vie active du monde, des séductions de toute sorte, des exemples corrupteurs, elle resta fidèle aux devoirs austères de la femme. Ses nombreux écrits attestent, par leur extrême variété, la souplesse de son talent. Ce sont des romans, des allégories pieuses, moitié en vers, moitié en prose, des ballades, des pastorales, des traités moraux, politiques, philosophiques, stratégiques même; car son esprit, facile mais peu contenu, se pliait à toutes les formes, et souvent, à défaut d'inspiration propre et individuelle, elle *translatait en rhétorique polie* les livres de l'antiquité, qui reprenaient chaque jour plus de faveur. Christine savait le latin, s'inspirait d'Aristote, et laissait déjà pressentir, par l'érudition et peut-être un peu par le pédantisme, Cassandre Fidèle, cette rivale directe de Mlle de Schurman et de Mme Dacier, ce prodige féminin, qui devait un siècle plus tard disputer la souveraineté de l'érudition classique à Pic de la Mirandole, soutenir des thèses sur les bancs de l'école, et professer dans les cours publics. Du reste les malheurs de sa vie, sa pauvreté, font excuser dans Christine les

(1) 1 vol. in-8° chez Debécourt, rue des Saints-Pères.

prodigalités de plume. Elle écrivait pour vivre, comme les trouvères avaient chanté pour gagner le pain du jour; et c'était un trésor qui tombait dans sa bourse, quand le duc de Berry payait son *roman d'Othon* 50 sols tournois, ou ses ballades bien historiées, 40 liv. parisis. Avec cela, elle élevait ses enfans; car elle était bonne mère comme elle avait été épouse dévouée, et dans sa position difficile, dans les arides études des langues et des textes, elle gardait encore, avec la fraîcheur des instincts poétiques, un vif élan de cœur. Cette nature enthousiaste et vertueuse se révéla surtout dans les luttes littéraires qu'elle engagea, d'accord avec Gerson, au sujet du roman de *la Rose*. Le chancelier, on le sait, défendait contre Jean de Meung la morale et la foi, Christine, la pureté de la femme; mais le mysticisme du docteur, l'amour épuré qui avait gardé tous les élans chevaleresques, succombèrent devant le cynisme et l'ironie du romancier. Cette alliance de Christine et de Gerson contre un livre qui réunissait d'unanimes suffrages, offrait un curieux rapprochement, qui paraît avoir échappé à M. Thomassy. Christine, en effet, en attaquant le *Roman de la Rose*, se constituait l'apologiste des femmes, et travaillait à sa manière *à l'émancipation de son sexe amoindri* par Jean de Meung. Il est donc assez bizarre de la voir choisir pour auxiliaire, en cette circonstance, Gerson, l'inflexible héritier des traditions scholastiques, qui se demandait encore, avec l'inquiétude exagérée d'un casuiste toujours défiant contre les femmes : Est-il permis de leur apprendre à lire?

M. Thomassy a résumé, dans une introduction générale, les jugemens divers qui ont été portés sur Christine de Pisan; il a donné l'analyse de ses écrits les plus remarquables, en indiquant avec soin les manuscrits qui sont restés inédits, et les a jugés en appuyant toujours ses propres jugemens de fragmens de textes, prose ou poésie. Ce mode intelligent de publication mérite d'être encouragé; il suppose, avec l'habitude des textes, une certaine critique historique; et d'ailleurs, il satisfait pleinement la curiosité, car nous sommes loin de penser que la science ait un profit réel à tirer d'une édition complète de Christine. Nous croyons peu d'ailleurs aux livres méconnus : l'oubli est venu sans retour pour les vers, la philosophie et la politique de cette femme bel esprit, parce qu'il ne se rencontre vraiment en elle aucune de ces qualités éminentes qui font durer, bien au-delà de l'époque pour laquelle elles ont été écrites, les œuvres de l'intelligence. Christine ne peut être étudiée de notre temps qu'au point de vue de la simple érudition. On pourra feuilleter ses livres, on ne les lira jamais. Il faudrait engager peut-être M. Thomassy à se défier un peu de son admiration pour cette littérature, toujours diffuse et souvent vide, du XVe siècle, à se montrer surtout moins sévère à l'égard des travaux antérieurs; car il croit trop facilement aux découvertes historiques, aux documens inconnus, aux hommes et aux siècles mal étudiés et mal compris. L.

BULLETIN.

Le ministère, qui n'a fait encore, à cette heure, aucun acte vraiment politique, est déjà en butte aux attaques de tous les partis. Il nous suffira, pour donner une idée de ces attaques, de dire que ses adversaires les plus modérés se contentent de le comparer au ministère du 15 avril; et l'on n'a pas encore oublié sans doute de quelle manière le ministère du 15 avril a été traité par l'opposition parlementaire, et par les journaux de la coalition. Voilà donc ce qui attendait, cinq jours après sa formation, le ministère produit par la coalition qui devait nous rendre, dans son intégrité, le gouvernement parlementaire!

Pour notre part, nous regarderions comme d'un bon augure pour le ministère actuel cette comparaison avec le ministère du 15 avril, si elle avait l'ombre de la justesse. Malheureusement pour le pays et pour la stabilité comme pour la force du pouvoir que nous désirons ardemment, il n'en est rien; seulement en repassant dans notre mémoire tous les reproches qui ont été adressés au ministère de M. Molé, nous n'en voyons pas un qui ne puisse être tourné contre la présente administration. Nous n'en exceptons pas cette fameuse accusation de ministère non parlementaire basée sur l'absence des sommités qui, disait-on, ne figuraient pas dans le pouvoir. Nous nous entendrons toujours mal avec ceux qui emploient ce mot de sommité dans un sens absolu; mais enfin, si on entend par-là les chefs avoués des partis politiques dans la chambre, il est certain que pas un d'eux ne figure dans la combinaison actuelle, d'où l'on pourrait conclure, en adoptant les principes de la coalition, que le ministère actuel est peut-être encore moins parlementaire que celui du 15 avril.

Nous avons eu beau dire à la coalition qui se servait de ce genre d'attaque, qu'un ministère est toujours assez parlementaire quand il a la ma-

jorité; M. Guizot, M. de Rémusat, M. Duvergier de Hauranne et tous les membres influens de la coalition répondirent, par leurs écrits, qu'un ministère qui ne compte pas dans son sein les sommités de la chambre, ne remplit pas les conditions du gouvernement représentatif et n'offre pas une responsabilité réelle. C'est ainsi que maintenant chacun des argumens employés contre le ministère du 15 avril est retourné contre le ministère actuel. Nous voudrions y opposer les raisons par lesquelles nous les combattîmes, mais le désavantage est plus grand aujourd'hui; et c'est avec un effroi bien motivé pour les principes que nous tentions d'établir, que nous songeons combien nos armes défensives furent alors insuffisantes.

Le ministère du 15 avril, attaqué d'une manière formidable par les sommités de tous les partis, avait, en effet, un moyen de défense dont nous ne croyons pas le ministère actuel aussi bien pourvu. Il était uni. Durant deux ans, pas un seul indice de discorde ne s'est laissé voir dans ce ministère aux yeux si vigilans qui s'efforçaient d'en découvrir. Tous les efforts qu'on a tentés de main de maître, pour le diviser, ont été inutiles, et les liens qui formaient son unité étaient si forts, que la majorité qui le soutenait est restée unie après sa chute, par la seule force de ces liens. Exemple unique, qui fait à la fois l'éloge du ministère et de ceux qui le soutenaient; car il n'y a que les principes qui unissent ainsi les hommes après une défaite. N'avons-nous pas vu que la victoire même ne peut les lier, quand les intérêts seuls les avaient rapprochés?

Ces deux ans d'union dans le pouvoir ont donné deux années de calme et de prospérité à la France. La longue crise qui avait suspendu cette prospérité, et l'émeute qui vient de la terminer comme par un coup de foudre, ont nécessité la prompte formation d'un ministère. Nous nous efforçons d'espérer que les dévouemens qui ont concouru à ce résultat si vainement désiré pendant deux mois, parviendront aussi à rendre au pays le bien-être et la confiance qu'il a si subitement et si cruellement perdus. C'est pourquoi nous voudrions voir changer la nature d'une opposition dont nous avons reconnu tous les dangers; surtout voudrions-nous, si l'opposition ne change pas, ce qui est probable, voir un rempart mieux cimenté et plus solide s'élever au-devant de ses coups. Nous comprenons qu'on reste sur la brèche contre les ennemis éternels du gouvernement; mais il nous eût paru plus prudent de réparer d'abord cette brèche. On y combattrait avec plus de sûreté.

Mais que voyons-nous dans le camp où se trouve maintenant établi le pouvoir? Plusieurs partis opposés qui viennent de faire une campagne ensemble, et qui, au moment de se partager le terrain qu'ils ont conquis, semblent embarrassés de l'absence de leurs chefs. Nous qui ne regardons pas comme un léger inconvénient l'accord de la presse contre le pouvoir, depuis que les dernières élections nous ont montré le mal que cet accord peut produire, nous avions espéré que les organes de la coalition ménageraient les représentans des partis réunis dans le ministère. Il n'en est rien; et nous désirons sincèrement que d'autres embarras ne se joignent pas à celui-ci.

A en juger par les nominations qui se font dans chaque ministère, et par le renouvellement du personnel des employés supérieurs, on dirait que chaque parti se cantonne dans le département ministériel qui lui est échu, comme dans un bastion, et si ce manége continue, ce seront autant de forts détachés, mais détachés les uns des autres, où s'organisera une sorte de guerre qui ne tournera pas au profit du pays. C'est ainsi seulement que s'explique le petit nombre des actes ministériels qui ont eu lieu cette semaine, et ceux qu'on nous annonce encore. Le parti doctrinaire a appelé une partie des siens au ministère de l'intérieur, et le seul membre de la nuance des 221 qui y ait pris place touche de bien près par ses opinions à celles qui dominent maintenant dans ce département. On a même choisi les hommes les plus avancés dans le parti doctrinaire pour leur confier les postes importans de l'intérieur, comme pour montrer que c'est la pensée politique du parti qui est entrée aux affaires, et pour compenser, par cette manifestation, l'absence de M. Guizot. Privé de son chef aux affaires, le parti doctrinaire s'est cru obligé de faire acte de puissance, afin qu'il n'y eût pas de doute sur l'éloignement volontaire de M. Guizot. De son côté, le centre gauche n'a pas voulu rester en arrière. Il a tendu la main à M. Odilon Barrot dans la personne de son frère, et s'il est vrai qu'il ait exigé la nomination de M. Dupont de l'Eure à la cour de cassation, ainsi que la réintégration de M. Mottet, on peut craindre que la lutte ne soit ouverte entre les deux nuances du cabinet. S'il en était ainsi, au lieu de se modérer l'une par l'autre, comme c'est le but de tout ministère de coalition, les deux parties du cabinet s'exciteraient, au contraire, et nous finirions par avoir, en résultat, une administration composée de membres de l'extrême droite et de l'extrême gauche. Or, le pouvoir est fait pour modérer la société, et non pour être une arène ouverte aux opinions exagérées! Est-ce là le but où nous tendons, et notre situation s'est-elle, en effet, bien améliorée depuis la chute du ministère du 15 avril?

Nous dissimulons d'autant moins les alarmes que nous causent ces tendances, qu'il est encore temps de s'arrêter et de réparer le mal. Le désordre matériel qui a hâté la formation du ministère n'a pas permis de bien se reconnaître. Peut-être les partis qui figurent au pouvoir s'arrêteront-ils dans leur impulsion, et verront-ils eux-mêmes que le résultat bien prompt de cet état de choses serait la dissolution de toute autorité, dans un moment où une autorité bien établie et bien unie peut seule rassurer la France. Les nominations effectuées et les nominations annoncées, toutes significatives qu'elles sont de part et d'autre, pourront faire réfléchir ceux-là même qui les ont faites, lorsqu'ils verront l'effet qu'elles produisent. D'ailleurs, nous l'avons dit souvent, un ministère a droit de n'être jugé que par ses actes politiques, et le ministère n'en a encore fait qu'un seul qui avait depuis long-temps notre approbation.

Nous parlons de la diminution des fonds secrets, que le ministère vient de proposer à la chambre, après avoir annoncé — que ces fonds seront dans ses mains des moyens de sûreté et d'ordre, et non des moyens de séduction.

Après cette déclaration à laquelle on sera sans doute fidèle, les journaux qui veulent l'ordre et le maintien des véritables principes du gouvernement, pourront soutenir les ministres qui leur sembleront utiles au pays, sans essuyer les attaques et les injures qui les ont quelquefois arrêtés dans cette tâche. Ce n'est là qu'un espoir, toutefois, et nous craignons bien que les attaques et les reproches de vénalité survivront aux fonds secrets, et s'élèveront chaque fois qu'un journal défendra le gouvernement Aux yeux de l'opposition, un journal ministériel sera toujours un journal subventionné, de même que les ministres seront toujours, pour leurs adversaires, des ambitieux uniquement occupés de l'avancement de leur famille ou de leur fortune. Au reste, quel que soit l'effet de ce projet de loi, nous l'approuvons. La réduction qui doit avoir lieu en conséquence de ce projet, était déjà demandée dans ce recueil, trois mois avant la dernière convocation de la chambre dissoute, et il est juste de dire que la diminution de 300,000 francs sur les fonds secrets, avait été arrêtée par le ministère de M. Molé. Le projet était déjà préparé, nous l'annonçâmes avant les élections, en désignant ce chiffre, et il avait été même question d'opérer une diminution de 500,000 francs. C'était l'avis de M. Molé et de M. de Montalivet; mais quelques considérations de police et de sûreté publique prévalurent. Les ministres du 15 avril sont donc les auteurs véritables de la mesure qui a lieu aujourd'hui, et le ministère actuel n'a fait que la confirmer. Nous ne l'en félicitons pas moins; mais nous doutons qu'on lui épargne les accusations dont ses prédécesseurs du 15 avril eussent continué d'être l'objet, même après l'adoption de la mesure qu'ils avaient unanimement résolue dès le début de la dernière session.

Tout en demandant, tout en approuvant cette résolution, nous n'avons jamais espéré qu'elle adoucirait cette partie de la presse qui combat irrévocablement le gouvernement. Nous le répétons, les accusations seront toujours les mêmes; car on ne se privera pas d'une façon si commode de répondre aux raisons et aux argumens de ses adversaires. N'importe, la presse qui soutient les principes de l'ordre public, aura ainsi quelques moyens de plus de se faire rendre justice. Mais, encore une fois, l'opposition radicale et systématique n'accordera jamais qu'il puisse exister hors d'elle des journaux indépendans et désintéressés.

Nous avons fait preuve de quelque courage et de quelque persistance en montrant quels maux cause la presse en sortant des limites de la modération; mais nous n'avons pas accusé toute la presse de faire sciemment le mal auquel elle contribue quelquefois. Disons d'abord qu'il serait déraisonnable d'exiger de toute la presse un même langage, et de vouloir que des hommes qui s'opposent ouvertement à l'ordre de choses actuel, que ceux qui ont renoncé à se rapprocher du gouvernement, parlent et agissent comme ceux qui demandent leur part de pouvoir au nom de leurs principes. Les lois de septembre ont été faites contre la presse dont nous parlons. Qu'on les applique, et elle se trouvera réprimée dans chacun de ses écarts. C'est là justement ce qui nous fait désirer le

maintien des lois de septembre. C'est une législation de sécurité, qui atteste, par sa rigueur même, l'existence du mal. Pourquoi donc s'en étonner?

Quant à la presse qui admet le principe du gouvernement et qui prétend vouloir le conserver, il est évident que l'aigreur l'égare souvent au-delà des limites qu'elle devrait se prescrire, et la jette dans une fausse route. Elle ne veut, dit-elle, que changer les ministres et réformer l'administration. Mais elle arriverait bien plus sûrement à son but en n'attaquant que les ministres. A quoi bon ces mots de gouvernement personnel et d'empiétement sur la responsabilité ministérielle? Faites prévaloir vos principes; et s'ils trouvent une majorité, elle mettra bientôt au pouvoir des hommes qui vous paraîtront des garanties suffisantes. Mais dans l'état actuel des choses, devant l'effervescence qui anime tant d'esprits, c'est toucher à la base même de l'ordre social que se livrer à de telles attaques. Pour nous, il n'y a de personnel que les ministres. S'ils font le bien, nous n'en ferons pas honneur à la couronne. S'ils font mal, ce n'est pas non plus à la couronne que nous nous en prendrons.

Depuis quelques jours, on essaie d'un autre genre d'attaque qui ne nous semble pas plus constitutionnel. Ainsi, selon quelques feuilles, c'est M. Guizot qui mène le cabinet de M. Duchâtel, lequel n'est déjà qu'un simulacre de ministre placé devant M. Guizot; de même que le maréchal Soult n'est qu'un autre simulacre placé devant un autre pouvoir occulte. Ainsi voilà deux influences personnelles, extra-parlementaires, qui se combattent dans le gouvernement! C'est M. Guizot, dit-on, qui a placé M. Benjamin Dejean à la direction de la police générale dans le ministère de l'intérieur; c'est M. Guizot qui a placé M. Mallac dans le cabinet de M. Duchâtel; M. Duvergier de Hauranne, M. de Rémusat, etc., sont également placés, sans fonctions apparentes, près de M. Duchâtel, pour être les agens de M. Guizot. Nous ignorons la valeur de ces allégations, et nous voulons les ignorer; car, après tout, M. Duchâtel est le ministre, et si ses actes politiques font chavirer le ministère en le privant de la majorité, M. Duchâtel en sera responsable aux yeux de l'opinion, et non M. Guizot. Il en est de même de M. le maréchal Soult et du général Schneider, les actes qu'ils feront seront bien les leurs, et les intérêts de l'opposition pas plus que ceux du pays ne gagneront à ce qu'on les désigne comme les lieutenans et les instrumens passifs d'une puissance occulte.

Nous déplorons ce genre d'attaques, et notre sincérité ne saurait être mise en doute, car ce sont les armes dont s'est servi la coalition pour abattre une administration qui nous semblait utile au pays. Ses adversaires avouent aujourd'hui qu'elle a été heureuse. Bien heureuse, en effet, car dès qu'elle s'est formée, les attentats qui effrayaient le pays et l'Europe, ont cessé comme par enchantement, et tant qu'elle a été debout, les partis exaspérés ont laissé dormir leurs armes. A force d'écrits et de paroles, la coalition est parvenue à persuader à la masse des électeurs que M. Molé et ses collègues n'étaient pas des ministres, mais des simulacres de ministres. Presque toutes les feuilles qui ont servi la coalition, un grand nombre des hommes capables qui y figuraient, se trou-

vent encore opposés au pouvoir. Nous voudrions voir au cabinet du 12 mai assez de force pour résister à des coups qui ont détruit un ministère plus uni que ne sera jamais celui-ci; et c'est dans l'intérêt de leur avenir que nous engageons ceux qui sont destinés à devenir ministres à ne pas prolonger une lutte de cette nature. Qu'ils songent qu'à leur tour on les traitera de simulacres, comme, à leur tour, les journaux qui servent d'organe aux partis, se verront décorés du nom de feuilles vendues, quand leur jour viendra de défendre l'ordre. Nous savons la valeur de ces accusations; mais, malheureusement, nous savons aussi quel crédit elles trouvent. C'est pourquoi nous eussions voulu voir M. le maréchal Soult à la tête d'un ministère composé de chefs des partis. Les transactions eussent été plus faciles dans l'intérieur du cabinet, qu'en l'absence de ces chefs, et l'influence réelle, le prestige du nom du maréchal, n'eussent pas été dissipés dans une combinaison qui péchera, nous le craignons bien, du côté de l'union et de la force.

Il y avait de grandes difficultés, nous le savons. Le ministère a été fait devant l'émeute, devant l'émeute qui bouleverse toutes les combinaisons, et qui suspend toutes les pensées politiques, hors une seule, la nécessité de réprimer le désordre. Peut-être demandons-nous l'impossible, en voulant donner à ce ministère un caractère de durée et de permanence. Le *Journal Général*, organe actuel d'un parti aux affaires, dit qu'il est des momens où rien que de transitoire ne peut avoir lieu, et M. Fonfrède, l'un des soutiens les plus absolus de l'unité du pouvoir, déclare que le cabinet du 12 mai n'a qu'un caractère provisoire. Nous entendons avec peine ces aveux de la part d'hommes reconnus pour vouloir la stabilité du gouvernement; car nous le répétons, ce serait une combinaison funeste que celle qui tendrait à user la force de médiation et de résistance du maréchal Soult dans un ministère qui n'aurait pas un caractère définitif aux yeux même de ceux qui l'ont formé et de ses partisans. Et ce qui ajouterait à notre déplaisir, ce serait de penser que le ministère de M. Molé aurait été renversé de gaieté de cœur par la coalition pour lui substituer une administration en butte aux mêmes accusations, moins unie de sa nature, qui ne pourrait rien faire de plus que le cabinet du 15 avril, ou qu'accomplir seulement ce qu'il avait décidé, comme, par exemple, cette mesure dont on fait grand bruit, et qui est de lui, la réduction de 300,000 fr. sur les fonds secrets.

THÉATRES. — GYMNASE. — *Le Diamant*, comédie mêlée de couplets, par M. Théaulon. *La Maîtresse et la Fiancée*, comédie en deux actes, par M. Émile Souvestre. — *Le Diamant* de M. Théaulon est une petite comédie qui ne serait pas trop déplacée au théâtre de M. Comte. Il s'agit d'un jeune Allemand, du

nom de Breslaw, qui, tourmenté du désir de faire fortune, abandonne un beau jour son tuteur et sa cousine et s'embarque pour les Grandes-Indes. Il en revient au bout de quelques années avec un diamant de trois millions. De retour au pays, il n'a rien de plus pressé que de ne pas aller voir son vieux tuteur Müller et sa cousine Wilhelmine. En Allemagne, tous les tuteurs s'appellent Müller, toutes les cousines se nomment Wilhelmine. Breslaw se soucie bien, vraiment, de sa cousine et de son tuteur! Il épousera la fille d'un riche banquier de Vienne. Toutefois, avant d'unir les deux amans, le beau-père pense qu'il serait prudent de faire estimer le diamant par le joaillier de la couronne. Rien n'est plus simple; le joaillier est appelé. Mais, ô surprise! c'est l'honnête Müller lui-même qui tire de sa poche sa loupe de joaillier et déclare sans s'émouvoir que le diamant de trois millions est faux. Breslaw s'évanouit; le beau-père fait une horrible grimace, la fiancée s'esquive; Wilhelmine reste seule auprès de l'ingrat qui l'avait délaissée et qui se préparait à la trahir.

Au deuxième acte, Breslaw est à peu près fou. Il refuse de voir son tuteur et ne se laisse approcher que par sa cousine. Cependant, *il signore* Zambulanti, juif vénitien, la pire espèce de juifs qui soit au monde, rôde depuis long-temps autour de la maison où s'est retiré Breslaw. Un jour que Breslaw se promène tristement dans sa chambre, rêvant aux trois millions que lui a ravis la loupe de son tuteur, Zambulanti ouvre la porte et se présente avec force révérences. Il connaît le diamant de Breslaw : c'est un diamant faux, il le sait, mais tout faux qu'il soit, Zambulanti en offre trois mille ducats. Breslaw hésite long-temps, puis il cède, car trois mille ducats, c'est la fortune d'un honnête ouvrier, et Breslaw s'est décidé à épouser sa cousine et à vivre modestement avec elle. Il se dit que sa cousine est un diamant qui ne redoute la loupe d'aucun joaillier. Breslaw peut être heureux encore. Mais voilà bien une autre affaire! le pendu ressuscite; le diamant n'est pas faux. Que devient le vieux Müller, quand il apprend que Wilhelmine l'a porté chez Zambulanti, de la part de Breslaw! Que devient Breslaw, lorsqu'il sait que pour trois mille ducats il vient de livrer trois millions. Heureusement, Wilhelmine n'a pas voulu se dessaisir du diamant sans avoir consulté préalablement M. Müller. Breslaw retrouve ses trois millions qu'il partage avec sa cousine. Telle est cette pièce qui ne serait qu'un enfantillage, s'il ne s'y trouvait un frénétique amour de l'argent, qui révolte les cœurs les plus épris des réalités de la vie. Le lâche désespoir de Breslaw, puis sa joie de cannibale en ressaisissant son trésor, forment un spectacle qui, bien que vraisemblable, est médiocrement édifiant.

M. Bocage a joué le rôle de Breslaw avec une grace souffrante et résignée.

Maîtresse et fiancée, par M. Émile Souvestre, est une touchante histoire d'amour qui, telle qu'elle est, nous fait regretter que M. Souvestre n'ait pas donné à sa pensée plus de développemens. C'est moins un tableau qu'une esquisse, où se retrouvent d'ailleurs le talent, l'esprit et la moralité de l'auteur de *Henry Hamelin*. Mme Dorval a joué le rôle de Caroline Allard, comme M. Bocage le rôle de Breslaw, avec une résignation touchante Il y a long-temps que

nous avons exprimé notre opinion sur l'engagement de ces deux artistes au théâtre du Gymnase.

— Depuis quelque temps la situation de l'Irlande attire l'attention de nos écrivains. Tout récemment, un de nos premiers publicistes, M. de Carné, membre de la chambre des députés, a publié dans la *Revue des Deux Mondes* un travail fort remarquable sur cet important sujet. L'un des auteurs du *Système pénitentiaire aux États-Unis*, M. de Beaumont, vient à son tour de publier, à la librairie de Ch. Gosselin, un livre intitulé : *L'Irlande sociale, politique et religieuse.* Il n'y a qu'un regret à exprimer au sujet de cet ouvrage, c'est qu'il vienne un peu tard. M. de Beaumont s'adresse à un public déjà éclairé par des publications nombreuses; il doit s'attendre à trouver des lecteurs exigeans; l'épreuve est difficile, on le voit, mais nous ne doutons pas qu'il n'en sorte victorieux et qu'on ne rende justice, malgré le retard qu'a éprouvé la publication de son travail, à l'élévation et à la netteté qui le distinguent. Au reste, nous reviendrons prochainement sur l'ouvrage de M. de Beaumont.

— Nous avons annoncé, il y a peu de temps, les succès de *Mademoiselle de Belle-Isle*, et déjà nous avons à entretenir nos lecteurs d'une nouvelle publication de M. Alexandre Dumas. Dans *la Comtesse de Salisbury*, qui vient de paraître chez le libraire Dumont, M. Dumas a su, comme dans *Isabelle de Bavière*, donner à l'histoire tout l'intérêt du drame, sans y rien changer cependant. La couleur seule est à lui; tout le reste est aux chroniques anglaises et françaises. Une traduction du beau roman d'Ugo Foscolo, *Jacob Ortis*, accompagne cette esquisse historique. *Jacob Ortis* peut former le pendant du livre de Silvio Pellico; l'œuvre d'Ugo Foscolo est dictée par le désespoir, celle de Silvio par la résignation. Chacun de ces livres offre ainsi une des faces de l'Italie moderne

---

F. Bonnaire.

UN

HOMME ARRIVÉ.

I.

— Oui! comme tu le dis, mon cher gendre, je dois renoncer, le moment est enfin venu, à travailler et à me fatiguer. On n'est pas riche pour ne pas s'en apercevoir, j'ai cinquante-trois ans; quarante ans bien comptés que je suis dans la droguerie; je ne m'en plains pas. Si j'ai commencé à treize ans à faire mes preuves dans ce magasin même où j'étais entré en qualité de commis de recette, sur la recommandation de M. Barillier, l'ami de mon père, j'ai gagné une fortune assez ronde; nous pouvons en parler entre nous. Quatre cent mille francs en biens fonds sur le pavé de Paris; autant d'inscrits au trésor; avec cela, on peut vivre honnêtement sans rien demander à personne.

Et, quand j'y pense, ce n'est encore là que la moitié de mon contentement, puisque je t'ai mariée, ma Lucette, avec un brave homme et un homme de talent, j'espère.

— Mon cher monsieur Richomme, répondit le jeune homme à qui le riche droguiste s'était adressé, vous n'avez plus qu'à penser à vous maintenant, à votre repos si bien mérité. Profitons du moment où nous sommes seuls pour causer des arrangemens que ma femme et moi avons pris dans l'intérêt de votre avenir à l'abri pour toujours des embarras du commerce, des tracasseries de ventes et d'achats, et des dégoûtans ennuis de l'industrie.

— Voyons ce que vous avez imaginé, mes chers enfans, dit le droguiste en arrondissant son bras autour du cou de sa fille Lucette, et en souriant à son gendre.

Les trois siéges se rapprochèrent plus étroitement de la cheminée.

— Tu peux aller te coucher, Fournisseaux, dit, sans changer de position, le père de Lucette. Voilà onze heures, Fournisseaux, régale-toi encore d'une tasse de café froid pour t'empêcher de dormir, et gagne ton lit, entends-tu?

— Oui, monsieur Richomme! je n'ai plus qu'à boucher le tafia.

— Fournisseaux!

— Monsieur.

— N'oublie pas de descendre au magasin cependant et de voir si les cruches de vitriol sont bien bouchées : prenons garde au feu. Jette aussi un coup-d'œil chemin faisant sur les ballots qui doivent partir demain matin pour le roulage, et assure-toi que l'emballage est bien conditionné. Le samedi soir les commis ne font rien qui vaille; ils ont la tête pleine de Musard. Il n'y avait pas de Musard dans mon temps; diable de Paris! je n'ai pas besoin de te recommander, Fournisseaux, de voir si la souricière est placée où sont les barriques de sucre : trois souris valent un protêt. Va, Fournisseaux! et ne t'amuse pas à balayer, libertin! et à ramasser les bouts de ficelle. C'est encore dimanche; il ne sera lundi que dans une heure; dors comme un Turc jusqu'à demain.

Reprenant le propos comme s'il n'avait pas été interrompu, le droguiste dit à son gendre et à sa fille de lui faire part des projets qu'ils avaient sur lui, pour le bonheur du reste de ses jours.

— Vous aviez toujours désiré avoir une maison de campagne où vous retirer.

— Oui, ma fille, et je t'en parlais encore l'autre jour; une campagne, loin du bruit, loin de Paris; bien loin de la rue des Lombards.

— Nous vous en avons acheté une à Montereau dans un canton presque montagneux. On appelle l'endroit *les Petits-Déserts.*

— Je te reconnais bien là, chère Lucette. Tu as fini par comprendre mes goûts. Mon cher Fleuriot, vous avez une femme qui vaut son pesant d'essence de rose. L'essence de rose est cotée haut sur les derniers prix courans! C'est bien trouvé, *les Petits-Déserts!* Qu'on vienne me relancer là-bas : monsieur Richomme, j'ai une partie d'huile de colza! monsieur Richomme, j'ai de la manne, superbe choix! monsieur Richomme, j'ai du campêche! monsieur Ri-

chomme, j'ai de l'adragant! Plus de M. Richomme! Il est aux Petits-Déserts. Comme ils seront attrapés, quand ils me sauront dans ma grotte, tranquille comme un capucin.

— Cependant, mon cher monsieur Richomme, vous ne serez pas privé de l'agrément de la société. J'ai pris quelques informations auprès d'un notaire de Montereau. Le curé des Petits-Déserts est un homme charmant.

— Tant mieux! j'aime les vieux curés; ils sont tolérans ceux-là. Tu te souviens, Lucette, du beau mélodrame de *la Cure et l'Archevéché*, à la Porte-Saint-Martin. Voilà un honnête curé. Pleurais-tu! pleurais-tu!

— Le curé des Petits-Déserts a vingt-cinq ans.

— Rien que vingt-cinq ans! Je l'aurais désiré moins jeune; enfin!

— Il y a aussi un percepteur aux Petits-Déserts.

— Et que perçoit-il, là-bas?

— Ses appointemens.

— Mon gendre, c'est plus fort que toi, tu fais toujours de l'opposition. Tu ne seras pas nommé député, Fleuriot. Prends garde! Nous disons un curé et un percepteur, voilà un joli commencement; et puis encore?

— Quelques familles anglaises dont les chefs ont établi des manufactures de poteries aux environs.

— Quelle simple et charmante réunion! Voilà le bonheur; le véritable bonheur. Et j'y aspire depuis plus de vingt ans! Je renvoyais toujours; enfin, l'échéance est venue. Total : un homme arrivé, un homme heureux. Fleuriot, tu as donc vu la propriété?

— Je l'ai visitée trois fois avant de rien conclure.

— Puisque tu la connais si bien, dis-moi, Fleuriot, y a-t-il des arbres, mais de vrais arbres, comme sur le boulevart Bonne-Nouvelle?

— Elle renferme un petit bois clos de murs.

— Tu dis un petit bois, avec des lapins et des sangliers. Un bois! moi qui n'ai jamais connu que celui de Romainville!

— Peu de sangliers, monsieur Richomme, mais beaucoup de lièvres.

— Donc je chasserai; c'est forcé. Voilà encore du bonheur, ou je ne m'y connais pas.

— Sans doute, vous chasserez et vous pêcherez aussi; il y a de l'eau dans votre propriété.

— De l'eau comme la Seine! et des poissons, des ablêtes, des soles.

Tous mes souhaits s'accomplissent; la pêche le matin, depuis le lever du soleil jusqu'à dix heures; au retour de la pêche, on déjeune avec quelques amis; le déjeuner à onze heures; ensuite la chasse dans mon bois jusqu'au dîner; on se rend au salon au bruit de la cloche; après dîner, les jeux, le tric-trac, le billard, les échecs, le whist avec M. le curé. Et parfois on va passer la soirée chez les voisins, les manufacturiers étrangers. A propos, Fleuriot, je te recommande essentiellement, et ne va pas l'oublier, de ne m'envoyer aux Petits-Déserts aucun journal quelconque, soit politique, soit littéraire, soit de théâtre. A quoi bon? Je ne m'intéresserai plus à aucun des évènemens de ce monde de bruit et de dissipation, auquel j'ai donné une assez belle part, j'espère, d'attention et d'activité. Mais continue, Fleuriot, à me peindre les nombreux agrémens de ma propriété. Tu m'as mis en goût; tu m'as presque rendu ambitieux.

— Vous avez encore un pré magnifique, et d'un excellent rapport; un immense verger.

— Vraiment! Et je mangerai des fruits de ma propriété?

— Oui, papa, affirma Lucette; et même vous nous en enverrez toutes les semaines un panier; car vous en auriez trop pour vous et maman.

— Oui! oui! je t'en enverrai, intéressée.

— Et vous nous enverrez aussi des fleurs, des œufs, du beurre, des poules quelquefois, des lapins souvent.

— Nous verrons cela; mais, Fleuriot, tu ne me parles pas de mon vin?

— Vous en récolterez beaucoup, seulement je ne vous réponds pas de la qualité. Le vin de Montereau n'est pas encore à la mode dans les restaurans de Paris.

— Dire que je boirai de mon vin! Vous en boirez pareillement. Chaque fois que je viendrai à Paris, j'en porterai en contrebande quelques bouteilles sous ma redingote. C'est si bon le vin passé en fraude; ça lui vaut deux ans de bouteille. De son côté, ta mère, ma Lucette, en fourrera dans ses poches. C'est ta mère, je ne vous le cache pas, qui me préoccupe un peu. Elle aime moins la solitude que moi; mais le goût lui viendra avec l'usage. Que je vous embrasse encore une fois, Fleuriot, et toi, Lucette, d'avoir pensé à moi. Gageons que vous ne me reconnaîtrez plus au retour, si je reste seulement six mois absent. J'aurai l'air d'un capitaine de vaisseau, d'un loup de mer; je serai bronzé par le soleil, vigoureux et alerte. Ah! ça, vous m'écrirez le plus souvent possible.

— Mon cher monsieur Richomme, je vous tiendrai au courant des mouvemens électoraux, afin que vous me ménagiez toujours, quoique éloigné, des intimités avec vos amis les électeurs influens de l'arrondissement. Il faut que vous emportiez ce souci avec vous dans la retraite; mais c'est le dernier dont vous serez affligé après avoir rompu avec les agitations du monde. Et, au fond, je m'en veux moins de vous causer cet ennui, quand je me dis que je suis devenu votre fils en épousant votre Lucette chérie. Vous avez honorablement enrichi votre famille; pourquoi ne pas chercher à l'illustrer en lui donnant un relief politique?

— Illustre, mon cher Fleuriot, illustre; c'est ton idée. Je ne m'y oppose pas. Sois aussi heureux que moi dans ta partie; c'est mon souhait parfaitement sincère. Oui! je t'en prie, dispose de moi, de mon crédit auprès des électeurs de l'arrondissement. Je les ai tous dans la manche. Les riches sont mes égaux; les petits détaillans sont mes obligés, et mes très obligés; car je leur ai sauvé plus d'une banqueroute aux mauvais jours de l'empire et des émeutes de 1831 et de 1832. Tu auras une lettre de moi pour chacun d'eux; par exemple, tu seras obligé d'aller de boutique en boutique, d'étage en étage, de porte en porte, chapeau à la main, recueillir les suffrages. Il faut parer la marchandise, mon gendre. Que les beaux grains de café soient au-dessus du tonneau; sinon, c'est le voisin qui vend et chez qui l'on va. Présente-leur ta politique dans le meilleur jour et près de la croisée.

— Je ferai mieux.

— Il n'y a pas mieux, mon gendre.

— Je ne sais, monsieur Richomme, si je vous ai dit dans le temps que j'avais le projet de publier une brochure dont je soignerai les idées et le style, et où je persuaderai aux électeurs de notre arrondissement qu'il est dangereux pour eux de choisir un député qui n'en soit pas. Je suis de l'arrondissement par mon domicile, qui est le vôtre, et j'en suis encore par le sang, puisque j'ai épousé la fille du plus estimable commerçant de la rue Saint-Merri.

— Je te remercie, Fleuriot, de ton éloge, mais je te dirai la vérité tout entière. Tu ne passes pas pour un fort habile commerçant dans l'arrondissement. On t'y estime pour tes talens; tu as fait brillamment ton droit; tu écris avec goût, avec clarté; tu jouis d'une renommée de probité incontestée; on désirerait cependant que tu te montrasses plus souvent à la Bourse, que tu n'allasses pas toujours en cabriolet chez tes confrères en droguerie, que tu ne portasses pas

constamment des bottes vernies et des gants blancs. — Au surplus ceci n'a été remarqué que du moment où tu as affiché des prétentions politiques.

— Mon cher monsieur Richomme, je ne vois pas le rapport qu'il y a entre mes opinions et mes gants. Si je suis digne de représenter l'arrondissement, mon cabriolet, que j'ai depuis dix ans, ne peut m'ôter l'estime des électeurs. Mes moyens et les vôtres réunis sont assez satisfaisans pour permettre ce luxe, dont il me serait pénible de me priver. D'ailleurs, dans ma brochure, je démontrerai qu'il est temps de ne pas exclure l'élégance des manières, de l'indépendance même la plus absolue en matière d'opinions.

— Tu tiens à ta façon de penser, mais je crains que tu ne parviennes pas à changer celle des électeurs. Ils tirent des conséquences de tout. Puisque nous sommes en train de causer en famille, je te dirai également que ta femme est trop parée pour eux. Ils l'ont dit. Fais-en ton profit, mon cher Fleuriot. Attends-toi surtout à leurs observations si tu changes, comme tu en as la pensée, notre vieille et noire enseigne : *Au Balai d'or.*

— Changer l'enseigne! s'écria d'une voix tremblante et presque indignée Fournisseaux, qui était remonté de la boutique en roulant dans sa bouche un gros morceau de sucre trempé dans du cognac; vous n'y pensez pas. Mais *le Balai d'or* est connu dans toute l'Europe et au fin fond de Paris, comme *le Mortier d'or* de la rue des Lombards, *la Truie qui file* de la pointe Saint-Eustache, *la Barbe d'or* de la rue de la Ferronnerie. Changer *le Balai d'or!* Mais nous aurons perdu toute confiance, nous ne vendrons pas pour deux sous d'amadou. Les Russes et les Cosaques, de fiers conquérans pourtant, n'ont pas touché à notre vieille enseigne. Et vous voudriez la changer! Ce n'est pas moi qui me chargerai de la déclouer; je me donnerais plutôt des coups de marteau sur les doigts à me les briser.

— Fournisseaux, dit M. Richomme, fais-moi l'amitié d'aller te coucher; on ne t'a pas demandé ton avis dans la question. Contente-toi de boire mon vieux cognac et de manger mon sucre.

— On y va, monsieur Richomme; quant au cognac et au sucre, c'est un petit punch que je faisais dans ma bouche, répondit Fournisseaux en grognant comme un dogue qui reçoit un coup de la main d'un maître chéri. On y va. Ce serait beau! murmura-t-il encore tout en gagnant le haut de l'escalier, de changer l'enseigne.

— Vous avez entendu Fournisseaux, reprit M. Richomme; eh bien! il n'y a pas un marchand qui ne voie la chose comme lui. On ne saura

que penser de cette révolution dans le quartier. Ma fortune s'est faite sous *le Balai d'or;* c'est mon drapeau de victoire. Et vous le déchirez avant d'entrer en campagne.

— Mais, papa, interrompit Lucette, nous remplacerons l'enseigne du *Balai* par une belle enseigne en lettres tremblées dans une bordure d'or, et on y lira : *Maison de droguerie en gros de Fleuriot, gendre.* Voyez si tous les établissemens de Paris ne se rajeunissent pas depuis quelques années.

— Il ne s'agit pas de rajeunir, ma Lucette, mais de vivre. Les grandes fortunes de Paris se sont faites sans tous ces diadèmes de papier doré; elles se sont faites dans des caves. Vois les Gouriet, anciens peaussiers de la rue Mauconseil, riches à galions. Entre chez eux. Qu'y trouveras-tu? Trois vieilles chaises mal rempaillées, un banc près du bureau, et pour bureau un billot sur lequel on a cloué une planche; des murs de pierre, pour parquet les pavés de la rue, et deux ou trois peaux de chevreau et de cheval dans un coin. Les Gouriet ont trente maisons dans les cinquième et sixième arrondissemens, et douze vaisseaux sur mer. Voilà les Gouriet. Et les Chaumiers, ces fabricans de chandelles à Ménilmontant, les connais-tu encore, ceux-là? Êtes-vous passés l'un ou l'autre devant leur dépôt à Paris, dans la rue de Berry, au Marais? Chaumier est assis sur le fond d'un tonneau vide, près de la porte; et quand on vient le voir, il vous fait la politesse de coucher le tonneau pour qu'il y ait deux places. Je vous garantis, moi, qu'il fait pour trois millions d'affaires par an sur ce tonneau. Vous lui donneriez deux liards. Je n'en finirais plus si je te disais, mon gendre, tous les millions et les mille qu'il y a dans la rue des Cinq Diamans, au fond de ses mauvaises cours pleines de boue et de fumée, couleur garance, gluantes comme des bonbons, rouillées comme de vieux couteaux. Je ne te nommerai pas les Flochard, les Chamy, les Mauduits. C'est de l'or en barre. Vois-tu, Fleuriot, quand l'or est sur l'enseigne, c'est qu'il n'est pas dans la caisse.

— Mais, papa! répéta Lucette, Fleuriot entend mieux le gros que le détail; s'il est nommé député, il aura des relations avec les plus riches négocians expéditionnaires du Hâvre et de Bordeaux, et il traitera directement avec le Brésil, le Mexique, les États-Unis et les Indes.

— Soit, dit Richomme en regardant philosophiquement ses pantouffles; que chacun cède à sa vocation; au reste, ce que j'en ai dit, ce n'est que par pure et bonne amitié pour vous, mes enfans. Je suis

le vieux sage des Petits-Déserts qui vous endoctrine avant de vous quitter; il ne veut pas que ceux qu'il aime ne profitent pas de son expérience.

— Je vous remercie, mon cher monsieur Richomme, dit Fleuriot, fort peu convaincu au fond des raisons de son beau-père; je me représenterai sans cesse vos excellens conseils, et dans les occasions difficiles j'aurai toujours recours à vous pour me conduire.

— Et tu ne me dis pas, mon gendre, l'époque à laquelle j'entrerai en possession de mon château des Petits-Déserts.

— Mais quand il vous plaira, beau-père; le traité de vente est rédigé, vous n'aurez plus qu'à le signer. Je pense cependant qu'il serait convenable d'attendre jusqu'au milieu du printemps pour entrer en jouissance; nous voilà arrivés en mars; vous partiriez vers la fin de mai ou le commencement de juin.

— Fin de mai! commencement de juin! tu n'as pas pitié de mon impatience, Fleuriot; mais tout de suite! songe, songe que je soupire après la retraite depuis plus de vingt ans. Et lorsque mon parti est pris, lorsque j'ai liquidé toutes mes affaires jusqu'au dernier centime, lorsque ma maison de droguerie est passée à ton nom, lorsqu'enfin, mon gendre, j'ai des arbres, une maison de campagne, de l'eau, des fruits, des poules, un bois, tu me dis froidement d'attendre jusqu'au commencement de juin! Pas de délais; la marchandise est vendue et payée : livrons-la. Je partirai, s'il vous plaît, mes bons amis, dans huit jours; je dirai à Mme Richomme de préparer ses paquets et d'aller faire ses visites d'adieu au quartier. Ces devoirs remplis, en route, Richomme! bon voyage aux Petits-Déserts.

J'ai une prière à vous adresser à tous deux, mes enfans, et vous y aurez égard, j'en suis sûr. Fournisseaux est depuis trente-neuf ans dans la maison du *Balai d'Or*. Lorsque j'allai le prendre à l'hospice des orphelins, car ce pauvre Fournisseaux est bâtard, il n'avait que six ans. Ce n'est pas un esprit merveilleux, mais c'est un fidèle serviteur, et ils deviennent de plus en plus rares, un bon cœur d'homme. Traitez-le bien, et quoi qu'il fasse, ne le renvoyez jamais sans m'avertir. Tu dois l'aimer particulièrement, toi, ma Lucette, car un jour que le feu avait pris aux mansardes où étaient déposées les essences et les huiles, la chambre de ta nourrice, qui était tout auprès, fut envahie par les flammes. Fournisseaux seul eut le courage de monter, de marcher sur l'huile embrasée et de t'emporter dans ses bras avec ta nourrice; ses deux pieds furent brûlés. On se souvient de pareil service; je compte donc sur vos bons procédés pour Fournisseaux,

qui sera toujours un lion pour la défense de vos intérêts. J'ai pour habitude, tu le sais, Lucette, de l'inviter à ma table le jour de Pâques et le soir de Noël; mon père en usait ainsi envers ses commis, quand ils avaient plusieurs années de service.

Le ton de profonde honnêteté avec lequel M. Richomme s'abandonnait à ces recommandations cordiales avec ses enfans, toucha et attendrit Lucette, sa charmante fille. Elle s'enlaça au cou de son père et l'embrassa avec force.

— Ah ça! s'écria tout à coup une voix du fond d'une alcôve, voudras-tu bientôt te coucher, monsieur Richomme, j'ai les pieds glacés?

— On obéit, madame Richomme, répondit le droguiste en se levant. Il dit bonsoir à sa fille par un gros baiser sur les deux joues, et il serra la main à son gendre.

II.

Qui ne devinera la fin d'une soirée de dimanche, passée en famille, à cette causerie bourgeoise, auprès du feu, entre onze heures et minuit? La maison Richomme avait reçu, et tout l'attestait dans la chambre de réunion. La disposition des chaises indiquait encore les petites agrégations qui s'étaient formées autour des tables d'écarté. On eût dit aisément le sujet des conversations ou des petits jeux, rien qu'à examiner la position respective des siéges. Ici un cercle indiquait qu'on avait joué au furet; là un fauteuil et deux chaises apprenaient qu'une mère s'était placée entre sa fille et un premier commis du quartier, afin d'encourager des aveux honnêtes, et pour en réprimer les trop chaleureux élans; plus loin, une longue rangée de chaises adossées exactement à la tapisserie disait hautement qu'à cette place avaient figuré les mères invalides, les belles-mères, les vieilles filles, les grosses demoiselles de comptoir, les antiques teneurs de livres, qui ont des taches dans l'œil à force de tracer des accolades aux profits et pertes; tous silencieux, impassibles, prisant de quart-d'heure en quart-d'heure, jusqu'au moment où ils se prennent à rire comme des bienheureux pour s'être rencontré cinq ou six dans un même éternument. Il y avait eu soirée d'hiver chez M. Richomme, le droguiste qui recevait le mieux à partir du passage du *Grand-Cerf* jusqu'au passage *Saint-Antoine;* le seul droguiste qui s'élevait à la prodigalité du punch. Son père s'était arrêté à l'orgeat. La transition s'était faite par le thé, qui, du reste, est encore un peu demeuré à l'état de médicament dans les rues Sainte-Avoye, d'Anjou et Sainte-

Croix-de-la-Bretonnerie. On parle encore de la profusion d'argenterie en circulation aux soirées de M. Richomme. C'est à s'y noyer, disait quelquefois Fournisseaux en emportant dans ses bras des douzaines de timbales, des poignées de cuillères et des monceaux de cafetières. Et cafetières, cuillères, timbales, bols, tout portait sur le manche ou sur la panse ces mots gravés : *Richomme, droguiste, au Balai d'or*. Aux grandes fêtes, on dansait jusqu'à trois heures; dans ces nuits solennelles, les aiguilles des pendules étaient enlevées, précautions hiéroglyphiques dont Fournisseaux n'avait jamais osé demander l'explication à M. Richomme. Pourquoi enlever les aiguilles? Est-ce qu'on avait peur que quelqu'un ne les volât? Mystère resté insoluble pour ce brave Fournisseaux, qui rayonnait comme une bougie au milieu de ces fêtes de famille.

Fournisseaux avait quarante-cinq ans, mais il ne paraissait guère en avoir que vingt-quatre, si toutefois il paraissait avoir quelque chose. Car, ainsi que les professeurs, les commis épiciers et droguistes n'ont pas d'âge; les professeurs, à force de vivre avec les enfans, leur prennent leurs petites voix criardes, leurs petits gestes, leurs mignonnes manies de sautiller, de courir toujours. Tels sont les commis épiciers, qui tiennent et de l'enfant par la confiture, et de la cuisinière par le sel. La barbe leur pousse mal, ils ne savent ni marcher, ni tenir en place, et l'habitude de tourner, de se heurter sans cesse dans la cage de leur boutique, les réduit, les presse, les amincit; ils vieillissent sans changer de forme. Et de même qu'il y a des choux de Bruxelles, parodie gracieuse mais un peu risible des choux ordinaires, il y a également, et les commis droguistes et les professeurs sont du nombre, des *hommes de Bruxelles*.

M. Richomme avait été d'une sincérité généreuse en recommandant Fournisseaux à sa fille et à son gendre. Fournisseaux, qui n'avait jamais su lire pourtant, connaissait la droguerie aussi bien que son maître. Il en aurait remontré sur quelques points au fameux Émery lui-même, ce Voltaire de la droguerie. Nul n'était assez habile pour le tromper sur la qualité ou sur le prix d'une marchandise, vînt-elle du fond des Indes. Il la palpait, la flairait, la goûtait, et il disait : c'est telle chose, et cela vaut tant. Une fois, il couronna sa science par un fait qui mérite d'être cité. Un étranger avait présenté aux plus fiers droguistes de Paris une poudre grise dont il prétendait avoir vingt ballots en grenier. Qu'était cette poudre? voilà ce que ne put dire aucun d'entre eux, et ce qu'ignorait le vendeur lui-même, qui tenait la marchandise d'un parent, mort sans avoir

révélé le nom de son étrange legs. M. Richomme y laissa sa pénétration ; il renonça à deviner après avoir étudié, comparé, analysé l'embarrassante poudre. Qu'est-ce que cela? demanda-t-il à Fournisseaux. Fournisseaux prend la poudre, la regarde, la sent, la met dans la bouche, la savoure, et il dit en riant : C'est de la fiente de pigeon, monsieur Richomme; nous pouvons la prendre à trois francs la livre. Fournisseaux était un génie, Richomme l'embrassa.

Outre sa perspicacité, Fournisseaux possédait la force d'un bœuf. Il remuait des ballots de six cents livres, roulait les pipes de rum comme on le ferait d'un simple cerceau; et il servait encore au magasin où l'on vendait aussi en détail. Levé à cinq heures, été ou hiver, il ne se couchait qu'à minuit, long-temps après que les commis étaient partis et que le teneur de livres avait méthodiquement essuyé toutes ses plumes, pris son parapluie et passé sous l'auvent du magasin. Il avait vu marier M. Richomme, naître et marier Lucette, et cela sans que sa position fût notablement changée. Trente-cinq francs par mois étaient ses appointemens qui s'étaient élevés à ce chiffre au bout de trente-neuf ans de service sans interruption. Mais qu'aurait-il désiré de plus? Il laissait son argent dans la maison où M. Richomme le faisait valoir, et il jouissait de toutes les paires de bottes, de tous les pantalons, de tous les gilets de son excellent maître, regrettant seulement parfois de n'être pas assez gros pour porter sans y faire des plis ces dépouilles de famille. S'il eût eu de la vanité, Fournisseaux aurait pu s'avouer que la fortune de son maître provenait en grande partie de ses conseils et de son activité. D'un mot, mais d'un mot plein de sens et de calcul, il fit un jour gagner cent vingt mille francs à M. Richomme. Pendant les cent jours, une panique entraîna tous les droguistes de la place de Paris à se défaire de leurs sucres. M. Richomme se disposait à les imiter; il y avait déjà une parole presque donnée. Du haut d'une échelle où il était juché, Fournisseaux, témoin du marché sur le point de se conclure, dit à voix basse, et comme à part lui : monsieur Richomme, gardez! — Je garderai, répondit M. Richomme, je suivrai ton avis, Fournisseaux. — Trois jours après, les Bourbons rentrent; révolution dans le commerce; Richomme réalise cent vingt mille francs de bénéfice. Que veux-tu pour récompense, Fournisseaux? lui dit son maître. — Une cravate rouge, monsieur Richomme. — Cherchez un dévouement plus beau chez les Grecs.

Ce qui est plus beau, c'est ceci :

Après la révolution de juillet, il y eut, chacun s'en souvient, une

effrayante crise dans le commerce; suspension de paiement partout. M. Richomme avait 40,000 fr. à payer le 23 novembre, et il n'avait la veille que 1,500 fr. en caisse : il était fou. Dans la nuit, il voulait se tuer. Fournisseaux met son habit gris, son plus beau gilet, et il sort; il va tout droit chez M. L..... Étonné, le banquier lui demande ce qui lui vaut la faveur de cette visite. Voilà les clés de nos magasins, répond Fournisseaux; je vous demande à emprunter 40,000 fr. là-dessus. Je suis Fournisseaux, homme de peine de M. Richomme, le droguiste. — Cette confiance sublime frappe le généreux banquier. — Attendez un instant, monsieur Fournisseaux, lui répond M. L..... ; je reviens. — Dix minutes après, Fournisseaux descendait l'escalier de l'hôtel avec quarante billets de banque dans le chapeau. M. L..... le rappela pour lui rendre les clés.

III.

Le gendre de M. Richomme était aussi d'une famille dont s'honorait le commerce de la droguerie. Son père avait été le fondateur d'une maison en grande renommée, non seulement à Paris où était son comptoir principal, son centre commercial d'action, mais encore à l'étranger. Esprit vaste, il ne confondait pas le petit négoce avec l'industrie. Plusieurs voyages aux Indes et en Amérique, des études en chimie, des connaissances variées en botanique lui avaient donné des avantages extraordinaires sur ses concurrens, gens de boutique, façons d'épiciers et de pharmaciens de village. Quoique savant, il avait réussi dans presque toutes ses opérations pendant plus de quarante ans d'exercice. Sa mort légua à son fils, Alexandre Fleuriot, le gendre de M. Richomme, près de 30,000 livres de revenu, indépendamment d'un nom en crédit et de l'établissement de droguerie du faubourg Saint-Antoine. Celui-ci s'éloigna encore plus que son père des traditions routinières de la spécialité; peut-être s'en éloigna-t-il trop. Après avoir fait son droit, non pour être avocat, mais pour connaître à fond et savoir expliquer au besoin la législation commerciale, Alexandre Fleuriot prit en dégoût la profession de son père qui devait être la sienne. Au lieu de s'occuper, dans l'étude des lois, des rapports du commerce avec l'administration du pays, il ne s'attacha qu'à examiner la valeur, la portée et enfin la justice de la législation en elle-même. La politique l'entraîna, et il négligea pour elle les intérêts positifs de la maison qu'il était appelé à diriger au moment où son père se retirerait. Venu à une époque facile à l'ambition des

jeunes gens riches, il rêva, comme tant d'autres, celle de la tribune. Selon lui, il était mille fois préférable de tirer ce glorieux bénéfice de l'opulence de sa famille, que de chercher, au prix d'une foule de risques, à en grossir le chiffre. D'ailleurs il voulait être député, et on comprend qu'il se posât les plus spécieux raisonnemens du monde pour avoir raison avec lui-même. Cette obstination fut un grave chagrin pour son père, enthousiaste de sa profession, et de vingt ans trop vieux pour comprendre l'indifférence de la jeunesse pour cette industrie qui commence au minéral le plus caché et ne finit pas aux plus hautes branches du cèdre. Son espérance s'était flétrie. Comme les Richomme, les Fleuriot, tous les Fleuriot avaient marqué dans la droguerie; et le dernier rejeton mentait à l'arbre tout entier. Il portait un fruit inconnu : la politique. D'année en année le chagrin de cette déception s'aggrava au fond du cœur du vieux droguiste, et le jour où son fils eut l'honneur de se faire nommer président du comité électoral de l'arrondissement, il tomba malade. Son agonie ne fut adoucie, car il alla promptement aux extrémités du mal, qu'en apprenant que son fils allait se marier avec la fille de M. Richomme, un bon et vieux droguiste comme lui. Il mourut presque consolé; il pensa qu'un petit-fils à venir vengerait ce moment de faiblesse et de désertion aux principes. Peut-être son fils lui-même y était déjà revenu puisqu'il s'alliait aux Richomme. Cette dernière opinion de feu M. Fleuriot n'était pas bien fondée. Alexandre Fleuriot était entré dans la famille des Richomme, moins par un retour aux doctrines commerciales de sa race, moins, il faut aussi l'indiquer, par suite d'un amour profond pour Lucette, moins surtout pour augmenter sa fortune que pour profiter de l'influence de son beau-père sur les commerçans, les fabricans et les industriels de tout genre, enclavés dans l'arrondissement dont il briguait la députation. M. Richomme le recommanderait, l'accréditerait auprès des douteux (et il y en a toujours tant), le raffermirait auprès des bien-intentionnés; enfin il obtiendrait partout pour lui ce qu'il n'acquerrait jamais seul. Avant la dernière soirée où il venait d'être encore question de ces démarches à faire auprès des électeurs, Fleuriot avait déclaré ses intentions à son beau-père, tout porté, comme on l'a vu, à se mettre à la disposition du mari de sa fille unique, Lucette; considération plus puissante auprès de lui que celle d'avoir un gendre député. Le bonheur de M. Richomme était moins difficile à réaliser; d'ailleurs, il était à peu près atteint : vivre obscurément à la campagne avec sa femme le reste de ses jours; et il avait déjà un pied dans cette retraite si ar-

demment souhaitée. Dans huit jours il aura laissé pour toujours, derrière lui, les tours Notre-Dame, la rue Saint-Merri et l'enseigne du *Balai d'or*, triple souvenir, doux à évoquer à distance, au milieu des foins et au bruit du feuillage des grands marronniers.

Lucette et Fleuriot étaient restés seuls auprès du feu depuis que M. Richomme et Fournisseaux avaient, à une heure bien indue pour l'un et pour l'autre, regagné le lit où le sommeil ne les faisait jamais attendre.

— Ne penses-tu pas, dit Fleuriot à Lucette, que cet appartement est fort ridicule auprès de celui de ton amie de pension, Mme Desrobert? qu'il y a du goût dans l'arrangement de ses tentures et dans le choix de ses meubles? On peut recevoir, quand on est ainsi logé! et si l'on ne reçoit pas, quelle figure fait-on dans le monde? de qui est-on connu? comment se faire apprécier? On est toujours gêné chez les autres. Peut-on même aller chez les autres, si l'on n'est pas en position de rendre les politesses qu'on vous fait?

— Il est bien difficile, répondit Lucette, d'établir une maison sur un pied convenable dans le quartier où nous sommes, quelque désir qu'on en ait. C'est à peine si les fiacres veulent s'y rendre. Pas de trottoirs, pas de porte cochère.

— Pas de cour où faire tourner un équipage, ajouta Fleuriot. On ne peut guère se permettre que des soirées comme celle dont ton père a régalé ses amis, ce soir. Quels amusans personnages! Il est vrai, se reprit Fleuriot, que j'ai aperçu trois électeurs parmi eux, hommes nécessaires; il faut les ménager. Oui! mais une fois député!

— Quand tu seras député, Alexandre, nous habiterons une belle rue, large, bien éclairée. La rue Saint-Louis, au Marais, par exemple.

— Non pas la rue Saint-Louis, mon amie, mais plutôt la rue de la Ferme des Mathurins, près de la Magdelaine. C'est riche; c'est au bout du monde. On n'y peut aller qu'en voiture.

— C'est bien loin du marché Saint-Martin.

— Il y a des marchés partout à présent, fille de ta mère, dit Fleuriot en souriant de la naïveté, mais un peu dépité de voir sa femme n'être qu'à moitié encore de son éducation du monde.

— Et nous irons souvent au spectacle, n'est-ce pas, Alexandre, quand papa et maman seront partis?

— Oui, sans doute. Le foyer est un lieu où l'on rencontre les notabilités littéraires et politiques, les députés au sortir de la chambre.

— Ainsi, Fleuriot, nous aurons une loge à la Gaîté. C'est un bien joli théâtre.

— A l'Opéra, tu veux dire, ma bonne amie.

— A la Gaîté ou à l'Opéra, je n'y tiens pas; mais pour cela, comme tu le disais, mon ami, il faut changer de quartier et habiter une autre maison. Comme Stéphanie et Adèle seront surprises quand nous les inviterons à dîner dans nos salons et qu'elles marcheront sur des carreaux tellement cirés qu'elles auront peur de tomber.

— On a des tapis dans les salons où l'on reçoit, ma bonne Lucette. Penses-tu ensuite que tes bonnes amies Stéphanie et Adèle seront à leur aise au milieu des personnes d'un autre rang que nous serons obligés d'inviter? On doit toujours craindre de déplacer les gens simples qui sont une curiosité pour les autres et une gêne pour eux-mêmes, là où ils n'ont pas leur liberté.

— Je ne voudrais pas cependant me brouiller avec elles, mon ami, dit Lucette, et ne plus les voir.

— Tu les verras toujours, mais plus souvent chez elles. Est-ce que je veux te déplaire, te tyranniser? Je croyais que tu me comprendrais mieux, toi qui as été élevée chez Mme d'Aubray, toi qui, dans un salon, ne dois rester étrangère à aucun sujet de conversation, car tu sais l'anglais, l'italien, un peu l'allemand, et tu as eu les premiers prix dans toutes les classes. Je ne pensais qu'aux occasions de faire valoir ton mérite, en te choisissant une société nouvelle.

— Tu es bon et tu as raison, Alexandre. Je serai comme tu voudras que je sois, pourvu que tu m'aimes.

Fleuriot prit la main de sa femme.

— Elle n'est pas encore ainsi que je le désirerais, pensa Fleuriot. Richomme a déteint sur sa fille.

Les droguistes, Fleuriot avait raison, sont un peu comme l'outre-mer : un grain écrasé par mégarde envahit les mains, le linge et jusqu'aux cheveux. On est bleu pour long-temps.

— Mais patience! ajouta Fleuriot, une fois le beau-père parti, je la façonnerai à ma fantaisie. Bon cœur, esprit franc et doux, mais habitudes de comptoir.

Et, en effet, Lucette était cela. Son mari la jugeait bien. Elle était le type des filles de la bourgeoisie commerçante. A la pension, elles ne diffèrent pas des demoiselles de l'aristocratie; même visage frais, plus frais souvent, même simplicité d'écolière, même degré au moins d'intelligence et d'aptitude. Voyez passer une ronde de ces jeunes filles dans le jardin d'une pension, sur le gazon anglais, et dites quelles sont celles qui descendent des comtesses et qui le seront dans

un an, et celles dont les mères vendent des homards au marché des Innocens.

Tant que Lucette était à la pension, elle n'était qu'une jeune fille brune, aux yeux brillans, aux pieds un peu forts, car elle avait à grandir beaucoup; mais dès qu'elle était chez elle, dès qu'elle respirait l'odeur du café ou du poivre, la métamorphose s'opérait. Venant en aide, aux jours de sorties, les vacances de septembre l'achevaient. Pendant les vacances, son père lui faisait copier des factures, avec force agrémens de plume, accolades et traits de toutes façons; sa mère lui fourrait les bras dans des bouts de manches en serge noire; son père lui disait : Copie-moi cette lettre! Sa mère lui donnait des sacs de papier à étiqueter; enfin elle avait presque la valeur d'un commis. Et la chose lui plaisant de plus en plus, elle y mettait toujours un peu plus d'amour-propre; si bien qu'après huit ans de pension, balancés par seize mois au moins de vacances, elle avait acquis les connaissances variées d'une jeune demoiselle de la Chaussée-d'Antin et pris les goûts de son excellent père, M. Richomme; goûts qui étaient aussi ceux de Fournisseaux.

— Une fois ton père parti, nous commencerons par faire peindre le magasin en bleu, dit Fleuriot en se levant.

— J'aimerais mieux que ce fût en vert, dit Lucette. Cela tient mieux. Le vert résiste à l'éponge.

— Nous verrons, ma Lucette; il est temps de nous retirer. J'ai à revoir, demain de bonne heure, les derniers feuillets de ma brochure aux électeurs de l'arrondissement.

IV.

On s'agitait beaucoup dans le magasin et autour du magasin de M. Richomme. Attroupés devant leurs portes, les commis des magasins environnans avaient quitté le comptoir, l'aune et la plume, pour être témoins de deux évènemens qui exerçaient leurs langues matinales comme ne l'eût pas fait un orage d'automne qui eût enlevé les tours Notre-Dame pour les déposer dans la plaine des Sablons. L'un de ces deux évènemens était le départ de M. Richomme pour sa terre des *Petits-Déserts*, l'autre l'enlèvement de la vieille enseigne du *Balai d'or*.

M. Richomme courait comme un cerf du magasin au premier étage, d'où il descendait des paquets, des porte-manteaux, des pa-

niers et des sacs de nuit, et du magasin encore à la grande voiture de déménagemens stationnée le long du trottoir. En suspens entre deux idées, il demeurait quelquefois cinq minutes à la même place, tenant un carton à chapeau d'une main et une cage de l'autre. Puis il reprenait son activité brouillonne, sans remarquer que ses vieux voisins, marchands de nouveautés, clincaillers et droguistes, riaient entre eux de son costume inusité. Sa grosse tête de dogue, mais de dogue honnête, se voyait à peine sous un chapeau d'une dimension outrée, comme en portent les Brésiliens dans les pampas de l'Uraguay. C'était un feutre sans proportion avec le soleil de Paris. Il y entrait au moins la toison de dix castors. Aussi paraissait-il éprouver quelque difficulté à regarder devant lui sous un rebord avancé en manière de toit. Mais un homme qui renonce au monde pour vivre aux champs doit s'habituer à ces inconvéniens, comme à porter des guêtres de cuir boutonnées tout le long de la jambe jusqu'au dessus des genoux, supplice réalisé par M. Richomme, qui, emprisonné dans ce fourreau inflexible, marchait tout d'une pièce, ou plutôt ne marchait pas; il avançait. Ses épaules étaient chargées de tout le mouvement de son corps : elles étaient prises dans un habit de chasse, semé de boutons à tête de sanglier, symbole de l'exercice violent auquel il se préparait et dont il se réjouissait en idée.

— C'est un autre homme, disaient les voisins, qui ajoutaient avec un peu d'envie : Voilà ce que c'est que d'être riche; on se retire au bel âge, on va vivre à la campagne. Mais les Richomme ont toujours été heureux : c'est connu. Son père se retira à cinquante-cinq ans. Après tout, c'est mérité; souhaitons-nous-en autant, voisin.

Attentif au moindre mouvement de son maître, Fournisseaux touchait à tout ce que touchait M. Richomme; il marchait dans ses pas, regardait par ses yeux, parlait par sa voix; en sorte qu'ils étaient deux, qu'il y avait quatre mains pour soulever un panier d'osier à porter au bout du doigt. Comment Fournisseaux aurait-il été moins dévoué à son maître à l'heure suprême de la séparation, lui, l'ombre portée de M. Richomme, le mur qui lui avait fait écho, le miroir où il s'était réfléchi pendant plus de trente ans? Au fond de son cœur, il était désolé; il perdait, le même jour, père, mère, patrie, en se séparant, en se disjoignant plutôt du droguiste de la rue Saint-Merri. On lui enlevait la moitié de lui-même, le drap fort et ample dont il était l'humble et fidèle doublure. De son côté, M. Richomme ressentait un chagrin réel de s'éloigner de ce front étroit, mais où il lisait toutes les étiquettes de ses marchandises; de ce nez

retroussé et taché comme une fraise de l'arrière-saison, mais si vif, si sûr à distinguer la bonne de la mauvaise marchandise cachée; de ce visage sans virilité, sans caractère, mais de la nullité la plus loyale de France. Depuis trois jours, il ne l'appelait plus que mon bon, mon petit, mon vieux Fournisseaux. Chaque fois qu'ils passaient ensemble sous la porte du magasin pour déposer dans la tapissière quelques piles d'assiettes ou quelques douzaines de draps, ils relevaient la tête et regardaient, avec une confusion, avec une douleur communes, l'échelle destinée à l'ouvrier qui allait déclouer l'enseigne du *Balai d'or*. Ce n'était pas moins pour tous les deux que l'exécution en place publique de leur meilleur ami. Que d'éloquens regrets dans leurs regards et dans leurs soupirs dérobés aux autres! sans se communiquer leurs pensées, ils semblaient se dire : enfin le jour est venu; le crime va se consommer, pleurons! A force de passer et de repasser sous cette enseigne, ils s'attendrirent tant, que s'étant trouvés seuls un moment au fond du magasin, Fournisseaux exprima à son maître un désir que celui-ci avait déjà lu dans ses yeux. « Je vous la demande! s'écria Fournisseaux. — Tu l'auras, répondit M. Richomme. — Et je la mettrai dans ma chambre, dit Fournisseaux, en travers, derrière mon lit; et là, personne ne viendra l'enlever! — Je te remercie, Fournisseaux, répondit M. Richomme; mais silence! voici mon gendre et ma fille. »

Fleuriot mettait tout l'empressement dont il était capable à convaincre M. Richomme du regret qu'il éprouvait de son départ, glissant à travers ses phrases filiales des sollicitations nombreuses pour que ses espérances électorales n'eussent pas à souffrir de cet éloignement. Comme pour prendre date de ses dernières instances, il offrit à son beau-père un superbe fusil de Lefaucheux, à deux coups, incrusté de nacre à la crosse. Radieuse surprise de M. Richomme qui, dans ses rêves de chasse où il se voyait déjà dépeuplant sans pitié le ciel et la campagne, n'avait oublié qu'une chose, c'était de se procurer un fusil. Rien ne se compare à sa joie, semblable à celle d'un enfant qui reçoit pour la première fois un tambour; il retourne l'arme dans tous les sens, l'admire, la fait admirer à Fournisseaux, qui, dans son étonnement béatifique et timoré, dit à son maître :

— Prenez bien garde au moins de ne pas vous brûler la cervelle par imprudence.

Confiant dans son adresse, Richomme sourit de la naïveté de Fournisseaux, et coucha en joue sa fille et sa femme, la bonne Mme Ri-

chomme, toute attendrie, toute contrite d'entendre au moment même sonner dix heures au clocher fêlé de Saint-Merri.

— Tu parais triste, femme, lui dit Richomme; nous n'allons pas au fin fond de la Cochinchine. Elle t'a remué le cœur, cette vieille cloche de la paroisse.

— Elle a sonné la mort de ma pauvre mère, notre mariage, le baptême de notre Lucette et son mariage aussi. On n'est pas indifférent à ces souvenirs; c'est plus fort que soi, Richomme.

— Bonne madame Richomme, dit tout bas Fournisseaux; voilà un véritable cœur d'agneau, elle vous regrette celle-là. Y a-t-il du bon sens à s'expatrier de sa rue, et de la plus belle rue de Paris, encore, quand on est si riche?

— Voyons, ne pleure pas, madame Richomme; je ne suis pas déjà trop brave, moi.

— C'est que c'est bien triste, mon ami, répéta la femme du droguiste, de perdre de vue ce qu'on a toujours eu sous les yeux pendant tant d'années.

— Je n'en disconviens pas, ma femme.

— Quand l'été nous nous mettions sur la porte, toi, en veste de nankin piqué; moi, en robe de bazin rayé; nous nous plaisions, tu t'en souviens, monsieur Richomme, à voir le marchand de nouveautés du coin, et tout le monde qui entre chez lui : c'est un petit Palais-Royal. Et Mme Javiron, la mercière, qui venait nous dire bonjour; et M. Nouëtte, le chapelier, ce bon M. Nouëtte que nous ne reverrons plus, qui t'offrait toujours l'étrenne de sa tabatière.

— Et la rue des Lombards, dit tout à coup Fournisseaux en jetant sa tête entre celle de Mme Richomme et celle de son mari.

— Et la rue des Lombards! répéta avec amertume Mme Richomme.

— On ne te demande pas ici pour que tu viennes distiller ton mot, répliqua M. Richomme en frottant ses deux mains contre la crinière hérissée de Fournisseaux, moitié en maître fâché de tant de liberté, moitié en ami touché de la licence.

— Zoé, ne te monte pas ainsi l'imagination, s'efforça-t-il d'ajouter avec plus de calme; si nous changions une ville pour une autre, je n'essaierais pas de te consoler; mais nous quittons l'arrondissement et le quartier pour aller vivre à la campagne, aux champs, aux Petits-Déserts, où nous trouverons le repos. Ne désirais-tu pas le repos?

— Sans doute, monsieur Richomme, sans doute.

— Nous fréquenterons des bourgeois retirés comme nous. N'as-tu pas dit cent fois : Toujours travailler! pas de trève à nos vieux jours!

— Je ne dis pas non.

— Sois donc raisonnable; veux ce que tu as voulu.

— Et moi, je vous écrirai toutes les semaines, maman, pour vous donner des nouvelles de vos amis du quartier, de Mme Farge, de Mme Blessois et de votre ami M. Burdin.

— Oui! ne manque pas, entends-tu, Lucette? Mais est-on bien sûr, Richomme, que les lettres ne s'égarent pas d'ici aux Petits Déserts? C'est si loin!

— Tu n'y penses pas, Mme Richomme; je suis en correspondance réglée avec les négocians de Pondichéry.

— Alors, c'est différent, mon ami. Oui, écris-moi, Lucette; mais forme bien tes lettres surtout, ma mignonne.

— Oui, maman.

Ici le dialogue auquel participaient M. et Mme Richomme, Fleuriot, sa femme et Fournisseaux, fut brisé comme par un coup de hache. On déclouait l'enseigne! Fournisseaux eut un irrésistible mouvement d'indignation; il se jeta comme un fou sur le fusil de M. Richomme. On eût tiré à bout portant sur son maître qu'il ne se fût pas senti emporté avec tant de violence. Richomme le retint; mais il tremblait en le retenant. Sa poitrine se soulevait à chaque coup de marteau de l'ouvrier; non moins agitée, Mme Richomme laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa fille. Fleuriot était impassible. Les ambitieux n'ont pas de cœur. Dans le pauvre Fournisseaux, l'indignation comprimée se changea en larmes. Il pleura comme un enfant. Cet homme de rien, qui n'avait ni père, ni mère, ni parens, ni amis, éprouva tous les sentimens humains à la fois, et tous les sentimens de douleur, quand il vit descendre, couverte de toiles d'araignées, noircie, indéchiffrable, à demi brisée, la vieille, la vénérable enseigne du *Balai d'Or*. A peine toucha-t-elle la terre, qu'il s'y précipita, la chargea sur ses épaules émues et traversa le magasin en criant : « Elle est à moi! » Fournisseaux avait sauvé le drapeau, honneur de la maison. Il monta l'enseigne à sa chambre.

— C'est fini! dit stoïquement Richomme : partons!

V.

Après avoir pressé la main à tous ses confrères les marchands du voisinage, après avoir distribué et reçu des adieux sur le seuil de chaque boutique, après avoir embrassé sa fille Lucette, son gendre Fleuriot, et frappé amicalement sur l'épaule de Fournisseaux, que

le dévouement et la tristesse avaient rehaussé à la plus noble expression de la fidélité domestique; après avoir placé sa femme dans la carriole de voyage, M. Richomme, le cœur abattu, mais délibéré, s'appuya sur le marche-pied pour partir.

Un homme le retient par les pans de son habit. Il reste suspendu sur le marche-pied.

— Que me veut-on?

— C'est moi, monsieur Richomme; Versolois.

— C'est vous, monsieur Versolois; j'en suis bien fâché, mais vous le voyez, je pars pour ma terre.

— Je n'ai qu'un mot à vous dire; un simple mot. J'ai une partie de cannelle.

— Il est trop tard. Je me suis retiré des affaires. Adieu, monsieur Versolois.

— Cent quintaux, pour Ceylan. Une belle affaire.

— Impossible de vous entendre.

— Cinquante pour cent de bénéfice à réaliser dans trois mois.

— C'est beau, dit Richomme en abandonnant le marche-pied et en touchant la terre.

— C'est superbe, monsieur Richomme; voyez les échantillons.

Et M. Richomme prit la cannelle, la brisa, la sentit et la goûta en s'écriant :

— C'est du fin, c'est du relevé. Vous dites cent quintaux. La place de Paris en manque.

—Cent quintaux, monsieur Richomme. Vous les prenez, n'est-ce pas?

— C'est que je ne suis plus dans le commerce; je suis rentier, je suis bourgeois, je suis un ermite.

— On est toujours dans le commerce pour d'aussi belles affaires. Quand faut-il livrer?

— Puisque vous m'y forcez, livrez tout de suite. Mais je ne mets point de signature. Tout au comptant, rien qu'au comptant.

— Comme il vous plaira.

— Fleuriot, cria Richomme à son gendre, tu règleras au comptant avec M. Versolois cent quintaux de cannelle. Adieu, monsieur Versolois! c'est ma dernière affaire dans ce monde.

Cette affaire avait retardé d'une heure le départ de M. Richomme.

Comme il remontait pour la seconde fois en carriole, un homme plus fort que lui le prit par le milieu du corps et le remit à terre.

— Tiens! c'est toi, Demarrois.

— C'est moi, Richomme.

— Tu arrives à temps, Demarrois, pour m'embrasser. Je pars pour les *Petits-Déserts*. Je ne suis plus dans le commerce. Souhaite-moi un bon voyage.

— Un moment. J'attends de notre vieille amitié que tu m'endosses ces huit lettres de change que j'ai souscrites à Bruny. Tu sais que je suis d'une exactitude éprouvée.

— Je le sais, mais j'ai rompu avec les affaires....

— Mais pas avec l'amitié, Richomme. Nous avons fait nos campagnes ensemble; tu as été plus heureux, Dieu soit béni! Ce n'est pas une raison pour me désobliger.

— Moi, te désobliger!

— Signe donc vite!

— Allons! ce sera ma dernière signature.

— Fournisseaux, une plume et de l'encre.

— J'en étais sûr, Richomme; tu es un ami rare.

Sur son chapeau, Richomme signa une à une les huit lettres de change et les rendit à Demarrois, qui s'en alla content après avoir encore enlevé une heure au bonheur rural de son ami.

— Pour cette fois, je partirai, dit Richomme en courant à la carriole au fond de laquelle sa femme s'était endormie.

— Monsieur, je suis votre huissier, lui dit un homme qui s'interposa entre lui et la carriole.

— Je vous reconnais bien, monsieur Rameau, mais laissez-moi passer. Je monte en voiture pour ma terre des *Petits-Déserts*. Adressez-vous à mon gendre Fleuriot qui me remplace. Adieu.

— Ceci ne concerne que vous. M. Jérumin a fait banqueroute.

— Banqueroute!

— Vous êtes pour vingt-deux mille francs dans la faillite.

— N'en parlons plus. C'est un malheur; mais permettez-moi de monter.

— Encore un mot. M. Jérumin laisse quelques milliers de charbon....

— Que m'importe? J'ai déjà fait mon deuil de cet argent.

— Quelques barriques de goudron....

— J'abandonne tout.

— Deux immeubles, rue de *l'Homme armé*.

— Laissez-moi tranquille! Monsieur Rameau, je vous le répète : abandon complet de tout. Je l'ai assez répété.

— Vous ne le pouvez pas, monsieur Richomme.

— Comment cela?

— Comme vous êtes le plus fort créancier, vous avez été nommé syndic de la faillite.

— Syndic! syndic! Il faudra que j'assiste à toutes les assemblées de créanciers tous les huit jours. Mais ma terre! mon repos!

— J'en suis désolé! c'est indispensable.

— Ah! c'est ce que nous verrons, s'écria M. Richomme, en poussant M. Rameau, en s'élançant dans la carriole et en fouettant le cheval de toute la longueur de son bras.

Il fut bientôt sur les quais, et alors laissant la conduite de la carriole au conducteur, il s'enfonça dans un coin, la tête cachée sous son chapeau cyclopéen, de peur d'être aperçu par quelque négociant, courtier ou commis en rapport avec sa maison de droguerie.

— Enfin je suis heureux! je suis libre! murmura-t-il quand il eut aperçu les arbres plantés au-delà de Bercy. Je n'ai plus aucun lien avec Paris!

Cependant M. Richomme, malgré son exclamation, pensait à son achat des cent quintaux de cannelle, à sa signature apposée au bas de huit lettres de change, à sa nomination de syndic dans la faillite de M. Jérumin. Si la cannelle allait baisser tout à coup, si Versolois ne payait pas; soucis, remboursemens; si le tribunal de commerce le forçait à être syndic?

Voilà cet homme retiré des affaires. Debout sur le marche-pied, il avait contracté trois préoccupations chagrines qu'il emportait dans sa retraite. Mais la carriole traversait Charenton. Jamais M. Richomme n'avait vu la jonction de la Marne et de la Seine. Il admira.

VI.

Pressé de rajeunir l'établissement de la rue Saint-Merri, malgré les remarques si sensées de son beau-père, Fleuriot appela les architectes, les maçons, les menuisiers et les peintres, et les restaurations locales commencèrent avec une effroyable activité. Comme les hommes politiques, les maçons ne reconstituent qu'après avoir tout démoli autour d'eux; sous la pioche de fer et le levier, les murs de la maison de droguerie furent renversés; les plafonds s'écroulèrent; des ruisseaux de poussière sortaient des croisées et des portes, des poutres monstrueuses barraient l'entrée. La besogne fut longue, Fournisseaux en maigrissait à vue d'œil: chaque coup de marteau tuait une de ses habitudes, pulvérisait un de ses souvenirs; où il cherchait un mur, il heurtait un escalier; où il croyait trouver l'esca-

lier, il rencontrait le vide; où il se figurait pouvoir penser, il se cognait le front. Sa chambre même ne fut pas respectée; on en troua la cloison pour ménager une ouverture à une bouche de chaleur, et on démolit l'étroite bande de plomb qu'il ornait de pots de réséda, afin de laisser l'espace libre à une chaîne électrique, car la maison s'arma d'un paratonnerre, autre douleur pour Fournisseaux.

Après l'invasion des maçons eut lieu l'invasion des peintres : portes, volets, corniches, reçurent un vernis élégant et frais; on imita le marbre et le granit aux soubassemens : la maison, de la tête aux pieds, fut magnifique et empestée; mais que ne souffre-t-on pas pour être beau? L'amour-propre de Lucette s'enivrait à l'odeur de l'essence comme l'esprit d'un buveur à l'aspect d'une cave de Bercy, remplie de champagne et de xérès. Dans le travail des embellissemens, elle avait été chargée par Fleuriot du choix des tapisseries; honneur dont ses prédilections bourgeoises eurent un peu à souffrir. Elle n'acheta chez son marchand que des tapisseries à sujets historiques; elle s'engoua pour *la Fête du soleil chez les Incas*, *l'entrée des Français à Madrid*, et *l'établissement des braves de l'armée de la Loire au champ d'asile*. Grand Dieu! avait dit Fleuriot en voyant ces tapisseries; mais ma chère amie, ce sont là des tapisseries de restaurant; c'est d'un goût suranné, permets-moi de te le dire. Rapporte au marchand ces vieilleries de vingt ans et demande-lui un papier uni, gris tendre, ondulé et jouant le satin. — Un peu blessée de la leçon, Lucette avait corrigé son erreur, tout en regrettant et les Incas avec de si ébouriffantes plumes sur la tête, et le temple du soleil d'un si magique effet entre deux trumeaux. Aux grands applaudissemens de Fleuriot, elle fit couvrir les murs d'une tapisserie exquise, si exquise, que Fournisseaux, chaque fois qu'il entrait dans les appartemens, ôtait ses souliers, son chapeau, et faisait par mégarde le signe de la croix. Son émotion était celle qu'il éprouvait en entrant dans l'église de Saint-Merri, sa paroisse. Mais son respect devint de la tristesse et presque de la mélancolie, lorsque les peintres enlevèrent aux boîtes du magasin leur croûte de couleur de boue pour les habiller d'une couche de bleu, ainsi que l'avait arrêté Fleuriot dans son système d'améliorations; et, profanation indicible aux yeux de Fournisseaux, lorsqu'ils effacèrent les anciennes dénominations des marchandises enfermées comme échantillon dans ces boîtes, pour les remplacer par les désignations prises dans la nouvelle nomenclature chimique. Le bi-carbonate de soude le mettait au désespoir : bi-carbonate! le deutoxide le crispait. Jamais il n'apprendrait ces mots-là, il était

trop vieux; il se respectait trop. Il lui paraissait odieux d'appeler la pierre infernale, nitrate d'argent. Pierre, parce que c'est une pierre, disait-il, infernale, parce qu'elle brûle; nitrate d'argent! les misérables.

Le mauvais vouloir de Fournisseaux devint à la fin trop visible aux yeux de son maître qui le traita fort mal un certain jour. Fleuriot imagina de donner à Fournisseaux une espèce de livrée obscure, indéterminée, sans aiguillettes; un habit-veste à boutons d'or ornés d'un filet. La transition à la livrée complète était adroite; l'essai fut cependant vivement rejeté par le commis, trop habitué à aller en manches de chemises et à porter dans les grandes occasions un bonnet de papier gris; c'était pour lui changer de religion; il refusa. Fleuriot le regarda avec un air qui voulait dire : Vous êtes libre, monsieur Fournisseaux, de vous vêtir comme vous l'entendez; mais je suis libre aussi de vous renvoyer. Ce regard fut un saumon de plomb sur la poitrine de Fournisseaux. Ce n'est pas ainsi, pensa-t-il, que M. Richomme se conduisait avec moi; il m'eût battu plutôt, mais il ne m'eût pas regardé. Est-ce que je saurais jamais porter ce bel habit, moi! cela m'irait comme une soutane d'archevêque à un loup. Mais comme il m'a regardé! ton compte est fait, se dit Fournisseaux; je ne digérerai jamais ce regard!

Pourtant, trois jours après, Fournisseaux était au magasin en superbe livrée brou de noix et en cravate blanche. Il avait cédé. Mais qu'il était honteux dans cet habit! Il se cachait tant qu'il pouvait; il se fourrait dans les coins; et pour cinq cents francs, il ne se fût pas mis sur la porte. Douleur nouvelle, le soir, le gaz, dont il était l'ennemi personnel, illumina le magasin. C'est à faire périr toutes les marchandises, murmurait-il; en trois jours de temps nos sucres seront cuits. Mais que leur a fait l'huile? Pour peu que cela dure, ajoutait-il, ils changeront la manière de parler.

Ce même soir d'éclairage au gaz, c'est-à-dire d'inauguration pour le magasin, ou, pour mieux s'exprimer, d'inauguration pour la maison, Stéphanie et Adèle vinrent rendre visite à Lucette, qu'elles n'avaient pas vue pendant le remue-ménage des réparations. Elles furent reçues avec joie par Lucette, empressée, on le suppose, de leur montrer le résultat brillant des changemens opérés.

— Oh! que c'est beau! s'écrièrent-elles toutes deux ensemble en montant au premier étage par l'escalier éclairé au gaz. C'est comme aux Tuileries.

— Tu trouves? dit Lucette à Stéphanie qui n'avait jamais vu que l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville en plein jour.

— J'aurais peur de salir ce joli bois, si j'y appuyais ma main, ajoutait Adèle.

— Et quand elles verront le salon, pensait Lucette, que diront-elles?

Les deux amies ne dirent rien en voyant le salon. L'éblouissement fut si vif, si profond, qu'elles se turent et qu'elles furent obligées de s'asseoir. Elles étaient pétrifiées d'admiration. Les lampes brûlaient, le feu des deux foyers rougissait sous le marbre, et solennisait l'acajou et le palissandre de chaque meuble. Les grappes du lustre en cristal les fascinèrent.

— Approchons-nous du feu, dit Lucette à ses amies pour les encourager. Il ne fait pas très chaud ce soir.

C'est à peine si Stéphanie et Adèle osèrent s'asseoir près du feu, tant leurs petits bonnets de tulle, leurs robes simples, les humiliaient devant tant de richesses mobilières.

Elles auraient été muettes tout le temps de l'entrevue, si Adèle, qui s'était laissée tomber dans un vaste fauteuil à roulettes, n'eût, en cherchant un point d'appui à terre, fait rouler le fauteuil loin de la cheminée. Confusion naïve, plus elle voulait l'arrêter, plus elle roulait avec lui; en sorte qu'en prolongeant cette lutte, elle fut bientôt au bout du salon, toute honteuse et toute riante de sa gaucherie. Comme Lucette et Stéphanie riaient également de leur côté avec la même franchise, la timidité générale s'envola, et les bonnes amies s'épanchèrent.

— Comme on donnerait un beau bal, ici, dit Stéphanie.

— On pourrait aisément former six quadrilles, ajouta Adèle.

— Et nous danserons, je l'espère, avant la fin de l'hiver, dit Lucette. Et si vous valsiez un peu! — J'ai là mon piano.

— Je veux bien!

— Et moi aussi!

— As-tu quelques airs de Musard, là, Lucette?

— J'ai toutes les contredanses et les valses de Musard; mais je les cache; mon mari prétend que ce n'est pas assez sérieux. Mais en place, mesdemoiselles, en place!

Au son du piano, Adèle et Stéphanie, si timorées d'abord, valsèrent comme deux folles, autour des tables chargées de porcelaines, sous le beau lustre à girandoles, faisant voler à grandes bouffées

sur leur passage les tentures des rideaux. Et Lucette était aux anges; elle s'épanouissait; elle riait; elle était si heureuse et si gaie, qu'elle sonna pour que Fournisseaux montât du cassis et trois petits verres. Après la danse, les rafraîchissemens.

— Vous n'aviez pas besoin de sonner, mademoiselle, j'étais là, je regardais danser entre les deux battans de la porte. Ah! vous êtes une bonne petite bourgeoise, vous! Le sang de M. Richomme ne peut mentir. Pas fière!

— Va donc chercher ce cassis, bavard!

— A la bonne heure, elle me maltraite celle-là! Il n'y a plus qu'elle pour m'appeler gourmand, paresseux, bavard, et encore!

Fournisseaux monta le cassis, et les trois amies allaient boire à leur fraîche santé et au bonheur d'avoir bientôt un bal dans les beaux salons.

Les trois petits verres restèrent en l'air.

Fleuriot entrait au salon.

— Mais, continuez, mesdemoiselles, je vous en prie, dit-il; mais d'un ton qui figea l'hilarité des trois amies. Ma présence n'est pas celle d'un étranger; que je n'interrompe pas le plaisir que vous avez à être réunies. Je vous remercie de venir tenir compagnie à ma femme. Je te charge, Lucette, de rappeler ces demoiselles à leur gaîté, et je vous demande pardon de ne pas rester avec vous. Un travail m'appelle dans mon cabinet. Bonsoir, mesdemoiselles.

— Adieu, Lucette! s'écrièrent Stéphanie et Adèle dès que Fleuriot ne fut plus là; adieu, amie. Viens nous voir le plus souvent que tu pourras. — Recommandation qui, à peu près, voulait dire: nous ne reviendrons pas tous les jours.

— Mon mari vous paraît peut-être un peu froid. C'est de la politesse chez lui. Il voit beaucoup le grand monde, où il faut être froid, m'a-t-il dit, pour paraître bien élevé. Fleuriot est bon.

— Nous le trouvons charmant, dit Adèle qui, ainsi que Stéphanie, était déjà dans l'escalier; nous nous en allons, parce qu'il est tard. Adieu, bonne!

— Serez-vous chez Mme Canillon, dimanche? leur demanda Lucette à voix basse du haut de la rampe.

— Oui!

— Eh bien! j'irai. Jouera-t-on au loto?

— On jouera au loto et au furet.

— Bon! Je n'y manquerai pas.

— Nous t'attendrons.

— Oui.

— Adieu!

— Adieu!

VII.

Quand Fleuriot sortit de son cabinet pour passer dans le salon, sa figure exprimait un contentement dont il ne tarda pas à confier la cause à sa femme. Glissant son bras sous celui de Lucette, il la souleva doucement de la place qu'elle occupait près du feu, et ils se promenèrent à petits pas. Il y a des momens où les hommes prennent la joie de leur ambition pour de la tendresse; et parce qu'ils ont besoin de livrer passage à la lave de l'orgueil qui les tourmente et les brûle, ils s'imaginent avoir de l'amour ou de l'amitié. Fleuriot souriait au joli visage de sa femme en s'inclinant sur elle; et, par momens, il quittait son appui docile, pour se frotter les mains avec la trivialité du parvenu. Au bout de vingt ans de grandeur et de prospérité, un parvenu se frotte encore les mains.

— Sais-tu d'où je viens, Lucette?

— Du cercle des droguistes, sans doute?

— Tu plaisantes. Moi, au cercle! J'ai fait ma première visite aux électeurs de l'arrondissement.

— Mais tu avais promis d'attendre les lettres d'introduction que devait t'écrire mon père.

— J'ai brusqué la partie. D'ailleurs, je suis justifié de ma hardiesse. J'ai réussi.

— Ah! tant mieux, mon ami. Bien vrai?

— Pleinement réussi. On se fait des montagnes de tout, quand on est à distance. Et crois-tu que j'aie suivi à la lettre les leçons de ton père; que j'aie fait mes visites à pied; que j'aie ôté mes gants blancs avant d'entrer; que je me sois fait petit peuple, boutiquier détaillant, pour manger les votes dans la main des électeurs. Comme tu me vois. Tout en noir, en gants blancs; mon cabriolet à la porte.

— Raconte-moi cela, dit aussitôt Lucette en soufflant sur les deux bougies placées sur son piano.

— Pourquoi éteins-tu ces bougies, mon amie?

— Mais, par économie, mon ami : puisque la lampe est allumée, à quoi bon les bougies? nous y voyons assez pour causer.

— Soit! dit Fleuriot en se mordant les lèvres. Il reprit : J'ai d'abord rendu visite aux électeurs de la rue des Lombards. Quelles excellentes gens! Heureusement je me suis présenté le premier;

car, entre nous, je crois qu'ils sont pour le premier venu. Leurs femmes, surtout, m'ont parfaitement accueilli. Notre maison les émerveille. Ils sont au courant des embellissemens, qu'ils louent outre mesure, pour être invités à dîner, sans doute. Je ne saurais te dire celui que j'ai trouvé le plus facile à ma proposition de les représenter. Ils adhéraient à tout ce que je disais. « Mais, comment, monsieur Fleuriot, je te répète ici leurs propres expressions, nous sommes tout à vous. Vous nous faites vraiment trop d'honneur en prenant la peine de passer chez nous pour si peu. Vous n'aviez qu'à nous écrire deux mots, et votre but aurait été rempli. » Là-dessus, je remerciais, et je sortais accompagné de leurs politesses et de leurs saluts jusqu'au milieu de la rue. Voilà l'histoire de presque tous les marchands en boutique. Les troisièmes et quatrièmes étages étaient plus rudes, non à cause de la résistance des locataires, mais au contraire à cause des monstrueuses et fastidieuses avances dont ils m'accablaient, eux, leurs femmes, leurs enfans et leurs petits-enfans. Assis au milieu de l'atelier, j'étais comme un spectacle, comme une lanterne magique en plein jour. Les marteaux et les limes restaient suspendus dans la main des ouvriers ébahis de me voir; les femmes tournaient autour de moi sous différens prétextes; les enfans s'apprivoisaient jusqu'à sauter sur mes genoux; ils m'embrassaient avec leurs doigts noirs et leurs lèvres barbouillées de confiture, tandis que le chef de la maison, le bonnet à la main, les lunettes au front, le tablier sur la poitrine, m'assurait de son dévouement politique. Mais pourquoi es-tu ainsi gênée en marchant, ma Lucette; te serais-tu blessée au pied?

—Non, mon ami, c'est que je m'applique à ne jamais poser les pieds sur les roses du tapis de peur de les faner; je ne marche que sur le fond.

Autre innocence, pensa Fleuriot, qui, après avoir dit à sa femme que les tapis étaient faits pour être usés, reprit ainsi :

— Moins pour m'attirer des suffrages dont j'étais sûr, que pour répondre à tant de preuves d'amitié, j'ai acheté aux uns des chenets, aux autres des pendules; j'ai pris des garnitures de boutons, des ressorts de montres, des bobines de soie, des boîtes de dragées, et jusqu'à de la gelée de coings. On ne tardera pas à t'apporter ces divers objets qui témoignent de ma sollicitude pour le commerce de l'arrondissement. Ainsi, sauf des accidens impossibles à prévoir, je serai élu à l'unanimité.

— Que je serai heureuse le jour où tu seras nommé, mon ami! Ne donnerons-nous pas un bal ce soir-là?

— Plus tard, nous aurons une soirée; tu en composeras le personnel avec moi. Je suis sûr que le choix des dames fera honneur à ton discernement exquis. Tu ne peux pas me laisser toute la charge de représenter la maison dans les occasions importantes. Tu t'acquitteras à merveille de ton emploi, le plus brillant, le plus doux, le plus aimé, dès que tu auras consenti à comprendre notre nouvelle position et les petites gênes qu'elle impose à côté de tant de compensations. J'ai eu aussi des amis de collége, bons compagnons, toujours revus avec plaisir; je m'en souviens; je les sers quand je le peux, mais j'obéis, tout en les aimant, à la nécessité de ne pas les fréquenter trop intimement. Je te demanderai de ne pas les déranger de leurs habitudes faites, pour les inviter à cette soirée que je projette.

— Je comprends pourquoi Fleuriot me dit cela. Il ne veut pas décidément chez lui de Stéphanie, d'Adèle et de mes autres amies; comme c'est injuste pourtant! — Mon ami, répondit-elle avec le bon sens le plus naïf et parfaitement dans la question, quoiqu'elle parût en être à cent mille lieues : c'est donc bien mal que de boire du cassis avec ses amies?

Toutes les paroles du monde n'auraient pas mieux résumé le fond des pensées de Fleuriot qui, avec toutes ses circonlocutions polies, ses détours et ses comparaisons, n'avait pas voulu dire autre chose : blâmer sévèrement Lucette d'avoir reçu ses amies, trop au-dessous d'elle maintenant, et de s'être montrée trop familière dans ce rapprochement irréfléchi. Fleuriot n'osa pas soutenir que telle n'avait pas été son intention.

Pour terminer une si belle journée politique, Fleuriot proposa à sa femme de lui lire la première partie de sa brochure, déjà tirée en épreuves.

Ils s'assirent auprès de la cheminée : Fleuriot commença la lecture. A la première page, Lucette ouvrit de grands yeux pour prouver qu'elle était bien attentive. Elle crut comprendre.

Dès la troisième page, elle s'avoua que c'était trop beau pour elle. Elle admira son mari.

Vers le quart de la brochure, elle s'imagina que de la cendre lui était volée dans les yeux. Elle se les frotta.

Cette cendre était encore de l'admiration, mais sous les traits du sommeil. Malheureusement Lucette ignorait que c'est une faute im-

pardonnable de céder à cette espèce d'estime pour un auteur, fût-on sa femme.

De page en page, la léthargie fut plus pressante, et Lucette n'y résistait pas, soit en se pinçant les côtes, soit en se mordant les lèvres, soit en retenant long-temps sa respiration. Bref elle s'endormit.

Lorsqu'en relevant la tête, Fleuriot s'aperçut que sa femme dormait, il fut douloureusement blessé dans son orgueil de mari et de candidat à la députation. Quel avant-goût du succès! Il n'était pas possible que des phrases si éloquentes, des pensées si justes produisissent cet effet-là. Sa femme, à coup sûr, manquait d'élévation dans l'esprit; la condition du père Richomme avait à jamais perdu le goût de Lucette. C'est ce que pensa Fleuriot de sa pauvre femme, qu'il laissa, pour la punir, endormie au coin du feu.

Sous tout écrivain blessé, quel qu'il soit, il y a un Néron.

VIII.

Enfin, après bien de pénibles soubresauts et de longues haltes, la carriole atteignit la propriété des *Petits-Déserts*, dans les parages de Montereau. Comme il était fort tard lorsque M. Richomme et sa femme mirent pied à terre chez eux, ils travaillèrent une partie de la nuit, aidés de leurs nouveaux domestiques, à rentrer les meubles indispensables. Les murs du plain-pied étaient humides, mais c'est tout naturel, pensa M. Richomme, les appartemens n'ont pas été occupés depuis l'arrière-saison, et d'ailleurs le dernier locataire manquait de soins, — ce qu'on dit toujours des derniers locataires. En frissonnant, il mit du bois dans tous les foyers, dans le double but de chauffer la maison et de se chauffer lui-même. Un quart d'heure après, la maison était noire de fumée; on y étouffait. Je n'avais pas prévu ce léger inconvénient, pensa encore l'heureux propriétaire qui toussait à tous les coins; après tout, le temps est à la neige, et il est également possible que le dernier locataire n'ait pas fait ramoner les cheminées. Quels vices n'ont pas les derniers locataires? Cependant les meilleures explications n'ayant pas la vertu de dissiper la fumée, Richomme ouvrit toutes les croisées, et il jouit aussitôt d'un air parfaitement glacial; sa pauvre femme grelottait, sans avoir autant de philosophie que lui. Quand le bois fut consumé, la fumée cessa, et la maison ne fut pas plus chaude. Loin d'être entamé par ce petit acccident, dont un homme décidé à vivre de la vie des

champs ne doit pas s'effaroucher, Richomme proposa à sa femme de visiter en détail les appartemens de la maison où ils étaient destinés à passer le reste de leurs jours. Mme Richomme aurait désiré remettre cette jouissance au lendemain; son mari n'y consentit jamais. Les propriétaires sont comme les amans, pour eux demain n'existe pas. Un flambeau à la main, son manteau de voyage sur les épaules, précédant Mme Richomme, l'ex-droguiste de la rue Saint-Merri commença la promenade à travers les pièces de son Escurial. Le premier salon où ils pénétrèrent était assez remarquable dans ses proportions, mais rien n'en égalait la tristesse : les rideaux des fenêtres étaient noirs, le parquet sombre, les fauteuils étaient en crin, ainsi que le canapé; les tables en ébène, sans incrustation.

— C'est peu gai pour nous, murmura Richomme; toi qui aimes le vert, madame Richomme, et moi le ponceau. Assurément le dernier locataire n'avait pas de goût, ajouta-t-il.

Par malheur, le dernier locataire avait vendu son mobilier en vendant sa propriété à M. Richomme.

— Voyons l'autre pièce, dit M. Richomme; tout ne se ressemble pas peut-être.

A beaucoup d'égards, l'autre pièce pouvait passer pour un salon de campagne : beaucoup d'espace, des tentures riches, un plafond à corniches, un tapis, des tableaux, de beaux meubles. Cependant M. Richomme recula sur sa femme qui le suivait pas à pas. Déplorable similitude! Ainsi que l'appartement précédent, le salon de compagnie, tout tendu de noir, était lugubre comme une chapelle ardente.

— Décidément, le propriétaire qui nous a vendu sa maison était fou, dit Richomme.

— Peut-être, mon bon ami, était-il en grand deuil, répliqua plus sagement sa femme.

L'on verra bientôt que Mme Richomme ne se trompait pas.

— Fleuriot aurait dû m'avertir, pensa Richomme; je n'aurais pas acheté les meubles meublans. C'est à vous donner du noir dans l'ame, n'est-ce pas, ma femme?

Résigné pourtant à ce funèbre mobilier, il poursuivit son inspection, et il ouvrit la porte de l'appartement du fond, lieu retiré, espèce de cabinet d'étude, orné d'une bibliothèque. Ici le propriétaire avait mis un terme raisonnable aux témoignages de sa désolation morale; mais si ce cabinet n'était pas en grand deuil, les livres de la bibliothèque n'étaient pas faits pour égayer l'ame. Richomme

frémit en lisant de pareils titres : *Nuits d'Young ; la lente Préparation à la Mort*, poème traduit de l'anglais ; *Choix de Tristesses*, ou collection des meilleurs morceaux élégiaques. Il n'alla pas plus loin, le cœur lui faillit; en tournant le dos à ces épitaphes, il se promit de renouveler le mobilier de fond en comble. Las de ces petites contrariétés locales, dont pourtant il ne s'exagérait pas l'importance, il alla se coucher plein de la joie, si longuement attendue, de se mettre au lit, libre de tout souci d'affaires pour le lendemain, dégagé de toute préoccupation, comme le laboureur de Virgile. Heureuse indifférence si propice au sommeil!

Soit que les draps fussent trop froids, soit qu'il n'eût pas l'habitude du nouveau lit, Richomme, glacé, perdu, dépaysé dans celui où il s'étendit, ne ferma pas l'œil de la nuit. Aucune attitude ne vainquit l'insomnie. Plongé dans le silence compacte qui règne autour des campagnes pendant l'hiver, les heures lui furent d'une longueur de poème. Au moins, pensa-t-il sans oser le confier à sa femme qui ne dormait pas plus que lui, on entend toujours rouler quelques fiacres, la nuit, dans le quartier des Lombards, et on sent qu'on est parmi les vivans; mais ici, rien. Et puis ces salons noirs, ces meubles noirs, cette bibliothèque sinistre, lui revenaient à la mémoire; souvenir désagréable. Cependant sa raison lui conseillait de ne pas juger le caractère des nuits qu'on goûte à la campagne par celle dont il désirait la fin. Chaque innovation a ses surprises. Le lendemain, il dormirait mieux ; le lendemain, compensation à ces légers ennuis, il verrait, dans tout son éclat, sa belle propriété des *Petits-Déserts*.

Quand le jour fut venu et que Richomme, un peu brisé du mauvais dormir, s'approcha de la croisée, il aperçut la campagne couverte de neige; aucune verdure ne teignait cette couche monotone. Il frissonna. Mais la réflexion lui ayant aussitôt démontré qu'on doit accepter les saisons avec leurs bons et leurs mauvais jours, il dit à sa femme, dont il redoutait le découragement à un si beau début de la vie champêtre :

— Voilà un superbe temps pour la chasse. On chasse abondamment certain gibier par la neige. Allons! mes guêtres, ma carnassière et mon fusil. La chasse! la chasse!

— Mais tu vas gagner un gros rhume, monsieur Richomme, y songes-tu?

— Bah! ce froid ragaillardit. L'exercice est bon : je ne suis pas venu ici pour dormir..

— Tu dis plus vrai que tu ne le supposes, Richomme, si toutes les nuits doivent ressembler à la première.

— Cela n'est rien : nous avons payé la bien-venue. N'en parlons plus. Je donnerais volontiers cent francs pour envoyer à Fleuriot un lièvre tué de ma main, dans mon parc; un lièvre ou autre chose.

— C'est imprudent à toi, Richomme, de sortir si matin sans prendre ton café à la crême.

— Un verre de vin blanc me suffira. Voilà la vie champêtre, madame Richomme! béni soit Dieu! nous la tenons enfin.

— Mais ne reste pas long-temps dehors, entends-tu?

— Cela dépendra du gibier. A ta santé, ma femme, dit Richomme en avalant d'un trait un verre de vin blanc, pour sacrifier aux bons usages rustiques.

— Eh! prends garde de tuer quelqu'un, mon ami... Un malheur est bientôt arrivé.

Cette réflexion de sa femme entraîna Richomme à se souvenir de Fournisseaux qui, la veille, lui avait dit aussi de ne pas se brûler la cervelle dans un mouvement d'inexpérience.

Voilà le bon droguiste courant le gibier dans son parc, où il n'y avait, à vrai dire, ni parc ni gibier, mais une mer de neige. Il ne voyait pas une plume d'oiseau. Patience! dit-il, j'entre en fonctions. Allons plus loin. Sobre par habitude, Richomme fut bientôt ravagé par le verre de vin blanc qu'il avait si fièrement avalé avant de partir. Ses tempes et ses oreilles sifflaient; parfois la neige lui paraissait rouge, et il tremblait. Au bout de trois heures il rentra à la maison, les jambes raides, le nez bleu, les lèvres gercées et les cils cristallisés. Un grand feu qu'on alluma bien vite au salon, un bouillon succulent, une cotelette et du café, relevèrent graduellement la vitalité si compromise de notre heureux propriétaire. Sa femme se garda bien de lui demander si la chasse avait été productive. De lui-même il s'imposa la poignante modestie d'avouer qu'il n'avait pas même déchargé son fusil pendant cinq heures de marche. Et pour être juste il fallait dire qu'il n'y avait pas trace de gibier dans l'air à cause de l'excessive rigueur du temps. Ce jour là, Richomme ne quitta pas son bon fauteuil près de la cheminée. A son attitude pensive on voyait qu'il revenait déjà sur quelques-unes des erreurs où tombent d'ordinaire les gens de la ville en se peignant avec trop d'avantages les voluptés champêtres. Néanmoins Richomme, en esprit éprouvé, se mettait au-dessus de beaucoup de petites déceptions, inséparables après tout

du chapitre des illusions humaines. L'hiver est rude partout, se disait-il, tout en ne repoussant pas le souvenir de sa chambre à coucher de la rue Saint-Merri, d'une température si bonne et si égale que des oranges y auraient mûri. Toutefois, comme on touchait au printemps, l'air, au bout de quelques jours, se détendit, la neige fondit; sans être ardent le soleil commençait à agir d'une manière sensible sur la végétation. Richomme sortit pour visiter en détail sa propriété des *Petits-Déserts*, qui offrait, il s'en convainquit, les avantages dont Fleuriot, son gendre, lui avait fait l'énumération. Chaque partie eut de lui son mot d'admiration; il ne lui restait plus qu'à gravir un tertre boisé de sapins et de petits cèdres, placé au milieu du parc et si bien situé, qu'on découvrait de son sommet fleuri une vaste étendue de campagnes et le cours du fleuve. Il faut voir cela, se dit Richomme, quoique un peu las de ses explorations. Là serait son belvédère; il y bâtirait un pavillon chinois où les amis trouveraient, l'été, au milieu de la chasse, de l'eau de seltz, du vin blanc, de la bière, de l'ombre, de la fraîcheur, d'excellentes lunettes d'approche pour s'amuser à voir naviguer les bateaux à vapeur, des livres, un peu plus gais s'entend que ceux du dernier locataire, et un divan tout autour du charmant asile. Ainsi raisonnait M. Richomme en escaladant, à l'aide de sa canne et de tous les troncs d'arbres possibles, le monticule dont il s'inspirait. Enfin il atteignit au sommet, et que voit-il? Une tombe! quatre cyprès! une épitaphe! une tombe! Cette découverte l'anéantit! Son belvédère était un cimetière! Quelle sinistre surprise! Dès-lors il s'expliqua avec une douloureuse facilité pourquoi le dernier locataire avait affiché les signes non équivoques d'un deuil profond aux murs, aux meubles, aux tentures de sa demeure. Que faire de cette tombe sur laquelle il lut, aux derniers rayons du jour : *Ci-gît, sous cette humble pierre, une épouse adorée, morte au printemps de son âge : louange à ses vertus, respect à sa tombe.* Respect à sa tombe, murmura Richomme; il faut donc qu'on n'y touche pas! Comprend-on un tel embarras? Et moi, ajouta-t-il, qui suis venu chercher ici des idées dégagées de tristesse! ceci m'oblige à ne pas négliger d'inviter à mes soirées le curé de la commune, et, par la même occasion, mes voisins, les manufacturiers anglais. Je prendrai conseil de ces braves gens.

Navré de ce qu'il avait vu, il descendit à la maison, où il trouva un petit paquet à son adresse. — Ce sont mes enfans qui nous écrivent, pensa-t-il en déchirant l'enveloppe; j'ai besoin de cette com-

pensation, dans l'état où je suis. On vit comme des loups, ici, se dit-il sans pouvoir retenir ce cri qui trahissait l'espèce de découragement où il venait d'être jeté. — Mais ce ne sont pas des lettres, ma femme. Ah! je le reconnais bien là, c'est Fournisseaux, tiens! regarde! c'est Fournisseaux qui m'envoie tous les *prix-courans* des marchandises depuis notre départ. — Richomme palpitait de joie en touchant à ces poésies du commerce; il froissait les prix courans, les étalait sur la table; il les aurait embrassés, s'il l'eût osé. — Bravo, Fournisseaux! tu as deviné les désirs de ton maître, sois remercié de ta bonne inspiration. Et Richomme lisait à haute voix : — *Prix courant des marchandises; sucre bourbon*, tant! *sucre brut*, tant! *café martinique*, tant! *café moka*, tant! Enfoncés les accapareurs. *Cannelle ceylan*, tant! J'ai gagné vingt mille francs en vingt jours. — Femme, viens que je t'embrasse — *Arsenic*, tant! *cacao* demandé, bien! *maragnon*, en souffrance! *plomb*, en hausse; bon! Chalamel est sauvé. — Il en avait trois mille quintaux. — *Gomme vermiculée*, rare! — C'est cela! je l'avais dit à la Bourse; tant pis pour qui ne m'a pas écouté. — *Soufre*, en baisse! — Je l'avais encore dit. — *Poivre de Bombay*, très recherché. — Quel bien tu me fais, Fournisseaux! Il ne sait pas écrire, lui, mais il a un cœur d'or. Par la première occasion je lui enverrai cette redingote. — Et Richomme, après les avoir parcourus, savourés, mit les prix courans dans la poche, se proposant de renouveler sa lecture au dessert, car le dîner était servi.

LÉON GOZLAN.

(*La fin au prochain numéro.*)

MALTE.

Lettre à M. le docteur Pariset.

Je vous ai promis de mes nouvelles, mon cher docteur, et je profite de mon premier séjour pour vous en donner; cela doit vous promettre quelque régularité dans ma correspondance.

Je suis à Athènes; d'après mon itinéraire que vous connaissez, je n'ai donc pas encore posé le pied sur la terre d'Égypte, terre vers laquelle vos souvenirs se reportent sans cesse. Ce que j'ai à vous dire n'aura peut-être pas pour vous tout l'intérêt de ce que je vous écrirai du Caire; mais vous serez assez bon pour vous contenter, en attendant mieux, du récit de ce qui m'est advenu depuis mon départ de Marseille.

Nous étions près de cent embarqués sur le paquebot à vapeur de l'état, *le Scamandre*. Parmi nous se trouvaient quelques jeunes têtes parisiennes, que de prétendus romans maritimes ont remplies d'admiration pour l'art nautique; aussi, pendant que les matelots levaient l'ancre et après que, l'ancre étant levée, nous courions sur les eaux tranquilles du port, ce n'étaient que cris d'enthousiasme et de ravissement, qu'expressions de pitié pour ceux que la crainte empêche d'affronter la mer et ses orages. A peine les contre-maîtres parvenaient-ils à entendre la voix du capitaine et à répéter son commandement. Toutes ces belles dames, tous ces jeunes élégans que vous voyez l'été, de vos fenêtres d'Enghien, vêtus de chemises de laine rouge, *hissant*

des voiles, puis les *carguant* sans rime ni raison, sont presque autant d'apprentis voyageurs, qui, l'hiver arrivé, s'en vont achever leur éducation maritime sur la mer Méditerranée, dans une traversée de trente-six à quarante-huit heures. Au retour, ce sont des Jean-Bart, des loups de mer.

— Quoi? monsieur, vous allez en Égypte, en Grèce, à Constantinople, dans la mer Noire? Que vous êtes heureux! me disaient-ils.

— Mon dieu, messieurs, mon bonheur serait plus grand encore si j'étais de retour, car la mer me fatigue beaucoup.

— Malade à la mer, à bord d'un bateau à vapeur de la force de cent soixante chevaux, c'est incompréhensible!

Pendant ce colloque, nous doublions la pointe des Catalans, et nous entrions dans la rade de Marseille où se faisait sentir une houle encore assez faible.

— Bon soir, messieurs, je vais rejoindre ma cabine; la position horizontale est ce que j'ai pu trouver de mieux contre le mal de mer.

Ce pauvre homme, devaient-ils se dire, après mon départ, que ne s'est-il essayé d'abord sur le lac d'Enghien! Dans les premiers temps j'avais aussi des nausées; mais aujourd'hui, c'est fini, je suis amariné.

Au bout d'une heure, il faisait chaud dans la chambre, et je montai pour prendre un peu l'air. Personne sur le pont que l'équipage qui courait aux manœuvres; car le vent augmentait, le baromètre baissait, tout annonçait un coup de vent, et l'on se mettait en mesure de lutter contre une mer plus grosse. Nos marins improvisés avaient disparu; par précaution ou par nécessité, ils étaient allés chercher la position horizontale. Le silence régnait sur le pont, et le commandement de l'officier de quart n'avait plus à traverser de verbeuses causeries pour parvenir jusqu'aux matelots.

Trois jours durant, nous eûmes une très grosse mer; trois jours durant, le silence régna à bord; il n'était troublé qu'aux heures du repas et par quelques passagers anglais, que rien ne pouvait empêcher de manger du rosbeef et de boire du vin de Bordeaux.

Enfin, nous mouillâmes dans le port de Livourne, où la mer est aussi calme que dans le port de Marseille. Je quittai ma cabine, chacun en fit bravement autant. Plusieurs, une fois débarqués, ne voulurent plus s'exposer au mal de mer; d'autres osèrent continuer jusqu'à Civita-Vecchia, ce qui leur donna l'occasion de vérifier pendant quinze heures de plus l'efficacité du procédé que je leur avais indiqué.

De Civita-Vecchia à Malte, la traversée fut douce et calme. Après

quarante-huit heures de marche, nous aperçûmes les rochers de l'île de Gozzo; bientôt nous vîmes les terres plus basses de l'ancienne Melita; et à huit heures et demie du soir, par une lune admirable, par un temps d'une pureté merveilleuse, nous mouillâmes entre les innombrables lignes de batteries qui défendent le port des anciens chevaliers. Là, nous trouvâmes une escadre anglaise de cinq vaisseaux de ligne, purgeant, à contre-cœur, une quarantaine de vingt-un jours; comme nous venions de France, nous fûmes autorisés à communiquer immédiatement avec la terre, et nous mîmes à profit cette autorisation. C'est chose assez singulière qu'une ville vue, pour la première fois, au clair de la lune; tout y prend un aspect vaguement gigantesque; les proportions des édifices augmentent sans qu'on puisse juger de combien; les ombres sont d'une vigueur extraordinaire, et les parties éclairées ne le sont pas assez pour qu'il soit facile de découvrir tous les détails d'architecture qui les décorent. Il y a des villes faites pour être vues en plein soleil, et d'autres qu'il convient mieux de voir la nuit. La cité Valette, capitale de l'île de Malte, nous parut d'abord devoir gagner à être contemplée à l'heure où nous la visitions : ses grands palais, ses rues qui montent et qui descendent, les rochers percés qui servent de passage, les ponts-levis et les voûtes sombres des portes, les lanternes des bateliers se portant à la rencontre des gens qui ont à aller de Lavalette à *la cité victorieuse*, située de l'autre côté du port, les chants de quelques hommes attardés qui parcourent les rues solitaires, les pas cadencés des patrouilles écossaises, feraient supposer qu'on parcourt un séjour fantastique, une ville de somptueux sépulcres, où errent çà et là quelques ames en peine, qui simulent des habitudes de la vie. Vue au jour, Lavalette ne perd, pour ainsi dire, rien de son caractère; elle est pleine de palais; c'est Venise sans les canaux. Lavalette est placée en double amphithéâtre sur une colline dont elle couvre les deux revers. Au sommet de la colline est l'église des chevaliers, les *auberges*, ou plutôt les palais de Castille, de Provence, etc.; car chaque langue de l'ordre avait son palais pour loger ses chevaliers sans fortune; les autres tenaient maison. Sur cette partie élevée se trouve aussi le palais du grand-maître, où réside aujourd'hui un gouverneur anglais, et en face du palais une superbe caserne, sur la façade de laquelle on lit une inscription qui prouverait que la gravité, que le bon sens anglais ne résistent pas toujours à l'enivrement produit par la conquête.

Le cœur bat à un Français, quand il arrive à Malte : partout des

monumens de triomphe et presque partout des noms français inscrits au front de ces monumens. Si l'on vous montre une épée ancienne qui fut fatale à l'ennemi, c'est une épée que mania une main française; si l'on vous montre une riche et illustre armure, c'est l'armure d'un Lavalette, d'un l'Ile-Adam; si vous pénétrez dans l'église Saint-Jean, église belle à voir après les plus belles églises d'Italie, église qu'ornent les chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Carravagio et du Carrache, vous marchez sur un pavé de marbre dont les mille couleurs habilement combinées représentent les armoiries des chevaliers; au bas de chaque blason se lit une épitaphe, *mort en combattant, mort après avoir vaincu, mort en chargeant les infidèles.* Vous avancez avec anxiété, vous craignez de profaner les marbres funéraires, de gêner sous vos pieds les squelettes héroïques et de les voir se dresser devant vous du même air qu'ils se dressaient devant l'ennemi. Mais la moitié de ces héros au moins appartenaient aux langues d'Auvergne, de France et de Provence, et s'il est donné à leurs débris d'éprouver quelque émotion, ils tressaillent sans doute de bonheur quand de loin en loin des Français font retentir du bruit de leurs pas les voûtes de leur vieille église.

Malgré l'immensité des revenus de l'ordre, on ne comprend pas, au premier abord, comment les chevaliers ont pu élever tant de palais et tant de fortifications. Partout, dans l'île, ce sont des batteries, des forts, des redoutes, avec fossés et chemins couverts, et dont les feux sont on ne peut mieux combinés. Il fallait une artillerie immense pour armer tant d'ouvrages et des ouvrages si considérables. J'avais été émerveillé de ce que les Espagnols ont fait à Oran et les Anglais à Gibraltar; mais tout cela, je ne crains pas de le dire, n'approche pas de ce que les chevaliers ont fait à Malte. Il faut convenir aussi que la misère qui règne et qui a toujours régné dans le pays a permis d'élever, à moins de frais que partout ailleurs, tous ces bastions, tous ces édifices, de percer des rues sous des montagnes, de créer un arsenal pour une armée de terre et un autre pour une armée de mer. Deux cent mille bras inactifs et qui ont toujours demandé du travail, de l'activité, devaient rendre, en effet, la main-d'œuvre moins chère à Malte que partout ailleurs. Du reste, ce n'est pas seulement à Malte que s'est montré l'esprit actif et éclairé des chevaliers. Lorsqu'ils prirent Rhodes, en 1319, ils la trouvèrent ruinée; mais le grand-maître Foulques de Villaret fit rebâtir la ville et l'arsenal des vaisseaux. Les fortifications furent si bien disposées, les ouvrages si nombreux et les chevaliers si braves, qu'il fallut aux

Turcs quarante ans et des armées de cent mille hommes pour prendre cette île, qu'ils n'obtinrent encore qu'en signant une des capitulations les plus honorables pour le vaincu.

L'ordre de Malte, comme tous les ordres religieux, a été l'objet de dérisoires plaisanteries. L'homme est toujours ainsi; un passé utile ne peut sauver du mépris ce qui ne sert plus. Il y a des peuples sauvages qui tuent les vieillards, parce que, ne pouvant plus faire la guerre, ils deviennent un embarras pour la tribu; mais, du moins, avant de les tuer ils ne leur crachent pas au visage! Cependant, sans l'ordre de Malte, que serait devenu à l'époque dont nous parlons le commerce de la Méditerranée? Supposez un gouvernement turc, une régence barbaresque, établie à Malte au XVIe siècle; Malte devenait alors le plus redoutable nid de corsaires qui se pût voir. Quand l'ordre usé tomba, comme tout tombe, de la virilité dans la décrépitude, quand une sorte de *sybarisme* monastique remplaça l'ardeur des premiers chevaliers, l'ordre rendait encore service à l'humanité, en conservant intact le dépôt qu'il s'était chargé de défendre; les victoires passées préoccupaient les Turcs et les détournaient de l'idée de surprendre le vieux lion qui, s'il avait usé ses jambes à courir pour attaquer, avait au moins conservé ses dents pour se défendre.

Lorsque les chevaliers furent obligés d'évacuer Rhodes, ils se réfugièrent dans l'île de Candie qui appartenait à la république de Venise, et où dès-lors ils ne pouvaient former un établissement permanent. D'ailleurs Candie était trop vaste et par conséquent trop difficile à défendre avec les forces dont l'ordre pouvait disposer. Ils jetèrent les yeux sur Malte et la demandèrent à Charles-Quint qui la leur accorda, les plaçant ainsi comme une avant-garde chargée de surveiller l'ennemi que la Sicile avait en face d'elle. A cette époque, Charles-Quint avait formé le projet de s'emparer de tous les ports de la côte d'Afrique et d'empêcher par là l'armement des corsaires. Cette idée était belle, grande et généreuse, réduite à ce point de vue; mais Charles-Quint voulait surtout faire de la Méditerranée un lac enclavé dans des terres de la domination impériale; il occupa successivement la plupart des ports de la côte de Barbarie et vint échouer devant Alger. On conçoit que, dans un tel état de choses, les princes, dans les domaines desquels l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem avait des possessions, aient consenti à ce que cet ordre acceptât la cession que lui faisait Charles-Quint, puisqu'ils pouvaient mettre pour condition à leur consentement la neutralité des chevaliers à l'égard des puissances chrétiennes.

Ce fut surtout de 1530 à 1571, c'est-à-dire pendant les quarante premières années de son établissement, que l'ordre de Malte eut le plus à lutter contre les Turcs. Après 1571, il y eut un moment de repos pour la chrétienté, car « don Juan avait livré la grande bataille d'Élépantho qui fut telle que depuis la grande bataille actiaque donnée entre Marc-Antoine et César-Auguste, jamais il n'en avait été donné une telle : encore celle-ci fut-elle mieux débattue et combattue que la leur, dit Brantome. » Les Turcs y avaient perdu plus de deux cents galères, plus de trente mille hommes, et douze mille esclaves chrétiens avaient été délivrés de leurs chaînes, ce qui fit dire, comme vous savez, de don Juan d'Autriche, ce qu'on a dit depuis de Jean Sobieski : *Fuit homo missus a Deo cui nomen erat Joannes.*

Plus tard la politique matérielle l'emporta sur la politique religieuse; Venise avait déjà fait des alliances avec les Turcs. Elle avait sagement pensé qu'il valait mieux gagner de l'argent en temps de paix qu'en dépenser en temps de guerre; François Ier l'imita, les rois d'Angleterre imitèrent François Ier; des relations s'établirent entre l'Orient constitué sous la domination turque et les nations de l'Occident. L'ordre, à partir de ce moment, fut paralysé : son énergie pouvait, en frappant les Turcs, offenser la France ou l'Angleterre. Quand les nations de l'Europe eurent fondé leurs colonies de l'Inde et de l'Amérique, les chances de guerre, entre ces nations, devinrent plus nombreuses, et les coups de canon tirés sur l'Océan retentirent jusque dans la Méditerranée, où des coups de canon leur répondirent. L'Angleterre, la France, la Hollande cherchèrent des alliances offensives et défensives jusque parmi les puissances barbaresques. Souvent nous donnâmes des navires et des canons aux pachas d'Alger, de Tunis et de Tripoli ; souvent l'Angleterre et la Hollande donnèrent à ces mêmes pachas des moyens d'attaque et de défense. Fatale politique du moment! Ces canons et ces vaisseaux servaient à courir peu de temps après contre des navires appartenant aux pays qui les avaient fournis. Les choses arrivèrent à tel point que l'Angleterre et la France ont dû, tour à tour, faire des armemens contre les régences, et qu'à Alger, en 1830, nous n'avons, pour ainsi dire, conquis que des canons français!

Je vous ai parlé des souvenirs français qu'on trouve à Malte, mon cher docteur, mais je n'ai parlé que des Français engagés dans l'ordre. Cependant d'autres de nos compatriotes y ont aussi acquis de l'honneur; je veux parler de la division laissée à la garde de l'île par le

général Bonaparte, quand il allait conquérir l'Égypte. Cette division de quatre mille hommes seulement, fut obligée d'abandonner toute la position de l'île, qu'elle ne pouvait pas suffire à défendre, et de se retrancher dans un fort qui commande l'entrée du port. Là elle soutint un long siége, mais ne recevant pas de secours, elle se vit obligée de capituler et ne le fit pas sans gloire. La même chose arriverait aux six mille Anglais qui tiennent garnison dans l'île, si les Anglais n'étaient pas maîtres de la mer. Toutefois l'invention des bateaux à vapeur peut compromettre quelque jour cette souveraineté.

A l'époque où je suis arrivé à Malte, on attendait la reine douairière d'Angleterre qui venait y demander l'hospitalité à un climat plus doux que celui de Londres. Beaucoup d'Anglais viennent passer l'hiver à Malte. Malte, en effet, vaut mieux que Nice sous le rapport de la température; mais Malte est bien éloignée du continent. Il est impossible de s'y rendre en moins de cinq jours de navigation. Dans cet état de choses j'en suis à me demander comment il se fait que notre Corse n'ait pas encore fixé l'attention des médecins. Il y a dans cette île un beau golfe que je connais; il est entouré de montagnes aux formes les plus singulières; les figuiers de Barbarie, les aloës croissent là comme en Afrique et donnent à ce pays un air de nouveauté qui plaît et séduit. Au bord du golfe, bien entourée, bien enveloppée, bien préservée des vents par un épais rideau de hautes collines, repose doucement, au bruit léger de la mer, la ville d'Ajaccio, ville charmante, ville aux larges rues, aux belles places, aux fontaines limpides. C'est à grand'peine que le thermomètre y descend quelquefois au degré de la glace fondante, et cela de très grand matin et pendant une heure ou deux seulement. Jamais les pluies n'y durent plus de quelques heures. On peut, malgré l'opinion contraire, parcourir la campagne sans crainte d'aucune nature, quand on ne joue en Corse que le rôle d'étranger, et qu'on ne se mêle pas aux *vendette* des gens du pays; on peut, en huit heures de marche à cheval, aller visiter les gigantesques forêts d'Ajtonne et de Vizzavone qui sont des colonnades de dix à vingt lieues carrées, formées par de hauts sapins dont la peau est lisse et la forme élancée. On peut en six heures aller aux sources de la Gravone, qui, dans six lieues de cours, se précipite de mille mètres de hauteur, comme une cascade continuelle; on peut en un peu plus de temps aller visiter Bastelica, la Suisse de la Corse, admirer ses énormes châtaigniers contemporains de l'île. On peut enfin chasser et pêcher, car la pêche et la chasse sont abondantes en Corse.

A Ajaccio la chère est délicieuse; on y trouve de jolies maisons, un grand et immortel souvenir; mais, ce qui me paraît plus heureux pour l'humanité, il y a à trois quarts de lieue de la ville une source sulfureuse chaude dont l'usage est recommandé dans une foule d'affections. Cette source a fait ses preuves depuis quelques années, et il serait important de la faire connaître. Quand un pauvre malade vient vous consulter, l'hiver, si les bains sulfureux lui sont utiles, vous l'envoyez aux eaux thermales factices qu'on trouve à Paris, mais tout en regrettant que la saison s'oppose à ce qu'il puisse aller, soit dans les Pyrénées, soit ailleurs. Eh bien! envoyez-le à Ajaccio, ordonnez-lui les bains de *Caldaniccia;* il s'y fera porter chaque jour en voiture, par une route superbe, longeant le golfe; il ira par un beau soleil, par une douce température, sous laquelle croissent et la canne à sucre, cette puissance détrônée, et le cafeyer, et l'arbre à thé.

Nice n'offre pas la moitié des avantages que présente Ajaccio. Mais pour y aller on n'a pas besoin de faire vingt-quatre heures de navigation. Malte, d'un autre côté, n'a ni les vues pittoresques, ni les sources thermales de la Corse, mais présentât-elle plus d'avantages qu'elle n'en présente, elle aurait toujours l'inconvénient d'être à cinq jours de navigation de Marseille; et la Corse serait encore un juste milieu auquel on devrait donner la préférence. Que la médecine envoie donc en Corse mille à deux mille malades par hiver, elle civilisera l'île en l'enrichissant et en procurant aux malades des soulagemens qu'ils n'auraient pu trouver autre part, qu'au mois de juin, c'est-à-dire après cinq ou six mois de souffrances.

De Ségur-Dupeyron.

EXPOSITION

DE L'INDUSTRIE.

PREMIER ARTICLE.

C'est une malheureuse idée d'avoir choisi, pour l'inauguration de cette fête de l'industrie, une époque de crise commerciale. Les fabricans ont exposé des *chefs-d'œuvre*, selon leur habitude en pareilles occasions; mais ils n'ont pas le loisir de stationner auprès de leurs produits, si longuement élaborés, pour les expliquer, comme en 1834, avec une complaisance toujours renaissante, à la foule incessamment renouvelée; ils n'ont pas, peut-être, assez de liberté d'esprit pour cela. Il y a sans doute plus d'un exposant qui, au milieu de ses merveilles, est préoccupé des échéances de la fin du mois, préoccupation grave, dont ne peuvent le distraire même les jouissances de la vanité. Et voilà que, pour mieux démontrer combien sont inopportunes et tristes les circonstances où l'on est venu demander maladroitement à l'industrie d'étaler toutes ses richesses, une émeute éclate tout à coup, dans un jour de fête et de repos, au milieu d'une population résignée qui se contentait de la plainte, mais dont les souffrances sont grandes depuis long-temps, et l'inquiétude encore plus vive que les souffrances. Pendant que les coups de fusil retentissaient à un autre bout de la ville, on assure que plusieurs de

ces hôtes temporaires des galeries improvisées aux Champs-Élysées se demandaient s'ils n'auraient pas à plier bagage et à reprendre le chemin de leurs ateliers. A ces provinciaux trop vite intimidés, qui ne peuvent pas être ceux que Lyon nous a envoyés, car ils sauraient comme nous que les émeutes sont, depuis huit ans, les accès périodiques de la fièvre intermittente qui nous consume; à ces industriels fourvoyés qui comprennent, mais un peu tard, que l'exhibition de 1839 ne pourra sous aucun point de vue essentiel, ni par l'enthousiasme des exposans eux-mêmes, ni par le naïf entraînement des visiteurs, ni surtout par la confiance de tous dans l'avenir, entrer en parallèle avec la magnifique solennité de 1834, on a fait entendre aisément que le péril ne deviendrait pas assez sérieux pour leur faire déserter leur poste.

Ils s'y sont tenus, fidèles jusqu'au bout à leur engagement; mais l'exhibition va continuer à travers les plaidoiries bruyantes de l'émeute en cour des pairs et les révélations sinistres. Au moment où le jury central distribuera des récompenses, le public n'accordera son attention qu'au jugement prononcé sur l'insurrection par la plus haute justice du pays. Le ministère nouveau portera la peine de l'imprévoyante décision qui a convoqué à Paris l'élite des manufacturiers de France, et leur a fourni ainsi le moyen de faire entendre un concert de doléances trop justifiées par leur détresse. Il eût été sage de laisser les lamentations de l'industrie s'exhaler isolément de chaque centre de travail, au lieu de réunir en un faisceau déplorable, au siége du gouvernement, tous ces mécontentemens partiels qui doivent s'aigrir par le contact, aggraver leurs maux en se les communiquant, et rendre plus difficile la tâche des hommes d'état appelés aujourd'hui à relever le crédit industriel.

Certes, nous ne prétendons pas que l'on ait dû prévoir, au moment où l'on annonçait au pays l'exposition de 1839, une prise d'armes aussi insensée que celle dont nos rues viennent d'être ensanglantées. Mais le mauvais état des affaires commerciales suffisait bien, et au-delà, pour ajourner l'acte ministériel qui est venu mal à propos convier la France à cette fête équivoque. La crise industrielle, à laquelle le pouvoir assiste depuis plusieurs mois, était déjà imminente, et se déclarait par des présages infaillibles, alors qu'on s'aventurait à donner le signal d'un concours qui devrait être réservé toujours pour des temps de prospérité. En vain voudrait-on se couvrir aujourd'hui de l'ordonnance du 4 octobre 1833, qui, en indiquant pour 1834 la première exposition ouverte à l'in-

dustrie française par la révolution de juillet, stipulait que les expositions périodiques auraient lieu de cinq en cinq ans à l'avenir. Il n'y avait là rien d'aussi impératif qu'on l'a supposé, et jamais ordonnance ne fut plus conditionnelle et révocable que celle-là. On ne s'est pas fait faute plusieurs fois de laisser sommeiller et tomber en désuétude des décisions plus obligatoires. Nul doute que, si les deux ministres d'une habileté éprouvée qui sont intervenus dans l'exposition de 1834, l'un pour l'ordonner, l'autre pour la conduire à terme sous d'heureux auspices, avaient eu à statuer sur le même objet, dans une année comme celle-ci, ils auraient renvoyé à des temps meilleurs une cérémonie dont l'éclat trompeur est indigne de satisfaire des esprits sérieux.

Au reste, il sortira, nous l'espérons, un enseignement salutaire de cette indifférence fâcheuse qui accueille l'exposition actuelle faite à contre-temps; ce qu'il y a de vide et de vague au fond de ces démonstrations apparentes de progrès industriel, n'étant plus déguisé par l'illusion qui naturellement s'établit entre les exposans et le public dans les jours prospères, il deviendra plus facile à tout le monde de se désabuser maintenant : rien n'éclaire comme un peu d'adversité. Les expositions de l'industrie, telles qu'on les a pratiquées jusqu'ici, n'ont jamais pu produire qu'une idée incomplète, et souvent fausse, de l'état d'avancement de la fabrication française : elles ont été une parade où toute une nation grande et laborieuse se donnait rendez-vous pour s'adresser à elle-même des complimens, à la face des étrangers exclus de cette réunion de famille. Mais, enfin, voici que l'on se met à réfléchir plus profondément en 1839 qu'en aucune autre année, sur la puérilité de cet usage; car le malheur porte à la réflexion; et désormais si le gouvernement veut sauver le principe des exhibitions industrielles, il est tenu d'en faire une institution, par les formes sévères dont il l'environnera, et non plus une revue frivole et superficielle; un travail et une étude pratiques, et non plus un amusement pour l'amour-propre national.

Les expositions ont trop long-temps gardé le caractère et la couleur dont elles furent empreintes à leur origine. La première qui ait eu lieu en France date de 1798, sous le ministère de François de Neufchâteau; époque de cette lutte acharnée de William Pitt contre nous, qui tendait à nous fermer toutes les mers, les îles opulentes et les rivages de l'Asie et de l'Amérique, à nous isoler même du continent européen. Dans cette situation extrême, où la haine de cet austère génie breton fut sur le point de prévaloir contre la fortune

de la France, l'idée vint à un ministre du directoire d'exposer tout d'un coup aux yeux du monde le tableau des ressources intérieures qui nous restaient encore; il fit un appel au patriotisme des manufacturiers et des artistes, pour montrer que notre pays était inépuisable et saurait au besoin se suffire long-temps avec ses seules forces, si la fatalité le voulait ainsi. On nous permettra d'emprunter ici quelques lignes d'un écrivain industriel, qui font bien comprendre sous quelle influence d'enthousiasme exclusif et de sentimens généreux sans doute, mais un peu fanfarons, cet usage des expositions publiques de l'industrie a pris naissance en 1798. « Alors un noble élan fut donné par toutes les classes de la société; l'indignation se mêla à l'orgueil national, et l'on éleva en toute hâte, au Champ-de-Mars, des portiques pour recevoir les produits des manufactures et des ateliers. *Le temple de l'Industrie* fut placé au milieu comme un gage certain que ces Français, qu'on voulait faire tomber dans la barbarie, viendraient en foule, sous peu d'années, y apporter les plus riches offrandes de tous les arts industriels, et les présenter même d'une main généreuse à ces insulaires, etc. »

Il est bon de noter que cette première exposition, ouverte le 19 septembre, fut fermée le 21, et que sur quatre-vingt-dix-huit départemens composant alors le territoire français, seize seulement envoyèrent des produits et fournirent un contingent de cent onze exposans. Le but qu'on s'était proposé évidemment n'était pas tant d'éclairer l'intelligence des manufacturiers que d'exalter l'esprit public; on avait voulu étaler sous un point de vue avantageux nos richesses productives, comme on eût passé une revue de nos troupes, pour imposer la crainte ou le respect à une puissance ennemie. Cette manifestation accomplie, on abaissa le rideau de cette lanterne magique, et les trompettes de la renommée se chargèrent de grossir les merveilles qui venaient de briller d'un éclat si fugitif, sans être sérieusement jugées.

C'était toutefois une bonne pensée que celle des expositions, annoncées dès-lors comme devant être périodiques; c'était du moins un germe qui valait la peine d'être fécondé, soyons juste envers le ministre du directoire. Cependant il omit de s'enquérir de deux points essentiels : 1° quel pouvait être le prix courant et ordinaire des divers produits exposés; et 2° s'ils étaient des produits d'une consommation usuelle, plus ou moins étendue, ou des échantillons façonnés exprès pour conquérir la palme d'un concours exceptionnel. Ces deux questions n'ont pas manqué d'être posées dans les pro-

grammes des expositions suivantes; mais on n'a pas rigoureusement exigé des réponses précises et appuyées de preuves; on s'est contenté d'indications arbitraires sur lesquelles le gouvernement n'exercait aucun contrôle efficace.

Il y a eu trois expositions sous le consulat et l'empire : en 1801, en 1802 et en 1806. Dès la première, les vrais principes qui devraient présider toujours à ces grandes épreuves de l'industrie furent établis en quelques paroles, où l'on reconnaît tout d'abord la ferme impulsion et l'esprit éminemment pratique du nouveau maître de la France. Voici des prescriptions qui ont dû être écrites sous sa dictée :

« Déclarer le prix courant de chaque objet destiné à l'exposition, et *le faire affirmer par des experts que les magistrats locaux nommeront ad hoc*, parce que le jugement apporté sur le mérite des fabrications dépend du prix autant que des qualités matérielles.

« Exiger que chaque chose présentée soit accompagnée d'une déclaration authentique, qui apprendra si cette chose est le produit d'une fabrication courante, si elle est un objet de commerce, ou si elle est simplement une de ces productions isolées, auxquelles on donne le nom de *chef-d'œuvre*, attendu que les résultats d'une fabrication habituelle, qui alimentent un commerce, méritent plus de faveur que des tours de force, qui n'attestent souvent que l'adresse et la patience d'un individu et n'apprennent rien sur l'industrie d'une contrée. »

Voilà trente-huit ans que les conditions vitales d'une exposition raisonnée et efficace ont été signalées avec ce bon sens instinctif qui va tout de suite au fond des choses et qui n'est autre que le génie des affaires; mais l'on est aujourd'hui aussi peu avancé qu'en 1801 dans la réalisation de ce plan si sévèrement tracé. A vrai dire, la difficulté consiste surtout à trouver les moyens d'application et à les faire accepter des industries qui, en se mettant au concours, veulent prendre de la publicité ce qui leur convient, et en rejeter ce qui les gêne. Il est vraisemblable que l'intelligence féconde qui présidait alors au gouvernement de notre pays eût imaginé des procédés d'exécution pour faire passer dans la pratique les principes salutaires qui avaient été posés sous son inspiration; mais la guerre ne lui laissa pas le loisir d'y songer, et les expositions, sous son règne, n'étant que des intermèdes entre deux campagnes, on ne chercha pas à en faire jaillir les lumières qu'aurait pu produire un système général d'investigations, pénétrant toutes les parties du territoire.

Du moins, si une exposition, en ce temps-là, n'était qu'une fête

et presque un accessoire de ces grandes revues du Carrousel et du Champ-de-Mars, c'était une fête à laquelle ne manquait ni l'enivrement populaire, ni la foi dans les destinées de la France, ni l'admiration pour son chef. Reportez-vous par l'imagination, ou par le souvenir, à cette année 1806, un peu après l'étonnante campagne d'Austerlitz, et dites si l'on avait besoin de poursuivre un but utile derrière cette solennité industrielle, pour donner de l'intérêt et de la vie à une réunion d'hommes qui était à la veille de célébrer un tel anniversaire. Cependant l'empereur était absent; mais il faut avoir vécu au début glorieux de ce siècle pour comprendre tout l'effet que le jury central était sûr de produire en faisant allusion à son absence tant regrettée, par ces simples paroles : « Rien n'aurait manqué à l'intérêt de cette exposition et à l'encouragement des fabricans qui y ont concouru, si des circonstances d'un ordre supérieur ne l'avaient privée de la présence de celui dont le regard vivifie tout. »

Depuis lors, on a vu passer quatre exhibitions qui ont été forcément privées de ce prestige d'une gloire immense, celles de 1819, de 1823, de 1827 et de 1834. Si l'on excepte la première, qui venait après une interruption de treize années, et la dernière, qui offrait à l'industrie la récompense de sept ans d'activité, et toutes deux d'ailleurs au milieu des flatteuses espérances qui accompagnent d'ordinaire les commencemens de tout règne nouveau, les autres exhibitions ont contribué de plus en plus à prouver que, pour peu qu'elles restent ce qu'elles ont été jusqu'à présent, des fêtes mensongères et rien davantage, elles n'auront pas devant elles un long avenir. Celle de 1839 achèvera la démonstration déjà bien avancée de cette triste vérité. Elle n'est pas même une fête, comme celles qui l'ont précédée, ni un temps de relâche et de félicitations mutuelles pour les coryphées de l'industrie, et si elle prétendait à cela dans d'aussi mauvais jours, ce serait une dérision amère. D'autre part, elle est aussi loin que jamais d'être une institution d'utilité générale. Ce n'est pas encore de ce parallélogramme de planches des Champs-Élysées que l'on verra poindre la lumière invoquée par le programme impérial de 1801, et qui ne s'est pas faite à la parole du maître. Le jury central, il est vrai, s'est empressé récemment de déclarer que chaque fabricant serait tenu d'inscrire sur chacun de ses produits exposés le prix auquel ils peuvent être livrés aux consommateurs. Il n'a fait, en cela, que se référer à une circulaire de M. Martin (du Nord), lequel, en imposant cette règle banale aux fabricans réunis si mal à propos, s'est conformé aux principes théoriquement proclamés par

tous ses prédécesseurs. On a fait grand bruit de la déclaration du jury central.

Qu'en résultera-t-il? Les exposans s'y soumettent avec plus ou moins de lenteur, et insensiblement les pièces d'étoffes diverses et innombrables, étalées dans les pavillons, se couvrent d'une infinité de petites cartes où les prix sont numérotés en chiffres illisibles. Je m'étonne que la plupart des concurrens ne s'exécutent pas de meilleure grace, en répondant au jury par des professions de foi commerciales plus ou moins franches, mais en caractères énormes, comme l'ont fait quelques tapis audacieux. A quoi cela engage-t-il, en effet? Uniquement, ce nous semble, à livrer les échantillons exposés, s'il y avait lieu, au prix modéré où l'on se flatte d'être descendu. Et encore c'est pousser l'hypothèse à l'extrême, à l'absurde. Mais y a-t-il une puissance au monde qui puisse forcer une fabrique à produire des milliers d'autres objets identiquement pareils, et aux mêmes conditions de vente? N'est-il pas manifeste qu'avec l'inscription des prix sur tous les articles, le jury n'aura encore rien obtenu de ce qu'il doit rechercher? Ce qui serait nécessaire et tout-à-fait nouveau, c'est qu'on se mît, par une enquête *préalable*, en mesure de nous dire si les échantillons proposés à l'aveugle admiration du public représentent avec fidélité d'autres pièces parfaitement semblables qui déjà, avant l'exposition, étaient livrées aux mêmes prix et sur la demande du premier venu. Ce n'est pas tout : il faudrait encore, et ce serait peut-être le premier point, qu'on pût nous apprendre si les articles ainsi marqués à une cote authentique sont des produits usuels, et jusqu'à quel degré ils sont usuels, comparativement à d'autres; c'est-à-dire que nous saurions d'avance quelle place doit avoir chaque genre de travail dans notre attention, et, plus tard, quelle part dans notre estime la qualité même et le fini des produits devraient leur mériter.

Pour une mission si haute, le jury central des récompenses, tout composé qu'il est de praticiens consommés dans les arts, de personnages éminens dans les sciences, et d'écrivains industriels habitués à déduire tout ce que contiennent les problèmes économiques, le jury n'a pas la force dont on le voudrait voir armé. Il n'a que les pouvoirs qui lui sont délégués; son rôle se borne presque à distribuer des médailles avec toute l'équité qui lui est permise dans les ténèbres épaissies autour de lui comme à plaisir, et à travers les piéges que lui tend l'égoïsme mercantile. Ce ne serait pas trop de toute la puissance du gouvernement, aidé du mécanisme administratif dont il dispose dans les provinces, pour voir clair dans les élémens d'une

exposition variée à l'infini, et pour estimer à sa juste valeur le perfectionnement manufacturier du pays, qui se résume dans le bon marché relatif.

Et puis, quand le gouvernement se serait éclairé lui-même, ou l'aurait été par l'intervention d'un jury, investi de toute l'autorité qui lui manque aujourd'hui, ne serait-il pas convenable d'ordonner que la lumière se fasse aussi au profit du public? Cela nous ramène à stipuler que toutes les informations requises aient lieu avant l'ouverture de l'exposition générale, qui deviendrait ainsi, avec beaucoup plus de logique, le couronnement, et non pas le début de ce grave examen de conscience appliqué à l'industrie. De cette façon, l'on ne verrait pas ce que l'on voit actuellement, des produits ridicules se glisser au grand jour d'une publicité payée par l'état, sans avoir été judicieusement examinés, et sauf à être déclarés indignes et conspués après leur intrusion téméraire. Il ne résulte pas de notre système que toutes les palmes à décerner seraient d'avance connues, et leur répartition irrévocablement décidée avant l'apparition simultanée des produits dans les galeries publiques. La foule des visiteurs sans titre et sans mission trouverait bien moyen, par les organes de la presse, et même sans autre organe que le murmure quotidien de ses éloges ou de ses censures, de faire pénétrer l'influence de son opinion toute-puissante dans les jugemens déjà ébauchés par le jury. Seulement, le simple fait de l'admission resterait toujours un honneur qui n'aurait pas été prodigué au hasard.

Par quel procédé d'information préalable le gouvernement préparerait-il les voies à une exposition raisonnable, utile, pouvant servir de type mémorable et de colonne milliaire dans l'histoire progressive des arts? On peut lui recommander l'idée de ces experts spéciaux, nommés par les administrations locales, et dont il est parlé dans les instructions de 1801. En fouillant dans les circulaires de cette époque, et compulsant les procès-verbaux des jurys particuliers d'admission pour chaque localité, il découvrirait probablement les directions bonnes à suivre, les écueils à éviter, les obstacles insurmontables. Il dépendrait de lui d'ajouter à ses ressources d'exploration l'enquête parmi les fabricans eux-mêmes, l'enquête qui n'était pas en faveur vers 1801, mais dont il n'est pas possible de nier aujourd'hui l'influence toujours croissante, et qu'on fera bien d'employer quelquefois avec discrétion.

Ne nous laissons pas alarmer par le peu de succès de l'enquête commerciale ouverte, en 1834, par M. Tanneguy Duchâtel. Il s'agis-

sait alors d'une enquête générale; celle que nous conseillons serait partielle, disséminée dans quatre-vingt-six départemens, et peut-être subdivisée, en outre, dans quelques arrondissemens d'active production, tels que Saint-Étienne, Tarare, Saint-Quentin, Mulhouse, Elbeuf, Louviers, Bolbec, etc. L'enquête de 1834, hasardeuse comme un coup d'essai, s'annonçait résolument comme ayant pour but la réforme des tarifs, et la vérité nous force de convenir que les résultats ont été bien contraires au but qu'elle se proposait. Mais, malgré tant d'intérêts commerciaux ligués contre le jeune ministre d'alors, et qui accomplissaient journellement devant lui cet oracle rendu, dans un autre ordre d'idées, par l'aïeul des doctrinaires : « Ne les interrogez pas, car ils vous mentiraient! » malgré les réticences, les contradictions, les menaces qui jetaient la confusion dans ces interrogatoires, que de révélations franches, libérales, ont été arrachées à la loyauté de quelques hommes! Noble contraste avec l'égoïsme du plus grand nombre! Il en serait de même, à plus forte raison, dans une enquête qui ne se proposerait pas le but direct de la révision des tarifs, et qui, s'exerçant isolément sur tous les points du territoire, laisserait dormir cette arrière-pensée générale.

Si l'enquête, même réduite à ces proportions, semblait devoir exciter encore une assez vive agitation dans le pays, rien ne dit qu'on serait forcé de la renouveler, ainsi que l'exposition, tous les cinq ans? Pourquoi ne déclarerait-on pas l'exposition septennale, ou même décennale, en rétablissant, au moins pour l'industrie, cette institution des prix décennaux de l'empire, dont nos devanciers peuvent nous dire quelle était la valeur à leurs yeux!

Je reviens à l'exposition de 1839, mais à contre-cœur, et trop assuré de n'y avoir rencontré que bien peu d'indications positives, irrécusables, dignes d'une confiance absolue et de l'attention d'un observateur réfléchi. Quand on ne permet pas à son approbation de s'égarer à l'aventure, où peut-on la fixer dans ce dédale inextricable?

Cependant on aperçoit çà et là de rares fabricans qui auraient le droit d'être distingués par la nouveauté ou la perfection de leurs produits, et par la désignation de leurs prix réels, sans aucune restriction mentale. Nous voudrions avoir le courage et le temps d'extraire leurs noms de ce pêle-mêle d'objets bizarres, fantastiques, stérilement splendides, dont le voisinage les étouffe.

On devra remarquer, par exemple, un modeste étalage qui s'est contenté d'envahir deux pieds et demi de largeur, au bas bout de la galerie des tissus où se pavanent les cachemires français dans leur

gloire; je veux parler de l'étalage de M. Eugène Griollet, filateur de laine, qui expose un certain nombre de fuseaux avec leur laine filée à divers degrés de finesse. Ce n'est pas le mérite de ces filés que le public peut apprécier, car ils sont sous verre, on ne fait que remarquer la ténuité de fils, et il faut s'en rapporter pour le reste à la juste renommée de l'habile fabricant; mais au-dessous, et en dehors de cette cage vitrée, il abandonne, à qui veut la voir et la toucher, une belle couverture de laine grise, longueur environ deux mètres trente centimètres, et largeur un mètre et demi; poids, environ trois kilogrammes. Il en indique le prix, 15 francs; et, afin qu'on ne suppose pas que c'est là un prix arrangé pour la circonstance, car tout le monde n'est pas obligé de savoir que M. Griollet n'a plus rien à demander aux distributeurs de médailles, qu'il est hors de concours, comme membre du jury central des récompenses, et qu'il est entré récemment dans le conseil général des manufactures, il ajoute ces mots que l'on voudrait pouvoir lire au dessous des plus somptueuses fantaisies de l'exposition : — *S'adresser, pour une ou plusieurs, rue..... n°.....* — Ainsi voilà l'ouvrier de Paris averti, dès le premier jour de l'exposition, qu'il aura deux mois pour économiser *quinze* francs et s'approvisionner d'une chaude couverture d'hiver.

D'autres exposans annonçent des progrès, en fait de bon marché ou d'invention, qui seraient méritoires, s'ils étaient prouvés; mais leur contrôle n'est pas aussi facile au public qu'il l'est pour le simple produit cité tout à l'heure. A chaque pas, on est arrêté par la même lacune, le défaut d'une information authentique et rigoureuse, qui ait vérifié l'application en grand des chiffres ou des faits allégués à propos de quelques échantillons choisis. Voici des exemples :

Un ingénieur civil, déjà connu d'ailleurs par la création d'appareils propres aux usines à sucre, expose une petite fiole contenant de *l'eau douce, provenant d'eau de mer, potable dès son extraction, et obtenue par des procédés nouveaux*. Quels sont ces procédés? Sont-ils applicables sur une grande échelle, à bord des navires eux-mêmes, en cours de navigation? L'eau, obtenue avec toutes ces conditions de rigueur, serait-elle d'aussi bonne qualité qu'on l'assure? Toutes questions qui demandent à être résolues, et qui, ne l'ayant pas été par des épreuves antérieures et officielles telles que nous les recommandons pour toute chose, font que l'on passe avec indifférence à côté de ce prodige. Et pourtant il s'agit là d'une découverte long-temps cherchée vainement, qui, si elle était enfin avérée, compterait au nombre des plus grandes et des plus utiles; nous la tenons

d'avance pour supérieure au miracle des noces de Cana. Au surplus, le même inventeur présente de la viande de bœuf conservée depuis dix-sept et dix-neuf ans.

En un autre endroit sont exposés, par MM. Renodier père et fils, de Saint-Étienne, d'humbles couteaux, connus vulgairement sous le nom d'*eustaches*, et cotés à 3 cent. et demi, à 3 cent. trois quart, à 4, à 6 et demi, à 7 cent. la pièce, suivant le luxe de la monture. De plus, un couteau de table à manche noir, orné sur chaque côté de trois viroles de laiton qu'on dirait d'argent, pour 5 cent.; et un couteau de poche, à manche de corne, qui ne vous coûtera que 14 cent. Enfin, l'on vous offre, pour 18 cent., un couteau espagnol à manche de bois noirci, façon *eustache*, et aussi long, aussi large, ma foi! que le poignard d'un officier de marine. Il est écrit au bas d'une pancarte : « Les lames sont en acier. » C'est bien; mais nous aurions voulu qu'avant de présenter ces chefs-d'œuvre du bon marché à l'admiration universelle, l'enquête eût éclairci trois points : 1° Si les lames sont en acier, et quel acier; 2° si, pour les prix indiqués, dont personne ne doute, on trouverait constamment en fabrique des articles aussi bien travaillés et finis, et d'aussi belle apparence, que ceux de l'exposition; en un mot, si l'échantillon ne flatte pas la fabrication courante; 3° si ces prix sont ceux de la consommation au détail, ou de la vente en gros aux marchands intermédiaires entre le producteur et le consommateur. Or, on sait que les prix dont la cote est exigible dans une exposition publique ont toujours été ceux qui se réfèrent à la vente au détail, article par article. Il eût été bien d'avoir réponse toute prête à ces questions, qu'on ne s'avise de faire, du reste, que pour des objets qui intéressent vivement, ce qui est déjà un hommage aux estimables manufacturiers de Saint-Étienne.

Deux tapis, dits *tapis médaillons*, en soie brochée, tous deux semblables par le tracé du dessin, et diversifiés seulement par les couleurs, tous deux de même grandeur, onze pieds sur quinze, ont été faits en quatre jours, d'après l'affirmation de l'exposant, l'un par un homme et deux enfans, l'autre par un homme seul, plus grand travailleur que son camarade, apparemment? Il s'en suit que le prix de ce genre de tapis ne dépend guère que de la valeur de la matière première. En résumé, quel est ce prix? L'exposant ne l'a point écrit sur ses *tapis médaillons*. Si l'admission était précédée d'une enquête, on le saurait, et, de plus, on ne conserverait aucun doute sur le temps nécessaire à une fabrication courante, sans tours de force.

En industrie on ne peut pas dire : « Le temps ne fait rien à l'affaire. » Mais un jury d'admission, dans l'organisation nouvelle que nous appelons de tous nos vœux, se rendrait compte du temps employé, ferait travailler devant lui dans sa localité, et si le prodige était déjà réalisé avant son arrivée, il dirait comme cet amateur d'éclipses : « On me fera bien le plaisir de recommencer pour moi. »

Il serait fastidieux d'énumérer tous les industriels admis dans les galeries des Champs-Élysées, avec le sauf-conduit d'une assertion non vérifiée, à laquelle toutefois la présence d'un produit quelconque semble donner gain de cause : c'est une pièce à l'appui, sans certificat d'origine.

D'après cela, comment blâmerions-nous d'ingénieux spéculateurs, qui ont fait de l'exposition ce qu'il est tout simple d'en faire; un bazar, le plus fréquenté de tous, pour la mise en montre de leurs produits, et cela avec location gratuite pendant trois mois; le carrefour le plus commode pour s'embusquer à l'encontre des promeneurs et leur faire accepter des cartes, des adresses, des prospectus, bon gré mal gré; en un mot, un supplément aux annonces qu'en d'autres temps on porte au *Journal des Débats*.

Tel marchand de tapis, qui n'a jamais peut-être fabriqué un chausson de lisière, fait des commandes à quatre ou cinq manufactures et les expose sous son nom qui passe en première ligne; mais il réserve une modeste place pour les noms des fabricans avec lesquels il a traité, et il faut lui en savoir gré, car ces tapis sont à lui, il les a payés, il en est le maître, et il expose!

Tout ce que j'ai vu depuis plus de vingt jours, dans ce grand goût de charlatanisme que ne dédaignent pas les plus renommés industriels, m'a pénétré d'une profonde indulgence pour tous les brimborions ridicules qui ont tant fâché le journalisme quotidien, et ont été déclarés par lui incompatibles avec la dignité de l'exposition! Moi, je n'éprouve aucune colère contre les corsets, je m'habitue aux cols de chemise, je reste calme enfin devant l'invasion de tant de perruques blondes, blanches, grisonnantes, brunes, rousses et même chauves, car il y a des perruques qui consentent à paraître chauves : *ô altitudo!* profondeur de dissimulation!

Je ne m'étonne pas qu'on ait admis ces bustes de coiffeurs que vous savez, qui tournent lentement sur eux-mêmes pour attrouper les passans ébahis sur les trottoirs et entraver la voie publique. L'auteur d'un de ces bustes, M. Assuérus, a été couronné d'un plein

succès, dit-il, de l'avis d'un grand nombre d'artistes, dans son imitation de la nature, tant sous le rapport des tons de carnation *que sous celui de l'implantation des cheveux avec raie de chair.*

Pourtant je préfère ce fabricateur d'instrumens de pêche, cet amateur de la pêche à la ligne, plus amateur cent fois que manufacturier, qui ne s'est mis à fabriquer pour le public qu'après avoir acquis *son expérience de l'art de la pêche dans les quatre parties du monde qu'il a parcourues.* J'aime surtout sa *mécanique à prendre le poisson seul* (comprenez-vous?), à laquelle est joint un *petit carillon avertisseur, par lequel le poisson victime sonne lui-même sa défaite.*

Dans un prochain article nous parlerons sérieusement, mais brièvement, de quelques produits, choisis dans le nombre assez grand de ceux qui, malgré le vice inhérent au système de l'exposition, contribuent à la relever, et honorent l'industrie française aux yeux de l'étranger.

VICTOR CHARLIER.

Critique Littéraire.

Œuvres complètes de Rutebeuf.[1]

Le trouvère Rutebeuf, peu connu ou mal apprécié jusqu'ici, appartient, par ses habitudes et ses inspirations, à cette classe de poètes qu'on pourrait, avec quelque raison, nommer les truands littéraires du XIIIe siècle. C'est le même cynisme, la même dévotion, la même pauvreté. Comme les cordeliers, ses ennemis, Rutebeuf courait le monde, avec la sébile et la besace, chantant aux noces et aux tournois, et implorant de la charité des bonnes gens le denier de l'aumône. Mais le poète, moins heureux que les moines, n'avait que trop souvent occasion d'accuser l'avarice des chevaliers ou des comtes, ruinés par la croisade, et peu s'en faut qu'il n'ait été réduit à faire danser des ours au milieu des rues. Tristement préoccupé du pain de chaque jour, Rutebeuf raconte avec une naïveté singulière les misères qui usaient sa vie. « Je n'ai pas, dit-il, deux bûches de chêne dans mon foyer. Tous mes pots sont cassés. Je tousse de froid, je bâille de faim. Je me couche dans un lit sans paille, et quand mes amis me demandent où je demeure, je me garde bien de le dire. L'argent est de jour en jour plus rare. Ceux qui se plaisaient aux histoires des anciens temps sont allés mourir outre-mer, et nous qui restons au royaume de France, nous avons grand' peine à payer le terme et la nourrice de nos enfans. » Ces plaintes, du reste, sont familières aux poètes du XIIIe siècle. Colin Muset, le jongleur, n'était ni plus heureux, ni plus résigné, et, comme Rutebeuf, il trace de sa vie affamée un bizarre tableau. « Merci de votre compagnie, » lui disait sa femme lorsqu'il rentrait la besace vide et affaissée sur le dos. Puis c'étaient des reproches sans mesure, d'invincibles froideurs. Mais quand la quête avait été bonne, la femme quittait vite sa quenouille, sautait au cou de son mari, et courait chercher deux poulets qu'on mangeait à la sauce à l'ail. Cette misère avait cependant d'autres causes encore que la *vilenie* des seigneurs ou l'indifférence des manans pour les chansons et les belles histoires. Précurseur de Villon et des héros de Rabelais, Rutebeuf aimait, comme il le dit en son trivial langage, à *engressier sa pance;* il aimait surtout les plats abondans, bien saturés de poivre fort, et plus d'une

(1) Publiées par M. Achille Jubinal, 2 vol. in-8°, 1839, chez Pannier, rue de Seine, 23.

fois il perdit au jeu de dés son cheval, ses livres et sa cotte; car il cherchait à se consoler par le désordre des chagrins de son ménage. Sa femme était laide, vieille et maigre. La peine était née de cette union, et le poète se prit souvent à maudire ses enfans, qui pleuraient toujours lorsqu'il voulait chanter. A ces douloureuses préoccupations se joignit bientôt le mal physique. Rutebeuf perdit un œil, et il adressa à cet œil tant regretté, et qui était le mieux voyant, une complainte singulièrement triste et naïve, *la Complainte l'œul Rustebeuf*. S'il devient aveugle, quelle main le guidera dans ses quêtes? Ses protecteurs sont morts. Le comte de Poitiers, si charitable, qui donnait aux pauvres huit cents livres tournois, le lundi de la semaine sainte, et pratiquait toutes les vertus chrétiennes de saint Louis, le comte de Poitiers n'est plus. Les rares amis du trouvère ont oublié vite le chemin de sa maison, dit-il comme Ovide, quand ils ont vu la misère assise sur le seuil, et le vent de l'adversité, qui soufflait devant sa porte, a glace tous les cœurs. Que faire alors? Pleurer les souillures du passé, chanter les saints, et se réfugier en Dieu; car celui qui aime Dieu ne craint ni la maladie, ni la mort. Ces retours à la foi qui console sont fréquens dans les poésies de Rutebeuf. Riche et puissant, il eût, pour faire pénitence, fondé des couvens et doté des églises; mais, pauvre et poète, il cherche, à défaut de pieuses largesses, à s'acquitter envers le ciel par de saintes inspirations.

Ainsi tout se mêle et se confond dans les chants comme dans la vie du trouvère : soucis du foyer domestique, désordre et repentir, haine ardente du clergé, respect des choses saintes, contes obscènes, flatteries prodiguées aux seigneurs, sarcasmes et prières. Rutebeuf garde encore en lui quelques mystiques rayons de la poésie du XIIe siècle, mais affaiblis déjà et voilés en bien des points sous les traditions des Vaudois. L'impatience du pouvoir temporel de l'église se traduit dans ses strophes en attaques brutales contre les moines qui prêchent la paix, quoique vivant en éternelles disputes, et qui dépouillent les familles de la succession légitime, en montrant aux mourans le diable et l'enfer, hypocrites souillés de tous les vices, blancs au dehors, noirs au dedans, qui devraient porter, bien serrés au cou, les cordons qui pendent à leur ceinture. Les plaies de l'église et du monde sont larges et profondes. On oublie ceux qui sont en terre sainte. Chevaliers, bourgeois et prélats, donnent à peine aux choses du ciel un jour de chaque mois, et le temps n'est plus où les pauvres auraient engagé volontiers leur part de paradis pour acheter une lance et une dague et courir chez les Sarrasins. Bien qu'il pousse encore avec une sorte de foi le cri de guerre des croisades, Rutebeuf a cependant perdu, pour sa part, l'enthousiasme des expéditions lointaines; et, s'il montre les joies du ciel comme prix du voyage, il sait aussi compter tous les dangers de la route.

Les allusions aux évènemens contemporains sont vives et fréquentes dans ce livre. Les querelles de l'Université et de Guillaume de Saint-Amour occupent le poète, comme elles occupaient son siècle tout entier. Le pape Alexandre, qui persécute les docteurs, n'est guère plus ménagé que le roi de

France, qui obéit lâchement aux bulles de Rome, bien qu'il soit maître chez lui. Rutebeuf déploie même à ce propos une ardeur de gallicanisme et de réforme qui dépasse de bien loin les plus incisives hardiesses de Clémangis. Le couvent, avec ses scandales hypocrites et cachés, ses vices qui ne font pas irruption au dehors, est attaqué plus rudement encore que la cour de Rome, dont l'ambition du moins se révèle au grand jour. Rutebeuf, dans ses fabliaux, fait agir et parler des moines perdus, qui n'usent du ministère saint que pour tromper et corrompre. Ainsi, dans la pièce de *Frère Denise* (sorte de proverbe qu'on pourrait nommer, de son premier vers même, *l'habit ne fait pas l'ermite*), un cordelier, père Simon, après avoir séduit une jeune femme, lui fait prendre l'habit de Saint-François, et la conduit dans son couvent. Chacun est édifié de la candeur de frère Denise; c'est le nom de la femme. Sa voix est si douce, elle a si bonne grace à faire la quête, qu'elle rentre toujours le bissac bien garni. Aussi l'envoie-t-on quêter souvent, et le père Simon ne manque jamais de l'accompagner dans ses courses. Un jour ils se présentent ensemble dans un château; mais à peine frère Denise a-t-il prononcé quelques mots, que la châtelaine reconnaît son sexe, et lui dit : « Mon frère, je voudrais bien me confesser à vous. » Grand embarras de frère Denise et du père Simon. La dame insiste. On passe dans une chambre voisine. Frère Denise se voit reconnue, avoue son sexe, sa faute et ses malheurs. La dame alors, qui sait compatir aux tendres faiblesses, excuse la pauvre jeune fille, la console, et garde toute sa colère pour le frère Simon; car elle ne pardonne pas aux séducteurs, surtout quand ils portent l'habit de Saint-François. Ah! papelard, lui dit-elle, vous défendez aux bonnes gens les déduits des ménestrels et vous perdez les femmes; votre patron faisait-il ainsi? On aurait bien raison de vous étrangler par le cou. Le frère Simon ne sait que répondre, et la dame, qui lui fait la leçon sévère, donne un libre cours à sa haine contre les moines, leur licence et leur hypocrisie.

Le Testament de l'âne est une allégorie plus mordante encore; *la dame qui fit trois fois le tour du moustier, la femme du chevalier et le sacristain* font déjà présager, mais avec plus de cynisme et moins de verve, et surtout avec une fastidieuse diffusion de détails, Boccace et La Fontaine. Dans ces pièces licencieuses, l'impiété se mêle souvent à la satire. La Vierge y joue un rôle que le roi des ribauds n'eût pas toujours avoué; et par un bizarre contraste, tandis qu'on punissait par le fer rouge toute parole contraire à *l'honneur de la benoîte mère de Dieu*, ces blasphèmes rimés étaient répétés aux fidèles dans les assemblées pieuses, les fêtes solennelles, et toujours accueillis avec applaudissemens. Rutebeuf pourtant était dévot, surtout au culte de la Vierge. Comme Robert Wace, Guyon de Sardière et Gauthier de Coinsy, il mit en strophes l'*Ave Maria* et les miracles de Notre-Dame, et comme eux il prodigue à la mère de Dieu toutes les fleurs, tous les parfums de la plus fraîche poésie. Marie, c'est le vitrail éblouissant qu'un rayon de soleil a traversé sans le ternir; c'est la branche d'églantier, sur laquelle s'est posé le Sauveur; c'est cette étoile qui va bientôt se lever pour Dante aux plus pures

régions du ciel. Mais Rutebeuf ne se soutient qu'avec peine dans cette sphère virginale. Le trouvère sceptique, le ribaud joueur de dés qui sait par expérience tous les vices et toutes les misères de son temps, reprend vite ses allures cyniques et brisées. Il tentera bien encore çà et là, comme le poète florentin, de s'élever par la vision au paradis lumineux, ou d'explorer les cercles de l'abîme. Mais ce ne sera pour lui qu'une simple occasion de satire. Dans le *Miracle de Théophilus*, dans cette légende célèbre, rêvée aux premiers jours de l'église par Eutychien, et transmise au XIIIe siècle par Siméon le Métaphraste et la nonne inspirée de Gandersheim, la Vierge intervient encore, avec son auréole de grace et de charité, pour pardonner et pour bénir; mais le poète lui prête parfois sans scrupule des paroles fort peu mesurées; on croirait entendre ce dialogue du mystère de sainte Geneviève, où la pieuse bergère, se querellant avec une de ses compagnes, lui adresse ce trivial reproche :

Au jardin Gauthier Chantelou,
Vous souffrîtes que son berchier
Vous déflourast sous un péchier.

Rutebeuf, du reste, s'entend mieux à faire parler les charlatans que les saints. La place publique sied plus au talent du *cottereau* que le monde invisible; et *le dit de l'erberie* est un curieux et quelquefois spirituel pastiche, moitié en prose, moitié en vers, des annonces de carrefour. Un médecin qui a parcouru l'Espagne, la Brie et les Ardennes, qui sait toutes les merveilles des royaumes du prêtre Jean, et les vertus cachées des pierres, débite au public assemblé force remèdes et quolibets. Approchez, dit-il, pauvres et riches! bien des gens n'ont pas cinq livres dans leur bourse? Qu'importe! je ne vends pas ma marchandise, je la donne. Souffrez-vous? prenez un peu de cette herbe. Sa force est telle, qu'en en plaçant sur la langue d'un bœuf, gros comme un pois, on le tuerait du coup; faites-la infuser dans de bon vin blanc, ajoutez-y cinq feuilles de sauge et dix feuilles de plantain, buvez pendant treize jours chaque matin cette infusion salutaire, et je vous promets prompte guérison. A la bizarrerie des drogues, à l'incohérence de leurs combinaisons, à la dégoûtante turpitude de certains détails, il est facile de voir que Rutebeuf veut tenter à sa manière, à l'égard des médecins de son temps, et dans une langue imparfaite comme leur science, ce que Molière accomplira contre eux quatre siècles plus tard.

M. Jubinal a donné beaucoup de soins à cette louable et curieuse publication que le savant helléniste M. de Sinner a enrichie d'un texte grec du miracle de Théophilus. Mais l'éditeur nous paraît avoir exagéré la valeur esthétique du trouvère. Rutebeuf, comme la plupart des poètes de la langue d'Oil, représente avant tout cet esprit d'opposition, cette impatience inquiète du pouvoir spirituel et de toute inégalité sociale qui se trahit au XIIIe siècle par des luttes sans cesse renaissantes entre les municipalités et l'église, par un besoin plus senti de garanties individuelles, quelquefois même par la

violence de l'émeute; mais hors de là, et à part quelques curieux détails de mœurs, Rutebeuf, au seul point de vue de l'art, n'est qu'un rimeur sans élévation qui méconnaît, comme presque tous les trouvères contemporains, les éternelles sources de la poésie. Nous engageons donc M. Jubinal à se défier de cette admiration trop vite prodiguée à des œuvres incomplètes et barbares. Nous l'engageons aussi, tout en appréciant l'exactitude de ses recherches, à se défier de cette prodigalité d'annotations faciles, qui ne saurait constituer la science, et qui indique seulement une habitude exercée des index et des tables alphabétiques.

Le Roman de Brut,

PAR WACE (1).

Ce roman fut écrit en l'année 1155, à la cour d'Angleterre. L'auteur, né dans l'île de Jersey, avait été conduit jeune à Caen, et son origine, sa vie tout entière, dirigèrent ses instincts poétiques vers l'étude de l'histoire anglo-normande. Wace recueillit, pour les traduire, en chroniques rimées, les traditions celtiques et bretonnes, traditions multiples, bizarrement accouplées et qui se divisent, ainsi que l'a démontré dans la *Revue des Deux Mondes* M. Fauriel, en deux séries distinctes, l'une se composant de la poésie des bardes, des triades, depuis le VIe siècle jusqu'au XIIe; l'autre consistant en épopées qui embrassent toute l'histoire de la Grande-Bretagne depuis ses sources les plus éloignées jusqu'aux temps voisins du règne de Henri II. C'est à cette seconde série qu'est emprunté le sujet de *Brut*, œuvre bizarre, où se confondent, comme dans tous les poèmes du même genre, les mythes païens, les courses aventureuses des barbares, les souvenirs du christianisme et la chevalerie. Les personnages de ce roman appartiennent au cycle de la Table-Ronde, à la famille du roi Arthur. Au début de son poème, début fort simple et qui n'a rien des solennelles formules de l'épopée, le trouvère annonce qu'il va remonter de règne en règne jusqu'aux premiers monarques de l'Angleterre, et retracer l'histoire des peuples primitifs de cette île, que les Gallois nommaient *la ceinture de la mer, l'île de miel*. Les traditions des temps héroïques de l'antiquité, la Grèce d'abord, et plus tard Rome et l'Italie, dominent, dans le poème du chanoine anglo-normand, toutes les traditions du nord. Les mythes antiques se sauvent, par leur poésie, de la barbarie du moyen-âge, comme le droit romain par sa haute raison. Brut, ou Brutus, le héros du roman, le fondateur de Londres, selon Robert Wace, était l'arrière-petit-fils d'Énée. Forcé de quitter le Latium, il court la mer pour chercher une nouvelle patrie, et aborde en Angleterre avec une colonie de Troyens. Les souvenirs de l'antiquité sont partout présens au début du poème. Le dogme de la fatalité y reparaît dans son inflexible rigueur, et Brut proscrit pour avoir causé par sa naissance la mort de sa mère, et tué, sans le savoir, son père d'un coup de

(1) Publié par M. Le Roux de Lincy. Rouen, chez Édouard Frère, 2 vol. in-8°, 1838.

flèche, c'est OEdipe expiant par une vie errante des crimes involontaires, même avant de les avoir commis. La lignée de Brut règne sur l'Angleterre; ses fils se battent entre eux, courent à la conquête des royaumes lointains, et se montrent, du reste, constamment fidèles aux habitudes les plus barbares. César paraît à son tour sur la scène. Le héros romain, en vrai chevalier du moyen-âge, court volontiers au-devant des périlleuses rencontres; il aime les combats corps à corps, et brise plus d'une épée sur les boucliers des chefs bretons. L'invasion des missionnaires chrétiens suit de près l'invasion des armées romaines. La foi nouvelle, annoncée dans les prophéties des devins, a bientôt des croyans. L'Église bretonne est fondée sur le modèle des églises continentales. Mais Wace, toujours peu soucieux de la vérité historique, transforme les apôtres de l'Angleterre et ses premiers évêques en abbés du XIIe siècle, riches et bien dotés de rentes féodales. Le poète, après avoir suivi dans tous leurs détails les diverses phases de la résistance et de la conquête, raconte comment Sévère fit bâtir *un fossé et un palis* qui allait d'une mer à l'autre pour s'opposer aux invasions des Pictes, et comment les Romains quittèrent la Grande-Bretagne, attendu qu'il en coûtait trop cher pour aller et venir de Londres en Italie. Les Saxons succèdent aux Romains. Wace n'a plus à raconter que d'impitoyables ravages, des traités sans foi, des repas où les filles des rois versent elles-mêmes à boire aux étrangers et les embrassent en leur présentant la coupe. Le massacre des onze mille vierges, les expéditions des pirates du nord, se mêlent et se confondent avec le récit des enchantemens de Merlin. Le puissant sorcier, *l'homme né sans père*, l'enfant mystérieux d'un démon incube, fait mouvoir d'un mot les pierres gigantesques des plaines de Salysbury qu'une armée tout entière ne pouvait ébranler. Il prédit la naissance, les exploits d'Arthur, et ce roi des preux justifie en tous points ses prophéties inspirées. Armé de son épée *escalibur*, de son bouclier, où est peinte l'image de la Vierge, Arthur disperse les Saxons, et arrive rapidement par son courage et sa piété au plus haut degré de puissance. Il bâtit des églises, dote des monastères, et fonde cet ordre fameux de la *Table-Ronde*, à laquelle devaient s'asseoir, au moins une fois dans leur vie, tous les chevaliers de l'Europe. Les Romains rassemblent vainement, pour le détrôner, les troupes de la Grèce, de la Turquie et de l'Afrique, au nombre de cinq cent quatre-vingt mille hommes. Arthur, à la tête des Bretons, des Islandais, des habitans des îles Orcades et des hommes du Poitou, de la Flandre et de Boulogne, remporte une victoire éclatante. Il va combattre ensuite au mont Saint-Michel, le géant Dinabuc, et cette nouvelle et périlleuse expédition est encore pour lui une nouvelle occasion de gloire. Mais de si longues prospérités devaient enfin rencontrer leur terme. Pendant l'absence d'Arthur, Genièvre, sa femme, l'avait oublié pour un autre. Mordret, le séducteur, s'était même emparé de la couronne d'Angleterre. Arthur, irrité de cette félonie, rassemble une armée pour la punir. Mordret, de son côté, appelle à son secours Childric, roi des Saxons. Les deux partis se rencontrent auprès de Cambelan dans la Cornouaille; Mordret est vaincu; mais Arthur, mortellement blessé, disparaît sans qu'il soit possible de re-

trouver ses traces. Suivant une tradition long-temps admise, Wace assure qu'il fut porté dans l'île d'Avalon où la fée Mourgue et ses sœurs pansèrent ses blessures, et qu'un jour il reparaîtra dans le monde pour y courir encore les aventures des batailles.

Wace fixe l'enlèvement d'Arthur par les fées à l'an 642 avant Jésus-Christ, ce qui ne l'empêche pas, quelques années plus tard, de faire arriver saint Augustin en Angleterre. Le pieux évêque rétablit le culte catholique menacé par Pélage, et signale par un grand miracle la toute-puissance qu'il a reçue de Dieu. Les habitans de Dorcestre l'avaient grossièrement insulté en attachant à sa robe des queues de poissons, et le saint, pour les punir, les condamne, ainsi que leurs descendans, à porter une queue. C'est là un des plus saillans épisodes du roman; il appartient entièrement à Wace, et donne la juste mesure de sa puissance d'invention poétique. Mais saint Augustin est vite oublié pour Cadwallan, que son neveu, dans un temps de famine, nourrissait de sa propre chair; et le trouvère, après avoir raconté les grandes misères du pays sous les derniers rois bretons, termine brusquement son poème en annonçant le triomphe définitif des Saxons et l'adoption par les vaincus de leur langage et de leurs mœurs.

L'histoire a-t-elle des lumières nouvelles, des enseignemens inattendus à demander à cette chronique? On ne doit, je pense, y recourir qu'avec une extrême réserve; car il me paraît difficile de dégager un fait positif, une date précise, dans ce mélange de mythes païens, de légendes saxonnes ou de traditions monastiques. Les principaux évènemens racontés par Wace se lient toujours, il est vrai, d'une manière plus ou moins directe aux souvenirs réels et incontestés de l'histoire d'Angleterre; mais toute vérité s'altère et se confond rapidement dans l'étroite imagination du trouvère. Wace croit aux géans, aux syrènes, aux pierres qu'on remue avec des mots, aux dragons rouges et blancs, à tous les monstres de l'enfer antique ou de l'enfer chrétien. Il prend cela pour de la poésie : je doute que ses lecteurs soient du même avis. Il met en scène des archevêques et des chanoines six cents ans avant la venue du Christ, et si le roman de *Brut* mérite d'être étudié par les curieux, c'est avant tout parce qu'il montre comment l'histoire était comprise au XIIe siècle. Wace ne paraît jamais soupçonner une cause ou une conséquence à tous les évènemens qu'il raconte. Il y a en lui absence complète de sympathie et d'intérêt pour les hommes, et sa pensée, dans son expression la plus élevée, ne va jamais au-delà du proverbe pratique et populaire. Au point de vue de l'histoire littéraire, le *Brut* a bien aussi quelque valeur. C'est l'un des types les plus bizarres de cette poésie chevaleresque, essentiellement française d'origine, qui fut, au moyen-âge, adoptée de l'Europe entière, poésie aventureuse, et qui devait inspirer tour à tour les ménestrels de l'Angleterre, les minnesingers de l'Allemagne, se substituer même en bien des lieux aux traditions nationales, mais que la France, qui l'avait créée, allait abandonner tout à l'heure, imparfaite et barbare, pour laisser à l'Italie, au Tasse et plus tard à l'Arioste, la gloire de l'élever à la grandeur durable de l'épopée.

C'est donc comme œuvre de linguistique que le roman de *Brut* doit surtout

prendre place, et les partisans de la philologie romane y pourront puiser d'utiles renseignemens. A ne considérer exclusivement cette composition singulière qu'en vue de la langue et de la grammaire, j'eusse préféré de beaucoup, sans doute, la publication d'un document en prose. L'idiome en serait nécessairement plus contenu, plus régulier; on y vérifierait plus à l'aise les règles indiquées par Raynouard. Néanmoins la date reculée de 1155 donne accès au *Brut* parmi les plus anciens monumens de notre langue. Sans pouvoir ajouter, je le crois, à l'engouement de quelques modernes pour les mauvaises compilations rimées des trouvères, la publication désintéressée de cette épopée chevaleresque est louable. Avec le roman de *Rou*, imprimé en 1827, par M. Pluquet, le *Brut* complète les principales œuvres qui nous restent de Wace. On trouvera la liste de celles qui sont encore inédites dans le livre de l'abbé de Larue, et dans les notices de M. de Lincy. Ce dernier éditeur a fait preuve de zèle, et a essayé, par d'estimables efforts d'érudition, d'entourer le *Brut* de tous les éclaircissemens désirables. La très complète et très exacte analyse qu'il a donnée du poème de Wace, sera d'autant plus utile qu'elle peut à la rigueur dispenser du texte, ce qui n'est pas un médiocre service rendu au lecteur. J'y aurais voulu seulement plus de netteté, plus d'ordre et de précision. Pourquoi ne pas marcher franchement au but, ne pas se dégager de ces détours sans fin, de ces explications superflues, de ces énumérations bibliographiques, qui embarrassent l'auteur comme le lecteur? Quant à la longue description des manuscrits, donnée par M. de Lincy, je n'y vois, malgré l'usage analogue adopté par quelques éditeurs, que l'abus exagéré de scrupules paléographiques qui sentent trop leur École des Chartes. Lorsqu'un livre mérite d'être imprimé, qu'importe que les manuscrits qui le contiennent aient quelques pouces de plus ou de moins, qu'ils se composent de cent ou de mille feuillets, qu'ils soient couverts en veau fauve ou en maroquin, qu'ils soient reliés avec le *Perceval* ou le *Lancelot?* C'est là de l'érudition minutieuse et puérile. Les notes de M. de Lincy attestent un long travail et des recherches consciencieuses qui méritent souvent éloge. J'engagerai cependant l'auteur à relire plus attentivement ses épreuves et à ne pas laisser des *lapsus calami*, comme un certain *eos habet secutus* (tome II, page 9), qui eût fait dresser les cheveux à Lhomond, et comme la date de 1303 assignée aux derniers temps du règne d'Édouard III (*Analyse*, page 40), ce qui ne rendrait guère possible la bataille de Crécy, où ce roi combattait, si j'ai bonne mémoire, en 1346. Je pourrais bien encore chercher querelle à M. de Lincy sur certaines ponctuations de son texte, sur l'orthographe et le sens de certaines expressions de Wace; mais il faut se garder de ce procédé méticuleux de détails, dont je reprochais tout à l'heure l'abus fatigant à nos modernes *publicateurs*. Le rôle d'éditeur, d'ailleurs, est assez pénible et méritoire, pour qu'il ait droit aux bienveillans encouragemens de la critique.

CH. L.

BULLETIN.

Le ministère actuel n'est pas seulement, comme on l'a dit, le résultat de l'émeute. Il est aussi le résultat des dernières élections, et, si nous pouvons nous servir de ce terme, l'expression de l'impossibilité où l'on s'est trouvé de former une majorité ministérielle. Il a donc fallu prendre les représentans de l'opinion publique dans tous les partis qui pouvaient prétendre à la direction des affaires, et leur adjoindre des membres du parti vaincu. Sans la déplorable journée du 12 mai, ce ministère aurait sans doute compté parmi ses membres les chefs de ces différens partis dans la chambre; mais les nuances eussent été les mêmes, car un ministère doctrinaire était aussi impossible qu'un ministère de la gauche, aussi impossible que la formation d'un cabinet pris dans les 221. C'est donc un ministère de concessions mutuelles que celui du 12 mai; et sa mission comme son but seraient complètement manqués, s'il n'était, au contraire, qu'un ministère d'exigences réciproques.

Nous ne doutons pas de l'union du cabinet. A la longue, on apprend à vivre unis, et quand l'expérience a tant de fois démontré que les cabinets périssent le plus souvent par les divisions intestines, la concorde s'établit malgré quelques divergences d'opinion. Mais il y a union et union, et si, par une fatale condescendance des uns envers les autres; si, par ménagement réciproque pour les faiblesses de ses membres, une administration devait affaiblir le pouvoir qui lui est confié, il vaudrait mieux mille fois qu'elle périt par la mésintelligence et les divisions intestines, que de se maintenir aux dépens de sa propre autorité. Ces réflexions nous sont suggérées non pas précisément par les actes encore peu nombreux du ministère, mais par la portée de sa conduite vis-à-vis de la chambre; et comme ce n'est encore là qu'une tendance, il n'y a rien d'hostile à en signaler les dangers.

Disons d'abord qu'il n'y a pas de petits dangers pour le ministère du 12 mai, composé de fractions de partis politiques privées de leurs chefs. On a beau médire depuis quelque temps du talent de la parole, on a beau même ne plus parler; les hommes qui possèdent au plus haut degré cette faculté de bien dire seront toujours les plus influens dans un gouvernement représentatif, et quelques fautes passagères ne les priveront pas long-temps de leur crédit. C'est pourquoi nous eussions voulu voir M. Guizot encore plus près du gouvernement qu'il n'est à cette heure, puisque son parti a un pied dans les affaires. C'est aussi ce qui nous a fait déplorer la faute que la majorité de la cham-

bre a commise en écartant M. Thiers de la présidence, honneur qui lui était bien du, s'il s'accorde à la droiture du caractère et à l'éminence du talent. On nous dira que M. Guizot est décidé à appuyer le gouvernement, et que, dans cette session, il se fera bénévolement l'orateur du ministère. Nous en félicitons le gouvernement, mais nous n'avons pas oublié que lors de la formation du cabinet du 15 avril, M. Guizot prit la même résolution, et que plus tard M. Thiers se déclara, sans enthousiasme, il est vrai, le défenseur de ce cabinet où il pensait trouver la pratique de ses principes. Ainsi fera sans doute M. Guizot, jusqu'au jour où il s'apercevra qu'on ne suit pas ses conseils, et si ce jour-là M. Thiers, qui paraît différer souvent d'avis avec M. Passy et M. Dufaure, se croit obligé de blâmer la marche du ministère, nous nous retrouverons en pleine coalition.

Il est parfaitement juste d'accorder au centre gauche l'influence qui lui revient dans une combinaison où il figure par quelques-uns de ses membres; mais puisque cette partie du cabinet est la plus attaquée par les journaux du tiers-parti et de la gauche, et qu'elle a apporté par conséquent peu de force au ministère, est-il bien habile d'adopter toutes ses idées, et de se plier aux formes qu'elle affecte et qu'elle veut transporter de l'opposition dans le gouvernement? Compte-t-on, par exemple, affermir l'autorité et la dignité du pouvoir par ces comptes-rendus, par ces méticuleux interrogatoires sur les moindres affaires, subis par les ministres dans les bureaux des chambres, et qui nous ont été révélés par les journaux? Les ministres doivent-ils oublier qu'ils représentent la couronne, et ne savent-ils pas que la majorité de la chambre applaudirait, si, bravant quelques petits orages, ils montraient la réserve et la fermeté qui conviennent en certaines circonstances? Nous ne parlons que sur des ouï-dire; mais, dans ce qui a été rapporté des dernières séances des bureaux, il nous semble que les ministres se sont mis plutôt au point de vue de leur situation de députés et de pairs de la dernière opposition, qu'en leur place de conseillers et de représentans du pouvoir royal.

Il y a eu déjà assez d'abdications, comme a dit M. Odilon Barrot. Les ministres du centre gauche sont des hommes de talent, leurs intentions sont parfaites, nous n'en doutons pas; mais il leur manque peut-être l'autorité d'une influence déjà ancienne et incontestée dans leur parti, pour avoir le courage de rejeter quelques faiblesses qui sont incompatibles avec le pouvoir. On s'est plaint, et nous nous sommes plaints nous-mêmes souvent, de l'énergie avec laquelle M. Thiers et M. Guizot ont attaqué le ministère du 15 avril; mais cette énergie, M. Guizot, ainsi que M. Thiers, savent l'employer au profit du pouvoir quand ils en sont dépositaires, et ni l'un ni l'autre n'approuveraient cette dépense de la dignité du gouvernement qui se fait dans les bureaux, ces mesquines explications, ces protestations et ces promesses qui semblent redoubler la défiance de ceux à qui elles sont prodiguées. Le ministère ne craint-il pas que cette condescendance par trop extrême, dont il a fait preuve à l'occasion des fonds secrets, ne devienne un antécédent consacré, et qu'on ne s'en fasse une arme contre lui dans l'examen de tous les chapitres du budget et de ses autres projets de loi? Les fonds secrets ne sont que l'occasion de ces en-

quêtes, et nous ne nous y arrêterons pas particulièrement; mais enfin ces fonds sont secrets ou non, et en pareil cas il y a quelque chose à supprimer, ou les fonds ou l'enquête.

Nous pensons que le gouvernement doit user de toute son influence, et non des fonds secrets, pour maintenir la presse, et particulièrement la presse des départemens, dans une ligne modérée. Il y a quelques années, la presse des départemens était toute républicaine ou légitimiste. On ne comptait que des *Gazettes* de province et des *Amis du Peuple* qui entretenaient soigneusement l'esprit de parti dans chaque localité. Des journaux modérés se sont établis depuis dans les départemens, et si le gouvernement a encouragé l'établissement de ces feuilles, le gouvernement a rendu au pays un service véritable. En traitant ces feuilles qui défendent l'ordre de feuilles subventionnées, l'opposition sait bien qu'elle les rend impuissantes, et qu'elle les arrête souvent dans la mission qu'elles se sont donnée. Nous pourrions citer un grand nombre de ces feuilles dont l'indépendance est parfaitement avérée, et qui sont rédigées par des écrivains que leur position ou la modération de leurs goûts met à l'abri de tout reproche de vénalité. Ont-ils trouvé, nous le demandons, dans le pouvoir actuel, les défenseurs qu'ils étaient en droit d'attendre, ne fût-ce qu'à titre de réciprocité? Est-ce que, par hasard, ceux qui plaident en faveur du respect de l'autorité et de l'ordre légal ne méritent pas la reconnaissance et les égards de tous les ministres, n'importe de quel parti sortent les ministres! Si les ministres n'avaient rien trouvé à répondre aux vagues accusations de vénalité lancées par l'opposition à toute la presse, quelle qu'elle soit, qui défend les principes éternels du gouvernement contre ceux qui veulent aveuglément la ruine de toute autorité, ce serait assurément une grande faiblesse et une grande faute. Ce serait un tribut payé à l'opposition par le ministère, et une sorte d'abandon de lui-même, que le pouvoir paierait cher un jour Autant vaudrait tout de suite user un ministère de quelque parti avancé, que de laisser le centre gauche courtiser la gauche, aux dépens du pouvoir qu'il a pris la mission, non pas seulement de maintenir, mais de fortifier.

En France, le gouvernement représentatif ne s'est pas établi dans un champ de l'Arcadie, mais dans un pays labouré par les immoralités de vingt révolutions successives. Toutes les affaires y sont cependant devenues publiques. Il n'est pas une administration où se fasse le moindre mouvement, la plus insignifiante promotion, sans que la presse n'en soit instruite, souvent avant que l'acte même ne soit consommé. Les agens du gouvernement eux-mêmes, plus imbus de ce principe de publicité que de leurs obligations, y obéissent trop souvent, et chaque année la chambre s'immisce de plus en plus dans le détail des affaires, et porte ses regards dans leurs moindres replis. Et tandis que le gouvernement est ainsi à jour, les factions s'organisent en secret; les associations républicaines, légitimistes et napoléoniennes se concertent dans l'ombre. Est-ce le moment de restreindre les moyens secrets qui restent au gouvernement pour combattre ces secrètes attaques, car c'est les restreindre que d'en vouloir préciser l'emploi. A notre avis, le ministère n'a qu'un moyen de maintenir dans leur ligne les feuilles qui plaident la cause de l'ordre, c'est

de les défendre dans les chambres contre les imputations dont elles sont l'objet; et quant aux crédits qui lui sont nécessaires pour déjouer les complots et surveiller les perturbateurs, il doit les obtenir de la confiance sans réserve de la chambre, ou se retirer. Subir les défiances de chaque bureau, et s'efforcer timidement de les dissiper, c'est affaiblir le pouvoir, et le diminuer de telle sorte que tous les crédits possibles ne pourraient le restaurer. Or, les ministres doivent défendre l'autorité qui est en leurs mains, non-seulement dans la rue, mais dans les chambres; et il ne suffit pas de dépenser les crédits avec honneur et conscience, il faut encore les demander avec dignité.

Nous ne voudrions pas qu'on pût se tromper à nos paroles. Il ne s'agit ni des fonds secrets, ni de la presse, qui, après tout, a les moyens de se défendre et de se faire respecter, même quand elle soutient le gouvernement; il s'agit d'une force qui se perd chaque jour davantage. Le grand mérite de Casimir Périer a été de n'avoir pas honte du pouvoir. Jusqu'au 13 mars, les ministres de juillet semblaient vouloir se faire pardonner à force de concessions. M. Guizot lui-même, pendant son ministère de l'intérieur, fléchissait chaque jour devant l'opposition radicale. Il semblait que l'autorité légale, instituée par la constitution, ne pût vivre désormais en France qu'en se dissimulant, en se faisant humble et petite. Voudrait-on nous faire revenir à ce triste temps signalé par tant de désordres, à ces déplorables idées? Nous croyons qu'il suffit de signaler cette tendance avant qu'elle se manifeste réellement, pour la faire cesser. En s'y livrant de plus en plus, au contraire, les membres du centre gauche qui figurent aux affaires, diminueraient la force du pouvoir sans lui apporter l'approbation du parti qu'ils prétendent représenter. Il est à souhaiter que le désir de se distinguer du reste du ministère, et de marquer entre les doctrinaires et les 221, ne les entraîne pas trop loin. En pareil cas, un ministère de la gauche serait préférable. Il diminuerait, il est vrai, le pouvoir, il l'affaiblirait; mais au moins il servirait d'exemple au pays, et amènerait bientôt une salutaire réaction. Au contraire, la présence d'une fraction du centre gauche aux affaires, quelques concessions qu'elle fasse aux idées de l'opposition, permettra toujours à la gauche de dire qu'on n'a pas essayé d'elle, et de demander qu'on la mette à l'essai.

S'il s'agissait de principes, on aurait mauvaise grace à en demander le sacrifice. Si le centre gauche, entré aux affaires, voulait l'abolition des lois de septembre, le suffrage universel ou la conversion immédiate de la rente, la nuance doctrinaire et la nuance des 221 se trouveraient forcées de lutter pour leurs principes, ou de céder. Mais il ne s'agit que de formes. Les formes sont importantes, il est vrai. Celles qu'on veut faire prédominer, iraient droit à donner à la chambre élective, non pas seulement la prépondérance absolue, mais le gouvernement de fait, et le gouvernement dans ses plus petits détails. A quoi serviraient alors des ministres? Il suffirait de nommer des commissaires dans chaque bureau de la chambre pour gérer les affaires. Nous n'admettons pas l'indépendance et la réalité du pouvoir royal, si ceux qui le représentent ne se réservent de ne pas obtempérer aux demandes qui blessent leur dignité. Encore une fois, nous n'assistions pas aux discussions des bureaux où

des explications ont été données par les ministres; mais si elles ont été telles qu'on les rapporte, nous ne saurions les approuver.

Nous ajouterons un mot tiré du même ordre d'idées. A notre avis, si les ministres veulent que l'on croie à leur indépendance du côté de la couronne, ils doivent montrer d'abord de l'indépendance et une fermeté digne en face de la chambre. On sait combien nous blâmons l'opposition qui s'est faite, qui se fait encore à présent, qui se fera toujours au nom de la réalité du gouvernement représentatif, et contre ce qu'on appelle l'influence personnelle. M. Dufaure sortant il y a quelques jours du conseil, disait hautement que le roi est l'homme le plus capable et le plus constitutionnel qu'il ait connu. Ce témoignage serait encore plus éclatant, si les ministres entrés pour la première fois au pouvoir le portaient à la chambre, en montrant que là comme au conseil, ils connaissent toute l'étendue et toute la rigueur de leurs droits. Il ne suffit pas d'être indépendant au conseil : il faut encore ne pas faiblir dans les bureaux, car un député de l'opposition qui voit un cabinet fléchir devant la crainte de sa censure, peut bien se croire en droit de penser qu'on est très porté à céder ailleurs. Le ministère du 13 mars et celui du 11 octobre ont conquis une majorité en défendant les prérogatives du pouvoir dans la chambre, et en donnant eux-mêmes la direction au lieu de la recevoir. Nous n'avons pas oublié non plus que les adversaires du ministère du 15 avril l'accusaient surtout d'être un *petit* ministère, en ce qu'il subissait les volontés de la chambre, au lieu de faire prévaloir les siennes; cependant jamais le ministère du 15 avril n'a transigé avec les formes qui doivent accompagner un vote de confiance. En pareil cas, on discute les principes généraux d'un ministère, sa politique intérieure et extérieure, on le renverse ou on le maintient; mais lui faire subir des examens de conscience, et des défiances en quelque sorte personnelles, c'est l'annuler. Or, peu importe que ce soit devant la chambre ou devant la royauté que le ministère ne soit qu'un simulacre; dans l'un et l'autre cas, le gouvernement représentatif n'est pas moins faussé.

On a parlé de quelques propositions qui doivent être faites dans la chambre, et qui nous semblent aussi devoir nuire à la dignité du pouvoir. C'est ce que nous pensons du projet d'affranchir les journaux des droits de timbre et de poste, en leur imposant la condition de réserver une ou deux de leurs colonnes aux articles qui leur seraient envoyés par le gouvernement. C'est bien mal connaître l'action de la presse, qui n'a de force que par sa continuité. Douze colonnes de journal acquises à l'opposition l'emporteront toujours sur deux colonnes d'argumens ministériels. C'est bien alors que le gouvernement se verrait obligé de tenir des écrivains à sa solde, et d'avoir recours aux fonds secrets. Se figure-t-on un gouvernement faisant chaque jour, en son propre nom, de la polémique avec les journaux! Et comme le nombre des journaux augmentera infailliblement, le gouvernement aura sans doute une multitude d'écrivains à son service, tous assez honorables et assez habiles pour défendre le pouvoir comme il convient, avec mesure et en termes qui contrasteront avec le langage violent de la presse! En vérité, c'est pousser trop loin le gouvernement de discussion!

Quant au journal officiel que le ministère se propose de faire, dit-on, et de confier à un fonctionnaire *ad hoc* qui sera changé à chaque avénement ministériel, c'est une idée qui ne soutient pas même l'examen. Tant qu'un ministère soutiendra sa propre autorité; tant qu'il se défendra avec dignité contre l'opposition dans les chambres, et qu'il ne quêtera pas l'approbation de ceux qui ne tendent qu'à désarmer le pouvoir; tant que, pour gagner quelques voix, il ne fera pas bon marché de la presse modérée, qui n'est pas à lui, mais aux idées d'ordre et de conservation; tant qu'il repoussera, comme il le doit, les accusations injustes et intéressées qui s'élèvent contre elle, il n'aura besoin, ni d'une légion d'écrivains enrôlés et stipendiés, ni d'un journal de polémique officielle. Dans le cas contraire, il aura beau s'ouvrir des colonnes dans les journaux de l'opposition, et créér un secrétaire-d'état journaliste, il n'en succombera pas moins. Nous faisons des vœux pour qu'en pareil cas toute autorité ne succombe pas avec lui.

— Le gouvernement a reçu la nouvelle de la reprise des hostilités entre le sultan Mahmoud et Méhémet-Ali. Un crédit de dix millions, pour renforcer notre flotte du Levant, a été demandé aujourd'hui à la chambre. Cette menaçante question d'Orient peut devenir une nouvelle source d'embarras pour le cabinet du 12 mai; plus que jamais il faudra dans les affaires diplomatiques une direction ferme, habile et sûre.

— Le Théâtre-Français a joué, cette semaine, une comédie en vers de M. Amédée de Beauplan. Il est à regretter que l'auteur n'ait pas cru devoir s'en tenir aux succès de salon que lui ont valu de gracieuses romances, devenues populaires. *Le Susceptible* est une pièce sans valeur littéraire, que n'ont pu sauver quelques détails spirituels. Il faut dire, pour justifier le Théâtre-Français, que *le Susceptible* était reçu depuis dix ans, et faisait partie de ce vieux fonds de pièces que la Comédie-Française se voit, de temps à autre, forcée de jouer par crainte des huissiers ou par autorité de justice. Du reste, on raconte une petite scène d'intérieur que l'auteur aurait su se ménager avec beaucoup d'adresse pour arriver à la représentation du *Susceptible*, et qui vaut certainement mieux que sa petite comédie. En cela du moins, il s'est montré plus ingénieux que ceux de ses confrères qui ne savent que recourir au tribunal de commerce pour faire exhiber, sur notre première scène, des drames et des tragédies qui ne sont pas de meilleure famille que *le Susceptible*. Si l'auteur avait fait de cette scène d'intérieur dont nous parlons le prologue de sa pièce, il eût peut-être trouvé grace devant le public pour son petit acte. Quoi qu'il en soit, nous félicitons M. de Beauplan d'avoir parfaitement joué la comédie avec d'excellens comédiens, comme nous féliciterons le Théâtre-Français d'avoir repris, par compensation sans doute, une pièce pleine de gaieté et de verve, qui avait disparu du répertoire depuis le départ de Mme Volnys. Nous voulons parler de *la Camaraderie* de M. Scribe, qui a été joué dimanche dernier, avec un ensemble remarquable, par MM. Monrose, Samson et Régnier; Mlle Anaïs surtout a été charmante dans son rôle, et Mlle Plessy a rempli avec bonheur celui de Césarine.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME

(IIIe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

L'Innocence d'un Forçat, première partie, par M. CH. DE BERNARD. 5
Le Piano. — Quatrième article, par M. CASTIL-BLAZE. 32
Critique littéraire. — *La Chartreuse de Parme*, de l'auteur de *Rouge et Noir*, par M. ARNOULD FRÉMY. 51
BULLETIN. 64
L'Innocence d'un Forçat. — Dernière partie, par M. CH. DE BERNARD. 73
Souvenirs de Voyage. — Suède et Norvége, premier article, par M. X. MARMIER. 101
Mademoiselle Rachel dans la comédie, par M. A. DE LATOUR. . . 118
BULLETIN. 136
La Clé du Parc, par M. ARSÈNE HOUSSAYE. 145
Le Piano. — Cinquième article, par M. CASTIL-BLAZE. 157
Souvenirs de Voyage. — Suède et Norvége, dernier article, par M. X. MARMIER. 173
Critique littéraire. — *Recueillemens poëtiques*, de M. A. de Lamartine, par M. J. CHAUDES-AIGUES.. 183
BULLETIN. 201
Un Homme arrivé, première partie, par M. LÉON GOZLAN. . . . 209
Malte. — Lettre à M. le docteur Pariset, par M. DE SÉGUR-DUPEYRON. 245
Exposition de l'Industrie. — Premier article, par M. VICTOR CHARLIER. 253
Critique littéraire. — *Œuvres complètes de Rutebeuf*. — *Le Roman de Brut*, par M. CH. L. 266
BULLETIN. 274

REVUE

DE PARIS.

VI.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1839.

TOME SIXIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1839.

UN

HOMME ARRIVÉ.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

IX.

Ainsi qu'il se l'était judicieusement promis, M. Richomme réunit dans sa première soirée à la campagne et autour de son foyer rustique les fabricans de porcelaine établis aux Petits-Déserts, deux graves familles de Limerick, et le personnel religieux de l'église de l'endroit, le curé et son vicaire. Cette assemblée modeste était la réalisation tardive des doux projets d'existence rurale calculés avec le plus d'amour par l'ancien droguiste pendant ses rêves d'avenir. Ses mille et une nuits n'avaient pas été l'Orient, les palmiers et le caravansérai où les chameaux chargés d'étoffes et de parfums dorment à genoux, les naseaux dans le sable; ses désirs avaient beaucoup moins d'imagination; il ne quintessenciait pas si théologiquement le bonheur. Son Orient était à la distance d'un département : aussi l'avait-il atteint non pas en un jour, toute volupté a besoin d'avoir été une peine, mais au bout de trente ou quarante ans de sollicitations se-

(1) Voyez la livraison du 24 mai.

crètes, attisées en silence, nourries sans cesse. Que de fois s'était-il surpris à penser aux voisins de campagne attirés par son hospitalité! C'est si vrai, si proverbial, les voisins de campagne; il se les était figurés tous bons, tous officieux, tous gais, tous grands parleurs, mais francs d'esprit, tels qu'ils sont, en un mot, dans les meilleures peintures des livres fameux. Qu'ils sont attrayans sous des formes diverses dans Cervantès, La Fontaine, Bernardin de Saint-Pierre, philosophes consolans dont il faut croire les paroles sensées, puisqu'ils ont l'autorité du génie et de la renommée. Et M. Richomme y croyait de toute la puissance de ses lectures. Cependant, comme les temps ont marché depuis qu'on s'assemblait à la veillée, sous le chaume, à la lueur tremblotante d'une mèche nageant dans le suif et en face d'un pot de cidre, le propriétaire des Petits-Déserts n'avait pas reculé devant les nécessités du progrès. La pièce de réception était agréablement meublée; les voisins de campagne allaient trouver chez lui des tables de jeu, des gâteaux en abondance, des rafraîchissemens, un bon feu, un luxe convenable de lumières, des fauteuils pour la mollesse; et qui ne l'aime pas à la campagne? des tapis et même un piano pour complaire aux musiciennes naïves invitées à ces soirées cordiales. Heureuses attentions, récompensées cent et cent fois par la joie qu'elles donnent à ceux qui en sont l'objet! Comment dessiner dans le sable d'or des soirées un cours plus tranquille aux heures de la maturité et de la retraite? Que la parole des anciens sages de l'antiquité était noblement justifiée : Je commence à vivre, je vieillis.

A huit heures, l'un des deux manufacturiers anglais, accompagné de ses deux neveux, s'était déjà rendu à l'invitation de M. Richomme qui avait déployé dans la réception les plus prolixes formules de politesse. Austères sous leurs habits de dimanche, M. Thompsay et ses neveux s'étaient rangés d'un côté de la cheminée, l'un étroitement près de l'autre sur une même ligne. Mme Richomme ne pouvait se lasser de regarder ces trois habits bleus clair, ces trois pantalons gris tendus le long de la jambe, ces trois cravates blanches, ces trois têtes blondes d'une ressemblance comique. M. Thompsay, au nez busqué, aux larges oreilles toutes laineuses de sa chevelure bouclée, avait l'air d'un bélier; Noll, l'aîné de ses deux neveux, ressemblait à un mouton, et Lewis, le plus jeune, également blond et busqué, à un agneau. Leurs trois jambes droites tombèrent en croix sur leurs trois jambes gauches; leurs six pouces se glissèrent sous l'entournure de leurs gilets rouges, et à tous les efforts de M. et de Mme Ri-

chomme, ils répondaient tous les trois par un salut de tête dont l'inclinaison s'arrêtait au bord supérieur de la cravate. Comment entamer ces rochers? Richomme avait beau rire pour les faire rire, leur parler de toutes sortes d'objets pour les faire parler, leur offrir du tabac pour les obliger à éternuer au moins, tourner autour d'eux, préparer les fiches du jeu, déplacer les flambeaux; rien n'était une diversion à leur sérieux laconisme. Ils ne sont pas tous les jours aimables, pensait-il; cependant j'aurais tort, ajoutait-il, de les juger si vite. Les Anglais ne se livrent pas à la première entrevue. — M. Richomme comptait beaucoup en ce moment sur l'arrivée de l'autre manufacturier anglais pour animer la soirée. Ses deux filles y apporteraient le charme de leur jeunesse et l'entrain de leur gaieté; la musique et le jeu feraient le reste; le thé et le punch couronneraient joyeusement une première réunion assez décolorée à son début. Ce ne fut pas M. Green, l'autre manufacturier, qui se présenta le premier, mais le curé accompagné de son vicaire, un homme gigantesque, surtout à côté de son supérieur, délicat, châtain-clair, frêle comme un épi de l'arrière-saison. En les voyant entrer, Richomme faillit renverser deux tables de jeu, tant il s'élança vite vers eux. Autre accomplissement de ses espérances d'autrefois : recevoir chez lui, admettre à son foyer la personnification de tous les bons prêtres connus au théâtre et dans les livres; d'abord le bon pasteur de l'évangile avec un mouton sur le dos, les anciens pères de l'église qui avaient une croix de bois, Fénelon, le cygne de Cambrai, Vincent de Paule, les moines du mont Saint-Bernard, le bon prêtre de Paul et Virginie, le Vicaire Savoyard, le père Aubry, Las Cases, et le curé si attendrissant dans *la Cure et l'Archevêché* de la Porte-Saint-Martin. Quoique la tradition n'ait pas encore exalté au même degré l'humanité des vicaires, Richomme eut autant d'égards pour celui de son curé que pour le curé même qui s'assit après quelques complimens froids, mais assez bien tournés, entre Mme Richomme et le plus jeune des Thompsay. Trop occupé de cette dernière réception, l'heureux droguiste ne remarqua pas l'indifférence presque impolie avec laquelle M. de la Gâtinière avait répondu aux salutations respectueuses des Anglais. Le vicaire avait imité cette réserve, mais en y mettant une intention beaucoup moins directe.

Ce vicaire, qui se nommait Troussier, était bien le plus bel homme du clergé français depuis Bossuet et le cardinal Fleury; mais il était aussi l'homme le plus malheureux de sa beauté, à cause de son curé dont, malgré lui, par son voisinage, il abaissait encore la taille et

anéantissait, pour ainsi dire, tout l'individu. Troussier, non pas en homme d'esprit, il était trop bel homme pour avoir de l'esprit, mais en garçon de sens, avait deviné dès le premier jour tout le danger de sa position auprès d'un curé trop petit et trop chétif pour n'être pas l'ennemi d'une haute taille et d'un beau visage; car l'église a des mouvemens d'orgueil dont les femmes seules connaissent les analogies. Quelle puissance a le beau prêtre en chaire, quand il parle, à l'autel quand il prie, à la procession lorsqu'il marche! avantages interdits à M. de La Gâtinière, et permis à Troussier, si Troussier y avait aspiré. Mais Troussier s'en gardait comme du feu, sachant que M. de La Gâtinière était bien en cour, et pouvait, d'un mot, le réduire au néant ou l'élever bien haut. Pour s'effacer, au contraire, Troussier marchait très courbé; il disait avoir la vue mauvaise, se tenait mal en chaire, portait toujours du linge douteux, précautions qui n'empêchaient pas les paroissiennes de dire que M. Troussier ferait un beau morceau d'archevêque; et l'éloge comprend tant d'éloges!

Elles veulent me perdre, murmurait alors Troussier qui n'avait jamais consenti à être le confesseur des jeunes femmes.

Dans tous les livres qu'il avait lus, M. Richomme, et ceci l'inquiétait malgré lui, n'avait jamais trouvé de curé aussi jeune que M. de La Gâtinière. Son imagination, jusqu'ici, se serait autant refusée à concevoir un Turc sans barbe qu'un curé sans rides et sans cheveux gris. Un curé qui n'avait que vingt-cinq ans! c'est peut-être un phénomène d'expérience et de sagesse, pensait-il; et le bon sens vaut l'âge.

En homme jaloux de son rôle de maître de maison, et, au fond, pour essayer de mettre le feu à la conversation, il vanta beaucoup l'un à l'autre les invités des deux catégories bien distinctes, rangées près de lui. M. Thompsay devait être fier d'avoir pour directeur spirituel un curé aussi éloquent; l'abbé de La Gâtinière était sans doute édifié de compter parmi ses paroissiens un homme aussi probe que M. Thompsay; pour lui, il se félicitait d'avoir à passer le reste de ses jours au milieu de si honnêtes gens.

Loin de répondre aux avances polies de M. Richomme, l'abbé de La Gâtinière prétendit qu'il ne connaissait pas de commune plus indifférente au culte que celle dont il avait la conduite religieuse. Les mariages ne rapportaient rien; les baptêmes se réduisaient à quelques aumônes insignifiantes. C'était une avarice sordide. D'ailleurs la population se composant d'ouvriers, plus portés à boire qu'à entendre les sermons, il n'avait pas même la consolation d'être écouté en

chaire. A cette occasion, il se livra à des allusions dont le sens aurait paru moins voilé à M. Richomme, s'il avait connu pourquoi l'abbé se les permettait en face des MM. Thompsay. Ceux-ci, de leur côté, répliquèrent par la bouche de l'oncle Thompsay, mais avec un flegme magnifique, que, dans les états modernes, la liberté de conscience, établie désormais comme une vérité expérimentale, autorisait chacun à remplir ses devoirs religieux comme il l'entendait.

— Ceci est du pur matérialisme, riposta l'abbé de La Gâtinière.

— Ceci est du matérialisme pur, répondit en manière d'écho l'abbé Troussier.

M. Thompsay écarquilla ses doigts sur le basin de son gilet où ses deux pouces faisaient l'office de deux charnières, et il reprit :

— Le règne de la raison est enfin venu.

— Oui, l'autel de la raison, la déesse de la raison, Marat, interrompit le curé, 93, le hideux athéïsme, le tombereau des victimes, Quiberon.

Le mur et la voûte, qui avaient nom Troussier, répercutèrent les mêmes mots, mais en les commençant par la queue : Quiberon, victimes dans les tombereaux, athéïsme hideux, 93.

Bien! se dit Richomme, cela s'anime, cela s'échauffe; la conversation se noue. Jetons notre avis afin d'activer la discussion.

— Rien ne s'oppose, dit Richomme, à ce qu'on ait de la religion et du bon sens, qu'on soit homme de piété et de travail. Il y a du temps et de la place pour tout.

Derrière cette opinion si inoffensive, M. Thompsay ayant cru voir l'intention chez M. Richomme d'être de l'avis du curé sans vouloir blesser l'opinion opposée, et le curé ayant cru distinguer un sentiment ennemi du sien, mais contenu cependant par la politesse, tous deux se turent après les deux bordées qu'ils s'étaient envoyées.

Tel fut le résultat de la malencontreuse participation que M. Richomme avait essayé de prendre à la conversation : le retour du silence glacial si difficilement rompu. Les Thompsay tirèrent le verrou sur leurs lèvres; le curé, dédaignant de renouer le fil du dialogue, se pencha vers Mme Richomme, et il lui demanda si le chapitre de Saint-Merry était dans un état satisfaisant, au moment de son départ.

On ne pouvait choisir un objet qui fût plus du goût de Mme Richomme. Elle regrettait, dit-elle, sa bonne et noire paroisse, sa place près du chœur, les belles voix qu'elle entendait aux vêpres, et surtout

son vieux confesseur, un digne, un excellent homme : elle ne le remplacerait jamais.

— Nous n'avons pas, c'est vrai, répondit l'abbé de la Gâtinière, piqué à l'endroit de l'amour-propre, des voix aussi belles qu'à Paris où on les recrute à l'Opéra. Et je conviens aussi que, si les confesseurs ne sont bons qu'avec l'âge, je ne suis pas encore tout-à-fait digne d'être celui de Mme Richomme.

— Eh! oui! dit Mme Richomme sans deviner ce qu'il y avait d'aigreur jalouse dans la voix du curé, eh! oui! j'aime mon vieux confesseur; j'y tiens, quoiqu'il soit un peu sourd.

— Vous ne prétendez pas, cependant, madame, que ce soit là un avantage.

— Non; d'ailleurs, il était jeune comme vous quand il fut nommé à Saint-Merry. C'était un bel homme, un œil à vous ravir, un teint blanc comme du lait, une taille d'officier de la garde; il ressemblait un peu, ma foi! à votre vicaire, à M. Troussier.

— Encore une qui me perd, pensa Troussier. Voilà que je ressemble à son confesseur maintenant. Tout le monde me trouvera donc beau! — Et comme il regarda en dessous le curé pour voir l'effet produit sur lui par ce déplorable compliment :

— Je ne vous gênerai point, madame, dans vos sympathies, reprit ce dernier; vous continuerez à vous adresser au prêtre de votre choix et de vos habitudes. Je suis loin de le trouver mauvais. Et M. Richomme? poursuivit-il, mettant dans sa voix le sens mielleusement interrogatif de sa phrase suspendue...

— Monsieur Richomme, répondit M. Richomme lui-même, a plus fréquenté la Bourse que l'église jusqu'ici. J'aime ma religion cependant, la religion de mes pères.

— Fort bien! remarqua le jeune curé, et il ajouta mentalement : Comme tant d'autres, il aime la religion pour se dispenser d'aller à l'église.

— Le bon prêtre des Incas est de mon goût, par exemple, ajouta M. Richomme.

— Je ne connais pas le prêtre des Incas, fut la réponse du curé, que suivit cette autre réponse du naïf Troussier :

— Le prêtre des Incas ne nous est pas connu : nous ignorons sur quelle paroisse il se trouve.

— Ou bien, continua M. Richomme, le curé de Béranger. Mais puisque nous traitons de ce sujet intéressant, ajouta-t-il, permettez-

moi, monsieur le curé, de vous confier l'embarras où je suis. M. Thompsay peut aussi m'éclairer de ses lumières. En visitant ma nouvelle propriété, j'ai découvert hier, au sommet d'un bouquet de bois, au centre de mon parc, sur un tertre...

— Vous avez découvert un tombeau, celui que M. Troussier et moi avons béni il y a deux ans. La femme de votre prédécesseur y est inhumée : une ame sainte!

— Je n'en disconviens pas, monsieur le curé; mais vous comprenez aussi bien que moi ce qu'il y a de gênant à avoir un tombeau dans un parc. On n'ose pas trop se livrer à la joie dans le voisinage d'une sépulture. D'ailleurs, les morts me semblent beaucoup mieux en terre sainte.

— Vos scrupules sont fort sensés, monsieur Richomme, fort sensés, affirma M. Thompsay, qui ne savait pas le tort qu'il portait à M. Richomme en l'appuyant ainsi.

— Je désirerais donc obtenir de vous, monsieur le curé, la permission de transporter en terre sainte, avec tous les respects possibles, les restes auxquels on a élevé ce tombeau au milieu de ma propriété des Petits-Déserts.

— Oh! s'écria le curé en se levant et en élevant les bras; oh! mais c'est un sacrilége!

— Mais c'est un sacrilége! Oh! s'écria pareillement l'abbé Troussier qui, s'apercevant, une fois debout, combien il était plus grand et combien il avait plus d'envergure que son curé, se raccourcit sur-le-champ, remboîta ses bras, et se fit petit et rechigné.

— En ce cas, dites-moi, monsieur le curé, ce que j'ai à faire pour n'avoir pas ce tombeau chez moi.

— Il n'y a rien à faire : vous le garderez.

Bonne Vierge! pensa Mme Richomme, la maison n'était pas déjà si gaie! Nous voilà avec un tombeau sur les bras. Ces jeunes curés sont tous les mêmes; ah! celui de Saint-Merry!

Je m'adresserai au maire, se dit Richomme, et j'arriverai à mon but.

C'était fort sage; mais que devenaient les bons rapports qu'il pensait établir avec le curé, ce type de bonté, de clémence et d'humanité? Si le bon curé n'était que dans les romances? osa penser, dans l'exagération de son regret, l'ancien droguiste. Sa réflexion l'eût mené loin si, au moment même, on n'eût annoncé M. Green et ses deux filles.

Enfin ma première soirée est au complet, se dit-il en allant au-devant de M. Green pour le présenter à sa femme. Les deux demoi-

selles firent une longue révérence aux neveux de M. Thompsay et se plantèrent ensuite comme deux pieux jumeaux à la plus grande distance possible de la cheminée.

— Ces demoiselles craignent-elles de s'approcher du feu? dit le droguiste après une pause silencieuse qui commençait à l'effrayer, instruit par l'exemple.

— Cependant, reprit précieusement M. Thompsay, c'est le feu qui dore nos belles porcelaines.

— Et qui les durcit, ajouta M. Green, tenant à honneur de continuer une plaisanterie issue de la profession.

— Par le feu elles sont dignes d'être présentées aux rois et aux empereurs, dit M. Thompsay.

— L'or ne les égale pas, dit à son tour M. Green.

L'allégorie suivait un vol si élevé, qu'on ne savait plus s'il s'agissait au bout du compte des assiettes de porcelaine ou des deux demoiselles Green parfaitement indifférentes sur l'un ou l'autre sens.

Avec un admirable sang froid, l'abbé Troussier, tombant sur le côté prosaïque de la chose, intervint pour dire :

— Peut-on, sans les casser, faire cuire de la bouillie dans vos porcelaines? — Adieu l'allégorie!

— Je réponds des miennes, dit Thompsay. Elles portent d'ailleurs ma marque : John Thompsay.

— Les miennes ont aussi mon chiffre, riposta M. Green, Dick Green; et elles supporteraient le feu de l'enfer pendant un an. Ceci soit dit sans déprécier les produits de M. Thompsay.

— Mes produits, objecta celui-ci, sont au-dessus des critiques, et surtout des allusions. Ils se rient de toutes les concurrences. Comme je ne connais pas l'enfer et que je n'y crois pas beaucoup, je ne parlerai pas d'y exposer mes porcelaines. Mais je défie le Japon.

— Il ne croit pas à l'enfer, murmura l'abbé de la Gâtinière. Voilà bien un luthérien!

— Puisque M. Thompsay se fâche, reprit M. Green, je me bornerai à dire que ma supériorité bien connue dans la fabrication provient d'un secret et non de mon habileté.

— Votre habileté, voilà votre secret, s'écria tout rouge M. Thompsay. Habileté de charlatan.

— Allons, messieurs, ne vous aigrissez pas ainsi, intervint M. Richomme. Vous êtes deux grands manufacturiers, deux grands industriels, deux braves négocians, deux honnêtes Anglais, deux savans chimistes, deux...

Richomme aurait poursuivi son double éloge encore long-temps s'il ne se fût aperçu que M. Green et M. Thompsay s'étaient renfermés tous deux dans le plus grave silence, et si bien qu'ils paraissaient ne s'être jamais parlé de leur vie. Calme parfait. — J'aurai de la peine, se dit-il, à me créer une société paisible, amusante, ici. Mais profitons de la trève pour proposer une partie de bouillotte ou d'écarté : le jeu rapproche les opinions et les caractères les plus antipathiques.

Il s'adressa à l'un des neveux de M. Thompsay :

— Si monsieur désirait faire une partie d'écarté avec M. Green? Les tables vous attendent.

— Dans notre vénérée religion, répondit l'aîné des deux neveux Thompsay, on ne se livre à aucun jeu dans la soirée du dimanche.

Me voilà bien entrepris, pensa Richomme, si les autres ont les mêmes scrupules.

— Quelle idolâtrie! murmura l'abbé de la Gâtinière.

— Quelle idolâtrie, répéta l'écho Troussier.

— J'offrirai à M. Green et à M. Thompsay un whist.

— Dans notre sainte religion, répondit Green, le dimanche est un jour consacré au Seigneur et non au whist.

Allons! c'est un parti pris, se dit Richomme; aucun d'eux ne voudra jouer. Et qu'allons-nous devenir jusqu'à onze heures?

Je suis sauvé, réfléchit Richomme; les demoiselles Green seront assez complaisantes pour nous faire un peu de musique. — Il pria sa femme de les engager à se mettre au piano.

— Dans notre pure religion, répondirent-elles toutes deux à la fois, le dimanche appartient au Seigneur, et c'est un péché mortel de faire de la musique, de chanter ou de danser.

— Sombre ignorance, dit tout bas de la Gâtinière.

— Ignorance sombre, redit Troussier.

— Je ne sais plus que leur proposer, dit Richomme à sa femme; ils ne jouent pas, ils ne chantent pas.

— Monsieur Thompsay, dit-il avec désespoir, vous avez voyagé beaucoup dans votre jeunesse; vous auriez à raconter une foule d'aventures curieuses, si l'on vous priait de faire quelques efforts de mémoire.

— Dans notre sainte religion, répliqua M. Thompsay, le divin jour du dimanche est dévolu au Seigneur; les causeries familières sont un péché. On doit penser, réfléchir et parler fort peu.

— Et à quelle heure se couche-t-on le dimanche, dans votre sainte religion? demanda avec une ironie bête le naïf Troussier.

— Tout de suite, répliqua M. Green qui crut voir un propos impertinent dans la question de l'abbé, et il se leva ainsi que ses deux filles.

Quelque effort que tentèrent le droguiste et sa femme pour les retenir, ils ne purent empêcher M. Green et ses filles, M. Thompsay et ses neveux de se retirer. Ils se sentaient blessés dans leur religion, endroit où l'on blesse toujours un Anglais, lui parlât-on du soleil, de la lune ou du cours du Gange.

A neuf heures, le curé et son vicaire s'étant retirés, M. Richomme et sa femme restèrent dans la plus complète solitude, en dépit de leur commun désir d'inaugurer leur première soirée qui fut la dernière : ils n'eurent pas le courage de risquer un nouvel essai. Désenchanté sur ce point comme sur tant d'autres, Richomme se prit à douter de la simplicité des curés et de la sociabilité des voisins de campagne.

Cependant, se dit-il dans sa robuste croyance en l'âge d'or des communes rurales, j'ai eu tort de vouloir tout rencontrer dans un seul endroit. Les voluptés champêtres ne sont pas seulement dans la conversation d'un curé de village; aux champs on laboure, on sème, on greffe, on plante : je planterai, je sèmerai, je grefferai, c'est dans quelques jours le printemps. L'agriculture m'occupera tout entier.

En prenant un flambeau pour se retirer dans sa chambre à coucher, Richomme, distrait de son philosophique monologue, se tourna vers sa femme et lui dit :

— Fais-moi souvenir, bonne, que j'ai à livrer demain matin cent quintaux de bois de campêche.

— Est-ce que ta tête déménage, Richomme; te croirais-tu encore droguiste?

— Qu'est-ce que j'ai dit! — Voilà en effet que j'oublie que je suis retiré des affaires; ces voisins ont dérangé tous mes projets, toutes mes espérances. On est plus aimable dans le commerce.

— Tu as voulu venir ici, Richomme.

— Je n'en suis pas fâché! je n'en suis pas fâché! Nous n'avons pas encore pris nos habitudes.

— Mon doux Jésus! ce sera long, murmura Mme Richomme,

Richomme fit semblant de n'avoir pas entendu, et il alla se coucher. Dans son premier sommeil, fort agité, il eut un rêve qu'il raconta le lendemain à sa femme. Dans ce rêve il voyait une barrique qui roulait sans être poussée, et du fond de laquelle s'échappaient des cris lamentables; un homme y était enfermé. Ensuite les douelles s'écartaient, et de la barrique ouverte Fournisseaux sortait, tout

vêtu de papier d'enveloppe; il était jaune comme du safran, et dans sa main droite il soulevait un pain de sucre tronqué au sommet.

— Assurément, dit Richomme, après avoir raconté son rêve à sa femme, il est arrivé quelque malheur à Fournisseaux. Je n'ai pas de préjugés, mais je ne puis m'empêcher de croire à ce rêve; il nous faudra écrire demain à nos enfans.

X.

Le rêve de M. Richomme n'était pas un jeu de son imagination. Dix jours après sa nuit prophétique, il reçut une lettre dont l'écriture n'était ni de la main de sa fille, ni de celle de son gendre Fleuriot. Un écrivain public en avait enrichi le fond, d'ailleurs très laconique, de majuscules sans nombre. Fournisseaux, avec toutes les réserves de sa timidité naturelle, assignait dans ce billet un rendez-vous à l'ex-droguiste. Villeneuve-Saint-George était la ville choisie pour la conférence; un hôtel bien désigné, l'endroit où l'entrevue se passerait. Rien de plus; aucun motif n'expliquait le but de l'invitation, si la signature en justifiait pleinement l'utilité. Fournisseaux, qui n'avait jamais écrit de sa vie à personne, n'était pas homme à entrer dans la voie épistolaire pour l'unique plaisir de dépenser du style et de déranger un maître aussi respecté que M. Richomme. Aussi M. Richomme ne balança pas un instant à se rendre au désir de son ancien commis. Le jour venu, il monta dans sa carriole, et dès six heures du matin, afin d'être de retour aux Petits-Déserts peu avant dans la nuit. Une ponctualité rare les caractérisa tous deux. A Villeneuve-Saint-George, à l'hôtel indiqué, à l'heure dite, M. Richomme fut reçu par Fournisseaux, qui, à l'aspect de son ancien maître, ne put maîtriser un mouvement spontané de tendresse. Il lui sauta au cou, le pressa comme pour le ficeler, et ne le lâcha qu'après avoir pris son chapeau, afin d'enlever avec son mouchoir toute la poussière amassée pendant la route. Commencé avec l'effusion de l'ami, son bon mouvement se termina avec le zèle du valet de chambre. Pylade tourna immédiatement au Caleb. Richomme partagea cet élan sans se contraindre, heureux en lui-même de montrer à Fournisseaux qu'il était toujours pour lui le patron des anciens jours, et de plus l'ami dont l'affection s'était accrue par l'absence.

Un bon déjeuner ayant été commandé et servi, Richomme indiqua à Fournisseaux la place qu'il devait prendre. Le courage manqua à Fournisseaux; il n'osait pas accepter tant d'honneur. Debout, l'œil

baissé, il effleurait à peine de ses doigts timides le dos de la chaise, ébloui des verres, des assiettes, des nappes blanches étalées sous son regard.

— Voyons, Fournisseaux, quand je t'en prie.

— Autant dire, remarqua Fournisseaux en s'asseyant, que nous sommes à Noël ou à Pâques.

— Soit! Mais approche-toi davantage. On dirait que ce beurre te fait peur?

— C'est du beurre de Gournay, dit Fournisseaux, qui ne manquait jamais d'indiquer le pays des denrées. Savez-vous bien, monsieur, dit-il sans transition, que les pays étrangers ne vous vont pas?

— Comment ça, Fournisseaux?

— Je vous trouve maigri.

— L'air est bon, pourtant, à Montereau.

— Vous êtes jaune comme je ne vous ai jamais vu chez nous.

— Cependant je prends de l'exercice, beaucoup d'exercice, aux Petits-Déserts. Je chasse, je vais aux champs, je pêche.

— Alors, c'est que la pêche et la chasse jaunissent. Est-ce que cela ferait aussi blanchir les cheveux, monsieur Richomme?

— J'ai donc bien grisonné? Ah ça! tu me trouves donc considérablement changé, vieilli?

— Oui, monsieur, beaucoup.

— Je n'ai pourtant pas de soucis dans ma retraite. Je me lève quand je veux, je me couche quand j'ai sommeil, je mange sans être dérangé; pas de Bourse, pas d'échéance, pas de paiemens dans la tête. Ce n'est pas comme à Paris. Et que fait-on, Fournisseaux, à Paris, depuis que je n'y suis plus?

— Beaucoup de faillites; les Dermoy ont manqué.

— Je l'avais dit : les Dermoy, c'est de l'écume, et rien dessous. Les huiles les ont entraînés.

— Oui, monsieur, les huiles. Les Charvin ont suspendu.

— Je l'avais encore dit. Ils ont péri dans les indigos.

— Oui, monsieur, dans les indigos. Mais les Rafin ont fait de belles affaires dans le noir animal.

— J'en étais sûr! J'avais cette spéculation dans la tête; là, Fournisseaux. C'est cent mille francs que j'ai tenus dans ce pli du front. J'ai dit : Le noir animal enrichira celui qui y mettra une bonne fois les mains. Quelle belle affaire j'ai manquée! Nous eussions acheté discrètement, sans bruit, avec des souliers de lisière. Puis nous gardions six mois; nous affamions la place. Un beau jour nous lâchions

les courtiers, et nous enlevions cent mille francs. Voilà le commerce. Savoir attendre, savoir livrer! Bois, Fournisseaux!

— A votre santé! monsieur. Vous rajeunissez à vue d'œil, monsieur Richomme, depuis que nous causons. C'est si beau, le commerce de la droguerie.

— Oui, Fournisseaux; quand on le fait avec réflexion, avec probité.

— Et vous le faisiez comme un roi, vous, monsieur.

— Tu me flattes, Fournisseaux.

— Comme vous parliez aux uns, aux autres, sans vous troubler, sans vous tromper de fiole. Assis sur un ballot de marchandises, pas plus fier que ça, vous répondiez : J'achète! je prends pour vingt mille francs; j'achète à livrer; je garde; et tous les courtiers vous saluaient jusqu'à la porte. A vos ordres, disaient-ils, monsieur Richomme.

— Tu as bonne mémoire, Fournisseaux.

— Comme vous manipuliez les affaires.

— Oui, j'avais quelque habitude.

— Vous les regrettez un peu, n'est-ce pas?

— Fournisseaux!

— Ça vous remue quand vous pensez à notre *Balai d'or.*

— Fournisseaux!

— Non, ni vos arbres, ni vos laitues ne vous ont fait oublier notre rue Saint-Merri, toujours pleine de belles charrettes de marchandises; là des tas de sucre, là des monceaux de café, là du poivre, là des drogues.

— Fournisseaux! Fournisseaux! Eh bien! oui, Fournisseaux, malgré le bonheur que je goûte dans ma propriété, où je mène une vie long-temps enviée, je me prends à regretter comme un enfant les belles journées que nous avons passées ensemble dans le magasin. Je songe aux ballots que nous ouvrions, aux caisses déclouées, à nos ventes, à nos rentrées. Nous fourrions les mains dans tout en un seul jour; dans les suifs, dans les huiles, dans les essences. En faisions-nous de l'ouvrage, depuis cinq heures du matin jusqu'à minuit! Sans compter que j'allais à la Bourse, quelquefois au tribunal, que je faisais la moitié de la correspondance. Assez! N'éveillons pas d'injustes regrets, Fournisseaux; puisque j'ai obtenu enfin ce que je souhaitais, il est mal de se plaindre. Dis-moi pourquoi tu m'as fait venir ici.

— Voici pourquoi : la vieille maison du *Balai d'Or* est perdue.

— Perdue! s'écria M. Richomme à cette nouvelle si peu adroitement ménagée par Fournisseaux; perdue! Sais-tu bien ce que tu dis

là? perdue! Mais perdue signifie sans crédit, sans confiance, sans.... je n'ose pas dire le mot. Qui te fait croire cela, Fournisseaux?

— Votre gendre veut me renvoyer. Est-ce qu'on renvoie un homme comme moi? on le tue plutôt; on retire, sans qu'il le sache, l'échelle par où il doit descendre; on lui laisse rouler une barrique sur les jambes; mais le renvoyer! ce n'est pas avoir de cœur! Et où irais-je, moi, dans Paris? Je n'y connais personne; je n'y ai pas d'amis; quand j'ai dépassé la rue des Lombards, la tête me tourne comme si j'étais sur mer. Vous voyez, monsieur Richomme, que puisqu'on me renvoie, c'est que la maison est perdue.

Au lieu de douter de la conséquence si grave que Fournisseaux tirait de son renvoi de la maison, Richomme se prit à penser profondément, la tête appuyée sur ses mains qui s'épanouissaient sur ses joues.

Son recueillement fut long; on eût dit que le chagrin, comme une trombe, grossissait et montait dans sa tête, qui semblait s'alourdir à vue d'œil entre ses dix doigts écarquillés sous ses cheveux gris.

Effrayé de ce silence et de cette immobilité où il n'avait jamais vu son maître, Fournisseaux regretta d'avoir parlé, d'avoir mis un chagrin si amer à ce cœur d'honnête homme. Il aurait bien mieux fait d'accepter son congé sans compromettre la tranquillité de l'ancien droguiste, heureux au fond de sa propriété, heureux surtout de l'ignorance où il vivait de l'état des affaires de son gendre.

Enfin le droguiste releva le front où était empreinte en lignes rouges la longue application des doigts, fronça les lèvres et renfla les narines, comme lorsqu'il apprenait qu'un de ses amis avait fait banqueroute; et en tendant la main à Fournisseaux de plus en plus désolé d'avoir apporté tant de soucis, il dit :

— Fournisseaux, je te jure sur l'honneur que tu ne sortiras de la maison du *Balai d'Or* que volontairement. Maintenant, dis-moi le reste; tu peux parler.

Après avoir essuyé une larme avec le coin de la serviette d'une manière à la fois grotesque et touchante, Fournisseaux reprit ainsi :

— A dater du jour où vous avez quitté la maison, votre gendre a commencé à tout changer, à tout gâter, mieux vaut dire. Vous ne reconnaîtriez plus votre maison, tant ils l'ont défigurée en prétendant la faire belle, comme si elle ne l'était pas auparavant, parce qu'elle n'était pas pimpante et dorée. L'escalier, notre bon escalier, si noir, mais si solide, a été refait, les cloisons ont disparu; la maison, c'est à ne pas y croire, a des balcons à chaque étage, et les balcons lui

vont comme une cocarde à un chat. Le résultat de tous ces changemens, dont vous avez été heureux de n'être pas témoin, a été l'éloignement de vos meilleurs amis, de vos plus vieux voisins.

— Tu m'attristes, Fournisseaux; mais continue.

— De ce moment, nous n'avons plus eu le dimanche de ces soirées où nous nous amusions tant au nain-jaune et au vingt-un, où, quand je bâillais, vous me mettiez un grain de sel dans la bouche. Mais si nous n'avons plus de soirées, nous donnons de grands dîners maintenant. Vous n'avez pas d'idée, monsieur Richomme, de la quantité de vivres qui entrent dans la maison; vous qui régaliez si bien votre monde autrefois avec un dinde rôti, farci de marrons, un plat de crême au chocolat et des mendians sans excès. C'est une mortalité. J'apporte du Palais-Royal des bêtes dont le bon Dieu seul sait le nom; des espèces d'ours qui me font peur.

— Ce sont des chevreuils, Fournisseaux.

— A ce que j'imagine.

— On mange du chevreuil chez moi! murmura M. Richomme.

Fournisseaux reprit :

— Et des poissons si gros et si longs qu'on les sert sur des planches et que nous les portons à quatre, comme un lustre.

— Des truites saumonnées, indiqua Richomme dans son triste commentaire.

— Et enfin, continua Fournisseaux, ça n'a pas de fin; ils ne cessent pas de banqueter. Viennent les liqueurs après le café; les glaces après les liqueurs; le thé par-dessus.

— Ruine! ruine, disait tout bas Richomme.

— Ensuite le punch!

— Ruine! ruine, ajoutait encore le vieux droguiste.

— Et encore si tous ces mangeurs nous faisaient rire pour notre argent; mais ils n'ont pas l'air de se connaître. Dès qu'il n'y a plus rien au fond des bouteilles, ils prennent leurs chapeaux, et s'en vont sans même dire bonsoir la compagnie.

— Je devine quelles sont les personnes invitées par mon gendre, pensa Richomme. As-tu quelquefois remarqué, Fournisseaux, le sujet de leur conversation?

— Pas trop. Mais il est rare qu'il ne soit pas un peu question entre eux des grands personnages de l'état. Il y a un petit monsieur qui a des lunettes d'or, bossu autant dire, qui dit toujours à votre gendre : Vous serez ceci, vous serez cela; mettez-vous en avant, monsieur Fleuriot; je vous réponds de l'affaire; votre affaire est au sac.

— Mon gendre traite les électeurs de l'arrondissement, afin de s'assurer leurs voix. Ambition! ambition! voilà le fruit de plus de trente ans de veilles et de soucis. Je n'ose pas te demander ce que devient le commerce de la maison au milieu de ces festins.

— Nous n'avons plus de commerce, à proprement parler. M. Fleuriot ne va jamais à la Bourse, et il n'a pas le temps de recevoir les courtiers. Sans le détail, nous n'aurions aucun prétexte d'ouvrir chaque jour les portes du magasin.

— Et ma fille? demanda Richomme qui ne laissait pas voir la moitié de la douleur dont il était affecté.

— Celle-là ne dément pas votre sang, monsieur Richomme. Docile à son mari, elle se pare comme une déesse; quand il l'exige, elle monte en voiture pour aller au spectacle; dès qu'il le désire, elle reçoit sans bouder des personnes qu'elle n'aurait guère voulu connaître; mais au fond, voyez-vous, monsieur Richomme, votre fille a plus d'un ennui. Il est évident que son mari lui a ordonné de ne plus voir ses amies, parce qu'elles n'étaient pas assez huppées pour venir dans nos beaux salons, pour marcher sur nos tapis et s'asseoir à notre table.

— Pauvre Lucette! dit M. Richomme. C'est pourtant un droguiste que je croyais te donner pour mari. Chère enfant, elle n'a rien écrit de ses chagrins ni à sa mère ni à moi. Encore si nous étions là pour l'encourager, pour lui rendre plus faciles ces changemens d'habitude, et enfin pour apprendre à ce M. Fleuriot, dit M. Richomme en élevant la voix, qu'on ne rend pas une femme victime des ennuis de l'orgueil d'un mari. Sa femme n'est que la fille d'un droguiste de la rue Saint-Merri. Quand sa mère et moi l'avons élevée dans notre simplicité, ce n'était pas pour qu'un Fleuriot lui mît tant de tapis sous les pieds et tant de panaches sur la tête; c'était pour qu'il la rendît heureuse, et rien de plus.

— Et rien de plus! répéta Fournisseaux, superbe de l'énergie qui revenait au cœur de son maître.

— Ma fille doit suivre ses goûts, puisqu'ils sont irréprochables, et, certes, fort peu coûteux, quand son mari suit les siens. Ma Lucette s'ennuie; ma Lucette est donc malheureuse. Je ne veux pas cela!

— Nous ne voulons pas cela, redit Fournisseaux.

— Je te remercie, Fournisseaux, d'avoir eu le courage de me mettre au courant des fâcheux changemens survenus dans ma maison depuis mon successeur. Oui, je t'en remercie. Ta peine ne sera pas

perdue, crois-moi; mais dis-moi maintenant pourquoi Fleuriot a voulu te renvoyer.

— La semaine dernière c'était Pâques; j'avais mis votre pantalon bleu, si fin et si lustré, qui me va comme à un prince du sang; si bien que je me prenais pour vous; vous vous seriez trompé vous-même. J'avais aussi le dernier gilet que vous me jetâtes un jour au visage avec tant de bonté, en me disant: Trouve ta vie là-dedans, Fournisseaux! Et, outre ces deux ornemens, j'avais ma cravate rouge sang de bœuf et mon habit de fête; enfin j'étais beau, j'étais complet. Après vêpres, je rentre à la maison et, sans me déshabiller, j'aide les domestiques à mettre le couvert dans le grand salon. Quand tout est prêt, on va avertir votre gendre et sa femme que le dîner est servi. Pourquoi ce couvert de plus, ce troisième couvert? demande M. Fleuriot; nous n'avons invité, nous n'attendons personne aujourd'hui.

L'invité, c'est moi, je réponds en tremblant.

— C'est toi! me dit votre gendre d'un air moqueur; et depuis quand es-tu invité?

— Depuis plus de vingt-cinq ans, je lui réponds.

Votre fille pâlissait en me regardant; donc je devais être pâle aussi.

— Ah! depuis vingt-cinq ans! et par qui, monsieur Fournisseaux?

— Par M. Richomme; pour honorer mes services, à Noël, à Pâques, au jour de l'an, il m'accordait la faveur de m'asseoir à sa table, et cela voulait dire : Fournisseaux, tu as bien travaillé, je suis content de toi; tu es un brave garçon!

— Cette habitude ne me convient pas, à moi, dit votre gendre; je ne suis pas d'humeur à la continuer. Veuillez ôter ce couvert et nous servir au plus vite, car le potage doit être froid depuis que je discute avec M. Fournisseaux.

— Et ce couvert restera et je m'asseoirai à cette table, auprès de la fille de mon maître! je m'écriai; c'est mon droit; oui, c'est mon droit! Je suis un pauvre orphelin, moi! mon père, c'est le *Balai d'or;* mon pays, c'est cette maison. Je n'ai pas de bonheur hors d'ici. Toute l'année je travaille comme un cheval de meule; mais je reprends courage en me disant : Il y a un jour de l'année où tu t'assieds à la table du maître, qui te sert à boire! Je resterai à cette place, oui, j'y resterai!

Votre fille me priait cependant de ne pas irriter son mari qui n'était déja que trop monté comme vous allez voir. Avec le grand couteau

à découper, il poussa mon couvert, et tout se brisa à terre, en tombant, les assiettes et le verre.

— Vous m'avez déshonoré! dis-je alors à votre gendre, je ne veux plus demeurer chez vous.

— C'est ce que je voulais vous faire dire, me répondit-il; sortez!

— Tu as eu tort, dit Richomme à Fournisseaux, ne voulant pas d'abord justifier la conduite révolutionnaire de son ancien commis; mais je n'approuve pas non plus mon gendre d'avoir été si fier avec toi. Pour ma fille qui, j'en suis sûr, a été affligée de cette scène, tu aurais dû te contenir, Fournisseaux; ce n'est pas elle qui aurait voulu te faire cet affront.

— Vous la connaissez bien, monsieur Richomme; et je ne vous ai pas tout dit. Savez-vous ce que j'ai trouvé le soir, en rentrant dans ma chambre, le cœur encore tout gros de ma honte?

Fournisseaux enfonça la main dans son gousset.

— J'ai vu reluire ceci sur ma table : une montre en or, qui sonne les heures comme un ange, avec ce compliment gravé sur la boîte.

M. Richomme lut à haute voix et avec une vénération tendre : *Offerte par l'ancienne maison du Balai d'or à M. Fournisseaux : témoignage de reconnaissance.*

— Je t'aime, ma fille! je t'aime! s'écria Richomme en rendant à Fournisseaux sa montre d'honneur. Voilà le sang! le bon, le vrai sang des Richomme. Avoue, vieux Fournisseaux, que la réparation a été complète. Le cadeau de ma fille veut dire qu'elle me remplace auprès de toi, comme amitié, comme générosité et comme justice. Tu n'as plus rien à dire, tu n'as plus le droit de te plaindre, et je te répète maintenant, avec plus de force encore que tout à l'heure, que tu ne sortiras que de ton propre gré de la maison du *Balai d'or*, malgré monsieur mon gendre et ses grands airs. Écoute-moi encore. Je ne puis prendre tout seul l'engagement d'aller à Paris; il faut que je consulte Mme Richomme. N'en déplaise au jeune commerce, le vieux ne s'en trouvait pas mal de cette déférence envers nos femmes. J'espère cependant la décider à me laisser partir. Alors compte sur l'effet de ma présence. Mon gendre, qui n'est pas un méchant garçon au fond, m'entendra. J'ai aussi mes projets. Mais ne gâtons rien par trop de précipitation. Il est déjà tard, j'ai du chemin à faire pour me rendre aux Petits-Déserts; quittons-nous.

Dans mes bras, Fournisseaux!

XI.

Dans sa conférence avec son maître, Fournisseaux n'avait pas exagéré les fâcheuses altérations que l'ancienne maison du *Balai d'or* avait éprouvées depuis quelques mois. Il avait même laissé dans l'ombre les faits qui auraient trop blessé au vif la sensibilité paternelle de M. Richomme, l'ayant déjà vu si affligé de la conduite de Fleuriot, son successeur commercial. Il ne lui avait pas dit combien son gendre, par son ambition despotique, ses nouvelles amitiés prises dans une sphère élevée, par ses préoccupations politiques si mortelles à son activité industrielle, rendait sa femme plus triste de jour en jour. S'il lui avait loué une loge à l'Opéra, c'était moins pour qu'elle y goûtât le plaisir d'entendre de la bonne musique que pour avoir l'occasion de réunir des hommes dont il caressait le suffrage dans la prévision d'une prochaine crise électorale. Elle expiait un avantage dont elle ne s'était jamais montrée fort jalouse par d'éternelles discussions sur la conversion de la rente et l'abaissement du cens. Chez elle point d'indépendance. De recommandations en recommandations graduellement moins détournées, Fleuriot avait enfin ouvertement exigé qu'elle rompît avec ses intimités de pensionnat et surtout de quartier, oubliant qu'il ne faut jamais ôter à une femme ses habitudes sans se charger de remplir aussitôt par une amabilité presque impossible le vide profond qu'on a creusé autour de sa vie. Sa femme avait obéi, mais elle périssait d'ennui. Elle ne devait jamais descendre au magasin, jamais se mettre au balcon, jamais sortir à pied; et comme elle avait, malgré une éducation assez distinguée, conservé des familiarités de langage innées au commerce, son mari l'avait engagée à participer le moins possible aux conversations qui avaient lieu à ses grands dîners du jeudi. Qu'on juge du bonheur d'une jeune femme ainsi emprisonnée dans les convenances. Malgré son désir de se plaindre à sa mère, elle avait toujours eu le bon sens de comprimer ses chagrins et de pleurer en secret. Elle ne trouvait que dans Fournisseaux un écho à sa douleur. C'est Fournisseaux qui lui donnait en secret des nouvelles de ses amies : chaque soir, quand Fleuriot était à ses réunions politiques, le fidèle commis racontait à la fille de M. Richomme les nouvelles du quartier. Celle-ci allait se marier avec un marchand de quincaillerie; celle-là lui brodait des pantoufles qu'elle lui enverrait pour sa fête. Et elle était heureuse d'entendre Fournisseaux, jusqu'au moment où son mari, de

retour et plein de pensées soucieuses, s'asseyait près d'elle, et lui disait avec cette ennuyeuse joie qui ne cause du plaisir qu'à celui qui la ressent : J'ai gagné une voix de plus pour ma prochaine candidature.

C'est encore Fournisseaux et elle qui réparaient les désordres apportés par un grand dîner au vieux régime d'économie et aux usages méthodiques de la maison. Le lendemain d'un banquet, ils profitaient de l'absence ou du sommeil de Fleuriot pour se hâter de ranger les porcelaines, de renfermer l'argenterie et de remplir les flacons de liqueur à demi vidés, afin qu'aucun objet ne fût égaré, qu'aucun liquide ne s'éventât, principes d'or, professés avec religion par M. Richomme, mis en pratique constante par sa femme. C'est ainsi que se font les bonnes maisons de la rue de la Verrerie et de la rue des Cinq-Diamans. Il y a dans ces angles ténébreux de rues, au fond de ces maisons enfumées, des trésors de femme qui décupleraient en trois ans la fortune d'un état si elles étaient à la tête des finances. Ce sont des miracles de chiffres et de spéculations; ces petites mains qui passent sous ces bouts de manche en toile grise ou en serge verte ont une activité réfléchie digne des plus hauts emplois; mais le monde ne connaît pas ces femmes qui rapportent plus à leurs maris que six vaisseaux sur les mers, et qui n'exigent rien d'eux, si ce n'est de les conduire trois fois par an à l'Opéra-Comique et à la Gaieté, et qui ne souhaitent un peu vivement encore, quand le printemps se fait sentir dans le quartier des Arcis, que d'aller quelquefois, le dimanche, dîner au restaurant, et l'été à Montmorency. Viennent trente ans, elles ne sont plus qu'à leurs enfans qu'elles échelonnent si bien que, lorsqu'elles en retirent un de nourrice, l'autre vient au monde; et ainsi de même jusqu'au septième ou huitième rejeton.

La fille de M. Richomme était née et élevée pour augmenter le nombre de ces femmes; malheureusement Fleuriot faussa la vocation.

XII.

Dans sa sagesse, Mme Richomme décida que son mari ne devait pas se mêler des affaires, bonnes ou mauvaises, de son gendre, pour deux raisons : la première, parce qu'à la rigueur, son gendre n'était pas son associé; la seconde, parce que l'on ne quittait pas à chaque instant son repos sur le moindre bruit venu de Paris. Leurs biens ne pouvaient pas courir de chances mauvaises, ajouta-t-elle, puisqu'ils

avaient eu la prudence de les réaliser en revenus sur les caisses de l'état; et si leur fille s'ennuyait de la contrainte où, selon Fournisseaux, elle était tenue, elle viendrait passer l'automne auprès d'eux aux Petits-Déserts.

Soumis, comme il a déjà été dit, à l'autorité de sa femme, toujours consultée dans les grandes occasions, Richomme renonça, d'après elle, à son projet d'aller à Paris porter des conseils sévères à son gendre. Il se borna à lui dire, dans une lettre pleine de bonnes raisons tirées de sa solide intelligence et de son cœur, qu'il était peu généreux, peu reconnaissant de méconnaître les longs services de son ancien commis. Non-seulement il ne voulait pas qu'il fût renvoyé, mais il exigeait, au nom de la générosité la plus simple, la plus naturelle, que Fournisseaux fût traité avec affection dans une maison dont il avait augmenté la prospérité et le crédit

Ayant ainsi calmé les inquiétudes de sa pensée, Richomme se proposa, pour la centième fois, de se vouer tout entier aux travaux agricoles de sa propriété des Petits-Déserts sur laquelle allait luire le soleil d'un premier printemps. Le printemps! saison magique pour un propriétaire! époque fortunée où il lui était enfin permis de faire usage des nombreux instrumens aratoires dont il s'était muni en rompant avec la vie commerciale pour entrer dans la vie des champs : couteaux pour tailler les arbres, scies de toutes formes, rateaux, serpettes, arrosoirs.

Enfin l'astre du printemps dora un matin la cime des arbres, et Richomme sortit aussitôt en guêtres et en blouse pour ouvrir ses travaux rustiques. C'était vers la mi-avril. Les premiers coups de bêche lui réjouirent tout le corps; il était heureux de penser que de cette terre remuée par lui sortiraient du froment, des fruits, des fleurs en abondance. Au bout d'une heure, les bras furent moins actifs; une heure après, malgré l'espoir des fruits et du froment, ils allaient moins; une heure après ils n'allaient plus. Le déjeuner rétablira mes forces, se dit Richomme, plus moulu que le terrain qu'il avait retourné : allons déjeuner. Richomme ignorait qu'à son âge tout changement d'existence ébranle, et que l'agriculture est un métier aussi dur, aussi difficile que la guerre et la navigation. En poésie, la culture des champs est une chose riante et facile, un passe-temps des plus doux; mais, en réalité, c'est un exercice qui demande, sinon la jeunesse, du moins une habitude prise avec la jeunesse. Après son déjeuner, il fut impossible à Richomme de se lever de son fauteuil; ses pieds pesaient cent livres, et ses mains étaient

bouffies d'ampoules d'avoir trop long-temps tenu le manche de la bêche. Sa femme fut obligée de lui frotter les reins avec de la graisse d'ours. Il passa une bien mauvaise nuit.

Une autre erreur de M. Richomme fut de croire que le printemps et l'été représentaient deux époques absolues : la première réservée à la culture, la seconde aux profits qu'elle donne. En avril, par exemple, on semait tout et partout, les fleurs, les légumes, les choux et les melons; en juillet et en août, on récoltait. C'est à peu près là l'idée des poètes, des enfans et des propriétaires parisiens qui rêvent au bonheur de se retirer, sur leurs vieux jours, dans quelque campagne.

Or, M. Richomme ayant semé en avril les fèves et les pois hâtifs qu'il faut semer en janvier, il n'eut ni pois ni fèves; il eut des herbes magnifiques; ayant aussi taillé ses pommiers et ses poiriers en avril, lorsqu'ils étaient en fleurs, il en perdit un grand nombre; enfin là où il avait semé à propos, il l'avait fait avec tant de surabondance, qu'il y eut étouffement dans la germination et par conséquent stérilité, sans parler des places où il poussa des fleurs au lieu de légumes et où il vint des tomates pour des navets attendus.

Ces contretemps révélèrent à Richomme une vérité assez méconnue; c'est que l'agriculture est un art des plus difficiles et des plus compliqués. De tout temps il s'était imaginé avec la foule qu'un morceau de terrain étant donné, on n'a, pour remplir au bout de quelques mois ses caves et ses greniers, qu'à acheter un sac de grains et à le vider sur ce terrain. Son mécontentement fut vif : sa propriété ne lui rapporterait rien que des feuilles, à cause de l'inopportunité de ses semailles et de ses plantations; et l'année suivante il serait obligé de prendre des vignerons, des jardiniers à son service, et de ne presque plus participer aux travaux sur lesquels il avait tant compté pour charmer les si pesantes années de la vieillesse. Ainsi Richomme n'avait pas rencontré une seule joie qui ne fût factice depuis son installation à la campagne. Il avait voulu l'aimer, y trouver une compensation aux commotions si vivifiantes du commerce, et il avait été constamment trompé. Quelle déception que le jeune curé tolérant, que les voisins de campagne si agréables à lire dans les romans d'Auguste Lafontaine, que les plaisirs purs et sans étude de la culture! Quand même Richomme aurait menti à sa conscience en se disant heureux de sa nouvelle existence, il n'aurait pas caché le dépérissement de sa santé si florissante autrefois dans la rue Saint-Merri où l'air natal du commerce souffle toujours. Il avait des heures

de mélancolie qu'il cachait à sa femme, de peur de l'attrister et de lui faire partager son dégoût. Que devient ma fille? se disait-il en promenant d'une main ennuyée le rateau sur ses allées; que fait mon gendre? de mauvaises affaires, sans doute; et je lui avais laissé un si beau nom à continuer! Que fait aussi, que devient Fournisseaux, mon fidèle Fournisseaux? Assis sous un ciel tout radieux des chaudes clartés de juin, le regard vague, triste, balancé sur la campagne, l'oreille charmée par le doux murmure de l'eau courant près de lui, Richomme répétait : Quelle belle chose que le commerce!

Une fois dans le chemin du découragement, il s'affaissa, il fut atteint de langueur; son appétit fut inégal, son sommeil perdu, et ses idées s'assombrirent en proportion de ses ennuis. Sa fille ne l'aimait pas; son gendre le reniait par sa conduite; ses anciens amis l'avaient déjà oublié. Mme Richomme exigea enfin qu'il consultât un médecin, tant elle fut effrayée de l'altération progressive de sa santé. Un médecin! je suis donc un homme perdu, se dit Richomme. Encore un effort sur moi-même! Allons à Paris faire mon testament, puis je reviendrai mourir ici!

XIII.

Quelle différence entre ce voyage funèbre de M. Richomme et celui qui l'avait conduit, il y a trois mois, aux Petits-Déserts! On se souvient de son épanouissement lorsqu'il aperçut la Marne, de sa joie d'enfant à voir des murs couverts de lierre, des arbres qui semblaient lui dire en balançant leurs têtes : Venez à nous, monsieur Richomme! Nous vous donnerons à profusion de l'ombre et des fruits. Maintenant il se tenait caché dans un coin de la voiture, le front plissé, les mains traînantes sur ses genoux, le regard enfoncé dans sa tête soucieuse. Il rentrait dans Paris à l'heure triste du soir, quand il n'y a encore que quelques pâles reverbères allumés au milieu d'une corde mouillée. On le descendit au bout de la rue Saint-Martin. Puissance de la boue natale sur le Parisien! à la première goutte d'eau (car il pleut toujours quand on arrive à Paris), Richomme se découvrit pour recevoir la rosée sur la tête. A peine fut-il entré dans la rue Saint-Martin, qu'il se sentit déjà mieux. Joie vraie et sentie! Un fiacre couvrit de boue son pantalon. Richomme sourit et se dit : « Elle et moi nous nous connaissons; » et son visage resplendit d'un bonheur où il entrait un peu de jalousie, en apercevant, derrière les carreaux d'un confiseur de ses amis, toute la famille à table. Le confiseur était assis au milieu de ses enfans et petits-enfans. Celui-là n'a rien à envier à

personne, se dit-il. La journée a porté son gain; il a vendu, il a commercé, il est content : Dieu soit béni!

Arrivé au coin de la rue Saint-Merri, Richomme manqua de force dans les jambes : il y a tant d'électricité dans la joie! Comment ne pas faiblir? De l'endroit où il était il distinguait tout ce qu'il y a de grandes renommées en drogueries dans Paris; le *Mortier d'Or* entre autres! D'ailleurs ne pénétrait-il pas dans la rue Saint-Merri, corridor sacré des denrées les plus riches du monde, dans la rue Saint-Merri, parvis de sa maison du *Balai d'Or!* Vingt fois il s'appuya contre le mur pour ne pas fléchir. Ses yeux s'emplirent de larmes, ses joues palpitèrent quand il vit projetée sur le pavé de la rue la clarté des lampes de son magasin. Il va, il avance, encore un effort! encore un! Dieu n'a pas accordé tant de forces à l'homme. Richomme s'évanouit sur le seuil de son magasin.

Quand il revint à lui, il était dans les bras de Fournisseaux, qui, de son côté, avait besoin de toute sa volonté pour ne pas tomber en défaillance.

Ce que ces deux hommes se dirent ne s'écrit pas. C'étaient des paroles confuses, mêlées, troubles, quoique accentuées par le cœur; c'étaient des signes comme ceux des sauvages, des mouvemens sans but. Le bonheur de Richomme éclata à la fin d'une manière où il se révéla tout entier. Un courtier en marchandises était entré pour demander à Fournisseaux si la maison pourrait lui céder le lendemain quarante quintaux de gomme du Sénégal.

Richomme s'écria :

— Oui!

Il fut solennel et grand comme quand Luther dit : « Non! » à la diète de Worms.

— Peut-elle entrer avec avantage dans les compositions pharmaceutiques? demanda encore le courtier; n'est-elle pas terreuse?

— Elle est excellente, répondit Richomme; vous allez en juger.

Et il courut, par un instinct de divination, au fond de la boutique où était la gomme, en remplit ses deux mains, les vida dans un mortier.

Fournisseaux sentait son cœur se fondre de joie et d'adoration contemplative.

Son maître ôta ensuite son habit, saisit un pilon de fer, et broya la gomme afin d'en démontrer la supériorité au courtier.

Sur-le-champ l'affaire fut faite. Ainsi il n'y avait pas une demi-

heure que Richomme était de retour dans sa boutique, qu'il avait déjà conclu un marché.

Quand l'acquéreur fut parti, Richomme dit à Fournisseaux :

— Vieux, que crois-tu que j'aie pilé dans ce mortier?

— Dame! c'est de la gomme.

— C'est la goutte, la jaunisse et la mort que j'ai broyées d'un seul coup sous mon pilon. Fournisseaux! voilà ma guérison trouvée! Voilà ma santé revenue! Maintenant allons voir ma fille! Et retiens toujours ceci, Fournisseaux : Le bonheur pour nous autres, gens de peine et de travail, ce n'est pas le changement, c'est encore le travail et la peine.

— Je m'en *avais* toujours douté, monsieur Richomme.

Quelle sagesse modeste dans ce stupide et admirable Fournisseaux!

XIV.

Richomme était rentré sous le toit domestique à un des momens les plus propres à exercer cette activité dont il avait depuis si longtemps perdu l'usage pour le malheur de sa santé. Son gendre devait le lendemain même répondre aux questions que lui adresseraient, dans un grand local, les électeurs réunis en assemblée préparatoire, car une dissolution avait eu lieu et la chambre élective allait de nouveau se constituer. Quoiqu'il y fût préparé, Fleuriot subirait une pénible épreuve. Heureusement le résultat ne lui semblait pas douteux après les promesses de tant d'électeurs dont il avait fasciné la simplicité par le faste de ses visites. Sa brochure achèverait d'entraîner les opinions douteuses s'il en restait encore. De l'aveu de ses amis les plus sévères, cet écrit ne le pousserait pas seulement au banc de député; on rêvait pour lui un poste plus élevé dans l'état. Quoique dans sa position il eût pu négliger de recourir à toute protection étrangère, il pria cependant son beau-père de l'accompagner à l'assemblée. Peut-être n'était-il pas fâché de le rendre témoin de son triomphe. Quand tous les électeurs furent réunis, Fleuriot monta à la tribune en faisant doucement craquer ses bottes vernies sur le parquet. Les électeurs n'eurent pas l'air de lui tenir compte, et vraiment c'était de l'injustice, de sa chevelure bouclée, de son gilet de satin, supérieurement taillé, et de la fraîcheur de ses gants jaunes. Ils brûlaient de l'entendre parler. Leur impatience fut bientôt satisfaite. Fleuriot toucha, pour commencer, à toutes les questions de l'ordre social; mais son abondance parut sans chaleur; il semblait

réciter un thème long-temps étudié, et où il avait fait entrer le plus de concessions possibles à tous les systèmes. Vous voyez que je suis ministériel en ceci, disaient ses phrases émoussées, monarchique en ceci encore, radical en cela, et même un peu carliste, si l'on y regarde de près. S'étant aperçu du pauvre effet du début de son gendre, Richomme demanda la parole, et il n'est personne qui ne fût heureux de l'accorder à l'ancien droguiste, salué, ce que nous avons omis de dire, fêté, complimenté à son entrée comme s'il eût été de retour d'un voyage autour du monde.

— Je crois que mon gendre, dit Richomme, eût mieux fait de nous entretenir de nos intérêts commerciaux en souffrance, que de l'alliance avec l'Angleterre, de la probabilité d'une invasion russe et des assassinats de don Carlos. Je suis sûr cependant que, s'il a l'honneur de vous représenter, il s'occupera beaucoup de la question des sucres et des améliorations à apporter à la loi des douanes.

— Fort bien! dirent les électeurs, à la bonne heure.

— Je l'engagerai toujours à rester sur le terrain du commerce, qui est le nôtre. Pourquoi nommons-nous un député? Pour vendre et acheter avec le plus de profit et de facilité. Passez-moi le mot, le député que nomment des électeurs commerçans n'est que leur premier commis.

— Très vrai! très vrai! dirent les électeurs.

— Eh! mon Dieu! dit-il en fourrant sa main dans son large gilet de cuir-laine, il y aura toujours à la chambre assez de députés qui parleront de la Pologne et du Caucase. Mon gendre ne tombera pas, je vous le garantis, dans ces brillantes aberrations. Il a du vieux sang de droguiste dans les veines : je lui ai donné ma fille et ma maison. Ceci vous répond de sa probité.

— M. Fleuriot, demanda un électeur, accepterait-il une place du gouvernement?

De son banc Fleuriot répondit :

— La question me semble inopportune en matière électorale, aujourd'hui que tout député qui accepte une fonction est immédiatement soumis à une réélection.

— Mon gendre, reprit Richomme qui, pas plus que les électeurs, ne fut satisfait de la réponse de Fleuriot, mon gendre n'a pas besoin d'emploi, puisqu'il est riche et qu'il se bornera à l'ambition de vous représenter. Sa modestie l'empêche de vous dire qu'il a des habitudes tout-à-fait bourgeoises, des goûts casaniers, de solides principes d'économie.

— Cependant, intervint un autre électeur, M. Fleuriot ne va jamais à pied dans Paris, et sa mise n'est pas simple comme les goûts que lui prête son honorable beau-père, M. Richomme.

— Il me semble, répliqua Fleuriot un peu ému, que l'on descend beaucoup trop avant dans ma vie privée. Mes revenus, messieurs, me permettent d'avoir des chevaux et une voiture; je ne suis pas de ceux qui ne conçoivent la probité qu'en compagnie de la misère.

Le mouvement oratoire fut beau; mais il ne rallia pas tous les suffrages.

— Si mon gendre va souvent en voiture, reprit Richomme, c'est que sa santé exige de l'activité dans les organes. A trente-deux ans on prend de l'embonpoint; ceci est plus facile à voir qu'agréable à avouer. Au surplus, la dépense de deux chevaux, puisque nous causons ici entre braves gens qui s'estiment, est largement couverte par le plus grand nombre d'affaires qu'il est permis de traiter en allant en cabriolet.

— Oui! oui! murmurèrent les électeurs en gens convaincus par l'explication.

Un d'entre eux, toutefois, osa encore dire : — Pourquoi M. Fleuriot ne s'est-il pas contenté d'exercer la droguerie dans le modeste magasin où vous, monsieur Richomme, avez fait peu à peu, avec lenteur, patience et difficulté, votre fortune et votre réputation? Il y a bien des dorures maintenant dans le magasin de l'ancien *Balai d'Or*.

D'un geste, Richomme empêcha son gendre de répondre.

— C'est moi, messieurs, qui ai exigé ces changemens, répliqua-t-il; je ne voulais pas imposer un mobilier suranné à ma fille qui, comme toutes les jeunes femmes d'aujourd'hui, n'aime pas à se montrer dans un magasin où le gaz n'a pas remplacé l'huile, à la clarté de laquelle nous avons pourtant réalisé de si solides capitaux, et où les peintures, les dorures et les glaces ne font pas pardonner l'odeur de la cire en pain et la poussière du cacao. Consultez vos femmes et vos filles, et vous serez ensuite plus indulgens pour mon gendre.

— Où vous asseoirez-vous, si vous nous représentez à la chambre? s'informa un électeur fort acharné à reproduire sa question.

Comme Fleuriot avait, non pas la modestie de relever d'un chef d'opinion, mais l'orgueil d'en être un, et de vouloir qu'on se dirigeât d'après lui, il fut obscur, prétentieux, inintelligible dans ses réponses. Sans son beau-père, il perdait du coup la partie.

— Où s'asseoira mon gendre, demandez-vous?

— Oui! oui!

— Il s'asseoira sur un ballot de marchandises.

— Bravo ! bravo ! crièrent les électeurs dont la position était tournée, et qui ne s'apercevaient pas qu'un mot heureux les payait du mot précis qu'ils attendaient.

— La série des questions étant épuisées, dit le président, la séance est levée. Demain on votera; à six heures du soir le dépouillement.

— Tu seras nommé, dit tout bas Richomme à son gendre; sais-tu pourquoi ?

— Parce que vous avez bien voulu prendre la parole pour me justifier; pour...

— Ce n'est pas cela ; c'est parce que tu es seul candidat. Ne t'avais-je pas dit que la disparition de l'enseigne te porterait malheur? Demain tu me feras l'amitié, mon gendre, de mettre des gants violets, et de venir voter à pied.

— Mais, monsieur Richomme...

— Je serai aussi à pied et je n'aurai pas de gants.

XV.

Il était avéré pour tout le monde, pour tous les électeurs, que, sans l'intervention de M. Richomme, son gendre aurait complètement échoué devant l'assemblée préparatoire des électeurs, et sa nomination ne semblait assurée que parce qu'il était, comme l'avait dit aussi M. Richomme, le seul candidat sérieux. La maison se disposa à de grandes fêtes, à des dîners de reconnaissance, à des bals où seraient invitées les femmes et les filles d'électeurs. Richomme ne trouvait pas encore trop à redire à ces projets bruyans, à cause du bonheur de se sentir renaître et vivre au milieu du mouvement qui se faisait autour de lui. Et puis, il avait une pensée cachée. Si son gendre était nommé député, lui alors reprenait le timon des affaires, redevenait droguiste, comme auparavant; le *Balai d'or* remontait sur l'enseigne. Fournisseaux avait comme deviné cet espoir derrière la discrétion de son maître, qu'il admirait plus que jamais. Ils passèrent une belle nuit ensemble, celle qui réunit le jour de l'assemblée préparatoire au jour de l'élection définitive. Profitant du trouble où flottaient les idées de Fleuriot, ils étendirent sur toutes les couleurs éclatantes du magasin une composition qui les altéra, les vieillit et leur rendit leur effet terne, insignifiant et pâle. Sous l'action du procédé chimique, les dorures s'éclipsèrent; enfin, il ne resta bientôt plus que l'enseigne du *Balai d'or* à reclouer au fronton de la porte pour que la restauration fût complète. Deux antiquaires enfouis dans

les catacombes d'Herculanum ne s'entendraient pas avec plus d'accord et de mystère pour lire dans les lambeaux à demi consumés d'un manuscrit, que Richomme et Fournisseaux pour rendre au magasin de drogueries sa physionomie de vétusté.

Ce fut pendant l'œuvre de cette nuit de bonheur que Fournisseaux, enhardi par l'égalité d'une commune joie, dit à son maître :

— Il y a beaucoup de gens qui seraient heureux de subir le sort de ces boiseries.

— Que veux-tu dire, Fournisseaux?

— Qui ne demanderaient pas mieux, je veux dire, de redevenir tels qu'ils étaient avant d'être peints et dorés.

— C'est grave ce que tu penses-là, Fournisseaux.

— Alors vous m'avez compris, reprit le commis en regardant autour de lui, comme s'il eût laissé tomber des paroles blessantes pour l'état.

De peur que l'allusion ne fût pas assez transparente, il ajouta :

— M. Fleuriot, votre gendre, ne me paraît pas excessivement aimer le commerce de la droguerie. Il ne serait peut-être pas fâché de vendre le fonds, s'il en trouvait un bon prix.

— Vendre le fonds! s'écria Richomme, vendre le fonds! Il ne nous faudrait plus que cela pour nous achever! Il le vendrait à quelque misérable successeur, qui effacerait dans le souvenir du quartier le passé de notre maison, connue partout, dans la province comme à l'étranger. Oh! non! il ne vendra pas le fonds!... J'ai d'autres projets.

Richomme se trahissait.

— D'autres projets! s'écria Fournisseaux, qui, de son côté aussi, laissait trop voir qu'il avait compris Richomme. — D'autres projets! Vous voudriez peut-être rentrer dans le commerce de drogueries, vous remettre à la tête du *Balai d'or?*

— J'ai mieux que cela en tête, Fournisseaux : tu verras.

Et la nuit s'était écoulée dans ces propos délicieux échangés entre M. Richomme et Fournisseaux.

Enfin le grand jour se leva sur la vie de Fleuriot. Avant la fin de ce jour précédé de tant de vœux, de tant d'espérances, il serait un représentant de la France, un des députés de Paris. Ainsi que la veille, M. Richomme l'accompagna au comité électoral, où ils virent défiler solennellement, un à un, les électeurs, qui déjà venaient jeter leur vote dans le scrutin. Que de battemens de cœur n'éprouvait pas Fleuriot à ce spectacle, où se décidait en silence le fait le plus im-

portant de sa vie. Il croyait lire sur chaque visage, dans chaque trait de plume, le nom qu'il tenait tant à voir écrire sur les bulletins. Son beau-père l'encourageait, tout en se levant à chaque instant pour offrir du tabac aux électeurs ou leur demander des nouvelles de leur famille. Vers cinq heures le scrutin fut fermé, et le dépouillement commença.

Surprise renversante! Le président lit le premier bulletin, et il proclame le nom de M. Richomme.

— Pure fantaisie électorale, murmura Richomme; écoutons le second bulletin.

Encore le nom de M. Richomme!

— Politesse électorale, dit encore celui-ci.

Fleuriot était étonné, confondu!

Troisième, quatrième bulletin, toujours M. Richomme. Jusqu'au centième bulletin le même nom sortit de l'urne. Quelle singularité, disait Richomme. Rien n'égalait le profond, l'amer désappointement de son gendre.

Au bout d'une demi-heure, la majorité des suffrages était acquise au vieux droguiste, qui se vit complimenté et embrassé par les électeurs présens.

Enfin le président le proclama député de Paris, honneur qui le surprit autant que s'il eût été nommé empereur des Turcs, lui qui s'était donné une peine si grande pour faire élire son gendre. Fleuriot, rouge de honte, s'était esquivé.

Quand son beau-père le revit chez lui, il lui dit en lui serrant la main :

— Tu vois, mon gendre, que le commerce et l'enseigne du *Balai d'or* n'empêchent pas d'être nommé député. Mais rassure-toi; je n'accepte pas tant d'honneur; j'ai déjà écrit au président que je refusais. Mets-toi encore sur les rangs et tâche d'être plus heureux cette fois.

Quant à moi, je suis né droguiste, et je veux mourir droguiste. Je reprends ma maison. Approche, Fournisseaux, et écoute-moi. Dès ce moment tu es mon associé. Demain tu remettras l'enseigne du *Balai d'or* à son ancienne place, et désormais tous nos effets de commerce seront signés *Richomme et Fournisseaux, droguistes, rue Saint-Merri, au Balai d'or.*

Enfin cette fois je suis arrivé. Je reste à la même place.

LÉON GOZLAN.

LE

DERNIER ÉCRIVAIN PAÏEN

DE LA GAULE.

RUTILIUS NUMATIANUS.[1]

Quand on a assisté à tous les grands débats de l'église au IVe siècle, quand on a vu les hautes questions de métaphysique et de théologie soulevées et approfondies par les auteurs ou par les adversaires des hérésies, quand on s'est enfoncé dans les solitudes de la Thébaïde avec Cassien, et qu'on y a découvert un nouvel ordre de pensées et de sentimens se révélant à l'intelligence et au cœur de l'homme, on est tenté d'oublier qu'il existe encore des païens dans le monde. Le paganisme semble quelque chose de passé, d'anéanti; on croit qu'a-

(1) Le morceau sur Rutilius que nous donnons ici est tiré d'un ouvrage important que M. Ampère est au moment de publier, et dont le cours qu'il a professé au Collége de France lui a fourni les matériaux : l'*Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*. On retrouve dans cette appréciation toutes les qualités qui ont valu depuis long-temps au savant professeur un rang si élevé parmi les critiques érudits. Par la richesse des documens, par la finesse et l'élévation des aperçus, l'*Histoire littéraire de la France* ne peut manquer d'être placée dès son apparition à côté des travaux les plus justement estimés de M. Ampère.

près les querelles du gnosticisme, de l'arianisme et du pélagianisme, on n'entendra plus parler de Jupiter et de Vénus. Cependant il n'en est point ainsi; quatre siècles ne suffisent pas pour extirper une croyance âgée de quinze ou vingt siècles.

Le paganisme se retranchait dans trois classes de la société : d'abord, chez les paysans plus constamment et plus opiniâtrément attachés à leurs vieilles superstitions que les habitans des villes; ces Vendéens du paganisme lui ont donné le nom qu'il a gardé. On sait que les mots *paysan* et *païen* dérivent également de *pagus*; la foi païenne voulait dire la foi rustique. Ausone appelle les divinités champêtres *paganica numina*. Dans Rutilius, l'auteur qui est le sujet de cette étude, on trouve que, vers l'an 430, les paysans de la Toscane célébraient encore, au solstice d'hiver, la fête du renaissant Osiris, c'est-à-dire du soleil qui commence alors à remonter au-dessus de l'écliptique. Le fait de l'existence du paganisme chez les populations rurales est incontestable, non-seulement à l'époque dont il s'agit, mais bien plus tard, on pourrait presque dire jusqu'à nos jours, en tenant compte de certains usages dont l'origine païenne peut encore être avérée.

A l'autre extrémité de l'échelle sociale, la haute aristocratie du monde romain conservait également une longue fidélité aux traditions païennes. C'est encore comme dans la Vendée, où le noble et le paysan se donnaient la main. On a vu le sénat romain lutter contre saint Ambroise par la voix de Symmaque, pour défendre les dieux du Capitole. Probablement l'influence de l'aristocratie romaine fut grande sur la portion inférieure de la société. Les grands propriétaires durent employer leur ascendant pour perpétuer, parmi les populations qui dépendaient d'eux, une prédilection qu'eux-mêmes partageaient. La classe moyenne était complètement pénétrée par le christianisme; les deux extrémités du corps social lui résistaient au moins partiellement.

Il y avait encore une classe d'hommes que leurs études et leurs goûts enchaînaient au paganisme; c'étaient les littérateurs; tous ceux qui n'avaient pas embrassé la cause du christianisme, et ils étaient fort nombreux, soutenaient la vieille religion liée à la vieille littérature, avec l'attachement du métier et la passion de l'habitude. On est frappé d'un singulier contraste; les lois des empereurs sont de plus en plus sévères contre le paganisme, et Théodose, en 391, défend de sacrifier aux dieux, sous peine de mort. Ainsi, à la fin du IVe siècle, l'exercice public du paganisme est interdit par une loi

terrible; cependant, on trouve long-temps encore des auteurs, non-seulement soutiens déclarés de l'ancienne religion, mais adversaires décidés, et souvent adversaires acharnés de la nouvelle; ces hommes arrivent aux premières dignités, comme Symmaque qui fut consul, et ils jouissent de la bienveillance particulière de l'empereur, comme le sophiste Libanius, bien qu'ils attaquent le christianisme avec une violence qui va jusqu'à l'outrage, comme Eunape et Sozime; ils l'attaquent en toute liberté, sans perdre rien ou de la faveur publique, ou même de la faveur impériale. Il semble que, fidèles à l'esprit de l'ancienne législation romaine, les empereurs considéraient le culte et la religion plutôt comme un fait politique, un ressort de gouvernement, une base de la société civile, que comme un objet de dogme et de foi. On s'explique ainsi comment ils toléraient une liberté d'opinions assez grande, et même de très vives agressions contre une croyance qui était la leur; en un mot, les successeurs de Constantin paraissent tenir infiniment à ce que la religion chrétienne soit la religion de l'état, à ce que le culte proscrit ne soit pas *exercé publiquement;* mais il leur importe assez peu que les littérateurs pensent ou écrivent dans un sens ou dans un autre. Cette situation du christianisme, religion consacrée par l'autorité impériale, et en même temps abondonnée à une libre controverse, cette situation explique comment, au ve siècle, on peut trouver un homme franchement païen et qui, cependant, a rempli les fonctions les plus élevées, puisque après avoir été d'abord maître des sacrés offices, il fut préfet de Rome; on comprendra comment le petit ouvrage dont je vais parler, ouvrage tout païen, et qui contient un persiflage assez vif des opinions chrétiennes, a pu être écrit par Rutilius Numatianus, de Poitiers, vers 420, un siècle après la conversion de Constantin.

Même à cette époque, ceux des païens qui restaient fidèles à leurs doctrines, à leurs traditions, ne transigeaient nullement avec le christianisme. On voit bien çà et là se glisser dans leur langage et, jusqu'à un certain point, dans leurs opinions, quelques emprunts déguisés qu'ils ont faits, sans le savoir, aux idées chrétiennes; mais, sauf ces légères exceptions, ils sont complètement étrangers à l'influence de ces idées; ils ne discutent même pas avec le christianisme, ils l'ignorent, ils ne veulent pas se donner la peine de l'étudier, et la peine eût été grande, après les nombreuses difficultés qu'avaient soulevées les hérésies; ils se contentent de le mépriser profondément, ils se renferment dans un dédain et dans une insouciance superbes; ils ne doutent pas que cette espèce de folie ne passe bientôt et que,

dans peu, il n'en soit plus question. C'est ce que l'ami de Julien, le rhéteur Salluste, disait en ces termes : « L'impiété qui se répand dans quelques lieux ne doit pas inquiéter les hommes sages, elle passera de mode et l'on reviendra à l'ancienne religion. » A toutes les époques il est certains esprits, et même de beaux esprits, comme le rhéteur Salluste, qui ignorent complètement le mouvement de leur siècle; quand surgit une religion qui doit changer le monde, ils la regardent comme une folie momentanée, comme une mode passagère; quand commence une grande révolution qui, elle aussi, va changer le monde, ils la prennent pour une révolte; c'est la même légèreté, la même ignorance des temps.

Rutilius Numatianus, né à Poitiers dans les dernières années du IVe siècle, était un homme de ce caractère. On ne sait presque rien de sa vie, sinon que, vers l'an 413, il fut préfet de Rome, et, quelques années plus tard, partit de cette ville pour retourner par mer en Gaule. Il a écrit sur son voyage un petit poëme intitulé *Itinerarium*, dont, malheureusement, la seconde partie est perdue. Ce fragment peint très-naïvement et confidentiellement, si je puis parler ainsi, ce qu'il y avait alors dans l'âme et dans la pensée de ces païens opiniâtres, dont Rutilius est un type si piquant. Du reste, on ne s'étonnera pas qu'il en soit ainsi; Rutilius venait de Rome, il avait passé plusieurs années dans ce vieux foyer où le paganisme ne pouvait parvenir à s'éteindre; il avait vécu au milieu et à la tête de ce sénat romain qui restait attaché aux croyances païennes comme à un vieux titre de noblesse; en outre, il était Gaulois : c'est dire que son éducation littéraire s'était faite dans le pays qui, après Rome, conservait le plus de la culture païenne.

Ainsi s'explique par ces deux causes la situation d'âme et d'esprit dans laquelle nous allons trouver Rutilius.

L'usage d'écrire des *impressions de voyage*, comme l'on dit maintenant, n'était pas étranger à l'antiquité, et un grand nombre d'hommes célèbres avaient composé des *Itinéraires*.

Jules César avait fait un itinéraire espagnol, Trajan un itinéraire dacique, Alexandre Sévère un itinéraire persique, Ovide un itinéraire milésien, Horace le récit de sa course à Brindes. Dans l'itinéraire de Rutilius, comme dans celui d'Horace, on assiste à tous les incidens du voyage; ils sont présentés avec beaucoup de vérité, racontés avec beaucoup de détails. On voit exactement comment l'on voyageait à cette époque; Rutilius revient par mer en côtoyant l'Italie, il suit la route que suivent maintenant les bateaux à vapeur. Il fait le

trajet dans une petite barque qui, chaque nuit, revient à terre et repart chaque matin : système de navigation encore très-usité dans ces parages et en général sur les côtes de la Méditerranée. Sur son chemin, comme pourrait faire un voyageur moderne, un touriste actuel, il rend compte des objets curieux qu'il rencontre : il va voir des salines, il décrit des ruines, il exprime à leur sujet ces sentimens mélancoliques sur la fragilité des choses humaines qui ont été tant de fois et trop de fois répétés. En présence d'une statue qui porte sur son front des caractères demi-effacés par le temps, près d'un vieux fort abandonné au bord de la mer, il trouve des vers empreints d'une mélancolie toute moderne, comme ceux-ci :

Cernimus antiquas nullo custode ruinas.

Non indignemur mortalia corpora solvi,
Cernimus exemplis oppida posse mori.

Le Tasse, dans deux beaux vers de la *Jérusalem délivrée*, a traduit, pour ainsi dire, Rutilius qu'il ne connaissait pas : « Les cités meurent, les empires meurent, et l'homme s'indigne d'être mortel. »

Muojono le città, muojono i regni,
E l'huom desser mortal par che si sdegni!

Rutilius se montre à nous, dans certains passages de son *Itinéraire*, sous un aspect qui lui est assez honorable comme homme et comme citoyen ; il a pour sa patrie une affection touchante. Au moment de quitter Rome, cette Rome qui, comme on le verra tout à l'heure, lui est si chère, il exprime, en vers pleins d'émotion, qu'il obéit avec bonheur à l'appel de son pays, de sa Gaule natale, toute dévastée, toute désolée qu'elle est par les Barbares..... Il ajoute : « Tes champs sont ravagés par de longues guerres! mais plus ils sont tristes, plus ils méritent d'amour! C'est un moindre crime de négliger ses concitoyens au jour de la sécurité; mais le malheur public réclame la foi de tous. » Le sentiment qui a dicté ces vers est noble, il y a un patriotisme délicat, une compassion généreuse dans ce souvenir envoyé des portes de la magnifique Rome à la triste Gaule. Rutilius, trouvant sur sa route un de ses amis, s'écrie en l'embrassant : « Il me semble jouir déjà d'une portion de ma patrie. »

A part ces traits isolés de mélancolie et de tendresse, Rutilius est surtout un bel esprit ; c'est un homme lettré, savant, qui a été pro-

bablement rhéteur, comme tous ceux qui arrivaient aux grands emplois, qui a cultivé la philosophie, si, comme je le pense, la dédicace du *Querolus* est adressée à ce Rutilius

Un certain Messala, autre bel esprit du temps, avait affiché des vers de sa composition à l'entrée d'une maison d'eaux thermales. Rutilius a soin de recueillir ces vers; il rapporte aussi avec beaucoup de détails une conversation qu'il eut avec ses compagnons de voyage sur un point d'histoire romaine : sur les quatre hommes qui portèrent le nom de Lepidus. On ne verrait pas trop pourquoi il s'est souvenu de cette conversation, n'était qu'elle se termine par un jeu de mots de sa façon dont il n'a pas voulu priver la postérité. A propos des mines de fer de l'île d'Elbe, il déploie une grande érudition métallurgique; il parle des mines de la Sardaigne, de l'Andalousie et se jette dans une déclamation contre l'or en faveur du fer, à laquelle il consacre douze vers antithétiques qui devaient lui sembler fort beaux. Au sujet des marées, il met en avant une hypothèse d'une détestable physique et l'expose avec une certaine complaisance; de même, à propos de l'évaporation du sel, il s'émerveille que les mêmes effets soient produits par la chaleur et le froid, le froid qui congèle l'eau et la chaleur qui la solidifie.

Je cite ces passages afin de montrer la tournure d'esprit d'un littérateur un peu pédant du ve siècle; il n'y a pas jusqu'à l'emphase des souvenirs classiques, appliqués à tous propos, qui ne se rencontre déjà dans Rutilius. Ainsi, il compare un magistrat fort obscur de ses amis à Cincinnatus, à Fabricius.

Quand la poésie de Rutilius n'est pas gâtée par une obscurité volontaire, elle est d'une singulière élégance. L'auteur se plaît surtout à ces effets descriptifs qu'on remarque dans le poème d'Ausone sur la Moselle, à ces accidens fugitifs, indécis, presque insaisissables et que s'efforce à rendre la poésie industrieuse des âges vieillis; soit qu'il peigne l'ombre des pins flottante à la marge des flots :

Pineaque extremis fluctuat umbra fretis.

Soit qu'il montre au loin les cimes des montagnes entrevues et agrandies dans la brume matinale.

Incipit obscuros ostendere corsica montes,
Nubiferumque caput concolor umbra levat.

Ce qui donne surtout un intérêt historique au poème de Rutilius,

ce sont les passages où se révèle sa pensée intime sur le paganisme et sur l'avenir de cette religion.

Quoique trop courts, les fragmens de l'*Itinéraire* que nous possédons contiennent assez de traits remarquables pour nous faire connaître ce mélange de scepticisme, de théisme et d'allégorie qui composaient la croyance fort confuse d'un païen d'alors. On voit que Rutilius hésite entre divers points de vue. Parfois il parle comme un croyant zélé qui recueille avec soin les traditions pieuses et défend l'authenticité des miracles païens; entre autres, en rapportant qu'un courant d'eau bouillante sortit du temple de Janus pendant la guerre contre les Sabins, phénomène assez peu surprenant dans un pays volcanique, Rutilius a soin de dire que, si cette éruption était perpétuelle, elle ne prouverait rien; il tient à établir que, n'ayant eu lieu qu'une fois, l'évènement devait se rapporter à une intervention spéciale des dieux. Il adresse une dévote prière à Vénus pour qu'elle dirige sa navigation, un peu d'après Horace implorant les dieux pour le vaisseau de Virgile. Puis, à côté du dévot, perce l'esprit fort, le philosophe qui ne voudrait pas sembler croire à la manière du peuple, et qui, sentant bien qu'il y a beaucoup à dire contre le polythéisme, cherche à le présenter sous un jour qui puisse le faire agréer à la raison. Il énumère les dieux *utiles;* il insiste sur les services qu'ils ont rendus au genre humain, comme pour les défendre contre l'incrédulité d'un siècle sceptique et contre la sienne : « Nous honorons celle qui a découvert l'olivier, celui qui a inventé l'art de faire le vin, l'enfant qui, le premier, a ouvert le sol avec la charrue. La gloire a fait un dieu d'Hercule, la médecine a obtenu des autels. » Rutilius incline au système de l'évhémérisme ou de l'allégorie historique, ressource désespérée d'une foi réduite à se justifier en s'interprétant.

D'autres passages offrent un curieux mélange de déisme et de scepticisme. L'emploi du nom de dieu au singulier se rencontre en deux endroits dans le poème de Rutilius, car l'idée du dieu unique s'introduisait chez les auteurs païens par l'influence indirecte du christianisme. Dans un de ces deux endroits, ce déisme philosophique placé ainsi entre la dévotion païenne et l'allégorie païenne, ce déisme incertain se produit avec la forme dubitative si habituelle aux anciens quand ils proclament l'action de la divinité sur le monde. Voici ce que dit Rutilius :

« Si nous convenons que l'univers a été formé selon un plan régulier, que cette grande machine est une pensée de Dieu... »

L'expression serait belle, n'était ce malheureux *si* qui la glace de scepticisme.

Parmi cet alliage de crédulité superstitieuse, de raffinement allégorique, de déisme flottant, on trouve avec surprise chez Rutilius un mouvement de fanatisme; il lui est inspiré par Stilicon, celui que Gibbon a appelé le dernier général romain, grand homme égorgé par Honorius pour l'avoir servi! Cette illustre victime d'un empereur chrétien eut le malheur d'être exécrée par les païens. Stilicon ne paraît pas avoir été un chrétien bien zélé; cependant, Sozime et Rutilius se déchaînent contre lui avec une extrême violence, parce que, dans plusieurs circonstances, il fit exécuter les édits des empereurs contre les païens, et parce qu'il fut accusé d'avoir brûlé les livres sibyllins. Or, brûler les livres sibyllins c'était, pour un fanatique du paganisme et de Rome comme Rutilius, avoir commis le plus grand des crimes, car c'était avoir fait tout ce qui se pouvait faire pour anéantir les destinées de Rome et du paganisme. Sous l'impression de la haine que lui inspire ce prétendu crime, l'ame douce de Rutilius trouve des imprécations véhémentes. Le dévot païen damne Stilicon, comme un moine du moyen-âge damnerait un Sarrazin qui aurait brûlé l'Évangile.

« Que les tourmens de l'infernal Néron soient suspendus, s'écrie-t-il, qu'une ombre plus funeste épuise les feux du Styx! »

De pareilles malédictions pourraient s'excuser chez saint Prosper, chez un partisan farouche de la prédestination, chez un homme ayant une foi absolue au dogme terrible de l'enfer; chez un bel-esprit incertain comme l'était Rutilius, on ne comprend pas, on n'excuse pas une pareille violence. Mais cette violence exagérée d'une foi qui chancèle achève d'en accuser la faiblesse.

On découvre aussi dans le poème de Rutilius une des raisons de l'attachement de la noblesse romaine aux traditions de la mythologie et de la poésie païennes: c'est que les héros de ces traditions étaient les aïeux prétendus des grandes familles et faisaient partie, pour ainsi dire, de la vanité aristocratique du patriciat romain. Parlant d'un de ses amis nommé Rufius, Rutilius dit qu'il avait des rois rutules pour aïeux; il ajoute : *comme l'atteste Virgile.* On sent que l'*Énéide* devait être chère aux anciennes familles romaines, car elle contenait jusqu'à un certain point leur blason mythologique.

Dans la disposition d'esprit et d'imagination où est Rutilius, on ne doit pas s'étonner de son enthousiasme pour Rome, de son adoration de Rome. Rome était, pour les païens, l'asile et le dernier sanc-

tuaire du paganisme; le paganisme y résista mieux qu'ailleurs aux lois des empereurs, qui ne s'y observèrent que long-temps après l'époque où elles furent portées.

Théodose, en 391, avait défendu, sous peine de mort, les sacrifices païens; d'autres édits prescrivaient que les temples fussent fermés. Mais ces dernières mesures ne furent pas d'abord adoptées à Rome; Rome continua d'avoir, sinon des sacrifices publics qui étaient interdits, au moins tous ses temples, tous ses monumens; les trophées du paganisme étaient encore debout en 420, et le petit poème dont je parle serait de quelque importance quand il n'aurait que le mérite d'attester ce fait. Rome était pour les païens la ville sacrée, la ville divine; Rome, par la même raison, était pour les chrétiens la ville abominable, la Babylone, la Sodome; c'est à cette cité maudite que saint Augustin la compare, et s'il a donné quelques larmes à la prise de Rome par Alaric, d'autres pères, plus inflexibles, comme saint Jérôme, se sont réjouis de ce désastre. Rutilius a consacré un grand nombre de vers qui sont au nombre des plus remarquables, des plus expressifs, quelquefois des plus beaux de son poème, à célébrer Rome avec idolâtrie. Les païens s'applaudissaient de voir tous les temples encore si brillans, si étincelans d'or; il y a sur ce sujet des vers de Claudien antérieurs de quelques années au siége de Rome par Alaric; on pourrait croire que tout avait bien changé dans une ville deux fois prise par les barbares; mais le poème de Rutilius atteste la même splendeur que peignent les vers de Claudien... Supposons qu'il y ait un peu d'exagération dans les tableaux, il reste toujours établi que Rome avait encore un grand lustre quand écrivait Rutilius. Il disait dans son ravissement :

« Grace à l'or qui couvre les temples, le ciel de Rome surpasse en éclat tout autre ciel. Rome se fait à elle-même son propre jour, un jour plus pur. »

Cette Rome encore si magnifique par ses monumens, cette Rome qu'admirait Rutilius, de laquelle Symmaque, cet autre fidèle du paganisme, disait vers le même temps ce que devaient redire tant d'autres après lui, qu'il était difficile de s'en éloigner lorsqu'on y était venu; cette Rome allait cependant faire place à la Rome nouvelle que déjà chantait saint Prosper; celle qui tiendrait par la religion le monde que l'ancienne possédait par les armes, et qui, à son tour, devait dire : C'est moi qui suis la ville éternelle. Pour Rutilius, il croyait à l'éternité de sa Rome païenne, et, en la voyant encore si

belle, si brillante, il l'aimait; il la quittait avec larmes comme une personne adorée; il lui adressait de tendres adieux :

Crebra relinquendis infigimus oscula portis,
Inviti superant limina sacra pedes.

« Nous attachons de nombreux baisers aux portes qu'il faut quitter; nos pas franchissent à regret le seuil sacré. »

Après cette émotion des adieux, vient un hymne de Rutilius à la gloire de Rome, pour lui reine encore du monde; son enthousiasme a devancé le mot de Philippe II : « Le soleil ne se couche pas dans mes états. » Puis il la loue avec raison d'un grand fait accompli par elle, de l'unité du monde, de l'*unification* des peuples, si je puis parler ainsi. Plusieurs auteurs païens ont exprimé cette pensée, qui n'est pas sans vérité et sans profondeur historique. Les chrétiens, qui acceptaient et complétaient cette idée par celle de la Providence, ont montré la main de Dieu réunissant toutes les nations sous le joug de Rome, pour ne faire du genre humain qu'un grand peuple, et préparer par l'unité du monde romain l'universalité de l'église chrétienne.

Prudence, après saint Jérôme, a exprimé cette pensée dans un hymne et dans des vers contre Symmaque, et Orose avait déjà dit : « En quelque lieu que je porte mes pas, je suis un Romain parmi des Romains, un chrétien parmi des chrétiens, un homme parmi des hommes. » Cette grande idée que les païens et les chrétiens s'accordaient à célébrer dans un but différent, est la base nécessaire de l'unité historique que la philosophie de l'histoire a depuis cherché à établir dans la destinée du genre humain. Parmi les modernes, le premier qui, long-temps avant Vico, ait proclamé cette unité, c'est Dante. Dante, qui pouvait bien en avoir puisé l'idée chez les pères dont il était nourri, a aussi le mérite de l'avoir rendue avec une étrange énergie : il y a fait d'éloquentes allusions dans quelques passages de son poème, entre autres dans le magnifique morceau du *Paradis*, où il raconte l'histoire et le voyage de l'aigle impériale; mais c'est dans le traité de *la Monarchie* qu'il a discuté ce point *ex professo* avec une certaine solennité dramatique qui parle vivement à l'imagination. Là, il nous apprend que d'abord il s'était indigné en voyant tous les peuples tomber tour à tour victimes de l'ambition romaine; il avait maudit les oppresseurs du monde, mais, en y regar-

dant de plus près, il avait vu la raison de leurs conquêtes; alors il avait compris que la terre leur avait été donnée par Dieu dans ses desseins et il s'était écrié avec le Psalmiste : « Pourquoi les nations se sont-elles soulevées? pourquoi ont-elles formé des projets insensés?»

Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania.

Cette grande vue de l'unité sociale, imposée au monde par les Romains, est en germe dans quelques vers du dernier auteur païen de la Gaule. « En appelant les peuples vaincus au partage de tes droits, tu as fait une cité de ce qui était auparavant le monde. »

Cumque offers victis populis consortia juris,
Urbem fecisti quod prius orbis erat.

Ce jeu de mots n'est pas sans grandeur dans la bouche du pape bénissant, du balcon de Saint-Jean-de-Latran ou de Saint-Pierre, la ville et le monde, *urbi et orbi.*

Le sentiment passionné de Rutilius pour Rome l'entraîne à de singulières exagérations et à de curieux anachronismes.

Il lui dit : « O déesse, chaque coin du monde romain te célèbre; ton joug pacifique repose sur des têtes libres. » Or, il y avait au ve siècle bien des coins du monde romain où l'on respectait très peu Rome; son joug pacifique qui repose sur des têtes libres est une étrange expression pour un temps de guerre et de servitude. Il n'y avait de paix ni de liberté nulle part, et le joug allait être brisé.

La splendeur matérielle de Rome, le grand nombre de ses monumens, de ses aqueducs, de ses fontaines, le luxe de ses habitations privées, inspirent à Rutilius cette pompeuse description.

« Tes temples éblouissent les regards, on croirait voir les habitations des dieux ; que dirai-je des ruisseaux suspendus sur des voûtes aériennes, à une hauteur où Iris porterait à peine ses eaux pluviales... Des fleuves dont tu t'es emparé sont enfermés dans l'intérieur de tes murailles, tes hauts réservoirs contiennent des lacs entiers. Tes demeures sont aussi traversées par les eaux, de ton sein jaillissent des sources, en tous lieux murmurantes.... Dirai-je sous les lambris splendides ces forêts perpétuellement vertes où chante l'oiseau apprivoisé?... »

C'est ainsi que parlait Rutilius entre Alaric déjà venu et Genseric qui allait venir. Il adresse ensuite à Rome personnifiée une invocation prophétique dans laquelle, s'exaltant et s'abusant par ses souvenirs, il lui promet une résurrection glorieuse et une puissance éternelle.

« Redresse ton front chargé de lauriers ; cache la vieillesse de ta tête sacrée sous une jeune chevelure ; que tes diadèmes d'or rayonnent sur ton cimier de tours ; que ton bouclier d'or jette un éclat éternel ; que la vengeance efface l'injure de tes revers.... »

Le poète rappelle Brennus, Pyrrhus, Annibal, vaincus après de passagers triomphes ; il compare la fortune de Rome à un flambeau qui, incliné, brille d'un plus vif éclat ; il lui promet d'impérissables destinées.

« Va donc ! Qu'une nation sacrilége te soit immolée ! que les Goths tremblants courbent sous ton joug leurs têtes perfides ! »

Telle était l'illusion profonde de cet esprit arriéré, de cet *immobile* et, si on osait le dire, de ce *voltigeur* de la grandeur romaine ; il n'avait pas la moindre inquiétude sur l'éternité de Rome la veille du jour où Rome devait périr. Il se cramponnait au paganisme, et le paganisme s'enfonçait dans le néant.

On ne sera pas surpris que le même homme soit injuste pour le christianisme et, traitant légèrement la seule chose sérieuse, parle avec dédain de ce qui devait rester debout sur tant de ruines. La voix qui adressait des hymnes au passé devait lancer des épigrammes contre l'avenir. Mais les hymnes ne réveillent pas les morts, et les épigrammes ne tuent pas ce qui doit vivre.... Rutilius en veut également aux juifs et aux chrétiens : les juifs et les chrétiens étaient souvent confondus dans la haine du monde païen. L'ex-préfet de Rome, par un ménagement tout politique, ne désigne pas d'abord ouvertement les chrétiens et commence par les juifs ; mais plusieurs des traits qu'il décoche aux seconds sont fort applicables aux premiers ; bientôt il ne se contient plus, et il attaque les chrétiens sous leur propre nom.

Ses épigrammes contre les juifs lui sont inspirées par un homme de cette nation, qu'il rencontre sur son chemin, et qui était fermier de la pêche d'un lac appartenant à l'empereur : déjà à cette époque les juifs exerçaient le métier de traitans comme au moyen-âge. Cet homme, avec une âpreté tout-à-fait judaïque, accuse brutalement Rutilius et ses amis d'avoir froissé les arbrisseaux qui bordaient son lac, et leur reproche aussi le grand dommage de l'eau qu'ils ont bue. Une telle ladrerie indigne Rutilius qui, s'emportant contre lui et contre sa race impie, appelle cette race *radix stultitiæ* (*racine de folie*), injure qui pourrait bien, dans l'intention de l'auteur, arriver aux chrétiens en passant par les juifs ; du reste les premiers acceptaient cette imputation de folie et s'en honoraient, proclamant avec

saint Paul la glorieuse folie du Christ crucifié. Rutilius raille le sabat des juifs, jour consacré à la paresse en commémoration du repos qu'a pris leur Dieu fatigué d'avoir créé le monde; il s'écrie : « Plût au ciel que jamais la Judée n'eût été soumise par les armes de Pompée et de Titus, car la nation vaincue opprime ses vainqueurs. » L'imprécation contre la nation vaincue qui opprime ses vainqueurs semble, dans la bouche du païen incorrigible, être une plainte non contre les juifs, mais contre le christianisme maître de l'empire.

Il y a dans l'*Itinéraire* de Rutilius des attaques plus directes contre les chrétiens : ce sont les plaisanteries qui ont les moines pour objet. Dans les auteurs ecclésiastiques de la même époque, on peut trouver des railleries de ce genre; à plus forte raison, les ennemis déclarés du christianisme ne devaient pas s'en abstenir, surtout les rhéteurs et les sophistes. Libanius compare la voracité des moines en robe noire à la voracité des éléphans, comparaison repoussée par Gibbon dans l'intérêt des éléphans; Eunape les assimile à des pourceaux, Sozime leur reproche de ne servir en rien la société. Rutilius, enfin, décoche ses sarcasmes à ceux qu'il rencontre dans les petites îles de la mer Thyrrhénienne, la Gorgone et Capraia. Il dit de la première : « Cette île est infestée d'une race d'hommes qui fuient la lumière, et que, d'un mot grec, on appelle *moines*. » Il raconte avec indignation qu'un jeune et riche citoyen a quitté sa brillante existence, son épouse, sa famille, pour aller, crédule, s'exiler avec eux dans les cavernes. Rutilius était trop complètement dominé par ses préjugés païens pour comprendre que certains sentimens peuvent porter à quitter la société et à embrasser la vie solitaire et contemplative.

Quand l'écrivain gaulois se moque de la malpropreté des moines, de leurs austérités, qu'il juge inutiles, ses plaisanteries sont tout-à-fait semblables à celles de Voltaire, qu'elles ont précédées de dix siècles.

Tel était Rutilius, type parfait de cette portion de la société romaine qui, les yeux attachés sur le passé, ne comprenait ni le présent ni l'avenir.

J.-J. Ampère.

EXPOSITION

DE L'INDUSTRIE.

DEUXIÈME ARTICLE.[1]

Avant de parler, comme nous l'avons annoncé dans notre précédent article, des produits qui méritent une attention sérieuse et ne doivent pas être confondus avec les puériles innovations de la pêche à la ligne, les billards dressés sur des bocaux de poissons rouges, tout-à-fait dignes de Schaabaam, les armures à pointes de hérissons pour chasser aux lions, dans le département de la Seine; avant de faire un choix parmi les œuvres exposées par la véritable industrie, on nous permettra une réflexion qui s'applique aux industriels eux-mêmes, et qui, dans la personne de quelques-uns, les honore tous à nos yeux, en répondant d'ailleurs à une accusation universellement répandue et trop absolue dans sa formule. Il y a, et nous dirons pourquoi, des exceptions éclatantes qui protestent contre la généralité de ce reproche.

On entend dire, chaque jour, que ce mouvement d'émulation excessive qui caractérise notre siècle, *le besoin de monter,* ne laisse

(1) Voyez la livraison du 26 mai 1839.

personne aujourd'hui à la place qu'occupait son père; on reproche aux familles enrichies dans le commerce ou le travail manufacturier, de ne pas vouloir, ou de ne pas savoir retenir leurs fils dans cette carrière utile, qui assure toujours un exercice satisfaisant aux facultés de l'intelligence, qui leur permet quelquefois, en des circonstances privilégiées, l'essor le plus hardi, et ne leur interdit d'ailleurs aucune des ambitions plus élevées, aucune des distinctions sociales mises au concours dans le temps où nous vivons. Certes, il y a du vrai dans cette observation critique que tous s'adressent mutuellement et que personne ne prend pour soi; mais nous avons ouvert le compte rendu officiel de l'exposition de 1806, ce type impérial, ce modèle des expositions sobres et sévères auquel nous aimons à revenir souvent. Et que de noms couronnés alors nous avons trouvés, qui se rencontrent encore, sinon tous dans les pavillons des Champs-Élysées, du moins dans l'industrie de nos jours; des noms qu'on peut lire encore aujourd'hui, ou qu'on lisait hier, comme principal ornement, sur la porte des plus grandes usines ou des plus renommés ateliers.

Dans la fabrication des draps, des couvertures et autres lainages, nous citons confusément, et au hasard, les noms de Decretot, Delarue, Petou, Grandin, Guibal, Albinet (de Paris), mis en lumière au concours de 1806, et qui datent de plus loin, et qui ne sont pas perdus pour l'industrie en 1839.

En 1806, nous voyons les frères Dugas, de Saint-Chamond, de cette même famille à laquelle appartenait un défectionnaire de l'industrie, le savant Dugas-Montbel, traducteur d'Homère et député, exposer des rubans qui leur obtiennent la médaille d'or, avec cette observation particulière du jury, où perce, à travers l'appréciation d'un pacifique travail de manufacture, l'esprit guerrier de l'époque: « Ces rubans ont paru faits pour effacer ceux que l'Angleterre a été en possession de fournir jusqu'ici. » — Aujourd'hui un autre Dugas, de Saint-Chamond, expose des rubans façonnés et se prévaut de ce souvenir avec raison.

Les Gros-Davilliers, de Wesserling, qui avaient fait remarquer, dès 1806, leurs toiles de coton et leurs impressions déclarées parfaites par le jury, sont représentées, cette année, par Gros-Odier, Roman et compagnie, qui exposent diverses étoffes imprimées, toujours dignes de la médaille d'or obtenue par eux en 1819. Cette maison, pour le dire en passant, n'avait retiré de la grande exposition de l'empire, malgré toute l'estime que lui accordait le jury,

qu'une simple mention honorable dont ne se contenteraient pas, de nos jours, les plus humbles fabricans. Mais c'est qu'alors on ne prodiguait les récompenses en aucun genre; c'est que l'on n'avait pas encore avili, comme elle l'est aujourd'hui, toute cette monnaie d'honneur dont les gouvernemens habiles et populaires savent user sobrement pour payer les beaux travaux comme les belles actions. Il est curieux de comparer, sous ce point de vue, l'exposition de 1806 et celle de 1834, la dernière dont nous ayons les résultats complets sous les yeux. En 1806, on décerna vingt-sept médailles d'or; en 1834, on a distribué aux exposans vingt-huit croix, et quant aux médailles, on ne comptait plus. M. le baron Charles Dupin argumentera, tant qu'il voudra, sur des différences si tranchées; il ne nous persuadera jamais qu'elles s'expliquent naturellement par le plus grand nombre des exposans et les progrès des arts industriels.

Parmi les fabricans de 1806, dont les fils n'ont pas cru devoir répudier les exemples paternels, nous remarquons, en première ligne, MM. Sallandrouze et Rogier, deux noms alors associés, aujourd'hui concurrens dans la même carrière de la fabrication des tapis, où le premier ne connaît point de rivaux; Haussmann, Dolfus Mieg et Oberkampf, dont le nom seul a disparu, mais dont la famille survit, dans la plus active et la plus féconde industrie, par les Feray (d'Essonne et de Chantemale).

Les noms de Calla, dans le travail du fer et de la fonte, ceux de Thomire et de Ravrio, dans les bronzes ciselés, d'Odiot, dans l'orfèvrerie, qui datent de l'empire et de plus loin, sont encore actuellement voués aux mêmes branches de fabrication d'où ils ont tiré leur célébrité : ce sont autant d'exemples de la transmission héréditaire d'une industrie dans des familles qui ne dégénèrent point. Enfin, pour clore cette énumération qu'il serait facile de prolonger par les Kœchlin, les Hartmann, les Cunin-Gridaine, et vingt autres, nous ne citerons que le nom d'Utzschneider, de Sarreguemines, auquel, dès 1801, était décernée, pour de belles poteries de grès et de terre de pipe, une médaille d'or, perpétuellement confirmée depuis lors, en 1802, 1806, 1819, 1823, 1827 et 1834. Aujourd'hui, sous le même nom, continuée du père au fils, la même industrie se présente, un peu plus variée seulement, et toujours de plus en plus parfaite, peu remarquée toutefois de la foule des promeneurs, mais justement admirée par tous les observateurs attentifs pour la modicité presque incroyable de ses tarifs, qui ne sont pas des tarifs menteurs accommodés à la circonstance.

De tout ceci il faut conclure que les enfans des familles manufacturières, sans avoir de parti pris, comme on le dit, pour repousser l'héritage paternel, l'acceptent le plus souvent sous bénéfice d'inventaire. S'ils trouvent une œuvre médiocrement avancée, une raison sociale qui, malgré d'honnêtes succès, n'a pas dépassé certaines limites de notoriété vulgaire, c'est un prétexte qu'ils saisissent trop avidement peut-être pour chercher dans d'autres professions, appelées libérales on ne sait pourquoi, et quelquefois bien ingrates, la fortune et la renommée sans lesquelles il semble, au début de la vie, qu'on ne pourra jamais vivre. Mais s'ils reconnaissent qu'une grande position industrielle leur est échue, ils s'y tiennent plus volontiers qu'autrefois, et l'orgueil humain n'y perd rien; car l'industrie de nos jours touche par ses sommités à toutes les autres grandeurs de ce monde, ou il s'en faut de bien peu; et quand on se trouve déjà monté sur ce faîte, ce n'est pas la peine d'emprunter ailleurs des échasses pour s'élever jusqu'au ridicule.

Qu'on nous pardonne ces observations qui touchent aux personnes, et nous reprenons notre tâche réelle, la revue sommaire de quelques produits de l'exposition.

Un mot, d'abord, de l'agriculture. Certes nous concevons qu'elle doive, elle aussi, avoir ses fêtes comme les manufactures, et nous souhaiterions qu'on imaginât des moyens sûrs de constater périodiquement ses progrès. Il va sans dire que cela ne dispenserait pas d'aider à son développement, en créant enfin le crédit agricole, sans lequel tout examen qu'on voudrait lui faire subir avec sévérité serait une dérision ou un hypocrite témoignage d'intérêt. Mais, en attendant que se réalise le vœu de quelques économistes qui réclament depuis long-temps pour elle des institutions de crédit avec autant de persévérance que de talent, il est bon, et surtout il est plus facile de la convier à des fêtes qui la reposent et l'encouragent tout à la fois. Nous commençons par dire que des solennités comme l'exposition ne lui conviennent nullement. Ses réunions d'apparat, ce sont les comices agricoles, avec le caractère local et l'esprit de famille qui les distinguent. Et encore y a-t-il trop de pompe et de bruit dans les comices tels qu'ils sont généralement constitués par département; il faudra, plus tard, les démembrer par arrondissemens, et peut-être même les réduire chacun aux bornes d'un canton. La vie de l'agriculteur est toujours attachée à la glèbe, seulement elle l'est de nos jours en vertu du libre exercice de sa volonté : dans ses heures de loisir et de réjouissance, il ne sied pas à l'agriculteur de se donner

en spectacle à une multitude d'oisifs; les applaudissemens tumultueux ne peuvent que le troubler, et les suffrages d'un petit cercle de propriétaires renommés dans son voisinage doivent lui suffire, de même qu'ils lui sont nécessaires, chaque jour, pour le soulagement de ses labeurs continus.

Ce serait donc, à plus forte raison, un étrange expédient, pour contrôler la situation plus ou moins progressive de l'agriculture, que de faire comparaître ses produits devant le tribunal bruyant et incompétent de l'exposition. Imagine-t-on, d'ailleurs, quelle figure ferait, au sein d'une immense cité, sous tant de regards curieux et moqueurs, et loin des véritables juges, qui sont les cultivateurs eux-mêmes, une exhibition de beaux grains de froment, de colza, de betteraves, ou de pommes de terre phénoménales? Un journal nous a appris que, dans je ne sais quel coin retiré des pavillons des Champs-Élysées, vivaient tristement depuis un mois trois moutons mérinos, exposés par un éleveur qui veut avoir sa part de médailles. Ce n'est point là leur place, et ils n'y ont point de concurrens; c'est ailleurs qu'ils en trouveront, et, dans le lieu où on les a conduits, ils ont l'air de fuir, au contraire, des rivalités dangereuses. Les seules choses que l'agriculture puisse décemment exposer sur un pareil théâtre sont les instrumens dont elle fait usage et les laines qu'elle produit: les instrumens, parce qu'ils ont des procédés peut-être à emprunter aux combinaisons des machines de l'industrie; les laines, parce qu'elles se lient intimement au travail manufacturier.

Et encore les instrumens agricoles, si perfectionnés qu'on les imagine dans l'avenir, n'ayant à exécuter que des travaux simples, uniformes, et pour ainsi dire rectilignes, dont la répétition incessante est le grand obstacle qu'il s'agit de vaincre avec économie, n'auront jamais à usurper sur le domaine du génie des fabriques que les mécanismes les moins compliqués. Aussi, nous nous étonnons qu'on ait prétendu voir dernièrement une preuve de notre infériorité agricole dans le petit nombre et la configuration monotone des outils exposés par les humbles mécaniciens de nos campagnes. L'agriculture souffre, elle est délaissée, les divers gouvernemens de la France n'ont jamais eu pour elle une bienveillance active et incessante comme ses besoins, infatigable comme elle-même. Mais pourquoi chercher les indices de sa souffrance où ils ne sont pas, quand on sait si bien les découvrir où ils existent réellement? Quant à nous, en voyant l'exhibition des instrumens aratoires, notre étonnement a été que l'on en ait admis un si grand nombre, qui ne diffèrent entre eux que par

l'addition ou la transformation de quelques pièces, les unes sans résultat utile, les autres, qui sait? embarrassantes dans la pratique. S'il y a cinquante modèles de charrues, par exemple, nous offririons de parier qu'il suffirait du tiers de ces modèles pour répondre amplement à toutes les nécessités des terres les plus différentes et des genres de culture les plus variés. Le reste est donc là sous nos yeux, parce que le succès de la *charrue-Grangé* a échauffé les cervelles les moins inventives; succès prodigieux, en effet, et que tous les ministres ont accru à l'envi l'un de l'autre, se croyant pour cela de grands patrons de l'agriculture, et imitant Sully comme ils peuvent.

Des laines, provenant de diverses origines, maintenues dans leur caractère primitif ou modifiées par des croisemens, sont présentées à l'examen du jury par une vingtaine d'éleveurs. Les connaisseurs font surtout l'éloge des toisons du troupeau de Villotte, près Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), appartenant à M. Joseph Maître. Ce troupeau, nous assure-t-on, est de pure race électorale, de cette race qui nous vient, comme chacun sait, de la Saxe. Après lui, on cite avec estime les laines du troupeau de Mauchamp près Berry-au-Bac (Aisne), nouvelle race mérinos, dont le propriétaire est M. Graux; puis, le troupeau de 3,200 bêtes de M. Maurice Bazille, à Châtillon-sur-Seine; celui de M. le comte Héracle de Polignac, dans le Calvados, qui se distingue principalement par le nombre, 7,000 mérinos d'origine espagnole, maintenue jusqu'ici pure de tout croisement; celui de M. Ganneron fils, à Bussy-Saint-George (Seine-et-Marne); et enfin, le troupeau de Vandepart (Aube), appartenant à M. Massin, ancien chef d'institution à Paris, qui élève maintenant des moutons avec succès.

A l'occasion de ce genre de produits, il se présente une observation qui montre de nouveau combien, en l'absence des enquêtes locales et du contrôle rigoureux que nous réclamons, l'exposition de l'industrie est loin d'être une épreuve certaine de la valeur productive du pays. Ainsi d'autres troupeaux ont fourni à l'exposition de la laine plus blanche que toutes celles dont nous venons de parler; mais on accuse les propriétaires de ces troupeaux d'avoir préparé leur laine, et de conjecture en conjecture, on en est venu, devant nous, à déclarer que c'est de *la laine habillée*. Il faut savoir que parfois, pour recueillir des toisons plus belles et plus nettes, des propriétaires ont couvert leurs bêtes d'un sarreau de toile pendant toute une année. Le duc de Raguse, dans ses fastueuses fantaisies d'agronome et d'industriel à Châtillon-sur-Seine, n'avait pas manqué celle-là. Il est

vrai que ses moutons, trop nombreux pour être individuellement surveillés, usaient plus d'un habit par an : le procédé, appliqué sur une grande échelle, fût devenu ruineux à l'excès ; le duc y renonça. Mais qui empêcherait un amateur d'exposition, coureur de médailles et de croix, d'habiller douze bêtes choisies entre mille, puis de les lâcher dans les pâturages, en leur donnant un berger spécial, chargé de préserver le paletot de toile qui protége la pureté de la robe de laine? Qui nous dira à quel degré dans le fantastique on s'arrêtera sous le système actuel des expositions?

Après les laines, l'ordre naturel amène les tissus. Nous en dirons peu de chose, quelles que soient les matières qui les composent, laine, soie, coton, lin ou cachemire. Ils ont mille attraits qui attirent les regards, et il est équitable de réserver la publicité dont on dispose pour des objets qui risqueraient de rester dans l'ombre, tristement négligés en dépit de leur importance.

Nous signalerons seulement, à propos des étoffes de laine drapées et foulées, un fait déjà maintes fois signalé, mais qui doit l'être encore plus positivement : c'est que la prééminence, dont jouissait Louviers jadis, achève de se déplacer, et, sauf quelques exceptions, appartient désormais à Elbeuf, ville entreprenante, active, envahissante, qui couvre le marché national de ses produits diversifiés à l'infini, et trouve encore de quoi fournir à une large exportation; ville jeune qui essaie de tout, hasarde un peu et ne doute de rien. Que Sedan même, après Louviers, se tienne sur ses gardes malgré son éloignement, qui semble devoir être quelque temps encore une garantie contre les excursions des aventureux fabricans d'Elbeuf.

Sur les châles il n'y a pour nous rien à dire, sinon que ceux appelés, par un audacieux accouplement de mots, *cachemires français*, dégénérescence méritoire et patriotique du cachemire indien, ont produit à leur tour une seconde génération adultérine de châles inférieurs, mais presque semblables, qui sortent de Lyon. Ceux-ci vont servir de types à une troisième dégradation de châles, dont Nîmes se charge d'inonder à bas prix et par centaines de mille la France, le continent européen et les pays d'outre-mer. Personne plus que nous ne rend justice à cette conquête utile sur le cachemire indien, conquête pourtant qui, comme beaucoup d'autres, s'est emparée de tout en apparence, mais a négligé une partie cachée, où l'étranger domine encore. Nous admirons, si l'on veut, quoiqu'il y ait, Dieu merci ! assez d'autres choses plus admirables dans l'industrie française, les prix raisonnables ou tout-à-fait modiques auxquels

Paris, Lyon, Nîmes, peuvent draper de ce tissu de convention, la bourgeoisie du second étage, la petite propriété, la petite élégance et le peuple endimanché. Mais nous voudrions que les estimables spéculateurs, voués à cette industrie, ne se figurassent pas qu'ils cultivent un art : la complication de leurs dessins n'y fait rien, et l'on citerait des manufactures qui ne font pas autant travailler M. Amédée Couder, l'ingénieux dessinateur des tentures du château d'Eu, et qui n'en ont pas moins de valeur pour cela.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la fabrication des cachemires français, c'est un homme, un vieillard à cheveux blancs, M. Girard, qui depuis vingt ans travaille à reproduire en France le cachemire indien dans sa rigoureuse exactitude, avec la même matière et les mêmes procédés d'exécution; du moins il le croit, bien que personne n'ait jamais vu les Indiens tisser leurs châles. Il fait usage d'une infinité de petits fuseaux manœuvrés à la main, et non pas de la navette et du métier mécanique de Jacquart, comme les autres fabricans français. Il peut se tromper au point de vue de la spéculation; mais son erreur ne fera tort qu'à lui. Un sentiment généreux l'anime, c'est de donner aux femmes et aux enfans, les seuls ouvriers qu'il emploie, un peu de travail manuel, un refuge contre le pêle-mêle corrupteur des ateliers, dans cette invasion des machines qui nous gagne déjà de toutes parts et qui ne s'arrêtera plus. Sur ce point encore il peut se tromper, mais en bonne compagnie, avec M. de Sismondi, l'adversaire des machines. Au reste, le jury de 1834 déclare que M. Girard a résolu le problème commercial de faire aussi bien que les Indiens et même mieux, car ses cachemires sont d'une seule pièce sans couture, et de vendre à meilleur marché. Le meilleur marché! ce n'est pas un motif pour que la mode ratifie l'arrêt du jury. En attendant le bon plaisir de la mode, cet homme à idée fixe s'en va chercher une main-d'œuvre à vil prix jusque dans la Lozère, et poursuit son but avec la conviction d'un illuminé. C'est un spectacle singulier, je vous assure! Un homme se rencontre qui croit encore à quelque chose, de notre temps, avec cette foi vive qui transporte les montagnes, et sa foi, son dogme, la base de sa croyance, c'est un châle!

Passons à d'autres tissus, qui sont des prodiges de dessin et de couleur, je veux dire les tapis et les tapisseries de M. Sallandrouze. Deux tapis entre autres vont accroître encore la réputation ancienne et nouvelle de sa fabrique d'Aubusson. L'un est un tapis ras, où l'on a heureusement combiné des dessins empruntés à trois écoles bien diver-

ses : des fantaisies arabes, prises de l'Alhambra ; des ornemens choisis avec art parmi ceux des loges de Raphaël ; et un dessin sévère qui nous reporte au siècle de Louis XIV. L'or se mêle à tout cela en profusion, avec un art qui a su vaincre toutes les difficultés inhérentes à l'emploi de ce métal dans le tissage ; et les couleurs de la laine n'ont point à souffrir du voisinage de l'or, tant elles sont vives, et tant il y a de relief dans tout ce tableau. L'autre tapis est velouté, de trente-cinq pieds sur vingt-huit, et d'un pouce d'épaisseur. Les ornemens, dont la majeure partie remonte au temps de Louis XIV, sont relevés par quelques détails qui rappellent la renaissance. On peut donner une idée de sa magnificence, en disant que beaucoup de personnes le préfèrent même au précédent. Parmi les tapisseries, il y a un fond et deux panneaux, copiés d'après Boucher, et qu'on croirait dérobés aux petits appartemens de Choisy-le-Roi, si leur fraîcheur n'attestait qu'ils sont d'hier. Pour les tapisseries ordinaires, destinées aux tentures ou aux portières d'appartemens, une nouvelle manufacture a été fondée récemment à Felletin par le même fabricant, et elle est consacrée exclusivement à ce genre, dont le goût se propage parmi les fortunes même médiocres.

Ici il est juste de citer le nom d'un fabricant à bon marché, M. Fortier, qui vise à satisfaire le même goût, en mettant à la portée d'un plus grand nombre de bourses des imitations, en soie et laine, des tapisseries pour ameublemens et pour portières : ce sont des étoffes qu'il donne à 20 fr. l'aune. Il n'est pas le seul qui soit entré dans cette voie, mais il s'y distingue par une modération de prix qui n'exclut pas la qualité du tissu, le choix du dessin et l'éclat des couleurs. Il tend à suppléer, à plus forte raison, les riches soieries pour ameublemens et tentures que continue de fabriquer, pour de rares et opulentes maisons, Lyon, la nouvelle Gênes, plus magnifique cent fois et plus agitée, aujourd'hui sans rivale dans le monde.

Nous ne quitterons pas les tissus, sans noter un échange qui, depuis quelques années déjà, semble s'opérer entre les deux genres de production précédemment si distincts de l'Alsace et de la Normandie. En effet, Mulhouse et ses succursales voisines, adonnées à la fabrication d'élégantes étoffes imprimées pour l'usage des classes moyennes, ne descendaient guère aux indiennes communes et aux cotonnades dites *rouennerie*s, destinées aux derniers rangs du peuple ou à l'exportation d'outre-mer ; celles-ci, d'un autre côté, étaient exclusivement fabriquées à Darnetal, à Déville, à Bapaume, en un mot, dans toutes

les usines qui enrichissent les vallées dont Rouen est le centre. Là, on ne songeait pas à empiéter sur le travail plus relevé, admis depuis long-temps comme l'apanage de l'Alsace ou de quelques colonies qu'elle avait envoyées au loin, à Jouy, à Claye, par exemple, et l'on se contentait de la perfection compatible avec le plus modique prix de vente. A l'exposition de cette année, une confusion de deux genres, déjà observée auparavant çà et là dans quelques rares et capricieuses tentatives, se laisse apercevoir avec plus d'évidence; d'un côté comme de l'autre, on respecte chaque jour un peu moins les bornes anciennes des deux spécialités. A Sainte-Marie, à Ribeauville, et dans d'autres ateliers du Haut-Rhin, nous voyons qu'on a imité quelques-uns des produits de la fabrique rouennaise, qui, en revanche s'essaie à sortir de sa sphère, mais plus timidement. Il n'est pas certain que les deux provinces, si riches de leur propre fond, aient beaucoup à gagner à ces emprunts mutuels, s'ils prenaient de l'extension; et il est probable qu'elles y perdraient, en déroutant, au moins pour un temps, les habitudes des populations ouvrières et les demandes du commerce.

Les industries qui se montrent au pays telles qu'elles sont, sans s'être fardées, occupent à l'exposition un nombre de travées que l'on compterait aisément; le charlatanisme mercantile remplit tout le reste, hormis deux ou trois places dédaignées, où s'est glissé l'art véritable qui se respecte et ne s'affiche pas. L'orfèvrerie ciselée et émaillée de M. Marrel attire tous les regards et les repose, c'est un nom nouveau qui vient de se révéler par de petits ouvrages d'une délicatesse et d'une grace que rien n'égale dans toute l'exposition. On admire, entre autres, une coupe évasée comme les patères antiques destinées aux libations, et deux vases de la forme et de la grandeur ordinaire des calices, mais que leurs ornemens profanes écarteront nécessairement même de l'autel de Saint-Roch. Autour de l'un de ces calices, qui est sans contredit le plus beau, on a ciselé l'une au-dessus de l'autre, deux rangées de figurines. La rangée inférieure se compose de jeunes faunes assis, les jambes pendantes, et qui jouent de la flûte, du cor, des cymbales, du tambour de basque, de la flûte de Pan; au-dessus d'eux, des enfans se glissent en dansant le long des parois extérieures du vase, avec les poses les plus variées, toutes naturelles et légères. Au nombre des qualités éminentes de ce travail d'art, la variété n'est pas ce qui étonne le moins; rien de symétrique, pas un ornement qui en répète un autre, pas un enfant ou un faune

qui ressemble à ceux dont il est accompagné. Et c'est dans des figurines d'un pouce de hauteur, tout au plus, qu'éclate cette fécondité de formes et de détails si bien finis. On annonce du même artiste des théières, un vase d'après Benvenuto Cellini, et enfin, une aiguière, qui sera, dit-on, le morceau capital de M. Marrel.

Les conditions de l'art sont remplies aussi à un degré remarquable dans les peintures sur verre de l'établissement de Choisy-le-Roi. Indépendamment de ses cristaux usuels, blancs ou de couleur, M. Bontemps, l'habile directeur de cette fabrique, expose des ogives garnies de leurs vitraux colorés, et deux évangélistes de grandeur naturelle, saint Luc et saint Jean. Ce sont deux beaux produits de la peinture sur verre, dont on a long-temps supposé que le secret était perdu, quoiqu'il eût toujours été conservé en Angleterre et appliqué même assez souvent. Depuis plusieurs années, ce procédé d'art est revenu en France, et aujourd'hui il est suivi, à l'établissement de Choisy, avec une supériorité toujours progressive, sous les auspices de M. Bontemps et la surveillance plus immédiate d'un Anglais, M. Jones. Les dessins du saint Luc et du saint Jean sont de M. Adolphe Fries, jeune Allemand, connu déjà par d'intéressantes lithographies sur des sujets religieux ou mystiques, qu'on peut voir chez Goupil et Rittner. Il s'est chargé de livrer à Choisy les modèles dessinés des quatre évangélistes.

Ce qui manquait jusqu'à présent à l'atelier de peinture sur verre de Choisy, c'était de bons et irréprochables dessins, ou plutôt c'était la liberté de mettre en œuvre des dessins qu'il pût choisir lui-même. Aussi on trouvait bien souvent quelque chose à reprendre dans ses travaux, mais il eût été juste de faire retomber le blâme jusqu'à ceux qui lui envoyaient des modèles imparfaits, en lui imposant la loi d'une fidélité servile dans l'exécution. Nous venons de voir le dessin colorié d'un saint, que l'église Saint-Pierre, de Troyes, a envoyé comme type invariable à l'appui d'une commande faite à Choisy; c'est une fort laide portraiture de saint, qu'il faudra bien copier telle quelle et qui ne flattera pas le goût et l'imagination des amateurs de gothique, comme les mélancoliques images des évangélistes par M. Fries. Mais enfin les églises sont averties que Choisy a maintenant son dessinateur, et qu'on fera bien de commander désormais le dessin avec la peinture. Je ne voudrais pas proférer un blasphème contre les vieux vitraux; mais il me semble que la nouvelle peinture sur verre les égale pour l'éclat; et à coup sûr elle les surpasse par le soin

que l'on prend de dissimuler les points de suture de tous ses ouvrages. Les anciens composaient une figure en pied avec quatre morceaux de verre coloré, qu'ils rajustaient par des plombs appliqués sur les trois joints parallèles de gauche à droite, au risque de traverser ainsi par un trait noir le bras, la main, la jambe du saint personnage. Aujourd'hui, on fait serpenter les plombs dans les ombres de la peinture, et on assure à l'assemblage de fragmens de verre plus nombreux autant de solidité qu'autrefois, mais sans couper par une ligne malencontreuse les parties où doit se jouer la lumière. — Il nous reste à peine le temps d'ajouter que M. Bontemps, outre les produits déjà cités, expose des *crown-glass* et du *flint-glass* dont la renommée est grande et le débouché considérable chez les opticiens en France et même au dehors.

L'espace va nous manquer pour les machines, et toutefois il est impossible de n'en pas dire un mot. Non qu'il y en ait beaucoup de nouvelles, surtout parmi celles qui s'appliquent à d'importans travaux; mais les plus anciennes même, si elles sont bien exécutées, ont droit à la faveur publique.

M. André Kœchlin, de Mulhouse, expose une *machine à filer sans fileur,* ni bien nouvelle, ni ancienne non plus, qui supprime un homme, et permet de ne laisser que des enfans auprès de la Mull-Jenny. La bobine, dans ce système, se couvre de fils de coton qui viennent d'eux-mêmes s'enrouler d'une façon régulière sur toutes ses parties; elle se passe du concours de l'ouvrier intelligent appelé spécialement *fileur,* qui gagnait 2 fr. 50 cent. à 3 fr. par jour, et n'avait pas trop de l'attention la plus active pour surveiller le travail mécanique. Peu à peu, comme on voit, les machines tendent à s'émanciper entièrement.

Il y a, des mêmes constructeurs, une belle machine à fabriquer le papier continu. Le chiffon, réduit en pâte liquide, arrive sur cette machine, s'y étend, s'évapore et se sèche peu à peu, devient plus consistant jusqu'à mériter enfin le nom de papier, et alors, se séparant du feutre qui l'avait soutenu dans ses évolutions, va se faire couper par des cisailles dans une largeur convenable, pour s'enrouler ensuite sur des tambours, d'où il est enfin emporté par masses à l'atelier : là seulement il est réduit en rames.

M. Nicolas Schlumberger, de Guebwiller (Haut-Rhin), expose un métier à filer le lin. Ce constructeur, qui est d'ailleurs le premier de nos filateurs de coton, ne fait pas, comme ses voisins de Mulhouse, toutes les machines imaginables; il se renferme presque absolument

dans la fabrication de celles qui ont pour objet la filature. Personne n'a plus de respect que lui pour le grand principe industriel de la spécialité; mais aussi personne n'atteint à une semblable perfection, comme constructeur.

Un long et large cylindre creux, dans lequel on peut mettre un amas de blé comme dans un grenier, est offert pour la première fois en public par M. Vallery. Ce cylindre, à l'aide d'une roue facile à manœuvrer, peut être mis en mouvement; première condition pour la conservation des blés. Il est d'ailleurs percé d'une foule de petites fenêtres, toutes garnies de toiles métalliques; il est, en outre, muni d'un ventilateur, et rien de plus simple que le mécanisme par lequel on aspire ou l'on refoule l'air, à volonté, dans l'intérieur de ce grenier mobile; or, le renouvellement de l'air est une seconde condition, aussi favorable aux grains que le mouvement. La seule question pour nous est de savoir combien cela coûtera.

Une machine, nouvelle pour l'exposition, et qui n'est pas ancienne, au moins dans sa forme actuelle, sous laquelle elle a été rendue enfin applicable en grand à l'industrie, c'est la turbine de M. Fourneyron. Les turbines sont connues de nom depuis long-temps; il en est parlé dans un vieux livre, celui de Bélidor, que les hommes d'art eux-mêmes ne lisent plus guère; M. Burdin, ingénieur des mines, s'en était occupé pratiquement. Mais M. Fourneyron, par ses innovations radicales, en est devenu le véritable créateur. Telles qu'elles existent présentement, grace à lui, nous essaierons de les définir, en langage vulgaire, des *roues hydrauliques à axe vertical, et tournant horizontalement, pouvant fonctionner sous l'eau, et susceptibles par cela même et par d'autres conditions spéciales, d'être à l'abri des gelées, des variations de niveau et d'autres inconvéniens plus ou moins graves.* On conçoit, d'après cela, quelle peut être leur utilité.

En 1833, le système des turbines de M. Fourneyron a obtenu de la société d'encouragement le prix de 6,000 francs, qu'elle avait mis et remis plusieurs fois au concours, sur ce même sujet, depuis plus de sept ans. L'habile ingénieur n'avait encore exécuté, à cette époque, que trois turbines, la première, dans de faibles dimensions, pour son usage, les deux autres pour le service des forges de Dampierre et de Fraisans (Jura). Depuis lors, plus de soixante turbines, de la force ensemble d'environ deux mille chevaux-vapeur, ont été ou sont sur le point d'être mises en activité par lui, tant en France qu'à l'étranger. Dans le nombre on en compte plusieurs de soixante à cent chevaux chacune.

Les chûtes d'eau, sous lesquelles ces turbines fonctionnent, sont comprises entre 8 pouces et 333 pieds (0^m 22 à 108 mètres).

Le conseil municipal de la ville de Paris, sur la proposition de M. Arago, ne peut manquer d'adopter prochainement les turbines-fourneyron, pour élever l'eau nécessaire à tous les quartiers, même jusqu'aux points les plus élevés. L'établissement, d'après les projets qu'on a en vue, serait construit de manière que les turbines jetassent quatre mille pouces de fontainier à la hauteur voulue pour que de là il pût se faire une distribution convenable dans toute la ville. C'est près de dix fois autant d'eau qu'on en élève en ce moment.

Une des plus extraordinaires machines qui ait été construite depuis long-temps, est sans contredit la turbine que M. Fourneyron a établie à Saint-Blaise, dans la Forêt-Noire. Sa force est de soixante chevaux, son poids est de *trente-cinq* livres, et elle fait *deux mille trois cents* tours par minute!

On nous permettra de clore, par le simple énoncé de ce fait merveilleux, notre pénible revue de l'exposition.

VICTOR CHARLIER.

BULLETIN.

La session marche en quelque sorte en dehors du cabinet. La chambre des pairs a discuté et adopté le projet de loi sur la propriété littéraire, la chambre des députés a discuté et adopté le projet de loi sur les fonds secrets; mais ni dans l'une ni dans l'autre chambre, le ministère n'a encore exposé ses principes politiques et son système. On ne peut, en effet, regarder comme des déclarations politiques les paroles de M. Dufaure, qui s'est borné à protester de son dévouement au gouvernement parlementaire, et celles de M. Passy, qui a annoncé qu'il ne reste plus aux membres du cabinet qu'à effacer quelques préventions personnelles qu'ils avaient conçues les uns contre les autres. Nous faisons des vœux pour que ces préventions s'effacent très vite, afin que le ministère puisse établir un système et le faire connaître aux chambres avant la fin de la session.

En attendant, les actes du cabinet se bornent à une demande de crédit de 10 millions faite par M. le ministre de la marine, à une demande de 1,200,000 francs accordée à M. le ministre de l'intérieur, outre un crédit pour des pensions, à une demande de crédit de 6,185,000 francs pour les caisses de retraite, faite par M. le ministre des finances, et à une demande de crédit de 6,515,090 francs pour des pensions, faite par M. le ministre de la guerre. On annonce encore une demande de crédit de 5 millions, de M. le ministre des travaux publics, pour une entreprise particulière de chemins de fer, et quelques autres demandes de ce genre. Nous ne pouvons voir tout au plus, dans cet ensemble de propositions, que l'exposé d'un système financier, et non d'un système politique.

Mais puisque deux de ces crédits touchent de plus près que les autres à des questions politiques, ils nous serviront peut-être à sortir de l'incertitude où nous sommes jetés en ce qui est des vues et de la direction du ministère. La discussion du crédit des 1,200,000 francs de fonds secrets a cependant déjà eu lieu sans avoir marqué le caractère de la nouvelle administration, malgré les efforts qui ont été tentés par quelques députés de l'opposition. On doit regretter que les réponses du ministère à ces attaques aient été vagues et faibles,

et qu'il ait laissé le soin de le défendre à un ministre du 15 avril, à M. de Salvandy. Qui eût dit, il y a quelques mois, à M. Villemain, à M. Dufaure et à M. Passy, quand ils attaquaient si vivement M. de Salvandy et ses collègues, qu'ils seraient bientôt heureux d'accepter son secours contre leurs amis de la coalition? Ce secours, M. de Salvandy l'a donné au ministère du 12 mai avec la franchise et la verve qui le distinguent, et ce sont encore les paroles les plus efficaces qui aient été dites en faveur du gouvernement depuis la formation du nouveau cabinet!

Remarquons d'abord combien est défavorable la situation du cabinet actuel quand il se voit forcé de remplir sa tâche de tous les jours, qui est de défendre le pouvoir, et de repousser les reproches de servilité et de dépendance qui ne lui sont pas plus épargnés qu'à ses prédécesseurs. Comment veut-on empêcher ceux qui ont fait partie de la coalition où figuraient la plupart des membres de l'administration, ceux qui ont tonné avec eux contre les prétendus empiétemens du pouvoir royal, de continuer les mêmes déclamations, et de se refuser, comme par le passé, à ajouter foi aux protestations d'indépendance qu'on leur oppose? M. Gauguier n'a-t-il pas pour lui les autorités et les textes de toute l'ancienne coalition, quand il attaque le ministère actuel? Et quand il dit que la situation politique lui paraît trop grave pour qu'il garde le silence, ses paroles ne sont-elles pas l'écho fidèle de celles qui retentissaient à la tribune, il y a deux mois? Comment prouver à M. Gauguier que la situation politique a changé? Que lui dire quand il continue de s'écrier que le gouvernement représentatif n'est pas établi en France, et que le pouvoir parlementaire lui semble anéanti, détruit par le pouvoir royal? Faut-il s'étonner s'il ne se trouve qu'un ministre du 15 avril pour répondre avec quelque portée à ces paroles, et s'il ne peut les réfuter qu'en déclarant que le ministère actuel lui semble se trouver dans les mêmes conditions que le ministère du 15 avril, ni plus ni moins parlementaire, ni plus ni moins indépendant? C'est, en effet, tout ce qu'il y avait à dire, et de long-temps il n'y aura autre chose à répondre à ceux qui sont restés fidèles à l'esprit de la coalition. Mais ce ne sont pas ceux qui en faisaient partie qui réfuteront avec succès de pareilles attaques. C'est une grande leçon, et il n'a pas dépendu de nous qu'elle ne fût épargnée aux hommes qui figurent aujourd'hui à la tête des affaires. Nous leur avons signalé assez souvent les dangers de l'opposition qu'ils faisaient; et, malheureusement, les embarras qu'ils ont ainsi suscités au pouvoir qu'ils représentent maintenant, ne touchent pas à leur fin.

Les orateurs auxquels a répondu M. de Salvandy n'ont toutefois beau jeu, avec leurs argumens surannés, que vis-à-vis de leurs anciens collègues de la coalition. Ceux qui n'ont pas abandonné pendant toute cette lutte les véritables principes du gouvernement, ne sont pas embarrassés de leur répondre. Les membres de la coalition ne savent-ils donc pas que c'est à eux-mêmes qu'il faut s'en prendre des perturbations dont ils se plaignent, et veulent-ils qu'on leur montre les résultats de tous ces reproches d'envahissement dont ils ont rempli la France? Quand cette lutte commença, il y avait en France trois pouvoirs

qui s'exerçaient librement, des ministres qui réclamaient et qui voulaient la responsabilité de leurs actes. Depuis la formation de la coalition, une grande partie de la chambre s'étant laissée entraîner par les déclamations qui se faisaient en faveur de l'omnipotence parlementaire, on vit s'élever une opposition qui voulait s'interposer entre le roi et ses ministres, au lieu de s'en tenir à l'examen des actes ministériels. On prit, pour renverser le ministère, des armes qui semblaient plutôt faites pour renverser un trône; on alarma tout le pays, qui était en pleine paix, et qui était satisfait de sa prospérité. Qu'en est-il résulté? Une affreuse crise, où, après de longs débats, les partis coalisés s'étant divisés, ont fait admettre au pouvoir quelques faibles débris de leurs nuances. Cette partie de la coalition qui est entrée aux affaires a-t-elle au moins apporté des forces au gouvernement? N'a-t-elle pas, au contraire, paralysé les forces de ceux qui étaient restés fidèles aux principes de l'ordre, et qui se trouvent chaque jour embarrassés des attaques trop faciles qui se font contre leurs collègues?

Ne les voit-on pas, à leur tour, exposés aux enquêtes qu'ils avaient provoquées? et maintenant l'opposition use, à leur égard, du droit qu'ils ont établi, de s'assurer si les ministres ont réellement l'usage de leur volonté et la liberté de leurs principes. On se sert de leurs armes. On vient inspecter chaque jour la chambre du conseil. On demande combien de fois les ministres du roi se sont rendus aux Tuileries. On tire des conséquences d'un conseil tenu en présence du chef de l'état; et s'ils protestent de leur indépendance, on ne s'arrête pas à leurs paroles. M. Molé, M. de Montalivet, M. de Salvandy, tenaient aussi, leur dit-on, le même langage. Vous avez refusé de les croire, pourquoi ajouterions-nous foi à ce que vous dites, maintenant que vous les avez remplacés? Voilà ce qui se passe entre la presse et les nouveaux ministres. Aussi ne savent-ils quels moyens employer pour réduire un adversaire qu'ils ont eux-mêmes rendu si redoutable et si exigeant. On s'assemble, on délibère sur les moyens d'en finir avec la presse, comme on a toujours fait à la veille ou au lendemain de grandes perturbations. Tantôt c'est un projet qui consiste à ouvrir au ministère les colonnes des journaux de l'opposition, tantôt on propose d'entreprendre un journal de discussion officielle; moyens dangereux et insuffisans, car ce journal officiel obligerait à développer un système, et ces colonnes que se réserveraient les ministres, on n'aurait qu'à les remplir de leurs propres œuvres, qu'à y réimprimer leurs discours de la session passée et les pamphlets de leurs amis de la coalition, pour combattre leurs actes et leurs paroles d'aujourd'hui.

Dans la chambre, l'embarras n'est pas moins grand, quoique d'une autre nature. La tribune est muette; on n'y voit du moins que quelques orateurs dont la parole est aventureuse, comme dit *le Constitutionnel*. M. Thiers, M. Barrot, les chefs de partis, sentent tout le danger qu'il y aurait à attaquer le pouvoir dans la chambre, et de son côté M. Guizot et ses amis restés hors des affaires, ont l'air de penser qu'il y a un danger égal à le défendre. On dirait

que le souffle de quelques paroles suffirait pour tout ébranler, et les hommes de sens gardent le silence. La vérité est que pour avoir voulu être trop, la chambre craint, avec raison, d'être quelque chose à cette heure. Personne n'a voulu empiéter sur ses pouvoirs; mais l'exagération de l'opposition qui s'y est faite a si bien entravé les autres pouvoirs et la chambre elle-même, qu'elle craint de faire naître de nouvelles impossibilités. Voilà ce qu'est la chambre. Elle s'est laissée entraîner hors de ses limites; on lui a dit qu'elle devait être tout dans le pays, et les perturbations qui sont résultées de ces doctrines font qu'elle redoute d'être quelque chose, qu'elle n'est en ce moment presque rien.

Cette nullité, cette abnégation volontaire de la chambre, nous alarment. Elles peuvent avoir deux graves inconvéniens. Le ministère peut d'abord se figurer que la chambre est satisfaite, et que la marche indécise du cabinet sympathise, on ne peut mieux, avec l'esprit d'une chambre qui craint de savoir et d'agir. En pareil cas, la réaction ne serait que plus prompte, et nous verrions dans la session prochaine s'élever une opposition plus violente que jamais. Nous qui ne sommes pas plus pour les empiètemens que pour l'abandon de soi-même, nous appelons de tous nos désirs le rétablissement de l'état normal, c'est-à-dire une chambre qui s'informe des principes du cabinet, qui ne lui donne ses votes qu'après avoir apprécié et approuvé son système, et un cabinet qui satisfasse à ces exigences légitimes. Les votes de complaisance et de ménagemens ne font pas exister une administration, ou lui donnent une existence précaire et embarrassée; car, en politique aussi, ce n'est pas en vivant de charités qu'on soutient son état et son train dans le monde.

Ne sachant à qui s'en prendre de cet état de malaise, qui vient de la chambre elle-même et en partie de ceux que la coalition a envoyés aux affaires, nos députés s'escriment contre la corruption. Si les principes d'ordre et de gouvernement n'ont pas été assez rigoureusement défendus, c'est sans doute la presse favorable au gouvernement qui en est cause! C'est cette presse qui a ameuté toutes les minorités contre le pouvoir, et qui les a poussées pêle-mêle dans le ministère, où elles sont occupées en ce moment à se dépouiller de leurs préventions réciproques, quand il y aurait autre chose à faire, ne fût-ce que gouverner! Et que fait le ministère? Il se hâte d'adhérer à tout, et de répondre que la presse qui défend l'ordre est, en effet, corrompue, servile, d'où il résulte que la presse qui a attaqué les vrais principes du pouvoir, l'ordre et la politique modérée, est la seule qui mérite l'estime et la considération. Ainsi désormais, aucune feuille ne pourra défendre le gouvernement sans craindre de lui nuire et de se nuire à elle-même. La presse conservatrice devra craindre de se nuire, car les ministres, par faiblesse ou par tout autre sentiment, n'ont pas jugé à propos de répondre à ceux qui accusent de vénalité toute feuille qui n'attaque pas le gouvernement. Elle devra craindre de nuire au gouvernement, car, après le langage tenu par les ministres auprès de l'opposition, dès qu'ils trouveront des défenseurs, on ne manquera pas de dire que le ministère est corrupteur, corrompu, et qu'il a acquis ces organes par des voies illicites et

secrètes. Voilà le défilé où les trois hommes d'état du tiers-parti, entrés aux affaires, ont placé le gouvernement. Nous ne nous étonnons pas qu'ils songent à faire eux-mêmes un journal; ils ont rendu trop difficile la tâche, déjà pénible et délicate, de défendre le gouvernement.

Passons au second acte politique du ministère, au crédit de dix millions. Les nouvelles d'Orient qui annonçaient la reprise des hostilités entre l'armée turque et l'armée égyptienne, obligeaient le cabinet à faire une démonstration. Un crédit de dix millions a été demandé pour que la France soit en mesure d'exercer une influence réelle, dit l'exposé de motifs du ministre, pour qu'elle puisse se concerter avec ses alliés, afin de rétablir la paix, ou faire face aux embarras de la guerre. Ce crédit de dix millions, a ajouté le ministre, est demandé pour que le gouvernement soit prêt à maintenir partout les droits, l'honneur et la dignité de notre pavillon. Ce crédit ne sera pas refusé sans doute, et nous ne voulons pas anticiper sur la discussion; mais les paroles que nous venons de citer sont-elles assez rassurantes dans des circonstances qui sont bien graves, ou qui peuvent le devenir prochainement? Dix millions forment un crédit à peine suffisant pour les premiers besoins de notre marine; et comme faute de données plus claires, c'est d'après la quotité du crédit qu'on peut seulement juger de la portée des intentions de ceux qui le demandent, nous ne devons pas nous attendre à des démonstrations bien efficaces de la part de notre gouvernement. Malheureusement, c'est aussi sur l'étendue des crédits, en matière d'armemens, que se règle l'opinion des puissances, et ce crédit de dix millions ne nous semble pas de nature à faire grande impression sur elles. Dans une éventualité de guerre pareille, quoique moins menaçante que celle-ci, Casimir Périer, qui n'était cependant que le chef d'un cabinet de résistance, et fort en arrière des grandes vues politiques du tiers-parti, Casimir Périer demandait aux chambres un crédit de cent millions. Il n'en fit pas usage; mais ces cent millions restés en caisse nous valurent peut-être plus d'influence en Europe que ne nous en donnera ce crédit de dix millions qui sera sans doute dépensé.

Une loi pour la réduction du tarif des sucres a été présentée à la chambre. Un projet de loi, préparé par M. Martin du Nord, réduisait les droits établis sur le sucre colonial d'une manière notable. La réduction que demande M. Cunin-Gridaine ne sera pas d'un grand secours aux colonies. Nous aurons à revenir sur ce sujet; mais nous nous bornerons à remarquer aujourd'hui que, s'il y a nécessité à réduire le droit sur le sucre colonial, cette modification est bien insignifiante. C'est montrer moins de décision que le cabinet du 15 avril, et c'est suivre bien timidement la ligne qu'il a tracée. Le cabinet du 15 avril était cependant souvent accusé d'indécision par les hommes du tiers-parti. Que dira-t-on du cabinet du 12 mai?

Quant au projet de loi qu'on va présenter, dit-on, relativement au chemin de fer entre Paris et Versailles, sur la rive gauche, qui se trouve dans l'impossibilité d'être achevé sans le secours du gouvernement, on a déjà remarqué

que ce fut sur la proposition de M. Passy que la chambre, pressée d'opter entre les compagnies des deux rives, autorisa l'un et l'autre chemin, mesure qui a déjà causé la ruine des deux entreprises. La compagnie de la rive droite a cependant terminé ses travaux à l'aide de ses seules ressources et d'un emprunt de 2 millions à 5 un quart pour 100. Le ministère se propose de faire prêter, par le gouvernement, à la compagnie de la rive gauche, 5 millions à 4 pour 100. Le gouvernement se mettra ainsi en rivalité avec la compagnie qui a rempli les conditions de sa concession, et il viendra en aide à celle qui n'a pas su se créer des ressources. Sans doute, la chambre a causé ces embarras en accordant deux concessions, sur la proposition du ministre des finances actuel; mais la chambre doit-elle se croire obligée de faire réparer par les contribuables toutes les fautes que lui a fait faire la dernière opposition? C'est une question importante dont la proposition qui va lui être soumise fait partie, et nous aurons occasion d'y revenir.

La prétendue insulte qui avait été faite au pavillon anglais arboré sur le bateau à vapeur anglais *la Médée*, par le capitaine du brick *le Griffon*, donne lieu aux réflexions des journaux anglais. Le *Morning-Herald* remarque que, bien que la conduite du commandant français ait été sans aucun doute « répréhensible et injustifiable, » les procédés du commandant anglais ont été d'une excessive grossièreté. Le navire anglais a couru droit au navire français, et celui-ci a pu, en effet, le prendre pour un pirate. Le capitaine français ne donna cependant que l'ordre de tirer un seul coup de canon; mais dans le tumulte causé par cet incident au milieu de la nuit, ce fut une bordée qu'on lâcha. De tels faits s'expliquent d'eux-mêmes. Le *Sun* les rapporte d'une manière encore plus favorable au commandant français. D'où vient donc que les feuilles anglaises veulent que le gouvernement britannique parle *haut* et *ferme* au gouvernement français? Si le commandant du navire français n'est pas dans son tort (et les feuilles anglaises le disent en citant le fait même qui a occasionné la méprise), que signifierait un langage haut et ferme, et que serait-ce sinon une hostilité, et une hostilité non motivée? Le cas paraît ici tout différent de celui qui eut lieu dans le golfe du Mexique, si les faits sont tels que les journaux anglais les rapportent. Il n'y aurait donc à peine lieu qu'à une simple explication, et cette explication est toute donnée par la presse anglaise. Que voudrait-elle de plus? Des excuses ou la punition d'un officier qui, de l'aveu même des Anglais, n'a fait que son devoir? De pareilles prétentions seraient inadmissibles, et si la presse anglaise trouve qu'il soit nécessaire de jeter quelque pâture à la vanité de John Bull, qui n'a pas été flattée depuis quelque temps, ce n'est pas à la France, tout alliée qu'elle est de l'Angleterre, de montrer cette complaisance. On parle de l'honneur de l'Angleterre qui veut être sans tache, et ne doit pas souffrir même d'accidens fortuits. Le *Morning-Herald* pense-t-il que la France n'a pas aussi son honneur à soutenir, et qu'il ne soit pas aussi précieux que celui de l'Angleterre? Or, si l'un veut qu'on parle haut et ferme sans raison, l'autre exige qu'on réponde sur le même ton, quand on

est dans son droit. De quel côté serait, en pareil cas, l'esprit de convenance et de justice? Du nôtre assurément, et nous espérons bien, le cas échéant, que le ministère actuel, qui vient de demander 10 millions pour soutenir l'honneur du pavillon français, sera de cet avis. Au reste le langage à la fois honorable et conciliant tenu par lord Minto, dans la séance du parlement du 30, paraît devoir mettre fin à ce débat, et fera cesser, nous l'espérons, les récriminations de la presse anglaise.

— L'Académie française a tenu jeudi dernier sa séance annuelle, devant un auditoire élégant et nombreux, qu'attirait surtout le désir de voir si le ministre de l'instruction publique n'avait perdu aucune des qualités du secrétaire perpétuel. Il a été constaté, par d'unanimes applaudissemens, que M. Villemain à l'Académie était toujours éloquent et spirituel. M. Villemain a très légèrement glissé, dans son rapport, sur de médiocres ouvrages que l'Académie seule avait remarqués; mais il a donné un soin particulier à l'appréciation d'un livre moral et éminemment pratique, publié par Mme Necker de Saussure. L'Académie a cruellement expié l'imprudence qu'elle avait eue de provoquer la fécondité des versificateurs sur le *Musée de Versailles*. Le prix a été long-temps disputé entre M. Fouinet et Mme Colet, et il est probable que si les suffrages se pesaient au lieu de se compter, Clorinde n'eût pas vaincu Tancrède. M. Villemain a laissé percer ses préférences pour le vaincu, et la lecture du dithyrambe couronné a donné une nouvelle autorité à sa maligne protestation. Il est vrai que cette lecture a été faite de la plus rauque des voix de M. Viennet. Mais, de bonne foi, est-ce l'enrouement de M. Viennet qui a produit toutes ces épithètes parasites, ces mots frisant le barbarisme, ces lieux communs de flagornerie et d'emphase, enfin ces métaphores effrontées qui livrent Versailles comme une prostituée aux chauds embrassemens de la royauté et aux violemens populaires? Félicitons l'Académie de n'avoir pas permis à une jeune et belle femme de lire publiquement certains vers qu'elle n'aurait pas dû écrire. C'est bien assez qu'on les ait couronnés. M. Étienne a fait avec simplicité et bon goût le récit d'actions vertueuses, qui n'avaient pas, comme les années précédentes, leur côté dramatique. Depuis l'établissement de ces récompenses, l'Académie a soldé un long arriéré de vertus et de dévouemens; maintenant elle n'a plus à recueillir que la moisson d'une année. Il faut tenir compte de cette situation nouvelle, et ne pas conclure d'une décroissance apparente à la décadence de la vertu. On a applaudi ensuite à deux ou trois fables spirituellement tournées, et composées en l'honneur de M. Viennet par M. Viennet lui-même. Ces fables ont été dites par l'auteur avec une voix de rechange, qu'on a trouvée moins mauvaise que la voix qui avait lu l'interminable dithyrambe de Mme Colet.

THÉATRES. — OPÉRA.

Les débuts de Mlle Nathan n'ont pas réalisé les espérances de ses amis. Il est vrai que ces espérances étaient singulières et telles que le public, étourdi par tant de beaux discours et de panégyriques anticipés, s'attendait à quelque merveille de la race des Malibran et des Sontag. Nous l'avons dit, rien n'est plus dangereux pour une jeune fille, à ses premiers pas dans la carrière, que ces protestations maladroites qui s'emparent d'elle au sortir de l'école, se font une affaire de lui conquérir à toute force la sympathie des gens, et travaillent à son succès bien avant que les lustres de ses débuts ne soient allumés. Qu'arrive-t-il? Le public alors hausse ses exigences au niveau des éloges qu'on donne chaque matin à la cantatrice, car le public ne manque jamais de vous suivre pied à pied sur le terrain où vous vous mettez. Lorsque vous n'avez que des prétentions modestes, il vous encourage volontiers et vous tient compte de tout, d'une note sonore, d'un geste vrai, d'un mouvement heureux; mais lorsque les fanfares ont sonné d'avance, lorsqu'on a prononcé à votre sujet les plus beaux noms qu'on cite au théâtre, il prétend qu'on lui montre des prodiges, et certes il en a le droit. Il écoute, il observe, il critique; il va du talent à la personne; et s'il ne s'informe pas seulement du timbre et de l'étendue de votre voix, s'il veut encore que vous soyez belle, et demande quel est votre âge, ce n'est pas à son exigence rigoureuse qu'il faut s'en prendre, mais à la fougue malencontreuse de vos amis qui se sont faits les avocats imprudens de votre jeunesse et de votre beauté. Si Mlle Nathan, ou plutôt si les amis de Mlle Nathan n'eussent point affiché de si hautes ambitions, si la cantatrice, élève de Duprez, n'eût voulu que tendre au premier rang, au lieu de s'en emparer du premier coup; si ses prétentions n'eussent pas été au-delà de celles de Mme Stoltz, par exemple, les débuts honorables qu'elle vient de faire auraient pu répondre à ses espérances, sinon les combler tout-à-fait. Mais quant à la grande cantatrice dont on avait tant parlé, il faut n'y plus penser pour le moment. Mlle Nathan n'a pas échoué devant le public, qui l'a accueillie avec faveur à plusieurs reprises; elle a seulement manqué son but. Dans tout cela, il n'y a guère que des illusions perdues. La voix de Mlle Nathan est un soprano aigu, qui n'a de vibration, de limpidité, de puissance que dans les notes élevées; le medium sonne mal, et, pour les cordes basses, elles n'existent pas. Il en est, sur ce point, absolument de Mlle Nathan comme de Duprez, de l'élève comme du maître. On prévoit, d'après cela, quels rudes effets de contraste résultent de cette inégalité des registres. Ainsi, lorsque Mlle Nathan chante, il arrive souvent que deux ou trois mesures se passent sans que vous l'entendiez; puis tout à coup un son aigu vous frappe. Ce son a de la richesse et de l'ampleur, je l'avoue; mais il a aussi le tort de vous saisir l'oreille à l'improviste, et de vous faire bondir d'étonnement. C'est surtout dans le finale du premier acte de *la Juive* que le contraste dont nous parlons se produit avec un éclat singulier, dans cette phrase que Rachel et le vieux juif chantent à tour de rôle, chaque fois que le cortége cesse de défiler. Duprez fait de même de l'autre côté du théâtre. Pendant cinq mesures, vous n'entendez que l'orchestre; puis tout à coup une masse de sons vous arrive comme par une soupape. C'est là un effet sinon agréable, du moins curieux, et qui rappelle aux vieillards qui fréquentent l'Opéra les beaux jours de M. Lays dans *Anacréon*. Mlle Nathan

ne manque pas de caractère dans la physionomie et d'expression dans la pantomime; elle dit avec chaleur et véhémence la partie dramatique du second acte; malheureusement sa voix, qui, par un instinct bien naturel du reste, semble tendre sans cesse vers ses belles cordes élevées, sa voix se trouve presque toujours au-dessus du ton. Il est fâcheux que Duprez n'ait pu donner à son élève plus de sûreté d'intonation qu'il n'en a lui-même. Mlle Nathan chante haut comme son maître. On a beaucoup parlé aussi de l'agilité de Mlle Nathan; en ce cas, pourquoi ne pas avoir débuté par *Guillaume Tell?* En choisissant *la Juive,* Mlle Nathan obéissait-elle à quelque enthousiasme divin, ou bien ne cédait-elle pas plutôt au terrestre désir de flatter l'amour-propre de M. Halévy, dont l'influence est, comme on le sait, toute puissante à l'Opéra? Nous serions, pour notre part, assez enclins à le croire, d'autant plus que nous n'avons pas surpris chez Mlle Nathan beaucoup plus d'inspiration religieuse et d'enthousiasme mosaïque qu'il n'y en avait chez Mlle Falcon.

Quoi qu'il en soit, le public de l'Opéra a dû entendre deux fois dans la même semaine le chef-d'œuvre de M. Halévy. Deux fois en huit jours! c'est beaucoup. Il faudrait maintenant se hâter de passer à quelques opéras catholiques, ou tout au moins protestans, *Robert le Diable* ou *les Huguenots,* par exemple, ou bien encore *Guillaume Tell;* tous y gagneraient, Mlle Nathan la première, qui n'aurait plus dès-lors à lutter contre l'ennui profond et solennel dont cette musique remplit la salle. La voix de Duprez s'altère; outre que son intonation devient de jour en jour moins juste, il est impossible de ne pas être frappé du travail excessif que lui coûte la simple émission du son. En cherchant à diminuer, à force d'art, cette fatigue de son organe, Duprez exagère son style, et son ampleur d'autrefois dégénère en emphase. C'est surtout dans la scène de la pâque, au second acte de *la Juive,* que le pédantisme singulier du grand chanteur atteint son plus haut degré. A le voir ainsi étendre les bras pompeusement, enfler sa voix en s'écoutant lui-même avec une admirable complaisance, on dirait qu'il se croit au Conservatoire, et prend les spectateurs pour des élèves.

Que va faire l'administration en pareille circonstance? Les premiers succès de Mlle Nathan n'ont point été assez brillans pour qu'on puisse songer à laisser peser sur elle seule la responsabilité du répertoire; et c'est d'une toute autre manière, on s'en souvient, que l'élève de Nourrit, Mlle Falcon, s'empara autrefois de la scène et du public à ses débuts; et Mlle Falcon avait avec elle Mme Damoreau, aujourd'hui à l'Opéra-Comique, et Mme Dorus. On dit que Mme Stoltz, mécontente sans doute de la part qu'on lui fait dans le répertoire, quitte l'Opéra, ce qui, soit dit en passant, n'est pas plus fait pour réjouir les compositeurs que le public; car nous savons que Meyerbeer avait commencé à écrire dans les cordes basses de la voix de cette cantatrice une partie assez importante, qu'il sera nécessairement obligé de refaire. Vers qui vont se tourner maintenant les espérances de l'administration? Vers Mlle Rieux peut-être, une jeune fille venue aussi de Marseille, et dont les débuts doivent être fort brillans. Le public sait désormais à quoi s'en tenir sur ces fastueuses promesses. On avait parlé de Mlle Loewe de Berlin; Mlle Loewe est une grande cantatrice qui a fait ses preuves, toute jeune qu'elle est, et dont l'engagement ne pourrait avoir que de magnifiques résultats pour l'Académie royale de Musique. Aujourd'hui que Mlle Falcon a perdu tout espoir de recouvrer sa voix, Mlle Loewe est la seule cantatrice qui puisse noblement

tenir le premier rôle dans une partition de M. Meyerbeer; mais Mlle Loewe, si fêtée partout en Allemagne, si libre dans ses allures de *prima donna*, voudra-t-elle entrer dans la hiérarchie de l'Opéra et reconnaître l'infaillibilité de Duprez? Là est toute la question. En attendant, on produit Mlle Lebrun, qui depuis tantôt six mois n'avait pas reparu, et que la gravité du temps fait sortir de la retraite et du silence où le public aime tant à la voir s'enfermer, et l'on répète un opéra de M. de Ruolz, *la Vendetta*, cette fameuse partition dont l'auteur a retiré le premier rôle des mains de Mme Dorus pour le confier à Mlle Nathan. M. de Ruolz se recommande à l'intérêt du public de l'Opéra par une partition de *Lara*, que personne en France ne connaît, et surtout par l'amitié de l'auteur de *la Juive*. Après *la Vendetta* de M. de Ruolz viendra *le Drapier* de M. Halévy.

Théatre de la Renaissance. — *Le Naufrage de la Méduse*, opéra en quatre actes, paroles de MM. Cogniard frères, musique de MM. de Flotteaux et Pilati. — Je ne sache pas qu'il y ait au monde un sujet qui se prête moins que celui-là à l'art du musicien et à la fantaisie du poète. Géricault, ce grand peintre, mort à la fleur de l'âge et du génie, a fait le seul drame que pût inspirer un semblable désastre; il l'a reproduit sur la toile. Savez-vous, en effet, un drame plus terrible que ces hommes entassés sur un radeau, perdus dans l'immensité des flots, rongés par la faim, brûlés par la soif, attendant depuis quinze jours qu'une voile blanchisse à l'horizon? Quel drame, je vous prie, le poète pourra-t-il créer dans ce drame? Quel intérêt saura-t-il ajouter à cet intérêt? et quels accens le musicien donnera-t-il à ces tortures qui n'ont pas un cri, à ces muettes angoisses, à ces lèvres desséchées, à ces poitrines que la faim déchire et que la soif embrase? Nous n'avons pas besoin du musicien et du poète pour nous exprimer ces douleurs : elles se racontent assez énergiquement elles-mêmes. Voyez ces cadavres livides, ces visages flétris, ces regards ardens où s'est réfugié un reste de vie; est-il besoin de chant et de paroles pour nous raconter ce lamentable poème, que la faim et la soif ont écrit sur toutes ces figures? Non certes, et cela est si vrai, que dans le drame de MM. Cogniard, dans la musique de MM. de Flotteaux et Pilati, nous n'avons pas entendu de musique, et nous n'avons vu qu'un seul drame, le tableau de Géricault. Mais quel drame, celui-là, et qu'il a bien remué tous les cœurs!

Nous serons brefs dans notre analyse. Au premier acte, le départ. Le vent enfle la voile; le port retentit de cris d'adieux; les mains amies se cherchent; les fils embrassent leurs mères, les amans leurs fiancées; le canon tonne; adieu la France! Au deuxième acte, en pleine mer, sous l'équateur. Le ciel est pur, la mer est belle. L'équipage s'amuse au baptême du tropique, ce baptême dont la littérature maritime a si étrangement abusé. Tout ceci forme un tableau assez joyeux et passablement animé. Mais voilà qu'un cri d'alarme retentit au milieu de toute cette joie! le bâtiment est près de toucher un banc de rescifs. A ce cri, les mousses grimpent aux cordages, le capitaine saisit son porte-voix et commande la manœuvre; chacun est à son poste; mais, vains efforts! le navire a touché : il craque, s'entr'ouvre et s'abîme. Au troisième acte, le plus beau spectacle que nous ayons encore vu au théâtre, la plus merveilleuse chose qu'ait produite jusqu'à ce jour l'art du machiniste et du décorateur. A l'heure où nous écrivons, quoiqu'une nuit ait passé sur nos impressions, nous en sommes encore tout ému. C'est bien la toile de Géricault, mais vivante, en chair et en os. L'illusion est si près de la réalité, qu'au lever du

rideau, l'effroi et la terreur ont un instant paralysé, dans la salle, l'admiration et l'enthousiasme. C'est la mer, immense, infinie. Les étoiles luisent au ciel; la lune, qui éparpille les nuages, argente la cime des vagues. Rien que la mer et le ciel : seulement, dans cette immensité, un radeau chargé de mourans et de cadavres, dont les membres raidis trempent dans l'onde amère. La lame est forte; le vent siffle; à chaque instant le radeau menace de s'enfoncer dans l'abîme.

En présence de ce grand désastre, devant cette mer écumante, en face de cette lente agonie, qui se préoccupe, je vous le demande, des paroles de MM. Cogniard frères, de la musique de MM. de Flotteaux et Pilati? Ne nous suffit-il pas de la voir, de la toucher du doigt, cette immense infortune? Est-il donc besoin de l'entendre, et pensez-vous que tout ceci ne parle pas assez haut? Et quelle musique, dites-moi, fût-elle de Meyerbeer ou de Rossini, pourrait lutter contre cette solennelle harmonie des vents déchaînés et des flots mugissans? Encore une fois, de semblables catastrophes ne sont pas du ressort de l'art dramatique et musical, et nous regrettons sincèrement que M. de Flotteaux ait choisi un pareil sujet pour inaugurer son talent sur la scène. Quant au drame imaginé par MM. Cogniard frères, nous ne saurions qu'en dire; d'ailleurs, il serait moins mauvais qu'il n'en vaudrait pas mieux. Au milieu des applaudissemens frénétiques qui l'ont couvert, il nous a été impossible de saisir le nom du décorateur : c'est le seul que nous aimerions à citer. Disons toutefois que quelques motifs gracieux ont été applaudis au premier et au second acte, et que M. de Flotteaux, tout en ne réalisant pas les espérances que ses amis et ses succès de salon avaient fait concevoir, a cependant obtenu une espèce de triomphe qui est bien loin de ressembler à une chute. La musique du quatrième acte n'est pas non plus sans quelque facilité, ni sans quelque grace. Ce quatrième acte est bien d'ailleurs la plus détestable invention qui se puisse voir au théâtre, et il faut que MM. Cogniard frères soient bien osés pour venir, après ce troisième acte, si plein d'émotions et de terreurs, suspendre des guirlandes de roses à l'église du hameau, jouer de la cornemuse, et nous servir du fromage à la crême.

Nous ne terminerons pas sans rendre à César ce qui appartient à César. Voici tantôt un mois que *le Naufrage de la Méduse* a été représenté au théâtre de l'Ambigu-Comique, où tous les soirs il attire une foule nombreuse. On ne parle pas mieux dans ce naufrage que dans celui de la Renaissance; mais, du moins, on n'y chante pas. Les décorations de l'Ambigu-Comique ne le cèdent en rien à celles de la pièce nouvelle, et si la scène du radeau est d'un plus bel ensemble au théâtre de la Renaissance, il est juste de dire qu'à l'Ambigu elle est plus riche de détails.

— Le théâtre des Variétés a donné un vaudeville en deux actes, intitulé *Geneviève la Blonde*. C'est un rôle créé tout exprès pour les blonds cheveux de Mlle Louise Mayer. Cette pièce n'a de commun que le titre avec le roman de M. Karr, qui est un livre plein d'esprit.

— Au Vaudeville, nous avons eu *la Famille des Mancini*, drame en trois actes, de M. Ancelot. Ce drame n'a de commun que le sujet avec un roman de Mme Reybaud, *le Château de Saint-Germain*, qui est un livre plein de talent.

F. Bonnaire.

UN REGARD.

Si le plus solide argument contre l'athéisme consiste dans la croyance universelle des peuples de tous les temps en la divinité, n'avons-nous pas les mêmes raisons de croire au monde fantastique? Comment se fait-il qu'il n'y ait pas une nation, pas une province, qui ne possède des traditions populaires où le surnaturel joue un grand rôle? Pourquoi, dès que la conversation roule sur ce sujet, chacun a-t-il quelque histoire à conter, soit un pressentiment, soit une apparition, un rêve prophétique ou quelque autre fait merveilleux arrivé à lui-même, à un ami ou à un parent? Qui aurait pu inventer ce monde en dehors de la vie positive, s'il n'était pas? Qui en a mis l'instinct et la crainte dans tous les esprits? Pour moi, il me semble que c'était une chose aussi impossible à imaginer qu'un sixième sens. Dans ce que nous appelons réalité, on trouve déjà tant de mystères! Est-il vraisemblable que la nature se soit joué de nous au point de nous donner le sentiment de ce qui n'existe pas?

Ce qu'on va lire me fut raconté un soir de cet hiver. Nous étions plusieurs jeunes gens, étendus devant un grand feu dans une disposition d'esprit mélancolique, un lendemain de carnaval. Nous parlions de mariage, comme font souvent les garçons dans les momens où la bourse est vide, le fournisseur importun et la tête fatiguée.

—Je gage bien, nous dit le jeune comte de S..., que jamais mariage ne fut rompu d'une manière plus bizarre que celui que j'ai manqué l'année dernière. Apprenez qu'un revenant est sorti de la tombe pour s'opposer à mon établissement.

— Un revenant! s'écrièrent les assistans, et tu ne nous a pas encore dit cela!

— L'aventure m'avait laissé une impression si triste, que je n'osais pas vous en parler; mais, aujourd'hui, je vais en essayer le récit.

— Tu as la parole.

— Je me trouvais, au mois de septembre dernier, reprit le comte de S..., dans une maison de campagne à Savigny-sur-Bray, près de Vendôme. J'étais venu là pour embrasser une grand'tante et manger du raisin. Je songeais déjà au retour, lorsque ma vieille tante me fit appeler dans sa chambre, et me tint le discours suivant :

—Il faut que je vous apprenne, mon cher neveu, pourquoi je vous ai prié de venir passer une semaine avec moi. Je désire vous marier. Vous n'ignorez pas que nous avons, à dix lieues d'ici, une cousine, veuve depuis six ans, jeune et belle, et qui jouit d'une fortune considérable. J'ai jeté les yeux sur elle, et je veux vous la donner pour femme.

—La marquise de S..., m'écriai-je! Il a couru, sur cette femme, des bruits étranges. On ne parlait d'elle qu'à mots couverts autour de moi, et jamais mon père ne prononçait son nom qu'en fronçant le sourcil.

— Vous allez en savoir la raison. La marquise était d'une très bonne famille de ce pays. Elle avait, dès l'âge de quinze ans, une inclination pour un gentilhomme de ses voisins, mais son père ne voulut point donner les mains à cette alliance. On fit voyager le jeune homme en Italie, et pendant ce temps-là on maria la demoiselle à notre vieux cousin, le marquis de S.... Si votre mère vous a parlé du marquis, elle vous aura dit que c'était un homme d'une humeur tyrannique et d'une violence extrême. On l'a faussement accusé d'avoir tué un de ses gens dans un moment de colère; mais s'il ne l'a pas fait, il en était capable. Sa jeune femme vécut avec lui en bonne intelligence pendant six mois. Au bout de ce temps, le gentilhomme qu'elle avait aimé revint de ses voyages; il noua, je ne sais comment, un commerce de lettres avec elle. Ces lettres tombèrent dans les mains du marquis, et quoique l'innocence de la jeune dame fût démontrée par la correspondance même, notre vieux cousin entra dans un accès de fureur si terrible, qu'il en devint malade. Une jaunisse gangréneuse l'emporta en huit jours. Il rendit l'ame en accablant sa femme de malédictions. La plupart des gens ne veulent plus voir dans la marquise qu'une personne qui a causé la mort de son mari. Cependant, tout le monde sait bien ici que ses torts n'étaient pas grands. J'ai surveillé la jeune dame depuis cinq ans avec soin. Sa conduite a été sans reproche; elle n'a point revu celui qu'elle avait

aimé. Elle vit retirée dans son château de S..., consacrant les plus belles années de sa jeunesse à élever un fils dont son mari l'a laissée enceinte. Moi seule, dans la famille, j'ai conservé des relations avec elle, et puisque je souhaite l'avoir pour ma nièce, vous devez penser qu'elle est digne de vous. Voici, du reste, quelques-unes des lettres qu'elle m'a écrites. Lisez-les et jugez par vous-même de son esprit et de sa douceur de caractère. Faites ensuite vos réflexions, et si vous n'éprouvez aucune répugnance, j'enverrai un exprès à S... pour annoncer à la marquise votre prochaine visite.

Ma vieille tante me remit un paquet de lettres dont quelques-unes étaient de fraîche date. J'eus bientôt acquis la certitude que la dame avait, en effet, un esprit doux et enjoué qui ne pouvait manquer de me plaire. J'appris encore qu'elle était grande et bien faite; que ses yeux bleus étaient fort expressifs, ses cheveux d'un blond magnifique, et ses mains d'une beauté remarquable. Je donnai mon consentement à l'envoi du courrier. Un garçon de ferme enfourcha aussitôt un cheval pour aller au château de S.... Nous étions à déjeûner le lendemain quand revint notre exprès. Il était porteur d'une lettre pour ma vieille tante et d'un billet à mon adresse.

« Monsieur et cher cousin, me disait-on, je ne me serais pas fâchée si vous étiez venu si près de moi sans me faire une visite; mais ce sera pour moi un grand plaisir que de vous recevoir. Vous le comprendrez en songeant que depuis bien long-temps je n'ai pas vu un visage de la famille. Venez me parler de ce pays fabuleux qu'on nomme Paris, et ne vous scandalisez pas si je vous semble provinciale. Nous avons ici des chiens et du gibier à votre service. Je vous présenterai mon fils, qui est un beau garçon de cinq ans, l'espoir de sa mère. Nous ne recevons pas de journaux politiques, mais j'ai un piano d'Érard et les mélodies de Schubert. J'envoie une carriole vous attendre à Saint-Calais. « Votre affectionnée cousine,

MARIE DE S.... »

— Vous voyez, dit ma vieille tante, que la jeune veuve ne demande qu'à s'égayer. J'ai fait ce qui était en mon pouvoir; le reste vous regarde. Vous êtes assez beau cavalier pour plaire à une recluse si l'envie vous en vient. Quant aux arrangemens de fortune, je m'en chargerai. Il faut partir à l'instant même.

J'embrassai ma vieille tante en lui promettant de repasser par Savigny à mon retour, et je montai à cheval. A sept heures du soir, j'étais à Saint-Calais. Il restait encore deux grandes lieues à faire

pour gagner le château de S.... Le garde-chasse Benoit m'ouvrit la carriole et nous nous enfonçâmes par un chemin de traverse dans les sombres bois de sapins dont cette partie du Maine est couverte.

— Êtes-vous dans la maison de Mme de S... depuis long-temps? demandai-je au garde-chasse.

— Il y a plus de quinze ans, répondit-il. J'étais valet de chambre de M. le marquis.

— Vous avez donc été témoin de la mort de mon cousin?

— Oui, monsieur. C'est une diable d'histoire. M. le marquis était bien portant un matin. Il avait fait sa partie de chasse et mangé de bon appétit. Tout d'un coup, nous l'avons entendu se disputer avec Mme la marquise, et quand j'ai reconnu sa mauvaise voix, j'ai dit en moi-même : Ça va tourner mal pour l'un ou pour l'autre. Au bout d'une heure, le pauvre homme était devenu jaune comme un citron. La bile lui avait passé dans le sang. Il ne s'en est pas relevé; mais quelle vie nous avons menée pendant sa maladie! C'était un rude homme que M. le marquis. Un jour il me mit son fusil sur l'estomac en me menaçant de tirer, parce que j'avais la bêtise de le contredire. Heureusement je me tus à propos. Ce soir-là, en se couchant, il me donna trois louis : Tiens, imbécile, me dit-il, une autre fois ne t'avise pas de me tenir tête.

— Vous disiez que pendant sa maladie....

— Je vous disais donc, monsieur, que, dans ses derniers jours, M. le marquis avait des idées extraordinaires. Il faut avouer aussi qu'il se passait des choses étonnantes dans la maison. Il y avait dans ce temps-là un grand cyprès devant le château où une dizaine de chouettes s'en vinrent beugler toute une nuit. Notre maître nous commanda de tirer des coups de fusil dans cet arbre; mais ces chiens d'animaux se plantèrent sur le toit, et on entendait leur ramage par les cheminées. C'était fièrement lugubre. Ils y ont chanté jusqu'à l'accès qui a emporté monsieur.

— Madame la marquise a-t-elle pleuré son mari?

— Elle l'a soigné jusqu'au dernier moment comme un vrai ange, et ce n'était pas agréable, car M. le marquis lui disait des injures. Il a même été jusqu'à lui jeter sa sonnette de nuit à la tête. Il faisait des yeux si atroces que je ne les oublierai de ma vie. La femme du fermier, qui était grosse de son troisième, en a reçu un regard.

— Comment, un regard!

— Oui, monsieur. Elle est accouchée huit mois après d'un enfant qui avait une tête d'animal.

— Vous me faites un conte, Benoît.

— C'est la vérité, monsieur. La preuve, c'est que le médecin lui-même appelait cela un bec de lièvre.

— Le bec de lièvre est une difformité à laquelle les regards ne font rien.

— Qu'est-ce qu'on en sait? Moi je soutiens que la femme du fermier avait reçu un regard de monsieur. J'ai vu le moment. Notre maîtresse a un fier bonheur d'avoir fait un garçon beau comme un astre; mais jusqu'à ce qu'il ait vingt ans, je ne serai pas tranquille. Je crains bien qu'il ne lui pousse un sixième doigt ou une bosse au dos. Le pire de l'affaire, c'est que M. le marquis est mort sans vouloir se confesser, de manière que le diable a mis le pied dans le château, et depuis ce temps-là il y revient tous les ans faire quelque fredaine.

— Oui-dà! et quelles sont ces fredaines?

— Il ne faut pas avoir l'air d'en rire. L'année dernière, c'était dans la cuisine qu'il venait. Le feu a pris quatre fois dans la cheminée sans qu'on pût cependant y trouver un brin de suie. Cette année, c'était dans l'écurie que se faisait le sabbat. Nous avions un cheval possédé qui ne voulait aller ni à la voiture ni à la selle. On ne pouvait pas l'approcher. Jamais on ne lui donnait un coup d'étrille, et tous les matins on le trouvait bien propre et bien peigné, ce qui prouve qu'un lutin venait le panser la nuit.

— C'est évident. Et comment avez-vous chassé le lutin?

— Par un moyen connu. Vous savez que le diable est obligé de replacer les choses en ordre avant de s'en aller. Un soir, nous avons mis sur le bord du ratelier un panier plein de chenevis. Le coup n'a pas manqué. Le diable a jeté le panier par terre; il s'est tant ennuyé à ramasser chaque grain de chenevis pour le poser comme il était, que ça l'a dégoûté. Il n'est plus revenu.

— Et le cheval s'est-il dépossédé?

— C'est la bête que vous voyez à cette carriole. Il n'y en a pas une plus tranquille dans le canton.

Benoît me raconta encore d'autres fredaines du diable, et sa profonde crédulité finit par agir sur mon esprit. La lumière pâle de la lune glissait à travers les branches des sapins sans parvenir jusqu'à terre. La voiture roulait sans bruit sur un sable gris et fin comme de la cendre. Des colonnes de fumée noire s'élevaient des charbonnières et prenaient lentement des formes bizarres. Ce pays désert avait une apparence sauvage et diabolique. Je m'enveloppai dans mon manteau jusqu'aux yeux et je laissai tomber la conversation. Nous arrivâmes,

après une heure et demie de route, en face d'une grille ouverte; j'aperçus le château à l'extrémité d'une cour immense garnie d'herbe rampante. Le silence le plus morne régnait dans ce manoir.

Le château de S... est une construction du XIVe siècle, ornée de tourelles et de donjons. A l'exception d'une aile seulement, qui est en pierres de taille, les bâtimens ont cette couleur de terre brûlée des briques dites romaines. Les arbres séculaires d'une garenne fort belle touchaient aux murailles, et des branches énormes s'étaient même allongées jusqu'aux fenêtres de l'une des tourelles.

Un domestique arriva sur le perron, une lumière à la main, pour m'introduire dans le château. Je traversai une succession de pièces, dont pas une n'était de niveau avec la précédente. On sentait partout cette odeur fraîche que les pierres et l'éloignement du plein air donnent aux caves ou aux églises. Nous nous arrêtâmes enfin dans un immense salon lambrissé en bois noir et garni de meubles anciens. Nos ombres projetées au loin sur les murailles avaient une apparence gigantesque.

— Je ne m'étonne plus, pensais-je, que la superstition habite ce logis. Si j'y demeurais longtemps, j'en viendrais bientôt à croire aux regards et aux lutins.

Le domestique frappa du doigt sur une porte basse, puis il m'annonça. Je me trouvai alors comme transporté dans un autre séjour. Le petit salon où se tenait la marquise était fraîchement décoré, tendu en soie verte, et muni d'un tapis épais. Un feu brillant et deux grandes lampes éclairaient l'appartement. La marquise fit quelques pas au-devant de moi. Sa voix me parut une musique charmante.

— Soyez le bien venu, monsieur, dit la jeune veuve.

— Il me semble, madame, que vous m'appelez *votre cher cousin* dans le billet de ce matin?

— Pardon, mon cher cousin, je mettrai volontiers la cérémonie de côté. Vous êtes ici sur une terre hospitalière, puisque vous en portez le nom; mais permettez, avant tout, que je demande le souper; le voyage et le froid de la nuit vous ont donné, j'espère, de l'appétit.

— Un appétit barbare, ma chère cousine.

— Nous ferons donc connaissance à table.

La marquise sonna. On apporta devant la cheminée une table où six personnes eussent été à l'aise, et sur laquelle étaient servis des mets de campagne avec la profusion usitée en province.

— Commencez par apaiser votre faim, reprit mon hôtesse; le temps n'est pas ce qui nous manquera, et la conversation n'a rien qui presse.

Je m'emparai d'un poulet et d'une bouteille de Bordeaux, auxquels je fis honneur. Cette occupation ne m'empêcha point de remarquer la jolie figure, l'air ouvert et gracieux, et les manières excellentes de la marquise. Il n'était pas besoin de m'y reprendre à deux fois pour m'assurer que sa personne me plaisait extrêmement. Elle paraissait avoir vingt ans au plus, quoiqu'elle en eût vingt-quatre, et jouissait de tout ce que la santé, l'embonpoint et la vie régulière peuvent ajouter aux charmes d'une jeune femme déjà belle.

— Il faut, me dit-elle en souriant, que je vous ôte de l'esprit une inquiétude que vous avez certainement. Vous êtes venu me voir pour remplir un devoir de famille, parce qu'il eût été mal de passer si près de S... sans me rendre une visite. A présent que vous êtes en règle, ne vous faites aucun scrupule de partir aussitôt que l'envie vous en prendra. Je ne suis pas susceptible, quoique provinciale, et je conçois très bien qu'un jeune homme regarde comme du temps perdu celui qu'il passe dans un vieux château. Non seulement je ne veux pas vous retenir, mais je vous saurais mauvais gré de vous contraindre ; ainsi ne vous demandez pas sous quel prétexte vous sortirez d'ici.

— L'inquiétude que vous me supposez, répondis-je, est si loin de ma pensée, que dans l'instant je songeais avec plaisir au calme et au bien-être qu'on goûte ici, près de vous. Si cela dure, c'est vous qui serez obligée de me renvoyer.

— Et que deviendront l'Opéra, les bals, les concerts et la vie animée de Paris, si vous tournez ainsi au campagnard ?

— Je ne m'en embarrasse guère. J'ai pour règle de conduite de rester le plus longtemps possible là où je me trouve bien, et je prévois que le séjour de S... me plaira. Je vous rends donc votre avertissement, en vous priant de me congédier lorsque vous aurez assez de ma présence.

— C'est vous tirer d'affaire galamment. Nous verrons dans trois ou quatre jours où vous en serez. Si vous allez jusqu'à la huitaine sans avoir le mal du pays, je me tiendrai pour fort honorée. Je vous avertis encore d'une chose, c'est que vous me divertirez beaucoup en me disant tout ce qui choquera vos yeux parisiens dans nos usages de province. Je m'en amuserai en m'instruisant.

— Jusqu'à présent je n'ai rien vu ici dont le coup d'œil d'une élégante pût s'effaroucher.

— Nous avons cependant les heures des repas qui diffèrent ; le dîner à trois heures et le souper à neuf. Cela doit vous sembler patriarcal.

— Point du tout. Prenez garde plutôt que je ne finisse par trouver du provincial dans l'idée qu'un Parisien doive se choquer de toutes les habitudes de la vie de campagne.

— Ah! je suis prise, s'écria la marquise en riant. J'ai cru en effet que vous verriez dans tout cela des affaires capitales. Afin de réparer ma faute, je me hâte de vous dire que je suis une vraie Parisienne par la manie de veiller jusqu'à une heure après minuit. Pour une femme qui n'a ni voisins ni compagnie, c'est assez méritoire.

— Je vous en félicite. Ce que je craignais le plus était justement de me coucher de bonne heure.

Quand on eut enlevé la table, nous causâmes longuement au coin du feu. La marquise se plaignit à moi de l'abandon où ma famille l'avait laissée; mais avec mesure et sans amertume. Je m'empressai de lui dire que je ne partageais aucune des préventions qu'on pouvait avoir contre elle et que je ferais tout au monde pour les détruire; puis la conversation retourna d'elle-même sur un terrain plus agréable. Un piano était ouvert dans un coin. Je priai la marquise de faire un peu de musique. Elle joua d'une manière fort satisfaisante les dernières valses de Strauss et chanta quelques mélodies allemandes, avec plus de goût que je n'osais l'espérer. Notre parenté, quoique fort éloignée, jointe à son enjouement naturel et au plaisir qu'elle trouvait à voir une interruption dans son isolement, avaient brisé la glace. Cependant, comme nous nous connaissions depuis à peine deux heures, nous étions balancés entre un reste de cérémonie et l'intimité qui tendait à s'établir. La singularité même de cette position avait son prix.

Tandis que la belle veuve était au piano, je m'abandonnai complaisamment à la pensée d'entrer en possession de sa personne et de sa fortune par le mariage. Il me sembla que ma vieille tante avait reçu d'en haut une inspiration providentielle qui devait décider de mon sort. Je me créais en imagination une existence paisible et conjugale. Nous passions l'hiver à Paris et la belle saison dans ce vieux manoir. Les six mois de solitude par an ne m'effrayaient point, et je voyais dans l'avenir une chaîne sans fin d'heureux jours. Quand la marquise revint s'asseoir en face de moi, soit qu'elle fût intimidée ou qu'elle devinât ce qui se passait dans mon esprit, je m'aperçus qu'elle rougissait. Sans doute elle comprit à mes regards qu'elle n'avait pas à redouter mes critiques pour son talent sur le piano; mais elle en devint plus rouge encore et demeura silencieuse. C'était, selon toute vraisemblance, dans l'instant même où j'éprouvais le désir de lui plaire, qu'elle réfléchissait aux dangers d'un tête à tête de huit

jours avec un homme à qui la parenté ne pouvait donner que des armes sans être un sujet de scrupules.

Une femme en costume de paysanne mit fin à notre embarras, en ouvrant la porte brusquement.

— Qu'y a-t-il, nourrice? demanda la marquise. Comment êtes-vous debout à cette heure?

— Je viens vous chercher, madame, dit la paysanne. Voilà ce qui arrive : M. Arthur a fait un rêve, tout éveillé.

— Vous êtes folle, nourrice.

— Non, madame. Ce pauvre petit est tout en larmes. Je n'oserais pas vous dire ce qu'il a vu; mais c'est bien cela, madame.

— C'est bien cela! quoi donc?

— Il a vu son père, M. le marquis.

— Taisez-vous, nourrice! Si j'apprends que vous fassiez à mon fils des contes de revenant, je vous chasserai.

— Dieu me préserve de vouloir lui faire peur, à ce cher enfant! Je ne lui ai jamais parlé de monsieur.

— Mon cousin, me dit la marquise avec agitation, permettez que j'aille donner le coup d'œil d'une mère.

La belle veuve sortit un moment et revint bientôt, tenant son enfant entre ses bras.

— Ne pleurez plus, Arthur, lui disait-elle; voilà votre cousin qui va se moquer de vous, si vous avez peur des fantômes.

—Comment! dis-je à l'enfant, un si grand garçon croit aux fantômes! allons donc! c'est bon pour les petites filles. Il n'y a pas de fantômes, mon ami. Si vous en voyez un, appelez-moi; je lui tordrai le cou.

— Ce n'est pas un fantôme que j'ai vu, dit l'enfant. Je sais bien comment sont les fantômes, ils sont habillés avec des draps blancs; j'ai vu un vrai homme.

— Un vrai homme! repris-je. Eh bien! il n'y a pas de quoi pleurer; cet homme ne vous mangera pas; je me charge de le jeter par la fenêtre, moi qui vous parle.

— Entendez-vous, Arthur? dit la mère; votre cousin jettera l'homme par la fenêtre.

L'enfant se mit à sourire à travers ses larmes, et me tendit les bras. Je le posai sur mes genoux.

— Voyons, lui dis-je, quel est cet homme que vous avez vu?

— C'est un vieux, reprit l'enfant. Il s'est mis debout au pied de mon lit et il m'a fait des grimaces; il avait des yeux qui brillaient; il tenait dans sa main une sonnette et il voulait me la jeter à la tête.

— Une sonnette! s'écria la marquise. Voilà qui est singulier.

— Oui, une sonnette, répéta l'enfant. Je n'entendais pas ce qu'il disait, mais je voyais bien qu'il voulait me gronder et me battre.

— Et comment était sa figure?

— Il avait un nez recourbé, une grande bouche, des petits cheveux gris, un air en colère et la peau toute jaune.

Je me rappelai aussitôt la maladie du marquis.

— Il était, poursuivit l'enfant, dans une grande robe rouge avec un collet noir.

— C'est lui! murmura la mère.

Nous nous regardâmes avec stupéfaction.

— Pour empêcher cette vision de revenir, dis-je à la marquise, il faut tenir votre enfant auprès de vous.

— C'est ce que je ferai. Venez, Arthur; je vais vous coucher dans mon lit, et j'espère que vous n'aurez pas peur à côté de moi.

— Je n'aurai pas peur si vous ne laissez pas entrer le vieux.

La jeune mère porta l'enfant dans sa chambre à coucher dont elle laissa la porte ouverte.

— Vous m'excuserez, monsieur, dit-elle en rentrant, si je ne vous tiens pas compagnie plus long-temps. Cette vision de mon fils me trouble extrêmement.

— J'en sais la raison, madame. Vous avez cru reconnaître dans le portrait que vous a fait votre enfant...

— C'était d'une épouvantable exactitude.

— Il est possible qu'une impression vive reçue pendant votre grossesse ait gravé cette image dans une cervelle à peine formée. Ce n'est là qu'un phénomène de physiologie.

— Les regards ne sont donc pas une superstition populaire?

— Il faut bien le croire, puisqu'en voici un exemple; je ne vois d'ailleurs rien de surnaturel dans tout cela.

— Mais pourquoi est-ce arrivé aujourd'hui, ce soir?...

La marquise leva sur moi des yeux effrayés où je lus clairement le reste de sa pensée. Elle allait ajouter:

— Dans le moment où vous alliez peut-être me parler d'amour et de mariage.

— Je ne crois pas, lui dis-je, que les morts s'irritent de la visite d'un cousin, ni que l'envie leur prenne de sortir du tombeau pour me chasser de votre maison. Vous êtes chez vous, et libre de me recevoir; je compterais sur votre force de caractère pour repousser cette tyrannie. Le vieux jaloux de l'autre monde ferait mieux de s'adresser à moi plutôt qu'à un faible enfant.

— C'est à moi qu'il en veut.

— Ne prenez pas au sérieux ce que je vous dis, ma cousine. Parce que votre enfant a fait un mauvais rêve, il ne s'ensuit pas que l'ame de votre mari soit revenue ce soir dans votre maison. Certes, cette ame trépassée n'a pas à se plaindre de vous; voilà cinq ans que vous demeurez dans la retraite. La providence ne doit pas vouloir qu'à votre âge et belle comme vous êtes, vous viviez dans un éternel veuvage; elle ne souffrira pas que ce vieillard qu'elle a renvoyé à la terre en sorte pour vous tourmenter. Les droits conjugaux et paternels sont rompus par la mort; puisque l'étrange incident qui vient de se passer nous a mis sur ce sujet, je vous dirai toute ma pensée : Depuis le premier instant que je vous ai vue, je songe au bonheur de remplacer le mari que vous avez perdu.

— N'en doutez pas alors, s'écria la marquise, c'est là ce qui a rappelé son ame irritée. Cet homme-là m'a aimée avec un emportement incroyable; s'il est vrai que les morts puissent se mêler encore des choses de ce monde, nous allons le savoir, car, je vous le jure, jamais ame défunte n'a eu plus d'envie de briser ses liens que celle-ci.

— Eh bien! nous allons le savoir. Je mets votre mari au défi; ne vous pressez pas, je vous prie, de croire aux revenans. Ma cause est juste d'ailleurs; mes intentions sont loyales; le ciel est pour moi. Ma cousine, je vous demande formellement votre main.

— Vous me faites frémir avec vos badinages.

— Je ne badine pas, et s'il faut tout vous dire, ma vieille tante n'attend que mon autorisation pour vous supplier de devenir sa nièce. Je n'exige pas une réponse aujourd'hui; dites-moi seulement qu'un second mariage n'est pas impossible pour vous, et plus tard, quand le revenant de ce soir sera rentré dans sa tombe, et que vous me connaîtrez davantage....

— Monsieur, un galant homme a toujours bonne grâce à faire une demande comme celle que vous m'adressez. Je suis trop troublée dans ce moment pour vous répondre. Demain nous verrons où en seront les choses. Le rêve de mon fils n'aura pas, j'espère, de suites fâcheuses. Je dois vous avouer pourtant que je n'hésiterais pas à me condamner à un veuvage éternel, si je croyais mettre sa vie en danger par un second mariage.

— La nature voit toujours d'un bon œil le mariage d'une jolie femme. Elle ne laissera pas bouleverser ses lois en cette occasion. A demain, madame; dormez paisible. Le revenant a servi mes intérêts en m'épargnant l'embarras de la première déclaration; s'il daigne m'apparaître cette nuit, je lui ferai entendre raison en lui parlant avec politesse.

Je baisai respectueusement la main de la marquise, et je gagnai la chambre qu'on me destinait, sous la conduite du garde-chasse.

— Si c'était moi qui l'eusse vu, disait Benoît, on m'appellerait imbécile ; mais la vérité sort de la bouche des enfans. *Il* est dans la maison, pour sûr.

— De qui parlez-vous? demandai-je.

— De monsieur le marquis. Il rôde par ici, j'en réponds.

— Priez-le de venir me parler si vous le rencontrez, Benoît.

— Je le ferais tout de même. Il m'aimait assez, monsieur le marquis ; je n'en aurais pas peur.

Nous montions par un large escalier de pierre, dont j'admirais la construction, lorsque Benoît s'arrêta d'un air effrayé.

— Entendez-vous? me dit-il.

— Quoi donc?

— La chouette qui chantait le jour de la mort de monsieur.

— J'entends une chouette : mais écoutez-la bien, Benoît, et vous reconnaîtrez que ce n'est pas celle qui chantait le jour où mourut mon vieux cousin.

— C'est égal, il est dans la maison.

Lorsque nous entrâmes dans ma chambre, la fenêtre s'ouvrit d'elle-même à grand bruit.

— Tenez! s'écria Benoît, le voilà qui vient de s'envoler. Il était ici.

— Vous ne voyez pas que c'est le vent, et que vous avez fait un courant d'air en ouvrant la porte?

— Le vent! une autre chouette! murmura Benoît ; c'est toujours facile d'arranger les choses. Moi, je sais à quoi m'en tenir. Voici votre malle, votre manteau et toutes vos affaires. Je m'en vais faire le tour du parc avec mon fusil.

Quand le garde-chasse fut parti, je m'assis dans un antique fauteuil pour rêver aux évènemens de cette soirée. J'étais forcé de convenir que la vision du fils de la marquise avait quelque chose de profondément mystérieux dont mon incrédulité ne pouvait triompher. L'enfant n'avait jamais connu son père, et il venait d'en donner une description si exacte que la marquise elle-même en avait pâli de terreur. Que ce fût une impression transmise par la mère, ou que le défunt eût échappé à la tombe pour un instant, le fait n'en était pas moins aussi bizarre qu'impossible à nier. Au milieu de ces réflexions, les charmes de la jeune veuve me revenaient à l'esprit, et je sentais ces premiers frissons de l'amour naissant qu'on prendrait volontiers pour une influence surnaturelle, si chacun n'avait pas éprouvé cette

fièvre une fois au moins dans sa vie. Plus le désir de plaire est vif, plus on croit aisément aux difficultés.

— S'il est vrai, pensais-je, que ce vieux trépassé vienne se placer entre sa veuve et moi, il est certain qu'il peut réussir à empêcher mon mariage. Peut-être vais-je apprendre à mes dépens ce dont les morts sont capables.

J'aurais donné tout au monde pour être tiré d'incertitude. Cependant la raison reprenant le dessus par momens, je me figurais que le hasard pouvait avoir organisé ce concours de circonstances. L'imagination d'une jeune femme enfermée depuis cinq ans dans ce château pouvait bien avoir mis de la complaisance à reconnaître ce mari dont elle osait à peine se croire débarrassée. Quant au témoignage de la nourrice, il n'avait aucune valeur. Le jour du lendemain ramènerait sans doute au bon sens ces têtes exaltées. L'enfant lui-même s'était peut-être amusé à mentir pour obtenir d'être conduit à sa mère. Tout cela ne supportait pas un examen sérieux et ne valait pas la peine d'être mis en ligne de compte dans mes projets.

— Non, dis-je tout haut, mon cher cousin le marquis de S... ne reviendra pas se montrer à son fils. Il voudrait en vain se placer au-devant de moi.

Comme je m'apprêtais à prendre mes ustensiles de toilette, je remarquai près de la cheminée une porte d'armoire qui n'avait point de clé. Je fis entrer machinalement dans la serrure la clé de ma malle, que je tenais à la main. Il se trouva qu'elle ouvrait. Au milieu de la poussière et des toiles d'araignées, j'aperçus une vieille robe de chambre suspendue à la muraille. On l'avait sans doute reléguée dans ce coin depuis la mort du marquis. Elle était de drap rouge et avait un collet noir. Je trouvai encore un mauvais portrait que je reconnus facilement pour être celui du vieillard. Il était parfaitement conforme à tout ce qu'avait dit l'enfant. Le nez était recourbé comme un bec d'oiseau, les yeux petits et vifs. De grosses veines gonflées qui serpentaient sur le front comme des racines d'arbre donnaient à la physionomie une expression méchante et colérique. Il ne m'était plus permis de douter. Les esprits les plus positifs deviennent les plus crédules une fois que l'évidence les a frappés. On ne m'ôtera jamais de la cervelle la persuasion que mon arrivée dans le château de S... avait agité l'ombre du vieux marquis. Je m'étais souvent figuré que la preuve d'un fait surnaturel serait pour moi un sujet d'épouvante à me jeter à la renverse; mais la vérité ne s'étant présentée que graduellement, mon imagination l'admit sans effort et sans répugnance.

Je plaçai le portrait sur une chaise pour le regarder à mon aise, et je l'apostrophai comme s'il eût pu m'entendre.

— Vieillard chagrin, lui dis-je, je me moque de ta colère, et j'épouserai ta femme. Si tu ne retournes pas tranquillement dans le tombeau, je t'en ferai arracher quand je serai maître ici, et je t'enverrai jeter à la mer comme un chien.

Malgré cette brave allocution, je n'osai pas éteindre ma lumière, et je tressaillais au moindre craquement des boiseries. Au milieu de la nuit, je crus entendre un bruit de pas et des voix confuses. Je me levai précipitamment et j'entr'ouvris la porte de ma chambre.

— Qu'y a-t-il donc? demandai-je à la nourrice qui passait.

— Le petit garçon a des convulsions, répondit-elle. Le revenant ne le quitte pas. Si cela dure, c'est un enfant perdu.

— Marquis, dis-je au portrait, aurez-vous donc le courage de faire mourir votre fils? Ne vous irritez pas à ce point. Je préfère, s'il le faut, renoncer à la main de votre veuve. Apaisez-vous, je quitterai le château demain.

Le jour commençait à paraître, lorsque je m'endormis accablé par la fatigue. Toutes les sinistres images de la nuit étaient loin de mon esprit quand je me réveillai. Le soleil éclairait les vieilles tapisseries dont ma chambre était tendue et ravivait leurs couleurs effacées. Des hirondelles babillaient sur les gouttières. Un peuplier se balançait devant la fenêtre, et les parfums de la campagne arrivaient jusqu'à mes narines. Il n'est rien de tel que la lumière du grand jour et l'aspect d'une nature animée pour dissiper les craintes fantastiques. On mettrait alors volontiers en doute l'existence de la nuit elle-même. Je me levai en fredonnant les valses qu'avait jouées ma belle cousine, et résolu à lui faire ma cour en dépit du revenant. La robe de chambre du défunt ne me sembla plus qu'une loque poudreuse, et le terrible portrait une caricature.

Je ne trouvai pas mon hôtesse dans les mêmes dispositions que moi. Elle me parut plus grave que la veille, et m'accueillit avec plus de cérémonie. Son enfant, tout-à-fait malade, était enveloppé de couvertures devant le feu; la nourrice cherchait à le distraire en lui faisant des contes. On attendait un médecin. Des fioles et des potions encombraient la cheminée. La jeune mère regardait éternellement son fils sans vouloir détourner les yeux; j'étais devenu un sujet de contrainte. La marquise consentit pourtant à faire avec moi le tour du jardin. Je lui parlai des plaisirs du monde. Elle m'écoutait d'un air rêveur; je ne tardai pas à reconnaître que je luttais contre une

puissance plus forte que moi. La maladie de l'enfant et la vision de la nuit avaient laissé une impression que rien ne pouvait effacer.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée du médecin.

Cet homme secoua la tête en déclarant que le danger était grand. Il prononça le mot de fièvre syncopale, et ne parla point de manière à donner des espérances. Un profond sentiment de crainte se lisait sur les traits de la jeune mère.

La journée fut mortellement ennuyeuse pour moi. Toutes les cervelles étaient bouleversées dans le château; je ne rencontrais plus que des visages décomposés. On attribuait sans doute l'apparition à mon arrivée, car Benoît lui-même me regardait de travers. La marquise seule faisait encore bonne contenance; elle me permit d'entrer dans sa chambre à coucher au moment où le jour baissait; je fus témoin d'une scène si étrange, que je laisse aux esprits forts le soin de l'expliquer. Un dialogue paraissait engagé entre un être invisible et l'enfant, dont nous entendions seulement les réponses :

— Pourquoi voulez-vous m'emporter? disait le malade; je ne veux pas aller avec vous.

Puis il se jetait au cou de sa mère, en criant :

— Le vieux! Le vieux va me prendre dans ses bras!

Et il tombait dans les convulsions.

Je m'étais retiré par discrétion dans ma chambre, où je commençais à regretter d'avoir entrepris ce voyage, lorsqu'on vint me prier de descendre auprès de la marquise.

— Monsieur, me dit-elle avec autant de froideur que d'embarras, vous allez me trouver sans doute ridicule et malhonnête. Je suis accablée d'un pressentiment funeste que je ne puis vous dissimuler. L'approche de la nuit m'épouvante au dernier point.

— Je devine votre inquiétude, madame; vous croyez que le mal de votre enfant tient à ma présence dans votre maison.

— Il m'en coûte beaucoup de vous l'avouer.

— La superstition est excusable dans ce moment, madame, je tâcherai de n'y rien voir de désobligeant pour moi. Je respecte vos frayeurs de mère. Ma retraite apaisera l'ame courroucée de mon vieux cousin, et vous conserverez votre fils; mais je ne puis consentir à abandonner les projets dont je vous ai parlé. Permettez-moi de les traiter avec vous par des tiers ou par correspondance.

— Pour aujourd'hui, je ne songe qu'à la vie de mon fils. Plus tard, monsieur, lorsque mes inquiétudes seront dissipées...

— Je n'en demande pas plus, madame; faites-moi donner un cheval et je pars à l'instant.

La carriole qui m'avait amené la veille, fut attelée de nouveau. Vers sept heures du soir, j'y montai avec Benoît. La marquise me reconduisit jusque dans la cour.

— Mon cousin, me dit-elle avec un sourire gracieux, si vous désirez me revoir, obtenez de votre famille qu'elle me fasse une avance, et je visiterai Paris cet hiver.

— Voilà au moins une idée raisonnable, répondis-je. Comptez sur mon zèle; je vous promets qu'avant un mois ma famille vous suppliera de venir. Le défunt marquis ne sera plus là sur son terrain; les grands parens et les notaires ne s'effrayent pas des trépassés, et les revenans sont rares à Paris.

La marquise me tendit une main que je pressai sur mes lèvres et je partis.

Le lendemain, j'étais de retour à Savigny. Je contais à ma vieille tante le résultat de mon expédition, lorsqu'un exprès arriva du château de S...; il apportait la nouvelle de la mort de l'enfant.

Après mon départ, Benoît avait vu le portrait du défunt, et s'imaginant faire une trouvaille précieuse, il l'avait descendu triomphalement dans la chambre de la marquise. La vue de cette figure avait donné à l'enfant une crise qui l'avait emporté.

Il y a de cela six mois, et je n'ai point revu la marquise; on la dit inconsolable; mais elle doit pourtant bientôt venir à Paris, et je ne désespère pas d'être un jour son mari.

Le récit du comte de S... étant achevé, nous causâmes long-temps sur les regards. Un jeune peintre qui avait gardé jusqu'alors le silence, prit la parole et déclara que toutes les histoires de revenans et de pressentimens n'étaient rien auprès de ce qui lui était arrivé à lui-même.

— Je vais essayer, ajouta-t-il, de vous raconter cette horrible aventure.

Toutes les bouches étaient closes et les oreilles attentives; mais une pâleur mortelle se répandit tout à coup sur le visage du narrateur. Il murmura quelques mots entrecoupés, et retomba sur sa chaise en s'écriant:

— Il m'est impossible de dire une pareille chose!

La réunion se dispersa dans une consternation profonde.

J'ignore encore l'aventure du jeune peintre, et vraisemblablement je ne la saurai jamais.

PAUL DE MUSSET.

UN

DINER CHEZ BARRAS

OU

LA SOIRÉE DES DUPES.

PERSONNAGES.

BARRAS, directeur.
BLOIN, banquier.
PETIT-PONT, maître d'hôtel de Barras.
BRION, incroyable.
SANCY, officier.
Mme LA COMTESSE DE CHAULIEU.
Mme SANCY, actrice, connue au théâtre sous le nom de Laurette.
CONVIVES MUETS.

(La scène est à Paris, au Luxembourg.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(Une antichambre. Porte au fond, porte latérale. Table chargée de papiers.)

BARRAS, PETIT-PONT.

BARRAS.

Viens ça, tout marche-t-il? a-t-on bien ordonné
Les choses?

PETIT-PONT, long, sec, humble et inquiet.

Oui, monsieur.

BARRAS, lui mettant gravement la main sur l'épaule.

Il faut que ce dîné
T'illustre, Petit-Pont.

PETIT-PONT.

Eh! mais, monsieur, je pense
Qu'à dresser un menu l'on a quelque science.

BARRAS.

Tout estomac te rend justice sur ce point,
Tâche donc que ton art ne se démente point,
Et qu'à l'instant voulu toute chose soit prête.

PETIT-PONT.

C'est mon devoir, monsieur. (Il sort.)

SCÈNE II.

BARRAS seul, se frottant les mains.

Une bruyante fête!
Et de bruyans amis! Cercle de bons vivans
Merveilleusement faits pour réjouir les gens.
(Se rembrunissant tout à coup.)
Pourvu qu'ils n'aillent pas me parler politique.
Bah! leur emportement pour la chose publique
Doit un peu se calmer devant un bon repas.
Ainsi, maître Bloin : un coquin des plus gras:
Oui, mais la main au plat qu'on appelle finance.
Fort bien, mais la Chaulieu, que l'amour et la danse
Firent ensemble éclore! Et Brion, le doré:
Incroyable entre tous; toujours musqué, poudré,
Frisé, cadenetté; complet de ridicule.
De prononcer les r monsieur s'est fait scrupule,
Et précieusement penché, l'œil demi-clos,
Et bégaie, et grassaie, et distille ses mots,
Un total des plus gais. En outre, un astronome,
Un académicien, un vieux garçon..... En somme,
C'est fort bien; c'est au mieux; un seul point excepté,
Cependant. — Oui, Barras; et votre fatuité
Comptait sans un démon de grace et de caprice;
Sans la vertu de qui? Dieux justes! d'une actrice.
C'est jouer de malheur. Que diront mes amis?
Eh bien! l'astre d'amour qu'on nous avait promis?
Ce soleil de beauté, d'esprit? cette Laurette?
Eh bien! j'en suis, messieurs, pour mes frais de conquête,
Battu!

SCÈNE III.

BARRAS, PETIT-PONT, BRION.

PETIT-PONT, annonçant.

Monsieur Brion.

Entre Brion. Costume d'incroyable, queue d'habit battant sur les talons; revers en ailes de moulins; culottes des plus collantes; force rubans, cheveux en cadenette, souliers en aiguille, bâton court à la main, clac sous le bras, figure à l'avenant.

BARRAS, allant vers lui.

Eh! c'est vous, mon très cher.
Entrez donc. Enchanté de vous voir si bon air.
Voilà donc, aujourd'hui, le costume à la mode;
Il est galant.

M. BRION.

Hé! hé! vous t-ouvez;

BARRAS.

Fort commode
Surtout.

M. BRION.

Ce chè- Ba-as!

BARRAS.

Fantasque, quelque peu,
Mais vous le portez bien.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE CHAULIEU.

PETIT-PONT, annonçant.

Madame de Chaulieu.

(Riche costume grec, pieds nus, chargés de bagues, des sandales pour chau ssures.)

BARRAS, allant vers elle.

Mes lèvres sur les mains de la reine des belles.
Jamais les gais amours ne battirent des ailes
Sur bouche plus charmante, et la blonde Vénus
N'a jamais dans les flots baigné plus beaux pieds nus.

MADAME DE CHAULIEU.

Oh! sans doute, cher comte, on est Vénus la blonde,
On a de beaux pieds nus, de peur qu'on ne vous gronde.

BARRAS.

Me gronder? Depuis quand gronde-t-on ses amis?

MADAME DE CHAULIEU.

Mais, quand pour un placet qu'on leur avait remis,
On reste sans réponse une longue semaine
Comme un solliciteur qu'à son gré l'on promène,
Et lorsqu'il faut qu'un autre enfin fasse pour nous
Ce qu'on aurait voulu ne tenir que de vous.

BARRAS.

Un autre! et qui vous dit, madame, en cette affaire
Que l'on n'ait pas agi comme il convient de faire,
Et qu'on n'attende pas réponse là dessus?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MM. TOUQUET, NOYON, CONVIVES MUETS; PUIS APRÈS BLOIN.

PETIT-PONT, annonçant.

Messieurs Touquet, Noyon.

(Ils entrent, suivis d'autres convives.)

BARRAS, en les saluant et en prenant la main à plusieurs.

Qu'ils soient les bien venus!

PETIT-PONT.

Monsieur Gaspard Bloin.

(Gros, court, bouffi et satisfait.)

BARRAS, à Bloin.

Toi, roi des gastronomes,
Bonsoir.

(Petit-Pont sort.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, MOINS PETIT-PONT.

BARRAS.

(A tous.)

Et maintenant, messieurs, puisque nous sommes
En nombre, écoutez bien. Moi, votre amphitryon,
Je réglemente ainsi notre réunion :
Libre à chacun d'avoir de l'esprit et de boire;

BLOIN.

Liberté qui, du moins, n'aura rien d'illusoire.

BARRAS.

Libre enfin de parler de tout, hors d'un seul point,
De politique.

MADAME DE CHAULIEU.

Oh! moi, je ne conteste point.

BARRAS, s'adressant aux autres convives.

Vous voyez. Et de fait est-il peste publique,
Est-il pire fléau que cette politique
Qui, sans vous demander si la chose vous plaît,
Au lit, à table, au bal, vous vient prendre au collet?
Ainsi,

(S'adressant à madame de Chaulieu.)

Que l'on ait fait, madame, une conquête;
Tout homme là-dessus de se monter la tête,
De rêver rendez-vous, amour; qu'est-ce que c'est?
On cherchait une femme, et l'on trouve un placet.
Ou bien on vous demande avec grande insistance,
Si l'Autriche ou la Prusse est mal avec la France.
(Se tournant vers Bloin et lui frappant sur l'épaule.)
Un ami? Pis encor : c'est un bruit, un fracas,
Un bouleversement de tous les potentats;
La patrie en danger, et, Dieu lui soit en aide,
Le pathos des journaux proposé pour remède.
Enfin, c'est à ne plus savoir où se fourrer.
Partout la politique! Et l'on ne peut entrer
Dans si chétif recoin, sans la voir là qui braille,
Se déchaînant auprès d'un pauvre homme qui bâille.
C'est pourquoi, cette nuit, du moins, n'en parlons plus.

TOUS.

De grand cœur.

BARRAS.

Le conseil me semblant là-dessus...

TOUS, l'interrompant.

Unanime.

BARRAS.

Voici ce que je lui propose :
Amende contre qui transgressera la chose :
Mille écus.

TOUS.

Décrété.

BARRAS.

Le conseil est d'accord?

BLOIN, d'un ton peu parlementaire.

Le conseil veut dîner.

BARRAS.

Le conseil n'a pas tort.

(En ce moment entre Petit-Pont par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, PETIT-PONT.

BARRAS.

Petit-Pont, le dîner est-il servi?

PETIT-PONT.

Sans doute,
Monsieur, et je venais vous dire....

BARRAS.

Bon, écoute :
Si l'on me demandait, je n'y suis pas.

PETIT-PONT, d'un air fin.

Ah! oui.
Mais, si la jeune dame.... Est-ce pas aujourd'hui
Qu'elle doit.....

BARRAS, l'interrompant d'un ton digne.

Petit-Pont..... S'il vient quelque message
De l'état, tu m'entends, barre-lui le passage.
Rosse même au besoin, si tu veux, le porteur.
Sinon, je me déclare ici ton débiteur
De plusieurs coups de canne, à très courte échéance.
(Se tournant vers les convives et présentant la main à Mme de Chaulieu.)
Et maintenant, messieurs, souffrez qu'on vous devance.
(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

PETIT-PONT, seul, se grattant la tête.

Cet ordre de monsieur ne me plaît pas du tout.
D'autant que pour mener ma barque jusqu'au bout,

Moi, j'ai toujours tâché de ne heurter personne.
On ne sait pas qui vit ni qui meurt. Tel ordonne
Qui n'ordonnera plus peut-être. D'où je croi
Que le mieux est d'abord de se conserver soi,
Et pour vivre en des temps aussi durs que les nôtres,
De savoir finement se ménager les autres.
Si donc un messager venait, je lui dirai
Que monsieur est absent; oui, mais je lui ferai
Boire d'un bon vin vieux quelque bon petit verre.
Décidément, voilà, je crois, ce qu'il faut faire.

On entend le bruit d'une sonnette.

PETIT-PONT.

Hein? On vient de sonner. On sonne encor, ma foi.
Si je laissais sonner. Je ne sais si je doi
Répondre. Si pourtant c'était quelque visite,
Quelque dame! Tant pis, je vais ouvrir. Ensuite,
Nous verrons.

(Il va ouvrir avec de grandes précautions. Entre Mme Sancy, jeune, jolie, coquette.)

Justement.

SCÈNE IX.

PETIT-PONT, MADAME SANCY.

MADAME SANCY.

Le citoyen Barras...

PETIT-PONT.

Madame....

MADAME SANCY.

Est-il visible?

PETIT-PONT, à part.

Ah! diantre! autre embarras.

(Haut.)

Il est absent.

MADAME SANCY.

Absent!

PETIT-PONT.

Oui. Mais il se peut être
Qu'il y soit. Je vais voir. (Il sort.)

SCÈNE X.

MADAME SANCY, seule.

Il est clair que son maître
Est ici. Seulement, y sera-t-il pour moi?
Pour une jeune femme on est toujours chez soi.
Oui; mais m'entendra-t-il? La semaine dernière
Nous l'avons accueilli d'une étrange manière,
Et Dieu sait quel visage, et quel air consterné
Lorsque je lui fermai ma porte sur le né!
N'importe! nous l'aurons. Il se croit fort habile,
Lovelace profond; soit, d'autant plus facile
A tromper. Triple fat, et partant triple sot.
Aussi, mon beau seigneur, combien triste et penaud!
La bonne occasion de maudire les femmes,
Et sur vous, en retour, quel torrent d'épigrammes!
Lorsque, tout terminé, nous vous dirons: Eh bien?
Vous vous êtes donné beaucoup de mal pour rien.
C'est mon mari, Barras, et chose plus étrange,
Un mari bien-aimé.

SCÈNE XI.

BARRAS, MADAME SANCY.

BARRAS, paraissant à la porte du fond et à demi tourné vers Petit-Pont qui s'esquive.

Qu'ainsi l'on vous dérange!
Je t'avais dit pourtant que je ne voulais pas
Recevoir aujourd'hui.

MADAME SANCY.

Je m'en vais dans ce cas.

BARRAS.

Hein? vous ici, Laurette!

MADAME SANCY.

Eh bien? sans doute. Ensuite?

BARRAS, d'un ton piqué.

Eh bien! je comptais peu sur pareille visite,
Et je n'espérais pas l'honneur que je reçoi,
Madame, après l'accueil que vous savez.

MADAME SANCY.

Pourquoi?
J'ai grand besoin de vous; je viens.

BARRAS, à part.

Elle est sans gêne.
(Haut.)
Enfin, expliquez-vous, quel sujet vous amène?

MADAME SANCY.

Vous êtes fâché?

BARRAS.

Non.

MADAME SANCY.

Vous m'en voulez encor
De l'autre fois.

BARRAS.

Du tout.

MADAME SANCY.

Ce serait bien à tort
Que vous m'en voudriez. J'avais mal à la tête;
Puis, j'attendais quelqu'un ce soir-là.

BARRAS, furieux.

C'est honnête.

MADAME SANCY.

Vous voyez bien: voilà que vous vous emportez!
Si l'on n'avait encor pour vous quelques bontés...
(Lui tendant la main.)
Allons, faisons la paix.

BARRAS.

Oh! serpent qui me tente!

MADAME SANCY.

Vous refusez?

BARRAS.

Je dis que vous êtes charmante;
Que je suis fou de vous, que j'en perdrai l'esprit.

MADAME SANCY.

Je le sais; tout cela, vous me l'avez écrit.

BARRAS.

Alors, pourquoi douter, cruelle, de ma flamme?

MADAME SANCY.

Mais, on n'en doute pas, puisque l'on en réclame
Une preuve.

BARRAS.

Une preuve? et c'est?...

MADAME SANCY.

Oh! rien, mon Dieu,
Rien, sinon de vouloir vous employer un peu
Pour quelqu'un, un jeune homme à qui je m'intéresse.

BARRAS, ébouriffé.

Hein?

MADAME SANCY.

Oui. Très bien d'ailleurs; plein d'ame, de noblesse,
De belles qualités, un jeune homme charmant.

BARRAS.

J'en suis fort réjoui.

MADAME SANCY.

Je conçois, et vraiment,
J'ai pensé vous devoir, en cette circonstance,
De venir m'adresser à vous par préférence.

BARRAS.

A moi? Je vous sais gré de cette attention.

MADAME SANCY.

Du tout, vous auriez tort. La chose en question
Est si peu compliquée: une folle algarade
De ce jeune homme. Ainsi, près d'obtenir le grade
De major, on le fit arrêter; et pourquoi?
Pour un rien, pour un fait bien naturel en soi,
Pour avoir dit tout haut, étant un jour à boire
Avec quelques amis : A bas le directoire!
Voilà pourquoi l'on met ce jeune homme en prison,
Pourquoi l'on nous l'enlève.

BARRAS, éclatant.

Et c'est avec raison.
Puisque d'argumenter votre galant se pique,
Qu'on lui fasse à loisir cuver sa politique.
Qu'il apprenne par là, ce jeune homme charmant,
A boire désormais un peu plus sobrement.
Et vous, ma belle dame, en vérité, j'admire

Que l'on me dise au nez ce que vous m'osez dire,
Qu'on vienne sans pudeur implorer mon appui :
« Mon bon monsieur, veuillez vous employer pour lui,
Pour mon amant. »

MADAME SANCY, d'un air candide.

Comment, mon amant? c'est mon frère.
Est-ce que j'ai rien dit qui marque le contraire?

BARRAS.

Hum! son frère!

MADAME SANCY.

Oui, mon frère.

BARRAS.

Et son nom?

MADAME SANCY.

Mais, Sancy.

BARRAS.

Ah! l'on vous ignorait ce nom-là jusqu'ici.

MADAME SANCY.

Sans doute, j'ai mon nom de théâtre.

BARRAS.

Oui. L'histoire
Me semble un peu bien louche et difficile à croire.

MADAME SANCY.

En quoi donc, louche?

BARRAS.

En quoi? Tenez, là, franchement,
Vous vouliez que Barras courût pour votre amant.

MADAME SANCY, jouant la surprise.

(Avec gravité.)

Oh! bien! vous avez cru.. Mais, c'est un fort beau rôle.

(Éclatant de rire.)

Protéger l'innocence! Ah! mon amant! Très drôle!

BARRAS.

Quoi donc là de si drôle?

MADAME SANCY.

Eh! vous probablement,
Qui vous croyez si fin, d'un si sûr jugement,
Et qui, dans la candeur antique de votre ame,

Pouvez vous figurer qu'on soit assez peu femme
Pour s'en venir ici tout droit, naïvement
Prier monsieur Barras, pour qui? pour un amant.
Avouez qu'on a vu mainte étrange merveille,
Mais que l'on n'en voit plus d'une force pareille.

BARRAS, contrit.

Il est vrai que j'étais...

MADAME SANCY, souriant.

Assez fou, n'est-ce pas?

BARRAS.

Eh! qui ne le serait devant autant d'appas,
Près de beauté si douce en son espiéglerie?
Mais vous me pardonnez. Oh! dites, je vous prie,
Que vous me pardonnez.

MADAME SANCY, chattement.

Et le méritez-vous?

BARRAS.

Je veux le mériter, Laurette, à vos genoux.

VOIX LOINTAINE DE PETIT-PONT.

Il est absent.

AUTRE VOIX.

Non.

PETIT-PONT, la voix approche.

Si.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, PETIT-PONT.

PETIT-PONT débouche sur la scène par la porte du fond, et apercevant Barras aux genoux de Mme Sancy, se précipite vers quelqu'un dont on n'aperçoit que le bâton levé.

Monsieur est en affaire.

BARRAS, se relevant brusquement.

Hein?

PETIT-PONT, qu'on voit confusément se débattre contre le bâton.

Monsieur est absent et nous n'avons que faire
Ici de votre canne.

LA VOIX DU MESSAGER.

Il doit être à dîner.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, UN MESSAGER.

BARRAS, s'adressant à Petit-Pont qui lâche pied.

Qu'est-ce donc?

PETIT-PONT, montrant le messager qui entre.

C'est monsieur qui vient de me donner
Ce que vous n'aviez fait tantôt que me promettre.

BARRAS.

Comment cela?

LE MESSAGER.

Pardon, citoyen, une lettre.

BARRAS, la prenant.

De qui?

LE MESSAGER.

(Montrant Petit-Pont.)

Du citoyen Schérer. Et ce butor
Prétendait m'empêcher...

BARRAS, à Petit-Pont.

Hein! voilà donc encor
De vos coups, Petit-Pont! D'où vous vient tant d'audace?
Sachez qu'en ce qui touche aux devoirs de ma place,
J'y suis toujours. C'est bien; sortez tous deux.

PETIT-PONT, timidement au messager en se dirigeant avec lui vers la porte.

J'ai là
D'un certain bon vin vieux, et puisque vous voilà,
Si nous en allions boire ensemble un petit verre?

LE MESSAGER, faisant le moulinet avec son bâton.

Volontiers; d'autant plus que l'exercice altère,
Citoyen Petit-Pont.

(Il sort suivi de Petit-Pont.)

SCÈNE XIV.

BARRAS, MADAME SANCY.

BARRAS, qui vient d'achever de lire la lettre, se tourne vers Mme Sancy.

On l'appelle Sancy,
Votre frère?

MADAME SANCY.

Oui. Pourquoi?

BARRAS.

C'est qu'on m'en parle ici
Justement. Écoutez.
(Lisant.)

« MON CHER BARRAS,

« Un jeune officier du nom de Sancy allait être promu au grade de major. Il devait partir le lendemain pour l'armée d'Italie. Mais, s'étant permis, la veille, dans un café, de folles déclamations contre le directoire, il nous a paru bon de rafraîchir cette tête chaude par quelque six mois de prison. Le grade que nous lui réservions, nous sommes donc en mesure de le donner à votre protégé, qui d'ailleurs nous est également recommandé d'autre part. Ainsi, quelques renseignemens encore à prendre et tout sera dit.

« *Signé*, SCHÉRER, ministre de la guerre. »

MADAME SANCY.

Hélas! mon pauvre frère!
Six grands mois de prison!

BARRAS, se promenant de long en large.

Que voulez-vous? L'affaire
Est grave.

MADAME SANCY, le suivant.

Vous croyez?

BARRAS, poursuivant sa promenade.

Je ne me doutais point,
Moi, qu'il avait poussé les choses à ce point.

MADAME SANCY, l'accompagnant toujours.

Mon bon monsieur Barras.

BARRAS.

Je vous ai lu la lettre
De Schérer. Et qu'ainsi j'aille me compromettre!
(S'arrêtant.)
Que diraient les journaux?

MADAME SANCY.

Est-ce qu'ils y pourraient
Trouver du mal?

BARRAS.

Trouver? Ils en inventeraient.

MADAME SANCY, d'un air piqué et faisant mine de se retirer.

Bref, vous me refusez?

BARRAS, la retenant par la main.

Un peu de patience.
Je ne refuse rien. Mais, j'ai l'expérience
Du monde; et l'on y voit, Laurette, tant d'ingrats.
Le seriez-vous?

MADAME SANCY.

Qui, moi? Vous ne le pensez pas.
C'est un devoir si doux que la reconnaissance.

BARRAS, lui baisant les mains.

Divine! nous ferons tout pour la délivrance
De notre cher Sancy.
(Allant s'asseoir près d'une table où se trouvent de l'encre et des plumes.)
Je vous le rends ce soir.
Eh bien! Est-on contente?
(Il se met à écrire.

MADAME SANCY, s'appuyant légèrement sur le dossier du fauteuil où est assis Barras.

Oui. Mais il faut ravoir
Son brevet de major, maintenant.

BARRAS, se détournant brusquement.

Hein?

MADAME SANCY.

Sans doute.
Ne faut-il pas qu'il l'ait pour se remettre en route?

BARRAS, se levant.

Diable! Et mon protégé?

MADAME SANCY.

Quel besoin avons-nous
De votre protégé?

BARRAS.

Fort bien à dire à vous.
Mais, moi, Barras, m'aller rétracter de la sorte!
J'aurais l'air d'un cerveau fêlé.

MADAME SANCY.

Que vous importe?
Une fois par hasard pouvez-vous pas pour moi
Faire quelque folie?

BARRAS, se rasseyant.

Allons, soit! Je le voi,
Tout ce que femme veut...

MADAME SANCY, l'interrompant.

Homme le veut.

BARRAS, lui baisant de nouveau la main.

Charmante!
(Il se met à écrire.)

MADAME SANCY.

De plus, quelque autre chose encore me tourmente.

BARRAS, écrivant toujours.

Quoi donc?

MADAME SANCY.

C'est que mon frère a l'énorme défaut
De n'avoir pas toujours tout l'argent qu'il lui faut.

BARRAS.

Ouais!

MADAME SANCY.

Et j'ai cru devoir, en cette circonstance...

BARRAS, se levant.

Vous adresser encore à moi, par préférence.

MADAME SANCY, très sérieusement.

Du tout, vous vous trompez. On ne plaisante pas
Sur ces choses, monsieur.

BARRAS, allant tirer un cordon de sonnette.

Soit. Que puis-je en ce cas?

MADAME SANCY.

M'indiquer seulement un banquier honnête homme.

BARRAS.

Si le ciel en créait.

MADAME SANCY.

Qui m'avance la somme
Dont mon frère a besoin.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, PETIT-PONT.

PETIT-PONT, entrant.

Que veut monsieur?

BARRAS, lui donnant les lettres.

Voilà
Deux lettres : celle-ci pour Schérer, celle-là
Est pour le commandant en chef de l'abbaye.

(Petit-Pont sort.)

SCÈNE XVI.

BARRAS, MADAME SANCY.

BARRAS, galamment à Mme Sancy.

Eh bien! plus promptement peut-on être obéie?
Me remerciera-t-on, ce soir, quand on verra
Ce cher frère ici même, et qu'on lui remettra
Son brevet de major?

MADAME SANCY.

Vous êtes admirable.
Mais, le banquier?...

BARRAS.

Honnête!...

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS, BLOIN.

BLOIN, paraissant sur le seuil de la porte du fond, un verre dans une main et sa serviette dans l'autre.

Ah! ça, c'est incroyable!...

BARRAS, se retournant.

Qu'un banquier soit honnête, est-ce pas? Viens ici.
(A Mme Sancy.)
Et vous, vous demandez de l'argent?

(Indiquant Bloin.)

En voici.

MADAME SANCY, à Bloin.

Monsieur serait banquier?

BLOIN, s'inclinant.

Pour vous servir, madame.

(Bas à Barras.)

Dis-moi donc, j'ai déjà vu cette jeune femme.

BARRAS, bas.

Oui. Laurette.

BLOIN, de même.

Ah! très bien.

(Haut à Mme Sancy en s'inclinant profondément.)

Je ne m'étonne plus...
Que négligeant... Comus et... Bacchus pour Vénus,
Barras, madame, ait pu... dans... le plaisir... extrême...
De vous voir... s'oublier; et... si j'eusse eu... moi-même...
L'avantage charmant... si... j'eusse eu... le talent...
De pouvoir... en avoir...

MADAME SANCY, l'interrompant.

Monsieur est fort galant.

BARRAS.

S'il est galant, madame? Il est bien mieux encore,
Il est banquier; de plus, un ami que j'honore,
Un homme serviable!

BLOIN, s'inclinant avec modestie.

Ah!

BARRAS, à Bloin.

Madame, de toi
Me parlait quand tu vins.

BLOIN, s'inclinant de nouveau devant Mme Sancy.

C'est trop d'honneur pour moi.

BARRAS.

Oui. C'était pour un prêt, une excellente affaire...
(A part.) (Haut.)
Surtout pour l'emprunteur. Un officier.

(Indiquant du geste Mme Sancy.)

Son frère,
Très solvable, qui part pour l'Italie.

BLOIN, se grattant la tête.

Ah! oui.

BARRAS.

Avec qui tu pourrais terminer aujourd'hui.

BLOIN, inquiet.

Terminer aujourd'hui?

MADAME SANCY, qui se tient de l'autre côté de Bloin.

Que de reconnaissance
Nous vous aurions, monsieur, d'une telle obligeance!

BLOIN, s'inclinant, puis tirant Barras à part.

Barras!

BARRAS.

Hein?

BLOIN.

Quel profit vois-tu donc là-dedans
Pour moi?

BARRAS.

Comment, pour toi? C'est d'obliger les gens.

BLOIN.

Le beau profit!

BARRAS.

J'entends. Tu voudrais quelque chose
De moins métaphysique. Et si je te propose
Une fourniture?

BLOIN.

Oui.

BARRAS.

Pour caution du prêt.

BLOIN.

Il est clair qu'en ce cas l'affaire se pourrait.
Dès-lors que je fournis, tout devient acceptable.
Et cette fourniture?...

BARRAS.

Est pour l'armée.

BLOIN.

Ah! diable!
Mais si la paix allait se conclure?

BARRAS.

Du tout.

BLOIN.

Tu crois?

BARRAS.

Parbleu!

BLOIN.

C'est juste au fait. Guerre partout!
Voilà ce que je dis, moi! La guerre!

MADAME SANCY.

Sentence
Digne d'un fournisseur!

BLOIN.

La guerre, c'est la France,
Et la France a besoin de la guerre. Les rois
Voudraient, dans l'esclavage, ensevelir nos droits.
— Je l'ai lu dans Chénier. —

BARRAS.

Bah?

BLOIN.

— Oui. — Si donc la guerre
N'existait pas, comment nos droits pourraient-ils faire
Pour triompher des rois?

BARRAS.

C'est vrai.

BLOIN.

D'où je conclus
Que, d'après ce..... Voilà mon avis là-dessus.
— Je l'ai lu ce matin dans les feuilles.

BARRAS.

Grand homme!

MADAME SANCY.

Parlant comme un journal.

BLOIN, s'inclinant.

Ah!

BARRAS.

Ça, réglons la somme.
Combien vous faudrait-il, madame?

MADAME SANCY.

Mille écus.

BLOIN, rapidement.

Mille écus, soit, alors, et qu'on n'en parle plus.
(A part.)
Peste! une fourniture à ce prix!

BARRAS, le retenant.

Pas si vite.
Quelle soif de prêter!
(A Mme Sancy.)
Je suis à vous de suite,
Madame.

(A Bloin, en le tirant à part.)

Bloin.

BLOIN, le suivant d'un air inquiet.

Quoi?

BARRAS.

Je te dois, n'est-ce pas?

BLOIN, hésitant.

Oui.

BARRAS.

Si nous réglions notre compte, en ce cas?

BLOIN, au comble de l'inquiétude.

Régler ici! comment?

BARRAS.

Oh! très bien, je t'assure.
— Je ne te dois plus rien, ou pas de fourniture.

BLOIN, ébaubi.

Barras!

BARRAS.

C'est dit?

BLOIN, avec un profond soupir.

C'est dit.

BARRAS.

J'y perds beaucoup. Mais quoi?
Entre amis.

(Allant vers Mme Sancy qui s'est assise.)

Maintenant, à madame.

(A Bloin.)

Sur toi,
As-tu quelques valeurs?

BLOIN.

Une lettre de change
Sur Milan.

BARRAS.

Tout au mieux, alors.

(Allant prendre l'ordonnance qui contient la fourniture et la signant.)

Donne; en échange,
Voici ta fourniture.

(Remettant la lettre de change à Mme Sancy.)

Eh bien! que disons-nous?

MADAME SANCY.

Que vous êtes charmant!

BARRAS, se frottant les mains.

Allons, arrangez-vous.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, MADAME DE CHAULIEU, BRION ET TOUS LES AUTRES CONVIVES.

(Entre précipitamment Mme de Chaulieu, suivie des autres convives.)

MADAME DE CHAULIEU, à Brion qui lui donne la main.

Ce doit être une erreur.

BARRAS, se retournant.

Quelle erreur!

MADAME DE CHAULIEU, lui donnant une lettre ouverte.

Veuillez lire
Ce billet que Schérer, monsieur, vient de m'écrire.
Lisez. On me l'apporte à l'instant de chez moi.
Mais à son contenu je n'ai pu donner foi.

BARRAS, à part, après avoir lu.

Diable!

MADAME DE CHAULIEU.

Vous vous taisez? Fort bien : on vous rend grace,
Monsieur. Et quel est-il l'heureux mortel qui chasse
Mon protégé? Par qui recommandé?

MADAME SANCY, qui, ayant terminé avec Bloin, s'est approchée depuis quelques instans.

Par moi,
Madame la comtesse.

MADAME DE CHAULIEU.

Ah! par vous? Je conçoi,
Tout s'explique à présent. Lorsque l'on est actrice,
On a de tels secrets pour être protectrice.

MADAME SANCY.

Quels secrets? Je ne sais qu'un secret, pour ma part:
J'implore..... En sauriez-vous quelqu'autre par hasard?

MADAME DE CHAULIEU.

(A part.)
Insolente!

(Haut.)
Implorer..... de façon qu'on obtienne.

MADAME SANCY.

En quoi nous différons.

MADAME DE CHAULIEU, avec hauteur.

Certe! une comédienne!

MADAME SANCY.

Comédienne? Eh! madame, examinez-vous mieux :
Laquelle, je vous prie, en a l'air de nous deux?

MADAME DE CHAULIEU.

Comment? Qu'entendez-vous par-là?

MADAME SANCY.

Pas d'amertume.
Je ne voulais parler ici que du costume.

BARRAS, se mettant entre Mme de Chaulieu et Mme Sancy.

Eh! de grace!

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENS, PETIT-PONT.

(Entre Petit-Pont.)

PETIT-PONT, remettant deux lettres à Barras.

Monsieur, des dépêches.

BARRAS, en ouvrant une.

Voici
Le brevet justement.
(Le donnant à madame Sancy.)
Tenez.

PETIT-PONT, rentrant et annonçant.

Monsieur Sancy.

BARRAS.

— Ah! — L'on vous attendait avec impatience.
Soyez le bienvenu.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, PLUS M. SANCY ET MOINS PETIT-PONT.

M. SANCY, se confondant auprès de Barras.

Que de reconnaissance!

Que de remercîmens!...

BARRAS.

A moi, jeune homme! aucun.
Vous ne m'en devez pas.

(Le prenant par la main et le menant vers madame Sancy.)

Nous avons là quelqu'un
Qui beaucoup plus que moi les mérite : madame.

M. SANCY, reconnaissant sa femme.

Que veut dire cela? Toi, ma femme.

BARRAS ET BLOIN.

Sa femme!

MADAME SANCY, remettant à son mari le brevet de major.

Moi-même, et qui te rends ton brevet de major,
Édouard.

M. SANCY.

Mon brevet!

MADAME SANCY.

Oui, que tu dois encor
Au citoyen Barras.

M. SANCY.

Ah! citoyen....

BARRAS, l'interrompant sèchement.

Jeune homme,
C'est assez. Vous aviez mal parlé. Mais, en somme,
Pour de certains motifs, nous avons cru devoir
Oublier le passé. — Vous partirez ce soir.

MADAME SANCY.

Ce soir?

BARRAS.

Oui. Ce départ vous cause quelque peine,
Peut-être...

MADAME SANCY.

M'en causer! pourquoi donc?

(Indiquant du geste son mari.)

Il m'emmène.

BARRAS, entièrement confondu.

Ah! vous partez! Très bien.

MADAME SANCY.

Pourtant, ne croyez pas
Que vous ayez en nous obligé des ingrats.

BARRAS.

Comment donc?

MADAME SANCY, à Bloin.

Quant à vous, monsieur, j'ai l'espérance
De vous pouvoir bientôt solder votre créance.
(A son mari.)
Et maintenant, Sancy, partons puisqu'il le faut.
(S'inclinant devant Barras et Bloin.)
Messieurs....
(Elle sort avec son mari.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, MOINS MADAME SANCY ET SON MARI.

BARRAS, à lui-même.

Mon cher Barras, vous n'êtes qu'un vrai sot.

BLOIN, s'approchant de Barras avec de malins éclats de rire.

Hi! hi! hi! tu nous fais une triste figure.
(Il rit encore.)
Ce n'était pas la sœur.

BARRAS.

Gare la fourniture,
Toi qui ris.

BLOIN, reprenant son sérieux.

Comment?

BARRAS, lui remettant une dépêche ouverte.

Lis.
(Bloin devient tout blême.)
Tu ne ris plus?

BLOIN.

Grand Dieu!
La paix est conclue?

BARRAS.

Oui. Ris donc encore un peu.

BLOIN, attéré.

Ainsi, ma fourniture...

BARRAS.

Est comme ma Laurette,
Partie.

BLOIN.

Et mon argent? l'argent que je lui prête?

BARRAS.

Tes mille écus! Eh bien?... Ce sera pour payer
L'amende.

BLOIN, en sursaut.

Hein?

BARRAS.

N'as-tu pas parlé tout le premier
De la guerre, des rois?

BLOIN.

Allons! c'est ridicule.
Ce n'était pas de moi, d'ailleurs.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, PLUS PETIT-PONT.

PETIT-PONT, accourant effaré.

Le dîner brûle,
Monsieur.

BARRAS.

Autre désastre!

(A Bloin qui est demeuré sombre et méditatif.)

Enfin! résignons-nous.
Une femme, Bloin, a fait de nous deux fous.
Dans ce commun malheur, unissons nos courages,
Et tâchons de dîner, au moins, en hommes sages.

CAMILLE BERNAY.
HENRY TRIANON.

PAYSAGES DU NORD.[1]

I.

AU BORD DE L'OCÉAN.

Au bord de l'océan, de l'océan immense,
Sur le rocher désert, toute seule à l'écart,
Une femme voilée est assise en silence,
Triste, gardant encor les regrets du départ.

Mais sur les flots d'azur, qu'un vent léger balance,
En vain son œil ardent se promène au hasard;
Nulle voile ne vient égayer sa souffrance,
Nulle barque au lointain n'attire son regard.

Ainsi, souvent jeté sur l'océan du monde,
Celui qui dans un jour d'illusion féconde,
Couvrait de vagues d'or son magique avenir,

Délaissé tout à coup par l'espoir infidèle,
Regarde à l'horizon, et dans son cœur rappèle
Le rêve du passé qui ne peut revenir.

II.

NORVÉGE.

A mon Ami Sainte-Beuve.

Sur le sommet de la montagne,
Les rayons dorés du matin

(1) M. Marmier, au moment de partir pour les îles Féroë et le Spitzberg, nous laisse quelques vers où il a retracé des impressions de son dernier voyage, et qu'on lira sans doute avec intérêt.

Brillent à travers le sapin
Et descendent vers la campagne.
Un peu plus loin, sur le côteau,
L'église blanche du hameau
Apparaît paisible et riante;
De la cascade entre les bois
J'entends d'ici mugir la voix,
Et la fleur s'ouvre et l'oiseau chante.

La jeune fille aux cheveux blonds
Conduit au sein du pâturage
Les brebis, la chèvre sauvage.
Au loin l'on voit de frais vallons
Couronnés par des pics de neige,
Les grands sites de la Norvége
Que l'on contemple avec bonheur,
Les bords de la mer qui se ride,
Et dont le flot pur et rapide
Semble appeler le voyageur.

Là, quand la première verdure
Surgit au souffle du printemps,
Quand le ciel, obscurci long-temps,
S'élargit enfin et s'épure;
Quand les jours d'hiver sont passés,
Quand sur les champs ensemencés
Nul vent cruel ne se balance,
Dans l'enceinte de ces forêts
Tout est si beau! tout est si frais!
Tout est si grand dans ce silence.

Tantôt vers l'horizon lointain,
L'esprit s'en va, l'esprit s'élève,
Pensif, trouvant un nouveau rêve
A chaque détour du chemin,
Et puis la légère nacelle
Nous invite à fuir sur son aile,
Et lorsqu'on vient à contempler
L'humble chalet de la colline
Sous le bouleau qui le domine,
On voudrait ne plus s'en aller!

Pour celui dont l'ame froissée,
Cherche un remède à la douleur,
Nul abri plus sûr et meilleur
Ne peut s'offrir à la pensée.
L'heureuse pauvreté, la paix
Habitent sous ces bois épais,
Et si parfois l'orage gronde
Dans cet asile solennel,
Oh! mon Dieu, l'orage du ciel
Dure moins que celui du monde.

III.

LAPONIE.

A mon Ami Antoine De Latour.

Un long plateau désert que des montagnes sombres
Bordent de tous côtés avec de grandes ombres;
Là le lac, soulevé par le vent orageux,
Ici les pics de neige ou le marais fangeux,
Partout l'aridité, le sommeil, le silence.
Nul rameau vert, au loin, dans l'air ne se balance,
Nul nénuphar léger ne flotte au bord de l'eau,
Hors la mousse de renne et le chétif bouleau.
Ce sol, où nous venons de poser notre tente,
Ne porte jamais rien, point d'arbre et point de plante.
Nul cri joyeux d'oiseaux ne résonne à l'écart,
Et nul bourgeon de fleur ne sourit au regard.
Même pendant l'été, le soleil jette à peine
Un rayon fugitif sur cette vaste plaine;
La terre humide aspire un peu de feu dans l'air
Et retombe bientôt sous le poids de l'hiver.
Cependant, le Lapon errant dans la contrée,
Regarde avec bonheur cette terre éplorée,
Et selon ses besoins, et selon la saison,
Il gravit la montagne ou descend au vallon.
Le soir, près du foyer, il boit son lait de renne,
Et dort paisiblement sous sa tente de laine.

X. Marmier.

Critique Littéraire.

Les Catacombes,

PAR M. JULES JANIN.

La philosophie, — je ne veux parler que de celle des poètes, qui est la science de la vie et la science de la mort, — la philosophie se métamorphose sans cesse; elle prend toutes les formes et toutes les couleurs, se cachant aussi bien sous un masque folâtre que sous un front austère, nous égayant et nous désolant tour à tour. En France, elle est souvent enjouée, ce qui ne l'empêche pas le moins du monde d'avoir de l'éclat et de la grandeur. Je sais bien que les gens sérieux repoussent tous les penseurs aimables qui sèment leurs idées avec une gaieté insouciante. Ceux-là préparent cependant de meilleures moissons que les penseurs moroses; ils sont les plus doux médecins de la vie, suivant la parole de Cicéron; l'ame s'épanouit à leurs rayons, ils font aimer la sagesse, ils donnent des fleurs odorantes et des fruits nourrissans; les penseurs moroses sèment l'ennui, le doute, le découragement; aussi on rencontre dans leur champ des épines et des fruits amers; on passe vite et souvent on se détourne. Ceux qui font l'histoire de la philosophie ne se sont pas encore avisé de parler de Rabelais et de La Fontaine, les véritables philosophes des XVIe et XVIIe siècles; s'ils ont pensé à Voltaire, ce n'est point à propos de ses œuvres les plus philosophiques. A l'avenir j'espère qu'on daignera garder une petite page pour les penseurs aimables entre la secte des sceptiques et celle des mystiques; dans cette page, le plus gaiement spirituel de leurs héritiers, M. Jules Janin inscrira son nom qui ne sera pas le moins aimé. Certes dans ces petits volumes charmans qui s'appellent modestement *les Catacombes*, il y a plus de science de la vie que dans certains in-folios sentencieux des siècles passés. Les histoires que renferment *les Catacombes* sont d'ailleurs connues des lecteurs coutumiers de M. Janin; elles ont été recueillies çà et là dans les journaux, dans la *Revue de Paris*, surtout, qui le mois dernier en a donné la préface. Mais les livres de l'auteur du *Chemin de Traverse* se font relire avec charme; la première fois l'esprit vous éblouit par ses pluies d'étincelles, le style vous enivre par ses bouquets de roses; la seconde fois le sentiment qui se cache un peu trop sous ces coquetteries attrayantes vous saisit l'ame et l'étreint jusqu'aux premières larmes. Voilà le privilége de ces

rares écrivains dont l'esprit passe par le cœur, rayon qui nous éclaire et qui nous épanouit. Comme Sterne, M. Janin nous parle deux fois en même temps.

Après l'épître à M. Théodose Burette sur l'inconstance des choses et des hommes en ce siècle orageux, on retrouve dans le premier volume des *Catacombes* ce long chapitre si naïf et si railleur où M. Janin raconte sa jeunesse littéraire : « Je suis bien aise de parler encore une fois du calme bonheur de nos vingt ans. » Tout le monde connaît cette jeunesse prodigue qui a eu tant d'esprit et de gaieté, tant de grace et d'insouciance, cette jeunesse fortunée qui n'a point épuisé ses trésors en quinze ans : romans, contes, voyages, critique de livres, critique de théâtre, critique de tableaux, en nous donnant tout cela l'infatigable auteur n'a rien perdu; son champ n'est jamais épuisé; M. Janin fouille, creuse, et, quand tant d'autres trouvent la roche ou le sable après les premiers labours, il découvre une couche nouvelle qui n'attendait que la semaille et le soleil pour produire une moisson touffue.

M. Janin s'est élevé sur sa jeunesse; c'est un piédestal qui ne croulera pas de sitôt. Les poètes sont toujours jeunes; dans les mauvais chemins ils s'appuient sur la jeunesse, dans les jours d'adversité ils se réfugient dans la jeunesse; c'est leur compagne et leur consolation. M. Janin, qui ne fait pas de vers, est plus jeune encore que beaucoup de poètes de son temps; en vain il essaie de fuir cet âge d'or que tant d'autres retiennent de toutes leurs forces : la jeunesse le suit avec l'ardeur d'une amante qui espère toujours; il a beau faire, il est condamné à la verdure et à la floraison. Il faut qu'il se résigne à demeurer quelque temps encore dans les plus heureux jours de son talent, à traîner avec lui cette brillante et folâtre jeunesse qui lui a prodigué tant de graces ingénues, de sourires attrayans, de charmes infinis; cette jeunesse aimable qu'il regrette un peu tout en la fuyant, mais qu'il regrettera avec des larmes quand il l'aura perdue. Non pas que je veuille faire entendre par cette prédiction que M. Janin verra s'évanouir avec la jeunesse le doux éclat de sa renommée; la renommée qui est venue battre des ailes à l'aurore de ce talent si riche et si français, ne sera ni ingrate, ni volage; et d'ailleurs ce talent-là pourra se transformer, mais il ne dépérira pas. Je n'ose dire ce que fera encore M. Janin; à coup sûr il fera quelque chose quand tant d'autres de ses condisciples ne feront plus rien, il combattra avec succès quand tant d'autres de ses frères d'armes se reposeront au grand soleil en se croyant à l'ombre de leurs lauriers. Pour qui et pour quoi combattra M. Janin? Son arme est aigue, sa main est alerte, prenez garde, il a de l'esprit à faire peur : mais, non, ne craignez rien, le gai cavalier n'aime pas à détruire, il ne veut rien abattre, il n'a garde de lutter avec ces colosses vénérables qui chancellent encore des coups de Voltaire; il croit ou il feint de croire que le temps des renversemens est passé, et s'il combat, ce sera en gardien de nos monumens contre les orages aveugles. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il combattra surtout en faveur de la langue et de l'esprit français; il sera sans cesse de cette puissante école qui entretient le feu sacré avec tant d'amour et de sollicitude.

Ainsi (pour ne parler que de cela) elle est loin d'être finie, sa guerre célèbre

contre les mélodrames et les vaudevilles, qui, chaque semaine, lui préparent de nouvelles victoires. Au lieu de s'épuiser dans ce combat, sa gaieté et son esprit en jaillissent en vives étincelles; et pourtant Dieu sait avec quelle nonchalance dédaigneuse il verse sa moquerie sur ce français barbare, sur cet esprit usé, sur cette gaieté lamentable, sur toutes ces misères qui ont perdu tant d'intelligences et surtout tant de théâtres.

Après l'histoire de sa jeunesse naïve et croyante, M. Janin a imprimé l'histoire du marquis de Sade, qui est mort dans la folie de la débauche et dans la débauche de la folie. Le marquis de Sade servant de pendant à Jules Janin! ce malheureux enfant que le XVIIIe siècle a produit au temps de ses orgies à côté de cet autre enfant si gai venu dans les plus beaux jours du XIXe siècle, voilà certes un contraste des plus hardis. Le cœur, si doucement ouvert tout à l'heure, se referme avec un douloureux effroi. Nous voilà donc en face du marquis de Sade, qui descendait de cette chaste Laure, si chastement chantée par Pétrarque, et qui a passé sa vie à écrire des livres dont frémissent les femmes les plus souillées; ce misérable marquis de Sade qui, ne pouvant plus écrire dans son cachot de Bicêtre, se racontait à lui-même d'infernales histoires. M. Janin a noblement flétri cet homme monstrueux. Cette étude sévère est d'un sombre intérêt; on la lit avec fruit, car, loin de se tacher dans ces noirs égouts du vice, où M. Janin descend généreusement pour la science et pour l'humanité, la pensée secoue ses ailes tremblantes, et s'envole avec plus de délices dans les pures régions.

Les Catacombes renferment une précieuse galerie de vieux portraits, et à ce propos, ce titre bizarre a presque l'air d'avoir le sens commun. Dans cette galerie se trouvent pêle-mêle Martial et Beethoven, Pétrone et Albert Durer, Apulée et Holbein. — Albert Durer et Holbein sont des portraits achevés qui font bien regretter les études en vain promises par M. Janin. Beethoven est une ébauche qui arrache des larmes. Martial, Pétrone et Apulée, sont de très savantes fantaisies.

Ce recueil est des plus variés; l'étude philosophique y coudoie le petit roman, le conte y coudoie l'article de journal; il y a même un voyage, le *Voyage à Brindes*, dont je n'ai pas besoin de rappeler le charme et l'esprit. Le premier des petits romans a pour titre *la Comtesse d'Egmont*. M. Janin y a mis en scène tout ce bel acte du XVIIIe siècle qu'il aime tant : costumes, caractères, passions, langage, rien n'y manque. Il faut dire, pourtant, que le peintre a un peu trop adouci toutes ces teintes ardentes qui vont de Mme de Parabère à Mme de Pompadour; il nous montre l'éclair voilé du bonheur plutôt que la flamme du plaisir; or le temps qu'il nous rappelle si bien est surtout le temps du plaisir : demandez aux petits poètes et aux grands paravents, aux oratoires musqués et aux mousquetaires. Il faut dire aussi que M. Janin, indigné des romans obscènes et des libelles scandaleux échappés à l'autodafé du lieutenant de police, des mémoires malsains et des mauvais vaudevilles de ces dernières années, où tant de nobles femmes du règne de Louis XV sont lâchement insultées, a voulu venger la mémoire de Mme d'Egmont; il a voulu l'élever

par l'amour chaste au-dessus de cette forêt touffue des mauvaises passions qui couvrit la cour de France durant un demi-siècle. Certes, je ne m'aviserai pas de profaner cette bonne œuvre par le doute. Dire du mal d'une femme quand elle n'a plus rien à perdre, cela n'est peut-être qu'une faiblesse commune à bien des gens. Mais poursuivre une pure et noble femme par d'indignes outrages jusque dans la tombe, où s'arrêtent toutes les vengeances, voilà une lâcheté que je croyais impossible en France. M. Janin dit que cette pure et noble femme est la comtesse d'Egmont. J'oublie les indignes outrages; je ne vois plus en la fille du maréchal de Richelieu que la grande dame qui se sacrifie à sa naissance, qui pleure un amant en silence (un amant qu'à peine elle a entrevu), et qui s'endort dans sa chasteté.

Cet amour de Mme d'Egmont est raconté par l'auteur en tableaux de genre et en pastels; il y a là de charmans souvenirs de Greuze et de Latour. C'est partout cette touche spirituelle, ce trait gracieux, ce sourire délicat, ces petits horizons variés, cette couleur tendre et claire que vous connaissez si bien et que vous ne connaissez jamais assez. Voulez-vous un petit tableau? Voyez : — Nous sommes dans le Marais, au fond d'un mauvais cabaret. La belle comtesse est tristement appuyée sur une table de chêne; elle attend un soldat aux gardes, M. de Guys, le frère de M. de Gisors son amant, qui vient de mourir, ne pouvant plus aimer l'épouse de M. d'Egmont et qui, en mourant, a légué son jeune frère à la comtesse. Le soldat aux gardes survient; il trouve si belle et si noble et si triste Mme d'Egmont, que l'amour éteint de son frère se ranime en son cœur comme par enchantement; et M. de Guys rappelle si bien la grace et la beauté de M. de Gisors, c'est un si doux portrait de celui qui n'est plus, que Mme d'Egmont reporte sur lui, à son insu, son amour aux abois. Cette touchante entrevue passe rapidement comme tous les instans de bonheur. L'ange s'envole, et le pauvre enfant délaissé, que ce fatal amour va tuer comme il a fait de son frère, se sentant seul pour la première fois, se prend à pleurer sur la table de chêne du vieux cabaret. Maintenant, si vous voulez un portrait, écoutez : « Cette femme avait été un instant la maîtresse souveraine de cette cour de France où elle n'apparaissait plus qu'aux jours de deuil, et cela à la faveur du crêpe qui la couvrait; cette femme, toute noire et toute courbée, elle avait donné, au XVIIIe siècle, le signal du plaisir et des folles amours, elle avait dansé la première sur les ruines saintes du XVIIe siècle, elle avait osé la première, en France, être folle et reine, mener à la fois la vie d'une grande dame et la vie d'une courtisane; cette femme, l'amour le plus chaste et la passion la plus innocente de M. le régent d'Orléans, cette femme si flattée, si enviée, si aimée, c'était Mme de Parabère. »

Les autres contes sentimentals ou philosophiques s'appellent *la Folle, le Mariage vendéen, Jenny la Bouquetière, une Nuit dans Alexandrie, l'Aveugle, la Sœur rose et la Sœur grise.* — *La Folle* est une pauvre femme qui aime le soleil et qui meurt de jalousie, parce que le soleil rencontre la lune. Ne riez pas, hélas! M. Janin n'a dit que la vérité. *Le Mariage vendéen* est un mauvais titre qui sert d'enseigne à une jolie histoire de 1793. Un jeune gentilhomme

est fait prisonnier par un ancien noble devenu capitaine de la république, qui l'enferme dans son colombier le jour de ses fiançailles. Le prisonnier, qui n'a plus qu'un jour à vivre, cueille une marguerite dans le mur et l'envoie à la fiancée du républicain. Tout cela est charmant comme un conte de fées. Le soir, le pauvre Vendéen sait qu'on danse au château de son ennemi; il se réveille au plaisir; il demande la grace d'aller danser comme les autres. Comment refuser cela à un gentilhomme français, la veille de la guillotine? Il danse donc, il danse sur la mort comme tous ceux qui dansaient en ce temps-là; et tout en dansant, il fait la cour à la fiancée, il *recueille* sa marguerite. Vous devinez que la fiancée du républicain est bientôt séduite. Je vous l'ai dit, tout cela est joli comme un conte de Perrault. *Jenny la Bouquetière* est un gai souvenir d'artiste. *Une Nuit dans Alexandrie* est une savante chronique du beau temps de Cléopâtre, racontée avec une grande philosophie par le comte de Saint-Germain. *L'Aveugle* est un petit conte digne des petits contes de Voltaire. Enfin *la Sœur rose et la Sœur grise* est un drame plein d'intérêt que le diable fait jouer sous les yeux de M. Janin : c'est toujours ce même diable spirituel et mordant qui inspirait Lesage. Ce pauvre diable s'en va tous les jours, au grand regret des écrivains qui lui doivent tant.

J'oubliais de vous parler de ces pages éloquentes et douloureuses où M. Janin rappelle les tortures de la reine Marie-Antoinette, la noble vie de la princesse Marie de Wurtemberg, la mort d'Alfred Johannot. Dans ces pages qu'on voudrait plus longues, l'écrivain s'élève jusqu'à la poésie; sa langue, tout à l'heure si gaiement vagabonde, devient austère tout à coup; adieu l'esprit, le cœur parle tout seul : le peintre, la princesse et la reine n'auront pas de meilleures oraisons funèbres. J'oubliais aussi de vous parler d'une très jolie étude sur George Sand, d'une généreuse biographie d'Étienne Becquet, d'un gracieux chapitre à propos de la mort d'une marchande de fleurs, d'une lettre pleine d'esprit et de gaieté à Charlet sur ses soldats et ses enfans; d'une spirituelle esquisse de la Marianna de M. Jules Sandeau; enfin d'une satire plus ou moins raisonnable, mais pleine de verve, sur les dieux d'aujourd'hui, c'est-à-dire les dieux d'hier, car en ce temps-ci les dieux ne vivent pas si long-temps.

Je regrette bien que l'éditeur des *Catacombes* ait accueilli, sans doute malgré M. Janin, quelques feuilletons parasites qui se sont groupés avec trop d'insouciance parmi toutes ces jolies choses. Ces feuilletons ont eu leur jour de fête, et nous ne leur refusons pas un lendemain, mais ce sont des feuilletons; enfans gâtés à leur naissance, ils demandent à renaître, et ils n'empêcheront pas ces six charmans petits in-dix-huit où M. Jules Janin a si nonchalamment dépensé tant d'esprit railleur, de science historique et d'aimable philosophie, de troubler la conscience de bien des in-octavo orgueilleux.

ARSÈNE HOUSSAYE.

BULLETIN.

Tous les partis semblent tombés d'accord sur un point, sur un seul : c'est que le cabinet actuel n'est pas un ministère politique. Une feuille qui se fait, comme nous, un devoir de ne pas aggraver les embarras du gouvernement, quand elle ne travaille pas à les alléger, a fait cette découverte. Selon cette feuille, la mission du ministère est de s'occuper de tous les intérêts compromis, des intérêts compromis par la coalition surtout, et c'est le plus grand nombre. De ces questions d'intérêts matériels, les unes ont été ajournées par l'effet des discussions acharnées qui ont rempli la dernière session; d'autres ont été jugées avec passion, et, nous ne craignons pas de le dire, quelquefois contrairement aux vues de ceux qui les traitaient, par l'effet des haines politiques qui avaient juré d'entraver tout; enfin quelques-unes de ces questions sont nées de la marche naturelle des choses. La construction des chemins de fer, les intérêts de l'industrie des lins, la double question des sucres indigènes et coloniaux, l'établissement de bateaux à vapeur entre la France et l'Amérique, voilà de grandes et nombreuses questions. Malheureusement, le ministère n'a devant lui qu'une courte session d'été, et une chambre dont la plupart des membres, convoqués deux fois sans résultat depuis six mois, montrent une très excusable impatience de revoir leurs foyers.

Il serait puéril de jeter un regard en arrière, et de demander à quoi ont servi les efforts des partis, et la violente lutte qui a ébranlé le pays, puisqu'on n'a pu produire ce qu'on demandait tant, un ministère politique, la pratique d'un système, et tout ce qui manquait dans la combinaison du 15 avril, au dire des hommes d'état qui ont pris place dans celle-ci. Nous ne voulons pas faire remarquer non plus que n'ayant pu produire un ministère politique, on n'a peut-être pas même créé un ministère matériel ou industriel, n'importe comment on voudra l'appeler, car la spécialité du ministère actuel, en fait de questions commerciales et autres, n'a consisté jusqu'ici qu'à fouiller dans

les portefeuilles des anciens ministres pour en tirer les projets de loi et les travaux qu'ils avaient préparés, ces travaux et ces projets qu'on critiquait si impitoyablement! Combien de fois n'a-t-on pas dit que M. Martin du Nord n'était pas un homme spécial au département qu'il dirigeait; qu'il n'entendait rien aux affaires! Cependant nous voyons que dans un ministère où figurent M. Duchâtel et M. Passy, ce sont, quant aux sucres, par exemple, les opinions économiques de M. Martin du Nord qui l'emportent. Un seul projet de loi relatif à un chemin de fer (celui de la rive gauche de la Seine) est présenté à la chambre, et ce projet n'est encore qu'une conception du cabinet du 15 avril. En un mot, le ministère non-politique qui est sorti de la coalition n'est jusqu'à présent, en fait d'intérêts matériels, que le pouvoir exécutif du ministère du 15 avril.

Quant aux intérêts qui ont souffert du fait de la coalition, quant aux grandes lignes de chemins de fer, aux lignes de bateaux à vapeur entre la France et l'Amérique, quant à tout ce qui a été entravé dans le dessein d'abattre plus tôt le dernier ministère, quant à la réparation de leurs propres erreurs, les ministres sortis de la coalition n'ont encore rien fait. On peut même avancer hardiment qu'il ne sera présenté dans cette session d'autres projets de loi que ceux qui se trouvaient dans les cartons du cabinet du 15 avril, comme il a été fait jusqu'à présent pour la loi des fonds secrets et pour la loi d'état-major. Il est vrai qu'il reste aux chambres le droit d'initiative; mais, dans l'intérêt de la dignité du pouvoir, il faut espérer qu'elles en useront avec toute la modération possible, et qu'elles écarteront des propositions telles que celles qui tendraient à réclamer l'émancipation des noirs, et la conversion de la rente; car nous verrions sans doute M. Passy, M. Dufaure et leurs collègues, forcés de combattre les mesures qu'ils avaient si vivement réclamées. Les membres de la coalition qui constituent aujourd'hui le gouvernement, n'y présentent déjà que trop de côtés faibles, et nous aurons assez de peine à fermer toutes les brèches qu'ils ont faites au pouvoir, même si leurs amis n'en font pas de nouvelles, uniquement par routine et par habitude de destruction.

Il n'est cependant pas moyen de se dissimuler que, si nous n'avons pas un ministère politique, nous n'avons guère plus un ministère qui soit en mesure de protéger largement et avec ensemble les intérêts matériels. La coalition n'a pu nous donner que ce qu'elle avait; elle n'était elle-même qu'un mélange d'opinions disparates, une sorte d'œuvre de marqueterie, et c'est un fragment de cet assemblage bizarre qu'elle a introduit dans le gouvernement. Nous dirons des ministres actuels ce qu'ils disaient eux-mêmes des ministres du 15 avril. Pris isolément, les ministres sont assurément des hommes d'une certaine valeur, d'un caractère honorable, et quelques-uns d'entre eux ont une réputation méritée. Mais, outre que les talens des ministres actuels ne s'appliquent pas, en général, aux choses auxquelles ils seraient propres, il y a parmi eux, et personne ne le conteste, une divergence notable d'opinions politiques. M. Passy a même avoué qu'il subsistait des restes de préventions personnelles. Le ministre a sans doute voulu parler de préventions politiques, car il

ne saurait en exister d'autres entre hommes qui s'estiment assez pour s'accepter mutuellement pour collègues et encourir une même responsabilité. Mais cette différence de voir sur les matières politiques n'entraîne-t-elle pas une différence de voir non moins grande sur les choses d'intérêt matériel? Nous dira-t-on, par exemple, que la manière d'envisager la question des chemins de fer dans la session de 1838 n'a pas été toute politique? Entrait-il la moindre idée industrielle ou économique dans cette discussion? Ne s'agissait-il pas, avant tout, d'une affaire d'état? M. Berryer ne voyait-il pas, et avec raison, dans le chemin de fer de Bruxelles, avec embranchement sur Ostende, la question de l'alliance anglaise, et ne se refusait-il pas à le concéder à l'état par ce seul motif? Croit-on qu'on puisse discuter dans le conseil la question des lins, la question des sucres, la question de la navigation régulière entre New-York et le Hâvre, sans soulever des questions politiques? Et si le ministère est forcé de s'abstenir de questions politiques, comment aborder franchement la discussion des affaires industrielles? Cela est si peu possible, qu'on s'en tient aux projets du précédent ministère, et qu'on s'y tiendra long-temps, car on évite ainsi tout frottement fâcheux; et heureusement, les portefeuilles légués par le ministère du 15 avril à ses successeurs renferment nombre de travaux utiles sur les plus importantes questions.

On reconnaît, et les ministres eux-mêmes reconnaissent, que le cabinet n'est d'accord que sur certaines choses de programme, pour ainsi dire, mais que les principes diffèrent. C'est un aveu qu'on pouvait s'épargner. Personne n'ignore que M. Duchâtel, M. Cunin-Gridaine et M. Passy se trouvent sur l'échelle politique à trois degrés passablement éloignés l'un de l'autre, et qu'il leur a fallu faire plus d'un effort de bonne volonté pour se rapprocher. Mais pense-t-on que M. Duchâtel, qui est un économiste avant tout, que M. Duchâtel, qui a sa place marquée aux finances, au commerce, aux travaux publics, et qui, dans l'empressement et le tumulte de la nuit du 12 mai, où s'est fait ce ministère, s'est trompé de porte, ainsi que quelques-uns de ses collègues, croit-on que M. Duchâtel soit appelé à s'entendre sur les questions d'intérêt matériel avec M. Passy et M. Cunin-Gridaine, qui ont des vues non moins arrêtées sur ces matières que M. Duchâtel? Nous le verrons bien dans la discussion des projets de loi. Sans doute il est facile d'exhumer d'un carton un travail tout fait et de le porter à la chambre tel qu'on l'a trouvé, en ne changeant même pas l'exposé de motifs. Mais dans la discussion, quand viendra le moment de combattre des principes contraires à ceux du gouvernement, le ministère sera privé du concours de ceux de ses membres qui ont exposé des principes conformes à ceux de l'opposition; et quand il s'agira de confectionner de nouveaux projets de loi, les difficultés seront encore bien plus grandes. Aussi n'en fera-t-on pas.

La signification du ministère actuel, sa raison d'existence n'est donc pas, comme on a dit, de résoudre les embarras qu'éprouvent les affaires du pays. Maintenant que la coalition s'est dissoute, grace à Dieu, quelques-uns de ces embarras, tel que la question des sucres, pourront être résolus, l'ancien parti

ministériel aidant; mais ils le seront par le ministère du 15 avril, qui était uni, sous le rapport économique comme sous le rapport politique, et qui a laissé ces solutions toutes prêtes. Quant aux autres questions d'intérêts matériels, nous ne devons pas nous faire illusion : quels que soient nos désirs, le ministère actuel ne les résoudra pas. M. Duchâtel, qui s'est popularisé dans nos ports et dans nos villes de commerce par l'enquête, n'a malheureusement que sa voix à donner dans le conseil sur les solutions préparées par ses collègues du commerce, des travaux publics et des finances; et encore une fois, les vues diffèrent. On n'en peut douter, car M. Passy et M. Dufaure ont manifesté les leurs sur la plupart des questions, et elles sont loin d'être conformes. Quant à M. Dufaure, qui étudie les travaux publics, nous lui souhaitons les dispositions de M. Martin du Nord, son ancien maintenant, et qu'on regardait comme impropre à des études si différentes de celles du barreau. M. Martin du Nord est devenu spécial, et son successeur, qui est maître de ses cartons, pourra y faire des études utiles. Ce sera l'enseignement mutuel. L'avantage reste toutefois à l'ancien ministre, qui remplit ici les fonctions de moniteur.

Nous ne pouvons admettre que le ministère actuel soit en situation de s'abstenir de toute signification politique, et voilà justement le mal. Le ministère du 15 avril, et nous sommes forcés d'y revenir encore cette fois, le ministère du 15 avril n'était pas suffisamment politique aux yeux de l'opposition. C'était là le grand reproche qu'on lui faisait. Cependant ce ministère avait sa politique bonne ou mauvaise, un système, et il existait dans des temps déjà bien différens de ceux-ci, quoique très rapprochés. Les factions n'avaient pas alors l'attitude menaçante qu'elles ont aujourd'hui; les passions populaires n'avaient pas été déchaînées à plaisir, et on ne leur avait pas donné le secours qu'elles ont reçu de la coalition, qui, depuis un an, n'a cessé de décrier le pouvoir. A l'extérieur, les affaires d'Orient étaient moins critiques, l'ébranlement donné à la politique anglaise par la tentative des tories n'avait pas eu lieu, et le ministère actuel ne pourrait s'abstenir d'une action politique, intérieure et extérieure, n'eût-il devant lui que ces deux simples faits : le rapprochement qui se fait entre le pacha d'Égypte et la Russie, et la reconnaissance entière de la Belgique par les puissances du Nord, par l'effet du traité des 24 articles, ratifié définitivement par le ministère actuel. Est-ce quand les partis extrêmes, ranimés par les divisions des partis modérés, demandent encore aujourd'hui par leurs organes la réforme électorale et la modification des lois de septembre, que le ministère peut s'abstenir d'une signification politique? Nous savons bien que le ministère, comme tous les ministères, a sa politique toute faite vis-à-vis de ces partis; mais depuis qu'ils ont combattu dans les élections avec les partis modérés, avec le centre gauche et même avec les doctrinaires, depuis qu'ils ont combiné avec les membres de ces nuances, portées depuis aux affaires, les moyens d'écarter de la chambre tous les hommes modérés qui soutenaient le cabinet du 15 avril, chaque mouvement du pouvoir fortifiera ou affaiblira le parti radical.

Si la politique du 12 mai penche vers les 221, elle s'expose à rendre hostile

le centre gauche et à ramener les causes du désordre que nous avons vu; si cette politique incline vers la gauche, elle forcera le parti conservateur, appuyé cette fois sur les doctrinaires, à recommencer avec plus d'avantage la lutte où il a succombé. Comment donc se constituer ministère non politique dans une situation si éminemment politique, et comment se réduire à un rôle nul sans disparaître sous le mécontentement des partis? Le ministère n'a donc pas la faculté de n'être rien, comme on le lui propose d'une façon si charitable; et cependant il est vrai que, s'il veut être quelque chose, il sera bien embarrassé de ses élémens.

Et vis-à-vis de l'étranger avons-nous le droit d'avoir un ministère non politique? N'est-ce pas assez que la direction des affaires extérieures soit confiée à un vieux guerrier qui aurait pu ajouter à son illustration partout ailleurs, et que son inexpérience sur ce terrain ait à lutter contre des hommes consommés et vieillis sur les champs de batailles diplomatiques, tels que les Nesselrode, les Metternich, les Palmerston, les Werther, et même les ministres des états secondaires, qui sont aussi des hommes expérimentés et rompus aux affaires? Nous sommes trop constitutionnels pour admettre que la direction puisse partir de plus haut. L'opposition qui se faisait contre le cabinet du 15 avril était basée sur une pareille accusation; mais c'est un mal si grand que ces attaques dirigées contre un des trois pouvoirs de l'état, que nous aimerions mieux voir constater un manque de direction politique que de telles attaques se renouveler. Au reste, on peut répondre à ceux qui continuent à demander la réalisation du gouvernement parlementaire, comme à ceux qui demandent une direction plus sûre, en remplissant cette lacune. Dans tous les cas, il y a plus que jamais nécessité à ce que le gouvernement de France mette le pays à même de remplir la mission politique qui lui appartient.

Le premier pas est encore à faire, il est vrai. Ceux qui refusent au cabinet actuel la dénomination de ministère politique semblent, en effet, un peu fondés à parler ainsi, et ils seraient même embarrassés de lui donner une dénomination. Pour les questions matérielles, nous avons montré que c'est jusqu'à présent le ministère du 15 avril qui gouverne en réalité; et quant aux affaires politiques, le ministère ne nous semble pas s'être écarté de ce qui se faisait sous la précédente administration. On a annoncé que M. le maréchal Soult a rédigé un programme en vertu duquel les ministres s'assemblent en conseil à la présidence, et délibèrent sur les affaires avant que de se réunir en présence du roi. Mais cela s'est pratiqué dans tous les temps, au 11 octobre, au 22 février, au 15 avril, et toutes ces administrations n'ont pas moins été en butte au même reproche. Nous ignorons, comme de raison, ce qui s'est passé dans ces conseils préparatoires, mais on peut en juger par les résultats, et il n'en est sorti jusqu'à cette heure que les projets politiques laissés par M. Molé, la réduction des fonds secrets telle qu'elle avait été arrêtée, le projet de loi des sucres, celui du chemin de la rive gauche, et la loi d'état-major. Il est vrai que le ministère a placé M. Antoine Passy et destitué M. Bresson. Mais sont-ce là des actes politiques?

La destitution de M. Mottet et celle de M. Persil avaient des motifs politiques. Ces deux fonctionnaires s'étaient déclarés ouvertement contre le gouvernement dans les élections, et chacun d'eux travaillait à le remplacer par une administration dirigée par d'autres principes. Mais M. Bresson n'était pas hostile au cabinet, puisqu'on lui a offert une autre place. La direction des forêts n'est pas une place plus politique que la direction de la dette inscrite. M. Bresson n'a donc été que l'objet d'une exclusion personnelle. Nous sommes loin d'attacher à ce déplacement de M. Bresson l'importance qu'on a voulu y mettre dans l'opposition. M. Passy a placé son frère dans l'administration, il y a introduit ses amis. Rien de mieux. C'est là le népotisme dont on a tant blâmé l'administration précédente; mais ce ne sont pas là non plus des actes politiques, ce sont des arrangemens, ce ne sont pas des mesures. Tant que nous ne verrons pas tous les fonctionnaires qui n'approuvent pas le système actuel ou les choses actuelles, remplacés par des fonctionnaires qui s'en seront montrés les partisans, nous ne verrons pas d'actes politiques dans ce qu'on fera. Mais de tels actes sont bien difficiles, car M. Passy et ses amis du centre gauche ne peuvent placer que des fonctionnaires qui blâmeront les principes des 221 dans la personne de M. Cunin-Gridaine, et ceux du centre droit dans M. Duchâtel. Voilà donc le ministère qui ne peut avoir non plus une signification purement administrative, tant qu'il restera dans la situation qu'il a choisie.

Est-il donc si facile qu'on a bien voulu le dire de remplir cette petite session? On occupera suffisamment les bureaux par les projets de loi du 15 avril; mais la facilité qu'on trouvera à ne rien faire, grace à la lassitude de la chambre, prépare de nouveaux embarras. Nous n'en parlons pas pour les aggraver, nous voudrions, au contraire, voir durer cet état de choses, tout incomplet qu'il est; mais nous ne pouvons dissimuler nos regrets en voyant dissiper des forces réelles dans une combinaison aussi défectueuse. L'influence du nom du maréchal Soult, qui pouvait servir si utilement dans une administration établie sur de meilleures bases, est aujourd'hui annulée, ou pour mieux dire tournée contre le pouvoir, par le mauvais emploi qu'on en a fait. On peut en dire autant de M. Duchâtel, que la douceur de ses formes et ses connaissances spéciales eussent rendu si utile ailleurs que dans le poste où il se trouve avoir à combattre et à surveiller tout ce qu'il y a de plus hardi et de plus indomptable dans les factions. On voudra bien remarquer que se plaindre du manque inévitable d'unité, du fâcheux emploi des personnes, ce n'est pas afficher de mauvais desseins contre le pouvoir, mais l'avertir seulement de se défier de lui-même. Ses ennemis le trouvent au contraire très bien composé tel qu'il est.

De même, en nous plaignant du manque de principes politiques qui se fait sentir dans le cabinet, nous n'avons, nous ne pouvons avoir d'autre pensée que celle d'en faire naître quelques-uns, s'il se peut. Nous savons trop ce que coûtent les crises ministérielles pour ne pas désirer le maintien de l'administration existante, quelle qu'elle soit. N'a-t-il pas été démontré que la suspension des affaires commerciales, causée par la dernière crise,

a coûté 600 millions à la France? Notre influence en Europe en a diminué d'autant, car les choses sont arrangées de telle façon dans le monde politique aujourd'hui, que l'effet du désordre des idées qui règne en France est combattu, aux yeux des puissances étrangères, par le bon ordre et la prospérité de nos finances. Qui n'hésiterait pas à troubler l'état, quand on songe que chaque ligne, que chaque parole qui répandent l'alarme en France, augmentent les espérances et les prétentions des puissances qui nous sont opposées? Une crise ministérielle, qui coûte 600 millions, nous ôte matériellement les moyens de nous faire respecter au dehors? La restauration a perdu, par la guerre d'Espagne et par l'indemnité, 1,400 millions, à l'aide desquels elle aurait pu prendre les limites du Rhin, et forcer l'Europe à les lui laisser. Encore, dans l'ordre de ses idées, le gouvernement de la restauration eut une sorte de raison en prenant ces deux mesures. Le trône des Bourbons pouvait s'écrouler du côté de l'Espagne, et s'appuyant, en France, sur l'aristocratie nobiliaire, qu'elle croyait forte, la restauration voulut lui ôter tout levain de vengeance et de récrimination.

Au point de vue de la restauration, ces pertes matérielles avaient donc leur utilité politique. Une crise du genre de celle que nous venons de voir est plus fatale que la guerre d'Espagne. Elle appauvrit le pays sans résultat. Maintenons donc l'administration actuelle tant qu'il se pourra, et oublions, de peur de nouvelles chances fâcheuses, que le pays a été troublé pour édifier un prétendu système de moralité qu'on ne peut vérifier, et remplacer en réalité un système politique par le même système, sous une apparence qu'on ne peut rendre très différente, quelques efforts qu'on fasse pour cela. C'est même ce qu'il y a de mieux dans la situation présente, et nous espérons qu'en ceci, du moins, elle ne changera pas. Loin donc de vouloir troubler les ministres actuels, nous serions les plus sérieusement alarmés si nous pouvions penser, comme on l'a dit, que le tiers-parti voulût encore se fortifier dans le pouvoir. Ce serait d'abord la ruine du ministère, et nous n'aurions eu que trop sujet de nous plaindre de la faiblesse de sa constitution; mais ce serait encore la ruine du cabinet suivant, car quelle confiance aurait la chambre en ceux qui auraient agi de la sorte? Et quelle majorité les soutiendrait long-temps? L'effroi que nous causent les crises nous rendra donc, autant qu'il se pourra, les partisans de ce ministère; et s'il n'a pas de signification politique, nous nous en contenterons encore; et nous laisserons l'opposition entrée aux affaires le 12 mai, placer en paix les siens. Le choix des uns neutralisera le choix des autres, et si le bien ne se fait pas, le mal sera du moins différé. Les temps sont durs, et il ne faut pas se montrer trop exigeant.

Nous n'avons rien à dire sur la proposition de M. le baron Mounier, au sujet de la Légion-d'Honneur, sinon que la Charte constitutionnelle dit, article 63, au chapitre intitulé : *Droits particuliers garantis par l'état,* que le roi déterminera les règlemens de la Légion-d'Honneur. Nous regrettons que la chambre des pairs, que nous avons souvent engagée à reprendre plus activement la vie

politique, ait commencé à faire valoir son droit d'initiative par cette proposition. Les intentions de M. le baron Mounier ne peuvent être douteuses; elles sont dictées par un généreux sentiment national, et sa proposition ne pouvait être faite en meilleur lieu que dans la chambre des pairs, remplie de vieux généraux qui ont glorieusement gagné leurs décorations sur les champs de bataille, et de fonctionnaires qui ont acquis les leurs dans les postes les plus élevés. Mais M. le baron Mounier a oublié, ce nous semble, en quel temps nous vivons, et la vue de quelques abus l'a mené un peu loin. Les abus doivent être réprimés sans nul doute; mais ôter au gouvernement un moyen légitime d'action et la faculté de récompenser le mérite, quand on l'a déja dépouillé de tant de prérogatives, c'est coopérer, avec les meilleures intentions du monde, à la tâche qui ne se fait que trop activement dans l'autre chambre; et, franchement, ce n'est pas là le rôle de la chambre des pairs.

Nous avons vu, encore cette fois, avec plaisir, un des membres de l'ancienne administration, M. de Montalivet, venir en aide au ministère actuel, et défendre avec talent les véritables principes du gouvernement. Ces exemples répétés sont de bonnes leçons politiques, et nous espérons qu'elles porteront quelque fruit. Les paroles qui ont été prononcées dans cette discussion par le maréchal Soult ont produit une impression favorable. Le président du conseil a parfaitement fait sentir à la chambre tout ce qu'il y avait d'irrégulier à vouloir soumettre à une commision, formée en grand conseil, des ordonnances signées par des ministres responsables. La doctrine du maréchal était toute constitutionnelle, et on a vu avec intérêt un vétéran du régime impérial rappeler aux doctrines du gouvernement représentatif des hommes d'état de la restauration. Des souvenirs tout militaires ont été évoqués, dans cette séance, par l'illustre maréchal, qui s'est rappelé avec simplicité qu'un médaillon de cuivre, portant deux épées en croix, qu'on accordait aux sous-officiers, était jadis le seul but de son ambition. A ces paroles, qui ont fait sensation dans la chambre, on entendait regretter que le maréchal n'ait pas été mis en situation d'obtenir souvent de pareils succès. Ce genre d'éloquence, si rare aujourd'hui, produirait de bons résultats, nous en sommes sûrs, dans la bouche d'un ministre de la guerre.

Le ministère, dont une aile commandée, il est vrai, par le maréchal Soult, a donné contre la proposition de M. Mounier, paraît vouloir battre en retraite devant M. Gauguier. M. Gauguier ne pouvant expulser ouvertement les fonctionnaires de la chambre, demande aujourd'hui qu'on leur retranche leur traitement. C'est un premier pas vers l'exclusion. Les fonctionnaires paraissent donc bien redoutables à M. Gauguier? N'ont-ils cependant pas montré dans la coalition qu'ils savent fort bien voter contre le gouvernement au besoin? S'il faut à M. Gauguier des garanties d'indépendance, en voilà une assurément, et nous lui proposerions, comme sous-amendement, de conserver le traitement aux fonctionnaires-députés qui voteront contre le ministère. A cette condition, M. Gauguier consentira peut-être à laisser les fonctionnaires

dans la chambre, et nous en connaissons qui n'en voteront pas plus avec une certaine fraction de la chambre, dût leur indépendance vis-à-vis de M. Gauguier leur coûter huit mois de traitement. Sérieusement, la chambre est-elle déjà trop instruite, qu'on veuille en écarter tous ceux qui connaissent les affaires? On nous répondra qu'il se trouvera toujours assez d'anciens fonctionnaires pour figurer dans les commissions. Mais ne sait-on pas que la science de l'administration n'est que la pratique de tous les jours, et que, dans cette science comme dans beaucoup d'autres, quand on ne renouvelle pas sans relâche ses connaissances, on n'est bientôt qu'un ignorant. Une question de douanes, une question de forêts, ne peuvent être traitées avec supériorité par d'anciens administrateurs des forêts et des douanes. Les commissions seront en arrière de tout dans une chambre privée de fonctionnaires. Il est vrai qu'il y restera des avocats, qui sont propres à parler de commerce, de finances et de toutes les questions.

Il résulterait de la proposition de M. Gauguier que tout le monde sera appelé à traiter des affaires et à les diriger, excepté ceux qui les connaissent et qui les pratiquent. Tout absurde que soit ce projet, nous sommes loin d'affirmer qu'il ne sera pas adopté; car il y a, en ce moment, comme une sorte d'émulation de détruire, et c'est à qui anéantira le plus vite tout moyen de gouvernement. Les plus sages, les plus vieilles têtes ne sont pas à l'abri de ce vertige; à plus forte raison, les niais qui, en pareil cas, marchent toujours les premiers. Derrière eux sont les légitimistes, les radicaux et les républicains, qui applaudissent, et dont les suffrages devraient faire un peu réfléchir les ames candides qui ne veulent réellement qu'améliorer. C'est un avis que nous nous permettons de donner à quelques députés très honnêtes et très loyaux, qui usent un peu légèrement de leur droit d'initiative dans la chambre.

Théatres. — Renaissance. — *Les Deux jeunes Femmes*, drame en cinq actes et en prose, par M. de Saint-Hilaire. — Il est certaines œuvres, en admettant toutefois que les choses dont nous voulons parler soient des œuvres, devant lesquelles la critique se trouve fort embarrassée: on ne sait trop qu'en penser ni qu'en dire. A distance égale du blâme et de l'éloge, on ne saurait affirmer que c'est mal, on n'affirmerait pas que c'est bien. En littérature comme en toute chose, c'est la pire des conditions. *Les Deux jeunes Femmes*, par M. de Saint-Hilaire, est une de ces œuvres, en admettant toujours que ce soit une œuvre, qui tiennent la critique en échec et sur lesquelles il est presque impossible de formuler une conclusion. Ce n'est ni chaud ni froid, ni haut ni bas, ni bien ni mal; c'est parfaitement honnête et parfaitement ennuyeux. C'est une de ces pièces qui faisaient dire à lord Byron que pires elles seraient meilleures. Henri Lubert est fils de Marianna Lubert, fermière

de M. de trois étoiles. Nous avons oublié le nom de ce seigneur; mais le nom ne fait rien à l'affaire. Élevé au château, Henri a reçu naturellement une éducation de gentilhomme. Il est beau, il est élégant, il finit par oublier qu'il est fils de la fermière Lubert, il devient amoureux de la fille de son bienfaiteur, de Mlle Julie de trois étoiles. Il aime, il est aimé. Heureux des aveux de Julie, il part pour les Grandes-Indes, d'où il reviendra riche à millions pour l'épouser. Les millions comblent les distances. Il part, il est parti, au grand désespoir de sa mère, au grand dépit de sa cousine Jeannette qui l'aime, à la grande satisfaction de Birotteau qui aime Jeannette. Voilà donc ce pauvre Henri Lubert voguant vers les Grandes-Indes, heureux et malheureux à la fois, le cœur déchiré et pourtant rempli d'espérances.

La fortune lui sourit; la fortune aime la jeunesse. Au bout de quelques années il revient; mais que trouve-t-il à son retour? Julie, sa chère Julie, mariée avec le comte de Montalègre; Jeannette, sa cousine Jeannette, mariée avec l'industriel Birotteau. C'était bien la peine de partir pour les Grandes-Indes! Cependant Julie n'est point parjure; elle n'a pas cessé de l'aimer. En épousant le comte, elle n'a cédé qu'à un mouvement de générosité : elle s'est sacrifiée pour acquitter une dette de reconnaissance. Elle estime son époux, elle le vénère; mais c'est Henri, c'est Henri seul qu'elle aime. Le comte de Montalègre sent bien qu'il n'a pas le cœur de sa jeune et belle épouse; il ne s'abuse pas à ce respect, à cette vénération qu'il inspire; il sait que ce n'est point là de l'amour; il aime, lui, il souffre, il est jaloux. Un jour, il surprend le secret de Julie et d'Henri, le secret de ces deux cœurs prêts à se sacrifier au devoir. Ils ne sont coupables, hélas! que de s'aimer. Caché dans une pièce voisine, le comte assiste à l'entrevue des deux amans. Il peut se convaincre de la pureté de Julie, mais aussi de son amour pour Lubert. Que fera M. de Montalègre? Il aime, il est jaloux, il est né sous le ciel brûlant de la Castille. Mais c'est une ame noble et un grand caractère. En présence de ces deux enfans qu'il a séparés sans le savoir, il trouve le courage de se sacrifier à leur bonheur. Qu'a-t-il d'ailleurs à espérer de la vie? Ils ne se verront plus, mais ils s'aimeront toujours. Sa main est armée; il se frappe, et tombe baigné dans son généreux sang. Ainsi finit le comte de Montalègre. Il avait lu *Jacques*, le noble Castillan.

VARIÉTÉS. — *Les Floueurs, ou l'Exposition des produits de la flibusterie frrrrançaise*, vaudeville en un acte, par MM. Ferdinand Langlé et Dupeuty. M. Lofard est un honnête niais de province qui, non content d'être membre de l'académie de Laferté-Gaucher, aspire encore, l'ambitieux qu'il est, à en devenir le président. C'est dans le doux espoir de réaliser ce rêve de ses jours et de ses nuits, que ce digne M. Lofard arrive à Paris avec l'intention de se rendre acquéreur de l'une de ces mille inventions merveilleuses qu'enfante et qu'expose à cette heure, aux Champs-Élisées, le génie français de l'industrie. M. Lofard sera servi à souhait, qu'il rende grace à son étoile! Il tombe tout d'abord

entre les mains d'un célèbre industriel qui se fait fort de lui procurer ce qu'il cherche. Carotin, c'est le nom de cet industriel, a établi, rue Vide-Gousset, un bazar où figurent tous les produits mis à l'index par le jury. C'est là qu'on peut voir, chaque jour, à toute heure, la véritable lyre d'Orphée, la couronne décernée au Tasse après sa mort, la béquille de Tyrtée, les lunettes d'Horatius Coclès, et le fameux clyso-pompe dont se servit le grand Scipion pendant la campagne d'Afrique. On y voit encore *la machine à rébus*, qui, bien servie, donne douze rébus à la minute, entre autres, celui-là qui jeta M. Lofard dans une sainte extase : un H au-dessus d'une tête de femme. — C'est une femme qui change de linge, dit Carotin, elle a l'H mise (la chemise) au-dessus de la tête; — et sur la judicieuse observation de Lofard que toutes les lettres de l'alphabet sont du genre masculin, — La chemise dont il s'agit est une chemise de femme, répond ce diable de Carotin. On y voit encore la *botte-omnibus*, dont le talon contient une paire de rasoirs, des cure-dents, une blague à tabac, un poignard, un bonnet de nuit et une demi-douzaine de mouchoirs; le *parapluie-canard*, ainsi nommé parce qu'il est amphibie; une *machine à vaudevilles*, donnant à l'heure, quand elle est bien montée, trois vaudevilles presque aussi spirituels que ceux de MM. Ferdinand Langlé et Dupeuty; le *nécessaire de voyage*, qui d'un côté vous rase, vous frise et vous poudre, tandis que de l'autre il cire vos chaussures et brosse vos habits. Enfin, ô merveille, objet d'éternelle admiration pour ce brave Lofard! on y voit le *piano à paroles*, dont les touches, disposées en voyelles et en consonnes, font des discours à volonté : discours pour la chambre des députés, discours pour l'Académie, discours pour tout et pour tous. M. Lofard ne se sent pas d'aise devant ces trésors qu'étale Carotin, assisté de son associé Blaguemann, de sa fille Floueska et de sa nièce Filouretta. Dans sa joie, il prend tout, il achète tout : la lyre d'Orphée, la machine à rébus, le piano à paroles; il achète même, le malheureux, l'imprudent Lofard! la machine à vaudevilles; il achète toute la boutique pour la modeste somme de soixante mille francs. Je vous donne à penser la satisfaction intérieure de Carotin et de sa charmante petite famille, lorsque M. Lofard lègue et livre un bon de ladite somme à toucher chez son notaire. Heureusement la fille de M. Lofard a suivi son père à Paris, et quand celui-ci, éclairé par les remontrances de son sang, propose à Carotin de reprendre sa marchandise, Carotin en offre quinze francs. Mais à quoi bon, je vous le demande, poursuivre si long-temps l'analyse de toutes ces balivernes sans esprit, sans grace et sans aucun charme? Disons donc bien vite que M. Lofard retourne à Laferté-Gaucher qu'il n'aurait jamais dû quitter pour son repos et pour le nôtre : mais, plus heureux que nous, M. Lofard a rattrapé ses soixante mille francs, de telle sorte qu'en tout ceci il n'y a eu de vraiment *floué* que le public.

Odry, ce grand acteur qui s'est couvert d'une si belle gloire dans les rôles de Picpus et de Bilboquet, s'est montré d'une bêtise terne comme l'esprit des deux auteurs.

— Le théâtre du Gymnase, qui a toujours une petite chute toute prête pour consoler les chutes de ses voisins, a trouvé le moyen de faire jouer, sous le titre d'*Industriels et Industrieux*, une pièce près de laquelle celle des Variétés est un chef-d'œuvre de gaieté, de finesse et d'esprit.

— La vogue est assurée aux concerts des Champs-Élysées. Un local brillant, un riche éclairage, un orchestre bien conduit, sont des élémens de succès qu'il faut savoir gré aux directeurs de cette entreprise de n'avoir pas négligés.

Une Ruine inédite.

A quatre lieues d'Aix, sur les bords ignorés d'une petite rivière que Plutarque honore du nom de fleuve, et au milieu d'une vaste plaine dominée par une montagne dont les crêtes arides se découpent sur l'azur foncé du ciel de Provence, eut lieu, il y a vingt siècles, l'une des plus terribles batailles dont l'histoire nous ait transmis le souvenir. C'est là que le général romain C. Marius rencontra les hordes descendues du nord pour envahir l'Italie; c'est là que son armée, déployée comme une digue, arrêta l'invasion des peuplades de la Germanie; c'est là qu'une de ces grandes victoires, qui décident du sort des empires, sauva Rome et la civilisation antique. Deux cent mille barbares tombèrent sur ce champ de carnage; les femmes, les enfans, tout ce camp immense que l'armée des Cimbres traînait après elle, furent massacrés, détruits; tout ce riche butin ramassé en Espagne et dans les Gaules fut partagé entre les vainqueurs, qui amoncelèrent sur le champ de bataille et brûlèrent en l'honneur des dieux ce qu'ils ne purent emporter. Pendant plusieurs jours le lit de la rivière roula des cadavres dans ses eaux rougeâtres, et les oiseaux de proie s'abattirent par nuées sur les monceaux de morts. Long-temps cette terre engraissée par tant de sang porta de magnifiques moissons, long-temps les ossemens blanchis restèrent épars sur le sol, et les historiens provençaux racontent que les habitans de cette contrée les mêlaient avec des pierres pour clore leurs héritages.

Aujourd'hui de riantes cultures couvrent cette plaine au milieu de laquelle s'élève le village de Pourrières (*campi putridi*). Les traces de la guerre sont depuis long-temps effacées; le temps a balayé la poussière de tant de morts; mais un jalon est resté sur le champ de bataille comme pour marquer cette grande page de l'histoire. Au bout de la rivière, sur un terrain pierreux où croissent à peine quelques vignes, on voit encore un massif de construction

romaine de six mètres carrés et d'un mètre environ de hauteur; c'est la base du monument que C. Marius éleva après sa victoire. Un mur formé par de larges dalles lui servait d'encadrement, et l'on en retrouve aisément les vestiges sous le sol. Il est probable que sur ces pierres même brûlèrent, comme sur un autel, les dépouilles opimes que le général romain offrit aux dieux protecteurs de la république. Le monument auquel elles servaient de base a été détruit pendant les guerres de religion; mais il se trouve reproduit dans les armoiries du village de Pourrières; c'était une pyramide aux arêtes de laquelle étaient adossées trois statues représentant des soldats romains debout et appuyés sur leurs boucliers. Les anciens comtes de Pourrières de la maison de Glandeves portaient cette pyramide sur leur écusson, et elle figure sur diverses pièces conservées dans les archives de la mairie de Pourrières. Peut-être ne serait-il pas impossible de reconstruire ce monument avec les débris dispersés et employés dans des constructions modernes, peut-être de patientes investigations parviendraient-elles à réunir toutes ces pierres mutilées et à réparer cette noble ruine; mais il faudrait, pour entreprendre un tel travail, le concours de plusieurs volontés et surtout l'appui de l'administration locale. Cependant un homme éclairé, un amateur d'antiquités a tenté de sauver d'une destruction totale ces restes ignorés : M. Julien de la Pugère, ancien maire de Pourrières, fit acheter par la commune le maigre terrain où gisent ces précieux débris; mais ceux qui lui ont succédé n'attachent pas le même intérêt à leur conservation, et bientôt peut-être ils auront entièrement disparu. En allant les visiter, il y a deux ans, nous avons vu la charrue sillonner la terre qui, soulevée par l'exploitation, recouvre aujourd'hui les restes du pourtour au centre duquel s'élève la base du monument triomphal. Le paysan qui labourait ces ruines nous dit que la commune de Pourrières lui avait donné le champ à ferme au prix de *cinq francs* par an.

Ce sol, fouillé, remué depuis tant de siècles, renferme encore de curieux débris, qui n'appartiennent pas tous à la période romaine. Il n'y a pas longtemps qu'on découvrit, près de Pourrières, une tombe sarrasine; le guerrier dont elle cachait les restes y avait été enseveli avec son cheval. Toutes ces dépouilles tombaient en poussière; mais, dans l'arçon de la selle, on a trouvé une bague d'argent dont la conservation est parfaite, et sur le chaton de laquelle sont gravés des caractères arabes du VIIIe siècle. A cette époque les Maures, qui venaient de conquérir l'Espagne, firent une invasion en Provence, et saccagèrent tout le pays situé entre le Rhône et le Var. Sans doute un combat eut lieu dans cette même plaine où, dix siècles auparavant, les hordes barbares des Cimbres et des Teutons avaient été vaincues par les légions romaines; le sang africain a arrosé la même terre où les peuplades du Nord avaient laissé leurs ossemens, et ces deux races si différentes dorment encore, après tant d'années, sous les mêmes sillons.

En signalant l'existence de ce jalon placé sur la route des études historiques, nous avons espéré le sauver d'une destruction complète. Sans doute la France

est riche en monumens antiques, et sous le rapport de l'art il n'y a aucune comparaison à établir entre les arènes d'Arles ou de Nîmes et ces pierres nues qui sortent à peine de terre; mais entre tous les débris dont notre sol est couvert, il n'en est pas un auquel se rattache un aussi grand souvenir que celui évoqué par cette ruine encore assise au milieu du champ de bataille où les destinées du monde furent aux prises, et où tomba cette large moisson d'hommes dont la destruction sauva l'empire romain.

H. Arnaud.

— Mme Desbordes-Valmore vient de publier, chez l'éditeur Dumont, un roman intitulé : *Violette*, où l'on retrouve la grace et la mélancolie qui distinguent *les Pleurs* et *l'Atelier d'un Peintre*. Violette, l'héroïne de ce roman, est une figure pleine de suavité; tout promet à ce gracieux récit un succès égal à celui qui a accueilli les recueils poétiques du même auteur.

— Il a paru, tout récemment, à la librairie de Debécourt, rue des Saints-Pères, 69, un livre que nous recommandons à nos lecteurs : c'est la *Philosophie catholique de l'Histoire, ou l'Histoire expliquée*, par M. le baron Alex. Guiraud. L'auteur a cru trouver, dans les traditions bibliques, la formule historique des doctrines que la science professe. Sans discuter ici le plus ou moins de vérité que présente son système cosmogonique, nous devons dire qu'il nous a paru plein de vues nouvelles sur ces hautes questions, et susceptible d'attacher à la nature du livre qui le produit les esprits sérieux de notre époque.

F. Bonnaire.

LES

CHATEAUX DE FRANCE.

Petit-Bourg.

On mettait autrefois douze heures avec le coche pour remonter la Seine jusqu'à Petit-Bourg. Une journée entière pour faire huit lieues!

Aujourd'hui quatorze bateaux à vapeur, luttant de vitesse, accomplissent, en cinq fois moins de temps, le trajet si péniblement fait par les coches. Sans ridiculiser le passé, car un jour nous serons passé, et bientôt peut-être, on doit se féliciter de vivre à une époque comparativement meilleure, où l'on a la faculté de satisfaire si vite son désir de voir les champs et de respirer loin du bruit de Paris. Viennent les chemins de fer sur la ligne déjà tracée de Paris à Orléans, et vingt minutes suffiront pour passer du pont de la Cité au pont de Ris, construit par M. Aguado.

Souhaitons cependant que les chemins de fer ne rendent pas la Seine à son ancienne solitude en la privant de ses bateaux à vapeur, flottille enchantée qui fait du fleuve royal un lac italien pendant les chaudes journées d'automne, quand il est sillonné par *l'Aigle*, *le Lougsor*, *le Parisien*, *la Ville de Corbeil*, *la Ville de Montereau*, *la Ville de Sens*. J'ai dit les noms des principaux bateaux dont les flancs dorés, pavoisés de tentures, baignés de la folle écume de l'eau, portent chaque jour, mais particulièrement le samedi, des colonies de

voyageurs et des centaines de familles, heureuses de cette navigation de quelques heures. Aux riches propriétaires riverains la chambre aux frêles colonnettes, le divan en velours rouge et les stores transparens; à la bourgeoisie de la campagne, aux fermiers, aux nourrices, aux vignerons, la chambre de la proue, sans stores, sans divan, sans colonnettes, mais bruyante, causeuse, à demi dans l'eau, à demi dans le vin. Partout l'éternelle démarcation du rang et de la foule, de la qualité et de la quantité. La vitesse seule égalise les conditions; riches et pauvres arrivent ensemble, vérité qui serait excessivement naïve à exprimer, si l'on ne se hâtait d'ajouter que les passagers de la chambre d'honneur emploient tous les moyens connus de distraction pour tuer le temps et l'espace, journaux, allées et venues sur le pont, lectures de livres nouveaux, tandis que les voyageurs de la proue s'ennuient si peu pendant la traversée, qu'il faut avoir recours au bruit de la cloche, à la voix des matelots et à vingt appels divers pour les avertir du terme de leur course.

La navigation par la vapeur sur la haute Seine a fait des progrès considérables depuis quelques années. Il y a huit ans, si ma mémoire ne me trompe, qu'un seul bateau fonctionnait de Paris à Montereau. Et comme il était mal tenu! quel loup de mer, ou quel loup tout simplement que le capitaine! quelle lenteur pour remonter! point de tente pour garantir du soleil! point de restaurant! une mauvaise cuisine de pirate clouée comme une aile de vautour entre la roue du bateau et le fleuve. On appelait cela un progrès, cependant : le coche a dû être un progrès aussi.

Je ne prévois pas les riches modifications que l'avenir réserve à l'invention des bateaux à vapeur; mais combien ils sont différens déjà de ceux dont nous venons de tracer le modèle exact. Superbes et déliés à l'extérieur, ayant des harpes ou des lions dorés à la proue, ils opposent aux pieds délicats des voyageurs un pont fait de planches élastiques, constamment ciré par la brosse du *ship-boy*. Un cordon de soie descend le long des marches d'acajou, et accompagne la main jusqu'à la dernière marche, qui pose sur le parquet du salon. Si l'air frais du fleuve, si la vue de la campagne a éveillé votre appétit, sonnez, appelez; à bord du bateau il y a des garçons, des servantes, des chefs de cuisine et même une cuisine. Promenez votre imagination depuis la simple tasse de café jusqu'au poulet rôti, depuis le verre d'eau sucrée jusqu'au verre de Champagne, et faites un choix : il ne sera pas hypothétique comme dans la plupart des restaurans de la grande ville qui décroît à l'horizon.

Il est moins hors de propos qu'on ne suppose peut-être de parler ici avec étendue de la facilité de la navigation sur la Seine. Comment méconnaître la valeur plus grande qu'elle a donnée aux propriétés semées au bord du fleuve ou près du fleuve sur une étendue de plus de quarante lieues? Que d'endroits où les voitures publiques n'allaient pas, tant ils sont loin des grandes lignes! Que de propriétés vendues, délaissées à cause de la difficulté d'entretenir un équipage pour s'y rendre! Avant l'établissement des bateaux à vapeur, les maisons de campagne placées dans ces conditions onéreuses étaient, à justement parler, dans d'autres provinces. D'ailleurs, grace à eux la campagne est maintenant à tout le monde. Que de bourgeois s'embarquent le samedi sur le bateau à vapeur, avec leurs chiens, qui sont en général peu de chasse, leur fusil, leur gibecière, et s'en vont devant eux à dix ou douze lieues de leur quartier. Demandez-leur s'ils ont une campagne à Choisy-le-Roi, à Villeneuve-Saint-George ou à Fontainebleau, ils vous répondront : « Je ne pense pas, mais j'essaierai. »

Le chien de chasse est le fléau des bateaux à vapeur. On a beaucoup trop médit du perroquet. J'ai rencontré des perroquets en voyage; en général, la peur les rend sérieux et méditatifs. Mais le chien de chasse (puisqu'on prétend que le chien chasse) n'est jamais en repos, et il est partout. Chaque barque qui amène ses passagers a ses chiens, crottés jusqu'au museau, et tous valant cent louis. Ce chien hideux dont l'œil est sanglant et le poil sale, cent louis! ce chien dont l'affreuse queue s'enroule à l'extrémité d'un corps fluet et transparent, cent louis! cette chienne dont les mamelles mouillées vous souillent la chaussure, respectez-la, cent louis! Il faudrait prier Dieu de nous délivrer des chiens, si les chasseurs n'existaient pas. Je me suis toujours demandé si le chasseur était dans l'arche. En tout cas, Dieu fit très bien de ne pas lui donner une femelle.

Reportons-nous maintenant par la pensée vers ces temps où tous les riches seigneurs de la cour habitaient une partie de l'année leurs châteaux. Quel embarras pour eux de traîner leur nombreuse domesticité à leur suite! Que de difficultés! que de lenteurs! Aujourd'hui, tandis que les maîtres courent en calèche sur le pavé de la grande route, les domestiques sont transportés avec tout le matériel de la maison sur les bateaux à vapeur. Et le jour n'est pas éloigné où chaque commune aura à sa disposition un steamer destiné à elle seule, à sa population. Comme on a un équipage, on aura peut-être sur la

Seine son service par eau, conduit par la vapeur. L'habitude et les progrès de cette navigation rendront faciles les manœuvres qui sont, du reste, à la portée de l'intelligence la plus commune et de la prudence la plus ordinaire.

Nous ne dirons pas les surprises pittoresques étalées au regard depuis le pont d'Austerlitz, depuis le Jardin-des-Plantes, jusqu'au terme du voyage que font tous les jours les bateaux de la Haute-Seine; nous usurperions les droits des itinéraires. Les parties fuyantes de cette navigation, dont on ne se lasse pas, varient d'aspect à chaque demi-lieue sur la rive gauche. Après les villages à demi submergés dans la vapeur qui s'étend entre la route de Fontainebleau et la Seine, Gentilly, Ivry, Bicêtre plus loin, viennent les prés, les carrières, les oseraies pâles et échevelées; mais déjà Charenton lève la tête et regarde Choisy-le-Roi, ruche laborieuse qui se révèle au loin par une odeur d'industrie. Autrefois Choisy-le-Roi ne pétrissait que des assiettes; maintenant on y fabrique des tuiles, du maroquin, du sucre, et ce que je préfère au sucre, au maroquin et aux tuiles, des verrières d'un admirable éclat. Ne maudissez pas cette fumée dont les bouffées ont obscurci un instant le paysage; elle sort d'un four où le sable torréfié, réduit en lames transparentes, va devenir une peinture fragile qui s'encadrera dans la rosace d'une cathédrale. Tout ce qui est beau sort du feu et de la fumée : la pensée, la victoire, toute fertilité et toute splendeur. Mme de Pompadour avait son château de folie et d'amour au bord de l'eau. A la place du château, il y a, de nos jours, des bateaux de blanchisseuses. C'est moins poétique; mais, au temps de Mme de Pompadour, Choisy-le-Roi était une seigneurie, maintenant c'est une commune. Qu'a gagné Choisy-le-Roi au changement? un pont.

Si vous êtes assez heureux pour n'avoir pas de chiens à surveiller sur le pont du bateau à vapeur, regardez et ne pensez pas. A quoi penser devant cet horizon d'arbres qui ondulent devant ce lac de verdure qui roule, moutonne et va se briser en écume au pied de ce château perdu au fond de la perspective? Il faut cependant penser à quelqu'un. C'est à l'aveugle du bateau à vapeur : chaque bateau a son aveugle qui joue du violon, assis entre sa fille et son chien. Ce chien-là ne vaut pas cent louis; aussi je le préfère à tous les autres, et je dirais volontiers de lui ce que Louis XIV disait d'un officier dont la laideur était raillée à haute voix en sa présence par la duchesse de Bourgogne : « Madame, je le trouve, moi, le plus bel homme de mon royaume, car c'est un de mes plus braves soldats. » Je trouve

que le chien de l'aveugle est le plus beau des chiens, car il est le plus utile.

Or, l'aveugle du bateau à vapeur fait penser; car il ne voit rien et il chante; pour nous les lueurs changeantes du ciel, les accidens de paysage; pour nous enfin le ciel, la terre et l'eau; pour lui, rien: l'obscurité; il chante pourtant. Vous allez quelque part où vous êtes attendu, vous, par une sœur, par une amie, par un souvenir; vous descendrez sur quelque point de la rive; lui n'est attendu par personne et il ne va nulle part; il ignore s'il monte ou s'il descend : il chante pourtant! J'en connais un qui, depuis dix ans, vit de cette manière. J'ai peut-être encore dix ans à l'entendre jouer du violon. Il n'est qu'une récompense possible à ce brave homme quand il sera dans le ciel : c'est d'y jouer du violon comme Artot.

A Villeneuve-Saint-George, le bateau se désemplit s'il remonte le fleuve, ou il double sa cargaison s'il le descend. C'est le point où aboutissent les principaux embranchemens de chemins qui mènent aux campagnes louées par les artistes. L'Opéra, l'Opéra-Comique, le Conservatoire, peuplent de célébrités Hyères, Brunoy, Valenton, Gros-Bois et toutes les extrémités de la forêt de Sénart. La plupart ont des chapeaux gris, des croix d'honneur et, il faut le dire aussi, des chiens de chasse. A quelle chasse peut se livrer une flûte de l'Opéra?

Encore quelques riches morceaux de paysage et vous découvrirez un pont d'une légèreté surprenante entre le ciel et l'eau. C'est le pont Aguado; le pont bien nommé; car c'est M. Aguado qui l'a fait construire : il a versé sept cent mille francs dans la Seine, qui ne les lui rendra jamais. On payait autrefois un sou pour passer sur ce pont. On assure que Mme Aguado se plaignait un jour d'être obligée de faire arrêter sa voiture pour acquitter comme les autres son droit de péage. « Il n'y a qu'un remède à cet inconvénient, répondit M. Aguado : personne ne paiera plus rien pour passer sur le pont; » et le droit de péage fut aboli.

Avant M. Aguado, il n'y avait pas de pont entre Choisy-le-Roi et Corbeil, c'est-à-dire sur une étendue de neuf lieues. Il a fallu qu'un banquier espagnol vînt en France pour que cet oubli du gouvernement fût réparé. Je ne sais si M. Aguado est Français maintenant. En tous cas, voilà une belle lettre de naturalisation d'une seule arche.

Il est peu de châteaux en France dont la position soit aussi avantageuse que celle de Petit-Bourg. Bâti sur une crête entre la route de

Fontainebleau et la Seine, il domine ce fleuve et un vaste horizon de campagnes. Son parc et ses pièces de gazon lui font un manteau jusqu'à la rive; et l'été, rien n'est comparable à ce développement rapide, à cette cascade de verdure riante et de verdure majestueuse. Par deux toiles de Raguenet, peintes dans la manière de Vandermeulen et placées l'une à la naissance de l'escalier de droite, l'autre au commencement de l'escalier de gauche, on peut comparer l'état du château actuel avec la physionomie du château aux siècles passés. Les changemens extérieurs sont peu notables. Sous le duc d'Antin et quelques-uns de ses successeurs, on ne voyait le château, du bas de la Seine, que par une seule et large coupure dans le parc, place couverte alors comme aujourd'hui par une belle pièce de gazon. M. Aguado a créé deux autres points de vue en étoile, en sacrifiant, avec un discernement exquis, quelques massifs d'arbres dont la perte se trouve richement compensée. Grace à cette disposition, le château s'aperçoit toujours à quelque endroit qu'on soit sur le fleuve; aucun angle ne le dérobe. La propriété y a sans doute gagné; je crois cependant que les voyageurs curieux, doucement portés par le bateau à vapeur de Paris à Montereau, ont encore gagné davantage à cette heureuse modification. C'est un quart-d'heure de plus donné à l'appétit de leur curiosité. Les autres changemens, et il en est un très grand nombre, portent sur des détails : détails infinis, coûteux à l'excès, mais perdus dans l'ensemble et ne figurant avec importance que sur les mémoires des architectes et des jardiniers. Ce sont des riens, permis seulement à un millionnaire.

Le château de Petit-Bourg emprunte une majesté très-grande de sa situation. Son piédestal fait sa royauté, car il est petit en réalité, excessivement petit. A le voir du plan abaissé de la Seine, à l'extrémité radieuse de sa pièce de gazon, à la crête du parc, il paraît aussi étendu que le château de Vaux. Vaux, cependant, l'enfermerait tout entier dans l'un de ses pavillons. Il en est de même du parc, riche d'une apparence trompeuse, tout en développement et en surface. C'est un décor comme le château. Nous n'en dirons pas autant de la superbe allée de marronniers qui s'étend de la route de Fontainebleau à la grille : elle est magnifique, royale. La préface écrase le livre.

Nous aurions désiré une teinte plus sérieuse, plus historique, à la façade du château; elle est trop jolie pour son âge. Le rose plaît aux yeux et à l'imagination; mais quand on a deux cents ans, le rose est du fard, et le vert de la coquetterie. Nous ne tairons pas que Petit-

Bourg offre quarante croisées vertes sur un badigeon rose. Pourquoi la figure d'un château, comme celle d'un écusson de famille, n'arriverait-elle pas avec intégrité jusqu'au dernier jour de sa durée?

Une belle cour pavée en petits cailloux sombres s'encadre devant le perron au bout de la longue allée de marronniers dont nous avons déjà parlé. Nous n'avons pas eu le loisir de constater le mérite des bustes en marbre placés de distance en distance sur le parapet de cette cour d'honneur. Le corridor qui prend d'ordinaire le nom de salle des gardes dans la distribution des châteaux, nous a paru sans valeur à Petit-Bourg. Il conduit à la salle à manger, dallée comme la précédente, en carreaux de marbre noir et blanc. C'est la plus belle pièce à notre avis; elle est carrée, spacieuse et d'une suffisante élévation. Nous insisterions patiemment et avec notre exactitude habituelle sur le luxe de ce salon, si les meubles, ainsi que dans beaucoup de demeures seigneuriales, se recommandaient au regard par des souvenirs historiques. Que n'y avons-nous trouvé un vieux fauteuil à bras de Mme de Montespan, ou une table de jeu usée par les coudes de son fils? Nous ne l'aurions pas passée sous silence. A force de précision dans le style, nous aurions peut-être classé ces deux objets dans la mémoire du lecteur. Doit-on, quand la description est privée de ces ressources, porter une attention équivalente sur des meubles modernes, pour riches qu'ils soient, et les élever, malgré la mobilité de mille déplacemens possibles, à la hauteur d'une mention particulière? Dans les jours d'instabilité où nous vivons, le magnifique maître du Petit-Bourg actuel transportera, si le caprice l'entraîne, ses goûts de châtelain dans le Berry ou ailleurs, et les précieux tableaux attachés aux murs de son château, seront remplacés sous un nouveau propriétaire par des fusils de chasse ou des instrumens de pêche, révolutions peu à craindre autrefois quand le seigneur et la seigneurie ne se séparaient jamais.

Toutefois, le rare mérite des tableaux qui sont à Petit-Bourg commande une indication à la plume du narrateur; des chefs-d'œuvre méritent une exception, n'en déplaise à ces temps-ci.

Une partie de la seigneurie d'Evry et Petit-Bourg appartenaient, au XVe siècle, à Pierre Longueil, conseiller au parlement de Paris. La terre de Grand-Bourg dépendait aussi de ses domaines. André Courtin, chanoine de Paris, devint ensuite acquéreur de la seigneurie entière, où il fit bâtir une belle maison de plaisance et, en outre, une chapelle dédiée à saint André, à condition que le chapelain tiendrait les écoles et serait à la nomination du seigneur. Après la mort

de l'abbé Courtin, l'archevêque de Paris devint propriétaire de Petit-Bourg qu'il échangea, le 29 août 1639, avec M. Galland, greffier du conseil, contre une maison située rue Bourg-l'Abbé, à Paris.

Quelle que soit la sécheresse de ces documens, d'ailleurs restreints par nous à leur plus simple utilité, il est impossible de les négliger, sous le prétexte qu'ils n'ont pas l'intérêt de la curiosité. Nous n'avons pas pris l'engagement de couronner de roses la chronologie, et, comme Benserade, de mettre l'histoire des châteaux de France en madrigaux.

Homme riche, homme de goût, M. Galland agrandit les jardins, les orna de statues; il ne cessa qu'à sa mort d'embellir la propriété qui passa alors (1646) à l'abbé de Saint-Benoît, Louis Barbier, plus connu sous le nom de l'abbé de la Rivière, et par son titre de favori du duc d'Orléans, frère de Louis XIII.

Cette généalogie des seigneurs de Petit-Bourg, faite aussi sommairement que possible, va nous conduire, d'un pas mieux assuré, à l'historique de chacun des divers possesseurs; elle nous permet même, une fois tracée, de reléguer dans le silence ceux d'entre eux dont la trop faible importance ne mérite aucune mention. L'histoire doit être polie quand il ne lui est pas permis d'être généreuse.

De l'abbé de la Rivière, mort évêque de Langres, Petit-Bourg passa, en 1695, à Athénaïs de Rochechouart, mariée au marquis de Montespan, plus tard maîtresse de Louis XIV.

Il nous est permis de suspendre ici l'indispensable énumération des possesseurs de Petit-Bourg, pour nous avancer sur le terrain, moins aride, des faits dont ce château évoque les souvenirs.

Sous Louis XIV, le château de Petit-Bourg appartenait au duc d'Antin, fils légitime de Mme de Montespan. C'était le joueur le plus acharné du royaume, à une époque cependant où le jeu avait ses héros et ses grands capitaines. Pour éteindre en lui cette dévorante passion, sa mère, tout entière alors aux regrets d'une conduite enregistrée par l'histoire, s'engagea à augmenter de douze mille livres les rentes annuelles dont il jouissait. La condition fut qu'il ne jouerait plus de sa vie. Comme pour mieux le retenir dans les liens de cet engagement, Mme de Montespan courut en faire la confidence au roi, qui parut fort étonné de l'intérêt qu'on lui supposait à ce que le duc d'Antin jouât ou ne jouât plus. D'ailleurs d'Antin joua toujours, il joua même davantage, ayant à sa disposition douze mille livres de plus.

Quand M. de Montespan, son père, fut mort, il eut le triste cou-

rage de demander au roi, l'amant public de sa mère, de le nommer duc d'Épernon. Ses frères adultérins, les fils de sa mère et de Louis XIV, l'appuyaient; mais Mme de Maintenon, infatigable ennemie des Montespan, fit prévaloir sa haine, et le duc d'Antin ne fut pas de cette fois encore nommé duc d'Épernon. En attendant ce beau titre, il continua à jouer tout l'argent que sa mère, en manière d'expiation, lui envoyait pour le détourner de sa ruineuse passion.

Mais, quelques années plus tard, devait finir comme avaient fini toutes les maîtresses de Louis XIV, dans les convulsions du mal et les plus affreux remords, la belle, l'ironique, la blanche, la spirituelle, la superbe Mme de Montespan; car Louis XIV, par une fatalité attachée à ses amours, a déshonoré, avili, tué toutes les femmes qui ont brillé dans son sérail, comme si après lui elles ne pouvaient plus entrer que dans un couvent ou dans un cercueil.

Quelle existence royale et morne que celle de Mme de Montespan! Comme elle prévoit cette passion dont elle est menacée et dont elle doit mourir! Elle se cache en vain dans les bras de son mari; elle baisse la tête, elle ferme les yeux, tout est inutile. Le roi l'a vue, le roi l'a trouvée belle; elle sera la maîtresse du roi, quoiqu'elle aime, quoiqu'elle vénère son mari. Elle dit à son mari de prendre garde, de veiller sur elle, de la défendre, d'aller l'enfouir au fond d'un château dans leurs terres de la Guyenne. Comme on demande pardon d'avoir commis une faute, elle demande avec supplications qu'on ne lui laisse pas commettre la grande faute d'être aimée du roi et peut-être de l'aimer. Il fallait être un mari bien froid, bien présomptueux ou bien aveuglé par l'amour pour ne pas céder à tant de prières sensées. M. de Montespan aimait beaucoup sa femme, et voilà pourquoi, étrange conséquence! il fut sourd à ses avertissemens si tendrement, si énergiquement donnés. Aussi la postérité, qui a eu des pitiés vengeresses pour des malheurs semblables, a laissé ce mari imbécile dans le néant, et le nom de Montespan ne réveille autre chose que le nom d'une courtisane intelligente et belle dont on ne connaît pas plus le mari que le coiffeur.

Enfin elle fut la maîtresse de Louis XIV et elle le fut assez longtemps pour s'en souvenir toujours et mourir, malgré ses pénitences, de la douleur de ne plus l'être. Sa royauté, il faut le dire, était encore plus enviable et plus extraordinaire que celle de Louis XIV, né roi parce que son père avait été roi, son grand-père roi. La royauté de Mme de Montespan lui venait de ses charmes, de ses yeux où se peignait tout l'esprit de ses pensées, de sa beauté enfin, distinguée,

choisie parmi les plus rares. Les questions de moralité écartées, rien n'est comparable à la destinée d'une maîtresse de Louis XIV, le plus galant des hommes quand il n'en était pas le plus indifférent, le plus égoïste. Tout cédait le pas à ses maîtresses. Avant ses fils, avant ses bâtards, avant lui-même, il mettait Mme de Montespan, comme il avait mis auparavant Mlle de La Vallière, comme il devait mettre plus tard Mme de Maintenon. Mme de Montespan assistait au conseil des ministres, suivait le roi à la chasse, ou plutôt était suivie du roi qui ne lui parlait jamais que chapeau bas à la portière, la glace à demi soulevée.

Un jour cependant il lui fallut quitter les Tuileries, Versailles, Marly, les brillans carrousels où elle était toujours remarquée; il fallut faire ses adieux à la grandeur et à la puissance sous toutes ses formes, éprouver tout ce qu'il y a d'affreux et d'amer dans le triomphe de ses ennemis, et tout ce qu'il y a d'amer et d'affreux dans l'indifférence de ses amis. Elle qui avait répandu tant d'étincelles ingénieuses sur le fond si sombre et si grave de la cour, elle qui avait prêté tant d'esprit à Louis XIV, elle qui était, après tout, la mère de quatre enfans dont il était le père, vit un jour entrer Bossuet, qui lui signifia l'intention du roi. L'intermédiaire était bien choisi. Celui qui faisait l'oraison funèbre de toutes les puissances mortes était de droit appelé à prononcer la déchéance de la maîtresse de Louis XIV, qui ne savait s'adresser qu'aux prêtres dans les occasions équivoques de sa vie. On ne sait pas au juste de quelle raison se servit M. de Meaux pour annoncer à madame de Montespan sa disgrace; mais elle demeura convaincue que le roi la quittait, non pas parce qu'elle était moins jolie et moins séduisante, mais parce que le roi avait été tout à coup saisi de la peur du diable, terreur dont il éprouvait des accès par intermittence. Redouter le diable au point de rompre avec une femme adorée, avec Mme de Montespan, pour se livrer immédiatement à une autre femme, à Mme de Maintenon, c'était peut-être avoir raison contre la première, au point de vue religieux; mais, dans tous les cas, c'était dire tacitement à la seconde qu'on se donnait à elle par respect pour le diable. Toutefois il faut admirer le diable, qui se sert de l'organe d'un confesseur pour engager un roi à se défaire d'une maîtresse et pour que ce roi se jette dans les bras d'une autre maîtresse moins belle et moins aimable. Les diables ne font pas les choses à demi.

Chassée de la cour, des carrosses du roi, de sa pensée et de son cœur, Mme de Montespan alla où allaient alors toutes les courtisanes

en disgrace, tous les favoris usés, toutes les maîtresses flétries, épées rouillées, fleurs de la veille ; elle se retira au couvent. Cette reine dépossédée avait prévu de si loin sa chute sans oser y croire, qu'elle avait fait bâtir de ses épargnes la communauté où elle se retira le voile au front, le dépit aux lèvres et une colère pleine d'espérance dans le cœur. Pendant de longues années elle invoque en vain dans ses courses inquiètes le baume de la religion. On n'oublie pas si vite qu'on a été la maîtresse d'un roi de France, surtout lorsqu'on est encore belle ! Quel amour console de cet amour perdu ? Des hauteurs de Petit-Bourg, à travers ces bois qu'elle parcourait sans cesse, elle cherchait Paris, la ville où elle avait régné. Ceux qui, par une douce soirée d'été, passent en chantant sur le bateau à vapeur aux flancs de cette admirable propriété, ne savent pas toutes les larmes qui ont été répandues dans cet espace par une femme, blessée du mépris d'un roi. On la voyait fuir comme une ombre désolée le soir derrière les arbres de son parc, ou descendre à pas rapides jusqu'aux bords de la Seine, dont les ondes chargées de ses regrets et de ses murmures devaient les porter jusqu'aux pieds du palais de son infidèle amant.

Bonne, même avant d'être malheureuse, elle chercha dans son exil à se distraire par des œuvres de bienfaisance. Son goût était de marier les jeunes gens qui l'approchaient ; elle dotait les jeunes filles, leur achetait le trousseau, promettait son appui aux nouveaux ménages. Mais elle disait toujours à la mariée, et bien bas, en présidant à ces unions : « Mon enfant, n'aimez jamais un roi. »

Fatiguée de ne rencontrer le repos nulle part, elle se renferma pour toujours à sa communauté de Saint-Joseph ; et le père de Latour, célèbre oratorien, devint son directeur de conscience. La piété lumineuse des prêtres de cet ordre est restée dans la mémoire de ceux qui savent le passé de nos mœurs. Quelle patience héroïque ! Quelle persuasion soutenue ! Quelle science universelle, éloquente et familière à la fois, quelle simplicité et quelle subtilité de pensées, ne leur fallait-il pas pour voir clair, pour marcher dans ces consciences qui venaient à eux, ou gonflées de venin, ou malades, ou découragées, exaltées ou détendues, demandant de la religion comme la soif demande de l'eau. Comment la leur présenter pour qu'ils ne la rejetassent pas ? Une lente et pieuse obsession obtint d'elle qu'elle ne penserait plus à retourner à la cour ni à se venger de ses ennemis. Une femme ne pas se venger d'une femme qui l'a fait descendre du premier trône du monde ! Elle promit, elle tint parole. Elle fit plus,

elle écrivit à son mari qu'elle irait vivre auprès de lui, s'il consentait à lui pardonner et à la recevoir. Son humiliation n'eut pas son prix. M. de Montespan continua à la mépriser, et il mourut avec son mépris pour elle. Elle remercia Dieu et travailla assiduement pour les pauvres à des ouvrages grossiers; elle cousait des chemises de forte toile, n'interrompant sa tâche que pour prier ou soutenir son corps par des mets d'une austère frugalité. Ses jarretières et sa ceinture étaient armées de pointes de fer qui la perçaient à chacun de ses mouvemens. Elle dompta même sa langue ou plutôt son esprit, ce dard superbe, flexible et vivant, avec lequel elle transperçait autrefois les réputations de la cour, et les blessait pour long-temps quand elle ne les tuait pas. La railleuse, la moqueuse impératrice se fit simple et indulgente femme comme si elle n'avait jamais eu ni esprit, ni malice; comme si elle n'avait jamais connu le monde, qui rend de tels sacrifices si onéreux et si méritoires. Et qu'on juge si ces abaissemens lui coûtèrent! Elle resta belle jusqu'à sa dernière heure, belle comme lorsqu'on la voyait du haut de son cheval de chasse, les bras nus, le cou mouillé par une écume de dentelles, les joues pourprées de jeunesse, appuyer, en souriant, l'épée du roi sur la tête effroyable et blessée du sanglier vaincu au milieu des chiens et des piqueurs.

Cependant un orgueil lui resta que son confesseur ne put terrasser ou qu'il ne voulut pas abattre, afin de mieux faire ressortir peut-être les autres triomphes obtenus. Malgré ses pointes de fer, ses chemises de toile jaune, son austérité et ses terreurs de la mort, Mme de Montespan ne renonça jamais aux lois du cérémonial en pratique à la cour. Il n'y avait qu'un fauteuil dans sa chambre; et il était pour elle, reçût-elle la visite des princes ses fils, ou celle de la duchesse d'Orléans. On s'asseyait sur des chaises. Jamais elle ne rendit aucune visite.

Sa maladie arriva comme un coup de foudre; elle en mourut à cause de l'extrême ignorance, il est à peine besoin de le dire, qu'on apporta à la soigner, si l'on peut appeler soin l'espèce de travail brutal qu'on exerça sur elle. On la gorgea d'émétique, remède très en vogue au XVIIe siècle, et dont personne ne revenait.

Son fils légitime vint, la regarda froidement, et il ordonna qu'elle fût embaumée. C'était un fils légitime. Tuée par les médecins, elle fut hachée par les embaumeurs. Son corps n'était plus rien quand il sortit de leurs mains pour être remis aux gens d'église, lesquels, sur une question de préséance, laissèrent la bière pendant plusieurs heures à la porte de l'église. Enfin, on n'inhuma pas le corps; ce ne

fut que long-temps après que la dignité publique le fit transporter à Poitiers et déposer dans le caveau de famille.

Et le roi, que dit-il? le roi ne dit rien.

Ainsi finit Mme de Montespan, maîtresse de Louis XIV, mère du duc d'Antin, le possesseur du château de Petit-Bourg.

Pétillant d'esprit, d'une figure remarquablement belle, homme de cour comme peu l'ont été, infatigable à tous les exercices comme à tous les jeux, il avança assez vite sur le chemin de la fortune, dès que sa mère eut cessé de vivre. Jusqu'à ce moment, il avait trouvé dans Mme de Maintenon un invincible obstacle aux projets de son ambition. Il mit adroitement à profit sa position qu'aucun interdit ne gênait plus. Le maréchal de Villeroy, chez lequel le roi avait l'habitude de s'arrêter, était sous le coup de la disgrace. Son château, un des beaux monumens de la splendeur seigneuriale, avait perdu la faveur des royales visites. Pourtant, Louis XIV, déjà très vieux, ne pouvait guère se rendre d'un trait à son palais de Fontainebleau; les carrosses, même ceux de la cour, n'avaient ni la souplesse ni la calme rapidité des voitures d'aujourd'hui; la route n'était pas celle qui s'étend maintenant, comme un seul pavé, des Tuileries à Orléans. Fontainebleau était aux déserts. D'Antin saisit le beau côté de l'empêchement. Son château de Petit-Bourg, placé entre Paris et Fontainebleau, offrait une étape naturelle à la course si longue et si difficile du roi. Avec beaucoup de modestie, avec peu d'espoir de voir accepter son offre téméraire, il lui fit proposer de vouloir bien s'arrêter à son château de Petit-Bourg, si, sur son passage, il n'en trouvait pas de plus dignes que le sien. Mme de Maintenon consultée, Louis XIV agréa la proposition du duc d'Antin, et il promit d'aller coucher au château de Petit-Bourg le 13 septembre. On était en 1707.

D'Antin perdit la tête quand il sut que le roi voulait bien descendre chez lui. Le roi et Mme de Maintenon! c'étaient deux rois à loger, à fêter pendant tout un jour et toute une nuit. Comment être neuf dans cette circonstance! Comment éclipser les Condé et les Villeroy, ces princes qui s'étaient montrés d'une si ingénieuse magnificence chaque fois que Louis XIV avait honoré leurs châteaux de sa présence. On avait tant tiré de feux d'artifice chez Fouquet! on avait tant usé et abusé des promenades sur l'eau à Chantilly! D'ailleurs à Petit-Bourg le terrain par sa pente ne permet pas d'offrir de belles et limpides eaux à la proue d'une escadre dorée. D'Antin se rongeait les ongles. Se confier à quelqu'un, c'était admettre quelqu'un à partager le bénéfice de l'invention. Enfin, la muse des courtisans le visita : il eut une idée; et le jour de la visite arriva,

« Le roi partit de Versailles le 12 septembre, à midi, pour aller à Petit-Bourg. Dans son carrosse étaient Mme la duchesse de Bourgogne, Mme la duchesse de Lude, dame d'honneur, et Mme la comtesse de Mailly, dame d'atour. Les gardes-du-corps, les gendarmes, les chevau-légers et les mousquetaires gris et noirs étaient disposés sur la route par escadrons.

« A Juvisy, le roi fit très obligeamment arrêter son carrosse pour recevoir des corbeilles de fruits qui lui furent présentées par M. le président Portail, qui a une maison en ce lieu-là. Sa majesté reçut ces fruits avec la bonté qui lui est naturelle, dit le *Mercure galant*, que nous citons, et elle les présenta elle-même à Mme la duchesse de Bourgogne et à Madame. Ces corbeilles étaient accompagnées d'autres rafraîchissemens dont sa majesté remercia M. Portail. Avant que d'arriver à Petit-Bourg, elle fut rencontrée par M. le marquis d'Antin, qui était venu pour la saluer sur la route, et qui reprit les devans pour la recevoir à Petit-Bourg. Sa majesté y arriva à quatre heures, et entra dans l'appartement que ce marquis lui avait fait préparer; elle le trouva fort beau. Au retour de la promenade, le roi travailla jusqu'à l'heure du souper qui fut servi par les officiers de sa majesté, qui s'y étaient rendus la veille. Toutes les tables tinrent comme à Versailles, et furent servies de même. Les gardes-du-corps ne manquèrent de rien, et les gardes françoises et les Suisses ne purent vider tous les tonneaux de vin qu'on leur distribua. »

Telle est la manière sèche et officielle dont le *Mercure galant* de septembre 1707, rend compte de la visite de Louis XIV au château de Petit-Bourg. Il est d'autres mémoires du temps, et ceux de Saint-Simon ne doivent pas être omis, qui parlent de l'honneur fait au duc d'Antin en termes plus étendus : nous n'avons pas manqué d'y puiser.

Quelques heures avant l'arrivée de Louis XIV au château de Petit-Bourg, le duc d'Antin fut frappé d'une pensée qu'il aurait pourtant dû avoir avant ce moment extrême. Le désespoir le saisit, sa raison s'égara, il sentit ses idées se brouiller dans sa tête, quand il n'avait peut-être jamais eu un besoin si grand de sang-froid, de contenance et de dignité. Il était un homme perdu, déshonoré, ridiculisé pour tout le reste de sa vie. Quelle était donc l'erreur où il était tombé? Quel oubli irréparable avait-il commis? Son oubli était, en effet, un crime pour un courtisan et un courtisan aussi délié que lui, sur le point de ressaisir la faveur du roi et celle de Mme de Maintenon. Lui qui avait donné à son château une forme si nouvelle afin d'être récompensé d'un sourire de Louis XIV, lui qui avait choisi grain à

grain le sable où la cour passerait, lui, homme d'esprit, n'avait pas remarqué jusqu'à ce moment fatal, que le chiffre du roi et de sa mère, Mme de Montespan, était gravé, incrusté, peint partout. Ces deux lettres, L M, arrêtaient le regard, à quelque endroit qu'il se portât. Comment les faire disparaître? Elles brillaient aux panneaux des portes, sur le marbre des cheminées, au dos des fauteuils. Et Mme de Maintenon allait voir ces terribles emblèmes, témoignages de la passion de Louis XIV pour une autre femme qu'elle! A ce spectacle si honteux pour elle, nul doute qu'elle remonterait en carrosse et partirait, furieuse, pour Fontainebleau. Quelle vengeance ne tirerait-elle pas d'un tel affront qu'elle supposerait avoir été long-temps calculé par le fils de Mme de Montespan? D'Antin se voyait à la Bastille ou au fond d'un cachot d'une prison d'état. Pourtant les heures s'écoulaient, déjà des mousquetaires caracolaient devant les grilles. D'Antin n'avait plus qu'à se noyer dans la Seine, tandis que le roi arrivait à Petit-Bourg par la route de Fontainebleau. Avant de se noyer, d'Antin voulut cependant tuer son intendant, en raison de ce principe qui veut qu'un intendant ait toujours moins d'esprit que son maître, quand il advient au maître d'en avoir, et qu'il soit plus sot que lui, lorsque le maître commet une sottise. Je le tuerai, criait-il en promenant ses mains irritées sur le chiffre entrelacé du roi et de sa mère : Je le tuerai! n'était-ce pas à lui à remarquer, à effacer, à pulvériser ces emblèmes qui seront ma ruine et ma mort? Décidément, je le tuerai.

L'intendant fut appelé.

— Monsieur, lui dit le duc d'Antin, vous êtes un misérable.

— Monseigneur....

— Vous êtes un insensé!

— Mais, monseigneur, en quoi?

— Vous méritez un châtiment.

— Que je sache du moins....

— Eh! quoi, vous avez laissé subsister ces chiffres, quand le roi doit se rendre ici?

— Je pensais, monseigneur....

— Vous pensiez! vous ne savez donc pas.... Faut-il que je vous apprenne que Mme de Montespan fut autrefois distinguée par le roi?

— Je ne l'ignorais pas, monseigneur.

— C'est donc pour me nuire, me perdre, m'assassiner, que vous n'avez pas détruit ces chiffres?

— Pourquoi les aurais-je détruits?

— Il faut donc que je descende encore à vous dire que le roi a remplacé dans ses affections, où nul n'a le droit de pénétrer, Mme de Montespan par Mme de Maintenon?

— Je savais aussi cela, monseigneur, et je regrette une confidence semblable, puisqu'elle paraît tant vous affliger.

— Mais expliquez-vous, monsieur! puisque vous n'ignoriez aucun de ces faits, pourquoi ne m'avez-vous pas épargné la ruine dont je suis menacé?

— Monseigneur, répondit l'intendant, si j'ai conservé partout où il a été placé le chiffre de Mme de Montespan et du roi, c'est que le nom de Mme de Maintenon comme celui de Mme de Montespan commence par un M. Le roi croira que c'est une des mille surprises que vous lui avez préparées. Il verra dans ce chiffre la première lettre de son nom et la première lettre du nom de Mme de Maintenon, qui ne sera pas moins flattée de votre ingénieuse courtoisie. Voilà pourquoi je n'ai pas anéanti ces deux lettres qui vous ont tant causé de peine, monseigneur.

— Dès ce moment vos gages sont triplés, dit le duc d'Antin à son intendant. N'oubliez qu'une chose, c'est que je me suis mis en colère devant vous. Vous pouvez vous retirer, monsieur.

Ainsi que l'intendant l'avait prévu et si adroitement dit pour sa défense, le roi et Mme de Maintenon prirent pour une délicieuse galanterie du duc d'Antin la répétition de leur chiffre semé avec tant de prodigalité autour d'eux.

Le roi et Mme de Maintenon, au jour et à l'heure indiqués, vinrent donc à Petit-Bourg, avec toute leur suite, leurs officiers, leurs gens et leurs carrosses.

La propriété était naturellement assez belle pour que le duc d'Antin n'eût pas eu, comme cela était à craindre, la triste fantaisie de faire planter des rosiers à la place de ses beaux chênes, et de dévaster ses parterres pour les remplir d'eau et de petits poissons. Le roi admira ce qui sera éternellement beau à Petit-Bourg (à moins que les chemins de fer ne veuillent le contraire), un parc superbement planté sur la crête d'un riche point de vue, et descendant, comme une décoration mouvante, jusqu'à la Seine, miroir de tant de beautés; un parc qui semble fait pour amuser le soleil, tant on lui a pratiqué de rues, de places, de portiques où courir, s'étendre et darder. En automne, il a des déclins inimaginables; il a des épanouissemens féeriques; il se fait à lui-même des illuminations sur son passage; tantôt il se montre rouge et découpé au ciseau au fond d'une lunette de

verdure; tantôt il s'ouvre et s'élargit en teinte dorée derrière des branches qui flambent de clarté, comme des sarmens au feu, et les terrasses, toutes peuplées de blanches statues, et la Seine, la rivière royale, se colorent de la mélancolique garance de cette aurore boréale dont les oiseaux seuls, les moutons penchés sur les coteaux et les pâtres indifférens, ont le spectacle solitaire jusqu'à la première étoile.

Mais si le duc d'Antin eut le bon sens de ne vouloir inventer aucune rivière imprévue, aucun nouveau soleil, pas la moindre nature pour faire sa cour au roi, il jeta Mme de Maintenon dans une vive surprise en l'introduisant dans l'aile du château qui lui était réservée.

A peine Mme de Maintenon a-t-elle posé le pied sur la première marche, qu'elle croit saisir une ressemblance. Cet escalier est exactement le même que celui de Saint-Cyr, sa fondation orgueilleuse et chérie. C'est bien la même rampe en fer doré. Elle monte, redoublement de surprise : les portes d'appartemens sont, comme à Saint-Cyr, toutes guillochées de dorures délicates, s'enlaçant en ceps de vignes sur un fond blanc et mat. Elle entre, mêmes cheminées en marbre pâle, mêmes flambeaux à branches élancées et courbées en rameaux. Cette première pièce ne diffère en rien de celle de sa maison religieuse. Nombre égal de petites et de grandes glaces; exacte tapisserie d'Aubusson, représentant, ainsi qu'à Saint-Cyr, l'histoire d'Esther et d'Assuérus. Mme de Maintenon, émerveillée, passe dans la pièce destinée à être sa chambre pour une seule nuit. L'enchantement continue. C'était à croire qu'une fée avait transporté de Saint-Cyr à Petit-Bourg, les siéges, les tapis, les pendules, les tableaux, les livres; les livres même dont Mme de Maintenon faisait sa lecture habituelle sont là; et rien qui trouble cette ressemblance magique : les livres ont le caractère extérieur, la forme distincte, la physionomie fatiguée, les plis, les taches des livres de Saint-Cyr. Elle les retrouve dans la position où elle les a laissés sur sa table de méditation. Elle s'assied, c'est son fauteuil; elle prolonge son regard, ce sont ses rideaux; elle l'élève, c'est le Christ d'ivoire au pied duquel elle prie. Pas une couleur, pas une nuance, pas un trait, qui soit une dissemblance. Elle sourit, et remercie le duc d'Antin qui a pleinement réussi dans son miracle de courtisan.

Comme elle était arrivée de bonne heure au château de Petit-Bourg, elle put encore entendre la messe dans une galerie pratiquée près de sa chambre. Autre prévoyance pieuse du duc d'Antin. A Saint-Cyr, Mme de Maintenon assistait à la messe dans une pareille galerie.

L'attention la flatta extrêmement; et comme tout ce qui semblait lui plaire était du goût du roi, il n'y a pas de termes assez justes pour peindre le bonheur de leur hôte. Il n'est sortes d'amusemens qu'il ne leur procura; et les amuser était très difficile alors. Le roi et Mme de Maintenon étaient déjà bien vieux. Cependant la musique, les promenades, les scènes de divertissement arrangées sur le passage de la cour, le plaisir des personnes de la suite, l'ordre qui accompagnait ces coups de théâtre calculés avec beaucoup d'art, parvinrent à distraire les royaux visiteurs, malgré leur âge, leur infirmité, leur profond ennui.

Lorsque le roi se fut retiré un instant dans l'appartement de Mme de Maintenon, il fit appeler d'Antin, qui commençait à recevoir par la faveur de cette audience le prix de son zèle. Le duc profita de cette entrevue pour soumettre au roi le plan du château de Petit-Bourg. Tout fut approuvé par le roi dont le goût était très sûr et très distingué en matière de jardins. Cependant il fit remarquer au courtisan respectueux qu'une longue allée de marronniers masquait la perspective précisément en face de la chambre qu'il occupait, lui, le roi, d'ailleurs ravi de tout le reste. L'observation fut accueillie par le duc d'Antin avec reconnaissance. Il convint que cette allée de marronniers n'avait pas été heureusement plantée.

Le lendemain matin, quand le roi s'approcha de la croisée, quel ne fut pas son étonnement (1)! l'allée de marronniers avait disparu.

Le roi se montra fort touché des efforts que le duc avait faits pour lui rendre agréable son séjour au château; mais toujours moqueuse, malgré ses grands dehors de piété, Mme de Maintenon dit à d'Antin, en présence des courtisans, au moment de quitter le château : « Il est heureux, monsieur le duc, que je n'aie pas déplu au roi; vous m'eussiez envoyée coucher sur le pavé du grand chemin. »

Ceci était peut-être de la jalousie : le duc d'Antin eut le tort de n'avoir pas deux allées de marronniers à abattre, une en l'honneur du roi, l'autre en l'honneur de Mme de Maintenon.

Le célèbre jardinier Le Nôtre avait dessiné une grande partie des jardins de Petit-Bourg, à l'époque de l'élévation de Mme de Montespan. Quel nom que celui de Le Nôtre! C'est le Louis XIV des jardins.

(1) On a vu que cette tradition d'allée de marronniers coupés en une nuit se retrouve à peu près dans tous les châteaux honorés d'une visite royale. C'est au lecteur à raisonner son opinion, et à décider si le fait est plus acceptable cette fois que les autres.

Il n'est pas un château dont les échos ne répètent son nom; il mériterait une histoire.

La vie de Le Nôtre fut une des plus occupées, comme elle fut une des plus heureuses. Une fois couvert de la protection du roi, on se le disputa à la cour ainsi qu'à la ville pour avoir un parc dessiné par lui. Le frère du roi, le duc d'Orléans, l'employa dans ses jardins de Saint-Cloud, le prince de Condé lui commanda le tracé de ses parterres, les plus délicieux du monde, et la division de la forêt de Chantilly, le boudoir des forêts; il laissa aussi tomber sa règle et son compas sur les parcs de Villers-Cotterets, de Meudon, de Chaillot, de Livry et de Sceaux.

Voilà l'artiste; voici l'homme. Voulant connaître l'Italie, préjugé éternel de ceux qui vont chercher au loin des images et des pensées qu'ils ont chez eux et en eux, Le Nôtre alla à Rome pour y visiter les jardins dont on lui opposait la riche ordonnance. Son goût n'y puisa pas beaucoup; ses idées s'y agrandirent. Son voyage eût peu mérité d'occuper l'attention de ses biographes, sans la connaissance qu'il fit à Rome du chevalier Bernin, et sans sa présentation au pape Innocent XI, évènement où la familiarité de son caractère se mit si singulièrement à nu, que cette présentation devint depuis un épisode de sa vie à raconter.

Au lieu de s'humilier avec une ferveur religieuse devant le chef de la chrétienté, Le Nôtre s'écria en sa présence : « Non, je n'ai plus rien à désirer, j'ai vu les deux plus grands hommes du monde, votre sainteté et le roi, mon maître. — Il y a une grande différence, reprit le pape; le roi est un grand prince victorieux, et moi, je suis un pauvre prêtre serviteur des serviteurs de Dieu; il est si jeune et je suis si vieux. » Encouragé à laisser parler son cœur, Le Nôtre frappa sur l'épaule d'Innocent XI, en lui disant : « Mon révérend père, vous vieux! Vous vous portez bien, et vous enterrerez tout le sacré collége. » Le mot fit rire le pape, au cou duquel Le Nôtre finit par sauter, tant était vive sa joie de pouvoir parler au pape comme il parlait à Louis XIV. Aussi libre au Louvre qu'au Vatican, Le Nôtre embrassait Louis XIV toutes les fois qu'il revoyait ce prince après quelque absence.

Le roi était du reste habitué depuis long-temps à cette familiarité de Le Nôtre. Lorsqu'il alla, pour la première fois, à Versailles, examiner les progrès des travaux, il s'arrêta devant les deux pièces d'eau qui sont sur la terrasse. Le Nôtre fut complimenté. L'éloge enhardissant celui-ci, il confia au roi son projet de construire la double rampe,

différens bosquets et une foule d'autres parties exécutées plus tard. Émerveillé des vues de Le Nôtre, le roi lui coupait à chaque instant la parole pour lui dire : « Le Nôtre, je vous donne vingt mille livres. » A la quatrième interruption, Le Nôtre se tourna brusquement et dit au roi : « Sire, votre majesté n'en saura pas davantage, je la ruinerais. »

A quatre-vingt-cinq ans, sentant ses facultés s'affaiblir, et voulant, comme cela se disait alors, s'occuper de son salut, il demanda sa retraite, que Louis XIV ne consentit à lui accorder qu'à la condition qu'il se présenterait de temps en temps à la cour.

Un peu avant sa mort, étant allé à Marly pour se promener sous les allées qu'il avait plantées dans sa jeunesse, il y rencontra le roi monté dans sa chaise couverte traînée par des Suisses. Louis XIV exigea que Le Nôtre montât à côté de lui dans une chaise à peu près semblable. L'émotion étouffait le vieux jardinier; ayant aperçu Mansart, le surintendant des bâtimens, qui marchait à pied à quelque distance, il s'écria, les yeux pleins de larmes : « Sire, en vérité, mon bonhomme de père ouvrirait de grands yeux, s'il me voyait dans un char auprès du plus grand roi de la terre. Il faut avouer que votre majesté traite bien son maçon et son jardinier. »

Sorti de la classe la plus obscure, il s'éleva par son génie, sa belle conduite et la pureté de ses mœurs, au grade de chevalier de l'ordre du roi, de contrôleur des bâtimens de sa majesté et dessinateur de tous ses jardins.

Les honneurs n'altérèrent jamais la naïveté de sa bonne nature. Louis XIV lui ayant accordé, en 1675, des lettres de noblesse et la croix de Saint-Michel, il voulut aussi lui donner des armes : « Sire, dit-il, j'en ai déjà : trois limaçons couronnés d'une pomme de choux. » Ajoutant : « Pourrais-je oublier ma bêche? Combien doit-elle m'être chère! N'est-ce pas à elle que je dois les bontés dont votre majesté m'honore? »

Il mourut à quatre-vingt-huit ans.

Quoique Louis XIV aimât passionnément l'étiquette, il était heureux dans beaucoup d'occasions de ne revêtir que le simple costume de marquis de cour et de se promener sans le cortége solennel des gentilshommes de sa maison. A la campagne surtout, il tenait à jouir de cette liberté si précieuse. Dès qu'on devinait son désir d'être seul, on restait peu à peu en arrière, on s'arrêtait par petits groupes; enfin, on le laissait isolé sur le chemin de sa promenade. Le jour de sa visite à Petit-Bourg, il sembla manifester l'intention de parcourir

sans le fastueux embarras de sa suite les diverses parties de la propriété du duc d'Antin. Aussitôt ses officiers se retirèrent, se repliant vers le château, où parmi les divertissemens infinis préparés pour eux par le duc, les tables de jeu, on le suppose, n'avaient pas été oubliées.

Grand amateur de jardins, Louis XIV s'arrêta au milieu des potagers de Petit-Bourg, qui devaient leur célébrité aux soins d'un horticulteur de génie, d'un homme dont le nom est resté comme celui des peintres et des sculpteurs illustres du même temps. Ce jardinier, fécondé par un regard de Louis XIV, était La Quintinie qui devait le premier perfectionner en France la culture des fruits et des légumes et asseoir son illustration à côté de celle de Le Nôtre.

Jean de La Quintinie débuta par être avocat à Paris, où il était venu de Poitiers, son berceau natal. Il obtint même de grands succès au barreau avant que des rapports de profession ne le fissent connaître de M. de Tambouneau, président en la chambre des comptes, au fils duquel il fut attaché en qualité de précepteur. Dans Virgile, qu'il expliquait à son élève, il admirait moins une poésie tendre et délicate, qu'il ne tenait compte des préceptes de jardinage dont il abonde. La description de la tempête dans l'*Énéide* le laissait froid, tandis qu'il suivait avec passion la manière d'élever les abeilles dans les *Géorgiques*. Grace aux vastes propriétés de son protecteur, M. de Tambouneau, il eut la facilité de résoudre par la pratique ses théories horticulturales. Il planta, sema, greffa avec une liberté si illimitée et si heureuse qu'il en oublia le barreau pour écrire un livre où puiseront éternellement les faiseurs de traités du jardinage et de manuels de l'agriculteur. Ce livre fut intitulé : *Les Instructions pour les jardins fruitiers et potagers*. Il lui attira d'unanimes éloges, et lui valut la gloire d'avoir pour élève en jardinage le grand Condé, nom illustre, toujours resplendissant à côté de celui de Louis XIV toutes les fois que la postérité reconnaissante se souvient d'un encouragement accordé aux artistes du XVIIe siècle. De La Quintinie donna aussi à Londres des leçons de son art au roi d'Angleterre ; à son retour en France, il entretint avec des seigneurs anglais une correspondance rendue publique après sa mort.

Quand la réputation de La Quintinie fut consacrée par de beaux travaux, Louis XIV, qui avait l'instinct de ne jamais laisser s'égarer une supériorité à l'étranger, alla chercher cet homme dont tout le mérite était de donner une saveur plus douce à une pomme ou à une cerise,

un éclat plus vif à une rose et quelques feuilles de plus à un œillet, seules fleurs, pour le dire en passant, que la botanique du temps daignât remarquer, et il créa en sa faveur une charge de directeur-général de tous les jardins fruitiers et potagers de toutes les maisons royales. La Quintinie fit produire à Versailles des fruits et des légumes dont l'excellence ne fut pas seulement appréciée de Louis XIV ; après avoir orné la table de tous les successeurs du grand roi, ils sont encore de nos jours en haute estime à la cour du roi régnant.

Au retour de son excursion dans le verger, le roi ne manqua pas de remercier le duc d'Antin d'avoir fait contribuer aux travaux d'utilité et d'embellissement de Petit-Bourg ceux dont il avait le premier découvert et honoré le mérite. Autant Louis XIV était jaloux de la gloire téméraire des courtisans qui, avant lui, mettaient en lumière le talent d'un homme supérieur, autant il aimait qu'on ratifiât les arrêts de son goût en employant les artistes de sa prédilection particulière. Ainsi on s'explique pourquoi on rencontre dans tous les châteaux de quelque valeur les ouvrages des sculpteurs et des peintres qui ont orné Versailles, Marly, Fontainebleau et les autres demeures royales. Il est inutile de faire remarquer que ces artistes célèbres multipliaient leurs tableaux et leurs statues autant dans le but de doubler les échos de leur renommée que pour élever les avantages acquis à leur position.

Le roi éprouva une nouvelle satisfaction en voyant les statues placées sur son passage. C'était encore un hommage rendu à son discernement. Les frères Keller les avaient signées, et l'on sait que la part prise par les frères Keller aux ornemens de Versailles est immense. Il est peu de bassins pour lesquels ils n'aient fondu quelque divinité accroupie, versant des nappes d'eau de son urne inclinée. Quoiqu'ils eussent à maîtriser des matières aussi rebelles que le bronze et le fer, ils parvinrent à des résultats incroyables de perfection et avec des procédés bien moins sûrs que ceux d'aujourd'hui. Il est douteux que les sculpteurs qui leur confiaient leurs modèles eussent poussé aussi loin qu'eux la correction unie à la vérité des mouvemens, et la science des muscles sans tomber dans la sécheresse de la dissection. Ils jouèrent avec le feu et le cuivre liquide comme les figurations pétries avec ce bronze figé jouent avec l'eau. Toutes ces allégories humides, qui représentent les principaux fleuves du royaume, la Garonne, la Dordogne, la Seine, la Marne, se fondent avec une harmonie grave dans le plan sévère du parc ; elles y sont mieux à leur

place, si on ose le dire, que de frileuses statues si malades d'être nues. Le bronze est d'une nudité moins absolue que le marbre, et il va bien à notre ciel sans soleil et sans lune : ciel aveugle.

Nés à Lyon l'un et l'autre, les frères Keller moururent tous les deux à Paris.

On a d'eux à Versailles :

Dans le parterre d'eau, Bacchus, Apollon, Antinoüs, Silène; ensuite, et placés au bassin, à droite dans le parterre d'eau, la Garonne, la Dordogne, la Seine, la Marne et quatre nymphes; placés dans le bassin à gauche, toujours dans le parterre d'eau : le Rhône, la Saône, la Loire et cinq nymphes. Ils fondirent encore, sur la composition de Vanclère, un lion sur un lion; et, d'après de Raon, un lion sur un sanglier. Ces deux groupes sont aussi dans un des bassins du parterre d'eau.

Les frères Keller reproduisirent, dans les châteaux des riches favoris de Louis XIV, leurs principaux ouvrages, mais sur une échelle moins royale et moins coûteuse.

Louis XIV poursuivait ainsi sa promenade au milieu des travaux pleins de goût semés avec intelligence sur la riche surface du château de Petit-Bourg, s'admirant dans les efforts de ses favoris qui le prenaient en tout pour exemple et pour guide, s'applaudissant de reconnaître, quelque endroit où il allât, la superbe influence de Versailles et de Fontainebleau. Mais tout à coup son orgueilleuse préoccupation est absorbée; il s'arrête en face d'une statue qui se dresse au point final d'une allée du parc. Ses sourcils se froncent, il penche la tête tantôt à droite et tantôt à gauche, il s'avance, il recule, il avance encore; sa canne à pomme d'or est posée perpendiculairement près de son œil droit, tandis que sa main gauche parée de dentelles ne cesse de s'agiter en manière d'étonnement. Cette scène muette se prolonge jusqu'au moment où le roi, ayant acquis la certitude qu'il a raison, se prend à dire à haute voix : Cette statue est fort belle; c'est un Girardon admirable; mais elle n'est pas d'aplomb! non, elle n'est pas d'aplomb! elle penche vers la droite. Comment le duc d'Antin ne s'en est-il pas aperçu? Allons lui en faire la remarque. Allons!

D'aussi loin que Louis XIV, fier de sa découverte, reconnut le duc d'Antin qui se promenait au haut de la terrasse et causait avec des seigneurs de la cour, il lui fit signe de venir au plus vite. Les groupes de seigneurs et d'Antin se hâtèrent d'accourir vers le roi dont ils auraient voulu deviner la pensée; en un instant, ils l'entourèrent.

—Messieurs, leur dit le roi, en se dirigeant du côté de la statue

de Girardon, vous allez me dire votre opinion avec franchise, comme vous la dites toujours. Nous avons une observation critique à adresser indirectement à M. le duc d'Antin, parmi les grands éloges dus à l'excellente ordonnance de sa propriété.

— Sire, je me condamne d'avance, répondit le duc.

— C'est ce que je ne vous demande pas, monsieur le duc. Je vous récuse, s'il vous plaît.

— Sire, je me tairai.

On était arrivé devant la statue de Girardon.

Le roi fit quelques pas et se tournant ensuite vers les courtisans respectueusement attentifs : Messieurs, le socle de cette statue vous semble-t-il en parfait équilibre?

Les personnes consultées par le roi, après avoir regardé long-temps et minutieusement la statue, ne rompaient pas le silence.

— Vous ne répondez pas, messieurs! me serais-je trompé? cependant mon coup d'œil a été sûr plus d'une fois. Regardez mieux, je vous prie, votre complaisance m'obligera.

Obéissant au désir du roi, les courtisans recommencèrent, à de nouveaux points de vue, à des distances diverses, leur premier examen, trouvé insuffisant.

— Eh bien! messieurs! toujours le même silence. Je suis donc condamné? Je vous rends votre liberté d'opinion, monsieur le duc. Vous-même, dites-nous ce que vous pensez de la position de cette statue qui nous avait paru pencher vers la droite.

— Sire, puisque vous me permettez de parler, j'oserai dire que j'ai le tort de ne pas voir comme votre majesté en ce moment. Le faune de Girardon me semble, sauf le respect que je professe, sire, pour votre avis, être perpendiculaire à la ligne horizontale du terrain. Me sera-t-il permis à cette occasion de faire remarquer à votre majesté que la courbure du sol au sommet de cette allée du parc peut causer l'erreur? le socle est posé sur une surface courbe.

— J'admets, monsieur le duc, votre objection; mais je persiste dans mon sentiment malgré le côté sensé d'une remarque que j'avais déjà faite. Pour terminer le différend, voulez-vous, messieurs, que l'architecte de M. le duc d'Antin soit juge entre nous? L'acceptez-vous pour arbitre?

— Votre majesté s'est déjà montrée vraiment trop généreuse en daignant mettre en balance son opinion et la nôtre.

— Monsieur le duc, il nous serait agréable que vous fissiez appeler céans votre architecte, s'il est ici. Nous attendrons.

Après s'être incliné, le duc d'Antin remonta avec empressement l'allée qui conduit au château.

Pendant sa courte absence, le roi oubliant la discussion indiqua du bout de sa canne aux courtisans les nombreuses beautés de l'ouvrage de Girardon, son statuaire de prédilection; il tenait son chapeau à plumes dans la main gauche afin de se garantir des rayons du soleil. On l'écoutait avec une espèce d'adoration lorsqu'il parlait des grands artistes dont il avait doté la France et son règne. Alors ses chagrins de plomb semblaient ne plus peser autant sur sa profonde décrépitude; il relevait peu à peu le front, il était vénérable, lamentable et beau; que lui restait-il de ses guerres? l'humiliation; de ses maîtresses? Mme de Maintenon; de ses fils? des souvenirs de poison. Mais de Girardon, de Puget, de Lebrun, de Racine, de Corneille, il lui restait d'impérissables statues, des livres, des tableaux qui devaient illuminer la longue route de son siècle.

Louis XIV se plut à parler avec onction de quelques uns de ces artistes, revenant toujours sur le mérite particulier de Girardon.

Troyes en Champagne fut la patrie de François Girardon, un des artistes dont la vie accompagna pas à pas le règne de Louis XIV, et fut la plus dévouée aux volontés de ce monarque. Né en 1627, il ne mourut qu'en 1715; soixante années de cette glorieuse vie furent employées à tailler des statues, des fontaines, des vases et des bas-reliefs pour les jardins royaux et notamment pour Versailles qu'il vit commencer et finir, embrassant dans sa longévité patriarcale la période des nombreux sculpteurs du XVIIe siècle, presque tous nés après lui et morts avant lui. Cette ample existence, jointe à l'influence qu'il acquit par sa renommée et la charge d'inspecteur-général de tous les ouvrages de sculpture dont il fut revêtu à la mort de Lebrun, rendent raison de la prépondérance de son goût sur les artistes de son temps. A l'exception de Puget, trop rustique, trop d'un seul bloc pour obéir à d'autres ordres que ceux de son inspiration, tous les sculpteurs du XVIIe siècle inclinèrent le ciseau devant lui et passèrent sous son équerre. Auguier, Coysevox, Renaudin, Coustou, furent ses élèves ou ses courtisans; et par déférence ou par conviction, malgré les dissemblances de leur génie, ils adoptèrent sa manière sans se permettre d'autre mérite, avec la faculté incontestable d'en avoir à ajouter à celui de leur maître, que de multiplier ses formes uniquement gracieuses; Versailles fut un monastère qui eut sa règle invariable et son abbé inflexible dans Girardon. Ses statues et celles de ses disciples sont de la même famille. Au lieu du nez droit des Grecs,

signe accepté de plusieurs générations de sculpteurs, ce furent les chutes des reins ondulées, les petites épaules, et les chairs chiffonnées qui caractérisèrent l'école de Girardon. Elle ne vaut pas celle de Jean Goujon qui s'ensabla sous le règne de Louis XIII, sans qu'on en puisse dire au juste la raison, mais à coup sûr, elle vaut infiniment mieux que celle dont le chevalier Bernin, géant de plâtre, était alors le représentant en Italie, et mieux encore que toutes celles qui lui ont succédé au XVIIIe siècle et au XIXe siècle, jusqu'à nous. Quand on n'atteint pas à l'énergie du geste comme Puget, on n'a rien de mieux à faire que de s'arrêter à l'amabilité des formes de Girardon. S'il n'eut pas toutes les qualités dévolues à la statuaire antique, la réflexion serrée, la grace dans l'exactitude, la vie idéale à la surface de la vie réelle, il eut à un très haut degré l'instinct de toutes les sensibilités de la chair, qualités dont il eut les défauts, en poussant la vérité jusqu'à la trivialité du moment, c'est-à-dire jusqu'à voir le plus gracieux modèle d'une nature de choix dans l'épiderme soyeux d'une duchesse.

Enfin, d'Antin revint accompagné de son architecte, de celui dont le roi attendait la sentence sans appel.

— Décidez entre nous, monsieur, lui dit le roi d'un ton de bonté encourageante. Cette statue est-elle ou n'est-elle pas en équilibre?

Avant de répondre, l'architecte posa son équerre au milieu de la statue et laissa pendre le fil à plomb jusqu'au bas du socle.

— Sire, dit l'architecte en montrant la direction du cordon aux courtisans, la statue penche d'un pouce au moins vers la droite.

— J'avais donc raison, messieurs, dit le roi en désignant le duc d'Antin qui paraissait moins confus de sa propre défaite que satisfait de la victoire de Louis XIV.

— Sire, répondit-il, vous nous pardonnerez de n'avoir pas la rectitude de votre regard; sinon ce serait nous punir de ne pas vous égaler.

Les autres courtisans varièrent ce thème élogieux sur toutes les notes, quoiqu'au fond eux et le duc d'Antin, le premier, sussent parfaitement que le faune de Girardon tombait sur le côté d'une manière sensible. La comédie avait parfaitement réussi.

Cette supériorité de lumières plaisait au roi, qui prenait pour des avantages réels sur l'intelligence des autres ces concessions complaisantes, renouvelées sous mille formes autour de lui.

Le duc d'Antin, devenu, par cette première flatterie, surintendant des bâtimens, la reprit souvent avec succès. Dans les *pièces relatives*

au siècle de Louis XIV (1), de Voltaire, on lit (page 390-391) : « Les chefs-d'œuvre de sculpture furent prodigués dans ses jardins. Il en jouissait et les allait voir souvent. J'ai ouï dire à feu M. le duc d'Antin que, lorsqu'il fut surintendant des bâtimens, il faisait quelquefois mettre ce qu'on appelle des cales entre les statues et les socles, afin que, quand le roi viendrait se promener, il s'aperçût que les statues n'étaient pas droites, et qu'il eût le mérite du coup d'œil. En effet, le roi ne manquait pas de trouver le défaut. M. d'Antin contestait un peu, et ensuite se rendait et faisait redresser la statue, en avouant avec une surprise affectée combien le roi se connaissait à tout. Qu'on juge par cela seul combien un roi doit aisément s'en faire accroire.

« On sait le trait de courtisan que fit ce même duc d'Antin, lorsque le roi vint coucher à Petit-Bourg, et qu'ayant trouvé qu'une grande allée de vieux arbres faisait un mauvais effet, M. d'Antin la fit abattre et enlever la même nuit; et le roi, à son réveil, n'ayant plus trouvé son allée, il lui dit : « Sire, comment vouliez-vous qu'elle osât paraître « devant vous? elle vous avait déplu. »

« Ce fut le même duc d'Antin qui, à Fontainebleau, donna au roi et à Mme la duchesse de Bourgogne un spectacle plus singulier, et un exemple plus frappant du raffinement de la flatterie la plus délicate. Louis XIV avait témoigné qu'il souhaiterait qu'on abattît quelque jour un bois entier qui lui ôtait un peu de vue; M. d'Antin fit scier tous les arbres du bois près de la racine, de façon qu'ils ne tenaient presque plus; des cordes étaient attachées à chaque corps d'arbre, et plus de douze cents hommes étaient dans ce bois prêts au moindre signal. M. d'Antin savait le jour que le roi devait se promener de ce côté avec toute sa cour; sa majesté ne manqua pas de dire combien ce morceau de forêt lui déplaisait. « Sire, lui répondit-il, ce bois sera « abattu dès que votre majesté l'aura ordonné. — Vraiment, dit le « roi, s'il ne tient qu'à cela, je l'ordonne, et je voudrais déjà en être « défait. — Hé bien, sire, vous allez l'être. » Il donna un coup de sifflet et l'on vit tomber la forêt. « Ah! mesdames, s'écria la duchesse « de Bourgogne, si le roi avait demandé nos têtes, M. d'Antin les « ferait tomber de même. »

La plaisanterie de la duchesse de Bourgogne sur les formes expéditives du duc d'Antin, rappelle singulièrement le bon mot de Mme de Maintenon, le jour où l'allée fut aussi coupée au pied au château de

(1) Edition Delangle.

Petit-Bourg; conformité qui autorise à douter de l'une ou de l'autre anecdote si elle n'invite pas à les rejeter toutes deux, malgré le témoignage de Voltaire.

L'art de courtisan, dont on s'est moqué avec plus de haine que de raison, n'était pas, comme on a le tort habituel de le croire, une infirmité dégradante, un abaissement de l'ame. Sans doute Dangeau était parfois ridicule par l'excès de son adoration pour Louis XIV, quoique Dangeau, et son journal même le prouve, fût un écrivain tout aussi agréable pour son temps qu'il est utile à consulter dans le nôtre; sans doute, le duc d'Antin et le duc de la Feuillade, l'un en sciant au pied un rideau d'arbres, l'autre en érigeant au roi au milieu de la place des Victoires une colossale statue équestre autour de laquelle des flambeaux brûlaient toute la nuit, poussèrent trop loin le dévouement domestique et l'affection privée, mais le sentiment qu'ils gâtaient par l'exagération, mérite une étude et non du mépris. Cette étiquette dont ils se montraient si jaloux et si heureux, n'était pas chose vaine alors; comment se classaient les hommes? est-ce par l'intelligence ou par le rang? Puisque c'est par le rang, rien ne pouvait être inviolable comme le rang; et l'on ne voit pas pourquoi on n'aurait pas dû avoir autant de juste vanité à offrir à Marly le bougeoir à Louis XIV, qu'on en a eu plus tard à réclamer dans un plat d'argent les cheveux de Napoléon quand il se les faisait couper. Or, le rang représentait plus de la moitié du courtisan; le respect et l'affection personnelle si nécessaire sous une monarchie absolue, faisaient le reste. Cette affection valait à la couronne des officiers dévoués au moment de la guerre, et des amis dans le malheur. Le courtisan Turenne se faisait emporter par un boulet, le courtisan d'Antin envoyait toute son argenterie à la fonte pour que les soldats de Louis XIV ne mourussent pas de faim pendant les si désastreuses campagnes de la fin de son règne. N'altérons pas les idées en déshonorant les noms; ne pas aimer la monarchie absolue n'oblige pas à méconnaître le fond de son institution, le caractère de sa langue, la sincérité de son culte. Qu'eût été Louis XIV sans courtisans? Se le figure-t-on au milieu des sujets d'un Stathouder? A cet esprit de cour, à ce fanatisme pour la monarchie personnifiée, à cette tendresse qui ne rougissait pas de baisser la tête devant le roi à la condition de la laisser tomber pour lui dans l'occasion, la France doit une flexibilité de langage impossible à surpasser, une variété de charmantes formules de conversation qui sont à la pensée ce que les feuilles sont au bois d'un arbre, c'est-à-dire, un ensemble touffu,

gazouillant, inépuisable, harmonieux. Sans ces fous de marquis, ces vicomtes débraillés, sans ces chevaliers galans dans lesquels nous ne voyons que des courtisans, nous serions comme nation civilisée au niveau des Hollandais pour la finesse de manières, et des Anglais pour l'élégance du langage : un siècle en arrière. Quand le roi est la patrie, le monde c'est la cour.

En 1717, à l'époque de transformation où les hommes d'esprit commençaient à détrôner en politique comme en littérature les fortes capacités du siècle précédent, un homme de génie, dans toute l'exigeante acception du mot, Pierre Ier, czar de Moscovie, eut une seconde fois l'envie de connaître la France. On sait que ce désir avait été antérieurement éludé par Louis XIV, peu jaloux, dans sa vieillesse inquiète et sans faste, d'accueillir à sa cour un souverain venant exprès du fond du nord pour voir de près les magnificences qu'on lui avait racontées de la cour du grand roi. Mais Louis XIV était mort, Louis XV était encore enfant, le régent ne haïssait pas la représentation, et d'ailleurs le czar avait depuis Louis XIV étendu une illustration sans exemple d'un bout de l'Europe aux extrémités de l'Asie; son projet devait se réaliser. Après avoir voyagé en Hollande, en Allemagne et en Angleterre, il ne pouvait trouver d'obstacle sérieux à voir la France, alors plus fermement qu'aujourd'hui encore placée à la tête des nations civilisées.

Pour la première fois peut-être, un monarque sortait de ses états lointains, non par un vain désir de voir et d'être vu, mais pour s'instruire dans les arts utiles au commerce et à la navigation, deux grandes, deux fécondes passions du fondateur de l'empire russe.

Dunkerque fut le port où, le 21 mai 1717, descendit Pierre Ier accompagné de sa suite. Pour le recevoir dignement, le régent avait mis à sa disposition des fourgons, des carrosses en très grand nombre, les plus riches équipages du roi, avec ordre de traiter le czar comme le roi lui-même. Le marquis de Neele se présenta à lui à Calais pour lui faire les honneurs du voyage jusqu'à Beaumont d'où le maréchal de Tessé devait l'escorter jusqu'à Paris. Cette déférence parut naturelle au czar; et pendant toute sa résidence dans la capitale, il ne se montra jamais surpris du cérémonial outré dont on usa envers lui.

« Ce prince, dit une relation historique dédiée au czar lui-même et écrite par l'auteur du nouveau *Mercure François*, arriva à Paris entre neuf et dix heures du soir, le roy étant déjà couché. Il fut surpris de voir les rues Saint-Denis et Saint-Honoré toutes illuminées, avec un peuple infini qui occupait les fenêtres et les passages. »

Quoique ses appartemens eussent été dressés au Louvre avec une somptuosité digne de son rang, on jugea, et ce fut fort à propos, de lui tenir prêt l'hôtel de Lesdiguières, appartenant au maréchal de Villeroy. On supposa que le czar serait plus à l'aise qu'au Louvre dans un hôtel exclusivement dévolu à lui seul. Ainsi qu'il avait été réglé, le maréchal de Tessé qui avait rencontré Pierre Ier à Beaumont, l'accompagna jusqu'à Paris et lui servit d'introducteur au Louvre le soir du même jour, vers neuf heures. Les marbres, les lumières répandues à l'excès dans les appartemens, les girandoles de cristal, jouant, tournant et miroitant à ses yeux, les dorures des plafonds et des portes, les couleurs cramoisies des tapisseries, le fatiguèrent à tel point qu'il voulut s'en aller tout de suite à l'hôtel de Lesdiguières. « Étant entré dans la salle (une des salles du Louvre) où il trouva deux tables de soixante couverts chacune, en gras et en maigre, il les considéra et demanda un morceau de pain et des raves, goûta à cinq ou six sortes de vins, but deux gobelets de bière qu'il aime beaucoup, et jetant les yeux sur la foule de seigneurs et autres personnes dont les appartemens étaient pleins, il pria M. le maréchal de Tessé de le faire conduire à l'hostel de Lesdiguières, proche l'Arsenal. » On avait encore trop richement orné cet hôtel pour ses goûts d'une simplicité austère. Dédaignant les meubles opulens placés par l'ordre du régent et surtout le lit d'or et de soie qui lui était destiné, il fit porter et préparer son lit de camp et s'y coucha à demi habillé comme il en usait à l'armée. C'était à cet empereur sauvage que le seigneur le plus délicat de la cour avait prêté son riche, son magnifique hôtel.

Sa personne était en analogie parfaite avec son esprit; la rudesse et l'intelligence marquaient sa physionomie et ses actions. Grand, maigre, mais bien pris, l'œil noir asiatique, le teint animé, rougeâtre comme la glace au soleil, il avait par momens des irritations nerveuses dont tous les angles et les muscles faciaux étaient émus. S'il s'apercevait de sa contraction, il la domptait et l'effaçait sous un sourire affecté mais plein de grace.

« Le même jour, le czar étant sorti à cinq heures du matin dans un carrosse à deux chevaux seulement, il alla à l'Arsenal, à la Place-Royale, dont il fit le tour; ensuite à la place des Victoires, qu'il dessina, et y lut les inscriptions, et de là à la place de Louis-le-Grand, dont il admira la statue équestre. Il s'arrêta chez le charpentier du roi, vit travailler ses ouvriers et travailla avec eux, s'informant du nom et de l'usage des outils différents; il descendit aussi chez le menuisier du roi, où il fit ses observations. Ce monarque

avait prié le jour précédent M. le duc d'Antin de lui fournir une description de tout ce qu'il y avait de plus curieux à Paris : deux heures après ce seigneur lui apporta un cahier proprement relié, qui contenait toutes les raretés de cette grande ville; il le reçut sans l'examiner, mais l'ayant ouvert, il fut agréablement surpris de le voir traduit en langue esclavone, et s'écria qu'il n'y avait qu'un François capable de cette politesse.

« M. le duc d'Antin accompagna le czar à l'académie royale de Peinture et de Sculpture, où M. Coypel, peintre célèbre, eut l'honneur de lui expliquer tous les sujets différens qui méritent quelques observations.

« Le 16 le czar se rendit aux Invalides à l'heure du dîner. Il salua en particulier tous les officiers, et leur fit l'honneur de les nommer ses camarades. »

On connaît son costume : perruque sans poudre, habit sombre, point de dentelles; jamais de gants.

Son appétit était primitif comme ses manières : il mangeait énormément, buvait davantage; il buvait toujours. Sa suite aurait cru lui faire injure en affectant de la sobriété. Son aumônier seul le surpassait en intempérance.

Et cependant ce prince, trivial jusqu'à passer des journées entières avec des maçons, à partager leurs travaux, méprisant à un degré presque puéril l'éclat du luxe, la mollesse de notre vie intérieure, le relâchement de nos habitudes, était d'un despotisme presque raffiné sur l'étiquette, d'une tyrannie subtile sur les questions de préséance. C'était un ours tombé dans l'habit d'un marquis; un ours poudré.

On est émerveillé de la docilité du régent à condescendre à toutes les servilités d'une étiquette qui, apparemment, voulait que le prince visité fût le laquais du prince visiteur. Le czar prétend ne mettre le pied hors de son hôtel de Lesdiguières qu'après avoir été salué par le duc d'Orléans; et le duc d'Orléans s'empresse de se rendre au caprice du czar lequel fait deux pas en avant, tourne le dos, et passe le premier dans un cabinet où il s'assied au haut bout. A l'Opéra, le czar a soif, le duc d'Orléans se lève, va chercher de la bière, et en offre un verre dans une soucoupe; quand le czar a bu, il prend une serviette des mains du duc d'Orléans et s'essuie les lèvres. Le czar nous coûtait six cents écus par jour, y compris le service du duc d'Orléans.

Nous passons sur une foule de traits qui décelèrent le caractère du czar pendant son séjour à Paris, pour mentionner un évènement de la fête dont il fut le héros chez le duc d'Antin à Petit-Bourg.

« Le 30 de mars, M. le duc d'Antin engagea ce prince à aller dîner à Petit-Bourg, d'où il a dû se rendre à Fontainebleau, tout étant disposé pour l'y recevoir et pour lui donner successivement le plaisir de la chasse du loup, du cerf et du sanglier.

« Il s'en faut beaucoup que les voyages des empereurs Charles IV, Sigismond, et Charles V, en France, aient eu une célébrité comparable à celle du séjour qu'y fit Pierre-le-Grand. Ces empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, et n'y parurent pas dans un temps où les arts perfectionnés pussent faire de leur voyage une époque mémorable; mais quand Pierre-le-Grand alla dîner chez le duc d'Antin, dans le palais de Petit-Bourg, à trois lieues de Paris, et qu'à la fin du repas il vit son portrait, qu'on venait de peindre, placé tout d'un coup dans la salle, il sentit que les Français savaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte si digne. » — *Histoire de Russie*, partie II, chap. VIII, pag. 336, édition Delangle.

Ni Voltaire que nous citons, ni Saint-Simon et Dangeau, à qui nous empruntons souvent, ne parlent de ce voyage du czar en France avec la minutieuse fidélité du *Mercure*, quoique tous les trois affectent l'ordre chronologique le plus absolu dans leur récit. A notre avis, *le Mercure* est la meilleure source où l'on doive puiser quand on a besoin de connaître les évènemens du temps de Louis XIV, du Régent et de Louis XV. Ce mérite, il n'est pas besoin de le dire, n'est relevé ni par celui du style, ni par celui d'un esprit de critique même au niveau de la liberté fort restreinte de l'époque. Père du journalisme, *le Mercure* a débuté par la naïveté, et le journalisme est, je crois, maintenant assez éloigné de son origine.

Nous détacherons encore de cet excellent recueil quelques lignes instructives parmi celles qui sont consacrées au séjour du czar à Paris.

« Le dimanche, 30 du passé, le czar arriva de bonne heure à *Petit-Bourg* où M. le duc d'Antin lui fit servir un dîner magnifique, après lequel il alla coucher à Fontainebleau. Le lendemain, il courut le cerf avec l'équipage du roi; il monta les chevaux de M. le comte de Toulouse, qui se trouva à cette chasse; elle fut si vive que le cerf fut forcé en moins d'une heure et demie. Le czar, qui n'avait jamais pris ce plaisir royal, en parut fort content et fit à M. le comte de Toulouse toutes les honnêtetés imaginables.

« Il revint coucher à Petit-Bourg, où M. le duc d'Antin le reçut aussi magnifiquement que la veille, quoique ce retour fût imprévu. Après avoir parcouru les jardins et la terrasse qui sert de barrière à la Seine, il entra le 1er juin dans une gondole, qui le ramena à Paris

avec toute sa cour, qui le suivait dans d'autres bateaux. Il s'arrêta à Choisi, où il fut accueilli par Mme la princesse de Conti, douairière, qui doit y séjourner tout l'été; il vit les jardins et les appartemens : s'y étant rafraîchi, il continua son chemin en gondole, et ayant traversé tous les ponts de Paris, il vint descendre à l'abreuvoir, au-dessous de la porte de la Conférence; il monta en carrosse et, passant sur les remparts de la ville, il alla chez un artificier où il acheta une grande quantité de fusées et de pétards qu'il voulut tirer lui-même dans le jardin de l'hôtel de Lesdiguières. »

Quelque curieux que soit le reste du récit, il s'éloigne trop de notre sujet pour que nous le transcrivions ici. Nous ne racontons pas la vie du czar Pierre; mais un jour, quelques heures de sa vie, passées au château dont nous nous sommes constitué l'historien.

Louis XV ne fut pas moins porté que son grand aïeul à combler les vacances du trône par le plaisir, la variété des fêtes, les petits soupers, créés sous son règne et dans son palais même, et par mille voluptés dont les raffinemens augmentèrent avec sa vieillesse. Entre autres goûts il avait aussi le goût de la chasse à l'exemple de presque tous ses prédécesseurs. Ce plaisir était pour lui d'autant plus vif qu'il était l'occasion de deux autres auxquels il tenait beaucoup. Quand il avait chassé, il mangeait mieux, il aimait davantage, ou bien il mangeait davantage et il aimait mieux. Cette manière d'être étant passée en habitude chez Louis XV, et en principe chez les courtisans, serviteurs discrets de ses désirs, il trouvait toujours après la chasse, au château où il daignait descendre, un souper des plus fins, et pour convives les plus jolies et les plus spirituelles femmes de la noblesse française; et ceci se prolongeait sans lacune jusqu'à l'heure de quelque sérieuse maladie arrivant avec son cortége noir de médecins et de prêtres. Alors la favorite était congédiée pendant tout le règne de la fièvre; ce qui à beaucoup de gens ne paraîtra pas un grand sacrifice fait à la religion.

La forêt où Louis XV aimait le plus à chasser était celle de Sénart; c'est du moins dans la forêt de Sénart que *le Mercure Galant*, ce journal si précieux à consulter, nous le montre le plus souvent à la poursuite du chevreuil et du cerf. Deux châteaux le recevaient de préférence aux autres sur la rive droite et sur la rive gauche de la Seine, celui de Soisy-sous-Étioles et celui de Petit-Bourg. Heureux d'y prolonger un délassement plein de charmes, il n'en partait qu'aux deux tiers de la nuit quand il n'y restait pas jusqu'au matin, circon-

stance plus rare, car il fallait traverser Paris au milieu des interprétations indiscrètes des bons bourgeois éveillés.

Parfaitement dociles aux caprices de Louis XV et récompensés selon leur zèle spécial, plus facile à définir qu'à justifier, des courtisans d'un certain esprit et d'un certain naturel avaient la haute direction des plaisirs clandestins du roi. La peine n'était pas perdue; il s'est créé beaucoup de duchés-pairies à cette époque dont le faubourg Saint-Germain sait l'origine. Ces amis du roi ne laissaient jamais manquer ses repos de chasse des objets d'affection qu'il avait contracté l'habitude d'y rencontrer. Tous d'ailleurs n'affectaient pas les mêmes facultés ingénieuses. Les uns, le précédant de quelques heures, savaient donner aux mets du festin une physionomie nouvelle, séduisante, irrésistible; leurs mains savantes plaçaient les bougies dans l'endroit le plus favorable à l'éclat des beautés cueillies pour la soirée. D'autres excellaient dans le mystère; leur science était profonde à faire paraître sur les pas du roi, et comme par le plus grand des hasards, quelque jeune paysanne oubliée comme une fraise au bord d'une allée du bois. Le roi prenait et savourait la fraise. Le lendemain, c'était une moissonneuse égarée loin du sillon, ou une batelière endormie au fond de son bac. La fraise, la batelière et la moissonneuse n'avaient pas toujours une naissance fort rurale, mais les rois n'y regardent pas de si près; d'ailleurs Louis XV ne perdait pas le temps en observation.

Or, un soir d'automne, Louis XV, en revenant de la chasse, alla souper comme de coutume au château de Petit-Bourg. La nuit était belle sans être éclairée par la lune; c'était la pureté sombre d'un ciel étoilé. Malgré la licence acidulée des propos, le piquant des anecdotes, la douce ivresse du vin de champagne, le roi se leva pour sortir. Un signe avait averti ses compagnons de chasse de ne pas se déranger pour le suivre. Apparemment il souhaitait d'être seul. On eut l'air de ne pas comprendre le motif de cette absence, expliquée cependant par une foule d'absences semblables. C'était le moment où d'ordinaire le roi se heurtait dans l'ombre à quelque délicieuse surprise.

Les joues en feu, le pied leste, l'oreille pourpre, il traversait la dernière pièce qui ouvre sur la terrasse, quand il vit se lever d'un fauteuil où elle était soucieusement assise, une dame qu'il n'avait pas aperçue au souper. C'était la comtesse de Mailly, sa favorite, une des cinq charmantes filles du marquis de Nesle. Le roi fut étonné de sa présence qui n'était pas assurément pour lui la rencontre dé-

sirée. Depuis quelques années, Mme de Mailly pouvait difficilement surprendre Louis XV.

Sans donner au roi le temps de l'interroger, elle lui dit avec le ton d'autorité que les femmes emploient d'ordinaire lorsqu'elles n'ont plus aucune autorité, qu'elle avait appris avec étonnement (avec indignation, elle aurait voulu dire) que la place vacante de dame d'honneur de la reine allait être accordée à une autre qu'elle, comtesse de Mailly, aimée du roi. Cela était douloureux à penser, honteux à croire, absurde à supposer.

Poli autant que la comtesse de Mailly était sourdement irritée, le roi lui répondit que la reine n'avait encore rien décidé à cet égard. C'était une chose prématurée ou plutôt remise. A coup sûr, ses droits ne seraient pas oubliés dès qu'on songerait à donner l'emploi à quelqu'un.

Après avoir égrainé quelques autres phrases gracieuses, le roi baisa la main à la comtesse.

Il veut être seul, pensa Mme de Mailly; la trahison s'achève. Une femme l'attend dans le parc. Mon règne est passé.

Elle ne se trompait guère. Le roi n'avait plus pour elle que l'attachement banal de l'habitude, si aisé à rompre, surtout à la cour.

La comtesse de Mailly marcha prudemment derrière les pas du roi en frôlant les premières haies du parterre; bientôt elle fut comme lui dans l'épaisseur du parc. Sa curiosité ne tarda pas à être satisfaite : ses prévisions l'avaient bien servie.

Bientôt elle entendit dans l'allée voisine des pas doubles sur le gazon et deux voix qui se répondaient sous l'ombre des tilleuls. Elle écouta de toutes les forces concentrées de son attention, le cœur palpitant, l'oreille collée au mur de feuillage qui la cachait.

Le roi disait : Vous êtes bien belle, mademoiselle; pourquoi ne brilleriez-vous pas à la cour où vous seriez l'admiration de tout le monde et mon adoration secrète? Venez-y! votre place est marquée. La reine a besoin d'une dame d'honneur; l'emploi vous sera offert demain, acceptez-le pour l'amour de moi.

Il y eut un silence et le froissement d'un baiser sur un gant.

Mme la comtesse de Mailly fut blessée au cœur par le dard de l'ambition et de la jalousie. Honte et douleur! elle avait reconnu la femme à qui le roi avait ainsi parlé.

Après d'autres dialogues de plus en plus vifs, le couple se sépara brusquement : un bruit s'était fait entendre. Le roi passa d'un côté, sa compagne de l'autre. Mme de Mailly suivit les pas du roi.

La surprise est charmante, en effet, pensa le roi, mais quelle est cette ombre qui se dirige vers moi, en agitant un éventail. C'est jour de bonheur aujourd'hui. On dirait Mme de Lauraguais à sa démarche.

—Madame de Lauraguais! s'écria le roi. Excusez mon étonnement, madame, je n'aurais jamais osé compter sur une aussi ravissante rencontre.

Mme de Lauraguais! murmura la comtesse de Mailly en déchirant la petite dentelle de son gant. Elle aussi!

—Je suis effrayée, sire...

—Remettez-vous, madame la duchesse, reposez-vous sur mon bras; qui vous trouble ainsi?

—Je me suis rencontrée, sire, avec une personne sans doute de votre connaissance, là bas au bout du parc. Nous nous sommes coudoyées. C'est une femme.

—Une femme! pensa le roi : une troisième? Mes amis ont eu trop de zèle. Chacun d'eux aurait dû prendre son jour.

—Ne pensez pas à cela, dit le roi à la duchesse, n'écoutez que ma reconnaissance. Vous êtes divine d'avoir consenti à vous promener ce soir dans ce parc; que je vous remercie et que je vous aime!

—Encore une qu'il aime! dit tout bas la comtesse de Mailly.

—Encore une qu'il aime! disait aussi tout bas à quelques pas plus loin la première dame par qui Louis XV avait été abordée en pénétrant dans le parc.

—Sire, dit ensuite la duchesse de Lauraguais, vous m'aimez moins que vous ne me l'assurez.

—Et pourquoi cela, je vous prie, belle duchesse?

—Vous avez promis la place d'honneur à ma sœur Louise, la comtesse de Mailly; on le dit du moins dans le monde.

—Le monde est dans l'erreur.

—Et l'on ajoute que vous la donnerez pourtant à ma sœur Félicité.

—Autre invention!

—On connaît déjà ma chute, pensa douloureusement Mme de Mailly : on me remplace publiquement dans le cœur du roi par ma sœur!

—Voilà qui est loyal de la part d'une sœur cadette, dit à elle-même celle que Mme la duchesse de Lauraguais désignait sous le nom de Félicité.

—Et qui aura donc la place de dame d'honneur? demanda la duchesse de Lauraguais qui, avec infiniment moins de beauté et d'es-

prit que ses deux sœurs, avait toute l'étourderie de son extrême jeunesse.

— Devinez, répondit le roi, en lui enlevant une épingle d'or de sa petite perruque galamment poudrée.

— Et votre majesté voudrait-elle bien me dispenser de deviner le motif pour lequel il m'a été fait violence? s'écria tout à coup une quatrième femme en se jetant sur le passage du roi, renversé par cette apparition. On devine que la duchesse de Lauraguais n'était plus là.

— Oui! votre majesté serait-elle assez généreuse pour m'expliquer le motif de ma présence ici, quand rien, j'ose le dire, ne m'a fait solliciter cet honneur.

— Encore un zélé maladroit, pensa Louis XV. Il paraît qu'on m'aura entendu louer les attraits de la marquise de Flavacourt, et voilà qu'on la conduit par force à mon souper de Petit-Bourg! Je suis trop bien servi aujourd'hui.

— Madame la marquise, répondit le roi, peu habitué à se déconcerter dans les aventures de ce caractère, on aura commis une erreur dont je rechercherai la cause, quoique, je l'avoue, il me soit pénible de m'en plaindre.

— Des hommes ont renversé mon cocher, un d'eux s'est emparé du siége, et j'ai été menée à ce château, dans ce parc. Je suis une de Nesle, marquise de Flavacourt!

— Je vais vous faire reconduire chez vous, madame la marquise, avec tous les honneurs respectueux dus à votre personne. Mes valets vous escorteront avec des flambeaux.

— Ces marques de respect, sire, me touchent beaucoup, mais ce trop d'honneur obtenu pourrait m'en faire perdre davantage. Permettez que je me retire sans bruit, et satisfaite de la réparation que votre majesté daigne me donner.

— Je vous dois encore quelque faveur plus grande, charmante marquise, reprit Louis XV qui, revenant à la galanterie malgré sa dignité affectée, ignorait qu'auprès de lui la comtesse de Mailly, et ses deux sœurs, celle qui devait être bientôt la comtesse de Vintimille et la duchesse de Lauraguais, trois femmes! l'écoutaient avec un égal dépit et un désir égal de voir comment le roi et la marquise de Flavacourt se sépareraient.

— Sire, je n'attends de votre majesté qu'une grace, celle de me permettre de ne point accepter la proposition qui m'a été faite aujourd'hui par la reine.

— Parlez!

— Depuis long-temps, sire, j'avais renoncé à paraître à la cour, et vous savez pour quelle raison je n'ai pas déguisé ma répugnance. Ma sœur la comtesse de Mailly n'est pas votre femme. Aujourd'hui la reine m'offre la place de dame d'honneur, et je me trouve brutalement traînée à Petit-Bourg; souffrez que je n'interprète pas cette double circonstance. Je penserais que le choix de la reine a été mis à prix par certains favoris, sans consulter ni votre majesté, ni la reine, ni moi. Maintenant je profite de votre permission et me retire.

Et les trois autres femmes cachées dans l'ombre, de dire,

La comtesse de Mailly : C'est fini! On conspire contre moi. Me remplacer par ma sœur Hortense! Et le roi qui a de l'affection pour toutes les trois?

La future duchesse de Vintimille murmurait : si ma sœur, la comtesse de Mailly, entendait cela!

Et si mes sœurs les comtesses de Vintimille et de Mailly étaient ici! disait Mme de Lauraguais.

— Adieu donc, madame la marquise! dit le roi à Mme de Flavacourt, et croyez bien en partant que c'est moi qui ai couru le plus grand danger.

Cette dernière conversation avait ramené le roi et Mme de Flavacourt tout près du château. Tandis que celle-ci allait regagner la grande allée qui aboutit à la grille placée sur le chemin de Fontainebleau, et que le roi foulait déjà les marches du perron, des hommes portant des flambeaux paraissent au seuil de la porte, et au milieu d'eux ils laissent voir tous les gentilshommes et toutes les dames du souper. On venait lui présenter la belle duchesse de Châteauroux, qui accourait de Paris pour remercier le roi d'avoir contribué à la faire nommer dame d'honneur de la reine.

Et les cinq sœurs se trouvèrent en présence : la comtesse de Mailly, sa sœur Félicité, plus tard comtesse de Vintimille, la duchesse de Lauraguais, la marquise de Flavacourt, et la duchesse de Châteauroux, toutes les cinq, filles du marquis de Nesle.

Louis XV aima toutes les cinq sœurs. On dit qu'il ne fut aimé que de quatre; la cinquième, la marquise de Flavacourt, résista au roi. C'est la seule dont l'histoire ne se soit pas occupée.

La possession de Petit-Bourg par Mme la duchesse de Bourbon se rattache à une date peu éloignée de 1750. Jusqu'à la révolution française, cette princesse, aussi douce, aussi bonne qu'aimable et que jolie, ajouterons-nous, si nous nous en rapportons à la mémoire fort complaisante pour nous de quelques gentilshommes du temps, résida

fréquemment dans ce château où sa piété mystique s'exaltait sans obstacles jusqu'aux plus profondes sphères de la rêverie.

Fille du duc d'Orléans, le petit-fils du régent, elle avait épousé le duc de Bourbon, celui dont la fin tragique n'a cessé d'être un problème que pour la justice des tribunaux. La vie de cette femme élevée exercera un jour la plume curieuse de ces bons esprits investigateurs qui relèvent tous les passés de quelque prix et les remettent en honneur. Sa jeunesse ne serait pas la page sérieuse. En 1778, on était peu sérieux encore; et la duchesse n'avait pas vingt ans. Un excès de jalousie lui souffle la mauvaise pensée d'aller au bal de l'Opéra, le mardi gras de 1778. Elle y va pour railler sous le masque Mme de Can... aimée autrefois, aimée encore peut-être du duc de Bourbon. Ce soir-là, M. le comte d'Artois donnait le bras à Mme de Can... Tous trois étaient masqués; tous trois se reconnaissent pourtant. Double jalousie au cœur de la duchesse, qui avait été favorablement remarquée, il y avait peu d'années encore, par le comte. Elle poursuit Mme de Can..., l'embarrasse, la mortifie, la torture si bien, que la victime du bal abandonne de honte le bras de son cavalier et se perd dans la foule. La partie ne resta plus engagée qu'entre la duchesse de Bourbon et le comte d'Artois. Poussant l'esprit un peu au-delà des bornes permises, la duchesse s'oublia au point d'enlever le masque au sérénissime interlocuteur. Irrité, le comte d'Artois arrache alors celui de Mme de Bourbon et le lui lance tout broyé au visage. C'était un soufflet.

Les suites de ce scandale remuèrent la cour et la ville. La cour fut en apparence pour le comte d'Artois, la ville ouvertement pour le duc de Bourbon. Un moment eut lieu où la bravoure du frère du roi fut cruellement mise en doute; affront immérité, ainsi que l'évènement le prouva.

« Contez-moi donc comment cela s'est passé. — (Mémoires du baron de Besenval).

« Ce matin, me répondit le chevalier de Crussol, avant de partir de Versailles, j'ai fait mettre en secret, sous un coussin de la voiture, sa meilleure épée. Quand nous sommes arrivés à la Porte-des-Princes (bois de Boulogne), où nous devions monter à cheval, j'ai aperçu M. le duc de Bourbon à pied, avec assez de monde autour de lui. Dès que M. le comte d'Artois l'a vu, il a sauté à terre, et allant droit à lui, il lui a dit en souriant : *Monsieur, le public prétend que nous nous cherchons.*

« M. le duc de Bourbon a répondu en ôtant son chapeau : *Mon-*

sieur, je suis ici pour recevoir vos ordres. — Pour exécuter les vôtres, a repris M. le comte d'Artois, *il faut que vous me permettiez d'aller à ma voiture;* et étant retourné à son carrosse, il y a pris son épée, ensuite il a rejoint M. le duc de Bourbon.

« Les éperons ôtés, M. le duc de Bourbon a demandé la permission à M. le comte d'Artois d'ôter son habit, sous prétexte qu'il le gênait. M. le comte d'Artois a jeté le sien, et l'un et l'autre ayant la poitrine découverte, ils ont commencé à se battre. M. le duc de Bourbon a chancelé, et j'ai perdu de vue la pointe de l'épée de M. le comte d'Artois, qui apparemment a passé sous le bras de M. le duc de Bourbon. *Un moment, messieurs*, leur ai-je dit : *en voilà quatre fois plus qu'il n'en faut pour le fond de la querelle.*

« *Ce n'est pas à moi à avoir un avis,* a repris M. le comte d'Artois. *C'est à M. le duc de Bourbon à dire ce qu'il veut : je suis ici à ses ordres.*

« *Monsieur*, a répliqué M. le duc de Bourbon en adressant la parole à M. le comte d'Artois et en baissant la pointe de son épée, *je suis pénétré de reconnaissance de vos bontés, et je n'oublierai jamais l'honneur que vous m'avez fait.*

« M. le comte d'Artois ayant ouvert ses bras, a couru l'embrasser, et tout a été dit. »

Les préliminaires de ce duel royal entre le duc de Bourbon et le comte d'Artois sont la plus agréable partie des Mémoires du baron de Besenval, qui s'y montre du reste fort peu partisan des opinions philosophiques de la duchesse de Bourbon.

Ce furent ces opinions, mais passées à l'état mystique le plus éthéré, qui lièrent d'une sympathie tendre le swedenborgiste Saint-Martin et la duchesse de Bourbon. Leur intimité commença avant la révolution, la traversa malgré les distances et l'exil, et se rétablit après la grande tourmente. Le sublime métaphysicien, cet homme rare dont les écrits ne sont pas connus de cent personnes en France, et qui aura un jour une impérissable célébrité, allait répandre dans le parc silencieux de Petit-Bourg ses harmonieuses doctrines, que recueillaient le marquis de Lusignan, le maréchal de Richelieu, le chevalier de Boufflers et surtout la duchesse de Bourbon. C'est là que fut expliquée pour la première fois en France la parole apocalyptique de Jacob Bœhm. Ainsi, il était écrit que les gens de qualité faciliteraient le passage à tous les grands courans d'idées affluant de toutes parts vers Paris. Un marquis protégeait le magnétisme, des barons et des ducs allaient transformer les états-généraux en constituante,

c'est-à-dire la monarchie en république; une duchesse, un chevalier, un maréchal, se passionnaient pour les plus larges écarts de l'instinct religieux.

Parmi les milliers de formes politiques enfantées par les exubérantes imaginations de l'époque, on ne doit pas oublier celle de la duchesse de Bourbon : 1° Rendre les hommes vertueux et libres; 2° qu'ils aient tout le nécessaire pour vivre; 3° qu'il n'y ait de distinction parmi eux que celles que doivent établir la vertu, l'esprit, les talens et l'éducation; 4° donner à chaque homme les moyens de parvenir au degré que ses facultés naturelles pourraient lui permettre; 5° qu'il y ait liberté de religion; 6° *qu'il soit honteux d'être riche et de se mettre au-dessus des autres;* 7° que celui qui reçoit salaire doive obéissance à celui qui le paie; 8° que la vieillesse soit honneur pour les jeunes gens; que la convenance des cœurs dicte les mariages; 9° que tous les états soient également honorables et honorés; 10° que la loi punisse le crime sans donner la mort; 11° que les juges soient irrécusables; 12° que tous les citoyens soient nés soldats; 13° être frugal et simple; 14° pour y parvenir, que ceux qui gouvernent donnent l'exemple de toutes les vertus; 15° que le choix des magistrats soit fait par le peuple d'après une liste faite par les ministres du culte, que je suppose des êtres divins; 16° quant au mode de gouvernement, je n'ai point d'idée sur cela; mais en mettant en vigueur les règles que je viens d'établir, il serait bon, quel qu'il puisse être (1).

Voilà ce que pensaient à l'extrême fin du XVIIIe siècle et ce qu'osaient écrire les gens de cour, une duchesse de Bourbon, une princesse de sang royal.

Soit qu'en se rapprochant de la funeste réalisation de son système, la duchesse de Bourbon finit par en comprendre les dangers, soit que Saint-Martin eût pris de plus en plus de l'empire sur ses idées, elle se renferma dans son mysticisme derrière ses beaux arbres de Petit-Bourg, d'où la révolution ne devait pas tarder à l'exiler, et tête à tête avec le grand, l'immortel illuminé d'Amboise, elle écrivit sur la religion et le monde invisible. C'est à cette série d'écrits que Saint-Martin répondait de Lyon en 1793, par la publication de son *Ecce Homo ou le Nouvel Homme;* réfutation aimante, tendre, pleine d'inspirations voilées, mais allant au cœur et à la persuasion par on ne sait quel chemin; c'est par ces mots, adressés comme tout le reste du livre à la duchesse de Bourbon, que Saint-Martin termine son *Ecce homo :*

(1) Mémoires du comte d'Allonville.

« Ne te donne point de relâche que cette ville sainte ne soit rebâtie en toi, telle qu'elle aurait dû toujours y subsister, si le crime ne l'avait renversée, et souviens-toi que le sanctuaire invisible où notre Dieu se plaît d'être honoré, que le culte, les illuminations, qu'enfin toutes les merveilles de la Jérusalem céleste peuvent se retrouver encore aujourd'hui dans le cœur du nouvel homme, puisqu'elles y ont existé dès l'origine. »

Rien n'est plus clair que ces paroles quand on s'est un peu brisé au langage des illuminés, hommes sur lesquels le dernier mot n'a pas été dit. Ils auront encore un jour dans les siècles; mais qu'on juge de l'attachement plus qu'humain qui s'était formé entre la duchesse de Bourbon et Saint-Martin par cette réflexion du Saint Jean de l'illuminisme:

« Il y a deux êtres dans le monde en présence desquels Dieu m'a aimé; aussi, quoique l'un fût une femme (M. B.), j'ai pu les aimer tous deux aussi purement que j'aime Dieu, et par conséquent les aimer en présence de Dieu, et il n'y a que de cette manière-là que l'on doive s'aimer si l'on veut que les amitiés soient durables. » Tout est mystérieux dans la vie et dans la mort de cet homme extraordinaire. Il prédit la minute de sa mort, quoique en parfaite santé au moment de sa prophétie; sûr de ce qui devait arriver, il alla déjeuner chez un de ses amis, ancien sénateur, causa jusqu'au dessert, puis il se leva pour se reposer dans une autre pièce; là, il s'assit dans un fauteuil, regarda le ciel et mourut. C'était le 13 octobre 1803.

Si nous n'avons pas cité les marquis de Poyanne et de Raye, l'un et l'autre possesseurs de Petit-Bourg, avant Mme la duchesse de Bourbon, ce n'est point par oubli, mais bien à cause de la stérilité des recherches que nous avons faites. Nous avons découvert seulement que le marquis de Raye réunit à la seigneurie le domaine de Neufbourg.

La révolution ayant dépouillé la duchesse de Bourbon de ses propriétés, le château de Petit-Bourg fut acquis à la nation, terrible châtelaine. Il est juste cependant de constater que la république ne mit, contre son usage, aucune filature de coton dans les salons à chicorée et à coquilles d'or.

Un acquéreur se présenta dans ces temps orageux, et sauva Petit-Bourg d'un abandon qui, en se prolongeant, eût été aussi funeste qu'une dégradation violente. M. Perrin, fermier des jeux, acheta le château à la nation. Sans porter une curiosité indiscrète dans ce dernier contrat de vente, il faut croire aux bons souvenirs que M. Perrin

a laissés dans la commune. C'est à ce propriétaire que M. Aguado acheta Petit-Bourg en 1827.

En 1814, Petit-Bourg fut occupé par le prince de Schwartzenberg, commandant en chef des armées alliées, réunies contre la France. Il y établit son quartier-général; de cette position, il observait les mouvemens de Paris et de Fontainebleau où se faisaient et se défaisaient les grands évènemens historiques du moment; on avait logé dans les propriétés voisines les principaux officiers Autrichiens, Bavarois et Prussiens. Les soldats s'étaient établis dans les bourgs et villages des environs; et en si grand nombre que beaucoup de familles avaient été forcées d'en recevoir jusqu'à vingt, impôt écrasant, inévitable, odieux; mais c'était la guerre. Quelque sévère que fût la discipline en vigueur parmi les troupes coalisées, il se commettait chaque jour, chaque heure, des actes de violence. Un jour, un champ était dévasté par le pas des chevaux; un autre jour, des arbres étaient coupés dans un parc afin d'avoir du bois en quantité suffisante pour faire cuire ces énormes morceaux de bœuf encore présens à la mémoire de la génération envahie. Et que de légumes volés! que de fruits emportés avant la maturité, luxe dont se moquaient les cosaques; que de petits pillages autour d'une ferme! œufs, poules, poulets; rien n'est filou comme un vainqueur. Tout est égal d'ailleurs; un royaume conquis, c'est un gros œuf volé; une poule volée, c'est un petit royaume conquis. La campagne de France fut mortelle à nos propriétés rurales; tantôt livrées sans défense à la rage affamée des alliés, tantôt occupées par les Français reprenant l'avantage ou battant en retraite. Telle ferme de la Champagne a été deux fois en un jour prise par les Français et par les Prussiens.

Il vint un moment pendant l'occupation étrangère où les habitans n'osaient plus se plaindre aux chefs, tant la législation militaire était terrible contre le soldat délinquant; le fouet jusqu'au sang, jusqu'aux os pour un léger vol, la mort pour une faute plus grave. Par humanité, on aimait mieux endurer la perte d'un mouton ou de quelques livres de fruits, que de faire passer par les armes le malheureux maraudeur.

Cependant, un vol fut commis si audacieusement, que la victime ne put empêcher sa colère d'éclater; c'était un fermier des environs de Soisy-sous-Étioles. Obligé d'aller passer avec sa famille trois ou quatre jours à Villeneuve-Saint-George, il confia sa ferme à quelques-unes de ces femmes de la campagne dont l'emploi est d'aller vendre au marché deux fois par semaine le beurre et le fromage.

Instruits du voyage du fermier, des soldats allemands s'introduisirent la nuit dans son cellier; ils lui emportèrent le premier jour tout son vin en bouteilles, et le second jour, les quatre ou cinq cents bouteilles de vins fins réservées pour les solennités patronales. Le déménagement se fit en silence et comme une reconnaissance de nuit. J'ignore si les œufs et les poules n'eurent pas un peu à souffrir de l'invasion; la grande affaire n'a pas laissé de place au retentissement des coups de main.

Quand le fermier rentra chez lui, de quel douloureux spectacle ne fût-il pas frappé? D'un saut, mais d'un saut de loup, car la colère est une bête fauve, il franchit les terrains qui le séparaient de la Seine, traversa la rivière, et se rendit au quartier-général du prince de Schwartzenberg, à Petit-Bourg; car il ne doutait pas que les voleurs ne fissent partie des régimens campés dans les différentes communes du canton. Les preuves abondaient, clous de souliers, pompons, boutons d'habits, mille et une pièces de conviction. Un Allemand est trop naïf pour ne pas oublier derrière lui autant de preuves qu'en exige une sentence.

Le prince avec son affabilité ordinaire donna audience au fermier. La plainte écoutée, il lui demanda s'il savait à quelle peine seraient infailliblement condamnés les soldats allemands contre lesquels il demandait justice. Je le sais, répondit le fermier; mais ils l'ont mérité. — Réfléchissez bien, ajouta le prince, et revenez me voir demain; si vous persistez, il y aura jugement et condamnation à mort, cela va sans dire.

Ma résolution est toute prise, pensa le fermier en se retirant. Je ne vois pas pourquoi ces pillards seraient épargnés; ce n'est pas ma faute si leurs lois les condamnent à mort; je me serais contenté de la prison.

— Eh bien! dit le prince de Schwartzenberg, en recevant le lendemain le fermier de Soisy-sous-Étioles; qu'avez-vous décidé?

— Que je ne renoncerai pas à les poursuivre devant le conseil de guerre, répondit celui-ci.

— Auriez-vous été soldat par hasard? lui demanda encore le prince.

— Nous avons tous été soldats, à mon âge, dans le pays.

Le prince s'arrêta pour penser.

— Les trois soldats allemands qui ont volé votre vin, reprit-il, me seront livrés ce soir; on les connaît. Je vous prie de venir encore demain ici avant l'heure où le conseil s'assemblera pour les juger. Soyez au château à dix heures du matin.

Le fermier fut exact; rien jusqu'alors n'avait ébranlé sa détermination d'être vengé. Ancien soldat, comme il l'avait dit, il avait dans le cœur la colère bruyante du paysan pillé, et la colère silencieuse du soldat vaincu. La raison et la pitié étaient fort à l'étroit entre ces deux passions.

— Voilà les trois soldats dont vous avez à vous plaindre; ce sont trois frères, Saxons tous les trois, dit le prince au fermier.

— Je ne m'attendais pas à voir trois frères dans mes pillards, se dit le fermier; c'est dur de les faire fusiller, mais c'est leur faute.

— Avant de les envoyer devant leurs juges, il m'a plu, dit le prince, de vous réunir vous et eux à ma table. Messieurs, nous allons déjeuner tous les quatre. Asseyons-nous.

Quand les trois autres invités, assez embarrassés d'abord de leur position respective, eurent bu les deux ou trois coups de vin vieux que leur avaient versés les domestiques, ils commencèrent à s'habituer à leur propre présence.

— Où avez-vous fait la guerre? dit ensuite le prince au fermier.

— En Italie et en Allemagne, mon prince.

Comprenant parfaitement le français, les trois Saxons écoutaient de toutes leurs oreilles.

— Étiez-vous à la prise de telle ville? lui demanda le prince.

— Sans doute.

— Et de telle autre?

— Oui, prince, et c'était chaud; nous débusquâmes l'ennemi de derrière une ferme, nous incendiâmes la ferme, puis tout fut à nous.

— A votre santé, dit le prince en versant un verre de bordeaux au fermier; continuez.

Les trois Saxons écoutaient toujours.

— Dame! Nous fîmes ensuite comme en pays conquis; nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous logeâmes chez le bourgeois. J'étais logé chez un prêtre, moi. Pendant deux mois, je puis dire que les poulets ne quittaient pas la broche.

— A votre santé, monsieur le fermier.

Le prince versa de nouveau.

— Son vin était fameux, si ses poules étaient grasses. Je bus jusqu'au dernier flacon.

— Il vous avait sans doute prié de l'en débarrasser?

— Ah! que non, le vieil avare! Mais j'aurais voulu voir qu'il m'eût empêché de saigner sa cave.

— Et s'il n'eût pas consenti à vous en livrer les clés?

— J'aurais enfoncé la porte.

— A votre santé, monsieur le fermier. Ah! vous eussiez enfoncé la porte; et le conseil de guerre?...

— Bah! bah! le conseil de guerre en pays conquis. Eh bien! oui, j'eusse été peut-être condamné à être mis à la queue du régiment.

— Une plume et du papier, dit le prince à ses domestiques.

« Moi, fermier à Soisy-sous-Étioles, écrivit le prince, ancien soldat, ayant fait la guerre en Allemagne, où j'ai quelquefois bu, sans leur permission, le vin des personnes chez lesquelles j'étais logé, et n'ayant jamais été puni pour cela, consens à ce que les trois soldats saxons qui ont pillé mon cellier soient, pour cette faute, condamnés à mort sur-le-champ. »

— Signez donc, monsieur le fermier.

Le fermier prit son chapeau et son bâton pour gagner la porte.

— Je ne veux pas que vous partiez ainsi, dit le prince en riant : estimez votre perte, et nous réglerons ensuite tous les deux. Faites comme si je vous avais acheté votre vin.

— Sortez! dit-il ensuite aux trois Saxons. Je vous condamne à boire de l'eau pendant trois mois.

C'est aussi au château de Petit-Bourg que se conclurent plusieurs actes de haute politique dont le souvenir ne se perdra jamais. Là, le général en chef des troupes coalisées contre la France, le prince de Schwartzenberg, traita avec le duc de Vicence et le prince de la Moskowa des deux abdications de Napoléon. On n'apprendra à personne que la première de ces deux abdications fut rejetée par le gouvernement provisoire à cause de l'article additionnel où l'empereur disait ne résigner le pouvoir qu'en le déléguant à son fils, et que la seconde fut enfin acceptée en ces termes par Napoléon : « Les puissances alliées ayant proclamé que l'empereur Napoléon était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe, l'empereur Napoléon, fidèle à son serment, déclare qu'il renonce, pour lui et ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie, et qu'il n'est aucun sacrifice personnel, même celui de la vie, qu'il ne soit prêt à faire à l'intérêt de la France. » On sait qu'avant même ce moment de déchéance difficile, impossible à éluder, quoi qu'on en ait dit, Napoléon avait vu s'éloigner de lui la plupart de ses plus pompeux compagnons d'armes. Le soleil impérial s'éteignait; il s'était éteint. De Fontainebleau à Paris, la longue chaussée était couverte d'équipages fugitifs, qui se hâtaient de gagner au galop les riches hôtels du Roule et de la Chaussée-d'Antin. La victoire brûlait de rentrer dans

ses meubles. d'accrocher le glaive sous les couronnes, de jouir du repos enfin. On a beaucoup trop blâmé la conduite des généraux de l'empereur à cette époque de démembrement définitif. Leur rôle était fini comme celui de Napoléon; seulement Napoléon ne voulut pas comprendre cette poignante vérité, lui qui, à la rigueur, ne disputait avec tant d'acharnement le terrain incendié devant et derrière lui que pour reprendre ce qu'il avait conquis; position exactement semblable à celle de ses capitaines. Sans être vieux, ils avaient vieilli; ils étaient blessés; tous étaient mariés; beaucoup d'entre eux avaient des enfans à élever. Après tout, l'heure était venue pour eux, comme elle vient pour les hommes d'obscure condition, de jouir des fruits de la peine prise dans la jeunesse. On a dit que Napoléon, les ayant créés ducs, princes, maréchaux, ils ne voulaient plus du jeu de la guerre. Le motif nous paraît plus que suffisant. N'est-il pas parfaitement fondé en raison? Pourquoi objecter que c'était peu patriotique? Est-ce que Napoléon était rigoureusement encore la patrie en 1814?

Cet évènement historique de l'abdication de Napoléon, convenue au château de Petit-Bourg, se relie à un autre fait sur lequel la génération prochaine aura peut-être à revenir et à se prononcer. Nous voulons parler de la défection du 6me corps, commandé par le duc de Raguse. C'est de Petit-Bourg à la rue Saint-Florentin que la mémorable dépêche fut transmise par le prince de Schwartzenberg. On connaît le résultat foudroyant qu'elle eut au milieu du conseil des princes coalisés, qui avaient hésité jusque-là s'ils accepteraient ou repousseraient l'abdication de Napoléon en faveur de son fils. L'opinion monarchique, par l'organe d'un de ses bons écrivains, M. F.-P. Lubis, présente à vingt-cinq ans de distance ce grand évènement de la défection du duc de Raguse, dans les termes que nous lui empruntons, *Histoire de la Restauration*, pages 214 et 215, 1er volume : « Le roi de Prusse se prononça contre la régence. L'empereur de Russie hésitait toujours. Il n'y eut qu'une voix pour renverser Napoléon. L'avis fut même ouvert de marcher sur Fontainebleau, de lui livrer une dernière bataille, et de faire les plus grands efforts pour s'emparer de sa personne. Le désir d'éviter une nouvelle effusion de sang empêcha de prendre ce parti. Le conseil se sépara, au surplus, sans rien conclure, Alexandre ayant remis au lendemain pour se décider.

« Peu d'instans après, cependant, les commissaires de Napoléon trouvèrent le czar dans des dispositions bien différentes de celles dont ils avaient conçu un si favorable augure. La conférence languis-

sait sans qu'il eût fait connaître sa décision, lorsqu'un aide de camp vint lui remettre une dépêche, en ajoutant quelques mots en langue russe, qui furent compris du duc de Vicence. « Mauvaise nouvelle! » dit celui-ci d'une voix concentrée aux maréchaux, étonnés de sa soudaine pâleur.

« Messieurs, reprit Alexandre après avoir lu, je résistais avec peine « à vos instances, voulant donner une marque de mon estime parti- « culière à l'armée française que vous représentiez. Mais cette armée, « dont vous faites valoir le vœu unanime, se met en opposition avec « vous. Sa volonté, en effet, la connaissez-vous bien? Savez-vous ce « qui se passe au camp? Savez-vous que le corps de M. le duc de « Raguse s'est rangé tout entier de notre côté? »

« Les plénipotentiaires s'écrièrent que cela était impossible. — « Lisez, » repartit Alexandre en mettant sous leurs yeux la dépêche signée de la main du prince de Schwartzenberg. Ils regardèrent d'un air interdit le duc de Raguse : le maréchal était au désespoir.

« Ainsi fut perdue la cause de la régence. »

Sans regretter les jours à jamais éteints de puissance seigneuriale plus chers à l'imagination qu'au cœur de la génération vivante, il faut leur rendre la part de justice qu'ils méritent. Remplacera-t-on au sein de la population des campagnes condamnée à être long-temps encore nécessiteuse, malgré tous les essais de la politique, l'ascendant généreux des riches familles titrées? Je sais que leur générosité n'était pas gratuite, et qu'il n'était pas toujours difficile aux seigneurs d'être magnifiques une fois l'an, quand ils grossissaient leurs revenus d'une foule d'impôts vexatoires. Mais l'état n'est-il pas aussi de nos jours un seigneur exigeant? Et n'est-ce pas la dîme, n'est-ce pas la corvée sous d'autres noms moins flétrissans, que l'octroi, les portes et fenêtres, le personnel, la garde nationale et la conscription? On dit qu'au bon plaisir du maître a succédé l'égalité devant la loi. Il y aurait beaucoup à écrire sur cette égalité et cette loi; enfin serait-il vrai, et je pourrais l'admettre, que la commune eût détrôné avec avantage pour les masses l'antique féodalité; la commune n'en demeurerait pas moins un être froidement de raison, opérant le bien sans chaleur, sans enthousiasme et surtout sans amour. La commune a-t-elle une figure, une voix? Qui la connaît? Qui l'aime? Soyez réduit à la misère, la commune est une maison lugubre où l'on vous donne un morceau de carton que vous échangez contre un pain; soyez malade, la commune, sous les traits d'une autre maison, vous jette une carte qui vaut un lit de fer dans un hôpital; mourez sans

laisser cent sous pour le fossoyeur, la commune délivre à votre frère ou à votre ami un autre morceau de carton avec lequel il a la faveur de vous couvrir d'un peu de terre sans frais. Ceci est à peu près toute la commune. Il n'y a rien à reprendre à son humanité; mais qu'elle est triste et glacée ! Qu'est-ce qu'une générosité inaccessible à la reconnaissance ? N'aimez-vous pas mieux, dans un autre ordre d'organisation sociale, ce seigneur matinal qui frappe à chaque chaumière, se fait ouvrir, entre, invite chacun à lui dire son désir ou sa plainte? Si ce n'est lui, sa femme ou sa fille parcourent le bourg au milieu de la nuit, pendant l'hiver, et voient à travers les fentes de la porte le lit sans couverture ou le foyer sans feu. Pourquoi avoir constamment oublié l'immense contre-poids que faisaient les femmes à la dureté, à la violence, au despotisme de quelques seigneurs ? Et la considération est grave à peser. Quand chaque village avait pour patronne terrestre une femme attentive et humaine, il restait peu de place en France pour l'absolue misère. Eh bien ! voilà les visages adorés, les mains connues et cherchées dans l'ombre, voilà la reconnaissance dont nous parlions. Baisez donc la main à la commune ! grande cause de pitié et d'amélioration retranchée du trésor moral de la nation. Entre le bien qui émane de la commune et celui que faisaient autrefois les habitans des châteaux, il y a à observer la même différence qu'entre l'œuvre produite par une mécanique et l'œuvre conçue, executée par la main de l'homme. La première est exacte, nette, irréprochable, mais elle est sans vie; la seconde ne vient pas toujours à point, elle pèche par de grands défauts, des oublis et des incertitudes, mais le sang et la pensée y ont mis du leur. La commune est l'imprimerie du bienfait, et la libre indépendance de bien faire qu'elle a remplacée en était l'autographe.

Si le propriétaire actuel de Petit-Bourg n'a heureusement à revendiquer aucun des priviléges de ses prédécesseurs, et il est trop de son siècle pour s'en plaindre, il n'a pas renoncé, lui plus riche que la plupart des premiers possesseurs de son château, au droit de se faire aimer non pas de ses vassaux, mais de ses voisins de Ris, de Soisy, d'Évry et des villages environnans. On laissera dans la chasteté du silence et de l'ombre ce qu'il y a mis; il n'est pas d'éloges, si mérités qu'ils soient, qui fassent pardonner de les avoir écrits, quand nul n'en réclamait la publicité. Les belles actions sont aussi de la vie privée; et la presse n'est déjà plus une confidente assez digne pour lui permettre d'en entendre le récit.

Nous ne rapporterons d'une foule de traits honorables gravés dans

le cœur des habitans des communes placées sous le regard du château de Petit-Bourg, que celui-ci, qui ne doit pas être perdu pour l'histoire du temps.

A l'époque fatale où le choléra fit pleuvoir son venin sur Paris et les départemens voisins, la terreur s'étendit partout. Les riches battirent en retraite; c'était à qui irait le plus vite en sens inverse, des nuages chargés de peste et des équipages fuyant Paris. Les riantes résidences arrosées par la Seine et la Marne se vidèrent; la peur fit oublier le printemps qui venait chargé de plumes d'oiseaux, de feuilles d'arbres et de petites fleurs. Chaque convoi funèbre se croisait avec vingt voitures haletantes. De tous ces châteaux d'où la mollesse et l'oisiveté s'étaient envolées, il n'en resta qu'un seul habité; le château de Petit-Bourg. Ce n'était pas les moyens de fuir qui manquaient au propriétaire; mais partir! fermer brutalement sa porte à tant de visages attristés! il attendit. Le mal pourtant grandissait de jour en jour, d'heure en heure; M. Aguado attendit encore; il resta seul exposé à toutes les chances du mal, qui allait être sans pitié pour les communes voisines du château. Enfin, quand on l'eut persuadé que sa présence ne retarderait pas d'une minute les progrès du fléau, il se décida à rejoindre sa famille. Mais avant de quitter Petit-Bourg, il se rendit dans chaque village déjà largement décimé, franchit le seuil de chaque maison, et il donna à chaque habitant malheureux tous les objets réclamés par un bien-être sans lequel la mort ne pardonnait à personne : de la flanelle, des couvertures chaudes, et les meilleurs moyens curatifs indiqués par la médecine, sans oublier le moyen qui les comprend tous. Puis, il établit une pharmacie au château, y laissant deux médecins uniquement destinés à soigner les malades du canton. De tels actes honorent un nom, et fût-il déjà chargé d'une couronne de marquis, il s'élèverait plus haut encore.

Aucun village n'a de fête aussi joyeusement colorée que celle de Petit-Bourg; il en a même deux, l'une en l'honneur du saint de la localité, l'autre en l'honneur de la patronne de Mme Aguado. Toutes deux font époque dans le souvenir des invités habituels, qui sont traités ce jour-là aux frais de la maison. Des contentemens sont ménagés à tous les âges. Aux jeunes filles une main gracieuse distribue des mouchoirs aux vives couleurs, des bonnets de dentelles, des croix d'or et même des montres. Aux jeunes gens le sort ou l'adresse réservent des fusils et des couteaux de chasse. Indispensable auxiliaire, le vin ne cesse pas de couler sous les tentes dressées au milieu du parc, tandis que la danse confond toutes les joies dans une seule

et même joie. Le château est ouvert à tout le monde, et des tables chargées de gâteaux arrêtent de loin en loin avec bonheur une circulation intarissable. Si l'inégalité des fortunes n'avait pas ses abus cruels, c'est dans de pareils momens qu'on serait tenté d'y faire grace, et de se dire tout bas, bien bas, avec la liberté d'esprit la plus absolue, qu'il est peut-être plus de véritable bonheur possible dans un assemblage de conditions, haut et bas placées, mais s'aimant toutes en sœurs, de la nécessité de ne pas rompre une harmonie peut-être providentielle, que dans la violente situation d'une société toujours préoccupée de garder le niveau. Si l'égalité et le bonheur étaient deux choses distinctes? Si l'une ne renfermait pas l'autre? Avant un siècle la question sera éclaircie, et c'est la France encore qui la résoudra. Mais que le syllogisme lui coûtera horriblement cher à établir!

Il nous reste à dire l'intérieur du château tel qu'il est aujourd'hui. Dans la première pièce, qui est, je crois, une salle à manger, on voit deux tableaux de sainteté d'Annibal Carrache et de Herrera el Viejo (l'ancien). Nous ne tomberons pas dans le singulier oubli de louer pompeusement deux peintres dont personne ne voudrait mettre en question le mérite. Nous nous bornerons à dire que ces deux tableaux, ainsi qu'un autre de Juan del Castillo, représentant une belle Vierge, sont parfaitement conservés. Leur éclat n'empêche pas d'apercevoir de charmans paysages de Demarne et de Dubucourt, et de s'arrêter long-temps devant de petits poissons peints par Velazquez. Ils frétillent encore; on a peur de les voir tomber de la toile. C'est d'un goût délicat d'avoir égayé et adouci les reflets splendides des grandes peintures de cette salle par les spirituels éclairs d'une série de petits tableaux flamands signés de Corn-Hagen, Winans, de Van Kessel; je n'oublie pas de gracieuses fleurs d'Arellano. Il n'y a pas de jouissance plus intelligente et plus complète que d'avoir sous les yeux tant de peintures si achevées, et par les croisées ouvertes une campagne inondée des flammes ardentes et douces du mois de mai : ce que Dieu et les hommes ont créé de beau et de bon. Que Dieu est un grand peintre flamand!

A la gauche de cette première salle, où sont les portraits de Mme Aguado et de M. Aguado, peints par M. Lacoma, artiste sans doute aimé de la maison, car son nom revient souvent, et ceux des principaux ancêtres du marquis de Las Marismas, s'ouvre, sur le même prolongement, le grand salon enrichi des peintures de Lucas Jordano, de Domenico Brandi, de Pietro de Cortona et del Bassano.

Il faut se croiser les bras et admirer en présence de l'œuvre de ces demi-dieux. Rien n'est beau comme cela, si ce n'est ce ciel, ce soleil, cet océan d'herbes et ce fleuve qu'on voit en se retournant. Quels peintres, ceux qui soutiennent la comparaison avec le printemps!

Cristobal Lopez est aussi un artiste délicieux. Quels charmans tableaux, ceux qu'on voit de lui à Petit-Bourg! Que ses vierges et ses anges sont aimables! C'est la coquetterie fantasque de Decamps, sa couleur, avec plus de franchise et de perfection. C'est Decamps avec six pas d'avantage sur lui. Lopez est beau à toutes les distances, comme les pierres fines.

La troisième pièce est le salon d'étude; ainsi que les précédentes, son unique ameublement se compose de tableaux de maîtres de l'école espagnole et flamande. C'est *un Hermite* de Meneses Osorio, c'est *une Communion de la Vierge* par Théodore Aderman. Il faut hâter le pas cependant, car le temps manquerait même pour saluer, ne fût-ce que d'un regard furtif, les autres créations semées dans d'autres salles. A l'opulente oisiveté du maître il est permis seulement de savourer les paisibles émotions que donnent un *Christ au poteau* par Alonzo Cano, cet homme de génie à peine connu en France, et un autre *Christ sur la croix* du triste et monacal Zurbarran. Lui seul, le sévère Zurbarran a cette couleur affligée et touchante : il est le Job de la peinture. Ce Christ n'est pas un de ses moins beaux ouvrages. Ne refusez pas une halte attentive à un *Samson* de Vander Kabel.

Il est facile de s'apercevoir que les noms affectés aux diverses distributions du château n'ont qu'une valeur fort conventionnelle; chacune d'elles est un cabinet de tableaux et rien de plus. On a déjà vu que la salle à manger, le grand salon et le salon d'étude sont des travées d'une galerie de peintures; on n'y remarque pas plus de meubles qu'au Louvre et au Luxembourg. Dans la salle de billard, qui est la quatrième, nous n'avons pas vu de billard, mais une délicieuse *Vue de Venise* par Canaletti; et qui peindrait Venise, si ce n'est Canaletti? Un Primatice d'une couleur virginale, deux Velazquez, un *Martyr* de Zurbarran et une *Petite vache* de Vander Burg. Le Musée espagnol du Louvre a peu de tableaux de sainteté signés du nom de Zurbarran aussi remarquables que celui de Petit-Bourg. Nous ne nous exposons guère qu'aux reproches des faiseurs d'inventaires en omettant de petites peintures françaises semées comme des coquelicots importuns à travers ces belles moissons. Elles sont là, à l'exception de quelques-unes cependant, comme une protestation polie du propriétaire; pure courtoisie castillane.

S'il est dans tout le château une pièce qui réponde à sa destination nominale, c'est la dernière de l'aile gauche; une petite bibliothèque, bourrée de livres espagnols et français. Nous avons été heureux d'y rencontrer Lopez de Vega et Calderon à côté de Corneille. Une place d'honneur est réservée au grand ouvrage de l'Égypte, ce beau livre, exclusivement destiné par son prix à ceux qui n'ont pas le temps de le lire.

On ne doit pas s'attendre à voir plus de meubles dans l'aile droite où nous entrons que dans l'aile gauche dont nous avons épuisé les distributions peu nombreuses. Elle s'ouvre par une salle à manger où rien ne rappelle l'acte qu'on est censé y accomplir; point de buffets, point de tables, mais une incroyable bataille de Salvator Rosa, un Rose de Tivoli, les Quatre Saisons par Lesueur, de beaux chiens de Sneyders, une naissance et un baptême de Cristobal Lopez, une vue de Venise de Guardi, un charmant intérieur de Hemskerk, et une collection de petits tableaux flamands de Van Kessel, de Ferg et de Snaver. Quelle fougue, quelle rage, et quelle couleur dans le Salvator Rosa! J'ignore si l'on s'est jamais battu de cette manière-là dans aucun temps, mais qu'importe? Que n'avons-nous beaucoup de mensonges semblables! Encore un regard d'adoration pour Cristobal Lopez, et passons dans le cabinet suivant. C'est la chambre à coucher de M. Aguado. Puisqu'on la désigne ainsi et qu'on y a mis un lit, il faut croire que le domestique qui nous renseigne ne s'est pas trompé. Voici les meubles spéciaux de cette chambre à coucher qui n'a pas dû coûter grands frais d'imagination au tapissier. Un petit berger d'Albert Kuyp, un de ces petits bergers comme il n'en existe pas, enfant de roi et de reine, ayant pour vis-à-vis une bergère de son rang, un anachorète d'Alexandre Albini, un Christ de Moya, un Amour fouetté de Luca Jordano, une Vénus de Pomponio di Vito, un Antoine Moro, un Carlo Maratto et un Wouvermans comme il y en a peu au Louvre. Ce serait un crime d'oublier un Annibal Carrache et un beau Vander Does, et une impolitesse de ne pas mentionner deux Lancret qui vengent à Petit-Bourg notre peinture française si malencontreusement fourvoyée là. Que ces deux Lancret sont gracieux et fins! quel berger fleuri et quelle bergère coquette! Le berger semble sortir d'un bain parfumé et la bergère aller à l'Opéra. Je donnerais bien des écoles françaises pour cette bergère et ce berger, excepté l'école de Watteau, une des premières du monde.

J'ai dit la chambre à coucher de M. Aguado, sans omettre un seul meuble; l'omission eût été difficile, j'ai aussi dit pourquoi. N'oublie-

rais-je pas une petite pendule de quarante francs? On n'a jamais poussé plus loin le mépris pour les meubles, si ce n'est dans la chambre voisine, celle de Mme Aguado. J'aime ce dédain poussé jusqu'à l'héroïsme; deux ou trois cent mille francs de tableaux et pas quinze cents francs de papier peint et de bois doré. J'appelle cela du goût, de l'esprit, du bon sens, quand je songe qu'un secrétaire ou une glace eût pris la place d'un Carrache ou d'un Zurbarran sur la surface de ces murs d'un très faible développement. La glace de la chambre à coucher de Mme Aguado est en bois peint en gris. On pardonnera aisément ce défaut de luxe. Ce sultan à qui l'on présente une esclave pour la nuit est d'Eugène Delacroix, cette vision de la Vierge est de Cristobal Lopez, ceci est un Carrache, cette adoration est de Stella, et cette religieuse d'Offemback. Vous ne vous souvenez déjà plus, je pense, de la glace peinte en gris : serait-elle en or massif et en diamant, vous en souviendriez-vous davantage? Le boudoir attenant n'est pas plus un boudoir que la chambre à coucher n'est une chambre à coucher. C'est la dernière travée où vous attendent des fleurs d'Arellano et de Prevost, un beau paysage de Van Berg, un Tiepolo, un Guérin et un charmant Offemback. Là finit l'aile droite. L'une et l'autre, comme on le voit, sont moins les deux grandes divisions d'un château que la double galerie d'un riche musée.

Le premier et unique étage du château de Petit-Bourg ne sortant pas de la banalité utile des chambres d'amis, nous en respecterons l'obscurité.

Sauf erreurs, nous pensons avoir cité les beautés intérieures de la propriété de M. Aguado; elle ne sera jamais mieux entretenue. Elle est fastueuse, et son faste, quoique d'une date récente, fait honneur à l'intelligence du maître. Sans la bouleverser de fond en comble, il ne lui était guère permis d'en changer le caractère. Il y aurait de l'ingratitude à oublier qu'étranger à notre histoire, il a pris soin de conserver un monument dont les traditions sont sans parenté avec celles de son pays. Là où, sur un signe de sa main puissante, car il est plus riche que beaucoup de souverains, il pouvait faire élever un palais à sa fantaisie, il a mieux aimé laisser subsister un bâtiment dépassé par l'art moderne, insuffisant, incomplet, mais plein à jamais de l'immortelle grandeur de Louis XIV. Si, pour perpétuer le souvenir d'une visite de ce grand roi, qui était le sien, le duc d'Antin abattit une allée d'arbres, M. Aguado, entendant mieux ce qu'on doit à un tel honneur, a conservé le château tout entier.

C'est par la porte qui s'ouvre sur le parc qu'on découvre les indes-

criptibles richesses d'un paysage déroulé sous tous les points du ciel; et du perron, auquel s'oppose une terrasse tracée dans le goût de celle de Chantilly et de toutes celles qu'a dessinées Le Nôtre, on parvient sans fatigue aux premiers arceaux du parc. Caprice que ratifiera la postérité, les noms des principales allées de cette élégante forêt sont empruntés aux opéras de Rossini, l'hôte illustre, fréquent et bien-aimé de Petit-Bourg. Voilà l'allée *Guillaume Tell*, l'allée de *Sémiramis*, l'allée de *la Pie voleuse*. Nous avons l'espoir qu'il reste encore beaucoup d'allées à nommer et que Rossini retournera un jour en France. — Connais-tu M. Rossini? ai-je demandé à une petite fille de huit ans qui longeait le mur du parc en se rendant à l'école de la paroisse. — Oui, monsieur, je connais M. Rossini; c'est un monsieur qui rit toujours.

Quelque profond que soit mon respect pour la Charte et l'article où le sacrifice d'une propriété est prévu dans l'intérêt général, je n'ai pu voir sans colère les déplorables dégats causés au parc de Petit-Bourg par les ouvriers employés au chemin de fer de Paris à Orléans. Ces honnêtes ingénieurs, qui couperaient en deux leur mère si le tracé l'exigeait, ont arrêté que l'embranchement destiné à desservir Corbeil, Melun et Montereau, traverserait la propriété de M. Aguado. Ils ont déchiré son parc à coups de hache et de bêche; un des plus beaux fragmens et un bassin superbe resteront de l'autre côté du rail. Ce triste ruisseau de fer stérilisera une partie de cet admirable terrain, et cela pour que des nuées de Parisiens aillent dans une heure manger du fromage à la crême en Brie, comme si l'on ne devait pas toujours se croire trop près des Parisiens. Triste progrès! Ah! au temps du duc d'Antin, une société d'hommes d'affaires n'eût pas touché à un seul arbre de son parc! Il est vrai qu'au temps du duc d'Antin il n'y avait pas de charte constitutionnelle.

Fondateur d'une école et d'un hôpital, à Evry, M. Aguado a plus fait pour Petit-Bourg que tous les seigneurs ses prédécesseurs. Et ce bien, il l'a fait sans bruit, sans ostentation, avec la pudeur chrétienne du désintéressement.

LÉON GOZLAN.

Critique.

PORTRAITS LITTÉRAIRES,

PAR M. SAINTE-BEUVE (1).

On a dit que le sens critique est le génie de l'impuissance. L'observation frappe juste peut-être quand elle va de l'abbé d'Aubignac à Mme Dacier. Je ne sais rien de plus misérable, en effet, que cette vaine stratégie des mots, cette préoccupation du mécanisme extérieur, cette science factice, pédante, née du collége. Passe encore pour les maîtres, comme Quintilien et Longin. Mais au-dessus de cette critique qui, par l'impossibilité de produire, se réfugie dans le précepte, il y a l'étude passionnée de l'art, les hautes abstractions de l'esthétique. Ainsi, Platon poursuit, à travers le rêve et la poésie, l'idéal du beau; Aristote traduit ses lois en formules métaphysiques; Horace le chante aux Pisons. Avec l'antiquité cependant semble disparaître tout à coup le véritable génie critique. Il s'évanouit, au moyen-âge, dans la barbarie et dans la foi, et ne se réveille qu'au temps d'Érasme. Mais, dans son long sommeil, il a subi plus d'une transformation; il est devenu sceptique, railleur, triste pourtant, plus inquiet du vrai que du beau, et plus préoccupé peut-être de la réalité des choses que de la réalité de l'art. On dirait qu'il s'est éloigné de Platon pour se rapprocher de Lucien. C'est qu'en effet Lucien laisse admirablement pressentir ce bon sens exquis, cette précision de tact, qui constitue la saine critique française, notre gloire, la critique de Bayle, de Fontenelle, de Voltaire, de Daunou, et aussi de M. Sainte-Beuve.

M. Sainte-Beuve, profond artiste, est resté, entre tous, fidèle à l'esthétique. Il est épris du beau à la manière de Winckelmann; mais le grand critique de la statuaire et de l'architecture voit toujours Dieu rayonnant sous l'œuvre humaine, toujours Jupiter près de Phidias inspiré. Son enthousiasme proclame,

(1) 2 nouveaux volumes in-8°. Paris, chez F. Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

en quelque sorte, le panthéisme dans l'art. M. Sainte-Beuve, au contraire, voit l'homme, avant tout, sous les œuvres de l'esprit. Pour lui, faire de la critique, c'est étudier, tout en cherchant la beauté éternelle et absolue, l'être contingent qui sent, qui pense, et fixe sa pensée; c'est regarder l'idée éclore, c'est découvrir, à travers toutes les tristesses, toutes les joies de la vie, ses origines les plus lointaines et les plus secrètes; c'est choisir enfin un cadre où l'on reste original à propos d'un autre, où l'inspiration propre, spontanée, la poésie, s'exhalent doucement, à côté de l'exacte analyse et de l'appréciation rigoureuse.

Les *Critiques et Portraits* ont pris rang dès l'apparition du premier volume en 1832, parmi les œuvres éminentes de notre temps. Ce livre a ouvert, en effet, en histoire littéraire, un horizon nouveau. Le genre que M. Sainte-Beuve continuait, en le perfectionnant, avait bien été essayé déjà avec un certain succès; mais l'auteur des *Portraits* y introduisait une manière distincte, élevée et profondément originale. On consultait Goujet et Niceron, comme les Bénédictins; d'Alembert, Condorcet, et surtout les spirituelles notices de Fontenelle, étaient quelque peu lus : mais le critique disparaissait vite sous l'académicien; on trouvait l'éloge au lieu du jugement aiguisé et libre. Le *Cours de Littérature* de La Harpe, très estimable comme répertoire utile de saines doctrines, de rapprochemens et de parallèles littéraires, conservait surtout un caractère dogmatique, qui rappelait un Marmontel corrigé et plus ouvert, un Le Batteux moins étroit et moins méticuleux. Dégagée et mise à l'aise par l'influence indépendante de Mme de Staël et de M. de Châteaubriand, renouvelée par l'enseignement de M. Villemain, la critique française devait prendre un rang important et nouveau. Parmi les plus remarquables travaux qu'elle a produits, on peut, sans craindre la rivalité, opposer aux écrits de Johnson, de Goldsmith, de Voss, les *Portraits* de M. Sainte-Beuve.

Il convient de noter dès l'abord deux faces distinctes dans ce livre. Les morceaux écrits avant 1830, au point de vue polémique, portent, ainsi que l'auteur l'indique lui-même, l'empreinte d'une intention littéraire plus systématique : c'est surtout une investigation théorique sur divers points de l'art. Il combat pour le triomphe d'une doctrine. Plus tard, ses travaux ont, avant tout, une signification morale et se rapportent à une littérature plus indifférente ou même légèrement désabusée. Mais cette diversité de nuances n'implique nullement contradiction. Jeune homme enthousiaste dans sa foi d'artiste, M. Sainte-Beuve prit activement part à la lutte soutenue par *le Globe*, en faveur de plus d'un principe ardent. Le bruit de l'arène l'aiguillonait, et, pour arriver plus vite au but, il pressa parfois ses coursiers de telle sorte que, la limite atteinte, ils couraient encore tout fumans comme aux combats olympiques. Ce n'était là, du reste, que l'exaltation passagère d'un sentiment vrai : esprit éminemment original, M. Sainte-Beuve avait demandé la vie et l'ame à la littérature misérable et allanguie de l'empire. Il appelait de ses vœux, et défendait de toute la verve, alors un peu hasardée, de son beau

talent, cette rénovation tardive de la poésie, préparée, dès la fin du XVIII siècle, par Bernardin de Saint-Pierre, et accomplie par *René* et *Corine*. M. Sainte-Beuve, dans son premier livre, en remuant le XVIe siècle pour y trouver des modèles, n'a jamais affirmé, comme on l'a fait brutalement depuis, que cette époque fût la grande ère de notre littérature. Il n'a jamais méconnu les gloires intellectuelles du règne de Louis XIV. Loin de là; mais il a pensé avec raison que l'admirable langue de Pascal et de Bossuet, la langue limpide et nette de Voltaire, avait fini par s'énerver en passant aux *Alexandrins* dégénérés de l'empire. Lorsqu'il a quitté un instant Racine pour remonter jusqu'à Ronsard, M. Sainte-Beuve a fait comme ont fait depuis nos métaphysiciens qui, en exagérant aussi quelque peu, retrempent l'idiome émoussé de Condillac dans l'austère terminologie d'Aristote. De plus, il avait en vain cherché l'idée comme la forme dans cette innocente génération littéraire dont les derniers et honnêtes représentans ne sont plus qu'à l'Académie. Mais en posant l'équation entre l'œuvre et l'admiration prodiguée, il reconnut bientôt qu'elle n'était guère possible. A part Fontanes et Millevoye, poètes de douce transition, à part Lemercier, esprit vigoureux et isolé, le désappointement vient toujours dans la littérature de cette époque. M. Sainte-Beuve en ressentit un peu d'humeur. Cela se conçoit; c'était une illusion perdue, et il fallait chercher ailleurs le rameau d'or. Désenchanté une première fois, il craignit les surprises et se montra plus sévère. Mais toujours, et dans les hasards et les vivacités de la lutte, il est resté délicat et finement contenu. Les théories rhythmiques qui suivent *Joseph Delorme* et qui offrent peut-être le côté le moins acceptable de ses doctrines d'alors, n'ont rien de ce caractère violent et paradoxal qui signalait, à la fin du XVIIIe siècle, les déclamations de Mercier contre Racine et Boileau. Ce procédé grossier, et qu'on a renouvelé depuis avec scandale, n'a jamais pu être le fait de M. Sainte-Beuve. Il a gardé jusque dans ses traits les plus mordans l'atticisme et le bon goût. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, quoi de plus sévère, mais de plus juste, et aussi de moins blessant dans la forme, que le portrait de Delille? M. Sainte-Beuve regarde à la loupe les vers de l'auteur des *Jardins*. C'est l'étude de Bernardin de Saint-Pierre sur le fraisier, mais Delille n'a pas ses mondes infinis comme la plante. Et quand, au lieu du grand peintre, le critique n'a trouvé que l'émailleur habile, le crayonneur au pastel; quand il a reconnu que le poète avait le don de la rime, mais non le don des larmes, pourquoi lui refuser de le dire? Lorsqu'une œuvre a perdu presque toute saveur, pourquoi imposer l'admiration traditionnelle? Delille n'est-il pas après tout, et même dans sa plus haute expression, l'Anacharsis parisien de la poésie latine, comme l'appelle M. Sainte-Beuve, le descendant de Vanière et de Rapin; sa traduction la plus célèbre, qu'est-ce autre chose qu'une villa romaine, transportée à Moulin-Joly? Certes, ce n'est point là de l'aigreur.

En aucun temps, et à plus forte raison dans ces dernières années, M. Sainte-Beuve ne s'est jamais fait un malin plaisir de renverser certaines gloires de

leur piédestal usurpé, de chercher les formes grêles et mesquines de la statue, sous l'ampleur apparente de la draperie. Il aime, au contraire, après avoir posé la couronne sur les fronts toujours rayonnans, à sauver quelque mémoire à demi naufragée, à recueillir çà et là une perle, à rendre une fleur à la corbeille antique d'André Chénier. On pourrait même donner pour épigraphe, à plusieurs de ses portraits, le *sinite parvulos ad me venire*. C'est là pour lui une affaire d'équité, et s'il se montre indépendant et sévère à l'égard des plus grands, il aime aussi à protéger les faibles, ceux qu'on pille et qu'on ne cite pas, et qui ont eu, à défaut du rayon, un éclair, un bonheur inespéré de pensée, quelques hasards de verve, par exemple *Mademoiselle de Liron*, ou même *la Feuille* d'Arnault. M. Sainte-Beuve, s'il trouve une ruine, s'afflige et passe vite, mais près de ce sentiment triste du débris (et que de débris même en nos voies les plus larges et les plus belles), il y a en lui un sentiment de piété studieuse envers ceux qui, plus sages et souvent plus forts, ont, comme Joubert, aimé l'oubli et cherché l'ombre, ou qui sont tombés jeunes, comme Farcy, avant l'achèvement toujours difficile de l'œuvre. Cette critique du combat, qui s'irrite ou s'exagère par l'attaque ou la résistance, n'a été d'ailleurs, pour M. Sainte-Beuve, qu'une sorte d'accident purement temporaire et de début. « Romantisme, humanitarisme, dit-il lui-même, ce sont là des formes de passions, et comme des maladies que les jeunes talens doivent presque nécessairement traverser : ils deviennent d'autant plus mûrs qu'ils s'en dégagent complètement. On ne passe point sans doute impunément par ces divers systèmes, on en garde des impressions, des teintes, un pli; mais enfin l'on en sort quand on est capable de maturité. Ce qui est bon à rappeler, c'est qu'on n'en sort jamais, après tout, qu'avec le fonds d'enjeu qu'on y a apporté, je veux dire avec le talent propre et personnel; le reste était déclamation, appareil d'école, attirail facile à prendre, et que le dernier venu, eût-il moins de talent, portera plus haut, en renchérissant sur tous les autres. » Ainsi se sont dégagés vite, chez M. Sainte-Beuve, et sans que son originalité en ait été atténuée en rien, cet attirail, cette fantaisie dont il parle. L'apaisement fut complet; il se replia même vers le doute, parce qu'il avait reconnu que le critérium dans l'art n'a guère cette fixité absolue qu'on lui a souvent donnée avec arrogance; et, en appliquant à l'œuvre reposée, et en dehors de tout système, les facultés de son éminent esprit, il a prouvé qu'il avait pour sa part trouvé une vraie poétique, et qu'une certaine dose de scepticisme, n'avait nullement affaibli en lui l'imagination délicate et la sensibilité exquise de l'artiste.

M. Sainte-Beuve a constitué la psychologie en histoire littéraire. Son procédé a quelque chose de cette investigation fine et déliée que Reid, Stewart et M. Jouffroy ont introduite avec une souplesse si habile dans l'observation philosophique. Vivante ou morte, qu'une figure célèbre pose devant lui, il en saisit d'un coup d'œil les nuances les plus fugitives, les impressions à demi effacées, le *rictus* ou le sourire. Sa critique explique le livre par l'homme, l'homme par

le livre; une ligne, un simple mot, lui révèlent souvent tout un côté méconnu et voilé, tout un roman enseveli. Il sait comment les intelligences d'élite se sont développées par la passion, aiguisées par l'obstacle, complétées par l'étude et l'art; ce qu'elles doivent à l'imitation ou à l'élan naïf et spontané. Sa pénétration descend jusqu'aux détours les plus dérobés de la vie qu'il explore, et, bien que toujours discret à propos, il la révèle tout entière, lumineuse ou sombre, dans ses grandeurs ou ses extases, et, quand la vérité le demande, dans ses misères ou ses faiblesses, car c'est là aussi qu'il faut chercher le mot de plus d'une grande œuvre. Les premiers paysages, les lointains de l'enfance et de la jeunesse, ces cloches qui tintaient pour Victor Hugo aux Feuillantines, ces brises dont Lamartine a retenu l'accord, et qui le berçaient dans les peupliers de Milly, expliquent à M. Sainte-Beuve les trésors de la maturité. Souvent alors l'élégie déborde, le chantre des *Consolations* épanche sa rêverie; car, sous le poète ou le hardi penseur, il a vu l'homme, non privilégié ou maudit, mais semblable à tous, faible, souffrant, orageux. Il a vu Ballanche conduit au dogme des épreuves par les crises physiques et morales d'une jeunesse maladive; Bernardin de Saint-Pierre saisi d'hallucinations, comme Tasse et Pascal; Mirabeau traversant, pour arriver à l'inspiration et à la gloire, toutes les souillures du vice. L'initiation est complète : chaque tête, comme celles de Rembrandt, passe avec sa lumière au front, et, bien que dispersés dans le livre, selon les hasards d'une première publication, les *Portraits* forment néanmoins une galerie continue, où l'aspect de chaque époque ressort merveilleusement du détail de chaque figure.

Rigoureusement placé dans la sphère vivante et personnelle du temps qu'il étudie, M. Sainte-Beuve aime cependant à voir plus loin, avant et après. Il regarde le Versailles de Louis XIV, de l'hôtel de Rambouillet ou du salon d'Helvétius. Fidèle, d'ailleurs, au culte de la muse grecque ou romaine, il rend à chacun et à propos sa famille de l'antiquité. Il sait à quelles sources profanes puisait l'urne chrétienne de Racine, et pourquoi elle puisait là; vers quelles fleurs de Pœstum et de l'Hymette s'envolait la muse de Chénier, toujours avide de parfums antiques. La couture industrieuse serpente et se déguise en vain sous le moelleux de l'étoffe. Il la sent au premier toucher. Ces rapprochemens qui lient toutes les époques, et ajoutent sans cesse au présent l'intérêt du passé, n'ont rien de cherché ni de pénible. C'est un bonheur de la pensée, jamais un effort. L'inattendu peut faire douter parfois aux premières lignes, mais l'horizon se dégage vite. Qu'André Chénier, le confident d'Abel, l'enfant byzantin d'Évarus de Paros et de Bion, et Régnier le joueur de quilles, le satire grimaçant comme les mascarons des maisons gothiques, tous deux grands poètes qui ne se savaient pas de la même famille, se rencontrent sur les limites extrêmes de la réforme et du XVIIIe siècle, et au seuil des amours faciles, ils s'étonneront peut-être un instant de leur parenté imprévue, mais ils se reconnaîtront vite. Sous les grands airs de la monarchie absolue, sous l'épanouissement de toutes ses pompes et de ses gloires les plus achevées,

M. Sainte-Beuve, qui se laisse charmer, mais non pas éblouir, cherche encore et retrouve parfois les traditions du dernier règne. Il sait les rubans qu'on portait dans les ruelles; il en surprend malicieusement quelques nœuds, près d'un exemplaire de *l'Astrée*, sur la toilette de Mme de Sévigné. Cette étude se continue ainsi jusqu'aux époques les plus voisines, jusque dans notre temps lui-même. Entre les chœurs d'*Esther* et les *Méditations*, il y a Fontanes qui se rattache à Racine, comme Stace à Virgile; entre l'ancien spiritualisme chrétien et le culte de la nature au XVIIIe siècle, il y a Bernardin de Saint-Pierre; Ballanche confine à Lamartine, Mme Guizot à Johnson, à Labruyère, Joubert à La Rochefoucauld devenu orthodoxe.

Ainsi l'histoire littéraire de la France par ses grands hommes et ses beaux livres s'achèvera, nous l'espérons, dans les *Critiques et Portraits*, à dater de Louis XIV. Boileau, Racine, Corneille, Molière, La Fontaine, La Bruyère, Sévigné, n'est-ce pas le grand siècle dans son côté le plus radieux? Sans doute, il reste encore plus d'un nom à ajouter à cette étude déjà si vaste. Mais *Port-Royal* complétera les *Critiques*. Chaque homme et chaque chose aura sa place. D'un côté, le monde et ses bruits, Versailles, la comédie du roi, le jardin d'Auteuil, Racine aux genoux de la Champmeslé, Molière trompé et jaloux, Mme de La Fayette s'alarmant à l'opéra de *Cadmus*, les vives libertés de l'esprit, l'étude profonde, mais railleuse de l'homme, les traditions de Gassendi et de Montaigne; de l'autre, la solitude et la prière, Racine pénitent, les morts mystiques qui rappellent saint Bruno, les plus hautes intelligences s'humiliant sous la foi, la lutte éternelle d'Augustin et de Pélage. M. Sainte-Beuve remplira de la sorte tous les cadres. Il aura peint, comme Mignard, les grands artistes, les belles femmes; comme Lesueur, les chrétiens pensifs.

Le XVIIIe siècle tient jusqu'ici peu de place dans les volumes de *Critiques*. A part Diderot et Prévost, M. Sainte-Beuve semble avoir choisi de préférence, dans cette grande époque, les hommes qui, formés par elle, sont venus mourir sur le seuil de notre temps. L'histoire politique se présentait là d'elle-même, quelquefois par rencontre imprévue, à propos d'un simple incident, d'un nom, d'une phrase, quelquefois aussi à propos de l'œuvre et de la vie tout entière, comme dans les portraits de Mirabeau, du général La Fayette, de Mme Roland. Il importait dans cette série de déterminer pour chaque homme les causes apparentes et détournées de ses sympathies ou de ses résistances aux principes nouveaux, le choc des évènemens sur l'intelligence, d'expliquer, à propos de Milton, Cromwel et Charles Ier. M. Sainte-Beuve a porté dans cette étude la même finesse, la même sûreté de coup d'œil, et une élévation de pensée et de vue toujours dominante. Du reste, en politique comme en littérature, il est girondin. Les gloires fortes et sombres le trouvent d'ordinaire plus disposé à la sévérité qu'à l'enthousiasme, il proteste contre la théorie du succès et se place pour juger au point de vue du droit et du devoir. Mais ici le scepticisme lui vient encore lorsqu'il touche à la réalité des faits. Sur cette limite indécise du passé et de la société nouvelle, devait-il, avec Mme de Staël, s'exalter pour la

perfection successive du genre humain, chanter l'hymne du progrès, ou lancer l'anathème avec De Maistre, au nom de la loi providentielle méconnue? Devait-il, à propos de Bonaparte qui se trouve en son livre mêlé à bien des grandes mémoires, incliner tristement, comme le chantre chrétien d'Antigone, vers le dogme de la fatalité antique? M. Sainte-Beuve a douté. Il s'est demandé sagement s'il est en politique des vérités absolues, si, depuis César jusqu'à Napoléon, tout ce qui a brillé, influé sur la terre, n'a pas eu sa dose de machiavélisme, si l'entière vertu n'apporte pas son obstacle avec elle. Tristes et graves questions que le passé n'a point résolues; problème impénétrable des sociétés humaines toujours voilé comme cette science de l'être et de la vie, qui fit rêver Platon et Leibnitz; mystères qu'on ne saurait comprendre, mais qu'il faut méditer!

Nous regrettons que M. Sainte-Beuve n'ait pas suivi, étendu plus loin cette veine si heureuse de ses portraits politiques. La faculté puissante d'assimilation, cette espèce de seconde vue qui le distingue, éclaireraient d'un jour vif et nouveau les hommes qui depuis cinquante ans ont occupé la scène du monde. Il y aurait là un enseignement utile et profitable à tous, car on a peine aujourd'hui à garder la saine mesure des choses. Si étroite et si obscure que soit leur sphère, les plus humbles sont appelés à lutter; il importe donc surtout que ceux qui savent et comprennent les hommes éminens enseignent aux faibles comment les forts ont marché dans leurs voies difficiles. Ainsi, tout en laissant dominer dans les *Critiques* le côté littéraire, j'aurais voulu y rencontrer moins souvent peut-être ces figures de romanciers ou de poètes dont la beauté n'est qu'une sorte de pâleur un instant exaltée, et qui n'inspirent ni l'émotion, ni les sympathies vives. Quelques portraits sont replacés dans la lumière et le rayon qui avaient à mon sens mérité l'ombre, et M. Sainte-Beuve me paraît avoir fait çà et là, dans son livre, une part un peu indulgente aux amitiés et aux réhabilitations. Il y a là, je le sais, un sentiment de justice religieuse envers les morts, une politesse de convenance et de bon goût envers les vivans; mais nous sommes, Dieu merci! assez riches en gloires de toute sorte pour laisser, sans injustice, les œuvres secondaires aller à l'oubli. C'est le partage du grand nombre. Et quand nous ouvrons Versailles ou le Panthéon, pourquoi donner les honneurs de la galerie à ceux qui n'ont pris rang dans nos fastes que par le souvenir d'une défaite? Il convient d'ailleurs de remarquer que la verve et le talent de M. Sainte-Beuve s'élèvent et grandissent selon qu'il s'adresse aux plus grands; et en rappelant à ce propos les portraits de Molière, de La Fontaine, de La Bruyère, je demanderai que sa critique garde le plus souvent les hautes sphères. Elle en est digne, elle est là dans son domaine.

On l'a vu à propos du siècle de Louis XIV, les *Critiques et Portraits* offrent l'histoire du grand règne dans l'un de ses aspects les plus lumineux. L'histoire de notre temps s'y retrouve aussi, moins radieuse sans doute, mais aussi vraie. Les plus hautes questions y naissent encore de la question littéraire; Jouf-

froy, Chateaubriand, La Mennais, et quelques autres, rares élus rapidement nommés, mais qui viendront à leur tour, ramènent M. Sainte-Beuve aux problèmes éternels. L'infini se découvre. Quoi de plus élevé, par exemple, et de plus convenablement sévère, que ce double portrait de M. de La Mennais, tracé à quelques années de distance? Pourquoi ces variations d'un esprit vigoureux et toujours puissant à ses points de vue divers? Est-ce bien le même homme, se demande M. Sainte-Beuve, qui lançait l'anathème avec Rome, et qui sonne aujourd'hui autour de la ville sainte, autour du Vatican ou des Tuileries, la trompette de Jéricho, qui combat le protestantisme et qui en appelle lui-même à l'interprétation individuelle, qui invoque ici l'autorité absolue contre la révolution, et là la révolution contre le pouvoir, tantôt adversaire du saint-simonisme ou presque néo-chrétien, placé aux deux extrémités, et affirmant toujours? C'est une curieuse lutte que la critique de M. Sainte-Beuve aux prises avec la logique en défaut de M. de La Mennais, que le libre penseur sommant le croyant qui s'est détourné et qui cherche à donner le mot de sa foi. Du reste, ami sage de la liberté politique et de la liberté intellectuelle, et surtout de la dignité indépendante, M. Sainte-Beuve oppose dans le même homme, aux contradictions presque inévitables de l'esprit, la fermeté continue du caractère, la loyauté de l'intention. Il aime à retrouver, sous les débris du La Mennais chrétien, le plus désintéressé peut-être des glorieux modernes, et le noble cœur, toujours supérieur aux ombrages de la vanité et de l'égoïsme.

M. Sainte-Beuve applique aux œuvres purement littéraires, comme aux doctrines les plus sérieuses, cet équitable procédé, cet examen libre et non prévenu; il marque à chacun son arrêt et sa limite, il signale l'affaissement, après avoir applaudi à l'essor. Lamartine, Hugo, Béranger, toutes ces gloires passionnément jugées, nous les retrouvons dans les *Portraits* soumises à l'examen d'une critique qui sait toujours se modifier sagement, suivant la valeur toujours variable de l'œuvre. Certes, il faut le souffle et le don pour passer de la sorte, et sans que jamais on paraisse avoir changé de sphère, de l'abstraction à la poésie, d'Ampère à M. de Balzac, de La Mennais à Lamartine. La forme, chez M. Sainte-Beuve, a la même souplesse que l'idée. Observateur délicat, il donne à la pensée, à la déduction morale, ce ton net et détaché qui est dans la manière de La Bruyère et de Vauvenargues, et qu'il a montré si tranché dans Mme Guizot. Mais, près du moraliste ou critique, il y a aussi en lui le poète, comme dans Wilhelm Schlegel. De là l'image quelquefois flottante près du trait fortement arrêté, la précision près du tour rêveur; de là aussi une éminente originalité, un style personnel et distinctif, mais parfois l'excès des qualités; quelques formes obscures et cherchées, à force de fins détours, le jet de lumière, le rayon, là où il n'eût fallu que la demi-teinte.

Le livre de M. Sainte-Beuve est du petit nombre de ceux qui laissent une impression morale et profonde. Des horizons nouveaux s'y révèlent sur toutes choses. Chacun y trouve son profit; les uns, en regardant de leur vallée obscure ceux qui ont franchi les abruptes sommets, apprennent à ne point envier les

plus grands, et respirent plus à l'aise dans leur humble sphère; les autres, qui ont rêvé la gloire et pensent l'avoir conquise, retrouvent là parfois leur véritable mesure. Ce que chaque époque, ce que chaque homme porte de faux et d'emprunté, s'y dégage vite; et le vers de Lucrèce revient à l'esprit : *Eripitur persona, manet res.* A ces études peut-être on perd plus d'une illusion; car l'admiration veut quelquefois la distance, et le mot de Rousseau n'est exact que pour Fénelon. Qu'importe si, en s'éloignant de l'enthousiasme, on arrive plus près de la vérité? Dans cette conversation avec les forts, ceux qui se croient si légèrement une mission de penseurs ou d'écrivains, apprendront peut-être à douter d'eux-mêmes. Les impatientes vanités des amours-propres de ce temps-ci, les ridicules aspirations à la gloire, sembleront plus misérables encore, quand on aura vu, dans le détail de leur existence simple et reposée, La Bruyère, Mme de La Fayette, Mme de Sévigné, laissant doucement échapper leur pensée, comme Xavier de Maistre, sans se préoccuper de la renommée ou du bruit, et les plus enthousiastes comme les moins prévenus se rencontreront sans doute dans cette conclusion toute pratique, que le plus heureux et le plus sage est, après tout, celui qui garde au cœur cet endroit sain que demande M. Sainte-Beuve, celui qui aime l'art ou la science, non comme moyen, mais comme but, et qui, la règle du devoir acceptée, se laisse vivre, écoute et regarde.

LOUANDRE.

BULLETIN.

M. le marquis de Brézé a soumis, cette semaine, quelques observations à la chambre des pairs au sujet du crédit supplémentaire pour les dépenses secrètes de 1839. Ces réflexions embrassent tout l'ensemble de nos relations extérieures et de notre situation politique. Tout le monde connaît l'opinion à laquelle appartient M. le marquis de Brézé, et on ne pouvait s'attendre, de sa part, à rien qui pût ressembler à de la bienveillance pour le gouvernement de juillet. Toutefois, il y a toujours quelque profit à retirer des discours de ses adversaires, outre que c'est une bonne occasion de rétablir les faits dénaturés par l'esprit de parti. C'est en cela que nous avons été fâchés de ne voir opposer au discours de M. de Dreux-Brézé qu'une insignifiante improvisation de M. le maréchal Soult, et une réponse très brillante, il est vrai, mais non moins vague, mais encore moins politique, faite par M. Villemain.

M. de Dreux-Brézé s'est occupé d'abord d'examiner la pensée qui a présidé à la formation du cabinet. Se débarrassant, en orateur habile, de ce qui pouvait le gêner dans l'arène où il allait descendre, M. de Dreux-Brézé a élargi le point de vue où le placent d'ordinaire ses opinions de parti, et il s'est attaché à montrer la déviation imprimée, depuis neuf ans, selon lui, aux principes de 1830. Il s'est efforcé de prouver que le principe du gouvernement parlementaire a été l'objet des répugnances de tous les ministères qui se sont succédé. Il a montré comme fruits de ce système une crise commerciale inouie, l'industrie frappée de stérilité et d'inaction, le fractionnement des partis, l'amoindrissement des pouvoirs, la ruine des réputations, la guerre civile; en un mot, il a attribué à une seule cause tous les résultats produits par des rivalités d'intérêt matériel, par des évènemens extérieurs, par des ambitions excessives, par des rivalités individuelles, et par l'entraînement malheureusement trop naturel des passions. Encore une fois, nous regrettons que personne ne se soit levé sur le banc des ministres pour répondre à M. de Dreux-Brézé que la restauration avait vu tous ces malheurs, qu'elle aussi avait souffert dans son action

de gouvernement, par l'effet des crises commerciales, par les déchiremens des partis; qu'elle avait également vu s'affaiblir successivement tous les pouvoirs dans ses mains; que la guerre civile et les émeutes avaient éclaté contre elle; mais que toute forte qu'elle était, selon M. de Brézé, par le principe de sa légitimité, elle n'avait pas su vaincre et contenir les partis, comme l'a fait ce gouvernement de juillet, l'objet des dédains du noble pair.

Au moins le ministère du 12 mai aurait-il dû se défendre lui-même, quand M. de Dreux-Brézé lui a demandé s'il venait continuer le système de ces neuf années. C'était bien le cas de répondre à une question que lui fait, depuis un mois, toute la France, et à laquelle il devait être préparé dès le moment de sa formation; car la plupart de ceux qui le composent ne se sont pas fait faute d'exiger, du cabinet du 15 avril, une réponse catégorique à pareille question. Cependant celle de M. de Dreux-Brézé est restée sans réplique.

Le noble pair, voyant dans le ministère actuel des hommes politiques hostiles les uns aux autres il y a peu de jours, a fait observer que quelques-uns des membres du nouveau cabinet devaient avoir fait le sacrifice de leurs opinions à leurs collègues, et il a demandé que ceux qui ont reconnu leurs erreurs, en abandonnant leur ligne politique, voulussent bien le déclarer à la France, afin qu'on sache quelle est la portion du ministère qui a conquis toutes les autres; à quoi ni M. Passy, ni M. Dufaure, ni M. Villemain, ni M. le maréchal Soult n'ont encore répondu.

Plusieurs ministres actuels, a dit M. de Brézé, doivent aux doctrines d'indépendance proclamées dans l'opposition l'influence qu'ils ont acquise; dans la politique intérieure, ils ont énergiquement combattu certaines mesures; dans la politique suivie jusqu'ici à l'extérieur, ils ont vu l'abandon des intérêts et de la dignité de la France. Réaliseront-ils les promesses qu'ils ont faites dans l'opposition? M. le maréchal Soult a répondu, il est vrai, que le ministère justifiera, *par l'emploi de la somme,* la confiance qu'on lui accordera en votant les fonds secrets, et qu'alors les chambres et le pays jugeront que le cabinet a un système, et qu'il le suit avec persévérance. Une telle réponse nous empêche de nous joindre à la presse tout entière, qui reproche à M. le maréchal de manquer des qualités oratoires. Nous reconnaissons, au contraire, que M. le président du conseil en a montré une que nous ne nous attendions pas à trouver dans un vieux soldat accoutumé à la franchise des camps. Le ministère était sommé de dire quel est son système, et à quels principes il s'est rattaché; M. le maréchal Soult s'est hâté de répondre que le ministère prouverait, par l'emploi des fonds qu'il a demandés, qu'il a un système, et que ce système est bon. En sorte que si on s'adresse à M. Passy ou à M. Dufaure pour savoir s'ils ont adopté les principes des 221, représentés par M. Cunin-Gridaine et ceux dont ils sollicitent l'appui dans la chambre, ou les principes des doctrinaires, représentés par M. Duchâtel, leur réponse est toute prête : l'emploi des fonds secrets expliquera tout. Or, les fonds secrets ne seront *employés* que dans le courant de l'année; voilà donc la connaissance du système ministériel remise à un an. Et comme, en outre, on ne rend pas

compte de l'emploi des fonds secrets, le système du cabinet restera enfoui, avec les pièces comptables de ces fonds, dans les archives secrètes du ministère. Qu'on vienne maintenant soutenir que M. le maréchal Soult n'est pas un orateur habile !

Entrant ensuite dans le détail des affaires, M. de Dreux-Brézé a reproché au gouvernement de juillet et son inertie dans les conflits élevés en Prusse entre le souverain et les provinces catholiques, et l'évacuation d'Ancône, et le traité de commerce prêt à se conclure entre l'Angleterre et l'Espagne, et le traité des 24 articles. Il s'est étonné surtout de voir les hommes d'état qui avaient le plus énergiquement attaqué ce traité éviter de se prononcer à ce sujet depuis qu'ils sont ministres.

Cette fois il était difficile de répondre à M. de Dreux-Brézé. Un ministère est lié par les convenances, et il ne pourrait, sans manquer à tout sentiment de prudence, entrer dans le détail des affaires extérieures. Nul gouvernement ne pourrait exister avec des conditions de publicité pareilles. Mais M. de Brézé n'a-t-il pas répondu lui-même en mêlant ensemble les affaires de Prusse et l'évacuation d'Ancône, qui peut être justifiée de plus d'une manière? M. de Brézé voudrait-il, par exemple, qu'un gouvernement qui prétendrait se réserver des sympathies parmi les populations catholiques du Rhin, pour le cas d'une légitime défense, persistât à occuper sans motif les états du pape, et semât des irritations contre lui au siége même de l'autorité ecclésiastique dont l'influence se montre si puissante sur le Rhin? On ne peut vouloir tout à la fois, et avec un esprit élevé tel que celui de M. de Brézé, on ne doit jamais examiner les actes diplomatiques d'un gouvernement en les isolant les uns des autres.

En ce qui concerne le traité de commerce entre l'Espagne et l'Angleterre, M. de Dreux-Brézé a rappelé que M. le maréchal Soult avait déclaré que toute coopération de la France dans les démêlés intérieurs de la Péninsule lui paraissait aussi déshonorante que compromettante. L'orateur a donc félicité le président du conseil d'avoir gardé au pouvoir les opinions qu'il avait; mais si les félicitations de M. de Brézé sont sincères, comme nous n'en doutons pas, et s'il voit avec plaisir la France restreindre avec prudence son cercle d'action du côté de l'Espagne, est-il bien fondé à se plaindre de voir l'Angleterre faire des progrès de ce côté? L'Angleterre proportionne toujours ses efforts à l'importance de ses intérêts. En 1823, le ministre d'Angleterre se retirait à Cadix avec le roi Ferdinand; aujourd'hui l'Angleterre s'efforce d'arracher des concessions commerciales au gouvernement de la reine, et c'est après les avoir obtenues qu'elle tentera des efforts plus décisifs en faveur de ce gouvernement. La France a aussi des relations commerciales avec l'Espagne; c'est à son gouvernement de voir s'il doit se laisser devancer par l'Angleterre, et la circonstance indiquée par M. de Dreux-Brézé motiverait peut-être une modification dans notre politique. On parle déjà de l'envoi de vaisseaux le long des côtes d'Espagne, et d'instructions particulières données à leurs commandans. Ce serait alors une coopération véritable, et M. le maréchal Soult ne

pourrait accepter les félicitations de M. de Brézé sur l'immutabilité de ses opinions.

Pour le traité des 24 articles si énergiquement blâmé par la majorité des ministres actuels, comme le remarque M. de Dreux-Brézé, nous n'avons qu'un mot à dire. Ce traité n'était pas ratifié à l'avènement du ministère actuel. Il avait été signé à Londres par notre ambassadeur, mais un changement de ministère autorisait de toutes manières le nouveau cabinet à refuser ou à retarder son adhésion. Or, cette adhésion ne s'est pas fait attendre, et soixante signatures, tracées sur le traité de la main de M. le maréchal président du conseil, sont là pour attester l'approbation donnée à cet acte par le cabinet du 12 mai. Qu'on n'allègue pas que les négociations du cabinet précédent engageaient celui-ci, et que les signatures ont été données forcément. Nous n'admettons pas qu'on trahisse ses convictions en signant des actes aussi solennels, et ce n'est pas nous qui ferons cette injure à M. le duc de Dalmatie et à ses collègues. Le traité des 24 articles est maintenant sous la responsabilité des ministres du 12 mai, dont il porte le sceau, et si M. le maréchal Soult a été un peu trop loin en disant que les Belges en bénissent le ciel, il n'a pas moins obéi noblement à un devoir de conscience en le défendant. D'ailleurs, M. le maréchal Soult n'a jamais blâmé le gouvernement d'avoir insisté pour l'exécution de ce traité, et sans doute, c'est à son éloquence dans le conseil qu'on doit le revirement de quelques-uns de ses collègues. Il est certain, dans tous les cas, que la majorité des ministres a voté pour le traité, car M. Passy l'a dit, tout se décide en conseil, et il n'y a pas d'opinion individuelle parmi les ministres du 12 mai. Tout le mérite de la ratification du traité des 24 articles appartient si bien au cabinet actuel, que si, selon l'usage diplomatique, des souverains avaient envoyé les décorations de leurs ordres aux ministres signataires, c'est le président du ministère du 12 mai qui recevrait les insignes de Prusse, d'Autriche et de Russie, en mémoire de ce grand évènement, qui nous donne, a-t-il dit, une garantie de sécurité. Nous espérons donc qu'on voudra bien ne plus nous parler des discours de M. Dufaure et de M. Villemain sur la politique extérieure du ministère du 15 avril.

Nous ne laisserons pas que d'éveiller l'attention du ministère sur une circonstance que, dans sa joie de l'heureuse acceptation du traité des 24 articles, il pourrait peut-être négliger. La Belgique est enfin admise par les puissances. Elle en bénit le ciel, dit M. le maréchal Soult. C'est fort bien. De toutes les puissances qui ont concouru à l'accomplissement des traités, la France a, certes, été la plus bienveillante à l'égard de la Belgique. La France n'a cessé de demander des délais, et d'insister à Londres pour ne rien terminer avant la révision financière du traité. C'est à la France, à la France seule, que la Belgique doit la réduction de sa dette, et il n'a pas tenu au gouvernement français que la Belgique n'obtînt des conditions meilleures. L'Autriche, la Russie, ont à peine voulu laisser dépasser le terme fixé d'abord par la conférence de Londres pour l'acceptation du traité. La Prusse, moins rigoureuse, n'a pas tardé à céder à cette impulsion. L'Angleterre nous a abandonnés dans

nos efforts, et a fini même par aller plus loin que les autres puissances, le tout par amour de la paix. C'est pourquoi nous ne voudrions pas que la France, la France seule peut-être, eût à se repentir de l'exécution de ce traité. Une surveillance exacte est donc nécessaire, et l'incontestable talent de notre ministre à Bruxelles devra être secondé par une direction habile sur tous les points. Déjà nous avons vu que les relations diplomatiques se renouent avec un vif empressement avec la Belgique, et qu'à peine admise parmi les puissances, on semble vouloir la comprendre au nombre de celles qu'on cherche à réunir par un lien commun contre la France. La Belgique n'oubliera pas, sans doute, que le principe de son existence est le nôtre, et elle ne voudra pas acheter une position de parvenue au prix de sa meilleure alliance. Mais on exercera envers elle plus d'une séduction, et l'Allemagne essaiera de l'entraîner, au nom des intérêts de l'industrie belge, dans le cercle des douanes prussiennes. Or, en voyant l'incertitude qui règne dans le cabinet sur nos intérêts matériels, les plus pressans et les plus compromis, il nous est bien permis de craindre qu'on ne prévoie pas tous les embarras de ce genre qui nous attendent du côté de la Belgique.

Croirait-on, pour en venir tout de suite à une démonstration, que le ministère a si peu d'action sur la chambre, que le rapport du projet de loi relatif au dégrèvement des sucres coloniaux sera ajourné, selon toute apparence, jusqu'après la discussion du budget? Cet ajournement équivaut à un rejet. Et c'est dans un moment où le ministère vient demander dix millions pour renforcer notre marine, c'est quand il a le plus grand intérêt à mettre nos forces navales sur un pied respectable, à assurer pour l'avenir les ressources maritimes de la France, qu'il ne lui est pas possible d'obtenir même l'examen d'un projet de loi si important! Voilà pourtant l'influence de ce ministère parlementaire, qui nous a été donné par la coalition! Nos colonies périssent par l'encombrement de leurs produits, et les entraves mises au placement de ces produits dans nos ports ont déjà anéanti en partie le commerce maritime avec la métropole. Le Hâvre et les ports commerciaux voient déjà pourrir dans leurs bassins les navires marchands qui se rendaient à Terre-Neuve, pour aller de là prendre leurs cargaisons à la Martinique et à l'île Bourbon. La pêche à la baleine n'emploie qu'un petit nombre de matelots; les expéditions de Terre-Neuve étaient surtout l'école de la marine marchande, sans laquelle il n'est pas de marine militaire. La chambre se dispose à fermer cette école. Les réclamations d'une industrie agricole, intéressante sans doute, mais trop bien représentée à la chambre, étoufferont-elles les cris de détresse de nos colonies, et aucun des ministres n'élèvera-t-il la voix pour signaler le danger de l'ajournement d'une loi de secours si nécessaire? Le ministre de la marine, qui est un de nos plus anciens amiraux, taira-t-il des vérités dangereuses à divulguer, il est vrai, mais plus dangereuses encore à cacher? Ne dira-t-il pas que le meilleur corps d'officiers du monde manque d'hommes pour faire exécuter ses commandemens, et que depuis quinze ans l'inscription maritime diminue chaque jour? Les fabricans de sucre indigène peuvent changer la nature de leur exploitation; le colza, la

garance et tous les produits utiles pourront remplacer à la fois l'industrie agricole et l'industrie manufacturière qu'ils exploitent. Remplacer la betterave dans leurs champs, n'est que l'affaire d'une année; mais quand nos colonies seront perdues, sèmeront-ils des matelots?

Nous savons que quelques députés, fanatiques partisans du sucre de betterave, répondent que la France doit être un pays agricole et non une puissance maritime, et que nous n'avons que faire de pousser nos vaisseaux si loin. Ces paroles ont été dites, et elles sont venues mal à propos au moment où M. de Dreux-Brézé prononçait celles-ci : « La loi électorale actuelle a constitué l'aristocratie de la médiocrité. » En ne combattant pas l'ajournement, en livrant encore un an les colonies au désespoir, le ministère assumerait sur lui-même la responsabilité de ces principes si contraires aux intérêts de la France, et nous lui demanderions quel rôle il joue dans les chambres. La proposition Mounier a été adoptée, malgré tous ses efforts, dans la chambre des pairs; la question des chemins de fer sera jugée, selon toute apparence, contrairement à sa volonté. Si le projet de dégrèvement était écarté, le ministère aurait subi plus d'échecs qu'il n'en pouvait attendre dans une si courte session. Mieux vaudrait, cependant, pour les intérêts de notre marine, voir rejeter la demande de crédit de 10 millions, et adopter le projet de dégrèvement des sucres coloniaux. Nous en appelons à M. l'amiral Duperré, et nous le prions de faire comprendre cette vérité à M. Cunin-Gridaine.

Sans doute, il est bon de faire des progrès dans les idées de gouvernement, et de montrer, comme font MM. Dufaure et Villemain, qu'on doit laisser à la porte du conseil les exagérations nécessaires de l'opposition. Nous applaudissons, comme nous le devons, à ce changement de formes et à cette condescendance courtoise qui distinguent maintenant, en haut lieu, ces deux ministres parlementaires; mais il serait encore mieux de ne pas perdre du terrain dans la chambre, et de ne pas abandonner aux incertitudes d'une majorité la direction des affaires. N'est-ce pas là un des reproches non fondés que la coalition faisait au ministère du 15 avril, et se serait-on juré de les mériter tous? Ce reproche renferme tous les autres; aussi nous nous abstiendrons de poursuivre l'examen que nous avions commencé des deux discours par lesquels M. le président du conseil et M. Villemain ont essayé de ne pas répondre au discours de M. de Brézé. Nous n'ajouterons qu'un mot. S'il y a eu de la cruauté de la part des collègues de M. le maréchal Soult à lui voter la direction des affaires étrangères, il est encore bien plus cruel de leur part de le charger seul, dans les chambres, des explications diplomatiques.

— L'Opéra-Comique a donné vendredi un petit acte dont l'idée a fourni à MM. Scribe et Duveyrier le sujet d'une suite de combinaisons souvent ingénieuses, et presque toujours musicales et bouffes, qu'à son tour le compositeur, M. Monfort, n'a pas laissé échapper. Un certain Lélio s'éprend de belle passion pour la fille d'un ambassadeur, parvient à s'en faire aimer et l'épouse, à ce qu'il paraît, sans que la famille ait songé à prendre de grandes informa-

tions sur son compte, car il se trouve que ce même Lélio, gentilhomme d'assez bon air tant que dure le jour, se change tous les soirs en polichinelle. L'époux de la noble jeune fille est le bouffon d'une troupe de funambules, le *gracioso* chargé d'égayer à heure fixe le petit peuple de Naples. On pense que le pauvre diable n'a pas d'autre envie que de rompre en visière avec sa carrière dramatique; mais, hélas! les engagemens sont là, il faut les subir sans pouvoir se racheter, même à prix d'or, car la considération dont jouit le *Pulcinella* auprès des dilettanti de l'endroit est telle, que la directrice du théâtre ne veut, sous aucun prétexte, le laisser partir.

En attendant que le terme de son supplice arrive, Lélio s'efforce de cacher à tous les yeux, aux yeux de sa femme et de son beau-père surtout, sa misérable condition. On le voit tous les soirs à la même heure sortir seul par une porte dérobée. Le mystère dont il s'enveloppe éveille les soupçons; on le prend pour quelque chef de bandits, et la police est à ses trousses, lorsqu'à la fin tout se découvre; le beau-père est furieux, et cela se conçoit, on le serait à moins; la jeune fille pardonne tout, et, dans l'ivresse de son amour napolitain, saute au cou de Lélio, et consentirait au besoin à se faire Colombine pour suivre son polichinelle. Cette pièce, dans le goût des parades italiennes, ne manque pas d'un certain esprit dans le dialogue. Il y a surtout deux rôles dont l'extravagance amuse; l'un est celui d'une vieille directrice de spectacle, amoureuse de Lélio; l'autre celui d'un ambassadeur de Palerme, qui travaille tout le temps de la pièce à se faire donner la croix de l'Éperon d'or, et finit par être assez heureux pour l'obtenir. La musique de M. Monfort a tenu ce qu'on devait attendre de ce jeune compositeur. Bien que ce soit là son premier ouvrage, comme l'a dit M. Henri en venant nommer les auteurs, M. Monfort était déjà depuis longtemps avantageusement connu du public par sa partition de la *Chatte blanche*, où tant de jolie musique fut dépensée en pure perte, au profit d'un ballet que Taglioni elle-même n'aurait pas sauvé de sa chute, et surtout par un nombre infini de ravissantes walses pleines de volupté, d'abandon, presque viennoises, les seules qu'on puisse opposer en France aux walses de Lanner et de Stranss. La musique du *Polichinelle* est correcte, mélodieuse, facile, trop facile sans doute, car on voudrait çà et là plus d'originalité dans les motifs, et l'imitation de M. Auber se fait parfois trop vivement sentir. L'air de Lélio, coupé à merveille, révèle chez l'auteur une rare intelligence de la scène; il y a aussi beaucoup à louer dans le duo qui suit et précède le finale; la première phrase surtout mérite d'être remarquée. La voix de M. Mocker, qui débutait par le rôle principal, manque un peu de timbre et de sonorité : c'est encore une de ces voix mixtes qui se donnent pour baritons, et tendent sans cesse à s'élever vers les régions du tenor. M. Mocker a de la jeunesse et de la verve, il faut maintenant qu'il acquière du talent; voilà sans doute ce que voulaient dire les encouragemens que le public lui a donnés ce soir-là. Du reste, s'il faut en croire ce qu'on dit, des temps nouveaux se préparent pour l'Opéra-Comique, et, selon les bruits qui courent, les débuts de M. Mocker seraient bientôt suivis de débuts beaucoup plus importans. L'arrivée de Mme Garcia, de

Mlle Castellan, de M. Marié, de M. Masset, tient en émoi déjà toutes les espérances, toutes les susceptibilités d'amour-propre. Les réformes une fois commencées, il est à souhaiter qu'on les poursuive jusqu'au bout, de manière à ce que la troupe soit renouvelée de fond en comble. Déjà les musiciens travaillent : M. Auber, M. Adam, M. Halévy, ont pris leur tour, et les chefs-d'œuvre s'élaborent.

— A l'Opéra, les débuts de Mlle Nathan ont été interrompus toute cette semaine. L'élève de Duprez se prépare à la grande épreuve des *Huguenots*, et va demain essayer de prendre sa revanche par le beau rôle de Valentine. Mercredi, *Guillaume Tell* avait rempli la salle, et Duprez, en reparaissant dans Arnold, a retrouvé son énergie, son grand style, sans trop d'emphase; sa voix, qui lui avait fait défaut à plusieurs reprises dans le cours de la représentation, a recouvré son étendue et sa puissance dans la cavatine du troisième acte, et les applaudissemens ont éclaté comme aux premiers jours. Mme Dorus, qu'on regrette toujours dans Mathilde, est à Londres, ainsi que M. de Candia qui vient d'obtenir les plus beaux triomphes dans la *Lucrèce Borgia* de Donizzetti.

— L'éditeur Meissonnier vient de mettre en vente une méthode de piano de M. Henri Herz. C'est là un ouvrage important et que le nom de son auteur recommande à l'attention du monde musical. La longue expérience que M. Herz, professeur si répandu, a pu faire sur lui-même et sur les autres, est un sûr garant de la vérité des préceptes que les élèves y trouveront.

— Sous le titre de *Mort et Vivant*, M. Malpertuis vient de publier un roman à la librairie de Ladvocat. C'est l'histoire de cette vieillesse prématurée qui dessèche certaines ames presque à l'entrée de la vie. L'intérêt se soutient, et le style a de la chaleur, bien qu'il flotte encore incertain entre les différentes manières des écrivains en renom aujourd'hui. M. Malpertuis a dédié son livre à M. de Lamartine.

— Un nouveau roman de M. de Balzac vient de paraître à la librairie de Souverain, sous le titre d'*Un Grand Homme de Province à Paris*. Nous rendrons compte de cette publication dans un de nos prochains numéros.

F. Bonnaire.

UN

FILS DE LAURE.

C'était en 1372, au mois de mai. Une barque élégante descendait lentement le cours de l'Adige. A la voir glisser dans l'ombre que les arbres du bord projetaient sur le fleuve, il était naturel de supposer qu'elle portait d'heureux amans. Mais ces pensées faisaient bien vite place à d'autres, quand on remarquait l'air soucieux du patron qui, assis à l'arrière, tenait en main le gouvernail, et le silence des rameurs, qui, courbés sur leurs avirons, oubliaient de répondre au joyeux appel de leurs compagnons, dont les barques se croisaient avec la nôtre. A l'extrémité de celle-ci s'élevait une tente étroitement fermée. Seulement, à de longs intervalles, une petite main blanche, que l'on eût prise volontiers pour celle d'un adolescent, soulevait à demi un des côtés flottans de la tente, comme pour y faire entrer un air pur et bienfaisant. Tous les regards de l'équipage se tournaient alors, avec une sorte d'anxiété, vers la portière entr'ouverte. Mais après quelques minutes, elle retombait lourdement, et tout, autour de la barque, redevenait silence et mystère.

Vers le soir, la tente s'ouvrit tout-à-fait. Au fond, et à demi couché, était un vieillard dont le visage pâle et amaigri trahissait de longues souffrances. Debout, à sa droite, un homme d'un âge mûr suivait avec sollicitude les moindres mouvemens du malade. Son grand air et son costume magnifique décelaient un personnage important. Assise à la gauche du vieillard, une toute jeune fille s'efforçait de ré-

veiller son esprit affaissé par mille saillies enfantines. Aucun souci de l'ame n'altérait, sur ce charmant visage, les graces naissantes de la femme, et le regard avait encore cette limpidité qui annonce la sérénité de la pensée. Tourné complaisamment du côté de la jeune fille, le vieillard la regardait avec affection, et semblait l'inviter à parler, sans écouter dans ses discours autre chose que le bruit harmonieux de sa voix. La folâtre enfant, heureuse de voir le mal céder insensiblement à ses paroles, s'abandonnait de plus en plus à tous les caprices d'une folle imagination. Son regard courait sur la rive, et ensuite elle traduisait en vives peintures toutes les impressions qu'elle en rapportait, comme pour épargner au malade jusqu'à la fatigue de voir. Mais celui-ci s'animant aux descriptions de l'enfant aimée, soulevait la tête avec effort, et voulait voir à son tour. Hélas! ses yeux encore trop faibles ne pouvaient que confusément distinguer le paysage, et il semblait l'écouter plutôt que le voir. La beauté de la nature n'arrivait à ses sens que par la douce harmonie et les parfums qui s'en exhalent au printemps.

Cependant, à mesure que les voyageurs avançaient, les arbres devenaient plus rares sur le bord, et le rivage, s'abaissant par degrés, laissait à peine se détacher sur le sable un petit sentier qui suivait dans ses capricieux détours tous les méandres du fleuve. Mais la plaine, au-delà, se relevait plus éclatante et plus verte, et, d'étage en étage, le regard atteignait la cime de ces monts Euganéens où les Romains blasés allaient chercher une seconde jeunesse, et se reposer des énervantes voluptés de Rome.

« — Arrêtons-nous ici, dit le vieillard, et avant de doubler le cap qui nous dérobe encore le terme de notre voyage, respirons un instant l'air pur qui nous arrive des collines. On y sent quelque chose des secrètes pensées que les maîtres du monde emportaient dans la solitude. »

Au moment d'atteindre la fin désirée de tous ses efforts, l'homme est toujours tenté de faire halte, et de regarder en arrière. Quand il n'a plus qu'à étendre la main pour toucher le but, il hésite, comme si l'espérance valait encore mieux que la possession elle-même. Peut-être aussi s'aperçoit-il enfin que le but n'était pas devant lui, mais en lui, toujours insaisissable, et que, celui-ci dépassé, un autre aussitôt va se montrer plus loin, qu'il lui faudra poursuivre encore.

Les rameurs s'arrêtèrent et se tinrent immobiles, appuyés sur leurs avirons.

Le vieillard promena quelque temps son regard sur l'horizon im-

mense, et insensiblement toute chose devint plus distincte à ses yeux ; on eût dit qu'il en arrivait ainsi par l'énergie de son désir, et qu'à l'aspect de la nature renaissante, lui-même il renaissait. Dans le printemps d'aujourd'hui, ce que le vieillard aime à revoir ce sont les printemps d'autrefois.

« — Qu'est-ce donc, s'écria-t-il, que cette puissance qui est en nous, et qui fait que, vieux et malade, après avoir épuisé toutes les fantaisies de l'orgueil, tous les rêves de l'imagination, il est encore si aisé de soulever le poids des années, et de se retrouver jeune devant le souvenir de sa jeunesse écoulée? Tout à l'heure encore, le pape m'attendait à Rome, où Galéas me conviait à défendre sa cause ; tout à l'heure, à Ferrare, un prince de la maison d'Este veillait à mon chevet, et voici près de moi François de Carrare, mon illustre ami. Tout cela est d'hier, et cependant je me sens plus loin de Rome et de Ferrare, où j'ai passé la nuit dernière, que des jours orageux de ma jeunesse et de cette cité d'Avignon qu'une femme emplissait de sa grâce plus que le pape lui-même de sa divine royauté. Et maintenant, si l'un de ces rameurs venait me dire que le flot qui nous porte et qui se joue autour de cette barque, descend des rochers de Vaucluse, en vérité je le croirais peut-être. »

Puis soudain, changeant de ton, il ajouta avec un sourire : — « J'ai pourtant fait une carte de l'Italie et une dissertation sur l'*Ultima Thule* de Virgile. »

Et comme remontant d'un coup d'aile à ce monde qu'à peine il venait de quitter :

« — Mais pourquoi, à cette heure, tout cela me revient-il en mémoire? Cette terre, d'où je vais bientôt m'en aller, est pour moi pleine de grands souvenirs. La France a voulu m'adopter, et le roi Jean m'a aimé ; l'empereur m'a envoyé une coupe d'or pour m'appeler auprès de lui ; à Milan, les Visconti m'ont traité comme un frère ; à Bergame, je me souviens qu'un jour toute la ville est sortie au devant de moi ; à Venise, Boccace a voulu que j'apprisse le grec avec lui. Que dirai-je de Rome? Ils m'ont couronné au Capitole, et tous leurs papes se sont dit mes amis. C'en est bien assez pour l'orgueil d'un seul homme ; et cependant, l'avouerais-je? toutes ces images se pressent confusément dans ma tête ; et par-delà ce pêle-mêle de souvenirs, il en est un que je retrouve chaque jour plus vivant, celui de ce saint vendredi où, à six heures du matin, dans l'église de Sainte-Claire, je vis pour la première fois celle dont *les yeux m'ont lié pour toujours*. Ah ! c'est que tous ces voyages, ces

ambitions, ces illustres ambassades et ces grands poèmes, tout cela, c'était pour échapper à la pensée de cette femme. Inutiles efforts! je la retrouvais partout : toute bouche la nommait, mes vers en avaient rempli le monde. »

Le lecteur, sans doute, aura reconnu Pétrarque à ces paroles : c'était lui en effet. François de Carrare l'écoutait avec recueillement. Pendant ce temps-là, les yeux de la jeune fille errant le long du rivage, s'étaient arrêtés sur un personnage dont l'attitude immobile excitait vivement sa curiosité. L'étranger, assis sur le sable, et le front entre ses mains, n'avait point vu la barque, et semblait suivre quelque scène mystérieuse que son imagination lui retraçait dans le flot limpide endormi à ses pieds. Que ce fût une image du passé ou un rêve de l'avenir, il était aisé de comprendre qu'il se racontait à lui-même une douloureuse histoire. La joie n'a pas cette peur d'être vue, qui est comme la pudeur des souffrances morales. A la blanche poussière qui couvrait les pieds de l'étranger, on voyait qu'il avait beaucoup marché, et rien, dans son costume, d'ailleurs fort simple, n'annoncait un habitant de la contrée. Pétrarque croyait y reconnaître, quoique modifié par le cours des années, celui que portaient, à Avignon, les jeunes gens des familles nobles.

Éveillé par un léger bruit, celui qui était l'objet de cet examen se leva brusquement, et laissa voir ses traits aux voyageurs de la barque. Il était jeune encore, mais son visage avait cette expression inquiète et mobile qui décèle un mal intérieur. On sentait qu'il luttait encore avec lui-même, et n'avait pas regagné par la volonté cette résignation que l'on pourrait appeler la convalescence des passions.

Absorbé dans la contemplation de ce jeune homme, Pétrarque le regardait avec un étonnement dont il ne parvenait pas à se rendre compte :

« — Cela est étrange, dit-il enfin et comme se parlant à lui-même, comment se fait-il qu'après tant d'années, je revête encore de cette image les traits du premier passant que m'offre le hasard? Pauvres jeunes ames!... Celui-ci a marché long-temps. »

Alors il se souvint de l'époque où, comme l'étranger, il s'asseyait sur le bord des chemins, et pleurait : « Ah! monseigneur Philippe de Cabassole, s'écriait-il, Dieu veuille avoir votre ame! »

Au retour de son premier voyage à Rome, où vainement il était allé chercher, auprès de Jacques et de Jean Colonne, ses amis, un peu de soulagement à ses ennuis, Pétrarque était revenu seul s'enfermer à Vaucluse dans un château dont on visite encore les ruines.

La solitude n'avait fait qu'exalter cette passion mélancolique qui, en lui laissant la force de sortir d'Avignon, gardait sur lui trop d'empire pour qu'il pût aller plus loin que Vaucluse. Heureusement, dans le voisinage vivait ce grand homme et ce petit évêque, comme il l'appelait, Philippe de Cabassole, évêque de Cavaillon. L'amitié persévérante du prélat tempéra peu à peu la sauvagerie du poète qui, au lieu de *sonnets* et de *canzoni*, se mit à écrire son poème de l'Afrique. De ce jour la passion était vaincue. Son amour pour Laure se changeait en une religion immortelle, et ne devait plus s'emparer de toutes les impressions de l'amant que pour les ennoblir et les épurer par le souffle de l'idéal.

Avertie par l'exclamation de Pétrarque, et habituée à suivre sur son front la trace de toutes ses pensées, la jeune fille lui dit avec un sourire qui pouvait passer pour une question ou une prière :

« Et alors, mon père, le bon évêque vous entraînait dans sa maison, et ne vous laissait retourner dans la vôtre qu'après avoir versé sur votre cœur le baume des paroles que Jésus lui avait apprises?... »

Pétrarque baisa le front de l'enfant, et fit signe aux rameurs de s'approcher du rivage. Ne faisait-il qu'obéir au désir de venir en aide au malheur, ou encore était-ce chez lui une habitude prise de céder à tous les caprices de cette jeune fille? l'un et l'autre sans doute. Mais il y avait dans la physionomie de cet homme quelque chose qui remuait profondément le cœur du vieux poète, et, à son insu, un vague pressentiment le dominait aussi. L'étranger se laissa aisément convaincre de prendre place auprès des voyageurs. Il sauta légèrement dans la barque, et l'accent de sa voix fit tressaillir Pétrarque, lorsque, debout devant lui, il le remercia avec émotion de sa généreuse hospitalité.

La barque se reprit à sillonner le flot, plus accorte et plus impatiente, comme un coursier généreux un moment retenu par le frein. Entre gens que la vie commence à mettre en harmonie les uns avec les autres, l'arrivée d'un nouveau venu brise tout à coup les rapports anciens, et tend à en établir d'autres. Un profond silence règna d'abord parmi les voyageurs, interrompu seulement par le bruit mono tone de la rame. Pétrarque, plus que les autres, semblait craindre de le rompre. Il regardait son hôte qui sentait son cœur se fondre sous ce regard tendre et pénétrant à la fois. Le jeune homme est avide d'émotions et prodigue d'une sensibilité qu'il croit inépuisable; le vieillard est ménager de la sienne. Aussi Pétrarque n'osait-il en-

core demander à l'étranger d'où il venait, et quel était son nom. Il paraissait redouter également de perdre une illusion, ou de voir se confirmer par la réalité une espérance qu'il ne savait comment s'avouer à lui-même, et cette incertitude avait une douceur amère qui lui faisait mal, mais dont il aimait à souffrir. Il y avait dans cette situation un mystère dont tous se sentaient oppressés. Heureusement le fleuve fit un coude, et au-delà du petit promontoire qu'il fallut dépasser, le village d'Arquà se montra aux regards. Ce village était situé sur le versant d'une colline, et sortait à demi d'un bois de pins dont la sombre verdure donnait une certaine grandeur au paysage. Plusieurs siècles après Pétrarque, Foscolo l'a trouvé encore assez poétique pour y promener, à côté de Thérèse, cette pâle sœur de Charlotte, le héros mélancolique de ses *Dernières Lettres*.

Cependant le bruit avait couru dans tout le pays que Pétrarque devait arriver ce jour-là. On savait qu'en se rendant de Venise à Rome pour y réconcilier Galéas avec le pape, il était tombé malade à Ferrare, et n'avait dû son retour à la vie qu'au dévouement des seigneurs d'Este; et maintenant il venait retrouver ses forces à Arquà dans une jolie maison que ses amis avaient pris soin de lui préparer. Aussitôt que la nouvelle s'en était répandue, de tous les bourgs des environs, de toutes les villas voisines, et même de Padoue, les habitans, hommes, femmes, enfans, étaient accourus pour contempler celui qui avait chanté Laure et l'Italie. Terre noble entre toutes, que celle où les vers du poète descendent dans la foule, et y sont répétés par elle; ailleurs, pour l'arracher à ses travaux, il faut avoir gagné des batailles. Mais, quand on vit Pétrarque si pâle et si faible, l'enthousiasme de la joie fit d'abord place sur tous les visages à la silencieuse expression du respect et de la douleur. Bientôt, cependant, un cri échappé du milieu des plus éloignés entraîna tout le reste, et la pensée de la vieillesse et des souffrances du grand poète disparut dans le sentiment de sa gloire immortelle. Ce fut alors une explosion de cette ivresse que, dans tous les temps, la pauvre Italie a éprouvée pour le génie de ses artistes, et le nom de Pétrarque salué par des milliers de voix fut renvoyé par tous les échos.

A ce nom, l'étranger qui marchait à côté du vieillard, et qui, n'ayant rien compris jusque-là à cet empressement de la foule, commençait à craindre qu'il n'en eût agi un peu familièrement avec quelque prince d'Italie, saisi tout à coup d'un attendrissement profond, se prit à fondre en larmes, en joignant les mains.

« — Ah! s'écria Pétrarque, en lui plaçant ses deux mains sur les

épaules et le regardant avidement, je savais bien qu'il venait du côté de la France, et qu'il devait être son fils.— » On sentait au fond de ces paroles une joie douloureuse.

La maison n'était séparée du village que par une longue avenue bordée d'un côté par de hauts peupliers, de l'autre, par des chênes séculaires; des festons de vigne sauvage couraient de l'un à l'autre, et formaient sur l'allée un dôme de fraîche verdure. La foule s'arrêta au commencement de l'avenue, et laissa les voyageurs s'enfoncer dans l'ombre embaumée, les suivant encore du regard jusqu'au seuil de la villa. Que de conjectures au retour sur l'étrange scène dont beaucoup avaient été les témoins! quel était ce jeune homme, et qu'avait lu le vieux Pétrarque dans l'émotion de l'étranger? Un mot dira tout au lecteur : il venait d'Avignon, et se nommait Urbain de Sades.

Depuis ce jour, il devint pour son hôte un fils bien aimé. François de Carrare était reparti, et, demeuré seul entre les deux jeunes gens, le vieillard se sentait revivre. Aucun d'eux ne parlait de la manière imprévue dont Urbain était entré dans cette maison; lui-même s'accoutumait à croire que la providence l'y avait conduit. La jeune fille seule cherchait parfois à se rendre compte du mystère qui l'entourait; mais elle n'y trouvait qu'une raison nouvelle d'adorer l'inépuisable bonté de celui qui la nommait sa fille. Orpheline à douze ans, Paola était née d'une fille naturelle que Pétrarque avait eue dans sa première jeunesse. Sa mère, en mourant, l'avait déposée entre les bras du vieillard, et celui-ci l'aimait de cet amour charmant qui est la grace de l'aïeul. Il y a entre l'enfance et la vieillesse d'ineffables sympathies. Paola s'était, chaque jour, attachée davantage à Pétrarque. Elle savait qu'il avait joué un rôle dans les affaires de ce monde; mais le retrouvant si simple et si indulgent à ses naïves faiblesses, elle ne demandait pas mieux que d'oublier qu'il avait été grand. Pétrarque jouissait de cette ignorance, et se gardait bien de lui en ôter quelque chose, de peur de perdre du côté de sa tendresse ce qu'il y gagnerait en admiration. Célèbre dans l'Europe entière par son génie et par ses malheurs, il aimait à se dire qu'il avait auprès de lui la seule femme peut-être qui ne connût pas le roman de son long et touchant amour. Quant à Urbain, Paola tout d'abord lui arrangea une histoire, des simples évènemens dont se composait la sienne, et elle le plaignait sincèrement d'avoir, comme elle, perdu sa mère.

Pétrarque, plus avancé que Paola dans la connaissance du cœur humain, n'attribuait pas à la même cause la tristesse de son jeune

ami : il y avait tant d'années que Laure était descendue dans le caveau où reposaient les ancêtres de Hugues de Sades, son mari. Si donc, dans leurs causeries les plus intimes, quelque chose restait voilé, il n'avait pas eu de peine à comprendre. L'amour est de toutes les passions la moins habile à garder son secret : il est de ces mots qu'on ne prononce pas impunément, quand on aime; l'amour se trahit lui-même dans l'accent de la voix, et si naïvement qu'il s'étonne qu'on le devine. Pétrarque était un grand maître en amour comme en poésie, il savait qu'il n'y a pire blessure que celle qui ne saigne pas; mais il savait aussi que les aveux ne soulagent un cœur qn'autant qu'ils s'en échappent d'eux-mêmes, et il attendait patiemment, sûr qu'un jour viendrait où le fils de Laure ne verrait en lui que le poète qui avait beaucoup aimé. Pendant les premiers jours, la douleur d'Urbain continua à se montrer silencieuse et réservée; mais insensiblement la paix de cette solitude, la douce majesté du vieillard, la grace folâtre de la jeune enfant, apportèrent un peu de calme à cette ame troublée. Pétrarque, le voyant moins rêveur et moins préoccupé, voulut achever sa guérison par les moyens qu'il avait éprouvés lui-même; il essaya de lui rendre le goût de l'étude; il n'avait pas eu de peine à reconnaître en lui un esprit cultivé. En présence des livres de l'antiquité, un cœur passionné s'emporte d'abord et s'indigne; il y a dans la parole si grave qui sort de leurs pages quelque chose qui le blesse et l'irrite; mais à la longue, sous cette voix qui paraissait froide en commençant, un être humain se fait sentir. Se mettre alors en communication avec cette ame d'autrefois, et, quand on croit l'échauffer de sa propre flamme, recevoir, au contraire, quelque chose de sa tranquille sérénité, c'est ce qui arrive toujours, et Pétrarque le savait bien. Plus d'une fois, Urbain jeta loin de lui avec colère le Virgile qu'un hasard intelligent amenait toujours sous sa main; mais un jour, ses yeux ayant rencontré cette note sur Laure qui se lit encore à la marge de l'exemplaire de Venise, ses larmes coulèrent, et il comprit, en lisant l'histoire de Didon, pourquoi cette note était tombée là. De ce jour il fut sauvé; la passion, en s'emparant de lui, avait fermé devant ses yeux tous les horizons de l'esprit; l'étude les lui rouvrit tous. Son imagination prit un tour moins sombre, et sa confiance en Pétrarque s'augmenta de sa reconnaissance. Il aimait à lire avec lui les auteurs préférés du noble poète, l'interrompant sans cesse pour écouter ses commentaires. Virgile ou Tibulle commentés par Pétrarque! Urbain se sentait bien petit dans la société de ces grands hommes. Quelquefois cependant il lui arrivait de hasarder

aussi une réflexion, et Pétrarque souriait, reconnaissant le souvenir sous l'expression métaphysique : confidence involontaire qui en préparait d'autres et les annonçait.

Un jour, la promenade les avait menés jusqu'au village d'Arquà. C'était la fête de quelque saint, et les jeunes filles dansaient gaiement devant l'église. Pétrarque aimait ces scènes naïves de la campagne, et sa présence, loin d'interrompre les jeux, les animait encore. Il regarda quelque temps avec émotion. La ronde passait et repassait, entraînant les danseuses dans son rapide tourbillon. Un bouquet se détacha de la ceinture de l'une d'elles, et vint rouler aux pieds du grand vieillard. C'étaient quelques brins de réséda, retenus par un fil de lin. Urbain les releva et dit en soupirant :

« —Ah! pauvre petite fleur! puisse le sein sur lequel tu as reposé ne connaître jamais les orages de l'amour! »

Ils reprirent, sans parler, le chemin de la villa. Mais à peine commençaient-ils de marcher dans l'avenue :

« —Mon fils, dit Pétrarque, quand j'étais jeune et loin de ma patrie, je racontais ma peine à Jacques Colonne, et mon cœur était soulagé. C'était à Rome, en 1335, et j'avais alors trente-un ans. »

A ce paternel encouragement, Urbain répondit par un faible sourire; puis comme faisant un effort sur lui-même :

« Vous saurez tout, mon père. Aussi bien il me semble qu'en jetant ce fardeau à vos pieds, je l'ôterai de mon cœur. Mais dirai-je ce qui m'en a détourné jusqu'à présent? Devant vos cheveux blancs, mon père, j'avais honte de moi-même, et le souvenir de vos jours si noblement remplis me faisait prendre en mépris la stérile agitation des miens. Jeunes, nous nous faisons d'aimer la grande affaire de notre existence, et nous nous hâtons d'épuiser, en quelques jours de folie et d'ivresse, cette flamme sacrée qui, répandue avec mesure sur chaque heure de la vie, en ferait comme une longue et perpétuelle jeunesse. Heureux encore le prodigue qui, croyant avoir tout donné, retrouve, dans un repli caché de son cœur, quelque chose de son trésor!

« Enfant, je n'ai jamais eu qu'un rêve, la poésie. Il est vrai que dans ce rêve je comprenais toutes les douces choses dont se compose un bonheur pur et tranquille; mais la richesse et les honneurs, je n'y pensais vraiment pas, et quand je voyais sortir de l'église de Sainte-Claire le pape entouré de tous ses cardinaux, et revêtu de ses habits les plus magnifiques, ma pensée n'allait pas au-delà du spectacle que j'avais sous les yeux. Mes jeunes amis me disaient par-

fois que j'aurais un jour ma part des grands biens de Hugues de Sades dont j'étais le dernier enfant. Dans mon cœur, moi, je ne voulais de son héritage que l'exemple de sa vie pieusement écoulée à côté de ma mère. Tout dans cette vie simple était fait pour favoriser en moi le goût inné de la poésie. Lorsque, le soir, ma mère lisait des vers à haute voix, cette voix était si douce que, rien qu'à l'entendre et ne comprenant pas, je fondais en larmes; et, plus tard, lorsqu'à mon tour, il m'arrivait de lire ces premiers sonnets que Dante, en sa *Vie Nouvelle*, a consacrés à la mémoire de celle que depuis il retrouva dans le sentier de la forêt, ma mère souriait avec mélancolie. J'ai compris, plus tard, la mélancolie de ce sourire; mais j'ai su aussi que les sonnets de Pétrarque sont, pour notre maison, une gloire dont un fils peut se parer sans avoir à rougir pour l'honneur de son père.

« A seize ans, j'avais appris les lettres anciennes et ce qu'il entrait, à cette époque, de l'étude des sciences dans une éducation libérale; mais, chemin faisant, j'avais lu aussi tous les poèmes des Italiens en renom et des troubadours de la Provence. Souvent j'aurais voulu pouvoir m'en aller en pèlerin chercher, de contrée en contrée, la trace de ces chantres illustres, comme je voyais les autres s'en aller, du côté de l'Espagne, visiter les tombeaux des saints. J'errais des journées entières autour d'Avignon, le plus souvent du côté de Vaucluse; là, assis de longues heures sous les rochers, j'écoutais le murmure de la source, comme si j'y reconnaissais l'harmonie des vers. C'est là que, tout enfant encore, j'avais, pour la première fois, entendu le nom de Pétrarque, et, dès-lors, un attrait singulier me retenait dans ce lieu sauvage. J'y emportais avec moi l'image d'une jeune fille d'Avignon dont le nom était celui de mon rêve. Si je l'aimais, je l'ignore même aujourd'hui, car on donne ce nom d'amour à ce charme répandu sur toute chose qui, à seize ans, nous fait trouver la vie si belle. Quoi qu'il en soit, la mémoire de cette fiancée de mon adolescence a laissé dans ma pensée un doux sillon de lumière qui éclaire encore tous mes souvenirs de ce temps-là.

« Un malheur imprévu vint m'arracher violemment à ce monde des rêves. Cette grande peste, qui venait de mettre l'Italie en deuil, passa sur Avignon et enleva ma mère. Je n'ai jamais pu lire, sans verser des larmes, les premières pages du *Décaméron* de Boccace; et cette perte me fut si terrible que, maintenant encore, dans l'infortune de tous, je ne puis sentir que la mienne. Le voile qui me séparait de la réalité se déchira tout à coup, et ce fut la mort qui m'initia aux devoirs austères de la vie. Je compris que Dieu ne nous avait pas mis dans ce

monde pour y rêver l'existence des génies, mais pour y mener la vie rude et laborieuse de l'homme. Si, à cette époque, une volonté ferme et intelligente se fût emparée de moi, elle m'eût épargné bien des larmes, en donnant un but sérieux à mes facultés impatientes. Mais mon père avait de nombreux enfans, et, parce que mon ame était douce, on craignit moins de l'abandonner à elle-même. Ce fut pour moi un malheur, et je vis d'autant moins le danger de cette vie rêveuse où peu à peu je retombai, que je m'étais accoutumé à couvrir mon ennui du nom sacré de ma douleur. Parmi tout cela, je sentais un vide affreux. Je crus que le monde pourrait le combler. Avignon, grace au séjour des papes, avait l'air et le mouvement d'une grande ville. Je me laissai entraîner dans ses fêtes, mais j'en revenais toujours las de moi-même et des autres. J'essayais alors de l'étude; le monde, comme pour se venger de mes dédains, peuplait ma solitude de ses plus décevantes images. Je repris un à un tous ces poètes qui avaient enchanté mes premières années. Je ne leur trouvai plus qu'une physionomie froide, et ils ne me donnèrent aucune force contre moi-même. Ce fut alors que je lus vos derniers sonnets. Mes larmes coulèrent avec les vôtres, et le chaste souvenir de ma mère, si pieusement consacré par vous, me ramena sans effort au culte de la poésie. Je sentais en moi comme un flot qui montait toujours; mais cette inspiration, je ne savais où la répandre, et j'avais beau me frapper le sein, comme la sibylle : la voix du Dieu ne sortait pas. Je l'entendais distinctement en moi; mais, pour se produire, elle attendait sans doute qu'une voix étrangère l'appelât.

« Hélas! quand Dieu n'a pas d'abord pris possession en nous de l'instrument harmonieux, il n'y a que la passion qui le fasse vibrer.

« Un matin que j'allais à Vaucluse, je passais devant un jardin qui tenait à l'une des dernières maisons de la ville. De l'autre côté de la haie, s'élevait un petit bois d'oliviers qui donnait un peu d'ombre. J'aperçus sous ces arbres une femme assise, et lisant avec une attention profonde un manuscrit déroulé sur ses genoux. Je ne voyais point son visage, mais quelques fleurs détachées à demi de ses cheveux noirs que soulevait la brise trahissaient le mol et gracieux abandon de la jeunesse. Était-ce l'heure, la beauté du jour, le silence et la solitude de ce jardin? Mais il y avait autour de cette femme un charme surnaturel dont mon imagination l'embellissait encore. Au léger cri que jeta un oiseau en s'envolant de la haie derrière laquelle je m'étais blotti, elle tourna doucement la tête vers le chemin, mais comme involontairement et sans regarder, et reporta lentement ses

yeux sur le manuscrit; ce ne fut qu'un moment, mais ce moment m'avait suffi pour voir qu'en effet elle était jeune et belle. Ce jour-là, son image ne me quitta pas. Au retour, je pris soin de repasser par le même sentier, et je remarquai pour la première fois que tous les buissons étaient en fleur. Mais la charmante apparition n'était plus sous les oliviers. Pourquoi m'oubliai-je là, pensif, à regarder la place, où, le matin, je l'avais vue? Pourquoi, s'il n'était dans l'homme de se hâter toujours au devant de sa destinée? Les jours suivants je revins encore, et m'accoutumai ainsi à faire de ces furtives excursions le principal intérêt de ma vie. Tantôt, je retrouvais ma dame à la même place, tantôt je la voyais glisser d'arbre en arbre, ou se pencher sur les fleurs entr'ouvertes; et plus impatient, le lendemain, j'aurais voulu la surprendre encore dans l'attitude où la veille elle m'était apparue. La dernière était toujours la plus gracieuse. Si parfois il lui arrivait de se tourner du côté où je me tenais attentif et tremblant, je n'osais plus respirer dans la crainte qu'elle ne s'en allât pour ne plus revenir.

« Des mois se passèrent de la sorte, durant lesquels j'avais cessé de m'apercevoir que les jours s'écoulaient moins longs. Le soir, quand j'avais allumé ma lampe, le travail avait pour moi une douceur jusque-là inconnue, et quelque chose de la sereine image contemplée le matin se communiquait à mon œuvre. L'avenir, je n'y songeais pas; la gloire, moins que jamais je comprenais qu'elle pût servir au bonheur. Mais être lu par cette femme, dans ce jardin, sous ces mêmes arbres, à cette heure silencieuse du matin! la surprendre ainsi, épier une à une sur son visage adoré les fugitives impressions de son ame, la voir sourire une fois; en vérité, si la poésie pouvait me donner une telle félicité, je la tenais quitte de la gloire.

« J'appris enfin quelle était la dame mystérieuse du jardin. Elle se nommait Isaure, et c'est tout ce que j'en dirai. Il ne me fut pas difficile de me rapprocher d'elle. Cela fut cause que je quittai de nouveau ma retraite pour retourner dans le monde. Tout m'y parut changé; moi seul, hélas! je n'étais plus le même. Comme je n'allais que là où d'avance j'étais sûr de rencontrer Isaure, j'y portais toujours un contentement intérieur qui me fit juger les hommes avec plus de bienveillance que par le passé. A force de me trouver sur ses pas, Isaure finit par me traiter comme une ancienne connaissance, et l'un et l'autre se laissant aller, elle cependant avec la réserve qu'elle mettait à toute chose, moi avec plus d'abandon, il s'établit entre nous une de ces amitiés pleines de charme et de péril qui ont

les émotions de l'amour, mais qui se refusent à parler sa langue. Ce furent les plus doux momens dont j'aie gardé le souvenir. J'allais m'asseoir auprès d'Isaure, dans ce même jardin où jusque-là mes regards seuls avaient pénétré; je parcourais avec elle ces mêmes allées où tant de fois je l'avais suivie du cœur, caché dans l'ombre comme un coupable. Quand j'avais écrit quelques vers, toujours inspirés par elle, je courais, plein de joie, les lui porter, et, tout le reste du jour, mon cœur battait plus vite. Mais, dans le bonheur comme dans la peine, il faut que l'homme s'agite et qu'il travaille lui-même, de ses propres mains, à détruire ce qui fait sa joie. Souvent, à mon insu, quand je parlais de mon amitié, mes expressions peu à peu devenaient vives et passionnées, et alors je voyais Isaure plus sérieuse. Son doigt qu'elle posait sur sa bouche, m'avertissait de prendre garde; je me taisais, et le lendemain, c'était encore à recommencer. Elle-même, oublieuse de sa leçon de la veille, me suivait d'abord quelque temps; sa parole, comme la mienne, se faisait moins familière et plus tendre; un feu plus doux animait son regard; elle parlait plus bas, comme si elle eût craint le son de sa propre voix. L'amitié, chez elle aussi, devenait presque de l'amour; mais le mot, s'il s'échappait de mes lèvres, emportait le charme aussitôt. Deux années entières passèrent ainsi, durant lesquelles j'éprouvai successivement tous les caractères de la passion. Chaque jour, au contraire, Isaure, moins confiante, se tenait plus soigneusement en défense; son amitié était si charmante encore dans sa tiédeur, que, pour rien au monde, je n'eusse voulu la perdre. J'arrivais donc avec la ferme résolution de contenir l'ardeur des sentimens qui me troublaient; mais l'effort était grand, et je laissais dans la lutte cette aménité et cette bonne grace qui écartent la défiance; j'avais des paroles amères, et quand Isaure m'en avertissait avec une douceur suppliante, j'en étais moi-même étonné et ne savais que lui demander un pardon toujours accordé. Mais cette bonté même achevait de me perdre, en me glissant au cœur je ne sais quel vague soupçon d'involontaire complicité.

« Comment l'amener à s'avouer à elle-même cette pensée qu'elle couvrait de tant de faux noms pour ne pas lui donner le véritable? J'affectai de rechercher les plaisirs du monde, et j'allai me plonger avec colère dans ces amours où le cœur s'appauvrit au lieu de se calmer. Un sonnet que je composai à cette époque exprime assez fidèlement l'état de mon ame et ce qu'il y avait d'amertume dans le sentiment de ma triste victoire.

Maintenant que mon cœur est une vaine cendre
Que le souffle du vent dissipe jour à jour;
Maintenant que mon cœur se laisse encor surprendre
Aux tièdes voluptés de quelque fol amour;

Maintenant que du ciel j'ai voulu redescendre
Dans la foule où tout va se perdre sans retour,
Et que les souvenirs qui devaient me défendre
Au fond de ma pensée, ont péri tour à tour;

Vous que j'ai tant aimée, ah! laissez-moi vous dire
Que dans votre regard, que dans votre sourire
J'avais vu naître un monde à l'horizon vermeil;

Mais vous l'avez voulu, j'ai baissé la paupière,
Et des enfans d'Adam épousant la misère,
J'ai marché dans leur ombre, et je dors leur sommeil.

« Ces vers s'adressaient à Isaure, et cependant je me gardai bien de les lui porter. Au contraire, je revins à elle, honteux comme si elle avait pu les entendre, ou lire dans le secret de mon cœur ceux que je n'osais écrire, et la retrouvant un peu triste, je me sentis presque heureux de l'idée qu'elle avait remarqué mon éloignement.

« Alors je parcourais les champs, le visage en feu, et pour donner un autre cours à mes rêves, récitant aux arbres du chemin mille poèmes inachevés; puis je retombais dans l'abattement et l'ennui. Que de fois, en passant devant une chaumière, j'ai failli pousser la porte, et dire au pauvre laboureur : Voici deux bras de plus pour conduire ta charrue. Il y avait des jours où volontiers j'aurais donné à la première venue tout le dévouement de mon cœur, en échange d'un peu d'amour.

« Un soir, en traversant un quartier isolé de la ville, je rencontrai une jeune fille qui pleurait. J'appris qu'elle avait eu le malheur de se laisser séduire, et que l'austère honneur de la famille lui fermait la porte de la maison paternelle. Ému de ce récit et de l'air sincère de celle qui me le faisait, j'essayai de la consoler. Il me fut aisé de lui trouver un asile. Jeune, on se console aisément; il n'y a dans la jeunesse d'inépuisable que l'espérance. Je finis par m'attacher à l'enfant délaissée, et je crus l'aimer, parce qu'il se mêle toujours quelque chose de tendre à la pitié que l'on éprouve pour une femme. Il y avait d'ailleurs dans le mystère de cette liaison un attrait qui m'occupait et me fit croire, à la longue, qu'une passion nouvelle m'avait guéri de l'autre. J'essayai d'intéresser mon esprit à ce nouvel espoir qui

venait d'entrer dans mon cœur; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais affaire à une ame sans profondeur, et que, voulant être aimé, j'avais pris pour l'amour le besoin de l'inspirer. Si je pouvais, du moins, relever cette ame tombée, et pour rajeunir en elle le sentiment moral, étendre, en l'élevant, l'horizon de sa pensée! Il y avait là quelque chose de noble à tenter, dont l'idée animait mon courage. Alors, dans une sorte d'ivresse sublime, saisissant dans mes bras cette ame vulgaire, je l'emportais dans le monde des intelligences. J'espérais qu'en affectant pour elle une estime que je n'avais pas, je l'amènerais par degrés à me l'arracher en effet, et me servant de l'amour et de la poésie comme d'une transition à la vertu, je m'écriais dans des vers que je ne me rappelle pas sans douceur :

Un jour, sur la falaise, à mes côtés assise,
Tu mesurais l'abîme, et dans l'immensité,
Par-delà l'horizon, ton regard enchanté
Semblait voir s'élever quelque terre promise.

Moi, je te contemplais... Dans l'air pur de l'été,
Tes blonds cheveux flottaient, déroulés par la brise,
Et sur toi répandue, une lumière exquise
D'un reflet d'innocence animait ta beauté.

Ainsi, lorsqu'au sommet de l'humaine pensée,
Près de moi, comme alors, tu te seras placée,
Pauvre jeune ame en proie à ce monde cruel,

Tu comprendras enfin que l'art et la science
Sont les premiers degrés d'une spirale immense
Par où l'ange tombé remonte vers le ciel.

« Mais l'ange ne remontait pas; et sans volonté pour apprendre, elle avait peur d'autre part que son ignorance ne m'éloignât d'elle. Alors, avec un dépit charmant, elle jetait le livre et reprenait l'avantage par un sourire. Mais, quand je demeurai convaincu qu'il n'y avait en elle que la beauté de ses vingt ans, je m'en allai, et je rapportai aux pieds d'Isaure, avec le sentiment de mon impuissance à l'oublier, la honte de l'avoir tenté vainement.

« Elle, cette fois, eut beau vouloir jouir modestement de son triomphe, sa joie perçait jusque dans son dédain. On eût dit qu'ayant assisté à chacune de mes vaines tentatives, elle ne me pardonnait qu'en faveur de ce que j'avais souffert. Toujours dans ses sévérités les plus grandes, elle retenait quelque chose de tendre et de compatissant. Elle me tendit la main, et ma vie se trouva, comme par en-

chantement, rattachée à la sienne par tous les liens que j'avais cru dénouer l'un après l'autre.

« La même situation ramena infailliblement les mêmes souffrances. J'avais épuisé tous les remèdes, hormis un seul. Il eût fallu quitter Avignon; mais je n'en avais pas le courage; d'ailleurs, me disais-je, en quel lieu fuir, où ne me suive le souvenir de cette belle adorée? Essayons plutôt de rentrer dans cette vie humble de la foule, qui ne connaît pas, il est vrai, toutes les jouissances de l'imagination, mais qui en ignore aussi les mécomptes; et de la meilleure foi du monde, je cherchais le prosaïque emploi de mes facultés désœuvrées. Parmi mes compagnons d'études, il y en avait un qui, pour être heureux, avait pris simplement le grand chemin de nos pères : il s'était marié jeune, et jeune il avait renfermé dans l'étude l'activité de son intelligence, mettant ainsi à son esprit et à son cœur le double frein de la science et du devoir. J'allai passer de longues heures à le regarder vivre; je démontai l'un après l'autre tous ses instrumens d'astronomie; mais je n'y trouvai pas le secret de cette vie paisible que j'enviais, et quand pour fixer mes fugitives impressions, je voulais écrire quelques vers, ressaisi par la passion, et idéalisant, pour ainsi dire, jusqu'à la matière de la science humaine, je m'écriais :

Ami, si dans le ciel, sur ces pages d'azur,
Dont votre œil lit d'en bas les sublimes merveilles,
Vous savez une étoile où, pour ses longues veilles,
La couche du poète ait un chevet moins dur,

Un monde où le poète, en charmant les oreilles,
Puisse au cœur préféré s'ouvrir un chemin sûr,
Ami, dites-le-moi, que vers ce monde pur
J'emprunte pour voler les ailes des abeilles.

Car je suis las de voir mes hymnes impuissans
Monter et s'exhaler, ainsi qu'un vil encens
(Les larmes et les vers sont l'encens de notre ame);

Mais, non, astres jaloux, poursuivez votre cours,
Laissez-moi sur la terre adorer cette femme,
Je veux l'aimer encor, je veux l'aimer toujours.

Ne pouvant fuir jusqu'aux étoiles, je résolus enfin de quitter cette ville où tout me rappelait ma faiblesse et m'ôtait la force d'en triompher. Que de fois je dis adieu à mes frères et à mes sœurs! Mais, au dernier moment, je la revoyais, et si belle, qu'il ne fallait plus songer à la quitter; et puis, il se trouvait précisément que le jour que j'avais

choisi, son amitié, toujours égale, prenait un accent plus ému. Je m'en allais plein d'espérance, et j'en avais pour huit jours à me croire aimé. Mais, si elle savait l'art de retenir un cœur, elle possédait mieux encore celui de contenir le sien, et, replongé dans mon incertitude, je remontais péniblement la pente si vite descendue. Quelquefois Isaure me paraissait sublime! Je me disais que, n'ayant pas la force de me repousser, elle avait du moins le courage de ne point se laisser deviner, et alors je trouvais qu'il y avait un égoïsme cruel à lui arracher un secret si chastement gardé. Souvent encore il me semblait qu'ingénieuse à se tromper elle-même, elle prenait le change sur ses propres sentimens, et qu'il serait mal de vouloir, en l'éclairant, troubler cette noble conscience. Dans cette disposition d'esprit, j'éprouvais un douloureux attrait à voir cette ame honnête s'agiter doucement dans les mille réseaux de son pieux mensonge; à la voir, quand ses lèvres avaient laissé échapper une parole avidement recueillie par moi, chercher à la reprendre, et au contraire donner à cette parole un sens plus profond par les efforts même qu'elle faisait pour lui ôter sa signification charmante; mais c'étaient là les belles heures de ma passion insensée. Il en venait d'autres où, en proie à je ne sais quelles tristes pensées, je me regardais comme le jouet ridicule d'une coquette spirituelle. Je cherchais froidement dans le passé la trame odieuse de ses artifices. Pas un regard, pas un geste qui fût innocent. Je prêtais un sens perfide aux moindres circonstances, et ce que j'avais pris pour l'involontaire abandon d'une nature vraie n'était plus que le jeu aventureux d'un cœur qui, sûr de lui-même, croyait pouvoir impunément joûter avec la passion, et ravivait par mille caprices ingénieux l'émotion chaque jour plus faible d'un danger imaginaire. Mais si le hasard me montrait tout à coup Isaure au détour d'une rue, toute ma colère s'en allait sous l'innocence de son regard, et comme pour la dédommager de tant d'insultes secrètes, je lui laissais croire long-temps que mon cœur était soumis. Jamais, hélas! je ne l'avais senti plus rebelle.

« Comment se fit-il enfin que cette passion me quitta, semblable à une fièvre brûlante qui, après avoir long-temps fatigué le malade, se retire tout à coup et le laisse épuisé sur sa couche? Je ne l'ai jamais bien compris, et quand je m'interroge sincèrement, je ne puis encore me l'expliquer qu'à demi. Mon amour pour Isaure n'avait rien de sensuel; quoique j'eusse beaucoup médité sur les idées de Platon, sans pouvoir me rendre bien compte de ce que nous avons appelé l'amour platonique, néanmoins je concevais un dévouement

passionné qui, satisfait des chastes voluptés de l'intelligence et du cœur, ne devait connaître ni vieillesse, ni déclin. Dès le premier jour, mon imagination avait élevé Isaure sur ce piédestal de la poésie, et si elle avait naïvement accepté ce rôle auguste de la muse, je n'aurais pas cru faire un grand sacrifice à la vertu en me maintenant dans ces hautes et sereines régions de l'amour. Elle m'en fit descendre en traitant mon amour comme une passion vulgaire, et en lui créant mille obstacles inutiles, elle fit naître le dessein de les surmonter. Une fois retombé dans cette misérable condition, mon amour était condamné à mourir comme toute chose mortelle. Il y eut un moment où je pus croire qu'entre Isaure et moi il n'y avait plus qu'un défi au plus habile. Quand le cœur en est là, long-temps encore il croit aimer, que déjà il n'aime plus. Alors la circonstance la plus frivole en apparence porte tout à coup dans ce cœur une triste lumière. Une réflexion, un mot, un geste, un regard, une vibration dans la voix, il n'en faut pas davantage. Je ne sais plus aujourd'hui ce qui me réveilla de mon songe.

« Quand je me sentis libre, ce fut d'abord une joie frénétique. J'allais, je venais, sans pouvoir m'arrêter, comme si, avec la liberté de mes pensées, celle de mes pieds venait aussi de m'être rendue. On s'exagère sa faiblesse, afin de pouvoir aussi exagérer sa victoire; on se demande comment on a pu si long-temps porter un joug si aisé à briser. Mais cette femme n'avait de grace et d'esprit que ce que lui en prêtait mon amour trop prodigue. Image insensible, éclose à la vie sous le ciseau du statuaire, ses yeux se referment déjà, et la pensée qui les ouvrit va les replonger de nouveau dans l'éternelle nuit du marbre. Ah! la vraie liberté n'a pas ces violentes allures. Celle dont je me sentais si fier était celle de l'esclave échappé; celle-ci s'emporte et dure peu. Après quelques jours d'ivresse je regrettai ma chaîne; je m'accusai d'injustice et même d'ingratitude. Isaure s'offrit à moi, parée de ses attraits les plus séduisans, et je lui trouvai mille beautés que je ne soupçonnais pas. Je me rappelai d'elle une foule de mots exquis que je n'avais point remarqués d'abord, et dont je croyais sentir pour la première fois la délicatesse choisie. En moi, autour de moi, tout m'entretenait d'elle; et quand je voulus demander au travail une autre inspiration que le désir d'être applaudi par elle, il me sembla que j'avais perdu le don de l'harmonieux langage. Vainement je relus mes poètes favoris : je n'y trouvais que des images pour en revêtir le chant désolé de mon amour enfui.

« Je quittai Avignon après avoir versé quelques larmes sur le tom-

beau de ma mère, dans l'église des Cordeliers, et je pris la route de France. Je rencontrai en chemin le connétable Duguesclin et ces *grandes compagnies* qu'il entraînait du côté de l'Espagne, en ayant l'air de s'y laisser mener par elles. Délivrée à son tour de ceux qui l'avaient délivrée, la France respirait sous le gouvernement de Charles V et reprenait goût aux luttes scolastiques. J'essayai de m'intéresser aux combats ingénieux de sa turbulente université, mais rien n'y parlait à mon cœur; et, un beau jour, traversant la France d'un trait, je ne m'arrêtai que sous les murs de Milan.

« Ce beau soleil d'Italie vint rendre un peu d'essor à mon imagination engourdie; mais ce fut pour réveiller mes regrets par les molles tentations d'une nature dont toutes les voix nous avertissent d'aimer. Un jour, à Florence, dans l'église de Santa-Maria-Novella, comme je contemplais la Vierge de Cimabue, l'idée me vint d'étudier ce grand art du maître. Je m'armai de pinceaux et me mis à fréquenter l'école. J'acquis, en peu de temps, une certaine habileté; je retournai alors à Santa-Maria. Mais vainement essayais-je de reproduire les traits du divin modèle : une même figure venait toujours d'elle-même se placer sur ma toile, et gravait plus avant dans mon cœur une image dont j'aurais voulu anéantir jusqu'à la dernière trace. Je jetai là de dépit cette palette impuissante, et j'allai parmi le peuple, cherchant les souvenirs de Dante et interrogeant sur sa vie les vieillards qui l'avaient connu. Mais, égaré comme lui dans les sentiers sans issue d'une forêt sauvage, j'attendais sans espoir que Virgile me ramenât dans la bonne voie. Je l'ai rencontré sur la barque où vous m'avez recueilli. »

Tel fut le récit d'Urbain; en achevant, il laissa tomber sa tête sur le sein de Pétrarque qui lui dit avec une sérénité affectueuse : « Le jeune homme prête son bras au vieillard; mais le vieillard a la science de la vie, et les cœurs souffrans se réfugient dans sa sagesse. »

Depuis ce jour, Urbain reprit goût à la vie. Il semblait s'apercevoir pour la première fois du charme de cette maison où le hasard l'avait jeté. Dès que sa douleur, déjà un peu calmée par le temps, se fut encore adoucie par la confidence qu'il en avait faite, tout à ses yeux s'anima d'une grace nouvelle, et il s'étonna lui-même de se retrouver sensible à ces pures jouissances qui, la veille encore, le trouvaient froid et indifférent. Paola surtout lui rendait cette heureuse époque de sa vie où, enfant, il venait entre ses jeunes sœurs écouter les beaux contes de sa mère. Mais il ne se méfiait point assez du charme qu'il éprouvait à contempler cette jeune fille. Dans le commencement de

son séjour à Arquà, il lui parlait avec la tendre familiarité d'un frère plus âgé, et il y avait des jours où Paola en était comme offensée. Alors, laissant Pétrarque et son hôte discourir savamment sous les chênes de l'avenue, elle courait dans les hautes herbes et redevenait par dépit la naïve enfant que déjà elle ne voulait plus être; mais bientôt elle s'arrêtait et revenait lentement, semant sur le chemin toutes les fleurs qu'elle avait cueillies. Elle retrouvait les deux graves personnages assis au pied de quelque arbre, et Urbain qui ne s'était pas aperçu de sa petite colère, la recevait avec un sourire mélancolique. Maintenant, au contraire, Urbain se surprenait parfois à courir sur ses pas. Un peu confus ensuite d'avoir cédé au caprice d'un enfant, il priait Pétrarque de raconter les grandes choses dont il avait été le témoin, et où même il avait joué un rôle. Il se faisait redire surtout l'histoire de Rienzi, ce tribun qui semblait être sorti, après un sommeil de deux mille ans, des catacombes de la vieille Rome, et alors ses larmes coulaient, larmes viriles cette fois. Il se demandait s'il n'y avait rien à faire pour la patrie, et il se levait avec violence, comme pour aller offrir l'épée d'un soldat au roi de France ou à l'empereur; mais il remettait sans cesse son départ au lendemain. Le lendemain il ne partait pas, un charme l'arrêtait. Ah! c'est qu'il avait beau affecter pour l'amour le plus superbe mépris, l'amour prenait en secret sa revanche. Il est rare que l'expérience d'une première passion tienne l'homme en garde contre les séductions de la seconde, et quand il craint de s'exposer à aimer, c'est que déjà il aime. Chaque jour Urbain cherchait ce qui pouvait encore le retenir, et il trouvait à ses délais d'excellentes raisons, jamais pourtant la véritable; car la seule qu'il ne se dît pas, c'était précisément la présence de cette jeune fille.

Dans cette oublieuse existence, le souvenir d'Isaure s'effaçait de plus en plus, ou plutôt l'amour qui jamais n'avait cessé d'agiter ce pauvre cœur en retirait doucement l'image d'Isaure et mettait en la place celle de Paola. Pétrarque souriait à ce doux poème d'innocence, ignoré de ceux même qui, chaque jour, à leur insu, y ajoutaient une page. Il y avait là quelque chose qui consacrait à ses yeux le saint amour de sa jeunesse; aucun n'avait encore rien dit, mais tous trois étaient heureux.

Ce bonheur fut troublé : à cette époque, et quoique déjà le pape fût retourné à Rome, il existait encore de fréquentes relations entre l'Italie et le Comtat Vénaissin. Pétrarque, d'ailleurs, avait conservé à Avignon de chers amis parmi ceux que, jeune, il y avait aimés. De loin en loin, un de ceux-là, en allant à Rome, se détournait de son

chemin pour visiter le solitaire d'Arquà. Leur présence était toujours pour Urbain une épreuve douloureuse. Il se gardait bien d'interroger; mais Isaure était l'une des personnes les plus distinguées de la contrée, et il était naturel que son nom fût prononcé. Il le fut souvent. Une fois, entre autres, un de ces voyageurs fit entendre qu'Isaure, plus belle que jamais, était l'ornement de toutes les fêtes, et que l'on commençait à placer malignement un autre nom à côté du sien. Parole légère, jetée en courant, et comme il en sort de la bouche de ceux qui, ayant fait une longue route, trouvent la vérité trop simple pour mériter qu'on l'apporte de si loin. Urbain, mieux que personne, devait comprendre que c'était là une imputation misérable, tombée, le soir, des lèvres d'un homme qui, le matin, sans doute, avait lu le dernier conte de Boccace. Mais après avoir défendu Isaure de toute la force de son ame, il se trouva lui-même sans défense contre le doute. Le voyageur avait repris gaiement le chemin de Rome, rêvant les plaisirs de la cité pontificale; mais derrière lui, le trait empoisonné était resté au cœur d'Urbain. En proie à une horrible détresse, il interrogeait tous les souvenirs qu'il avait eu tant de peine à oublier; il y trouvait mille raisons pour haïr Isaure, aucune pour la soupçonner, et cependant il soupçonnait: explique le cœur humain qui voudra. La passion était morte; la jalousie vivait encore. J'avoue qu'il peut se mêler à une jalousie de cette nature un sentiment peu noble : l'orgueil y souffre autant que l'amour. Urbain ne pouvait pardonner à Isaure de ce qu'il l'avait élevée si haut, la revoyant telle aujourd'hui. Mais le cœur aussi avait sa part dans la blessure: Urbain ressentait quelque chose d'assez semblable au frisson qui vous prend, si vous vous souvenez d'avoir respiré avec délices une fleur où depuis vous avez remarqué la trace impure d'une vipère. Ce fut, dans le triste développement de cette longue maladie de l'ame, une phase nouvelle et la plus douloureuse, mais ce fut aussi la dernière; et ce qui semblait une rechute n'était au fond que la crise d'une véritable convalescence. Il en est des convulsions morales comme de celles de la nature. L'ame, fortement ébranlée, éprouve, avant de se rasseoir pour toujours, une secousse dernière. On peut craindre qu'elle n'emporte le malade, c'est elle, au contraire, qui le sauve. Il est d'incurables langueurs, mais, quant aux émotions violentes, si l'on ne meurt pas de la première, les autres fortifient.

Depuis ce jour, Urbain se sentit mieux, et il s'abandonna avec confiance aux suaves impressions de son nouvel amour. Elles ressem-

blaient si peu à ce qu'il avait éprouvé jusque là, que parfois il lui arrivait de craindre que son cœur épuisé ne fût devenu impuissant à sentir. Il ne savait pas encore que les sentimens orageux passent vite, et que ceux-là durent seuls qui ne troublent pas les lois harmonieuses de la Providence. Une pensée dont Urbain ne s'était jamais bien rendu compte, mais qui, auprès d'Isaure, avait sans cesse frappé son amour d'une irrésolution fatale, c'est que la destinée de cette femme ne pourrait jamais entrer complètement dans la sienne. Paola, au contraire, il l'aimait avec une sécurité qui lui donnait tout l'avenir.

Deux années s'écoulèrent.... Un soir, au printemps, Isaure était assise dans ce même jardin et à la même place où, pour la première fois, Urbain l'avait vue; mais cette fois elle ne lisait pas. Toujours belle, on remarquait pourtant sur ses traits les traces d'une mélancolie habituelle. Son front était empreint de cette tendre pâleur qui trahit les préoccupations du cœur. Ses longs cils laissaient voir sur ses blanches paupières le pli léger d'une ride. Un bruit de pas se fit entendre à côté d'elle, elle se leva et tressaillit en tendant les bras, on eût dit qu'elle attendait. Urbain, car c'était lui, s'avança lentement au devant d'elle, tenant Paola par la main; l'un et l'autre portaient des vêtemens de deuil, et quelque tristesse se lisait dans leurs yeux. Lorsqu'ils furent arrivés auprès d'Isaure, Urbain la regarda un moment avec émotion, et lui dit:

—Madame, Urbain de Sades vous demande votre amitié pour la petite-fille de Pétrarque.

ANTOINE DE LATOUR.

LA

BALLE DE PLOMB.

I.

Raoul de Montigny est, sans mentir, un des plus superbes *lions* du boulevard de Gand. Sa taille est svelte, élancée, et sa tenue parfaite. Une certaine raideur inhérente à son allure, loin de le rendre disgracieux, lui donne une apparence de froideur impertinente très convenable et du meilleur goût. Raoul porte des cheveux noirs très courts et la moustache fort longue; il rit peu, et ne s'affecte de rien. Guerrier toujours sous le harnais, jamais il ne sort sans être en habit, vêtement qu'il porte avec un bel air de négligence : c'est d'ordinaire un habit noir-russe, boutonné du haut en bas, mais un habit froissé, assoupli, rudement façonné aux habitudes de son maître. Donc, Montigny est convenablement habillé et sans nulles prétentions à la toilette; il ne s'endimanche pas, et sa poitrine débraillée n'a jamais l'air d'un tabernacle ouvert à deux battans. Voilà pour le moral.

Quant au surplus, Raoul est discret, compassé, mystérieux même; sa gaieté commence et finit quand il veut. Détestant au mieux ses amis, comme il convient, il ne le laisse pas voir et leur rend volontiers service, parce qu'il serait impoli d'agir autrement. On ne lui connaît pas d'affection particulière; il semble se divertir ou s'ennuyer autant avec l'un qu'avec l'autre. On le tient pour un homme à bonnes

fortunes, quoiqu'il ne parle point des femmes, et, bien qu'il ne les compromette point par de vaniteuses pasquinades, il passe pour les dédaigner à l'excès. Raoul est actif, rangé, et sait parfaitement que les gens qui ne font rien n'ont pas une minute à perdre. Son mérite est évalué d'après l'éclat qu'il jette, et non d'après des succès illustres; car, à cet égard, on ne sait rien, si ce n'est que les dames ne se plaisent point à entretenir leurs maris de sa personne, et que ces derniers s'accordent à le trouver laid.

En observant Raoul, on devine aisément que, s'il n'a pas pour le genre humain toute la vénération dont il est digne, il n'est pas du moins assez niais pour professer ce mépris et pour se donner des airs byroniens. Le calme singulier qu'apporte aux choses de la vie cet homme de vingt-huit ans, seul à Paris, sans famille et émancipé depuis deux lustres, fait soupçonner que sa curiosité et son appétit sont satisfaits. On ne lui connaît pas de sociétés intimes, on ignore même pourquoi son front est couronné d'une longue et belle cicatrice, et aux questions qui lui furent adressées à ce sujet, il a toujours répliqué : « Je ne m'en souviens plus. »

A tort ou à raison, ses amis lui portent une jalousie prodigieuse, un respect malveillant, et on sent en eux une disposition perpétuelle à le haïr, à le blâmer, ou à lui être désagréable sans l'irriter. L'ascendant moral qu'a sur eux ce jeune homme les irrite, sa supériorité les désespère; ils le détestent, et ce sentiment s'explique par la modestie de Raoul, laquelle est du genre le plus orgueilleux. Ce dernier, en homme d'esprit, jouit avec reconnaissance de leur secrète antipathie qui le préserve des sottises assommantes qu'autorise le sans-gêne des intimités. Il sait que vivre au milieu d'ennemis déguisés en amis est une condition très supportable.

Très répandu dans un *certain monde,* et passablement à la mode, bien qu'il ne soit pas très riche, Raoul a connu chez la comtesse de Wilmoore un jeune homme d'un esprit problématique, bellâtre aux blonds cheveux, auditeur au conseil, homme d'état siégeant au bois de Boulogne, de qui la conversation sent le cheval; avantageux, sot, et assez intelligent pour être un don Juan en raccourci : au demeurant, créature assez naïve et bonnasse, en qui l'esprit ne peut refroidir le cœur, et qui se sert assez gauchement d'un jargon acquis dans le frottement perpétuel du monde. Par un caprice original, Montigny s'est accouplé à ce jeune homme, et leur liaison est devenue intime. Édouard de Servan a présenté Raoul à sa famille, et ces messieurs étaient déjà assez inséparables pour qu'il fût presque impoli

d'inviter l'un sans l'autre, quand soudain Raoul a été accueilli plus froidement par le président de Servan et par sa seconde femme, belle-mère d'Édouard, que le président, sur le retour, avait arrachée aux angoisses d'un veuvage survenant à vingt-neuf ans sonnés, c'est-à-dire beaucoup trop tard ou beaucoup trop tôt.

M. de Servan, que ses parens autrefois voulaient faire d'église, avait été placé en 88, par le crédit de son oncle, lieutenant-général aux armées du roi, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, en qualité de pensionnaire. Un bénédictin avait été son précepteur jusqu'au moment où la révolution ferma les cloîtres. Malgré une longue pratique de la vie du siècle, M. de Servan n'avait pu se défaire de la tournure monastique; sa voix, son geste, sa démarche, le tour même de sa phrase, avaient je ne sais quoi de clérical, et en le voyant entrer au palais, on pensait qu'il allait bénir et non juger. Le corps est l'enseigne de l'ame; celle de M. de Servan était timide, chaste, scrupuleuse à l'excès et remplie de défiance. De tout temps il avait redouté pour son fils les mauvaises liaisons, les séductions du monde et du libertinage philosophique. Raoul, de qui il n'avait pu pénétrer le caractère, lui avait déplu, et son allure franche, la hardiesse de ses pensées toujours exemptes des préjugés ordinaires, l'avaient effrayé. Il n'en faisait pas moins bonne mine à l'ami d'un fils qu'il gâtait fort, en mémoire de sa mère qu'il n'avait pas rendue heureuse, mais qu'il croyait avoir jadis idolâtrée, car à cette heure il adorait en elle les souvenirs de sa jeunesse.

Loin d'être douce et facile comme la première femme de M. de Servan, celle qui lui avait succédé le menait bon train. Douée d'expérience et d'une volonté impérieuse et changeante, Mme la présidente exerçait tout l'empire d'une femme dans la force de l'âge, de l'indépendance et de l'adresse, sur un vieillard craintif. Or, elle avait déclaré que M. de Montigny était un homme de grande espérance. Que devait-il espérer, ou qu'espérait-elle de lui? On ne sait trop, mais, durant deux mois, Raoul, dans cette maison, faisait la pluie et le beau temps, au grand plaisir d'Édouard qui se servait du crédit de son ami. Tout à coup, le président fit mauvais accueil à Raoul; sa femme déclara que c'était un personnage dangereux, un séducteur dépourvu de sensibilité, en un mot, un homme de peu. Donc, les jeunes dames s'éloignèrent de lui en soupirant, les mères de famille trouvèrent tout à coup sa fortune trop maigre, et il ne resta dans son parti que celles qui, ornées de quatre filles à marier, sont obligées de jouer gros jeu et de sourire aux dangers. La situation n'était pas tenable, et, néanmoins, Raoul l'endura avec une constance héroïque,

circonstance d'autant plus surprenante, que, fier, recherché partout et habitué aux succès, il se devait ennuyer mortellement. Il fallait donc un motif bien puissant, bien enraciné dans son cœur, pour le retenir dans la société de Mme de Servan; plusieurs, fondés sur ce raisonnement, cherchèrent, avec toute leur sagacité, sans rien découvrir. Bref, malgré son obstination patiente, Raoul fut vaincu, ses visites devinrent de plus en plus rares, et bientôt il les supprima tout-à-fait. Chose remarquable, Édouard, à dater de ce jour, témoigna pour lui une indifférence marquée. Qu'il devinât ou non la cause de cette disgrace, Montigny ne la raconta jamais, et l'aventure demeura inexpliquée; car ce jeune homme s'était toujours comporté d'une manière édifiante. Sa réputation de Lovelace était fort ridicule et sa conduite n'avait rien que d'ordinaire. Il se bornait, comme tout le monde et par pure civilité, à faire la cour à toutes les femmes, mais discrètement, et s'arrêtant à l'endroit où il convient de poser les limites de la politesse.

Par suite de cette demi-rupture, il négligea le salon de la comtesse de Wilmoore où Édouard était des plus assidus, et il fréquenta davantage celui du marquis de Pleinoiseau où il retrouvait quelques habitués de la maison Servan et, entre autres, la belle Hermance de Parçay de qui la dot magnifique rehaussait les charmes incomparables. Édouard de Servan était rare en ces assemblées; il se donnait tout entier à l'hôtel de Wilmoore, de sorte que ces deux anciens amis avaient passé sans se rencontrer près de quatre mois.

Un soir de l'été dernier, comme Raoul de Montigny flânait sur le boulevard, méditant, comme le poète Villon, sur la destinée des vieilles lunes, ou sur toute autre question psychologique, une voix prononça son nom tout proche de lui, et il se trouva face à face avec cinq ou six amis intimes prêts à franchir le seuil du Jockey's Club où il entra avec eux. Ces messieurs sortaient de l'Opéra où ils étaient allés ouïr, ou plutôt voir le *suivez-moi!* de Duprez, et ils revenaient accablés de sommeil et de lassitude. Après avoir scrupuleusement et avec une louable sagesse repoussé loin, bien loin d'eux, toute espèce de journaux, ils s'assirent.

— C'est miracle, cher Montigny, s'écria l'un d'eux, que de vous rencontrer, et vous êtes si rare, qu'on vous croyait enfoui dans quelque pigeonnier normand à vous livrer aux amours bucoliques. Vous n'avez pas quitté Paris?

— Si vraiment. Je suis allé un jour jusqu'au Marais pour affaires d'importance.

— Où diable votre cœur s'avise-t-il de se nicher? Nous sacrifiez-

vous à quelque hôtel de Rambouillet? Qui diable s'égare aujourd'hui sous les arbres gothiques de la Place-Royale? Très cher, comment se porte la Marion Delorme?

— De grace, Jules, ne passez pas tout le siècle en revue; je vous trouve aujourd'hui d'un littéraire..., désastreux.

— D'accord; mais convenez que votre conduite est inexplicable, fabuleuse, ascétique. Ne plus voir personne, n'aller nulle part et nous délaisser... D'honneur, mon cher, vous avez dû vous ennuyer à périr!

— Un peu d'indulgence! Facile à vous, messieurs, d'être où il vous plaît, de disposer de vos loisirs et d'en assigner les heures: Delcourt, vous êtes chef de division aux finances, cette place ne dérobe que six heures; Champrôsé est aide-de-camp d'un général goutteux qui ne quitte pas le lit; Lafare est banquier, il dispose de ses soirées, et le cher Servan qui, là, me tient rigueur, je ne sais pourquoi, ni lui non plus, ou bien il va me le dire sur l'heure, Servan n'est esclave que huit heures par semaine au conseil d'état. Vous le voyez, amis, vous avez tous des heures pour le plaisir, mais moi.....

— Que fais-tu donc?

— Rien, mes chers, rien, rien..... Et pour accomplir cette tâche, le temps me manque toujours.

— Pauvre Montigny! s'écria le capitaine; mais tout malheureux trouve son maître en infortune. Tu vois ce pauvre Édouard de Servan tout abattu et muet: regarde-moi ce visage..., tu n'ignores pas la catastrophe qui...

— Bon Dieu, que lui est-il advenu?

— Rien encore, mais l'orage menace sa tête; on veut, on veut le ma...ri...er!

— Champrôsé, la plaisanterie est de mauvais goût.

— Trop vrai! répondit Édouard d'une voix mourante; on se dispose à me sacrifier. Attaqué de toutes parts, pris par la famine, je crains d'arriver à capitulation. Mon père, indigné de mes refus, me réjouit la vue d'un visage de marbre; chacun m'obsède et me gronde et m'assomme; l'arrière-ban de la famille a décroché le harnois pour me combattre; enfin, la mesure est comblée, celle de la sévérité, veux-je dire; quant à l'autre, elle est parfaitement vide, et l'on ajourne à la signature du contrat l'acquittement de mes dettes. Hum! je plains mes créanciers, mais je suis innocent et je leur pardonne.

— Ce pauvre Édouard! voilà un sinistre que j'ignorais, et tu n'as pas le droit d'en être surpris.

— Voudrais-tu me voir à tes genoux? En ce cas, tu n'as qu'à faire

un signe et je m'y précipite. Ah! Raoul, je suis bien à plaindre, il est vrai, mais je suis criminel. Tu vas savoir comment je t'ai immolé sur l'autel de l'intérêt. Dès qu'il fut question de mon exécution matrimoniale, on me soumit à la surveillance de la police domestique, et je fus garrotté. Tu déplus sur-le-champ à mon père et, chose inouie! à ma belle-mère qui le gouverne. On craignait que tu ne fortifiasses ma rébellion et....

— Pardon! mais, le nom de la future? car je ne comprends pas...

— Patience, tu le sauras ensuite. Il fut reconnu à l'unanimité.... par madame de Servan, que tu étais un grand vaurien (mon père disait un philosophe), un homme sans principes, sans religion, sans nul agrément, et avec tout cela, un dangereux suborneur. Donc, on s'efforça de t'écarter, et l'on me fit entendre que ta société diabolique devait infailliblement me perdre. Si je faisais la plus légère opposition à mon futur mariage, si seulement je voulais temporiser, on prétendait reconnaître dans mes idées l'impulsion des tiennes. Tant qu'il verra M. de Montigny, disait-on, cette union n'aura pas lieu, et l'affaire finira par manquer. Bref, ils sont convaincus que tu es destiné à me conserver dans un éternel célibat. Puisse le ciel les exaucer!

— Bien, Édouard; je t'épargne le reste, et le devinant, je te pardonne. Dans l'espoir d'adoucir les tiens et de gagner le gros lot en perdant le moindre, tu as sacrifié l'ami au lieu de le défendre. Pauvre tactique! ils t'auront trouvé peu de courage, et le leur se sera accru de ta faiblesse. Quant au surplus, es-tu certain de ne m'avoir pas froissé, de ne m'avoir pas causé un tort réel en me laissant m'éloigner de cette maison où peut-être..... N'importe, je te pardonne en faveur de ta grande jeunesse et de tes ennuis actuels; je te pardonne, car, vois-tu, les gens de mon naturel ont au cœur un souverain préservatif des chagrins que les amitiés procurent. Tu serais plus coupable, si j'étais un autre homme; mais tu me sais peu attaché aux objets sublunaires, tels soient-ils.

— Montigny, nous vous plaignons, la passion est usée en vous!

— Franchement, mes chers, est-il une vierge au monde que vous achèteriez au prix d'un cheval?... Vous réfléchissez tous; bravo! je reconnais que vous adorez le beau sexe, et qu'auprès des vôtres mon cœur est glacé. Revenons à notre propos. J'ignore encore le bel objet du mariage d'Édouard.

— Oh! l'enfant est jolie! seize ans, crinière d'ébène, teint de

marbre, encolure fine, taille souple, allure élégante, enfin, de la race, une créature pur-sang; des mains de poupée et le pied....

— Que ne dis-tu le sabot?

— Le pied d'un enfant, mince, grassouillet, finement attaché; des malléoles à peine bosselées.... C'est une ange!

— Et l'on voit que tu as fait de bonnes études.... en hippiatrique.

— Par malheur, la propriété d'une ange me paraît onéreuse..... Ah! Raoul, je voudrais bien te céder mon bonheur, et certes, il te vaudrait mieux qu'à moi. Tu n'es pas riche, dix mille livres à peine, tu vis comme un sous-préfet, comme un conseiller à la cour royale, un colonel, un général, ou un poète religieux. Tu épouserais là trente mille francs de revenu dont je n'ai que faire, et qui te dispenseraient de mourir de faim, désagrément qui ne peut tarder de t'arriver.

— Enfin, quelle est cette demoiselle?

— La fille d'un général de ta connaissance, la....

— La fille?...

— Oui, la belle Hermance de Parçay.

— Hein! tu dis?...

— Mlle de Parçay, petite personne réservée, froide comme glace et assez nulle, je pense; mais, en mariage, de tels défauts sont vertus.

Le visage de Montigny s'assombrit soudainement. Au lieu de répondre, il saisit un grand verre de je ne sais quoi, l'avala tout entier avec gloutonnerie et en répandit plus de moitié sur son habit. Puis, feignant de perdre l'équilibre, il coucha sur le sol une chaise en la poussant du pied avec violence; ensuite, il se leva, traversa la salle en fredonnant un petit air et se vint rasseoir.

— Parbleu! s'écria-t-il avec de grands éclats de rire (circonstance, chez lui, fort rare), voilà, mon cher, qui va des mieux. Reçois nos complimens et... nos remerciemens. Loué soit Dieu! mes amis, voici un homme retiré de la consommation, un officier mis à la retraite; nous aurons de l'avancement. Donc Édouard est confisqué; donc il quitte le festin; nous mangerons sa part. J'ai ceci de commun avec les moralistes, de souhaiter le mariage de tout le genre humain. Nous arrivons à même fin par moyens divers. Je ne sais si les moralistes pratiquent leurs préceptes; quant à moi, je le certifie, si le monde doit finir par une fille, il m'est permis d'assister au dernier jour du monde, car, à coup sûr, je n'épouserai personne.

— Patience donc, Raoul; la folie est encore à conclure.

— Je la considère comme accomplie. As-tu donc un caractère propre à la résistance, une volonté mâle et invincible?...

— Nous avons des desseins plus nobles; fortifie-les. Par respect pour mon père, donnons raison à sa prévoyance, et deviens à ce mariage un invincible obstacle. Une telle union me désolerait, car mon cœur, tu le sais.... n'est plus à moi.....

— Empêcher ce beau mariage.... Et dans quel intérêt?... Que m'importe, après tout?.....

— Par grace! ne me laisse pas dans les filets des grands parens. Je n'ose te parler de notre maison; mais reviens, du moins, chez Mme de Wilmoore : elle a souvent demandé de tes nouvelles, tu lui feras plaisir.

Raoul ne répondit pas; distrait depuis quelques secondes, il tira sa montre, se leva brusquement, abaissa sa moustache, releva son col, et murmura :

— Mille regrets, messieurs; je suis forcé de vous quitter à l'instant.

Et, sans attendre leurs adieux ou leurs questions, il disparut en un clin d'œil. Ses traits s'étaient voilés d'un nuage de méditation sérieuse.

— Où va-t-il? murmura à voix basse le banquier en projetant autour de lui des regards crochus.

— En bonne fortune, je le suppose, sans rien affirmer. Il est sur ce sujet d'une hypocrisie, d'un silence tout-à-fait injurieux pour nous. Rien ne plaît tant aux femmes, il le sait, que la discrétion, et il a la bassesse d'employer ce procédé facile, sans merci ni vergogne, sacrifiant la joie de ses amis aux caprices des prudes; quelle lâcheté!

— Ces succès innombrables sont-ils donc bien avérés? On ne désigne personne...

— Parce qu'il faudrait nommer tout le monde; mais les manières d'être avec lui de toutes ces dames ne laissent aucun doute à cet égard.

— Surprenant! je ne lui vois rien, moi, d'irrésistible.

— Ni moi. Un garçon qui ne s'enivre jamais, qui ne fume pas, en un mot, qui, dans ses habitudes, n'a rien de jeune, rien d'aimable.

— Il est sec, il est cassant; d'esprit, très peu. Qui pourrait redire un de ses bons mots? Il n'a rien de brillant, et pas même ses bottes où le vernis fait souvent défaut; son mobilier a quatre ans, sa fortune est bornée... Je ne trouve là rien pour séduire une femme.

— Peu de goût, nul sentiment fashionable. Devenez donc éprise d'un original qui déteste le bois de Boulogne (fantaisie d'un mauvais

ton), qui s'ennuie au ballet comme à l'opéra, vit seul presque toujours, et porte matin et soir le même habit.

— Ah, les femmes ont des lubies singulièrement bourgeoises! Montigny est commun comme un artiste. Il fréquente une compagnie affreuse. On l'a vu en plein jour avec des poètes, des peintres, de petits violons, que sais-je? Enfin, nous ne sommes pas rigoristes, mais on doit quelques égards à l'opinion. Pour moi, je choisis mon monde, et ne me montre dans les rues qu'avec des gens comme il faut.

— Peut-être l'a-t-on calomnié?

— Non. L'autre jour, deux maquignons anglais très distingués, avec qui je promenais mes chevaux, avant d'aller chez Staub, ces deux maquignons anglais, mes amis, et Johnson qui nous accompagnait m'ont assuré l'avoir vu sous le bras d'un journaliste.

— Voilà une chose odieuse!

— En vérité, je ne reviens pas de l'aveuglement du sexe à l'endroit du Montigny! Une conversation pitoyable, un cerveau vide. Pauvre chasseur; il ne distinguerait pas les marques d'un chevreuil de celles d'un lévrier, et je le défierais de courir un renard. Des manies de hobereau; on prétend qu'il lit des livres, et en revanche il est incapable d'apprécier la croupe, le poitrail et les jambes d'un cheval. En bonne conscience, que peut faire une femme d'un pareil huron?

— Un capital très médiocre, murmura le banquier avec dédain.

— Et pas d'état, aucune position dans le monde, ajouta bravement l'auditeur au conseil.

— Tant de misères ne l'empêchent pas d'être dédaigneux et de se croire supérieur à nous.

— C'est une prétention horrible, incroyable, et cela crie vengeance!

— Par malheur, elle est très difficile à obtenir; on ne lui connaît aucune intrigue, sans quoi on l'attaquerait par ses amours, et chaque coup porterait en plein dans son amour-propre.

— By good! c'est se donner beaucoup de peine pour un insignifiant damoiseau; car, à vrai dire, je ne le crois point un Faublas; il manque de *style* de point en point, et son éducation est à faire; ce garçon ne sait pas même un mot d'anglais.

— Mille pardons, Jules, interrompit Édouard de Servan, la vérité avant tout. Vous savez plus d'un mot d'anglais, vous: *horse, roastbeef, fashionable, porter, jockey's-club, steeple-chase, pastry-cook* et *god-*

dam sont des mots à vous connus; mais là se borne votre érudition. Je puis certifier que Raoul parle anglais comme Sheridan et Goldsmith.

— En vérité? J'en suis ravi et vous sais gré de me le dire : du reste, je ne signalais là qu'une légère imperfection sans préjudice de...

— Comment donc? Mais Raoul est un charmant enfant que j'aime de cœur, et dans tout ce que j'ai dit, je n'ai pas prétendu lui faire le moindre tort dans l'opinion d'autrui.

— Et moi, s'écria l'aide-de-camp, je ne souffrirais pas qu'il fût dénigré en ma présence, et la sévérité d'une affection loyale m'a seule arraché sur lui des vérités qui m'affligent.

— Sans doute; et moi, s'écria le banquier, je lui ai déjà dit en confidence tout ce qu'on vient de répéter. Mais je l'aime autant que vous et l'estime fort.

Quand ce concert de louanges eut un peu diminué, le chef de division ajouta :

— C'est un homme franc, ouvert et au-dessus de la crainte. A-t-il caché sa pensée à Édouard, l'a-t-il en rien ménagé, a-t-il atténué ses torts? Heureux Servan, vous avez là un ami bien précieux, et sa rigueur fait l'éloge de votre bon caractère.

— Ah! c'est une justice à rendre à Édouard, il est patient! s'écrièrent-ils tous à la fois.

Grace à cette modulation ingénieuse, il redevint aisé de reprendre le premier thème sur Montigny. Après de longues médisances où Édouard prit dès-lors une meilleure part, le banquier-dandy annonça qu'il avait une idée, et par cette déclaration il concentra l'attention de ses compagnons stupéfaits.

— Il est clair, dit-il gravement, que la vie de Montigny est sombre comme la nuit. Sa défiance, sa discrétion nous font injure; son air conquérant, avantageux et méprisant, mérite d'être combattu. Prudent comme un lièvre, il ne donne sur lui nulle prise : on ne connaîtra jamais, on n'a jamais connu un seul des objets de son attention, n'est-il pas vrai?

— Si fait, interrompit l'officier, on a prétendu qu'une amie d'enfance par lui oubliée durant dix années, retrouvée ensuite aussi belle que riche, et sortant du Sacré-Cœur, l'avait visiblement occupé; en un mot (et ceci doit être indifférent à Édouard, puisqu'il s'obstine à repousser tout projet de mariage avec elle), que Mlle Hermance de Parçay...

— Absurde, absurde! interrompit Servan avec une certaine viva-

cité; les raisons les plus solides m'autorisent à vous certifier le contraire.

— A la bonne heure, répartit M. Lafare, je poursuis mon propos : il n'est pas d'autre moyen de pénétrer dans les secrets de Raoul, que d'y entrer avant lui; je m'explique. Il faut diriger son attention sur une femme de qui nous serons à peu près sûrs, lui monter la tête, l'égarer tout-à-fait, et terminer la comédie par une légère mystification. Grace à ce procédé, il sera rendu plus humble, nous nous serons divertis, et, l'affaire étant connue, son crédit sera fortement ébranlé, et nous y gagnerons beaucoup.

Ce dessein eut l'approbation de tous, hormis de Servan, qui leur dit : Sur ma foi, vous jouez gros jeu. Raoul entend mal la raillerie, il se fâchera, et... c'est un rude adversaire à certains jeux de mains.

— Nous ne craignons personne, répliqua Champrôsé, et j'accepte la responsabilité des suites de tout ceci.

— Reste à choisir la syrène qui le trompera, et ce ne peut être qu'une personne sur qui l'un de nous exerce un grand empire. Je ne vois guère, ajouta-t-il en ralentissant la parole, que la comtesse de Wilmoore.

— Mauvais! mauvais! s'écria Édouard de Servan; mauvais! oh, ce choix est détestable.

— Allons donc, Édouard! vous défendez toujours le parti de Raoul, qui vous rudoie, qui vous traite comme un écolier; vous êtes dupe de votre bonhomie. Ce choix est parfait, et vous ne pouvez vous y opposer, à moins que vous ne redoutiez le triomphe de Montigny sur la fidélité de la belle comtesse. Quant aux effets de la colère de Raoul, vous n'êtes pas, je pense, assez timide pour....

— Assez! Je ferai ce qui vous plaira.

— Surtout ayez garde de prévenir Mme de Wilmoore de nos desseins, elle s'y refuserait, sans nul doute. Il faut l'y engager peu à peu sans qu'elle les soupçonne, disposer sourdement les choses et les lui présenter quand il n'y aura plus à reculer. Édouard, vous avez de l'esprit, du tact surtout, un tact prodigieux! et enfin vous pouvez diriger les batteries dans une place dont vous êtes maître.

— Ah, quelle malicieuse pensée! répondit Édouard avec discrétion et ravi de voir le public informé de son bonheur; j'ignore, Lafare, ce que signifie cette parole, mais, n'importe, reposez-vous sur ma bonne volonté, j'agirai de mon mieux. Au revoir, messieurs, à bientôt!

— Quelle grue que cet Édouard, s'écria-t-on dès qu'il eut tourné

les talons. Conçoit-on que Mme de Wilmoore se soit affublée de cela?

L'entretien en resta là, brisé par l'arrivée d'un nouveau venu.

—Bonsoir, Beaufort, lui dit-on, comment se porte Léda? la ferez-vous courir jeudi?

— Elle a eu un peu de colique, j'ai été très inquiet.

—On disait qu'Anna Bolena est en mue et qu'elle était souffrante, est-il vrai?

—Non, Dieu merci, cette chère bête se porte à merveille.

—Madame de Beaufort est en bonne santé?

—Mais.... je le pense; après cela, tu sais, les femmes....

—Et quelle nouvelle?

—Nulle, sauf la prochaine soirée de Mme de Wilmoore; vous y serez, je pense. Je viens de rencontrer Montigny avec le frère de la comtesse, lequel lui a fait promettre d'y assister.

—Bravo! Raoul sera forcé de lui rendre visite avant le jour de réception, observa Champrôsé; on dirait que Jupiter combat pour nous!

Ces mots échangés, nos *lions* désertèrent le Jockey's-Club, et s'en furent, le long du boulevart, jusque sur le pas de la boutique de Tortoni pour y parler d'argent, se dandinant des épaules le long du chemin, fumant comme des tuyaux de poêle, regardant les femmes sous le nez, ferraillant l'atmosphère avec leurs cannes, crachant en l'air, parlant fort, se livrant, en un mot, à cette foule agréable de gentillesses cavalières qui sont la marque infaillible d'une bonne race et d'une parfaite éducation.

II.

Rien n'est plus rare, en ce monde si admirablement nivelé depuis cinquante ans, qu'une femme que l'on puisse dévotement adorer et aux pieds de laquelle, comme à ceux d'une déesse antique, on puisse humblement fléchir les genoux. Les grandes dames d'autrefois, ces divinités placées sur un piédestal qu'on n'osait escalader, sont une race éteinte; il n'est plus d'encensoirs où le platonisme fasse fumer l'encens sur une flamme épurée, et ces boudoirs qui furent jadis des temples, sont détruits.

Dans notre société bourgeoise et sans hiérarchie, les fronts d'anges sont découronnés de leurs nimbes, la vie privée est sans voile, et les femmes n'ont gardé que l'empire des sens. On ne prise que la simplicité, le sans-façon, la familiarité, le comfort et l'argent

qui le procure. Tout est réduit à raison : les dieux sont partis et les femmes avec eux. Il n'existe donc plus ni salons, ni grandes dames, ni belles manières, ni haute société, dans le sens suranné de ces mots.

Par suite de ces désordres dont ne sauraient trop gémir les romanciers, il nous est impossible de comparer Mme de Wilmoore à une véritable comtesse du temps jadis, et pourtant elle était d'une origine à ne le céder à personne. Issue de l'antique maison de Lorraine, elle avait donné la main, en 1829, à l'un de ces descendans des cavaliers anglais qui, sous Louis XIV, ont accompagné en France le roi Jacques et sont demeurés nos compatriotes.

Douée d'une sagacité profonde, la comtesse Marie-Caroline de Wilmoore avait apprécié de bonne heure l'esprit du siècle, et loin de prétendre à rappeler aux autres et à elle-même des grandeurs évanouies, elle avait cherché des graces compatibles avec le goût de son temps; résignée sans humeur aux difficultés de son rôle, elle s'était résolue à régner dans ses petits états aussi bravement que possible, par les seules armes qu'elle pût encore invoquer, par ses charmes. Donc elle prenait un soin merveilleux de sa beauté, habile à la mettre en valeur, à l'accroître même par une foule de combinaisons savantes, bien qu'elles semblassent les plus naturelles du monde.

D'abord, elle avait la sagesse de se conserver dans l'inutilité absolue, quant aux soins du ménage, ayant judicieusement remarqué que dans la nature les objets les plus agréables à la vue n'avaient pas d'autre fonction que celle de plaire, et que les roses et les œillets, plantes assez peu utiles, charmaient les yeux et l'odorat bien plus que la pomme de terre, l'artichaut ou la bourrache, végétaux très estimables. De plus, elle s'était aperçue que tout labeur, quel que facile qu'il soit, enlaidit les formes, et elle s'abstenait même des petits ouvrages féminins, avec un stoïcisme digne de Caton. Aussi jamais ne la vit-on peindre des fleurs ou broder, travail qui rougit les yeux et condamne les lèvres à une moue perpétuelle causée par l'excès de la préoccupation. Elle avait de bonne heure abandonné le piano qui grossit les mains, gâte les ongles et met en relief les muscles de l'avant-bras. Par des motifs analogues elle avait renoncé à chanter, bien qu'elle eut une voix superbe; mais cet exercice est l'occasion d'une foule de grimaces, il tiraille les muscles du col, montre au public l'intérieur de la bouche jusqu'aux amigdales, et la musique d'aujourd'hui est si hérissée de croches et de fioritures chromatiques, qu'une femme qui, dans un salon, se livre aux con-

vulsions de la mélodie, serait facilement prise par un sourd pour une infortunée qui se gargarise avec de l'huile bouillante.

Mme de Wilmoore avait rejeté loin d'elle ces aimables horreurs.

Blonde, avec des yeux bleus, d'une taille élancée et point trop mince, elle conservait sans efforts une tenue noble et facile; sa beauté avait un si adorable caractère de placidité qu'il semblait que le souffle du vent, n'osant s'abattre sur elle, expirait à ses pieds. Le rire éclatant qui sillonne les joues de trois arcs de cercle, qui évase les narines et rapetisse les yeux, lui était inconnu; la surprise ne barrait pas son front de rides horizontales, parce que cette sensation ne la forçait pas d'écarquiller les prunelles. En général, elle n'était point tournée aux émotions vives qui contractent le visage; sa belle tête, admirablement attachée au buste par un col digne de la Vénus de Milo, se balançait avec la majestueuse lenteur de celle du cygne, et jamais, par un indiscret mouvement, la belle Caroline ne forçait ses clavicules à soulever le blanc manteau de satin sous lequel elles étaient assoupies. Sa carnation était si neigeuse et à la fois si chatoyante, que l'on eût pensé faire évanouir d'un souffle cette forme légère, et pourtant ce beau corps avait la fermeté du marbre de Paros dont il avait la couleur.

Mme de Wilmoore poussait parfois l'esprit jusqu'à s'interdire certaines saillies spirituelles qui éclatent et pétillent, de peur de troubler l'harmonie enivrante dont elle était baignée. Calme et sereine, simple avec dignité, d'une beauté fine et profonde, cette femme, remplie de graces, semblable aux antiques déesses, eût été trop accomplie pour qu'on osât la désirer, sans une circonstance qui contraignait ses admirateurs de se souvenir qu'elle était une simple mortelle. La comtesse avait une petite fille de cinq ans qui lui ressemblait d'une manière surprenante. Comme cette enfant reproduisait déjà les allures, le caractère de Mme de Wilmoore, on entourait promptement cette dernière d'une affection tendre et sérieuse; car en la revoyant dans sa fille, on pensait avoir aimé la mère dès son enfance, et une illusion du cœur ajoutait les souvenirs du passé à l'émotion présente.

Quant à ses religions, la comtesse était pieuse comme la plupart des merveilles de beauté : elle adorait son miroir avec une louable dévotion. Qu'y faire? Objet elle-même d'un culte assidu, cette divinité croyait en elle; ses principes, en fait de morale, sa conduite, il faut l'avouer..... Procédons dans un ordre logique. M. le comte de Wilmoore n'engageait pas aux mêmes devoirs qu'un autre mari; ce

n'était pas un homme. Pourquoi, dira-t-on, l'avait-elle pris? Mais une fille *ne prend pas*, elle se laisse donner, et si le sort la jette à un butor, elle n'en peut mais. Vieux, sot, grossier, lourd, honteusement laid, ridicule et désagréable, M. de Wilmoore ne s'occupait pas de sa moitié, et l'abandonnait pour courir de basses fortunes assez coûteuses. Son ton se ressentait de ces fréquentations, et l'air hautain et vulgaire, plat et prétentieux de ce rejeton dégénéré, excitait la risée. Dieu sait pourtant qu'il n'avait su rien de sa vie, sauf boire et manger. Dépourvu de tact, il faisait rougir sa femme par des propos d'une maladresse incroyable. C'est ainsi que, d'une voix bruyante, il s'écriait devant vingt personnes, en parlant du bal de la veille : — Oh! nous nous sommes amusés, amusés!... Caroline a sauté toute la nuit comme Auriol, et ce diable de Servan avec elle; ils ont dansé quatre fois ensemble. Nous voilà compromis, j'en suis furieux, et ma foi, comme dit Arnal, je ne sais plus trop ce que je suis... (Et là-dessus, éclats d'un gros rire se prolongeant au milieu de la foule embarrassée.)

A une telle femme un amant d'une valeur aussi pauvre qu'Édouard de Servan, de qui la médiocrité nous est connue, c'est là une bizarrerie inexplicable. Édouard, à vrai dire, était un garçon superbe, mais d'une sottise!... Enfin, ces sortes d'inconvenances sont le privilége des femmes distinguées, qui seules peuvent se les permettre; et même, la chose est telle que c'est presque une marque de l'esprit transcendant de cette dame que le choix d'un homme aussi stupide.

Comme la comtesse de Wilmoore n'avait pas les passions très ardentes et chérissait le repos, sa liaison avec Édouard de Servan ne lui semblait pas trop ennuyeuse. Elle trouvait en lui l'intimité d'une personne en rapport d'âge avec elle-même, d'une personne avec qui elle pouvait en user sans gêne comme sans fatigue, grace à une incontestable supériorité d'esprit. Servan avait en outre une fort belle mine, il ornait un quadrille, valsait sans fléchir les jambes, sans secouer les épaules, et sans donner des secousses avec le bras droit. De plus les femmes le considéraient fort, lui faisaient force coquetteries, et l'amour-propre flatté, quand il s'ajoute à un caprice, le fortifie beaucoup. Il est à remarquer néanmoins que cette aventure n'avait pas détourné un seul jour la comtesse de son goût pour les bruyans plaisirs. L'intimité d'Édouard avec elle n'était pas ignorée, et, dans tous les cas, la discrétion de l'amant avait pris soin de ne laisser aucun doute à cet égard. Montigny était le seul, ou à peu près, qui l'ignorât; il avait, comme on l'a vu, cessé depuis long-

temps ses relations avec Servan ; d'ailleurs son naturel était peu enclin à s'entremettre des chroniques scandaleuses et en général des affaires d'autrui. Les gens discrets sont rarement curieux, les curieux manquent toujours de discrétion, et le confident qu'en général on doit choisir est celui qui se refuse à accepter ce rôle.

La première visite que rendit Raoul à Mme de Wilmoore, après l'entretien du Jockey's-Club, la surprit et la charma comme un incident imprévu. Elle lui montra cette humeur courtoise et engageante que prodiguent les maîtresses de maisons aux infidèles qui les ont délaissées. Sa gentillesse plut à Montigny. Un rayon de soleil perçait, ce jour-là, l'azur des rideaux et riait dans le boudoir de la belle Caroline; on fut très gai. Nos deux causeurs, ravis de s'être mutuellement désennuyés, en conçurent l'un pour l'autre une reconnaissance véritable et, sans nul projet scélérat, Raoul trouva moyen de revenir bientôt. A sa vue, nouvelle joie de la comtesse; mais voici bien une autre affaire. Par une de ces transitions soudaines, familières aux gens nerveux, notre héros, ce jour-là, se trouvait dominé par des lubies sombres jusqu'à la mélancolie; son visage était grave, son air froid et dédaigneux, sa parole à la fois émue et railleuse avec amertume. Ce rôle, au surplus, convenait à merveille à son physique. La comtesse fut étonnée; c'est déjà beaucoup. Sa curiosité fut irritée; elle étudia Raoul avec intérêt, et c'était là un pas immense. Puis elle le trouva malheureux, et eut l'obligeance d'accorder à sa sensibilité les honneurs de cette tristesse. Ceci est un progrès énorme. Raoul, par les inégalités de son caractère, indépendantes de sa volonté, par la sauvagerie de ses manières, par sa facilité à provoquer dans le tête-à-tête le ton de l'intimité, qu'il n'avait jamais en public, enfin, par l'attrait d'une foule de contrastes bizarres, avait le privilége de rendre, en peu de temps, les gens occupés de sa personne. Il abondait en atomes crochus. Son imagination était si mobile et si vive que, se mettant en une minute au courant des idées des gens, il les partageait, les développait comme siennes, y croyait pour l'instant, devinait celles qui s'y rattachaient, les exprimait avec onction, et heureuse de se voir si bien entendue, de rencontrer une ame sœur de la sienne, une femme se disait volontiers, après l'avoir écouté : — J'étais faite pour vivre avec lui.

Ces séductions naturelles furent développées dans cette circonstance; on devint ami, regrettant de ne pas s'être mutuellement deviné plus tôt, et sans arrière-pensée d'amour, on fut néanmoins *quelque chose* l'un pour l'autre, tant l'esprit, le cœur et l'imagination

trottent libres et rapides dans le corps des gens absolument désœuvrés, et rapprochés par la commune occupation de ne rien faire. Tout aurait pu en demeurer là, si Édouard pressé par ses amis, ne fût venu poursuivre ses projets de mystification, et s'il n'eût jeté dans la balance le poids de sa malice.

Un jour que la comtesse se sentait disposée à recevoir Raoul, elle entendit sonner à la porte, et ce coup de sonnette la rendit assez joyeuse. Jetant un coup d'œil rapide sur une glace, elle vérifia sa toilette et attendit en souriant qu'on annonçât. C'était Édouard, et sa vue la rendit sérieuse à l'instant. Cette visite lui plaisait fort d'ordinaire, mais elle fut forcée de reconnaître qu'elle ne la préférait pas à toute autre. Cette légère déception irrita un peu la comtesse, qui n'avait pas l'habitude des contrariétés. — Je ne vous attendais pas, murmura-t-elle.

— Tant mieux, rien n'est plus agréable que les surprises. Avez-vous vu beaucoup de monde hier?

— Personne, sauf M. de Montigny.

— En vérité? Quel sournois! Je le quitte à l'instant, et il ne m'en a rien dit. Imaginez-vous, ma chère belle, que Raoul est le plus ténébreux des mortels; on ne sait rien de ses actions, et, par système apparemment, il tient cachés ses moindres faits et gestes.

— Bon moyen d'éviter les interprétations perfides.

— Et même d'y donner lieu. On vient voir une jolie femme, on en fait un mystère, et ceux qui l'ont pénétré cherchent le motif d'un pareil secret. C'est un genre d'indiscrétion raffinée.

— Je préfère cette manière à... à l'autre.

— Du reste, Montigny est un original, toute sa vie est énigmatique; il n'a pas su se créer des amis et il se donne à notre égard des airs de supériorité....

— Très impertinens, je n'en doute pas.

(Les femmes en général, ont en estime ceux qui se maintiennent avec retenue et fierté isolés des autres hommes.)

— Vous n'en conviendrez pas, mais si je gageais cent louis qu'il vous fait la cour, ce serait profit assuré; il courtise le genre féminin tout entier.

— Il a bien raison de faire mystère de ses plus innocentes démarches. Voyez que d'inductions vous tirez de trois simples visites...

— Hum, les vrais conquérans rêvent toujours des conquêtes : de leur part on a le droit de s'attendre à tout.

— M. de Montigny a donc l'honneur d'avoir compromis bien du monde?

— D'avoir séduit, voilà tout; mais il ne compromet point : on ne cite pas un seul nom et on le juge... à vue de nez. Il fait l'amour en coupe-jarret, dans les ténèbres.

— Vous en faites un magnifique éloge.

— Don Juan près de lui n'est qu'un écolier. Les femmes en raffollent, elles ne parlent que de lui, ce qui finit par être monotone; enfin, s'il n'en affiche aucune, c'est qu'elles se compromettent toutes avec lui et forment une compagnie d'assurances mutuelles, où la masse répare les pertes des individus. Pour moi, si j'étais femme, je n'aimerais point la fleur des pois, mon cœur ne se mettrait pas à la file des moutons de Panurge, et il me répugnerait d'encenser de la sorte un homme à la mode, honoré du suffrage universel.

— Vous, Raoul? Laissez donc. Si je m'avisais de porter une robe bouton d'or, avec un schall rouge, ou d'être seulement mise au goût d'hier, votre passion n'y résisterait pas.

— Qu'en sais-je? vous proposez des épreuves impossibles. Si je vous priais de vous affubler de la sorte, votre amour me ferait-il ce grand sacrifice?

— Oui, mais je vous défie de me le demander. Ah! l'amour-propre, messieurs, est tout dans vos affections, et c'est pourquoi elles durent peu et se font vite.

— Je vous jure, Caroline, que jusqu'ici vous êtes ma seule gloire. L'entrée de mon cœur n'est point large, les sentimens y entrent avec peine et n'en peuvent ressortir sans qu'il soit brisé.

— Cette description de votre cœur ressemble, à s'y méprendre, à celle d'une tirelire.

— Pourquoi plaisanter sur un sujet aussi sérieux?

— Pourquoi parler en phrases de romans? Laissons le pathos aux hommes de finances et la sensiblerie aux gens de loi.

— Savez-vous, Caroline, que vous êtes charmante, aujourd'hui?

— Aujourd'hui est aimable. Cependant, monsieur, je suis fatiguée, j'ai passé une nuit affreuse et la migraine m'accable.

Mais Édouard n'en tint pas compte. Quelques désirs se traînaient mollement dans sa pensée, et comme il était au bout de son esprit, comme la conversation mal engagée ne facilitait pas l'exécution de ses desseins à l'égard de Montigny, comme il ne savait à quoi occuper son désœuvrement, Édouard devint caressant et gracieux. Noncha-

lamment accueilli, il crut de la galanterie d'insister et de pousser la gentillesse jusqu'aux exigences. La comtesse se délivra enfin de sa bourgeoise ardeur, et quand Édouard l'eut quittée, elle demeura appesantie par une somnolence désagréable. Vulgaire dans ses façons, dans ses discours, Édouard s'était comporté comme un sot, et la comtesse pensa qu'il mériterait d'être traité comme tel.

Durant cette entrevue, de Servan avait compromis sa position par des maladresses signalées. La fierté, les airs de supériorité qu'il avait reconnus en Montigny à l'égard des autres jeunes gens, l'avaient posé hors de ligne d'une façon noble et respectable. Par un sentiment naturel d'amour-propre, Mme de Wilmoore s'était reproché d'avoir un amant qu'un autre homme regardât au-dessous de lui. La discrétion profonde de Raoul avait paru le signe d'une très bonne éducation, son naturel peu communicatif, la marque d'une pensée haute et puissante qui craint de se répandre devant des sots. Elle songea que Montigny dédaignait un monde inintelligent, et la crainte d'être par lui confondue dans ce mépris général lui fit souhaiter d'apprécier ce jeune homme à sa valeur. Un tel souhait, une semblable crainte en disent plus qu'ils ne croient en dire. Il entrait dans ces méditations une curiosité très vive, et c'est là le plus vigoureux auxiliaire de l'amour. Puis, avec ses diatribes sur les succès prodigieux, sur les bonnes fortunes sans nombre de son ami, Édouard l'avait, à son insu, très bien servi. Ce genre de médisance n'agit guère autrement. La comtesse se reprocha presque d'avoir jusque-là fermé les yeux à cette vive lumière, à ce mérite si bien apprécié. On se laisse volontiers glisser à l'amour d'un homme dont le mérite éclate célébré partout; car ce mérite même semble une excuse, l'admiration générale vous encourage, et comme l'orgueil a grande part dans tous nos sentimens, on a d'avance la certitude que le choix sera applaudi et la faute atténuée, puisque de notoriété publique le séducteur est irrésistible. Confisquer un héros disputé par les plus belles n'est pas une gloire médiocre; cette idée flatte les grandes ames par l'appât du difficile et caresse les inclinations féminines en leur laissant entrevoir les jalouses qu'elles vont créer, les pleurs qu'elles feront répandre.

Avait-elle fait ces réflexions, la belle comtesse? Non sans doute; elle ne songeait pas à mal. Si l'on voyait l'amour d'aussi loin, on éviterait sa flèche. Mais on a le sentiment des choses avant de les penser, et sans calcul ni projet, Caroline avait pour Montigny une haute estime.

Par suite de ces raisonnemens, quand Édouard, qu'elle aimait de

caprice, avait célébré la fidélité de son cœur et la fraîcheur de son ame au début de la galanterie, la comtesse n'avait pu s'empêcher de se dire : « Je suis peut-être la seule qui l'aie remarqué... »

Elle douta de son bon goût. Une passion profonde aurait des imaginations tout opposées et eût pris cet aveu par le côté pastoral; mais le monde est la bergerie des loups; gare à qui s'avise d'y bêler. Mme de Wilmoore ignorait encore les passions. Elle avait accepté l'hommage d'Édouard pour ne pas se singulariser, et parce qu'il était d'une tournure agréable et beau danseur. Les gens bien élevés savent s'ennuyer à merveille, et l'habitude le lui fit trouver passable. Quant au surplus, peu sensuelle, ne sachant que par ouï-dire l'amour et ses plaisirs, n'osant les nier à l'étourdie et désireuse de savoir à quoi s'en tenir, elle avait assez de conscience pour se livrer à quelques études dont l'unique résultat consistait à la rendre triste et pensive.

Considérant tous les hommes comme égaux entre eux pour les qualités du cœur, elle n'avait point jusqu'ici cherché des comparaisons entre l'amour d'Édouard et une passion idéale; résignée à cette réalité prosaïque, elle tirait de son bonheur cette conviction, que l'existence humaine est fade, et depuis quelques jours seulement elle soupçonnait des émotions plus vives et plus relevées. Édouard n'était plus même une idole d'argile, c'était la dernière poupée de cette jeune femme, le dernier jouet de son enfance intellectuelle, et bientôt elle le devait briser. Un tel mouvement, sans doute, était préparé de longue date, mais Raoul avait été l'occasion, la cause déterminante de cette réaction, sans soupçonner son influence que ressentait déjà Mme de Wilmoore avant même de l'aimer, avant même de penser beaucoup à lui. C'est ainsi qu'avant de se manifester, l'amour s'élabore d'une façon souterraine, semblable à une graine qui se gonfle, jette ses racines et travaille long-temps au fond du sol avant que d'en percer la surface et de verdir au soleil.

Ce lien ne pouvait, du reste, être délié sans efforts. Malgré le prosaïsme des apparences, Édouard était fortement dominé par la passion qu'il exprimait si mal; il n'avait pas le courage de se séparer d'elle, et c'est à cause de Mme de Wilmoore qu'il repoussait le mariage projeté par sa famille avec Mlle de Parçay. Mais comme ses parens le savaient faible, soumis, et d'ailleurs, ignoraient cette liaison, ils avaient, sans trop se soucier de son opposition, conclu l'affaire, ou à peu près, et le bruit s'en était déjà répandu. Par suite d'une délicatesse facile à concevoir, Caroline n'avait jamais hasardé devant son amant une seule parole sur ce projet; elle avait même éloigné

toute allusion à cette matière, et Servan, devinant sa volonté, s'était abstenu d'y contrevenir. Ce silence lui était favorable. Comme tous les gens faibles, il doutait de lui-même au milieu de ses plus énergiques résolutions, et de peur de ne les pas tenir, il préférait de ne s'y point engager.

La fortune, depuis quelques jours, s'obstinait à sa poursuite et ne négligeait aucune occasion de lui nuire. La duchesse de P... qui, malgré son tabouret, était la plus sotte, la plus inconsidérée des parvenues, faisait les honneurs d'un salon très ennuyeux. Comme le duc possédait une grande influence et que sa présence en un lieu y attirait la foule, Mme de Wilmoore désirait avoir ce couple à la fête splendide qu'elle donnait chaque été. Elle avait choisi cette saison pour tirer un glorieux parti de la disposition intérieure de son hôtel, propre à rehausser la magnificence d'un bal au mois de juin et de lui prêter un aspect féerique. Dans le but de conquérir ce duc et sa femme, la comtesse alla passer la soirée chez eux. A l'heure de son arrivée, la réunion était assez nombreuse pour qu'il se fût établi divers foyers de conversation. La plupart des fauteuils étaient occupés, on ne pouvait choisir sa place, et la comtesse fut placée, par la dame du logis, avec une adresse louable, juste à côté de Mlle de Parçay, la fiancée de son amant. Bien qu'elle fût peu attachée à Édouard, la comtesse de Wilmoore, ne s'empressant guère de desserrer les lèvres, eut tout le loisir d'examiner Raoul, d'admirer sa belle tenue et sa bonne mine au milieu d'un cercle d'hommes laids et négligés à faire peur, comme il s'en rencontre en majorité dans tous les salons. Mlle Hermance, au surplus, sans s'apercevoir de la préoccupation de sa voisine, tenait les yeux dirigés vers le même endroit que la comtesse, puis, de temps à autre, jetait un sourire à son père qui l'avait amenée (le général de Parçay était veuf et adorait cette fille unique à qui il obéissait en tout depuis sa sortie du Sacré-Cœur), et enfin, les prunelles douces et profondes comme du velours noir de cette belle enfant se voilaient pudiquement de longs cils qui projetaient une pénombre sur des joues roses et duveteuses comme des pêches en maturité. Sa carnation avait plus d'éclat, plus de richesse de ton que de blancheur, cependant la peau était d'une finesse merveilleuse, tendue par un embonpoint suffisant, uni à des formes fort délicates. La lèvre supérieure, galamment retroussée, était assombrie par un duvet très fin, très soyeux, mais d'un pur ébène; les dents étaient courtes et séparées l'une de l'autre, l'oreille petite, le col très mince, les hanches généreusement arrondies, le pied grassouillet et la main

aussi, avec des doigts en fuseaux et des fossettes sur les dernières phalanges, comme en ont certains portraits d'Andalouses peints par Murillo, et comme on en voit aussi aux blondes Vénitiennes du Titien. En somme, Hermance de Parçay était une créature délicieuse, d'une beauté rare, splendide, âcre et mordante, et dont l'aspect causait des frissons involontaires. A voir ces deux femmes également célestes et si différentes, on demeurait surpris de la puissance de Dieu, capable de créer deux merveilles aussi parfaites, et les jeunes gens dirigeaient sur elles des regards pleins d'une indiscrète curiosité. Cette manière d'hommage répugnait aux habitudes de Montigny; il vint saluer la comtesse de Wilmoore d'un air grave, modeste, point familier, comme s'il l'eût à peine connue, et cette réserve plut à la comtesse, qui ne put s'empêcher de comparer ces manières respectueuses au genre *intime* et presque marital de M. de Servan. Soit que Raoul eût ou non salué déjà Mlle Hermance, il ne lui parla point. Une chaise vacante était à la droite de Mme de Wilmoore, elle y jeta un coup d'œil furtif, et Raoul qui l'avait bien entendue, s'y assit tout en causant, sans paraître l'avoir comprise, en homme bien élevé qu'il était. Rien ne fut perdu pour la belle Caroline, elle lui sut gré de tout. Raoul discourait avec elle, élevant assez la voix pour être entendu d'Hermance qui tournait la tête d'un autre côté, comme sérieusement occupée d'autre affaire.

La duchesse de P..., lasse de voltiger çà et là, se vint placer debout devant eux un instant, et sa toilette leur fit pressentir les sottes choses qu'elle allait dire sans doute. Le turban rouge et jonquille dont son visage cuivré était encadré, ainsi que sa robe de velours gros vert, constituaient une harmonie étrange; son origine, son jugement, son esprit, l'histoire entière de sa vie de parvenue, étaient là; cette dame était, comme le portrait de la reine Pédauque, vêtue de son écusson. Après quelques complimens admirables, cette folle, accoutumée à déraisonner, se mit tout haut à féliciter Hermance sur son prochain mariage, non officiel encore et qui n'était qu'un bruit vague. Un tel sujet parut embarrasser cette jeune personne; elle balbutia deux ou trois mots, et Raoul se mordit un peu les lèvres jusqu'au sang. La comtesse s'empressa de prendre, sur un plateau, un quartier d'orange glacée, ce qui est une occupation d'importance et donne lieu d'employer son mouchoir, d'ôter, de remettre ses gants, et de se livrer, pour le salut d'une toilette, à toutes les précautions nécessitées par un bonbon dangereux.

Mais, quand elle avait trouvé un texte fécond et *convenable*, la du-

chesse n'avait garde de s'en départir; on eût mangé toutes les pommes d'or des Hespérides avant qu'elle le laissât inépuisé. Après une foule de louanges des graces d'Hermance, de commentaires sur le bonheur du futur et sur l'envie dont il devait être l'objet, elle interpella Raoul, sous prétexte d'animer l'entretien, et le somma de répondre. Il répondit que les heureux feraient toujours des jaloux; mais qu'il se fallait faire une raison et que, puisque les choses étaient conclues et sans remède, ceux qu'elles chagrinaient devaient s'y résigner.... et se taire.

— Ah! certes, voilà des sentimens vertueux, s'écria la duchesse; mais pensez-vous être aussi sage que vous dites?

— Sans doute, répondit Hermance prévenant Raoul, et chacun pensera de même. Si les idées sur lesquelles nous discourons se réalisent jamais, personne, il me semble, n'en sera désespéré, et, grace à Dieu, je n'aurai pas le triste avantage de causer plus de regrets que je n'en mérite... et que je n'en concevrais, à la place de ces messieurs.

Toujours muette, la comtesse jeta un regard furtif sur ces deux jeunes gens; elle était en bonne situation pour observer, ne parlant pas et se trouvant dans l'ombre.

— Il est des circonstances, murmura Montigny, où l'on serait insensé de témoigner de ses chagrins à propos d'un rival favorisé; c'est quand personne ne les partage.

— Eh! sait-on jamais la vérité à cet égard?

— Oui, madame. Supposez une jeune personne, libre dans son choix, chérie de parens incapables de lui faire violence et venant à se marier... Il est clair que le candidat élu n'a point été imposé par le pouvoir et que les autres n'ont aucune espérance, aucune consolation à savourer.

— Ce sont là des accidens que je n'aurai pas à déplorer, repartit Hermance en riant, mon collége électoral n'ayant eu jusqu'ici à statuer que sur une seule candidature.

— Ah! murmura Montigny sur le même ton de légèreté; la fortune rit aux audacieux : tel n'ose se mettre sur les rangs....

— Qui se soucie médiocrement de la réussite. La volonté triomphe d'une vaine crainte, M. Raoul n'en doute pas, et telle envie qu'il ait de se divertir à m'alarmer sur le sort d'une victime silencieuse, je ne serai point assez vaine pour m'y laisser prendre.

Pendant ce colloque, Mme de Wilmoore s'était étonnée de l'aisance avec laquelle Mlle de Parçay avait soutenu cette petite lutte; mais quand elle l'entendit appeler Montigny M. Raoul tout court, elle

demeura des plus interdites. La duchesse, cependant, tenait à approfondir la question, et passant gravement aux exemples :

— Ma belle enfant, dit-elle à Hermance, il est des gens timides à l'excès. Lors de mon mariage, je pensais comme vous, mais, six ans plus tard, un jeune homme m'avoua des sentimens très anciens qu'il n'avait jamais osé exprimer plus tôt; je ne l'avais pas deviné, et, néanmoins, c'était un ami d'enfance.

Ici la duchesse exhala un quart de soupir et fit le moulinet avec son éventail.

— Un ami d'enfance... répéta Mlle de Parçay en lançant sur Montigny un coup d'œil timide qui la fit rougir.

— Oh! s'écria Raoul avec une gaieté un peu amère, les affections de l'enfance se dissipent comme la fumée, et les séductions du monde les pâlissent bien vite.

— J'avais toujours ouï dire, interrompit la comtesse de Wilmoore avec une feinte naïveté, que ces sortes d'inclinations ne pouvaient être durables, que l'habitude les émoussait, leur ôtait le piquant de l'inconnu et les réduisait à des amitiés fraternelles.

— Ceci, madame, ne doit être vrai que pour des esprits futiles, pour des imaginations follement curieuses et pour des cœurs incapables d'un sentiment sérieux.

— Malgré ces théories sévères, ajouta Hermance craignant peut-être d'en avoir déjà trop dit, je partage l'opinion de Mme de Wilmoore, étant indigne de m'élever aux pastorales de Virginie, ce qui serait dangereux, vu la rareté des Paul.

Profitant d'un instant de répit, la comtesse de Wilmoore pria d'un ton sec Montigny d'appeler son mari, et ce dernier s'étant présenté, elle prit son bras et se fit conduire sur un balcon pour y respirer plus à l'aise, étant, disait-elle, suffoquée par le défaut d'air. Elle étouffait en réalité, mais de dépit, ce qui n'est pas toujours une preuve d'amour; elle se sentait fort offensée, Hermance lui semblait une coquette insupportable et Raoul un impertinent. Cette circonstance causa dans son cœur des révolutions étranges; à dater de cette minute, elle fut occupée de ce jeune homme, et le sentiment qu'il lui inspirait entra dans son ame sous le déguisement de la haine.

Édouard de Servan venait de faire son entrée, et, du fond d'une salle de jeu, il avait découvert Raoul, assis près de Caroline. Cet aspect l'avait mis en alarme. Ses bons amis l'avaient submergé, ce jour-là, d'un vin qui lui avait assombri les idées : en pareil cas, Édouard était un Othello. Aigri par cette disposition, troublé par la

vue de Raoul, dominé par l'influence de ses compagnons qui lui avaient, pour mieux assurer leurs desseins de mystifier Montigny, travaillé la tête toute la soirée, Édouard crut qu'il fallait, à tout prix, ruiner à l'instant ce rival dans l'esprit de la comtesse, ou que la partie était perdue pour tous et sa maîtresse pour lui. Il accepta cette idée comme un éclair de génie et, convaincu de l'excellence de tous les moyens pour réussir à conserver le cœur d'une femme aimée, il s'avança résolu.

Hermance lui fit mille graces, espérant peut-être de rendre Montigny jaloux. Par la même raison, Caroline accueillit son amant avec une préférence marquée; mais ces démonstrations n'éclaircirent pas l'ame de Servan. Son idée était fixe. Par malheur, il était lourd d'esprit plus encore que de coutume, et il ne trouva rien de mieux dans sa cervelle, que de faire observer à la comtesse que Montigny avait l'air fort occupé d'elle.

— Qu'importent M. de Montigny et les autres papillons qui lui ressemblent? Oubliez-vous qu'ils courtisent tout le monde et jusqu'à des pensionnaires? Cela ne tire pas à conséquence, et ne séduit que des quadragénaires ou des enfans.

Ravi de la voir en ces dispositions, Édouard s'efforça d'en profiter et d'achever l'œuvre d'un seul coup. Il avait souvent vu représenter *Il Barbiere* aux Bouffes, et l'air *Della Calumnia* bourdonnait dans sa mémoire.

— Ainsi, reprit-il d'une voix traîtresse, tout porte à croire que son amour-propre sera frotté dans cette circonstance. Oh! il ne s'en relèvera jamais!

— Qu'est-ce à dire?

— Hum... son honneur était engagé et son mérite est si transcendant, qu'aujourd'hui, les avis étaient partagés sur l'issue... probable... d'une épreuve,... qui... par... Quant à moi, j'étais pleinement rassuré.

— Quoi? l'on ose penser... se serait-il permis de dire...

— Lui? je ne le crois pas, c'est la discrétion même. D'autres y ont songé à sa place. C'est une affaire conclue sans lui, je n'en doute point, mais enfin où il est, par le fait, engagé... d'honneur... et vous par conséquent...

— Ceci est abominable!

— Voilà comme vous étiez sans le savoir deux victimes de l'humaine perversité : innocens l'un et l'autre, car le hasard seul vous a rappro-

chés, et Raoul est ici comme ailleurs plus candide, plus naïf, plus pur qu'un agneau.

— C'est assez; merci, Édouard ; je sais qu'en penser...

— Diantre ! pensa ce dernier, il était temps. — Il ajouta tout haut :

— La partie sera sanglante pour qui la perdra.

La comtesse de Wilmoore erra une minute encore, çà et là, traitant avec une froideur dédaigneuse M. de Montigny, et affectant de se complaire avec son rival. Hermance, au second plan, agissait de même, et quand il passait près d'eux, Raoul se disait tristement :

— Suis-je assez abandonné? Nulle affection, nulle sympathie pour moi. Voici deux adorables femmes qui m'accablent d'un dédain superbe, et le tout, pour se disputer les sourires de ce nigaud d'Édouard.

— Cette pauvre Caroline m'adore plus que jamais, redisait celui-ci à l'oreille d'un de ses nombreux confidens.

— C'est au mieux; mais que ferez-vous de l'autre, de la future?

— Je la plaindrai du fond de l'ame, mais on ne peut suffire à tout... ni à toutes.

Aux yeux du public, Édouard fut le roi de la soirée, et en eut tous les honneurs; il descendit radieux avec M. et Mme de Wilmoore, et Caroline, en montant dans sa voiture, songeant avec colère à Raoul de Montigny, grommelait entre ses dents :

— Je me vengerai !

FRANCIS WEY.

(*La fin au prochain numéro.*)

CHEMINS DE FER.

LES PLATEAUX, ORLÉANS, VERSAILLES.

Les premières manifestations de la chambre, dans ses bureaux et dans ses commissions, semblent contrarier la pensée bienveillante et réparatrice qui a dicté au ministère ses projets de loi sur plusieurs chemins de fer, précédemment concédés, et dont la continuation sera compromise, sans aucun doute, si l'état ne leur porte secours. Sur les trois commissions chargées de mûrir l'opinion de la chambre à l'égard des chemins de Paris à Orléans, des *plateaux*, et de Versailles, rive gauche, il n'y en a qu'une, dit-on, qui, de prime-abord, se soit montrée décidément favorable; les deux autres ont été contraires, dès le premier jour, ou sont devenues hostiles par réflexion.

Nous raisonnons d'après les révélations plus ou moins précises des journaux qui dérobent, chaque jour, quelque secret au travail intérieur des commissions. S'il faut les en croire, le tracé d'Orléans serait le seul sur lequel la majorité aurait accueilli d'emblée les vues ministérielles; les mesures conservatoires de la même nature, proposées par le gouvernement pour préserver d'une liquidation imminente la compagnie des *plateaux*, n'auraient pas rencontré une égale faveur. On aura peine à justifier par de bonnes raisons cette distinction entre deux entreprises dont les situations doivent apparaître à tout le monde comme identiques par leurs caractères essentiels;

et que veut-on de plus? Pourquoi rechercherait-on avec une rigueur inopportune les insignifiantes dissemblances résultant de la conduite diverse tenue par leurs administrateurs devant les difficultés d'un avenir menaçant?

La compagnie d'Orléans a poursuivi ses travaux avec des versemens incomplets, dont le second, qui devait fournir *quatre millions*, n'a donné que *trois cent cinquante-quatre mille quatre cents francs*, présage certain que le troisième, récemment échu, ne donnera rien s'il est appelé; elle savait donc d'avance qu'elle s'arrêterait à une limite déterminée, et qu'elle n'exécuterait pas réellement un chemin d'Orléans, à moins d'être secourue. Qu'y a-t-il, dans sa conduite, qui lui mérite, aux yeux des bureaux de la chambre, une préférence marquée sur la compagnie des *plateaux?* Fera-t-on un crime à celle-ci d'avoir proclamé plus franchement que la compagnie d'Orléans son impuissance et la dérision de la loi, en attendant, pour commencer, qu'elle fût assurée du concours de la puissance publique, sans lequel les grands travaux, en France, sont désormais inabordables à l'industrie privée? Mais songez donc que l'œuvre qu'elle devait accomplir, la plus considérable de toutes jusqu'à ce jour, a été rendue plus aléatoire encore par les erreurs peut-être volontaires et les faux devis des ponts-et-chaussées: dès lors n'était-il pas tout simple qu'elle montrât plus d'hésitation qu'aucune autre association de capitalistes, au moment de faire le premier pas? Elle avait lieu d'espérer, d'ailleurs, que l'immense étendue de son travail, naturellement divisé comme il l'est en trois grandes sections qui peuvent et doivent être indépendantes l'une de l'autre, quoi qu'en disent les ponts-et-chaussées, permettrait de réduire sa tâche à ce qui est immédiatement réalisable. Et certes, il est manifeste que le vœu public demande, avant tout, la confection d'un *rail-way* de Paris à Rouen, sauf à attendre plus patiemment, pour le reste, pour la section du Havre et celle de Dieppe, et les embranchemens de Louviers, d'Elbeuf, ce que nous réserve l'avenir. D'accord avec cette disposition générale, la compagnie des *plateaux* n'a pas voulu scinder elle-même arbitrairement, de sa propre autorité, son ouvrage, en conduisant une tête de chemin jusqu'à Pontoise. Tant que la faculté de scinder le tracé témérairement soumissionné par elle ne lui venait pas des pouvoirs législatifs, elle aurait eu l'air, même en n'opérant que sur le fragment de route de Paris à Pontoise, de se résigner à la totalité de sa concession, dans des conditions impossibles. La même impossibilité ne se révèle pas à un aussi haut degré pour l'achèvement de

toute la ligne principale d'Orléans, avec les quarante millions du devis primitif, s'ils étaient encaissés; et ils pourraient l'être moins difficilement un jour, dans des circonstances meilleures, après le succès d'une première section. En un mot, la différence de conduite des deux compagnies, si bien justifiée de part et d'autre, n'excuserait en aucune façon les traitemens différens que paraissent leur présager les délibérations écourtées des commissions de la chambre.

La question, telle qu'elle a été posée par le ministère, ne laisse point de prétexte plausible à cette partialité. Le principe sur lequel s'appuie toute la combinaison ministérielle, c'est que les deux grandes lignes d'Orléans et des *plateaux* ont besoin, pour être continuées sans interruption et tenir plus ou moins les belles promesses de leur début législatif, non pas seulement d'un adoucissement dans les conditions d'art, mais d'un secours efficace du gouvernement : d'où il suit que, si la chambre, à la session prochaine, refuse les voies et moyens pour cet encouragement nécessaire, ou si, en les accordant, elle y mêle des clauses inacceptables pour les deux compagnies, il faut prévoir l'annulation forcée de leurs concessions et formuler, dès ce moment, cette prévision dans la loi qu'on va faire.

Le ministère, avec raison, ne distingue point Orléans des *plateaux* et n'affiche aucune prédilection. Il ajourne la solution définitive, et c'est sans doute un tort très grave, mais du moins il réserve également l'avenir des deux spéculations. En laissant vivre l'une encore un an dans son allure indépendante, il veut empêcher l'autre de s'éteindre dans une liquidation qui ne ferait honneur à personne. Et puis, en régularisant pour l'une comme pour l'autre une existence plus modeste, destinée à se renfermer, pendant une année, dans un travail de quelques lieues, il veut utiliser un temps précieux qu'on a beaucoup trop gaspillé jusqu'ici. Dans un an, quels que soient les continuateurs des tracés d'Orléans et des *plateaux;* que ces tracés restent aux mains des mêmes compagnies, satisfaites alors des garanties d'un nouveau contrat général, ou bien qu'ils soient rachetés au prix coûtant pour être transmis à d'autres associations, ou pour être exécutés par l'état, on aura du moins gagné une année; le pays remerciera ceux qui auront commencé l'œuvre et même ceux qui auront bien voulu ne pas l'entraver. Le ministère demande simplement qu'on n'empêche pas de faire, c'est là toute la portée de ses humbles projets de loi. Mais, je vous prie, quel serait le but des commissions de la chambre, en laissant la compagnie d'Orléans pousser les travaux de sa ligne principale jusqu'à Juvisy, et un embranchement sur Cor-

beil, sans autre engagement ultérieur, si en même temps elles prétendaient interdire au chemin des *plateaux* de se diriger vers Pontoise, en attendant mieux? Pour les *plateaux* pas plus que pour Orléans, le vote que va rendre la chambre ne l'engage nullement à voter, l'an prochain, une garantie d'intérêt; la proposition ministérielle, sous tous les rapports, lui réserve sa pleine liberté. Ceci bien établi, on ne concevrait guère qu'une tolérance accordée à M. Lecomte fût refusée à M. Lebobe. S'il y avait une préférence légitime, il semble qu'elle devrait être pour celui qui demande à desservir Pontoise par une tête de chemin dont on doit tirer parti plus tard pour la Normandie et pour la Belgique. Pontoise, à lui seul, sans la Belgique et la Normandie, vaut bien Juvisy, vaut bien Corbeil même, qui présente à tout chemin de fer la redoutable concurrence du fleuve, aujourd'hui couvert de bateaux à vapeur.

On s'étonne peut-être de nous voir ainsi nous escrimer contre la prévention fâcheuse des bureaux et des commissions qui, après tout, ne sont pas la chambre réunie en assemblée publique et jugeant les choses d'un point de vue plus élevé. Nous savons cela, mais aussi nous voyons que le ministère n'a pas grande confiance en lui-même et en ses idées; il y a lieu de craindre qu'il ne défende faiblement ce qu'il a proposé comme par manière d'acquit. C'est déjà un triste symptôme de faiblesse et de timidité que cet ajournement à un an de la question générale des encouragemens à donner à l'esprit d'association pour l'exécution des chemins de fer. Quand le pouvoir s'abandonne ainsi, et recule devant la nécessité d'une solution fondamentale, il est bien près de déserter aussi la défense de ses combinaisons partielles, s'il ne lui vient pas du dehors, c'est-à-dire de la presse, l'excitation qui lui manque.

Que vient-on nous dire, qu'à cette époque avancée de la session, il eût été impossible de décider les chambres à entreprendre l'examen sérieux d'un système général de secours, capable d'associer, dans une cause commune, le crédit de l'état et l'activité de l'industrie particulière? Le ministère, par ce doute peu flatteur, a contribué à refroidir le zèle du parlement, quand son devoir eût été de le stimuler par l'exemple de la confiance. Singulier moyen, en effet, de ranimer la lassitude des assemblées, que de désespérer d'elles sans les avoir consultées! Il eût été plus franc d'avouer que l'on n'est pas prêt, que l'on hésite encore sur les données capitales du problème à résoudre. Mais un tel aveu coûte beaucoup au cabinet du 12 mai, nous nous en apercevons à son langage embarrassé, et

nous n'en sommes pas surpris; car c'est précisément sur ce champ de bataille des chemins de fer que les premiers coups ont été portés aux hommes du 15 avril, par la coalition qui a donné naissance au ministère actuel. Il était permis de présumer que des orateurs si vifs dans l'attaque, si méprisans pour les vues économiques de leurs adversaires, auraient quelque chose à substituer aux combinaisons qu'ils bouleversaient. On éprouve aujourd'hui quelque honte à se démentir, après avoir fait entendre assez clairement qu'on tenait en réserve un remède souverain contre la maladie dont sont travaillées les associations de chemins de fer.

Que résulte-t-il de cette absence de plan général? Il en résulte que l'utilité incontestable, quoique assez étroite, des projets de loi présentés pour trois chemins de fer en souffrance, n'apparaît pas aussi manifeste à tous les yeux, qu'elle l'eût été dans un vaste système éclairé de toutes parts. Le ministère, quoiqu'il soit allé au plus pressé et qu'il ait tendu la main aux plus malades, a l'air d'avoir agi partialement et arbitrairement, car on peut lui citer d'autres chemins de fer dont l'enfance se développe avec peine, et un plus grand nombre qui demande à naître. Les bureaux de la chambre, auxquels nul indice ne laisse entrevoir ce qu'on proposera pour ces catégories oubliées, imitent le ministère comme ils peuvent, en faisant un choix arbitraire et partial entre les trois concessions évoquées à la barre du parlement; ils parlent de favoriser l'une, de maltraiter les deux autres, sans règle, parce que le gouvernement ne leur en offre aucune à suivre.

Comme si ce n'était pas assez d'anarchie, nous avons vu, il y a quelques jours, une attaque au chemin de Versailles (rive gauche), dans une feuille quotidienne sur laquelle l'élément doctrinaire du cabinet du 12 mai doit avoir conservé une certaine influence; c'est la même feuille dont M. Guizot disait avec tant d'empire, dans les discussions de l'*intérim* : « J'ai défendu au journal qui reçoit mon impulsion, etc., etc. » Que les ministres sortis du centre gauche prennent garde aux difficultés qu'on leur prépare peut-être. Il y en a au moins trois, parmi eux, dont la réputation d'habileté est fortement intéressée à faire réussir le projet de loi qui assurera l'achèvement du chemin de la rive gauche : M. Passy, pour l'avoir laissé naître sous son précédent ministère; M. Teste, pour avoir accepté une place dans le conseil d'administration de cette malheureuse compagnie, qui, malgré tous ses torts, a plus de reproches à faire au gouvernement qu'à elle-même; enfin M. Dufaure, comme auteur

principal et responsable du nouveau projet de loi, destiné à réparer une énorme faute.

C'est à ces trois membres du cabinet de s'entendre pour exiger de leurs collègues, et tout au moins de celui qui a le plus d'autorité en de telles matières, un concours loyal et fidèle dans la défense de leur commune proposition. Il y va de leur honneur de ne pas couvrir cinq lieues de terrain, aux portes de la capitale, de ces ruines si jeunes qui attesteraient à jamais leur impuissance, ou leur défaut de prévision. Ils auront à intéresser et à compromettre dans leur cause ceux qui, pouvant se prévaloir d'une position encore intacte dans cette affaire, témoigneraient moins d'empressement à s'y engager,

La chambre, du reste, devra prêter une oreille attentive à leurs paroles, car dans cette funeste idée d'ouvrir à la fois deux chemins de fer entre Paris et Versailles, la part de responsabilité du pouvoir électif n'a pas été moins grande que celle du gouvernement. Le ministre des travaux publics du 22 février n'avait proposé d'abord qu'une seule concession; mais les difficultés qu'il rencontra dans la commission chargée de l'examiner, le déterminèrent, pour faire accepter le projet qui avait ses préférences et qui était alors gravement compromis, à indiquer un malheureux moyen de conciliation. Telle fut, on s'en souvient, l'origine de ce double chemin de Versailles, dont la pensée première, en quelque sorte provoquée par une commission de députés, a été avidement saisie par elle, élaborée dans son sein, et portée à la tribune, comme son œuvre d'adoption, par un abus de l'initiative parlementaire. La chambre élective, en l'accueillant avec le même entraînement aveugle, a sanctionné le mal que nous voyons; c'est à elle de le réparer.

En vain lui conseillerait-on d'échapper à cette nécessité, en disant que la chambre de 1839 n'est pas celle de 1836. Nous croyons qu'il est de sa dignité de ne pas s'enfermer dans ce raisonnement étroit. D'abord, en fait, il y a un très grand nombre de députés, parmi ceux-là même dont le vote a décidé la double concession, qui appartiennent encore au pouvoir législatif en 1839; l'on serait donc mal venu de prétendre qu'il y a eu solution de continuité et que personne n'est plus responsable des fautes d'il y a trois ans. Et puis, en thèse générale, est-il de bon exemple qu'une législature nouvelle répudie l'héritage et méconnaisse les engagemens de sa devancière, quand il n'y a entre elles qu'un si court intervalle de temps? N'oublions pas que, devant la chambre de 1836, il a été fait au chemin de Versailles

(rive gauche) une promesse positive qui ne pouvait être réalisée que par les législatures suivantes, et qui dès-lors a dû les engager moralement vis-à-vis des tiers. On a dit au tracé de la rive gauche qu'il était destiné à servir de tête de chemin à la grande ligne de Paris à Tours par Chartres. Cette ligne était alors annoncée comme résolue d'une manière irrévocable dans les desseins des ponts-et-chaussées et du gouvernement, et la chambre, en présence de laquelle elle était promise au tracé de la rive gauche, n'a point réclamé, n'a point réservé la liberté d'opinion des chambres à venir. L'engagement n'a pas été tenu; on déclare aujourd'hui, à tort ou à raison, qu'il ne le sera pas. La compagnie de la rive gauche, renonçant à récriminer sur ce point, est bien en droit, ce nous semble, de demander que l'état l'aide, sans courir aucun risque, à toucher le but dans cette carrière limitée d'un chemin de Versailles; et si on lui répond qu'elle n'a qu'à y marcher avec ses seules forces, elle peut montrer les conditions rigoureuses de ses pentes et de ses courbes qui l'ont gênée, les devis officiels qui l'ont égarée, et cette autorisation encore plus trompeuse que lui a donnée le ministère pour se constituer avec un capital de quatre millions, au lieu de quinze millions reconnus enfin nécessaires.

Malgré tant de raisons qui devraient concilier au chemin de la rive gauche la bienveillance de la presse, nous avons voulu nous assurer, par nous-même, s'il n'était pas possible encore, dans l'état présent des choses, de l'annuler, comme le désire une compagnie rivale, pour ne laisser subsister qu'un seul *rail-way* de Paris à Versailles. Il n'y a pas en nous une propension très forte à crier merci pour les associations industrielles trop empressées d'accepter un contrat avant d'en avoir calculé toutes les clauses onéreuses. La compagnie de la rive gauche a commis cette faute grave, sans doute; elle a eu d'autres torts que nous tairons dans sa disgrâce. Mais qu'y a-t-il à faire maintenant? Tout se réduit à cette simple question, et le passé n'appartient à personne.

Nous venons d'interrompre cet article pour parcourir la ligne de la rive gauche, à pied, seul, à l'abri de toute influence, évitant de recourir à aucun guide ou *cicerone* intéressé. Nous avons salué, en passant, la commission de la chambre qui recueillait les données de son rapport dans une investigation consciencieuse de ce grand travail délaissé. Infailliblement, elle aura constaté, du premier coup, un fait essentiel, une nécessité irrécusable : c'est qu'il est désormais impossible de détruire le chemin de la rive gauche, ainsi que le prétend

une rivalité insatiable qui voudrait ramasser les dépouilles de tous les chemins de fer, ou les greffer tous sur son tronc primitif, pour se nourrir de leur sève. Nous défions quiconque aura vu les lieux, comme la commission et nous, de répéter ce propos banal : « Qu'il faut remettre les choses en l'état où elles étaient, et s'arrêter dans une voie ruineuse. » Pour *remettre les choses en l'état*, il en coûterait plus que pour achever l'œuvre déjà bien avancée : ceci a été dit maintes fois, mais on est forcé de le redire, quand on a vu de ses yeux les prodigieux remuemens de terrains qui ont eu lieu et qu'il faudrait recommencer en sens inverse, changeant partout les déblais en remblais, et réciproquement, sans avoir d'ailleurs assez de place pour loger toutes ces terres qui foisonnent jusqu'au quart en sus de leur volume antérieur. Ajoutez que les *rails* sont posés sur la majeure partie du tracé, et, pour deux voies, sur de grandes longueurs; que les ponts, les viaducs, sont construits la plupart, hormis le grand viaduc du Val-de-Fleury, dont, toutefois, la plus difficile moitié est terminée. Avant d'être au bout de cette dévastation barbare, que de procès avec les riverains expropriés qui ont compté sur un chemin de fer, et en ont fait la condition *sine quâ non* de leur expropriation!

Non, le chemin de la rive gauche ne peut plus être anéanti; il faut donc l'achever, car le *statu quo* n'est pas possible; il serait encore plus absurde que la destruction. Le terrain est coupé, de distance en distance, par des tranchées profondes qui ont atteint, presque sur tous les points, le niveau prescrit par les études : elles doivent donner passage à la circulation rapide qui a été promise, ou bien les propriétaires voisins, privés de ce complément d'indemnité, ne supporteront pas plus long-temps le spectacle de désolation qu'ils ont sous les yeux, ni les entraves apportées à la circulation ordinaire.

Comment donc terminer le chemin, puisqu'il n'y a pas d'autre solution? Le ministère indique à la chambre un moyen : c'est de prêter, avec une hypothèque générale et sous d'autres garanties, cinq millions à la compagnie de la rive gauche. Connaît-on un meilleur expédient? Voyons, qu'on nous le signale.

Veut-on user de la rigueur du droit, et, frappant de déchéance la compagnie actuelle, mettre en adjudication tout ce qu'elle a fait, tout ce qui lui appartient, avec l'obligation, pour le nouvel adjudicataire, de conduire le travail à terme? En ce cas, n'omettez pas dans le cahier des charges une clause indispensable, c'est que l'acquéreur de la *rive gauche* sera plus heureux que la société actuelle dans ses tentatives d'emprunt; car, pour des actionnaires, on n'en

trouve plus. Mais n'est-il pas visible, au contraire, qu'il sera dans une position plus défavorable? Il lui faudra, avant tout, payer le prix de l'adjudication, qui ne montera pas à moins de deux millions, car le matériel seul vaut cela. Il ne sera pas dispensé ensuite de chercher les cinq millions que la présente société a vainement demandés au crédit particulier, et les deux millions qu'un de ses actionnaires fondateurs offre de prendre en actions au pair pour son compte. Nous donnons trois mois à un nouvel adjudicataire pour reconnaître son impuissance et implorer, à son tour le secours de l'état. Ce qui sera inévitable alors, il vaut mieux l'accorder maintenant à la compagnie existante, plus riche de quatre millions que toutes celles qu'on pourrait évoquer du néant.

L'hypothèse la plus probable en cas d'adjudication, c'est que la société de la rive droite l'emportera par elle-même ou par des prête-noms. Mais ce sera pour essayer de détruire, et il est prouvé que c'est impossible. Il est vrai qu'elle s'appliquera à familiariser l'esprit public peu à peu avec l'idée de ces ruines prématurées dont nous voudrions épargner la honte à notre pays; elle les rendra plus vraisemblables, en les préparant, en travaillant chaque jour un peu, non pas au chemin, mais aux ruines elles-mêmes, et pour cela, le grand point sera de ne pas travailler au chemin. De délais en délais, elle en viendra à se faire exproprier à son tour, car il faut que le chemin soit terminé, n'importe par qui; il n'y a pas d'autre alternative. Seulement on aura à reprendre alors les travaux dans les conditions les plus déplorables.

Il vaut donc mieux mettre à profit le temps et utiliser une compagnie toute constituée, dont les propres ressources suffiront, avec les cinq millions de l'état, si l'on se hâte de les prêter. Qui sait? le chemin de la rive gauche, même sous le rapport des produits futurs, n'est peut-être pas une affaire aussi mauvaise qu'on l'imagine. Il desservira entre Paris et Versailles des localités intéressantes que l'autre ligne néglige forcément, Vaugirard, Issy, Vanves, Fleury, Meudon, Bellevue, Sèvres, et cela atténue l'inconvénient de la concurrence entre deux chemins de Versailles. Il pénétrera dans cette dernière ville plus avant, et mieux que son rival de la rive droite. Enfin qui oserait lui interdire à jamais l'espérance d'être la tête d'une ligne plus considérable? Peut-on enchaîner à ce point l'avenir, et déclarer qu'on ne changera plus rien au réseau de fer arrêté par les ponts-et-chaussées, quand on l'a déjà changé tant de fois? Il n'est pas déraisonnable d'augurer que le progrès de l'art, réduisant un

jour les dépenses des voies en fer, réveillera l'idée de cette ligne de Tours par Chartres, qui, venant se relier au chemin de Versailles (rive gauche) par des travaux économiques, compenserait ainsi la confection ruineuse de ce premier tronçon d'un grand corps.

Quoi qu'il en soit, nous attendons avec une vive curiosité la décision de la chambre sur la *rive gauche* et aussi sur les *plateaux*. Si elle repousse les projets ministériels, elle fera bien de poser en principe, par la même occasion, que M. Rothschild et sa clientelle sont les arbitres suprêmes des chemins de fer en France. — « Le tracé de Versailles par Bellevue les gêne, ne prêtons rien à ce tracé, quoique nous ayons déjà prêté au chemin d'Alais, et que nous soyons d'humeur à montrer pour d'autres, aussi puissamment protégés, la même munificence. Le tracé des *plateaux*, s'il est autorisé à se diriger sur Pontoise, sans préjuger son développement ultérieur, contrariera beaucoup M. Rothschild et ses amis, qui prétendent que c'est à eux de faire le chemin de Pontoise. Ne contrarions pas M. Rothschild, et liquidons plutôt la compagnie des *plateaux*, dont il a d'ailleurs préparé de longue main la liquidation, autant qu'il pouvait, en vendant le premier à prime les actions de ce chemin qu'on lui avait assurées en grand nombre et au pair, sous la foi d'un engagement contraire. » — Voilà comment sera interprété le vote de la chambre; voilà le langage qu'on tiendra en son nom, si elle subit le joug auquel le ministère lui-même demande à se soustraire.

V. C.

Critique Littéraire.

Mézélie,

PAR MADAME CHARLES REYBAUD.

C'est une des plus touchantes histoires que nous ayions lues depuis long-temps, pleine de larmes pieuses, de douleurs résignées et d'enseignemens salutaires, la meilleure, à notre sens, qu'ait encore écrite cette plume éloquente et féconde à laquelle nous devons déjà tant d'intéressans récits. C'est un livre écrit avec un charme dont les femmes seules ont le secret, avec une énergie d'ailleurs que bien des hommes envieraient. Jusqu'à ce jour, madame Charles Reybaud avait semblé moins préoccupée de la finesse des détails et de la perfection du style que de l'intérêt du drame et des effets de la composition. Cette fois, elle a su réunir avec bonheur la grace et la force, deux qualités qui, bien loin de s'exclure, comme on se l'imagine assez généralement, s'appellent au contraire et se recherchent l'une l'autre : cette fois, madame Charles Reybaud n'a pas été seulement un habile écrivain, un romancier habile; elle est restée femme avant tout, et voilà pourquoi *Mézélie* est un livre plein de charme, comme nous le disions tout à l'heure, un de ces livres où l'écrivain n'absorbe pas le sexe, un livre qui a presque autant de talent et d'esprit qu'une fleur.

Compliqué vers le dénouement, le sujet de *Mézélie* est toutefois d'une grande simplicité, et je regrette vivement, pour ma part, que l'auteur n'ait pas persévéré dans cette simplicité qui n'est pas le moindre attrait de son œuvre; je regrette qu'elle l'ait altérée par des imaginations turbulentes. Mais, avant d'arriver au courant troublé, arrêtons-nous, aussi long-temps qu'il nous sera possible, aux flots calmes et purs de la source.

Louise d'Effanges est une de ces femmes saintes et résignées dont la couronne n'est pas sur la terre. Mariée à M. d'Effanges, elle n'a de bonheur que le repos et le silence : elle ne sait qu'un amour, l'amour maternel, le seul, avec celui de Dieu, qui ne change point. Jamais un murmure ne vient effleurer ses lèvres; jamais elle ne se permet une plainte dans son propre cœur : elle n'a pas rêvé d'autres joies ni d'autres tendresses; elle s'épanouit dans son

atmosphère, sans se demander s'il n'est pas d'autres cieux et d'autres horizons. Si cette destinée ne paraît pas réservée à de bien grandes félicités, du moins semble-t-elle à l'abri des grands désastres et des longues traverses. Elle ne fleurira pas aux rayons du midi; mais les vents du nord ne la flétriront pas. Hélas! il en arrive tout autrement! Il arrive qu'un jour cette douce et suave créature, qui jusqu'à ce jour avait été si médiocrement heureuse qu'elle semblait pouvoir défier le malheur, apprend que son mari s'est enfui, ne lui laissant que la honte et la misère à partager avec ses deux enfans, deux anges qui ne comprennent rien encore et ne pleurent que parce qu'ils voient pleurer leur mère. Alors, cette femme, qui jusqu'alors avait vécu du moins dans le luxe et dans le bien-être, se résigne au travail et à la pauvreté, comme si elle en eût fait durant toute sa vie le rude apprentissage. Elle travaille le jour, elle travaille la nuit, près du berceau où dorment ses deux filles : ses yeux s'usent dans les veilles et dans les larmes; mais ne croyez pas qu'elle ait épuisé son calice; elle n'a fait qu'en effleurer les bords; son martyre commence à peine. Toutes ces premières pages du livre de madame Reybaud sont pleines d'un intérêt poignant et grave. Ce ne sont pas là de ces folles douleurs que la littérature contemporaine a trop encouragées peut-être; ce ne sont pas de ces souffrances vaporeuses dont la poésie a trop exagéré l'importance. Cette fois, à la bonne heure! voilà des douleurs vraies, des souffrances réelles; ces larmes sont bien des larmes, et je touche du doigt ces blessures. Mais ne me parlez pas des douleurs incomprises; je ne saurais m'y intéresser, non plus qu'aux femmes du même nom.

Le chapitre des *Deux Vieilles Filles,* par la vérité des détails, par la finesse des observations, m'a rappelé plus d'une fois *les Célibataires* de M. de Balzac. Harcelée par le besoin, madame d'Effanges s'est réfugiée avec ses enfans chez deux vieilles parentes de son mari, qui, moins par tendresse que par orgueil, lui ont offert, d'assez mauvaise grace, un asile. Seule, madame d'Effanges l'eût refusé; mais elle est mère, elle l'accepte. L'arrivée à Avignon par un soir sombre et pluvieux, la ville silencieuse, les rues désertes, l'hôtel de mesdemoiselles d'Effanges, les meubles compassés comme les visages, les chats, seuls amis du foyer; au milieu de cet intérieur terne et glacé, Louise humble et souffrante, tenant par la main ses deux anges tristes comme elle : tout cela est peint avec le talent et l'exactitude des meilleurs peintres flamands. Les disputes de Pouf et de Mamour égayent de temps en temps le fond un peu rembruni du tableau. Pouf est un chien, victime de Mamour, un chat préféré. Les vieilles filles aiment les chats, quand elles n'élèvent pas des serins. Je ne sais trop ce que serait devenu ce pauvre diable de Pouf, si Mézélie et Valentine ne l'eussent pris sous leur protection. J'avais oublié de vous dire que les deux filles de madame d'Effanges s'appellent de ces doux noms, Mézélie et Valentine.

Cependant les jours se succèdent, les mois suivent les mois, et c'est toujours la même vie, silencieuse, froide, immobile. Louise se sent mourir sous ce toit, plus brûlant que les plombs de Venise, dans cette chambre plus fermée

à l'espoir que l'enfer de Dante, au milieu de ce bien-être mille fois plus affreux que la pauvreté. De leur côté, Valentine et Mézélie s'étiolent dans cette atmosphère où le soleil ne pénètre jamais. Que faire, hélas! et que devenir? Mais voilà qu'un jour madame d'Effanges, en traversant les rues d'Avignon, se laisse dire que son mari, M. d'Effanges, est à la Véra-Cruz, où la fortune lui sourit. A cette nouvelle, Louise a senti battre son triste cœur. Ce n'est plus de sa destinée qu'il s'agit; sa destinée est accomplie, elle n'attend plus rien ici-bas; mais elle a tout d'un coup entrevu que celle de ses enfans pouvait encore être belle, et sur-le-champ elle se décide à partir, à partir avec ses deux filles : ce n'est pas un époux qu'elle cherche, c'est un père pour ses enfans. Elle part donc une fois encore, et, cette fois, que Dieu veille sur elle!

Je ne sais rien de plus touchant que le voyage de cette jeune mère, abritant sous ses ailes ces deux beaux enfans, son unique trésor. Elle est seule à bord, sans soutien, sans appui; mais n'a-t-elle pas pour la protéger la noble tristesse de son visage? et en la voyant ainsi, le regard abaissé sur ces deux jeunes têtes, qui donc oserait l'outrager, cette sainte femme? Tout ce récit est plein de péripéties émouvantes, quoique fort simples. Arrivée à la Véra-Cruz, elle apprend que son mari est plus loin; elle va plus loin, et là, on lui dit : plus loin encore! elle ne se lasse pas, elle va. Mais si son cœur est d'or, son corps n'est point de fer, et un jour, dans un village du Mexique, elle tombe épuisée sur un lit hospitalier; l'infortunée ne se releva plus.

Quelques années après, dans ce même village, sous le toit riant et modeste du vieux curé qui les a recueillies, nous retrouvons, parées de toutes les graces de la jeunesse, de tout l'éclat de leur printemps, de toutes les fleurs de leur beauté, Valentine et Mézélie, les deux sœurs. Nous ne saurions dire que de charme madame Reybaud a répandu à l'entour de ces aimables créatures, belles comme Mina et Brinda, non moins intéressantes qu'elles. Il y a là quelques chapitres qui forment tout un petit poëme, oasis où l'imagination se rafraîchit et se repose. On y respire les vertes senteurs des forêts; on y entend les harmonies d'une nature vierge encore. Plus d'une fois Valentine et Mézélie nous ont rappelé avec délices Paul et Virginie, ces deux autres enfans bien aimés. Enfans de la même famille, vous étiez nés pour vous connaître et vivre ensemble au fond des bois! La rencontre des deux sœurs, de don Antonio et de son ami, M. de Granville, est naturellement amenée, racontée avec beaucoup d'art, d'esprit et de convenances. L'amour subit de don Antonio pour Valentine, sa prompte résolution de l'épouser, ne nous semblent pas suffisamment justifiés; mais les visites au presbytère, le mariage au hameau, tout ce bonheur qui, près de se voiler, brille de son plus bel éclat, les funestes pressentimens de Mézélie, les douleurs du vieux curé et de sa nièce qui vont perdre à jamais la joie de leur maison, le départ pour la Havanne, sont autant de détails charmans dont nous ne saurions trop féliciter le gracieux écrivain.

Dès à présent, c'en est fait pour les deux sœurs de tout bonheur et de toute allégresse. Adieu la vie aventureuse et libre! adieu les longues rêveries à

l'ombre des forêts! adieu les douces causeries, le soir, devant la porte du presbytère! Valentine est comtesse de Bibar; les deux sœurs vivent dans un palais; elles vivent sous le même toit, et ne peuvent se voir qu'aux heures des repas, une heure, deux heures à peine, et sans qu'il leur soit permis d'échanger un mot de tendresse : le comte de Bibar est jaloux, jaloux de l'air que respire Valentine, jaloux du lin qui effleure sa peau, jaloux des fleurs qu'elle aime, jaloux enfin! Il est toujours là, près d'elle, l'assiégeant de son inexorable présence. C'est en vain que le ciel est pur, que la brise est fraîche et que les bois sont parfumés. Pour Valentine et pour Mézélie, le monde est tout entier désormais dans le palais qui les renferme. Quelle existence pour ces jeunes filles, habituées, dès leur enfance, à courir les cheveux au vent et à voir sur leur passage tous les visages leur sourire et leur faire fête! Qu'elles se disent souvent, dans la tristesse de leur ame, que la pauvreté libre, qui ne doit rien à personne, est le premier de tous les trésors! Comme elles tournent souvent leurs regards en arrière! comme elles redemandent au passé les jours qui ne reviendront plus! Encore, si elles étaient libres de s'aimer, elles trouveraient peut-être que la servitude est douce; la servitude à deux, c'est presque la liberté. Mais l'amour de don Antonio est un égoïsme inflexible : son amour est une prison où il tient enchaînée Valentine; elle y meurt lentement, la jeune infortunée, heureuse quand elle peut échanger avec sa sœur quelques regards furtifs, quelques pressions de main désespérées!

Nous n'essaierons pas de raconter par quels événemens madame Reybaud a compliqué ce drame jusqu'alors si parfaitement simple, si parfaitement vrai; nous regrettons encore une fois qu'elle en ait brisé l'unité. Quand nous avons vu ces belles pages si pures, si limpides, se troubler et perdre leur transparence, nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment de véritable tristesse, et de nous plaindre qu'une œuvre si remarquable à tant de titres n'eût pas une meilleure fin. Il y a toutefois, au milieu de ces égaremens, des retours heureux à la vérité. L'amour de Mézélie et de don Fernando est noble, chaste, élevé; la fuite des deux sœurs, leur départ pour la France, offrent un touchant intérêt. Leur arrivée à Paris, leur pauvreté, leur isolement, et pourtant leur bonheur, forment un contraste heureux avec les jours écoulés dans le palais du comte de Bibar. Mais nous ne saurions approuver la faiblesse de Valentine, faiblesse bien prompte et que rien ne justifie. Pourquoi donc l'avoir parée, cette jeune fille, de tant de grace et de beauté, si vous vouliez la flétrir? Pourquoi l'avoir d'abord offerte à notre amour, si vous vouliez plus tard, sans cause et sans motif, la livrer à notre mépris? Nous oserons dire à madame Reybaud qu'elle a manqué de respect pour son œuvre.

Malgré ces réserves, *Mézélie* reste toujours, ainsi que nous le disions en commençant cet article, un livre plein d'intérêt, que nous n'hésitons pas à placer au premier rang parmi les meilleures productions littéraires de notre époque.

J. S.

BULLETIN.

Nous ne prenons malheureusement la plume que pour enregistrer les échecs du ministère. Après l'adoption de la proposition de M. Mounier dans la chambre des pairs, et l'ajournement projeté de la loi des sucres dans la chambre des députés, ainsi que le rejet assuré du projet de loi du chemin de fer à la mer, le cabinet a encore succombé dans les points les plus importans de la loi d'état-major.

Le ministère a montré, dans cette discussion, toute sa faiblesse et le vice de son organisation. Il s'agissait de fixer le nombre des maréchaux de France en temps de guerre et en temps de paix, ainsi que les conditions nécessaires pour être promu à cette haute dignité. Le ministère avait fixé à huit le nombre des maréchaux, la commission de la chambre avait réduit ce nombre à six; en même temps, elle avait inscrit dans la loi des conditions que le ministère a cru, avec raison, devoir combattre. Or, dans ces deux questions, le ministère a succombé.

Ce n'était pas là une discussion des affaires étrangères, et M. le président du conseil était sur son véritable terrain. Aussi le ministre a-t-il allégué quelques raisons qui avaient une apparence de solidité. Selon lui, la France doit entretenir un effectif militaire de 500,000 hommes, et personne, que nous sachions, ne conteste, en France, cette nécessité; mais M. le maréchal Soult en conclut que pour commander cet effectif en temps de guerre, six maréchaux ne suffiraient pas. Dans une guerre avec plusieurs puissances, a-t-il dit, il faudrait plusieurs armées; or, en pareil cas, on ne pourrait conférer ces commandemens qu'à des maréchaux, car les lieutenans-généraux n'ayant jamais commandé à la guerre plus de 10 à 12,000 hommes, ne pourraient passer subitement à un commandement de 100,000 hommes. M. le maréchal Soult veut donc qu'on entretienne huit maréchaux en temps de paix, pour avoir ses huit maréchaux tout prêts pour le moment de la guerre. Mais où prendra-t-il ces huit maréchaux, puisqu'il avoue lui-même qu'il reste peu de lieutenans-généraux ayant commandé, en temps de guerre, des corps de 12,000 hommes;

ne faudra-t-il pas les prendre parmi ces lieutenans-généraux restans ou parmi ceux qui n'ont jamais commandé de division ou de corps d'armée, et alors où sera le prestige qui s'attache, selon lui, au nom de maréchal, et où ces maréchaux auront-ils appris la science difficile de diriger une armée de 100,000 hommes? Les objections de M. le maréchal Soult se détruisaient donc elles-mêmes; et son gendre, M. le marquis de Mornay, lui a fait observer judicieusement, en ce qui est du nombre, que dans le cas de guerre, la loi accorde au gouvernement le droit de créer douze maréchaux, nombre qui suffirait et au-delà au commandement d'une armée de 500,000 hommes.

Quant aux conditions d'admission, M. le maréchal Soult avouait que ce principe avait existé sous Louis XIV et ses successeurs : aussi ne contestait-il pas le droit de les écrire dans la loi; mais il combattait ces conditions, entre autres, celle qui établit que la dignité de maréchal ne peut être conférée qu'au lieutenant-général ayant commandé en chef pendant la durée d'une campagne. M. le maréchal Soult alléguait qu'un général en chef pouvait être blessé ou malade, et que le plus ancien lieutenant-général qui le remplacerait de droit, serait ainsi placé dans la catégorie des maréchaux de France. Il est vrai, mais un candidat maréchal n'est pas un maréchal de France, et nous ne voyons pas figurer dans la chambre des pairs tous ceux qui se trouvent dans les conditions fixées par la loi pour être nommés pairs. Il est à remarquer qu'en même temps que M. le maréchal Soult voulait qu'on augmentât le nombre des maréchaux fixé par la commission, il demandait la réduction des candidats; et, cependant, il avait fait observer qu'il en existait à peine assez pour suffire aux postes de lieutenans-généraux. Aussi, M. Guizot et M. le garde-des-sceaux, sentant toute la faiblesse de ces argumens, se sont-ils hâtés de venir au secours de M. le maréchal Soult.

En venant défendre le projet de loi du ministère, M. Guizot est parti d'un point de vue qui lui est propre, mais qui malheureusement déplaît singulièrement à la chambre. Il a vu dans l'institution des maréchaux de France non pas ce qu'on y voit dans tous les pays, non pas la récompense éclatante du mérite militaire, un encouragement immense donné sans cesse à l'armée, une noble émulation inspirée même aux moindres soldats, qui, selon la belle et libérale expression de Louis XVIII, portent le bâton de maréchal dans leur giberne; en un mot, un prix digne d'être offert à ceux qui ont assuré le salut de la patrie; M. Guizot n'a vu là qu'une classe de plus ajoutée à l'aristocratie. Les grandes existences manquent en France, selon M. Guizot, et il faut s'efforcer de les maintenir. Ainsi, c'est en qualité de grands seigneurs que M. Guizot regarde les maréchaux de France comme nécessaires à l'ordre social, et c'est en ce sens qu'il importe de ne pas réduire leur nombre. En même temps, M. Guizot a cité l'Empire, qui a créé ces grandes existences autour de lui. On voit que les idées de M. Guizot tiennent à tout un ordre de choses, et que si M. le maréchal Soult n'a vu dans le nombre *six*, fixé par la commission, qu'un chiffre qui répond mal à celui de 500,000, fixé dans son esprit comme la nécessité de notre effectif de guerre, M. Guizot a immensément élargi la question.

Aussi, dès que la chambre a vu qu'il s'agissait d'un principe doctrinaire, d'indécise qu'elle était, elle s'est trouvée fixée, et son parti a été bientôt pris. Malgré toute l'habileté de M. Teste, qui a traité ce chapitre sous un point de vue tout opposé, la chambre s'est rangée immédiatement à l'avis de la commission. M. Guizot avait cependant touché une corde qui avait eu du retentissement dans la chambre; il avait parlé du maréchal Lobau, élevé à cette haute dignité en pleine paix, et pour avoir sauvé la capitale de l'anarchie et du désordre. Mais les titres du maréchal Lobau étaient déjà anciens, et M. Guizot oubliait qu'il n'eût jamais été promu au maréchalat, s'il n'avait été désigné, par Napoléon lui-même, comme un de ceux qui pouvaient y prétendre. La chambre a approuvé, toutefois, cette partie du discours de M. Guizot, et elle a condamné celle qui a rapport aux *grandes existences*. C'est un fait que nous constatons, rien de plus, et un fait de ce genre est tout dans un gouvernement de majorité. Il en résulte que les principes du parti doctrinaire réussissent peu dans la chambre, tandis que les principes du 13 mars et des 221 y trouvent de nombreux échos. Quant aux doctrinaires et au centre gauche ministériel, il est évident qu'ils sont plus séparés que jamais; il est facile de s'en convaincre à la lecture du discours de M. Teste.

Un homme d'esprit a dit que le parti doctrinaire veut élever la bourgeoisie au gouvernement, tandis que le tiers-parti veut faire descendre le gouvernement jusqu'à la bourgeoisie. M. Teste voulait, ainsi que M. le maréchal Soult, ainsi que M. Guizot, que le nombre des maréchaux de France fût fixé, en temps de paix, à huit au moins; pour y parvenir, il a insinué doucement à la chambre qu'elle n'a pas à redouter l'abus qu'on pourrait faire de cette dignité, car dans sa pensée, sinon dans ses termes, le garde des sceaux laissait voir que ce n'est pas un gouvernement mal assuré qui aurait voulu renouveler l'emploi abusif de la dignité de maréchal, fait, selon lui, sous Louis XIV et sous Louis XV. M. le garde des sceaux n'a pas ajouté : sous la restauration, bien qu'il ait sans doute pensé plus d'une fois, pendant son discours, aux maréchaux Vioménil, Hohenlohe et Wellington. Le gouvernement actuel n'étant pas assez solide pour se permettre de tels abus, il eût été bon, selon M. Teste, de lui passer cette rédaction du projet : « Le nombre des maréchaux est *tout au plus* de huit en temps de paix. » C'était là, si l'on nous passe ce terme, escamoter les huit maréchaux refusés par la chambre. M. le maréchal Soult et M. Guizot avaient au moins le mérite de les demander franchement.

Au fond, il importe peu que la France ait huit ou six maréchaux en temps de paix. C'est une question de service peu importante, on a pu le voir par la faiblesse et le vide des argumens que M. le maréchal Soult a employés pour la faire résoudre selon ses idées. M. Teste s'est à peine arrêté aux conditions de la canditature; il n'a été frappé que de la réduction du nombre des maréchaux, ce qui lui semblait, avec raison, un échec au projet du gouvernement. M. Guizot n'a parlé du maréchal Lobau, il ne l'a proposé comme exemple, qu'afin de se servir de lui comme avant-garde à ses principes d'organisation aristocratique; mais personne, ni dans le ministère, ni parmi les orateurs qui

le soutiennent, n'a abordé la véritable question. Or, cette question est celle du principe du gouvernement tout entier. Les adversaires du projet obéissaient, les uns sciemment, les autres à leur insu, à la pensée qui marque la plupart des actes politiques qui se font depuis un an dans la chambre. Il s'agissait de limiter encore la prérogative royale, de lui enlever le droit de nommer un maréchal de France sans le concours de la chambre, comme on a déjà limité le droit de nommer des pairs, comme on s'occupe de limiter le droit de nommer des membres de la légion d'honneur. Il n'y a pas le moindre reproche à faire à cet égard à la chambre élective. C'est sa prérogative à elle que d'amoindrir la prérogative royale, et nous dirions même que c'est une des conséquences de son organisation. Mais ce dont on peut s'étonner, c'est que parmi les ministres du roi, et parmi ceux qui travaillent en ce moment à le devenir, il ne se soit pas élevé une seule voix pour démontrer à la chambre que le moment est mal choisi pour diminuer l'influence de la couronne dans l'armée, et lui ôter un moyen d'action dont elle ne peut user que rarement, et jamais d'une manière funeste? Quant à nous, plus nous sommes partisans de la prérogative parlementaire, plus nous reconnaissons l'excellence de son action dans les affaires, plus nous déplorons cette tendance à réduire la force du gouvernement, et à le traiter comme un ennemi. Que sera, nous le demandons, en temps de guerre, un roi qui ne pourra donner une croix d'honneur sur le champ de bataille, sans que son choix ne soit soumis à une commission, et qui se verra entouré de non moins d'entraves quand il s'agira de nommer un maréchal de France? Ne vaudrait-il pas mieux déférer tout de suite le commandement des armées de terre et de mer aux deux chambres?

Dans cette discussion où le ministère, aidé de M. Guizot, a échoué sur presque tous les points, il était évident qu'il avait la conscience de sa faiblesse; et nous voyons, avec une vive inquiétude, que le pouvoir sortira bien réduit et bien amoindri de ses mains. Le petit ministère du 15 avril, comme le nommaient les grands ministres d'aujourd'hui, ce ministère qui, selon eux, ne couvrait pas assez le trône de sa responsabilité, n'a jamais oublié son devoir de ministère, et il n'a jamais cédé, avec cette facilité, sur de semblables questions. Le centre gauche entré au pouvoir s'efforce, dit-on, de s'approprier les idées de gouvernement, et ses concessions dans le conseil montrent que ses efforts sont sincères; mais dans la chambre, la tâche est plus difficile. Les antécédens des ministres de la coalition sèment plus d'un embarras devant leurs collègues. Qu'on voie la manière dont M. Dufaure a parlé sur la loi d'état-major. M. Dufaure est un de ceux qui ont réclamé le plus vivement cette loi, et qui l'ont réclamée comme une limite du pouvoir royal. Comment défendre efficacement le pouvoir royal quand on a voulu si ardemment le combattre? Aussi M. le ministre des travaux publics n'a trouvé qu'un moyen de défendre le projet du gouvernement, il a déclaré d'une manière ingénieuse que la loi est une conciliation entre le pouvoir royal et les droits de l'armée. Or, M. Dufaure est un avocat trop consommé, un légiste trop exercé, pour ignorer qu'une conciliation ne peut avoir lieu qu'entre adversaires. Voilà donc

le pouvoir royal dénoncé par un ministre du roi, comme l'adversaire des droits de l'armée ! Que dirait de mieux *le National?*

Nous savons bien que M. Dufaure n'a pas eu l'intention, en parlant ainsi, de nuire au pouvoir royal, nous savons bien que, depuis le 12 mai, il a singulièrement modifié ses opinions à cet égard ; mais les antécédens gênent quelquefois, et l'habitude prévaut souvent contre le meilleur vouloir. Voyez le même orateur, quand il est à son aise, comme il est facile et éloquent! Nous en donnerons pour preuve le petit discours prononcé, mardi dernier, par M. Dufaure, quand il a démontré à la chambre l'importance du ministère des travaux publics, contestée par M. Glais-Bizoin. Si M. Dufaure avait mis, dans la défense de la prérogative royale, en ce qui est de l'armée, la moitié de la chaleur avec laquelle il a plaidé pour son département ministériel, le cabinet eût peut-être été préservé de son dernier échec. Et cependant la tâche n'était pas facile, car M. Teste et M. Dufaure, qui votaient cette année pour le maintien de huit maréchaux en temps de paix, étaient des plus vifs et des plus absolus dans la majorité de l'année dernière, qui voulait réduire le nombre des maréchaux à six seulement.

Nous rendrons ici à M. Thiers une justice qui lui est due. Ce n'est pas ainsi qu'il entend le gouvernement, quand il en fait partie, et il n'hésite pas à défendre vaillamment le pouvoir qui lui est remis. M. Guizot est monté à la tribune pour défendre ses idées d'aristocratie, bonnes peut-être, mais peu agréables à la chambre. M. Thiers serait venu défendre le pouvoir royal, et l'on sait toutes les ressources de son esprit. Il eût développé à la fois le côté militaire et le côté politique de la question, ce que n'ont fait que d'intention M. le maréchal Soult et M. Dufaure, et il n'eût pas essayé d'obtenir de la chambre, d'un piteux ton de voix démocratique, huit maréchaux, par surprise, comme l'a tenté M. Teste. La chambre, qui diminue les moyens de récompenser le courage militaire, devrait augmenter les moyens de récompenser le courage de soutenir le pouvoir, bien plus nécessaire et bien rare aujourd'hui, même parmi les ministres.

Si nous suivons le ministère dans la chambre des pairs, nous le trouvons également dépourvu de force et d'influence dans cette assemblée. M. Villemain demandait, depuis un an, que la chambre des pairs fît à son tour de l'opposition. M. le ministre de l'instruction publique est servi à souhait, surtout quand il vient lui-même défendre, devant ses collègues MM. les pairs, le gouvernement dont il fait partie. La position de M. Villemain est, en effet, bien défavorable, et malgré tout le talent du ministre de l'instruction publique, le cabinet aurait à gagner en laissant à un autre le soin de défendre ses projets de loi dans la chambre des pairs. Il est évident que cette chambre l'écoute avec défaveur, et qu'elle n'a pas oublié que M. Villemain reprochait surtout au ministère du 15 avril d'être composé d'un trop grand nombre de pairs. Ajoutez le souvenir des dernières élections, où M. Villemain s'était fait le protecteur d'un candidat du parti radical, ses attaques violentes contre le traité des 24 articles, ratifié par le ministère actuel, et l'on aura l'explication

de ce mot d'un des plus anciens membres de la pairie : « M. Villemain a cessé d'être député, mais il n'est pas encore devenu pair de France. »

Dans cet état des choses, doit-on s'étonner si l'idée qui domine dans le ministère et hors du ministère, est qu'il ne peut rester tel qu'il est? Quelques journaux parlent encore de l'entrée au ministère des affaires étrangères de M. le duc de Broglie, dont nous avions parlé, et en faveur duquel les doctrinaires avaient fait quelques efforts. Les chances de M. le duc de Broglie semblent, au contraire, avoir diminué, et ce serait, dit-on, M. Guizot qui se mettrait maintenant sur les rangs. Il est certain que M. Guizot prépare un discours sur les affaires d'Orient, qui pourrait bien être, dans sa pensée, un discours de réception. C'est M. Guizot qui avait demandé dans les bureaux de la chambre, à propos du crédit de dix millions, une enquête détaillée sur les affaires d'Orient. Le ministère, que dirige, dit-on, M. Guizot, n'a répondu cependant à sa proposition qu'en communiquant à la commission un traité déjà publié et une pièce absolument insignifiante. Nous ne savons ce que sera le discours de M. Guizot; mais un futur ministre des affaires étrangères doit se garder de rien conclure, et on peut prévoir d'avance qu'il se terminera par cette phrase vague et sacramentelle : Le maintien de l'empire ottoman.

Nous ignorons également si la chambre consentira à laisser les doctrinaires se renforcer, et entrer ainsi un à un dans le gouvernement; mais, dans tous les cas, ce n'est pas du côté des ministres du centre gauche que viendra l'obstacle. A défaut d'un ministre qui satisfasse la chambre, M. Guizot serait, au moins, un ministre réel, et les affaires se feraient sans consultations perpétuelles sur l'histoire générale, les relations internationales, les antécédens diplomatiques, et autres menus détails assez nécessaires à connaître quand on est ministre des affaires étrangères; et en cela il y aurait amélioration.

Quoi qu'il en soit, les modifications ministérielles qu'on prévoit sont devenues encore plus nécessaires depuis les dernières séances des chambres, et la fin, très proche d'ailleurs, de la session, ne fera qu'ajouter à cette nécessité. Quelle influence et quelle force aurait en effet, dans l'intervalle des sessions, un cabinet qui aura obtenu si peu d'influence dans les chambres? L'état du pays et les inquiétudes qu'il est permis de concevoir à la vue du mouvement qui se fait dans les partis extrêmes, dont la coalition a relevé les espérances, tout fait un devoir au gouvernement de chercher, dans une meilleure organisation, les forces qui lui manquent. Sans doute, le cabinet actuel doit regretter à cette heure de s'être privé volontairement du concours énergique et du talent fécond du meilleur orateur du centre gauche, et quelle que soit l'ardeur des antipathies récentes, nous croyons M. Passy et M. Dufaure doués de trop de sens pour se dissimuler leur faiblesse et leur isolement. On a beau dire que le cabinet vivra tel qu'il est, grace à la lassitude de la chambre, les partis légitimiste et républicain ne sont pas las, le gouvernement en a des preuves, et l'harmonie des trois pouvoirs, la confiance des chambres dans la capacité de l'administration, ne seraient pas de trop pour triompher des difficultés de notre situation.

Pour la politique extérieure, il paraît certain que les démonstrations annoncées avec tant d'emphase à l'opposition actuelle par l'ancienne opposition entrée aux affaires, se réduisent à peu de chose, et même à rien. Les croisières des vaisseaux français sur les côtes d'Espagne seront seulement mises sur le pied où elles étaient lorsque quelques bâtimens s'en détachèrent pour se joindre à la division navale qui se rendait au Mexique. Quant aux instructions données aux commandans, elles se bornent à celles qu'ils ont eues jusqu'à ce jour; ils pourront transporter des soldats de la reine d'un point à l'autre, comme ils faisaient sous le ministère du 15 avril. Tels sont les changemens introduits par la politique réformatrice du 12 mai. Il est vrai que M. le ministre des affaires étrangères va présenter un projet de loi pour être autorisé à vendre le bâtiment des archives de son département, et faire ajouter pour deux millions de constructions à l'hôtel occupé par l'ambassade turque, qui sera consacré aux archives des affaires étrangères. On annonce aussi la nomination de M. le marquis de Dalmatie à l'ambassade de Turin, ainsi que l'envoi de quelques autres ambassadeurs de famille.

Théâtres. — Opéra. — *Les Huguenots* ont repris cette semaine leur place dans le répertoire, et la musique de Meyerbeer a soutenu vaillamment la lutte contre les chaleurs régnantes, et, qui pis est, contre une exécution des plus médiocres. C'est une chose triste à dire, mais vraie, que l'exécution d'un opéra n'a qu'un temps. Que le ténor ou la prima donna s'en aillent, et voilà que l'ensemble formé sous les yeux du maître pendant les répétitions se rompt aussitôt, et que la débâcle se fait. Ainsi, qui pourrait prétendre que la partition des *Huguenots*, telle que Duprez et son élève la reproduisent aujourd'hui, soit la même que nous avons entendue au temps de Nourrit et de Mlle Falcon? C'est plus beau peut-être, si l'on veut, mais à coup sûr c'est autre chose. Vous ne trouvez plus nulle part l'inspiration première; à tout moment on sent que le compositeur est forcé d'intervenir et de tourmenter sa musique pour la soumettre aux exigences des voix nouvelles; les mouvemens se ralentissent, les tons se haussent, les belles notes disparaissent. Qui ne se souvient de ce temps où Nourrit, Mlle Falcon, Mme Dorus et Levasseur chantaient *les Huguenots?* Quel ensemble! comme chacun donnait alors à son rôle sa physionomie naturelle, le caractère de passion, d'enthousiasme, de fanatisme ou d'enjouement que Meyerbeer avait rêvé. Ces jours-ci Levasseur était le seul qui fût demeuré à sa place, et qui eût gardé les traditions primitives de cette grande musique. Le partie de Raoul, qui convenait déjà si peu à Duprez lorsqu'il s'en empara aux temps de ses débuts et de ses triomphes, lui convient encore bien moins aujourd'hui que les efforts surhumains auxquels il s'est livré pour tenir tête au répertoire ont diminué les forces de son organe. Le rôle de Raoul, dans *les Huguenots*, cause à Duprez d'incroyables fatigues, et l'on devrait lui tenir compte des artifices vraiment prodigieux avec lesquels il tourne les difficultés des passages qu'il ne peut surmonter. Duprez met incontestablement plus d'art, de talent et de génie à éluder certains passages qu'un autre à les attaquer de front, et c'est justement pour les notes qu'il ne fait pas

que le grand chanteur est admirable, et qu'on devrait l'applaudir avec enthousiasme. Mlle Nathan continuait ses débuts dans Valentine. La voix de Mlle Nathan, toute incomplète qu'elle est, a dans le haut de magnifiques vibrations, qui, pour éclater, n'attendent pas toujours que la mesure ou l'intonation l'exigent; malheureusement la partie de Valentine abonde en traits graves, écrits pour Mlle Falcon, dont la voix, comme on sait, pouvait, au besoin, descendre jusqu'aux limites du contralto, et dans lesquels les cordes sur-aiguës de Mlle Nathan n'ont que faire. De la sorte, tout le troisième acte est sacrifié, et le magnifique adagio qui ouvre le duo entre Valentine et Raoul perd toute son expression de sourde et vague tristesse. Mlle Nathan a dans la voix six notes d'un timbre singulier, et qui n'attendent, pour produire les plus beaux effets, qu'un musicien qui sache les combiner avec art. C'est là un organe borné sans nul doute, mais qui peut remplacer par la sonorité ce qui lui manque en étendue, et dont nous souhaitons que M. de Ruolz tire parti dans *la Vendetta*.

— Le Théâtre-Français, qui se dispose à reprendre *Polyeucte*, va offrir à Mlle Rachel une nouvelle occasion de déployer son beau talent. En vain de nouveaux succès et de nouveaux comédiens voudraient-ils se mettre devant ce soleil levant; la faveur publique, un instant distraite, revient toujours, et avec un empressement sans cesse renaissant, à ces chefs-d'œuvre de l'ancienne poésie dont cette enfant inspirée semble nous avoir révélé toutes les grandeurs. C'est donc toujours et tour à tour *Andromaque* et *Tancrède*, *les Horaces* et *Bajazet*, *Mithridate* et *Nicomède*, *Iphigénie* et *Cinna*, qui font l'entretien et l'enthousiasme de chaque soir. A ce labeur, si rempli de résultats excellens, Mlle Rachel n'a pas succombé; elle a montré, comme ce comte de Fontaine, dont parle Bossuet, qu'*une grande ame est toujours maîtresse du corps qu'elle anime*. Elle est restée au niveau de toute cette poésie vivante, de toutes ces passions touchantes ou terribles dont elle est le plus digne interprète. Cependant le Théâtre-Français, malgré l'appui qu'il trouve dans ce noble succès, est loin de s'abandonner lui-même, il est tout prêt à représenter plusieurs ouvrages nouveaux, et entre autres une comédie, *Il faut que jeunesse se passe*. Il a fait débuter, non sans succès, une très jeune et très jolie soubrette, Mlle Avenel; une grande personne tragique, Mlle Dubois; enfin il vient de recevoir, avec une faveur marquée, une tragédie d'un jeune poète fort nouveau, intitulée *Laurent de Médicis*, et dont on dit à l'avance beaucoup de bien.

Théâtre du Gymnase. — *Un Ménage Parisien*, drame en deux actes, par MM. Édouard Monnais et Laurencin. — C'est cette éternelle histoire de la femme malheureuse, innocente et persécutée. J'avoue, pour mon compte, que ces sortes d'histoires me touchent médiocrement, et que je ne saurais me défendre d'une vive sympathie pour la race des maris, si cruellement attaquée de nos jours. Je me suis toujours senti au cœur une extrême tendresse pour ces parias des temps modernes, et je me dis parfois que ces pauvres bourreaux pourraient bien être plus à plaindre que leurs victimes. J'ai vu partout tant de féroces tyrans égorgés par de faibles opprimées, tant de sacrificateurs immolés par de tendres martyres, tant de voraces vautours déchirés par d'aimables colombes, que je commence à craindre que la littérature contemporaine n'ait

pris la pitié à l'envers. Jamais on ne m'a vu dans les rangs de ces galans chevaliers, croisés pour conquérir l'indépendance de l'épouse, et je n'ai pas encore déposé mon offrande de mari sur les autels de cette liberté, ensanglantés déjà par plus d'une hécatombe. C'est donc avec un véritable désespoir que je me vois contraint d'avouer que M. Dervilly, le héros du *Ménage parisien*, est encore un de ces types malheureux qui défraient, depuis tantôt dix ans, les romans à la mode, un de ces époux chargés de crucifier la femme, messie des sociétés nouvelles. Ce M. Dervilly a trouvé même le moyen de renchérir sur tous ses confrères qui ne sont, à vrai dire, que des petits Poucet auprès de cet ogre. De son côté, Mme Dervilly est le type de la femme opprimée, de l'épouse passée à l'état de saule pleureur. Elle est vêtue de noir; son visage est pâle, ses yeux sont brûlés de larmes; rien qu'à la voir, on devine qu'un mari a passé par-là. J'imagine que le jour où les maris se mettront à écrire des romans et des pièces de théâtres, nous assisterons à de belles représailles. Je suis sûr que, si M. Dervilly, avant de se faire tuer comme un sot, eût songé à laisser quelques volumes de mémoires, nous aurions appris d'étranges choses. Quoi qu'il en soit, il faut bien convenir que, tel que nous l'ont représenté MM. Laurencin et Monnais, M. Dervilly est le plus méchant garnement qui ait jamais hanté l'estaminet, se souciant de sa femme autant que d'une bourse vide, et dévorant gaiement, loin d'elle, sa fortune et la dot de sa nièce. Quand tout est dévoré, ce cannibale ne trouve rien de mieux que de revenir près de la pauvre délaissée, et, sans autre préambule que quelques impertinences qui exhalent un âcre parfum de mauvais tabac, il lui signifie qu'elle ait à le suivre dans un petit voyage qu'il se propose d'entreprendre : en Amérique, s'il vous plaît. A cette proposition, Mme Dervilly relève la tête; le roseau se raidit, la colombe se révolte et s'indigne. Mais qui la protégera contre la main de fer qui pèse sur elle? Qui la soutiendra dans cette lutte inégale, dans ce combat de la faiblesse contre la force que protége la loi? C'est M. Delaunay, un avocat chevaleresque et désintéressé. Il n'est pas impossible de rencontrer de pareils avocats au Gymnase. Je n'essaierai pas de vous dire par quelles combinaisons M. Dervilly arrive à se faire loger dans la tête une balle de pistolet. Qu'il vous suffise de savoir que M. Delaunay est innocent du sang répandu, qu'il aime Mme Dervilly, que Mme Dervilly n'est pas loin de l'aimer, si ce n'est déjà fait, et qu'enfin, lorsque la toile tombe, tous deux sont libres et maîtres de l'avenir.

Ce petit drame, qui a obtenu un plein succès, ne manque pas de situations attachantes : M. Édouard Monnais est un homme d'esprit qui, Dieu merci! n'en est pas à faire ses preuves. M. Bocage et Mme Dorval ont joué avec leur talent accoutumé. Mais que peuvent tant d'esprit et tant de talent à ce théâtre du Gymnase, qu'écrase, qu'étouffe, que tue lentement une administration aveugle et maladroite?

VAUDEVILLE. — *Passé Minuit*, par MM. Lockroy et Anicet Bourgeois. — C'est la plus divertissante folie que nous ayions vue depuis long-temps. Si vous connaissez quelque existence ennuyée, quelque esprit chagrin, quelque ame morose, envoyez-les au Vaudeville, ils en reviendront ayant ri. La toile se lève, on rit. Imaginez Arnal *plongé dans les bras du sommeil*. Sa tête, enveloppée d'un foulard, repose sur un oreiller virginal. Il dort du sommeil du juste, du sommeil des anges, du sommeil du bureaucrate. Il dormirait ainsi jusqu'au jour; mais voilà qu'un horrible vacarme retentit à l'hôtel voisin : c'est M. Barbassou

qui frappe, frappe, frappe, et ne peut parvenir à se faire ouvrir la porte. Réveil d'Arnal, étonnement, stupeur, désespoir de l'homme troublé dans son sommeil. Il se jette à bas de son lit, ouvre sa fenêtre, commence par invectiver Barbassou, et finit par lui offrir l'hospitalité pour la nuit. Barbassou l'accepte, cette hospitalité si imprudemment offerte, et dès-lors commence, pour Arnal (Chaboulard), une série d'infortunes plus ébouriffantes les unes que les autres. Quelle nuit! A peine entré dans la chambre de Chaboulard, Barbassou se secoue comme un chien mouillé, se roule sur le lit, se jette dans le fauteuil, brise les meubles, ouvre les fenêtres au vent et à la pluie, brûle le bois, raconte ses malheurs, frappe du pied, tousse, jure, gémit, sanglotte, va, vient, se revêt des habits de Chaboulard; si bien qu'il eût été plus facile au pieux Énée de dormir dans Pergame en feu qu'à Chaboulard de fermer l'œil au milieu de tout ce tapage. Désormais, quoi qu'il arrive, passé minuit, sous les croisées de Chaboulard, qu'on frappe, qu'on crie au voleur, à l'assassin, qu'on appelle la garde, soyez sûrs que Chaboulard laissera crier et n'ouvrira pas. Ce Barbassou eût découragé de l'hospitalité le vieux Ruy Gomez de Sylva lui-même. Mieux vaudrait Satan pour hôte que cet infame Barbassou. Le jour délivre Chaboulard; mais lorsqu'il pourrait enfin dormir, il est l'heure d'aller à son bureau. Arnal et Bardou ont été merveilleux d'un bout à l'autre de cette plaisante folie.

— Sous le titre de *Madame de Brienne*, on a joué, au théâtre de la Renaissance, un drame en deux actes, tiré d'un roman qui s'appelle *Madame de Sommerville*, ce qui nous dispense d'en dire du bien ou du mal. MM. Raoul et Sainte-Yves se sont contentés de changer les noms des personnages. Dans leur pièce, Mme de Sommerville s'appelle Mme de Brienne, Nancy se nomme Estelle, et Albert Lucien. Il faut savoir gré aux auteurs de cet effort d'imagination qui fait bien augurer de leurs facultés inventives.

— L'éditeur Ambroise Dupont vient de mettre en vente le roman nouveau de M. Alexandre de Lavergne, *l'Aîné de la Famille*. C'est l'histoire vive et piquante d'un jeune gentilhomme qui arrive à la cour de Louis XIV, en 1700, avec les idées qui y florissaient trente années auparavant. Il y a du charme et de l'originalité dans le récit des désenchantemens de toute sorte qu'éprouve le héros du livre, et l'on voit que l'auteur, qui n'est pas tout-à-fait un inconnu pour les lecteurs de ce recueil, a étudié avec soin les mœurs et l'histoire de l'époque qu'il s'est attaché à peindre. Lauzun, Dangeau, Barbezieux, Mme de Maintenon viennent tour à tour poser devant le lecteur dans ce livre, qui présente à la fois l'intérêt du roman et l'attrait de curiosité qu'on recherche dans les mémoires.

F. Bonnaire.

VIE ET AVENTURES

DE JOHN DAVYS.

I.

Il y a à peu près quarante ans, à l'heure où j'écris ces lignes, que mon père le capitaine Édouard Davys, commandant la frégate anglaise *la Junon*, eut la jambe emportée par un des derniers boulets partis du vaisseau *le Vengeur*, au moment où il s'abîmait dans la mer plutôt que de se rendre.

Mon père, en rentrant à Portsmouth, où le bruit de la victoire remportée par l'amiral Hove l'avait précédé, y trouva son brevet de contre-amiral; malheureusement, ce titre lui était accordé à titre d'honorable retraite, les lords de l'amirauté ayant pensé sans doute que la perte d'une jambe rendrait moins actifs les services que le contre-amiral Édouard Davys, à peine arrivé à l'âge de quarante-cinq ans, pouvait rendre encore à la Grande-Bretagne, s'il n'avait point été victime de ce glorieux accident.

Mon père était un de ces dignes marins qui ne comprennent pas trop de quelle nécessité est la terre, si ce n'est pour se ravitailler d'eau fraîche et y faire sécher du poisson. Né à bord d'une frégate, les premiers objets qui avaient frappé ses yeux étaient le ciel et la mer. Midshipman à quinze ans, lieutenant à vingt-cinq, capitaine à trente, il avait passé la plus belle et la meilleure partie de sa vie sur un vaisseau, et, tout au contraire des autres hommes, ce n'était que

par hasard et presque à son corps défendant qu'il avait parfois mis le pied sur la terre ferme. Le digne amiral, qui aurait retrouvé son chemin les yeux fermés dans le détroit de Behring ou dans la baie de Baffin, n'aurait pu, sans prendre un guide, se rendre de Saint-James à Piccadilly. Ce ne fut donc point sa blessure en elle-même qui l'affligea, mais les suites qu'elle entraînait après elle : parmi toutes les chances qui attendent un marin, mon père avait souvent songé au naufrage, à l'incendie, au combat, mais jamais à la retraite, et la seule mort à laquelle il ne fût pas préparé était celle qui visite le vieillard dans son lit.

Aussi la convalescence du blessé fut-elle longue et tourmentée; sa bonne constitution finit cependant par l'emporter sur la douleur physique et les préoccupations morales; il faut dire, au reste, qu'aucun soin ne lui manqua. Pendant son douloureux retour à la vie, sir Édouard avait près de lui un de ces êtres dévoués qui semblent appartenir à une autre race que la nôtre, et dont on ne retrouve les types que sous l'uniforme du soldat ou la veste du marin. Ce digne matelot, âgé de quelques années de plus que mon père, avait constamment suivi sa fortune, depuis le jour où il était entré comme midshipman à bord de *la Reine Charlotte*, jusqu'à celui où il l'avait relevé, avec une jambe de moins, sur le pont de *la Junon;* et quoique rien ne forcât Tom Smith de quitter son bâtiment, quoique lui aussi eût rêvé la mort d'un soldat et la tombe d'un marin, son dévouement pour son capitaine l'emporta sur son amour pour sa frégate : en voyant arriver la retraite de son commandant, il sollicita aussitôt la sienne qui, en faveur du motif qu'il faisait valoir, lui fut accordée, accompagnée d'une petite pension.

Les deux vieux amis (car, rentrés dans la vie privée, la distinction des grades disparaissait) se trouvèrent donc tout à coup appelés à un genre de vie auquel ils étaient loin d'être préparés, et dont la monotonie les effrayait d'avance; cependant, il fallait en prendre son parti. Sir Édouard se rappela qu'il devait avoir à quelques centaines de milles de Londres une terre, vieil héritage de famille, et dans la ville de Derby, un intendant avec lequel il n'avait jamais eu de relations que pour lui faire passer de temps en temps quelque argent dont il ne savait que faire, et qui provenait de ses gratifications ou de ses parts de prise. Il écrivit donc à cet intendant de le venir joindre à Londres et de se préparer à lui donner, sur l'état de sa fortune, tous les renseignemens, dont pour la première fois les circonstances dans lesquelles il se trouvait lui faisaient sentir le besoin.

En vertu de cette invitation, M. Sanders arriva à Londres avec un registre sur lequel étaient inscrites, dans l'ordre le plus scrupuleux, les recettes et les dépenses de Williams-House, depuis trente-deux ans, époque de la mort de sir William Davys, mon grand-père, lequel avait fait bâtir ce château et lui avait donné son nom. En outre, et par ordre de date, étaient portées en marge les différentes sommes envoyées successivement par le possesseur actuel, ainsi que l'emploi qui en avait été fait, emploi qui, presque toujours, avait eu pour but d'arrondir la propriété territoriale, qui, grace aux soins de M. Sanders, était dans l'état le plus florissant. Relevé fait de l'actif, il se trouva que sir Édouard, à son grand étonnement, jouissait de deux mille livres sterling de rente, qui, jointes à son traitement de retraite, pouvaient lui constituer soixante à soixante-dix mille francs de revenu annuel. Sir Édouard avait par hasard rencontré un intendant honnête homme.

Quelque philosophie que le contre-amiral eût reçue de la nature et surtout de l'éducation, cette découverte ne lui fut pas indifférente. Certes, il eût donné cette fortune pour ravoir sa jambe et surtout son activité; mais, puisque force lui était de se retirer du service, mieux valait à tout prendre s'en retirer dans les conditions où il se trouvait, que réduit à sa simple retraite; il prit donc son parti en homme de résolution, et déclara à M. Sanders qu'il était décidé à aller habiter le château de ses pères; il l'invita en conséquence à prendre les devans afin que toutes choses fussent prêtes pour son arrivée à Williams-House, qui aurait lieu huit jours après celle du digne intendant.

Ces huit jours furent employés par sir Édouard et par Tom à réunir tous les livres de marine qu'ils purent trouver, depuis les *Aventures de Gulliver* jusqu'aux *Voyages du capitaine Cook*. A cet assortiment de récréations nautiques, sir Édouard joignit un globe gigantesque, un compas, un quart de cercle, une boussole, une longue vue de jour et une longue vue de nuit; puis, toutes ces choses emballées dans une excellente voiture de poste, les deux marins se mirent en route pour le voyage le plus long qu'ils eussent jamais fait à travers terre.

Si quelque chose avait pu consoler le capitaine de l'absence de la mer, c'était, certes, la vue du gracieux pays qu'il traversait. L'Angleterre est un vaste jardin, tout parsemé de massifs d'arbres, tout émaillé de vertes prairies, tout baigné de tortueuses rivières; d'un

bout à l'autre du royaume se croisent en tout sens de grandes routes sablées, ainsi que les allées d'un parc, et bordées de peupliers onduleux, qui se courbent comme pour souhaiter aux voyageurs la bienvenue sur les terres qu'ils ombragent. Mais tout ravissant que fût ce spectacle, il ne pouvait combattre dans l'esprit du capitaine cet horizon, toujours le même, et cependant toujours nouveau, de vagues et de nuages qui se confondent, d'un ciel et d'une mer qui se touchent. L'émeraude de l'Océan lui paraissait bien autrement splendide que le tapis vert des prairies; et, si gracieux que fussent les peupliers, ils étaient loin d'avoir en se courbant la mollesse d'un mât chargé de toutes ses voiles; quant aux routes, si bien sablées qu'elles fussent, il n'y en avait pas que l'on pût comparer au pont et à la dunette de *la Junon*. Ce fut donc avec un désavantage marqué que le vieux sol des Bretons déroula aux yeux du capitaine tous ses enchantemens; et ce fut sans avoir fait une seule fois l'éloge des pays à travers lesquels il avait passé, pays qui sont cependant les plus beaux comtés de l'Angleterre, qu'il arriva au haut de la montagne du sommet de laquelle on découvrait, dans toute son étendue, l'héritage paternel dont il venait prendre possession.

Le château était situé dans une situation charmante; une petite rivière, qui prend sa source au pied des montagnes qui s'élèvent entre Manchester et Scheffield, coulait tortueusement au milieu de grasses prairies, et, formant un lac d'une lieue de tour, reprenait sa course pour aller se jeter dans la Trent, après avoir baigné les maisons de Derby. Tout ce paysage, que je n'ai pas vu depuis plus de vingt années, et que je me rappelle encore dans ses moindres détails, avec tous les enchantemens des jeunes souvenirs, était d'un vert vivace et réjouissant; on eût dit une nature éclose de la veille et toute virginale encore, échappée à peine des mains de Dieu. Un air de tranquillité profonde et de bonheur parfait planait sur tout l'horizon, borné par cette chaîne de collines aux courbes gracieuses, qui prend naissance dans le pays de Galles, traverse toute l'Angleterre, et va s'attacher aux flancs des monts Cheviots. Quant au château lui-même, il datait de l'expédition du Prétendant; il avait été élégamment meublé à cette époque, et les appartemens, quoique déserts depuis vingt-cinq à trente ans, avaient été entretenus avec un tel soin par M. Sanders, que les dorures des meubles et les couleurs des tapisseries semblaient être sorties la veille des mains de l'ouvrier.

C'était, comme on le voit, une retraite très comfortable pour un

homme qui, lassé des choses de ce monde, l'eut choisie volontairement; mais il n'en était pas ainsi de sir Édouard : aussi toute cette nature, calme et gracieuse, lui parut-elle quelque peu monotone, comparée à l'éternelle agitation de l'Océan, avec ses horizons immenses, ses îles grandes comme des continens, et ses continens qui sont des mondes. Il parcourut en soupirant toutes ces vastes chambres, sur les parquets desquelles résonnait tristement sa jambe de bois, s'arrêtant aux fenêtres de chaque face, afin de faire connaissance avec les quatre points cardinaux de sa propriété, et suivi de Tom, qui cachait son étonnement à la vue de tant de richesses inconnues à lui jusqu'alors sous un dédain superbe et affecté. Lorsque l'inspection, qui s'était faite dans le plus grand silence, fut terminée, sir Édouard se retourna vers son compagnon, et, appuyant ses deux mains sur sa canne :

— Eh bien! Tom, lui dit-il, que penses-tu de tout cela?

— Ma foi, mon commandant, répondit Tom pris à l'improviste, je pense que l'entrepont est assez propre; reste à savoir maintenant si la cale est aussi bien tenue.

— Oh! M. Sanders ne me paraît pas homme à avoir négligé une partie aussi importante de la cargaison. Descends, Tom, descends, mon brave, assure-toi de cela. Je vais t'attendre ici, moi.

— Diable! fit Tom, c'est que je ne sais pas où sont les écoutilles.

— Si monsieur veut que je le conduise, dit une voix qui partait de la chambre voisine.

— Et qui es-tu, toi? dit sir Édouard en se retournant.

— Je suis le valet de chambre de monsieur, répondit la voix.

— Alors, avance à l'ordre.

Un grand gaillard vêtu d'une livrée simple, mais de bon goût, parut aussitôt sur la porte.

— Qui t'a engagé à mon service? continua sir Édouard.

— M. Sanders.

— Ah! ah! Et que sais-tu faire?

— Je sais raser, coiffer, fourbir les armes, enfin tout ce qui concerne le service d'un honorable officier comme l'est votre seigneurie.

— Et où as-tu appris toutes ces belles choses?

— Auprès du capitaine Nelson.

— Tu t'es embarqué?

— Trois ans à bord du *Boreas*.

— Et où diable Sanders a-t-il été te déterrer?

— Lorsque le *Boreas* a été désarmé, le capitaine Nelson s'est retiré

dans le comté de Norfolk, et moi, je suis revenu à Nottingham où je me suis marié.

— Et ta femme?

— Elle est au service de votre seigneurie.

— De quel département est-elle chargée?

— Elle a la surveillance de la lingerie et de la basse-cour.

— Et qui est à la tête de la cave?

— Avec la permission de votre seigneurie, M. Sanders a jugé le poste trop important pour en disposer en votre absence.

— Mais c'est un homme impayable que M. Sanders; entends-tu, Tom, la direction de la cave est vacante?

— J'espère, répondit Tom avec un léger mouvement d'inquiétude, que ce n'est pas parce qu'elle est vide?

— Monsieur peut s'en assurer, dit le valet de chambre.

— Et, avec la permission du commandant, s'écria Tom, c'est ce que je m'en vais faire.

Sir Édouard fit signe à Tom qu'il lui donnait congé pour cette importante mission, et le digne matelot suivit le valet de chambre.

II.

C'était à tort que Tom avait conçu des craintes : la partie du château qui était en ce moment l'objet de son inquiète curiosité avait été approvisionnée par le même esprit prévoyant qui avait présidé à l'arrangement de toute la maison. Dès le premier caveau, Tom, qui était expert en pareille matière, reconnut, dans la disposition des récipiens, une intelligence supérieure : selon que les qualités ou l'âge du vin l'exigeaient, les bouteilles étaient debout ou couchées; mais, debout ou couchées, toutes étaient pleines; des étiquettes, écrites sur des cartes et clouées au bout d'un petit bâton fiché en terre, indiquant l'année et le crû, servaient de bannières à ces différens corps d'armée rangés dans un ordre qui faisait le plus grand honneur aux connaissances stratégiques du digne M. Sanders. Tom fit entendre un murmure d'approbation, qui prouvait qu'il était digne d'apprécier ces savantes dispositions, et voyant qu'auprès de chaque tas une bouteille était placée, comme échantillon, il fit main-basse sur trois de ces sentinelles perdues, avec lesquelles il reparut devant son commandant.

Il le retrouva assis devant une fenêtre de l'appartement qu'il avait

choisi pour le sien, et qui donnait sur le lac dont nous avons déjà parlé. L'aspect de cette pauvre petite étendue d'eau, qui brillait comme un miroir dans le vert encadrement de la prairie, avait rappelé au capitaine tous ses vieux souvenirs et tous ses regrets; mais, au bruit que fit Tom en ouvrant la porte, il se retourna, et, comme s'il eût été humilié d'être surpris ainsi pensif et les larmes aux yeux, il secoua vivement la tête en faisant entendre une espèce de toux qui lui était habituelle lorsqu'il prenait le dessus sur ses pensées, et qu'il leur ordonnait, en quelque sorte, de suivre un autre cours. Tom vit, au premier coup d'œil, quelles sensations préoccupaient son commandant; mais, comme si celui-ci eût été honteux d'être surpris par son vieux camarade dans des dispositions aussi mélancoliques, il affecta, à sa vue, une liberté d'esprit dont il était bien éloigné.

— Eh bien, Tom, lui dit-il en essayant de donner à sa voix un accent de gaieté, dont celui auquel il s'adressait ne fut pas dupe, il paraît, mon vieux camarade, que la campagne n'a pas été mauvaise, et que nous avons fait des prisonniers.

— Le fait est, mon commandant, répondit Tom, que les parages d'où je viens sont parfaitement habités, et vous avez là de quoi boire long-temps à l'honneur futur de la vieille Angleterre, après avoir si bien contribué à son honneur passé.

Sir Édouard tendit machinalement un verre, avala, sans y goûter, un verre de vin de Bordeaux digne d'être servi au roi George, siffla un petit air; puis, se levant tout à coup, fit le tour de la chambre, regardant sans les voir les tableaux qui la décoraient, puis revenant à la fenêtre :

— Le fait est, Tom, dit-il, que nous serons ici aussi bien, je crois, qu'il est permis d'être à terre.

— Quant à moi, répondit Tom, voulant, par le ton de détachement qu'il affectait, consoler son commandant, je crois qu'avant qu'il soit huit jours j'aurai tout-à-fait oublié *la Junon*.

— Ah! *la Junon* était une belle frégate, mon ami, reprit en soupirant sir Édouard, légère à la course, obéissante à la manœuvre, brave au combat. Mais n'en parlons plus, Tom, ou plutôt parlons-en toujours, mon ami. Oui, oui, je l'avais vu construire depuis sa quille jusqu'à ses mâts de perroquet; c'était mon enfant, ma fille... Maintenant, c'est comme si elle était mariée à un autre. Dieu veuille que son mari la gouverne bien, car s'il lui arrivait malheur, je ne m'en consolerais jamais. Allons faire un tour, Tom.

Et le vieux commandant, ne cherchant plus cette fois à cacher son émotion, prit le bras de Tom et descendit le perron qui conduisait au jardin.

C'était un de ces jolis parcs comme les Anglais en ont donné le modèle au reste du monde, avec ses corbeilles de fleurs, ses massifs de feuillages, ses allées ombreuses. Plusieurs fabriques disposées avec goût s'élevaient de place en place; sur la porte de l'une d'elles, sir Édouard aperçut M. Sanders; il alla à lui; de son côté, l'intendant, voyant approcher son maître, lui épargna la moitié du chemin.

— Pardieu! monsieur Sanders, lui cria le capitaine, sans même lui donner le temps de le joindre, je suis bien aise de vous avoir rencontré pour vous faire tous mes remerciemens, vous êtes un homme précieux, sur ma parole. — M. Sanders s'inclina. — Et si j'avais su où vous trouver, je n'aurais pas attendu si long-temps.

— Je remercie le hasard qui a conduit votre seigneurie de ce côté, répondit M. Sanders, visiblement très réjoui du compliment qu'il recevait. Voici la maison que j'habite, en attendant qu'il plaise à votre seigneurie de me faire connaître sa volonté.

— Est-ce que vous ne vous trouvez pas bien dans votre logement?

— Au contraire, votre honneur, voilà quarante ans que j'y demeure, mon père y est mort et j'y suis né; mais il se pourrait que votre seigneurie lui eût assigné une autre destination.

— Voyons la maison, dit sir Édouard.

M. Sanders, le chapeau à la main, précéda sir Édouard, et l'introduisit avec Tom dans le *cottage* qu'il habitait. Cette demeure se composait d'une petite cuisine, d'une salle à manger, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de travail dans lequel étaient rangés avec un ordre parfait les différens cartons renfermant les papiers relatifs à la propriété de Williams-House; le tout avait un air de propreté et de bonheur à faire envie à un intérieur hollandais.

— Combien touchez-vous d'appointemens? demanda sir Édouard.

— Cent guinées, votre honneur; cette somme avait été fixée par le père de votre seigneurie à mon père; mon père est mort, et quoique je n'eusse alors que vingt-cinq ans, j'ai hérité de sa place et de son traitement; si votre honneur trouve que cette somme est trop considérable, je suis prêt à subir telle réduction qu'il lui conviendra.

— Au contraire, répondit sir Édouard, je la double, et vous donne au château le logement que vous choisirez vous-même.

— Je commence par remercier, comme je le dois, votre honneur, reprit M. Sanders en s'inclinant; cependant je lui ferai observer

qu'une augmentation aussi considérable de traitement est inutile. Je dépense à peine la moitié de ce que je gagne, et, n'étant pas marié, je n'ai pas d'enfant à qui laisser mes économies. Quant au changement de demeure... continua en hésitant M. Sanders.

— Eh bien? reprit le capitaine, voyant qu'il n'achevait pas.

— Je me conformerai, pour cela comme pour tout le reste, aux volontés de votre seigneurie, et si elle me donne l'ordre de quitter cette petite maison, je la quitterai; mais.....

— Mais quoi? Voyons, achevez.

— Mais, avec la permission de votre honneur, je suis habitué à ce cottage, et lui à moi. Je sais où toute chose se trouve, je n'ai qu'à étendre le bras pour mettre la main sur ce que je cherche. C'est ici que ma jeunesse s'est passée; ces meubles sont à une certaine place où je les ai toujours vus; c'était à cette fenêtre que s'asseyait ma mère dans ce grand fauteuil; ce fusil a été accroché au-dessus de cette cheminée par mon père; voilà le lit où le digne vieillard a rendu son ame à Dieu. Il est présent ici en esprit, j'en suis sûr; que votre honneur me pardonne, mais je regarderais presque comme un sacrilége de rien changer volontairement à tout ce qui m'entoure. Si votre honneur l'ordonne, c'est autre chose.

— Dieu m'en garde! s'écria sir Édouard; je connais trop, mon digne ami, la puissance des souvenirs pour porter atteinte aux vôtres; gardez-les avec religion, monsieur Sanders. Quant à vos appointemens, nous les doublerons comme nous avons dit, et vous vous arrangerez avec le pasteur pour que cette augmentation profite à quelques pauvres familles de votre connaissance. A quelle heure dînez-vous, monsieur Sanders?

— A midi, votre honneur.

— C'est mon heure aussi, monsieur, et vous saurez une fois pour toutes que vous avez votre couvert mis au château. Vous faites de temps en temps votre partie d'ombre, n'est-ce pas?

— Oui, votre honneur; quand M. Robinson a le temps, je vais chez lui, ou il vient chez moi, et alors c'est une distraction qu'après une journée bien remplie nous croyons qu'il nous est permis de prendre.

— Eh bien! monsieur Sanders, les jours où il ne viendra pas, vous trouverez en moi un partner qui ne se laissera pas battre facilement, je vous en préviens, et les jours où il viendra, vous l'amènerez avec vous, si cela peut lui être agréable, et nous changerons l'ombre en whist.

— Votre seigneurie me fait honneur.

— Et vous, vous me ferez plaisir, monsieur Sanders. Ainsi c'est chose convenue.

M. Sanders s'inclina jusqu'à terre; sir Édouard reprit le bras de Tom et continua sa route.

A quelque distance de la maisonnette de son intendant, le capitaine trouva celle du garde-chasse, qui cumulait cette fonction avec celle de conservateur de la pêche. Ce dernier avait une femme et des enfans, et c'était une famille heureuse. Le bonheur s'était, comme on le voit, réfugié dans ce coin de terre, et tout ce petit monde, qui craignait que l'arrivée du capitaine ne changeât quelque chose à sa vie, fut bientôt rassuré par sa présence. Le fait est que mon père, qu'on citait dans la marine anglaise pour sa sévérité et son courage, était, dès qu'il ne s'agissait plus du service de sa majesté britannique, l'homme le plus doux et le meilleur que j'eusse jamais connu.

Il rentra au château un peu fatigué de sa course, car c'était la plus longue qu'il eût encore faite depuis son amputation, mais aussi content qu'il pouvait l'être avec le regret éternel qu'il nourrissait au fond du cœur. Sa mission était changée: maître et arbitre encore du bonheur de ses semblables, il passait seulement du commandement au patriarchat; et il résolut, avec la promptitude et la régularité qui lui étaient familières, de soumettre, dès ce jour, l'emploi de son temps aux règles adoptées à bord de sa frégate. C'était un moyen de ne point amener de dérangement dans ses habitudes. Tom fut prévenu de cette décision; George s'y conforma d'autant plus facilement qu'il n'avait point encore oublié la discipline du *Boreas*, le cuisinier reçut ses ordres en conséquence, et, dès le lendemain, toutes choses furent établies sur le pied où elles étaient à bord de *la Junon*.

Au lever du soleil, la cloche remplaçant le tambour devait donner à tout le monde le signal du réveil : une demi-heure était laissée depuis le moment où elle avait sonné jusqu'à celui où chacun devait se mettre au travail pour faire un premier déjeuner, usage tout-à-fait en honneur sur les bâtimens de l'état, et fort approuvé par le capitaine, qui n'avait jamais souffert que ses matelots affrontassent, l'estomac vide, le brouillard morbifique du matin. Le déjeuner fini, au lieu de procéder au lavage du pont, on devait se mettre au frottage des appartemens; du frottage on passait au fourbissage : cette occupation, à bord des bâtimens, comprend le nettoyage de tout ce qui est cuivre. Or, les serrures, les boutons de portes, les anneaux de pelles et pincettes, et les devants de feu, nécessitaient, pour que le château de Villiams-House fût comfortablement tenu sous ce

rapport, l'application d'une discipline aussi sévère que celle qui régnait à bord de *la Junon*. Aussi, à neuf heures, le capitaine devait-il passer l'inspection, suivi de tous les domestiques, et ceux-ci avaient été prévenus, avant de s'engager, qu'en cas de manquement au service ils subiraient les peines militaires en usage sur les bâtimens de l'état. A midi, tout exercice devait être interrompu par le dîner; puis, de midi à quatre heures, tandis que le capitaine se promènerait dans le parc, comme il avait l'habitude de le faire sur sa dunette, on devait s'occuper des réparations à faire aux vitres, aux charpentes, aux meubles, au linge; à cinq heures précises, la cloche sonnait pour le souper. Enfin, la moitié des serviteurs, traités comme l'équipage en rade, devait aller se coucher à huit heures, abandonnant le service de la maison à la moitié qui était de quart.

Cependant cette vie n'était, si l'on peut le dire, que la parodie de celle à laquelle sir Édouard était habitué : c'était toute la monotonie de l'existence maritime, moins les accidens qui en font le charme et la poésie. Le roulis de la mer manquait au capitaine comme manque à l'enfant qui s'endort le mouvement maternel qui l'a bercé si longtemps. Les émotions de la tempête pendant lesquelles l'homme, comme les géans antiques, lutte avec Dieu, laissaient par leur absence son cœur vide, et le souvenir de ces jeux terribles, où l'individu défend la cause d'une nation, où la gloire est la récompense du vainqueur, la honte la punition du vaincu, rendait à ses yeux toute autre occupation mesquine et frivole; le passé dévorait le présent.

Cependant le capitaine, avec cette force de caractère qu'il avait puisée dans une existence où sans cesse il était forcé de donner l'exemple, cachait ces sensations à ceux qui l'entouraient. Tom seul, chez lequel les mêmes sentimens, quoique portés à un degré moins vif, éveillaient les mêmes regrets, suivait avec inquiétude les progrès de cette mélancolie intérieure, dont toute l'expression était de temps en temps un regard jeté sur le membre mutilé, suivi d'un soupir douloureux auquel succédait ordinairement, autour de la chambre, une évolution rapide, accompagnée d'un petit air que le capitaine avait l'habitude de siffloter pendant le combat ou la tempête. Cette douleur des ames fortes, qui ne se répand pas au dehors, et qui s'alimente de son silence, est la plus dangereuse et la plus terrible : au lieu de filtrer goutte à goutte par la voie des larmes, elle s'amasse dans les profondeurs de la poitrine, et ce n'est que lorsque la poitrine se brise que l'on voit le ravage qu'elle a produit.

Un soir, le capitaine dit à Tom qu'il se sentait malade, et le lendemain il s'évanouit lorsqu'il essaya de se lever.

III.

L'alarme fut grande au château : l'intendant et le pasteur, qui, la veille encore, avaient fait leur partie de whist avec sir Édouard, ne comprenaient rien à cette indisposition subite, et la traitaient en conséquence; mais Tom les prit à part et rectifia sur ce point leur jugement, en assignant à la maladie le caractère et l'importance qu'elle devait avoir. Il fut donc convenu que l'on ferait prévenir le médecin et que, pour ne pas donner au capitaine la mesure des inquiétudes que l'on avait conçues, le docteur viendrait le lendemain comme par hasard, et sous le prétexte de demander à dîner au maître du château.

La journée se passa ainsi que d'habitude. Avec le secours de son énergique volonté, le capitaine avait surmonté sa faiblesse; seulement il mangea à peine, s'assit de vingt pas en vingt pas pendant sa promenade, s'assoupit au milieu de sa lecture, et deux ou trois fois compromit par des distractions incroyables les intérêts du digne M. Robinson, son partner au whist.

Le lendemain, le docteur arriva comme il était convenu : sa visite tira pour un moment, par une distraction inattendue, le capitaine de son marasme; mais bientôt il retomba dans une rêverie plus profonde que jamais. Le docteur reconnut les caractères du spleen, cette terrible maladie du cœur et de l'esprit, contre laquelle tout l'art de la médecine est impuissant. Il n'en ordonna pas moins un traitement ou plutôt un régime, qui consistait en boissons toniques et en viandes rôties; le malade devait essayer, en outre, de prendre le plus de distractions possibles.

Les deux premières parties de la prescription étaient faciles à suivre : on trouve partout des jus d'herbes, du vin de Bordeaux et des beefteck; mais la distraction était chose rare à Williams-House. Tom avait sur ce point épuisé toutes les ressources de son imagination; c'était toujours la lecture, la promenade et le whist, et le brave matelot avait beau retourner ces trois mots, comme la phrase du Bourgeois Gentilhomme, il changeait la place et l'heure, voilà tout, mais il n'inventait rien qui pût tirer son commandant de la torpeur qui le gagnait de plus en plus. Il lui proposa bien comme moyen déses-

péré de le conduire à Londres, mais sir Édouard déclara qu'il ne se sentait pas de force à entreprendre un si long voyage, et que, puisqu'il ne pouvait pas mourir dans un hamac, il aimait encore mieux accomplir cette dernière et solennelle action dans un lit que dans une voiture.

Ce qui inquiétait Tom surtout, c'est que le capitaine, au lieu de continuer à rechercher, comme il l'avait fait jusqu'alors, la société de ses amis, commençait à s'éloigner d'eux. Tom lui-même semblait maintenant lui être à charge. Le capitaine se promenait bien encore, mais seul, et le soir, au lieu de faire sa partie comme d'habitude, il se retirait dans sa chambre en défendant qu'on le suivît. Quant aux repas et à la lecture, il ne mangeait plus que juste ce qu'il fallait pour vivre, et ne lisait plus du tout; il était devenu intraitable sous le rapport des jus d'herbes, et depuis que sa répugnance pour ces sortes de boissons avait été poussée au point qu'il avait jeté au nez de George une tasse de ce liquide que le pauvre valet de chambre voulait, dans une bonne intention, le forcer d'avaler, personne ne s'était plus hasardé à reparler d'infusions amères, et Tom les avait remplacées par du thé dans lequel il étendait, au lieu de crème, une cuillerée et demie de rum.

Cependant toutes ces rébellions contre l'ordonnance du docteur laissaient prendre au mal une intensité chaque jour plus grande; sir Édouard n'était plus que l'ombre de lui-même; toujours solitaire et sombre, à peine si l'on pouvait tirer de lui une parole qui ne fût pas accompagnée d'un signe visible d'impatience. Il avait adopté, dans le parc, une allée écartée au bout de laquelle était un berceau ou plutôt une véritable grotte de verdure formée par l'entrelacement des branches; c'était là qu'il se retirait, et demeurait des heures entières sans que personne osât le déranger; c'était inutilement que le fidèle Tom et le digne Sanders passaient et repassaient avec intention à portée de son regard; il semblait ne pas les voir, pour n'être pas obligé de leur adresser la parole. Ce qu'il y avait de pis dans tout cela, c'est que chaque jour ce besoin de solitude était plus grand, et que le temps que le capitaine passait hors de la compagnie des commensaux du château était plus considérable; de plus on allait atteindre les mois nébuleux, qui sont, comme on le sait, aux malheureux attaqués du spleen ce que la chute des feuilles est aux phtisiques, et tout faisait présager qu'à moins d'un miracle sir Édouard ne supporterait pas cette époque fatale : ce miracle, Dieu le fit par l'intermédiaire d'un de ses anges.

Un jour que sir Édouard, dans sa retraite accoutumée, était en proie à une de ses rêveries mortelles, il entendit, sur le chemin qui conduisait à la grotte, le froissement des feuilles sèches sous un pas inconnu. Il leva la tête, et vit venir à lui une femme, qu'à la blancheur de ses vêtemens et à la légèreté de sa démarche il pouvait, dans cette allée sombre, prendre pour une apparition; ses yeux se fixèrent avec étonnement sur la personne qui ne craignait pas de venir ainsi le troubler, et il attendit en silence.

C'était une femme qui paraissait âgée de vingt-cinq ans, mais qui cependant devait avoir un peu davantage, belle encore, non plus de cette première et éclatante jeunesse, si vive mais si passagère en Angleterre surtout, mais de cette seconde beauté, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui se compose d'une fraîcheur mourante et d'un embonpoint naissant. Ses yeux bleus étaient ceux qu'un peintre eût donnés à la Charité; de longs cheveux noirs qui ondulaient naturellement s'échappaient d'un petit chapeau qui semblait trop étroit pour les contenir; son visage offrait les lignes calmes et pures particulières aux femmes qui habitent la partie septentrionale de la Grande-Bretagne; enfin son costume simple et sévère, mais plein de goût, tenait le milieu entre la mode du jour et le puritanisme du XVIIe siècle.

Elle venait solliciter la bonté bien connue de sir Édouard en faveur d'une pauvre famille dont le père était mort la veille après une longue et douloureuse maladie, laissant une femme et quatre enfans dans la misère. Le propriétaire de la maison qu'habitaient cette malheureuse veuve et ces pauvres orphelins voyageait en Italie, de sorte que, pendant son absence, l'intendant, strict observateur des intérêts de son maître, exigeait le paiement de deux termes arriérés, ou menaçait mère et enfans de les mettre à la porte. Cette menace était d'autant plus terrible que la mauvaise saison s'avançait; toute cette famille avait donc tourné ses regards vers le généreux capitaine, et avait choisi pour intermédiaire celle qui venait solliciter le bienfait.

Ce récit fut fait avec une telle simplicité de geste, et d'une voix si douce, que sir Édouard sentit ses yeux se mouiller de larmes; il porta la main à sa poche, en tira une bourse pleine d'or qu'il donna à la jolie ambassadrice, sans dire un mot, car, ainsi que le Virgile de Dante, il avait désappris de parler à force de silence. De son côté, la jeune femme, dans un premier moment d'émotion dont elle ne fut pas maîtresse, en voyant sa mission si promptement et si dignement remplie, saisit la main de sir Édouard, la baisa, et disparut sans lui

adresser d'autres remerciemens, pressée qu'elle était d'aller rendre la sécurité à cette famille, qui était loin de penser que Dieu lui enverrait de si promptes consolations.

Resté seul, le capitaine crut qu'il avait fait un rêve. Il regarda autour de lui; la blanche vision avait disparu, et n'eût été sa main encore émue de la douce pression qu'elle venait d'éprouver, et la bourse absente de son gousset, il se serait cru le jouet d'une apparition fiévreuse. En ce moment M. Sanders traversa par hasard l'allée, et, contre son habitude, le capitaine l'appela. M. Sanders se retourna étonné. Sir Édouard lui fit de la main un signe, qui confirma par la vue le témoignage auriculaire auquel il avait peine à croire, et M. Sanders s'approcha du capitaine, qui lui demanda, avec une vivacité dont sa voix avait depuis long-temps perdu l'habitude, quelle était la personne qui venait de s'éloigner.

— C'est Anna Mary, répondit l'intendant, comme s'il n'était pas permis d'ignorer quelle était la femme qu'il désignait par ces deux noms

— Mais qu'est-ce qu'Anna Mary? demanda le capitaine.

— Comment! votre seigneurie ne la connaît pas? répondit le digne M. Sanders.

— Eh! pardieu non! répliqua le capitaine avec une impatience du meilleur augure; je ne la connais pas, puisque je vous demande qui elle est.

— Qui elle est, votre honneur? la Providence descendue sur la terre, l'ange des pauvres et des affligés. Elle venait solliciter votre seigneurie pour une bonne action, n'est-ce pas?

— Oui, je crois qu'elle m'a parlé de malheureux qu'il fallait sauver de la misère.

— C'est cela, votre honneur, elle n'en fait jamais d'autres. Toutes les fois qu'elle apparaît chez le riche, c'est au nom de la charité; toutes les fois qu'elle entre chez le pauvre, c'est au nom de la bienfaisance.

— Et qui est cette femme?

— Sauf le respect que je dois à votre seigneurie, elle est encore demoiselle; une digne et bonne demoiselle, votre honneur.

— Eh bien! femme ou fille, je vous demande qui elle est.

— Personne ne le sait précisément, votre honneur, quoique tout le monde s'en doute. Il y a une trentaine d'années, oui, c'était en 64 ou 65, son père et sa mère vinrent s'établir dans le Derbyshire; ils arrivaient de France, où, disait-on, ils avaient suivi la fortune du Prétendant, ce qui fait que leurs biens étaient confisqués, et qu'ils

ne pouvaient pas s'approcher de soixante milles de Londres. La mère était enceinte, et, quatre mois après son établissement dans le pays, elle donna naissance à la petite Anna Mary. A l'âge de quinze ans la jeune fille perdit ses parens, à quelque distance l'un de l'autre, et se trouva seule avec une petite rente de quarante livres sterling. C'était trop peu pour épouser un seigneur, c'était trop pour être la femme d'un paysan. D'ailleurs le nom que probablement elle porte, et l'éducation qu'elle avait reçue, ne lui permettaient pas de se mésallier; elle resta donc fille, et résolut de consacrer sa vie à la charité. Depuis lors elle n'a point failli à la mission qu'elle s'est imposée. Quelques études médicales lui ont ouvert les portes des pauvres malades, et là où sa science ne peut plus rien, sa prière est, dit-on, encore toute puissante; car Anna Mary, votre honneur, est regardée par tout le monde comme une sainte devant Dieu. Il n'est donc pas étonnant qu'elle se soit permis de déranger votre seigneurie, ce que personne de nous n'aurait osé faire; mais Anna Mary a ses priviléges, et un de ses priviléges est de pénétrer partout sans que les domestiques se permettent de l'arrêter.

— Et ils font bien, dit sir Édouard en se levant, car c'est une brave et digne créature. Donnez-moi le bras, monsieur Sanders; je crois qu'il est l'heure de dîner.

C'était la première fois, depuis plus d'un mois, que le capitaine s'apercevait que la cloche était en retard sur son appétit. Il rentra donc, et comme, au moment où il l'avait arrêté, M. Sanders retournait chez lui pour se mettre à table, le capitaine le retint au château. Le digne intendant était trop heureux de ce retour à la sociabilité pour ne pas accepter à l'instant même; et jugeant, par les questions que sir Édouard lui avait adressées, qu'il était, contre son habitude, en disposition de parler, il profita de l'occasion pour l'entretenir de plusieurs affaires d'intérêt que la maladie l'avait forcé de laisser en suspens. Mais, soit que l'accès de loquacité du capitaine fût passé, soit que l'intendant touchât des sujets qu'il croyait indignes de son intérêt, le malade ne répondit mot; et, comme si les paroles qu'il entendait n'étaient qu'un vain bruit, il retomba dans sa taciturnité habituelle, dont, pendant tout le reste de la journée, aucune distraction ne put le tirer.

IV.

La nuit se passa comme de coutume et sans que Tom s'aperçût d'aucun changement dans l'état du malade; le jour se leva triste et nébuleux; Tom essaya de s'opposer à la promenade du capitaine, craignant l'effet pernicieux des brouillards de l'automne; mais sir Édouard se fâcha, et, sans écouter les représentations du digne matelot, s'achemina vers la grotte. Il y était depuis un quart d'heure à peu près, lorsqu'il vit apparaître au bout de l'allée Anna Mary accompagnée d'une femme et de trois enfans : c'étaient la veuve et les orphelins que le capitaine avait tirés de la misère et qui venaient le remercier.

Sir Édouard, en apercevant Anna Mary, se leva pour aller au devant d'elle; mais, soit émotion, soit faiblesse, à peine eut-il fait quelques pas, qu'il fut forcé de s'appuyer contre un arbre; Anna vit qu'il chancelait, et accourut pour le soutenir; pendant ce temps, la bonne femme et les enfans se jetaient à ses pieds et se disputaient ses mains qu'ils couvraient de baisers et de larmes. L'expression de cette reconnaissance si franche et si entière toucha le capitaine au point que lui-même se sentit pleurer. Un instant il voulut se contenir, car il regardait comme indigne d'un marin de s'attendrir ainsi; mais il lui sembla que ses larmes en coulant le soulageraient de cette oppression qui depuis si long-temps lui pesait sur la poitrine, et sans force contre son cœur, resté si bon, sous sa rude enveloppe, il se laissa aller à toute son émotion, prit dans ses bras les bambins qui se cramponnaient à ses genoux, et les embrassa les uns après les autres, en promettant à leur mère de ne pas les abandonner.

Pendant ce temps, les yeux d'Anna Mary brillaient d'une joie céleste. On eût dit que l'envoyée d'en haut avait accompli sa mission de bienfaisance, et, comme le conducteur du jeune Tobie, s'apprêtait à remonter au ciel : tout ce bonheur était son ouvrage, et l'on voyait que c'était à de tels spectacles, souvent renouvelés, qu'elle devait la douce et impassible sérénité de son visage. Dans ce moment Tom vint cherchant son maître, décidé à lui faire une querelle s'il ne voulait pas rentrer au château. En voyant plusieurs personnes autour du capitaine, il sentit redoubler sa résolution, car il était certain qu'elle serait appuyée : aussi commença-t-il, moitié grondant, moitié priant, un long discours dans lequel il essaya de démontrer

au malade la nécessité de le suivre; mais sir Édouard l'écoutait avec une telle distraction, qu'il était visible que l'éloquence de Tom était perdue. Cependant, si les paroles qu'il avait dites avaient été sans puissance sur le capitaine, elles n'avaient point été sans effet sur Anna : elle avait compris la gravité de la situation de sir Édouard, qu'elle avait cru jusque-là seulement indisposé; aussi, jugeant comme Tom, que l'air humide qu'il respirait pouvait lui être nuisible, elle s'approcha de lui, et lui adressant la parole avec sa douce voix :

— Votre honneur a-t-il entendu? lui dit-elle.

— Quoi? répondit sir Édouard en tressaillant.

— Ce que lui a dit ce brave homme, reprit Anna.

— Et qu'a-t-il dit? demanda le capitaine. Tom indiqua par un mouvement qu'il allait reprendre son discours; mais Anna lui fit signe de se taire.

— Il a dit, continua-t-elle, qu'il était dangereux pour vous de rester ainsi à cet air froid et pluvieux, et qu'il fallait rentrer au château.

— Me donnerez-vous le bras pour m'y reconduire? demanda le capitaine.

— Oui, sans doute, répondit Anna en souriant, si vous me faites l'honneur de me le demander?...

En même temps elle tendit son bras, le capitaine y appuya le sien, et, au grand étonnement de Tom qui ne s'attendait pas à le trouver si docile, il reprit le chemin du château.

Au bas du perron, Anna Mary s'arrêta, renouvela ses remerciemens, et, saluant sir Édouard avec une grace parfaite, se retira, accompagnée de sa pauvre famille.

Le capitaine demeura immobile où elle l'avait laissé, la suivit des yeux tant qu'il put la voir; puis, lorsqu'elle eut disparu derrière l'angle du mur, il poussa un soupir, et se laissa conduire jusqu'à sa chambre, docile comme un enfant.

Le soir, le docteur et le curé vinrent faire leur partie de whist, et le capitaine avait commencé à jouer avec assez d'attention, lorsque, tandis que Sanders battait les cartes, le docteur dit tout à coup :

— A propos, commandant, vous avez vu aujourd'hui Anna Mary?

— Vous la connaissez? demanda le capitaine.

— Certainement, répondit le docteur, elle est mon confrère.

— Votre confrère?

— Sans doute, et confrère fort à craindre même : elle sauve plus de malades, avec ses douces paroles et ses remèdes de bonne

femme, que moi avec toute ma science. N'allez pas me quitter pour elle, commandant, car elle serait capable de vous guérir.

— Et moi, dit le curé, elle me ramène plus d'ames par son exemple que je n'en gagne par mes sermons; et je suis sûr, commandant, que, si endurci pécheur que vous soyez, si elle se le mettait en tête, elle vous conduirait tout droit en paradis.

A partir de ce moment, M. Sanders eut beau battre et distribuer les cartes, il ne fut plus question que d'Anna Mary.

Ce soir-là, le capitaine non-seulement écouta, mais encore parla comme il ne l'avait pas fait depuis long-temps; il y avait un mieux sensible dans son état. Cette apathie profonde, de laquelle il semblait que rien désormais ne pouvait plus le tirer, disparut tant qu'Anna Mary fut le sujet de la conversation. Il est vrai qu'aussitôt que M. Robinson eut changé de thème, pour raconter les nouvelles de France, qu'il avait lues dans le journal du matin, quoique ces nouvelles fussent de la plus haute importance politique, le capitaine se leva et se retira incontinent dans sa chambre, laissant M. Sanders et le docteur chercher sans lui un moyen d'arrêter les progrès de la révolution française, recherche à laquelle ils se livrèrent une heure encore après la retraite du capitaine, sans que leurs savantes théories, on a pu le voir, aient, d'une manière efficace, traversé le détroit.

La nuit fut bonne; le capitaine se réveilla plus préoccupé que sombre : il semblait attendre quelqu'un et se retournait à chaque bruit qu'il entendait. Enfin, comme on prenait le thé, George annonça miss Anna Mary; elle venait demander des nouvelles du capitaine, et lui rendre compte de l'emploi de ses fonds.

A la manière dont sir Édouard reçut sa belle visiteuse, il fut clair pour Tom, que c'était elle qu'il attendait, et sa docilité de la veille fut expliquée par le salut plein de vénération avec lequel il l'accueillit. Après quelques questions faites sur sa santé que sir Édouard assura s'améliorer sensiblement depuis deux jours, Anna Mary entama l'affaire de la pauvre veuve. La bourse que lui avait donnée le capitaine contenait trente guinées : dix avaient été consacrées à payer les deux termes en retard; cinq à acheter à la mère et aux enfans les objets de première nécessité dont ils manquaient depuis bien long-temps; deux avaient payé pendant un an l'apprentissage du fils aîné chez un menuisier, qui, en échange de cette petite somme et de son temps, lui donnait le logement et la nourriture; la petite fille était entrée, moyennant deux autres guinées, dans une école où elle devait apprendre à lire et à écrire; quant au dernier enfant, qui

était un garçon, il était demeuré près de sa mère, étant trop jeune encore pour qu'elle pensât à s'en séparer. Restait donc à la pauvre femme onze guinées avec lesquelles, à la vérité, elle pouvait vivre quelque temps; mais qui, une fois épuisées, si elle ne trouvait pas quelque place pour utiliser sa bonne volonté, la laisseraient dans la même misère qu'auparavant. Cette place, le capitaine l'avait justement disponible : il fallait à la femme de George une aide dans son double service; sir Édouard offrit de prendre chez lui mistress Denison, et il demeura convenu que le lendemain elle et le petit Jack seraient installés au château.

Soit reconnaissance pour sa protégée, soit instinct que sa présence était agréable, Anna Mary resta près de deux heures avec le capitaine, et ces deux heures passèrent pour lui comme une minute; au bout de ce temps, elle se leva et prit congé de lui, sans que sir Édouard osât la retenir, quoiqu'il eût donné tout au monde pour que la belle visiteuse ne le privât pas si tôt de sa compagnie. En sortant, elle trouva Tom qui l'attendait pour lui demander une recette; Tom s'était informé dans le village, il avait été édifié sur les connaissances médicales d'Anna Mary, et d'après ce qu'il avait vu la veille et le jour même, il ne doutait pas qu'elle ne réussît merveilleusement pour peu qu'elle voulût bien entreprendre cette cure, que trois jours auparavant il regardait comme désespérée. Anna Mary elle-même ne se dissimulait pas la gravité de la situation de sir Édouard : les maladies chroniques du genre de celle dont était attaqué le capitaine pardonnent rarement, et, à moins d'une diversion violente et soutenue, s'acheminent avec obstination vers un résultat mortel. Le docteur et le curé ne lui avaient point caché l'influence qu'avait eue sa visite, et l'attention inaccoutumée avec laquelle le malade avait écouté ce qu'on disait, pendant tout le temps qu'il avait été question d'elle. Anna Mary ne s'en était point étonnée; elle avait, comme le racontait la veille le docteur, guéri plus d'une fois par sa présence, et dans ce genre de maladie surtout, dont la distraction est le seul remède; elle comprenait parfaitement l'influence que peut avoir l'apparition d'une femme : elle était donc revenue, était restée deux heures près du capitaine, et avait pu juger par elle-même de l'effet que sa présence avait produit sur le malade; cette présence, elle était disposée à l'accorder au pauvre capitaine, sans y mettre d'autre importance que celle qu'il plairait à Dieu d'y attacher pour sa guérison. Aussi, comme la recette qu'elle donna à Tom était exactement pareille à l'ordonnance du docteur auquel Anna Mary avait servi plus d'une fois

de pieux complice, et que le digne matelot manifestait quelque crainte au sujet du jus d'herbes, Anna Mary promit de revenir le lendemain pour présenter elle-même le remède à sir Édouard.

Ce jour-là, ce fut le capitaine qui parla le premier, et à tout le monde, de la visite qu'il avait reçue. A peine eut-il appris que mistress Denison était installée au château, qu'il la fit monter, sous prétexte de lui donner ses instructions, mais, en effet, pour avoir une occasion d'entendre parler d'Anna Mary. Il ne pouvait pas mieux s'adresser; mistress Denison, outre sa disposition naturelle à utiliser le don que Dieu lui avait fait de la parole, était, cette fois, poussée par un sentiment profond de reconnaissance : elle ne tarit donc point en éloges sur la *sainte*, car c'est ainsi que dans ce village on appelait par anticipation Anna Mary. Ce bavardage conduisit, sans qu'il s'en aperçût, le capitaine jusqu'à l'heure du dîner. En passant à la salle à manger, il y trouva le docteur.

L'effet que ce dernier avait attendu était visiblement produit, sir Édouard commençait à dérider sa sévère physionomie; aussi, voyant qu'il entrait dans la bonne voie, le docteur donna au capitaine le conseil de faire mettre les chevaux à la voiture et de sortir en sa compagnie après le dîner. Il avait quelques malades à visiter au petit village qu'habitait Anna, et si le capitaine consentait à diriger sa promenade de ce côté, il serait enchanté qu'il voulût bien l'y conduire, le poney sur lequel il faisait habituellement ses courses étant gravement indisposé.

Aux premiers mots de cette offre, sir Édouard commençait à froncer le sourcil; mais il n'eut pas plus tôt entendu que la promenade proposée devait avoir pour but le village où demeurait Anna, qu'il fit donner au cocher l'ordre de se tenir prêt, et qu'à partir de ce moment, ce fut lui qui pressa le docteur; il en résulta que celui-ci, qui aimait à dîner tranquillement, se promit à l'avenir de ne plus donner de pareilles ordonnances qu'au dessert.

La distance qui séparait le château du village était de quatre milles : les chevaux la franchirent en vingt minutes, et cependant le capitaine se plaignit pendant tout ce temps de la lenteur avec laquelle ils avançaient. Enfin ils arrivèrent, et la voiture s'arrêta devant la maison dans laquelle le docteur avait affaire; par hasard, c'était juste en face de cette maison qu'était située celle d'Anna, et en descendant de voiture, le docteur la fit remarquer au capitaine.

C'était une jolie maisonnette anglaise, à laquelle des contrevents verts et des tuiles rouges donnaient un air de propreté et de joie

charmant à voir. Pendant tout le temps que le docteur consacra à sa visite, sir Édouard ne détourna point les yeux de la porte par laquelle il espérait toujours voir sortir Anna; mais son attente fut trompée, et le docteur, après sa visite faite, le retrouva en contemplation.

Le docteur monta sur le premier pliant du marche-pied; puis, s'arrêtant là, il proposa à sir Édouard, comme une chose toute simple, de rendre à Anna Mary la visite qu'elle avait faite au château. Le capitaine accepta avec un empressement qui dénotait un progrès toujours croissant dans le retour des sensations, et tous deux s'acheminèrent vers la petite porte. Le capitaine avoua depuis que, pendant ce court trajet, il avait senti son cœur battre plus fort qu'au premier branlebas qu'il avait entendu.

Le docteur frappa à la porte, et une vieille gouvernante, que les parens d'Anna avaient ramenée de France et qui avait été son institutrice, vint ouvrir. Anna n'était point à la maison, on l'avait envoyé chercher pour un enfant atteint de la petite vérole, et qui demeurait dans une chaumière isolée, à un mille du village; mais, comme le docteur était un ami de Mlle de Villevieille, il n'en proposa pas moins au capitaine d'entrer pour visiter l'intérieur du petit cottage dont la gouvernante s'offrit complaisamment à faire les honneurs. Il était impossible de voir quelque chose de plus frais et de plus charmant que cet intérieur : le jardin semblait une corbeille, et les appartemens, quoique d'une simplicité extrême, étaient cependant décorés avec un goût exquis; un petit atelier de peinture, d'où étaient sortis tous les paysages qui ornaient les murailles, un cabinet d'études dans lequel on voyait un piano tout ouvert, et une bibliothèque choisie de livres français et italiens, indiquaient que les rares momens que la charité laissait à la maîtresse de cette demeure étaient employés à des distractions artistiques ou à des lectures instructives. Cette petite maison était la propriété d'Anna, ses parens l'ayant achetée et la lui ayant laissée avec les quarante livres sterling de rente qui, ainsi que nous l'avons dit, formaient toute sa fortune. Le capitaine, pris d'une curiosité qui fit grand plaisir au docteur, la visita depuis l'office jusqu'au grenier, à l'exception cependant de la chambre à coucher, ce *sanctum sanctorum* des maisons anglaises.

Mlle de Villevieille, sans rien comprendre à cette investigation, sentit cependant que ceux qui l'avaient faite, et surtout le capitaine, devaient avoir besoin de se reposer. Arrivée au salon, elle offrit donc aux visiteurs de s'asseoir et sortit pour préparer le thé. Resté seul avec le docteur, sir Édouard retomba dans le silence qu'il avait

interrompu pour faire à Mlle de Villevieille une foule de questions relatives à Anna ou à ses parens. Mais cette fois le docteur fut sans inquiétude, car ce silence était de la rêverie et non du mutisme. Le capitaine était plongé au plus profond de ses réflexions, lorsque la porte par laquelle était sortie Mlle de Villevieille s'ouvrit; mais, au lieu de la gouvernante, ce fut Anna qui entra, portant d'une main une théière, et de l'autre une assiette de sandwich; elle était rentrée à l'instant, et ayant appris qu'elle avait des hôtes sur lesquels elle était loin de compter, elle avait voulu leur faire elle-même les honneurs de la maison.

En l'apercevant, le capitaine se leva avec un mouvement visible de plaisir et de regret, et salua la bien arrivée. Celle-ci commença par déposer sur la table à thé ce qu'elle apportait, puis rendit au capitaine, en échange de son salut, une révérence française et un bonjour anglais. Anna Mary était charmante en ce moment, la course qu'elle venait de faire lui avait donné ces vives couleurs de la santé, qui succèdent, par momens et dans certaines occasions, à cette première fraîcheur de la jeunesse, qui disparaît si vite. Ajoutez à cela un certain embarras de trouver chez elle deux personnes étrangères, joint à une volonté grande de leur rendre cette courte visite agréable, et l'on comprendra qu'en face d'elle le capitaine eut une loquacité que depuis bien long-temps le digne docteur ne lui avait pas vue. Il est vrai que cette loquacité ne fut peut-être pas strictement renfermée dans les règles des convenances, et qu'un rigide observateur des formes eût peut-être trouvé que les éloges tenaient dans la conversation de sir Édouard une trop grande place. Mais le capitaine ne savait dire que ce qu'il pensait; et il pensait beaucoup de bien d'Anna Mary. Cependant sa préoccupation ne fut pas si grande qu'il ne s'aperçût que la théière et l'argenterie portaient des armoiries surmontées d'un tortil de baron. Sans qu'il se rendît compte de la cause, cela fit plaisir à son vieil orgueil aristocratique. Sir Édouard aurait été humilié de trouver une telle supériorité chez une fille du peuple ou de la bourgeoisie.

Ce fut le docteur qui se vit forcé de rappeler au capitaine que sa visite durait depuis deux heures. Sir Édouard eut quelque peine à reconnaître la vérité de cette assertion; mais à peine lui fut-elle démontrée par un coup d'œil jeté sur sa montre à laquelle il en appelait, qu'il comprit toute l'inconvenance d'une plus longue station. En conséquence, il prit congé d'Anna en lui faisant promettre de venir le lendemain avec Mlle de Villevielle prendre à son tour le thé

au château. Anna promit en son nom et au nom de sa gouvernante, et le capitaine remonta en voiture.

— Pardieu! docteur, dit le capitaine en rentrant au château, vous avez parfois d'excellentes idées, et je ne sais pourquoi nous ne faisons pas tous les jours une pareille promenade, au lieu de laisser engorger les jambes de mes chevaux.

V.

Le lendemain, le capitaine se leva une heure plus tôt que d'habitude et parcourut le château, donnant lui-même les instructions qu'il croyait nécessaires à la grande solennité qui s'apprêtait; l'ordre et la propreté avec lesquels était tenue la petite maison d'Anna Mary, avaient séduit sir Édouard, et il avait résolu que désormais Williams-House serait mis sur le même pied; en conséquence, outre le cirage des parquets et le frottage des meubles, il ordonna par extraordinaire le débarbouillage des tableaux. Il en résulta que les ancêtres du capitaine qui étaient couverts d'une vénérable couche de poussière, semblèrent reprendre une nouvelle vie, et regarder d'un œil plus vif ce qui allait se passer dans ces vieux appartemens où, depuis vingt-cinq ans, si peu de choses se passaient. Quant au docteur, il suivait le capitaine qui semblait avoir retrouvé pour ces préparatifs tout le feu de ses belles années, en se frottant les mains avec un air de parfaite satisfaction. M. Sanders arriva sur ces entrefaites, et voyant tout le monde à l'œuvre avec tant d'empressement, demanda si c'était que le roi George allait visiter le Derbyshire, et son étonnement ne fut pas médiocre lorsqu'il apprit que tout ce remue-ménage se faisait à l'occasion d'une tasse de thé qu'Anna Mary devait venir prendre au château. Quant à Tom, il était tombé depuis trois jours dans la stupéfaction la plus profonde, et à mesure que ses craintes s'évanouissaient au sujet du spleen, elles se tournaient du côté de la folie; le docteur seul paraissait marcher hardiment dans cette voie obscure pour tous, et suivre un plan arrêté dans son esprit. Quant au digne M. Robinson, il voyait l'état de sir Édouard amélioré, et c'était tout ce qu'il demandait, habitué qu'il était à s'en remettre à la Providence des moyens, et à rendre grace à Dieu des résultats.

A l'heure dite, Anna Mary et Mlle de Villevieille arrivèrent sans se douter que leur visite avait occasionné tant de préparatifs. Ce fut à son tour le capitaine qui fit les honneurs de son château. A le voir si alerte et affairé, quoique encore pâle et faible, il était impossible de

croire que ce fût le même homme qui, huit jours auparavant, se traînait dans ces mêmes appartemens, lent et muet comme une ombre. Pendant qu'on prenait le thé, le temps, ordinairement si brumeux au mois d'octobre dans les contrées septentrionales de l'Angleterre, s'éclaircit tout à coup, et un rayon de soleil glissa entre deux nuages comme un dernier sourire du ciel. Le docteur en profita pour proposer une promenade dans le parc; les visiteuses acceptèrent. Le docteur offrit son bras à Mlle de Villevieille, et le capitaine le sien à miss Anna; il fut d'abord un peu embarrassé de ce qu'il allait dire dans cette espèce de tête-à-tête; mais Anna Mary était en même temps si simple et si gracieuse, que cet embarras disparut au premier mot qu'elle prononça. Anna avait beaucoup lu, le capitaine beaucoup vu; entre gens pareils, la conversation ne peut tomber; le capitaine raconta ses campagnes et ses voyages, comment deux fois il avait manqué de périr enfermé dans les glaces polaires, et comment il avait fait naufrage dans les mers de l'Inde; puis vint l'histoire de ses onze combats, et du dernier, le plus terrible de tous, où, une cuisse emportée, il s'était relevé sur le pont pour battre des mains en voyant s'enfoncer un vaisseau dont l'équipage tout entier avait mieux aimé périr que de se rendre, et s'était enfoncé dans la mer, son pavillon cloué à son grand mât, et aux cris de : Vive la France! vive la république! Anna avait commencé à écouter par complaisance; puis, peu à peu, l'intérêt était venu, tant il est vrai que, si inexpérimenté que soit le narrateur, il y a toujours une éloquence puissante dans le récit des grandes choses, fait par celui qui les a vues. Le capitaine avait cessé de parler qu'Anna écoutait encore, et la promenade avait duré deux heures sans que le capitaine eût éprouvé la moindre fatigue ni Anna le moindre ennui; ce fut Mlle de Villevieille que la conversation du docteur préoccupait moins, à ce qu'il paraît, qui vint rappeler à sa jeune maîtresse qu'il était temps de retourner au village.

L'absence d'Anna Mary ne se fit pas sentir immédiatement après son départ : son apparition avait rempli toute la journée de sir Édouard; mais lorsque, le lendemain, il pensa qu'il n'y avait aucune raison pour qu'elle vînt au château, et que lui n'avait aucun prétexte pour aller au village, il lui sembla que la matinée dans laquelle il entrait n'aurait pas de fin, et Tom le trouva aussi triste et aussi abattu qu'il l'avait vu, la veille, alerte et joyeux.

Le capitaine était arrivé jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans avec un cœur vierge de tout amour. Entré au service de sa majesté George III,

au moment où il sortait à peine de l'enfance, la seule femme qu'il eût connue était sa mère. Son ame s'était ouverte d'abord aux grands spectacles de la nature; les instincts tendres y avaient été étouffés par les habitudes sévères, et, tant qu'il avait été à bord de son bâtiment, il avait considéré une moitié de la création comme une chose de luxe que Dieu avait semée sur la terre, ainsi qu'il a fait des fleurs qui brillent et des oiseaux qui chantent. Il faut convenir aussi que celles de ces fleurs ou ceux de ces oiseaux qu'il avait rencontrés n'avaient rien de séduisant. C'étaient quelques maîtresses de cabaret, tenant les hôtels les plus achalandés des différens ports où il avait relâché, des négresses de la côte de Guinée ou de Zanguebar, des Hottentotes du cap ou des Patagones de la Terre de Feu. L'idée que sa race s'éteindrait avec lui, n'était jamais venue au capitaine, ou, dans le cas contraire, ne lui avait pas causé, sans doute, une inquiétude bien grande. Grace à cette indifférence passée, il était probable que la première femme, un peu jeune, un peu jolie, un peu spirituelle, qui croiserait le chemin du capitaine, le ferait changer de route; à bien plus forte raison surtout si cette femme, comme Anna Mary, était remarquable sous tous les rapports. Or, comme on l'a vu, ce qui devait arriver arriva. Le capitaine, qui ne pensait pas être attaqué, ne s'était pas occupé de la défense, si bien qu'il avait été mis hors de combat et fait prisonnier à la première escarmouche.

Le capitaine passa la journée comme un enfant qui a égaré son plus beau jouet et qui refuse de se distraire avec les autres. Il bouda Tom, tourna le dos à M. Sanders et ne parut reprendre quelque bonne humeur qu'en apercevant le docteur qui, à l'heure accoutumée, venait faire sa partie. Mais ce n'était pas l'affaire du capitaine; il laissa Tom, M. Sanders et le curé chercher un quatrième partner et emmena le docteur dans sa chambre, sous un prétexte aussi maladroit que s'il n'eût eu que dix-huit ans. Là il lui parla de tout, hors de ce qu'il avait véritablement à lui dire, lui demanda des nouvelles du malade qu'il avait au village, lui offrit de l'y conduire le lendemain: malheureusement le malade était guéri. Sir Édouard chercha alors une querelle au digne Esculape qui guérissait tout le monde, excepté lui, qui, ce jour-là, s'était mortellement ennuyé. Il ajouta qu'il se sentait plus malade que jamais, et déclara qu'il était perdu s'il passait seulement encore trois jours comme celui qui venait de s'écouler. Le docteur ordonna au capitaine les jus d'herbes, les beeftecks et la distraction. Le capitaine envoya promener le docteur, et se coucha plus maussade qu'il ne l'avait jamais été, mais sans avoir osé pro-

noncer une seule fois le nom d'Anna Mary. Le docteur se retira en se frottant les mains : c'était un drôle d'homme que le docteur.

Le lendemain, ce fut bien autre chose; sir Édouard n'était pas abordable. Une seule pensée vivait dans son esprit, un seul désir animait son cœur. Voir Anna Mary... mais comment la voir? Le hasard les avait rapprochés la première fois; la reconnaissance avait ramené Anna le lendemain; le capitaine avait fait une visite de convenance; miss Anna avait rendu sa visite au capitaine : tout s'arrêtait là, et il aurait fallu une imagination plus féconde en expédiens que ne l'était celle de sir Édouard. Pour le tirer de la situation perplexe où il se trouvait, le capitaine n'avait plus d'espoir que dans les veuves et les orphelins; mais il ne meurt pas un pauvre diable tous les jours, et ce pauvre diable fût-il mort, peut être Anna Mary n'eût-elle pas osé venir renouveler sa demande au capitaine. C'eût été un tort : sir Édouard était, à cette heure, en disposition de placer toutes les veuves et d'adopter tous les orphelins du comté.

Le temps était pluvieux, ce qui ne permettait pas au capitaine d'espérer qu'Anna Mary viendrait au château; en conséquence, il ordonna de mettre les chevaux à la voiture, résolu qu'il était de sortir lui-même. Tom demanda s'il devait accompagner le capitaine; mais le capitaine répondit brusquement à Tom qu'il n'avait pas besoin de lui; et lorsque le cocher, voyant son maître installé dans le carrosse, vint lui demander respectueusement où il fallait le conduire, celui-ci, à qui toute route était indifférente, parce qu'il n'osait pas indiquer la seule qu'il désirait prendre, lui répondit : — Où tu voudras.

Le cocher réfléchit un instant; puis, remontant sur son siége, il partit au galop. La pluie tombait par torrens, et il était évident qu'il était pressé lui-même d'arriver quelque part. En effet, au bout d'un quart d'heure, il s'arrêta. Le capitaine, qui jusque-là, plongé dans ses réflexions, était resté couché au fond de sa voiture, mit le nez à la portière : il était à la porte de l'ex-malade du docteur et, par conséquent, en face de la maison d'Anna Mary. Le cocher s'était rappelé que la dernière fois qu'il était venu au même endroit, son maître était resté deux heures en visite, et il espérait que, si le capitaine faisait cette fois ainsi que l'autre, la pluie passerait pendant ces deux heures et qu'il aurait du beau temps pour le retour. Le capitaine tira le cordon attaché au bras du cocher; celui-ci descendit et ouvrit la portière.

— Que diable fais-tu? dit le capitaine.

— Eh bien! je m'arrête, votre honneur.

— Et où t'arrêtes-tu?

— Ici.

— Et pourquoi ici?

— Est-ce que ce n'est pas ici que votre seigneurie voulait venir?

Hélas! le pauvre diable avait deviné juste, sans s'en douter. En effet, c'était bien là que sir Édouard voulait venir; aussi ne trouva-t-il rien à dire à cette réponse.

— Tu as raison, dit le capitaine; aide-moi à descendre.

Le capitaine descendit et frappa à la porte de l'ex-malade dont il ne savait pas même le nom. Ce fut le convalescent lui-même qui vint lui ouvrir.

Le capitaine prétexta l'intérêt que lui avait inspiré le cas grave où se trouvait le malade lorsqu'il avait lui-même, quatre jours auparavant, amené le docteur, et ajouta qu'il était venu en personne pour prendre de ses nouvelles.

L'ex-malade, qui était un gros brasseur qu'une indigestion prise au dîner des noces de sa fille avait forcé de recourir à la science du docteur, fut très sensible à la visite du capitaine, le fit entrer dans sa plus belle chambre, le supplia de lui faire l'honneur de s'asseoir, et apporta devant lui tous ses échantillons de bière.

Le capitaine plaça sa chaise de manière à pouvoir, tout en causant, regarder dans la rue, et se versa un verre de porter pour avoir le droit de rester tant que le verre ne serait pas bu. Quant au brasseur, il entra, pour satisfaire à l'intérêt que lui avait témoigné le capitaine, dans tous les détails de l'indisposition dont il venait d'être victime et qui n'était aucunement due à l'intempérance, mais à l'imprudence qu'il avait faite de boire deux doigts de vin, liqueur pernicieuse s'il en fut jamais. Le brasseur profita de cette occasion pour faire ses offres au capitaine, et le capitaine fit prix pour deux tonneaux de bière.

Puis, comme ce marché avait établi une certaine familiarité entre le brasseur et le capitaine, le brasseur se hasarda à lui demander ce qu'il regardait dans la rue.

— Je regarde, reprit le capitaine, cette petite maison à contrevents verts qui est en face de la vôtre.

— Ah! fit le brasseur, la maison de *la sainte*. — Nous avons déjà dit que c'était sous ce nom que l'on désignait généralement Anna Mary.

— Elle est jolie, dit le capitaine.

— Oui! oui! c'est un beau brin de fille, répondit le brasseur, qui croyait que le capitaine parlait de sa voisine; mais surtout, c'est une brave créature: tenez, aujourd'hui, malgré le temps qu'il fait, elle est allée à cinq milles d'ici soigner une pauvre mère qui avait déjà six enfans de trop et qui vient d'accoucher de deux autres; elle allait partir à pied, parce que rien ne l'arrête quand il s'agit d'une bonne action; mais je lui ai dit : Prenez ma carriole, miss Anna, prenez ma carriole; — elle ne voulait pas, je lui ai dit : prenez-la, — et elle l'a prise.

— Tenez, j'y pense, dit sir Édouard, vous m'enverrez quatre tonneaux de bière au lieu de deux.

— Que votre seigneurie songe bien, pendant qu'elle y est, s'il ne lui en faut pas davantage, répondit le brasseur.

— Non, non, dit en souriant le capitaine, — mais je ne parlais pas de miss Anna; je parlais de la maison, je disais que la maison était jolie.

— Oui, oui, pas mal, — mais c'est tout ce qu'elle possède avec une petite rente de rien, dont les mendians lui enlèvent encore la moitié; ce qui fait qu'elle ne peut pas même boire de bière, pauvre fille! et qu'elle boit de l'eau.

— Vous savez que c'est assez l'habitude des Françaises, dit le capitaine, et miss Anna a été élevée par Mlle de Villevieille qui est française.

— Écoutez, votre honneur, reprit le brasseur en secouant la tête; il n'est pas naturel de boire de l'eau quand on peut boire de la bière : oui, je sais bien que c'est l'habitude des Français de boire de l'eau et de manger des sauterelles, mais miss Anna est Anglaise, et de la vieille Angleterre même, fille du baron Lampton, un brave homme que mon père a connu du temps du Prétendant, et qui s'est battu comme un diable à Preston-pans, ce qui fit qu'il perdit toute sa fortune et fut long-temps exilé en France. Oh! voyez-vous, votre honneur, non! non! ce n'est pas par goût, mais par nécessité qu'elle boit de l'eau, et cependant, si elle avait voulu, elle aurait pu boire de la bière, et de la fameuse, tout le reste de sa vie.

— Et comment cela?

— Parce que mon fils aîné avait fait la folie de s'amouracher d'elle, et qu'il voulait absolument l'épouser.

— Et vous vous y êtes opposé?

— Tant que j'ai pu, mon Dieu! Comment, un garçon qui aura dix mille bonnes livres sterling en mariage et qui pouvait trouver le double

et le triple, épouser une fille qui n'a rien! mais il n'y a pas eu le moyen de lui faire entendre raison, et il m'a fallu consentir.

— Et alors, dit le capitaine d'une voix tremblante.

— Alors, c'est elle qui a refusé. — Le capitaine respira. — Et cela, voyez-vous, par orgueil et parce qu'elle est de noblesse; ah! tous ces nobles, votre honneur, je voudrais que le diable...

— Un instant, dit le capitaine en se levant, j'en suis, moi.

— Oh! votre honneur, répondit le brasseur, je ne parle que de ceux qui ne boivent que de l'eau ou du vin, je ne peux pas dire cela pour votre honneur qui m'a demandé quatre tonneaux de bière.

— Six, répondit le capitaine.

— Oui, six! s'écria le brasseur, c'est moi qui me trompais. — C'est tout ce qu'il faut à votre seigneurie? continua le brasseur en suivant sir Édouard le chapeau à la main.

— C'est tout; adieu, mon brave homme.

— Adieu, votre honneur.

Le capitaine remonta en voiture.

— Au château? dit le cocher.

— Non, chez le docteur, répondit le capitaine.

Il pleuvait à verse.

Le cocher reprit en grommelant place sur son siége, et mena le capitaine ventre à terre; au bout de dix minutes, il était arrivé.

Le docteur n'était pas chez lui.

— Où faut-il conduire votre honneur? dit le cocher.

— Où tu voudras, répondit le capitaine.

Cette fois, le cocher profita de la permission, et rentra au château; le capitaine remonta dans sa chambre sans parler à personne.

— Il est fou! dit le cocher à Tom qu'il rencontra sous le vestibule.

— Eh bien! veux-tu que je te dise, mon pauvre Patrice, répondit Tom, — j'en ai peur.

En effet, une si grande agitation avait succédé à l'apathie du capitaine, et cela, d'une manière si subite et si inattendue, qu'il était permis aux deux braves serviteurs, qui en ignoraient la cause véritable, d'avoir conçu l'opinion un peu hasardée qu'ils venaient d'exprimer à demi-voix; aussi, fut-ce celle qu'ils transmirent le soir même au docteur lorsqu'il arriva à son heure accoutumée.

Le docteur les écouta avec la plus grande attention, les interrompant de temps en temps par des : — tant mieux, — plus ou moins accentués, puis, lorsqu'ils eurent fini, il monta à la chambre de sir

Édouard en se frottant les mains; Tom et Patrice le regardèrent en secouant la tête.

— Ah! dit le capitaine du plus loin qu'il aperçut le docteur, venez, mon pauvre ami, je suis bien malade, allez.

— Vraiment! répondit le docteur, — eh bien! mais c'est déjà quelque chose que de vous en apercevoir.

— Je crois que depuis huit jours j'ai le spleen, continua le capitaine.

— Et moi, je crois que depuis huit jours vous ne l'avez plus, reprit le docteur.

— Je m'ennuie de tout.

— De presque tout.

— Je m'ennuie partout.

— Presque partout.

— Tom m'est insupportable.

— Je comprends cela.

— M. Robinson m'assomme.

— Dam, ce n'est pas son état d'être amusant.

— M. Sanders me crispe.

— Je le crois bien, un intendant honnête homme!

— Eh! tenez, vous-même, docteur, il y a des momens...

— Oui, mais il y en a d'autres...

— Que voulez-vous dire?

— Je m'entends.

— Docteur, nous nous brouillerons!

— Je chargerai Anna Mary de nous raccommoder.

Sir Édouard devint rouge comme un enfant pris en faute.

— Parlons franchement, capitaine, continua le docteur.

— Je ne demande pas mieux, répondit sir Édouard.

— Vous êtes-vous ennuyé le jour où vous avez été prendre le thé chez Anna Mary?

— Pas une minute.

— Vous êtes vous ennuyé le jour où Anna Mary est venue prendre le thé chez vous?

— Pas une seconde.

— Vous ennuieriez-vous, si vous aviez chaque matin la certitude de la voir?

— Jamais.

— Et alors, Tom vous serait-il insupportable?

— Tom! mais je l'aimerais de toute mon ame.

— M. Robinson vous assommerait-il encore?

— Il me semble que je le chérirais.

— M. Sanders vous crisperait-il toujours?

— Je le porterais dans mon cœur.

— Et seriez-vous tenté de vous brouiller avec moi?

— Avec vous, docteur, ce serait à la vie et à la mort.

— Vous ne vous sentiriez plus malade?

— J'aurais vingt ans, docteur.

— Vous ne vous croiriez plus attaqué du spleen?

— Je serais gai comme un marsouin.

— Eh bien! rien n'est plus facile que de voir Anna Mary tous les jours.

— Que faut-il faire, docteur? Dites, dites?

— Il faut l'épouser.

— L'épouser! s'écria le capitaine.

— Eh! par Dieu oui, l'épouser; vous savez bien qu'elle n'entrera pas chez vous comme fille de compagnie.

— Mais, docteur, elle ne veut pas se marier.

— Chanson de jeune fille.

— Elle a refusé des partis très riches.

— Des marchands de bière. — La fille du baron Lampton faisant les honneurs d'un comptoir, c'eût été joli.

— Mais docteur, je suis vieux.

— Vous avez quarante-cinq ans, et elle trente.

— Mais il me manque une jambe.

— Elle vous a toujours vu comme cela, elle doit y être habituée.

— Mais, docteur, je suis d'un caractère insupportable.

— Vous êtes le meilleur homme du monde.

— Vous croyez? dit le capitaine, avec un doute d'une naïveté parfaite.

— J'en suis sûr, répondit le docteur.

— Il n'y a dans tout cela qu'une difficulté.

— Laquelle?

— C'est que jamais je n'oserai lui dire que je l'aime.

— Eh! où est la nécessité que ce soit vous qui lui disiez cela?

— Qui s'en chargera à ma place?

— Moi, pardieu!

— Docteur, vous me sauvez la vie.

— C'est mon état.

— Et quand irez-vous?

— Demain, si vous voulez.

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Mais aujourd'hui, elle n'est pas chez elle.

— Vous attendrez qu'elle y rentre.

— Je vais faire seller mon poney.

— Prenez ma voiture, plutôt.

— Faites atteler, alors.

Le capitaine sonna à casser la sonnette, Patrice accourut tout effrayé.

— Mettez les chevaux, dit le capitaine.

Patrice sortit plus convaincu que jamais que le capitaine avait perdu la tête.

Derrière Patrice, entra Tom; le capitaine lui sauta au cou.

Tom poussa un gros soupir; il n'y avait plus de doute, le capitaine était complètement fou.

Un quart d'heure après, le docteur partait, muni de ses pleins pouvoirs.

La visite eut le résultat le plus satisfaisant pour sir Édouard et pour moi :

Pour sir Édouard, — en ce que six semaines après il épousa Anna Mary;

Pour moi, — en ce que dix mois après qu'il l'eut épousée, je vins heureusement au monde.

ALEX. DUMAS.

(*La suite au prochain n°.*)

LA

BALLE DE PLOMB.

III.

Il était facile de juger le président de Servan d'après ses habitudes, et de reconnaître que ce personnage, déplacé dans notre siècle, était bien inférieur sur tous les points à son fils. L'austérité de sa vie sentait le jansénisme; sa tenue noire et sévère, ses pratiques pieuses, son caractère silencieux convenaient à un solitaire de Port-Royal, et les cheveux blancs qui neigeaient sur le collet de son habit eussent fait honneur au grand Arnault et aux plus érudits de ses frères. Un air de deuil et de résignation lui donnait une tournure qui tenait du martyr et du fossoyeur, et ces traits combinés constituent un physique un peu janséniste. C'était l'heure du déjeuner : assis en face de son père, Édouard, tout en mangeant avec une ardeur pantagruélique, jetait sur le repas du président des regards de compassion. Ce magistrat prenait régulièrement, chaque matin, une réfection microscopique, suivie d'une tasse de thé dans de belle porcelaine de Vieux-Saxe, et, à vrai dire, ce déjeuner semblait, au fils, plus janséniste que tout le reste.

Mme de Servan n'était guère moins sobre; mais son beau-fils avait ses raisons pour ne la point soupçonner d'ascétisme, et pour la croire incapable de nier l'existence des cinq propositions. Son chaste époux

haïssait, comme autant d'inventions diaboliques, les arts et tous les plaisirs. Le jour dont il est ici question, il ne causait guère et semblait soucieux, car il était mécontent d'Édouard, et sa timidité lui rendait la gronderie pénible. Enfin, pressé par le devoir paternel, il engagea la conversation en demandant négligemment à Édouard le sujet actuel de ses occupations.

— Je surveille en ce moment, répondit-il sans hésiter, la façon d'un habit *pain-brûlé*, doublé au revers de satin broché noir sur noir. Cela sera galant, je pense, et convenable pour le bal de Mme de Wilmoore.

A cette réponse, Mme de Servan prit la fuite, et son mari, cloué sur sa chaise par la dignité paternelle, exhala un soupir à mettre en joie vingt molinistes; ensuite il but un effroyable verre d'eau claire, et toussant comme un prédicateur, il commença une longue moralité à propos de la philosophie moderne résumée tout entière dans la réponse de son héritier, à propos des étourderies de la jeunesse du siècle, des orages dont l'avenir était assombri, de l'impiété et de la fainéantise. La matière était superbe, elle ennuya mortellement l'auditoire du président, et nous la supprimons de peur de produire sur le nôtre un effet analogue.

Ce qui indisposait davantage M. de Servan contre son fils, était moins encore la futilité de ses occupations que ses projets. Bien qu'il ignorât les relations intimes d'Edouard avec la comtesse, il n'aimait point à lui voir fréquenter cette maison, et l'idée qu'il s'y pouvait rencontrer avec Raoul le remplissait d'inquiétude. — Je crains, disait-il, que tu n'aies revu ce M. de Montigny; car, depuis huit jours, tu affectes une fâcheuse obstination à lutter contre mes désirs. Tu refuses toujours de te marier : que pensera le père d'Hermance, et... elle-même? Une charmante personne, décente, bien élevée, point bel-esprit, qui, de ton propre aveu, te trouve charmant... Elle a bien de la bonté... Ta conduite est inexplicable, impolie, et il faut que tu sois endoctriné par des conseils pernicieux. Oh! je tenais déjà ce Montigny pour un matérialiste plus encroûté que Locke ou Spinosa; mais aujourd'hui, vois-tu, je le soupçonne de saint-simonisme ou même d'utopie phalanstérienne. C'est un homme dont il se faut abstenir.

— Sur l'honneur, mon père, les théories de Raoul, à la nouvelle de ce mariage, se sont bornées à des éclats de rire. Est-il donc obligatoire de se marier? est-ce un crime de rester garçon? la morale chrétienne ne dit-elle pas que l'état de chasteté est le plus agréable à

Dieu?... Il est vrai qu'il serait fâcheux que chacun lui voulût plaire de cette façon; mais le péril n'est pas pressant.

— Voilà de sages institutions sottement parodiées, et votre maître en folie trempe ses raisonnemens dans la fange de M. de Voltaire; vous pouvez le lui dire en mon nom... bien qu'avec les égards convenables. On n'est point dupe de ces plaidoiries fondées sur le paradoxe, et l'on sait où prendre pour y répondre.

— Mais, mon père, il est singulier qu'on veuille contraindre les inclinations d'un homme, tandis qu'une femme, mademoiselle de Parçay, est laissée par son père dans une liberté absolue sur ces matières.

— Si le choix de cette jeune personne vous est favorable, la critique de la confiance de M. de Parçay me paraît toute faite.

— Mille graces de votre bonté. Je ne me sens pas encore la force de caractère requise en mariage, et si, pour ne point vous brouiller avec M. de Parçay, je vous laisse préparer le flambeau, en revanche, je n'ai pas encore le courage de l'allumer. Plus tard, à la bonne heure. Quand il en sera saison, certes, mademoiselle Hermance est, de toutes les femmes, celle que je préfèrerai; je serais désolé qu'on me l'enlevât, je la tiens en réserve, et...

— Ah, ceci est par trop fort, et l'insolence est révoltante! s'écria le vieillard en se levant pour sortir, de peur de céder à l'indignation. Contraint par ce mouvement de quitter la table, Édouard accompagna respectueusement son père jusqu'à la porte du salon, puis le salua sans le suivre plus loin.

— J'ai toujours eu le pressentiment, dit le président à sa femme, que ce Montigny ruinerait nos plans, prolongerait les désordres de mon fils, et l'empêcherait de contracter cette union.

Et celle-ci de répondre avec un gros soupir :

— Les gens sans mœurs et sans principes sont capables de tout.

Une lettre de Raoul attendait Édouard à l'antichambre, et tout en l'ouvrant la suscription le fit tressaillir. Le compliment était bref :

« MONSIEUR,

« *Je sais tout!* Mon indignation n'est point pour vous surprendre. Mais, avant de suivre les conseils qu'elle me donne, il importe que j'aie une explication avec vous, avec vous seul; car il est un point obscur que je veux éclaircir. Ne pouvant aller la chercher, je vous prie d'être demain matin, à dix heures, au *Jockeys-Club* où nul fâcheux ne nous gênera. »

Dès neuf heures et demie, le lendemain, Raoul se promenait tragi-

quement dans les salons du Club des jockeys, et Édouard, en route pour le rendez-vous, se demandait comment cette mèche avait été éventée. Dans son trouble, il craignait que l'indiscrétion ne fût partie de Caroline, ce qui eût indiqué de funestes accidens. Après lui avoir répété brusquement et d'un ton bref qu'il savait tout, Raoul ajouta qu'il désirait en outre apprendre de sa bouche le surplus des détails, comment et où la chose s'était passée :

— Dans la position où nous voici, monsieur, toute réticence serait imputée à la crainte ; ainsi ne me cachez rien, puisqu'il est impossible de tout dissimuler.

— En bonne conscience, j'ai eu tort de consentir à cette plaisanterie, mon cher; mais si vous parlez de crainte, j'ai eu raison, je le soutiendrai, du moins. Venez-vous faire une querelle? Soit, on est prêt. Voulez-vous entendre conter ce que vous savez de reste? A quoi bon? Le dessein a été formé ici, malgré moi; on m'y a engagé d'honneur, par des moyens assez perfides, et voilà tout.

— Cependant vous avez joué le rôle principal?

— D'accord, mais on avait mis mon amour-propre en jeu. Ce sont eux qui ont fait choix de Caroline, et j'ai dû.... Au fond, mon cher, je suis ravi de vous savoir prévenu de tout, et cela me tranquillise.

—Caroline!... Caroline *qui?*

—Caroline de Wilmoore, parbleu! Surprise surprenante, on dirait que vous ignorez....

— Par ma foi, votre discrétion est si prodigieuse, que je m'étais arrêté au soupçon.

Raoul disait vrai, il ne connaissait rien des amours de la comtesse.

— Eh bien, vous comprenez ; elle a pris la chose au sérieux, vous avez fait votre cour, nos amis avaient les yeux sur nous, c'était un pari engagé dont la perte me détruisait à jamais; votre rivalité n'était pas rassurante, j'ai laissé faire Caroline et nos amis. Après tout, pure plaisanterie.

— Ah! ah!... fit Raoul, reprenant haleine et faisant un effort pour demeurer calme; et la comtesse s'est prêtée à cette mystification?

— Raoul, le terme est trop fort. A ne vous rien cacher, elle a paru irritée à votre endroit et disposée à vous vaincre du mieux.

— Je conçois à présent la cause de ses prévenances. Savez-vous, Édouard, que cela est infame?

— C'est mon avis, morbleu! et je vous ferai raison quand et comme il vous plaira.

— Non pas! Un duel, quelle qu'en soit l'issue, ne m'ôtera point le

ridicule, et pourtant.... Imaginez, mon cher, que je n'ai pas songé une minute jusqu'ici à courtiser madame de Wilmoore; je vous permets, et même je vous supplie de le lui dire : j'ai mes raisons... Votre courage m'est connu, du mien vous n'en doutez guère; point d'éclats, ou du moins pas avant quelques jours. Il me convient de vous combattre par vos armes, et je n'ai point à me venger de vous seul. Vos amis et.... les miens sont les vrais coupables; vous n'êtes qu'une dupe. Taisez-vous sur cet entretien, Édouard, ou bien il y aura du scandale et du sang dont vous répondrez. Pas un mot à ces drôles, rien à la comtesse... sans quoi, je lui fais savoir comment vous m'avez vendu leur secret.

— Que dites-vous?

— Je dis, monsieur, que vous êtes un étourdi; que je ne connaissais rien des sottises que vous venez de m'apprendre en vous faisant jouer ici comme un écolier, comme un niais. Je dis qu'en racontant notre entrevue, je vous ferais couvrir de huées; que vous récolteriez la moisson de ridicule par vous semée, et que vous la mangeriez jusqu'à la paille!

— Je tombe de mon haut!

— Un confident de ces beaux desseins, ne voulant pas les trahir, ne voulant pas aussi que je fusse l'amusette d'un troupeau de faquins, m'avertit de me tenir sur mes gardes, que plusieurs tramaient contre moi un fil que vous teniez : il me laissa dans l'incertitude et.... vous comprenez le reste. Si vous le voulez, tout sera raconté en public....

— Non, certes; mais que prétendez-vous?

— Que ces messieurs et Caroline, comme vous dites, n'aient aucun profit à retirer de notre entrevue. Désormais vous serez neutre. Je m'engage à ne dire à la comtesse, ni à personne, un seul mot pour vous perdre, et tout ceci sera oublié, extérieurement, veux-je dire; car je n'ai plus à vous offrir qu'un dédain complet. C'est le seul de mes sentimens qui sache descendre, le seul donc qui vous puisse aller trouver.

— Allez au diable, je préfère me battre!

— Moi non. Si vous m'envoyez des témoins, ils entendront mes refus *motivés*. Ayez donc patience, je vous satisferai plus tard si vous y tenez encore. Adieu, monsieur, souvenez-vous de nos conventions, ou bien je vous ferai une querelle de ridicule à vider avec toutes les femmes, et la comtesse irritée sera contrainte de vous fermer sa porte. De plus, je vous organiserai une affaire d'honneur (vous les

aimez, dites-vous) avec vos amis en bloc. Pardieu! monsieur, ce serait de quoi vous forcer d'aller planter des cannes en Amérique, de partir pour l'armée de don Carlos, ou de vous faire nommer sous-préfet de Paimbœuf!

Contraint par les circonstances de commencer les hostilités à l'égard de Mme de Wilmoore, Montigny, tout en la trouvant très belle, était loin d'en être amoureux : il appela donc à son aide la vanité, la raison, et il prépara son invasion sur le territoire ennemi. Son premier stratagème eut plein succès. — Puisqu'elle a l'intention, se dit-il, de rire de mes sentimens, elle souhaite que je l'aime pour en venir à ses fins. Si je demeure impassible, elle sera piquée, elle redoublera de coquetterie, elle sera réduite aux avances, et peut-être se prendra-t-elle le pied dans les filets qu'elle me va tendre. — Donc Raoul s'arrangea de manière à se trouver presque continuellement, en tous lieux, en présence de la comtesse, froid comme un glaçon, grave, point avantageux ni sémillant, et respectueux à l'infini. Très indisposée contre lui par Édouard, Caroline, presque résolue de le persifler, fût gênée par cette contenance, et Raoul mit cette trève à profit, en lui faisant du matin au soir des éloges perpétuels du jeune de Servan, de manière à le rendre odieux s'il continuait à médire, et dans tous les cas, de façon à en faire un chevalier accompli, un Grandisson irréprochable. En assez peu de temps, le seul nom de son ami, prononcé devant elle, suffit pour procurer un bâillement à la comtesse. Avant de continuer la guerre, Raoul s'assura prudemment que Servan n'était plus à craindre, et dès qu'il jugea que le cœur de Caroline était vacant, il espéra de faire cesser à son profit cet état anormal. Notre héros avait moins à faire qu'il ne le supposait, et il ne se doutait pas d'avoir consommé la ruine de son rival bien avant de l'avoir projetée. Le cœur des femmes est un labyrinthe dont le fil est perdu. Ainsi cheminait, parmi les ténèbres, l'aventureux Raoul de Montigny; il crut enfin, dans les vapeurs qui obscurcissaient les lointains et lui cachaient la route, entrevoir une lumière douteuse et mobile. La comtesse, de l'air le plus indifférent du monde, s'avisa de lui demander s'il connaissait depuis long-temps mademoiselle de Parçay. La réponse fut éludée. On y revint avec précautions, en tapinois; puis on parla des amitiés d'enfance d'une manière vague, en mêlant toujours le nom de cette jeune personne à ce sujet. On finit par rappeler certaine conversation entre Raoul et Hermance chez la duchesse de P...., et ce souvenir fut touché avec une timidité curieuse. Alors Montigny remarqua

que sa disgrace datait de cette heure-là, et que la jalousie pouvait y avoir eu part.

Cette présomption le détermina à prendre les allures d'un homme jadis rempli de passions, mais désenchanté par des épreuves cruelles, admirable théoricien encore, mais résolu de ne plus descendre à la pratique et de devenir simple spectateur. Ces allures graves étonnèrent la comtesse; elle n'avait de sa vie ouï dire qu'un maître séducteur procédât de la sorte. Néanmoins Raoul lui ouvrait çà et là un peu d'espérance, qu'il refermait soudain. En un mot, il jouait à merveille son rôle de coquetterie masculine, rôle parfaitement semblable à celui des femmes. Peu à peu Raoul s'assombrit, tout en se faisant plus intime; les regards profonds commencèrent à se creuser de part et d'autre, on tourna au sentiment, on se mit à se raconter comment on entendait l'amour et comment on aimerait qu'un cœur fût bâti pour se plaire dans sa possession. Nul des deux, cependant, ne se livrait; car la comtesse craignait encore un peu que Raoul ne voulût l'immoler à sa fatuité, et, de son côté, Montigny n'oubliait pas qu'elle lui tendait un piége indigne. Ainsi, avec un air doux et amical, Montigny et Caroline étaient contenus par une crainte commune, et chacun d'eux avait, à l'égard de l'autre, la même cause secrète de ressentiment.

Après de longues hésitations, cette intimité froide et guindée cessant d'être possible, on tomba dans l'embarras des positions fausses. Du silence s'ensuivit, puis du trouble, des émotions voilées, des soupirs impatiens, et enfin, un beau soir, nos deux héros se séparèrent avec la conviction mutuelle que l'entrevue suivante ne pourrait se passer sans qu'une secousse ne rétablît violemment l'équilibre. Cette idée alarma Raoul. Ne voulant pas risquer un engagement sérieux avec un ennemi sur ses gardes, il eut la modestie et le talent de prolonger la crise, et de mettre ainsi l'ame de Caroline aux abois. Comme il le prévoyait, il la retrouva, trois jours après, découragée, mélancolique, pâle et abattue. Dans ces conjonctures, il affecta une indifférence cruelle, et se prit, en face de cette belle affligée, d'un accès de gaieté impitoyable. Ce remède est exquis pour provoquer les larmes des femmes qu'il surprend un jour de vapeurs, et Raoul n'ignorait pas que des larmes lui eussent épargné de grands frais de rhétorique. Cette ressource lui fut ôtée, Mme de Wilmoore tint bon; mais sa tristesse augmenta, et cette mélancolie tendre fut rudoyée par Montigny avec un esprit désolant. Il eut le courage de se maintenir en contraste d'humeur avec la comtesse, de paraître n'avoir rien

pris au sérieux jusque là, et de lui faire craindre d'avoir été la dupe d'une illusion de son cœur. Alors Caroline commença à se répandre en lamentations sur l'insensibilité des hommes et sur la façon dont ils se jouaient des objets les plus saints. Réplique par un argument du même genre sur la coquetterie des dames, sur leur fausse et perfide sensibilité, qui les pousse à chercher des hommages pour s'en prévaloir, des victimes pour les sacrifier aux rires d'une foule désœuvrée. Rougeur, embarras de la comtesse, qui formule une excuse fondée sur la fatuité des hommes et sur leur indiscrète outrecuidance. Énergiques dénégations de Raoul, articulées de façon à raffermir à cet égard Mme de Wilmoore. Après un plaidoyer rempli de verve enjouée et sémillante, devenant soudain sérieusement ému, et les prunelles fixées sur Mme de Wilmoore, Montigny s'écrie : — Des hommes assez vils pour jouer à froid l'honneur d'une femme avec des étourdis, n'existent point, et dans tous les cas, je ne les pourrais connaître, car entre eux et moi s'élèveraient de hautes murailles de mépris. Quant à croire à des femmes assez corrompues pour tenir les cartes dans une partie aussi infame... mon cœur sècherait de désespoir si j'ajoutais foi à cette imposture ! Sans doute il est des coquettes, parce que nous les avons trop adorées ; des fats trop enivrés de l'orgueil de vous avoir plu, le seul honneur qui les touche ; des gens à bonnes fortunes, prétendus heureux... Hélas ! mobiles, inconstans peut-être, feux-follets qui brûlent sans cesse et s'en vont errant par les ténèbres, ces gens sont criminels par excès de passion. Ces insensés n'ont de pensées que pour vous. Gens d'une imagination vive, égarée souvent par des chagrins précoces, ils ont dans l'ame une merveille idéale, une poésie folle, et ils consument une vie d'angoisses, d'adorations et de regrets à poursuivre de bonne foi la réalisation d'une chimère. Pourquoi ne la trouvent-ils pas? Parce que leur sensibilité trop exquise se blesse et les décourage à toute heure. Leur plus grand tort est de vous avoir rêvées, mesdames, sous des formes d'anges ; et quand on les vient immoler à des gens vulgaires, ils souffrent plus que d'autres ; leurs cœurs se ferment à l'amour, s'ouvrent au dédain et s'éteignent pour avoir tout consumé en peu de temps. S'ils sont devenus mauvais, c'est par votre faute; s'ils vous ont su plaire, c'est, madame, qu'ils vous aimaient avec abnégation, avec folie, comme on aime sa religion quand on court au martyre.

— Vous défendez cette cause?...

— Avec désintéressement, car elle n'est plus la mienne. La passion est assurément pour moi une chose sacrée, je la redoute, loin de la

chercher, et mon cœur, malgré son peu de prix, est un tmeple où rien ne pénètre de frivole; c'est dire que la porte en est murée. Oh! la défiance, supplice des ames loyales! la défiance, produit des indignes épreuves où le monde nous soumet! la défiance, cuirasse pesante armée d'ardillons tournés contre la poitrine de qui la porte... Sans cet obstacle, le bonheur serait facile. On verrait, madame, des êtres, consumés en secret d'un amour mutuel, oser se le dire, apaiser d'un regard les tourmens dont ils sont déchirés, bénir leur passion au lieu de l'étouffer amèrement dans la solitude, et réunir leurs ames au lieu de les consumer en d'impuissantes larmes... (Ici Raoul parut profondément remué.) Après un soupir, il ajouta d'une voix plus sombre :

— Oui, madame, l'amour vit de confiance, d'estime, et si le monde ne lui enlevait ces deux alimens, on n'aurait plus à lutter contre une pruderie mesquine, on n'aurait plus le déboire de ces triomphes honteux sur une résistance hypocrite, calculée froidement, gauchement déguisée en vertu, et qui défleurit par avance les plus fraîches illusions des sentimens.

— Cependant, monsieur...

— Cependant, madame, rien n'est plus digne, plus noble, plus élevé, que deux créatures venant à s'aimer, à se le dire sans prudence et à se livrer avec une confiance généreuse, avec enthousiasme, sans arrière-pensées, sans combats pudibonds, sans ces luttes ridicules dont on prévoit l'issue et que leur misère ferait abandonner aux soubrettes. Se donner librement est une action digne; se vendre en détail à prix d'usure au plus habile, au plus persévérant, est une misère! Ces idées vous paraissent folles, mais on ne peut se résoudre à vivre et mourir comme un paria sans être aimé une seule fois comme on l'a rêvé. C'est un désir chimérique, et mieux vaut se taire et souffrir... et souffrir toujours!

Il appuya les deux mains sur son front, et s'étant soudain levé, il fit quelques tours dans la chambre d'un pas inégal et précipité, en homme livré à un combat intérieur et qui rappelle ses forces défaillantes. Quand il revint s'asseoir, il paraissait mieux affermi.

— Vous êtes doué, murmura Caroline un peu pâlie, d'une sensibilité bien vive, et je vous avais déjà jugé ainsi.

— A Dieu ne plaise! s'écria d'un ton railleur notre héros en riant aux éclats. Je suis un homme tout simple, peu expansif, assez égoïste, aimant mieux les théories que le reste, et acceptant la vie comme Démocrite. Après tout, cette manière est la bonne, il faut

rire à grands efforts de certaines choses, de peur de..... Tel est mon programme, et j'y serai fidèle. Restez calme toujours, madame, c'est plus commode et d'une hygiène excellente pour la conservation de la beauté. En outre, les grandes passions, comme les falbalas, sont d'un goût provincial et suranné.

Plus expansive que jamais, la comtesse allait répondre, quand, dans la salle voisine, on entendit aboyer la voix de M. de Wilmoore qui entra en s'écriant : — Ah, ah! je vous surprends en tête-à-tête avec ma femme, et comme dit Arnal, je ne sais pas ce que... Pour vous punir, soyez traité comme l'ami de la maison; notre bal est pour après-demain samedi. Nous avons affaire de vos conseils. Venez donc dîner demain, nous avons une place à vous donner à l'opéra, si toutefois ma femme...

Caroline s'inclina et fit un signe affirmatif d'un air glacial et gêné.

— Affaire conclue, mon cher Montigny, à demain! Venez de bonne heure.

Cette brusque interruption contraria Raoul. L'œuvre n'était pas consommée, et cette trève donnait à Caroline le temps de se reconnaître. Il fallait emporter d'assaut un aveu sans équivoque, et Raoul n'était pas sans inquiétude, car il n'oubliait pas que la comtesse, endoctrinée par Édouard, l'avait regardé comme un fat résolu de la perdre publiquement, et s'était proposé de le châtier par où il avait péché. Si elle a le temps de se remémorer toutes ces chimères, pensait Raoul, la peur la rendra sage, et demain tout sera peut-être perdu. — Par un coup du sort heureux ou funeste, il la découvrit le soir même aux Tuileries, à la nuit tombante, assise au milieu d'un cercle assez nombreux et éparpillé. Elle l'avait reconnu, il passa dix fois devant elle de l'air du beau Ténébreux, avant que de l'aborder et de s'asseoir assez loin d'elle. Le temps était lourd, voilé de grosses nuées qui avaient répandu sur les feuilles et sur la terre une pluie d'orage, vers quatre heures. Les parfums du sol, de la verdure et des orangers, mêlés dans l'atmosphère chargée d'électricité, agissaient sur les nerfs et les pénétraient d'impressions vives et voluptueuses. Raoul garda le silence, contemplant avec tristesse et d'un œil furtif la comtesse Caroline. Lorsqu'on se leva pour se retirer, profitant de l'état d'agitation où il la voyait, de l'obscurité et du moment de désordre employé au rajustement des châles et des gants, il s'approcha d'elle et lui offrit, pour la reconduire à sa voiture, un bras qu'elle accepta sans articuler une syllabe. L'instant était précieux, la distance courte; décidé à parler, mais à éviter une ré-

ponse, Raoul calcula la longueur métrique du chemin, et, arrivé à vingt-deux pas de la grille, il murmura d'une voix douloureuse : — Vous avez la victoire, faites-en part à ceux qu'elle intéresse. Quel mal vous avais-je fait, madame, pour souhaiter un tel sacrifice? Mon cœur vous l'offre sans résistance, il est nâvré de chagrin, madame; hélas... je vous aime!

Caroline tressaillit, et tandis que Raoul présentait la main à cette dame prête à monter en voiture, M. de Wilmoore s'écria : — A demain, Montigny!

— Demain?... murmura le jeune homme d'un air d'hésitation, sans quitter la main de la comtesse. Elle se taisait; il serra fortement le bout de ses doigts, comme pour leur demander une réponse, en répétant : — Demain?.. d'un ton humble et soumis, et presque aussitôt, les abandonnant, il secoua fortement la main du mari, en lui disant d'une voix claire et assurée : — A demain, monsieur! — Et il s'éloigna très satisfait de sa journée.

Le lendemain, vers quatre heures, Champrôsé, Delcourt, Lafare, Édouard de Servan et quelques autres chevauchaient de compagnie le long du bois de Boulogne, causant de chiens, de femmes et de maquignons. La mine taciturne d'Édouard concentra l'attention sur lui, et de ce point de départ on arriva à Montigny en passant par Mme de Wilmoore. Le spirituel banquier s'informa de l'état de la petite conspiration, des dispositions de la comtesse à l'égard de Raoul; il ajouta qu'il ne doutait point que le dénouement de l'aventure n'eût été réservé pour le bal de Mme de Wilmoore, et qu'ainsi l'on comptait pour le lendemain sur des surprises divertissantes; il n'avait pas achevé, qu'une voiture découverte tourna vivement l'angle d'une allée et prit le petit pas en s'approchant d'eux. C'était l'équipage de la comtesse. Elle était escortée d'une jeune personne fort jolie, mais sourde-muette, et que, pour ce motif, Mme de Wilmoore avait prise pour dame de compagnie; ingénieuse manière d'être libre sans secouer certains préjugés. Un homme était assis sur le revers, et jugez de la stupeur de nos *gentlemens* en reconnaissant... Raoul de Montigny. Un tel triomphe ne se pouvait comparer qu'à celui de Mardochée, et Caroline en agissant avec une humilité aussi digne, aussi brave, expiait très noblement ses anciens torts à l'égard de Raoul, en le vengeant des co-associés du complot. Ils passèrent lentement au milieu de nos cavaliers qui s'inclinèrent, éblouis, jusque sur le pommeau de leurs selles. Caroline saluait avec aisance, son teint

très animé indiquait l'exaltation qui remplissait son cœur. Quant à Raoul, simple et insouciant, il acceptait sa position d'une manière philosophique, sans être gêné ni enflé de sa victoire; il souriait aux faveurs de la fortune, sans oublier ses outrages de la veille ou ses infidélités du lendemain, et il se tenait bourgeoisement comme un roi constitutionnel qui reçoit les applaudissemens de ses commettan.

— Voici de Servan tué net, murmura le chef de division à l'oreille de Champrôsé; il n'a plus qu'à accepter la place de sous-préfet de Paimbœuf qu'on lui offrait l'autre jour, et qu'il a refusée en riant aux éclats. L'heure de la retraite a sonné pour lui.

— Il est de fait, mon cher, que, dans certaines adversités, l'abolition des cloîtres rend les sous-préfectures indispensables.

— Diantre! s'écria Lafare, nos actions sont en baisse, et vous nous ménagiez une étrange surprise.

Chacun éclata de rire.

— Bast! repartit Delcourt, l'aventure est bien plus drôle comme cela.

Nouvelles risées.

— D'honneur, continua le banquier, il est temps, mon cher Édouard.....

— Il est temps de vous taire! interrompit Servan exaspéré en poussant son cheval en travers du chemin de Lafare; il est temps pour vous de comprendre que pas une femme ne se prêterait à une vengeance aussi stupide, et que je n'ai pas même essayé d'en faire l'essai. Que m'importe, à moi, que Montigny vous ait inspiré de l'envie ou de la rancune? Quant au reste, je suis désintéressé, et vous devez comprendre qu'à la veille d'un mariage mes idées ont dû changer de direction. Il n'y a donc ici de mystifiés que vous, et il sera bon que vous ne l'oubliiez pas. Je dois ajouter que, depuis douze jours, Raoul connaissait, par je ne sais qui, ces piéges à linottes et qu'il a paru aussi indifférent à ce complot que je le suis à sa bonne fortune d'aujourd'hui, sur laquelle je ne prétendais plus aucun droit.

— Je ne croyais pas tant d'esprit à Servan, observa Champrôsé.

— Il aurait, sur ma foi, joué le rôle de Barrère à la convention.

Dès le soir même, la nouvelle de ce changement de ministère à la cour de Mme de Wilmoore circula dans Paris; Champrôsé la porta chez le général de Parçay, de qui la fille fut à l'instant saisie d'une migraine affreuse. Elle était encore bien pâle le lendemain, quand Édouard de Servan vint lui faire sa cour, plus galant que jamais et

impatienté contre *les retards opposés à son bonheur,* sentiment qu'il trahissait pour la première fois.

— Allons, ma chère Hermance, dit le général dès qu'il fut parti; c'est un joli garçon, conviens-en; tu dois le trouver suivant ton goût. Il faut parler, mon enfant; jusqu'ici, tes indécisions, tes répugnances, m'ont mis dans le cas de temporiser. Tu es libre, prononce son arrêt, il sera sans appel.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, je l'accepte et je l'épouserai! répondit Hermance d'un ton sec et résolu. Mais, brisée par cet effort, elle s'enfuit aussitôt dans sa chambre.

— Dieu merci! disait le président de Servan à sa femme; notre fils se range et consent à ce riche mariage. Il a cessé de fréquenter ce Montigny avec lequel il serait demeuré garçon toute sa vie. Ce Montigny était un cruel obstacle à nos projets.

— Vous êtes dans une profonde erreur, répliqua Édouard avec amertume; si ce mariage a lieu, c'est à Raoul que vous le devez.

— Monsieur de Montigny n'a pas de mœurs, ajouta sèchement la marquise.

IV.

Nous ne sommes point disposé à décrire une fête bourgeoise, ni vous, sans doute, à en lire la narration. Des fleurs, de la lumière, des violons, du bruit, de la foule, des femmes blanches, roses et des hommes noirs, entassés dans l'hôtel de Wilmoore éclairé du haut en bas, de façon à ressembler à une lanterne. Nous parlerons de Raoul qui, réfugié dans un salon désert, demeure affaissé de corps et d'esprit, au fond d'un fauteuil, se soustrayant de son mieux aux tendres empressemens de la belle Caroline, qui le cherche d'un air inquiet et oublie de faire les honneurs de la fête, pour le poursuivre, le voir une minute et lui serrer la main. Fuyant avec soin cette adorable créature dont les grands yeux bleus s'humectent parfois de tristesse, Raoul, du fond de sa retraite, contemple au loin, avec angoisse, Édouard de Servan et Hermance qui, sans cesse occupés l'un de l'autre, dansent ensemble ou en vis-à-vis. Sa situation est déplorable. Forcé par sa position de courtiser Caroline, de la dominer assez pour l'empêcher de lui nuire, pour la désarmer, Raoul a dépassé le but. Il n'aime point cette femme qui a voulu le vouer au ridicule; il ne le lui a pas pardonné, non plus que son intrigue galante avec Édouard, et cependant voici qu'il s'est affiché à côté d'elle, devant les regards

du monde. Être en butte aux adorations d'une femme belle, quand on a le cœur inoccupé, c'est un passe-temps supportable; mais endurer cet amour obséquieux lorsqu'on ressent pour une autre les ardeurs d'une passion profonde, c'est là un supplice qui brise l'ame la mieux trempée. Le cœur, en effet, se trouve partagé entre un mélange d'aversion et de pitié, de douceur et d'amertume, de désirs et de satiété, de tendresse et de rage, et il finit par se déchirer entre les dents de tant d'ennemis acharnés. Telle est la cause des peines de notre héros. Son esprit est tourmenté par un sentiment incurable, sans espérance. Ses relations avec Mme de Wilmoore viennent de l'éloigner encore d'Hermance, et c'est pour cet amant discret et fidèle une pensée amère que celle de passer, dans l'opinion de cette jeune fille, pour l'amant heureux de la comtesse; car il ne le sera jamais, et il veut se creuser un dernier refuge dans une conscience pure, à l'endroit de son amour, amour noble et désintéressé vraiment. Ami d'enfance de Mlle de Parçay, brûlant pour elle depuis le jour où les premières étincelles ont jailli de son ame, il a gardé le silence le plus impénétrable, le plus courageux, pour un motif très louable. Hermance est quatre fois plus riche que Raoul, et la fierté de celui-ci ne lui a point permis de risquer de faire mettre en question son désintéressement. Donc, il n'a rien fait pour plaire, il lui a semblé qu'en pareil cas il devait attendre au lieu de provoquer, et, comme Hermance ne songeait pas même à cette inégalité, elle eut lieu de se croire oubliée. La familiarité du jeune âge disparut entre eux; tout au plus parla-t-on de loin en loin de vieille amitié; Raoul devint moins assidu chez le général, il acquit la certitude de n'être pas aimé, et pendant quatre ans, il dévora dans la solitude un chagrin sans remède, sans distraction, et il souffrit avec tant de grandeur et de vertu, que personne ne soupçonna ce triste mystère. On peut, d'après tout cela, juger des émotions de Montigny sur le point d'être le successeur de Servan près de la comtesse, quand il voyait, au milieu de cette fête pour lui décolorée, danser et sourire et babiller Hermance au milieu d'un essaim de muguets parmi lesquels se trouvait un fiancé. Sa résolution, quant à Caroline, était formelle : jamais je ne serai à elle, avait-il dit; ce temple où vit la pensée d'Hermance ne sera point profané, il doit rester digne d'elle, et je garderai du moins cette amère consolation de ma fidélité sans taches, et je n'aurai pas le regret d'avoir cessé de mériter ce bien que je n'aurai jamais.

C'était de la folie, mais elle convenait à son naturel, et d'ailleurs n'avons-nous pas dit qu'il était amoureux?...

Après de longues méditations et des angoisses accrues par les charmes de Mlle de Parçay, moins belle, il est vrai, que la comtesse, modeste violette au pied d'un lys d'argent, Raoul, ayant entendu dans le voisinage la voix de Caroline, s'élança hors du salon et s'enfonça dans les jardins, au plus noir des bosquets, où il pleura sa jeunesse consumée dans une vaine illusion.

Le temps s'écoulait néanmoins, et la nuit allait devenir le matin. La foule avait diminué, les terrasses étaient désertes, et Montigny, perdu derrière une touffe de dalhias, examinait du dehors l'intérieur du logis et la foule décroissante du bal, au travers d'une fenêtre ouverte. Le salon principal était au rez-de-chaussée avec une porte vitrée sur les jardins.

Bientôt quelques personnes s'arrêtèrent devant cette croisée. On avait servi le souper; la danse avait cessé depuis près d'une heure, et la réunion était disséminée çà et là par groupes. Hermance avec son père et M. de Servan vinrent se camper à quatre ou cinq pas de Raoul, au bord de la fenêtre, en causant avec vivacité sur un ton de gaieté.

— Soit! s'écriait Édouard, je suis ombrageux, jaloux, si vous voulez, et j'en conviens; jaloux de tout le monde, et de lui par conséquent. Il passe pour un dangereux, et savez-vous bien que...

— Ces idées font peu d'honneur à ma fille; elle va les prendre pour de la défiance et vous gronder comme il faut.

— Point du tout : c'est ainsi, dit-on, que ces messieurs nous prouvent leur affection.

— Vous voilà piquée, c'est mal : je m'égayais sur ce cher Montigny fort innocemment; mes défiances d'ailleurs portent sur mon peu de mérite et non sur....

— Et non sur mes sentimens, dont vous ne doutez pas... Voici de la modestie contrebalancée.

— Je ne dirai plus de mal de notre ami, je le promets. A votre tour, pardonnez-moi d'être un peu jaloux d'un bonheur que chacun, et lui comme les autres, doit m'envier.

— Vous le jugez bien mal, monsieur Édouard, et vous êtes ingrat. Si Dieu permet que, selon votre dire, je sois pour un peu dans votre bonheur, vous lui devrez plus de reconnaissance que vous ne pensez.

— Il aurait plaidé ma cause? Que j'étais coupable!

Du fond de sa cachette, Raoul n'en put ouïr davantage, et ce peu le satisfit. Cherchant un sens aux derniers mots d'Hermance, il n'en put trouver d'autre que celui-ci : Édouard doit son bonheur à Raoul,

attendu que, sans la timidité de ce dernier et sans son aventure avec la comtesse, on aurait repoussé en sa faveur d'autres prétendans.

Sur-le-champ Raoul rentra dans l'hôtel, disparut de nouveau pendant un quart d'heure et se précipita au plus épais de la mêlée. Frais et dispos, armé des ressources d'un esprit bien reposé, il fut plus brillant que jamais. Il n'y avait pas une minute à perdre. Saisissant la première occasion venue, avec cette promptitude audacieuse que donne un succès récent, Montigny, s'approchant d'Hermance, lui tint à peu près ce langage :

— J'ai souvent cherché, cette nuit, à vous aborder pour vous faire part d'un dessein que j'ai formé et vous demander un de ces bons avis qu'en certaines rencontres on ne sollicite guère d'un autre que d'un ami, et... je n'en ai pas de plus ancien que vous.

— Oh, je le sais bien; ce n'est pas moi qui oublie les amis d'enfance.

— A quel jour votre mariage est-il arrêté?...

Elle se dispensa de répondre, et Raoul poursuivit :

— J'ai le projet de voyager seul pendant une dizaine d'années, et de me faire une habitation, je ne sais où, bien loin, et... de partir dans huit jours.

— Bon Dieu, dix ans! c'est l'éternité!

— Je l'espère, mademoiselle. Ce n'est point du bonheur que je poursuis, je n'y crois plus, mais une activité perpétuelle me semble l'unique moyen de supporter la vie. Je suis malheureux, seul, sans une affection au monde; mon départ ne fera pas un regret. Voilà ma situation; que feriez-vous à ma place?

— Je ne sais? mais vous n'êtes pas juste envers le monde, et il me semble que si vous n'êtes pas au comble du bonheur, vous êtes bien difficile. En ce jour même, on vous croit plus heureux que jamais.

— Si cette opinion était fausse, si les plaisirs qu'on m'attribue n'existaient pas, si leur idée seule me faisait mourir, si... j'étais le jouet déplorable de la sottise d'autrui, penseriez-vous encore de même?

— Vous êtes d'une humeur très amusante.

— C'est alors que la douleur est risible de soi, car je souffre à en pleurer!

Hermance jeta sur ses traits un coup d'œil rapide.

— Écoutez-moi, mademoiselle ; des fats ont, à mon insu, établi je ne sais quelle folle gageure sur Mme de Wilmoore et sur moi; leur

jeu n'a pu réussir, grace au refus des deux acteurs indispensables de prendre rôle dans cette parade, et le côté perdant fait ses efforts pour se donner aux dépens de cette dame des airs de réussite. Préoccupé d'autre chose, je n'ai découvert le piége qu'assez tard, et dès-lors Mme de Wilmoore m'a montré un peu d'amitié pour mieux faire voir son mépris des sots propos et les défier de l'atteindre.

— Vous êtes habile et discret.

— Il faut, je le vois, passer à des preuves. Il est, mademoiselle, au fond de mon cœur, depuis qu'il a commencé de battre, un sentiment profond, exclusif de tout autre. Ce mal, scellé dans mon ame, n'a jamais paru au dehors; l'objet qui le cause l'ignora toujours et ne le connaîtra jamais. Cette passion ne laisse en moi d'affection pour personne, et toutes les femmes, hors une, m'inspirent, non pas l'indifférence, mais l'antipathie. Quel sort m'eût été donné, si celle que j'excepte eût daigné m'entendre, me deviner! Hélas! on ne devine que ce qu'on espère; elle n'a jamais songé à moi, sa froideur ne s'est pas démentie, et cependant je l'aime autant que le premier jour.

— Mais, monsieur, pourquoi me confier ces choses, à moi, qui....

— Il faut bien que vous connaissiez l'état de mon ame pour me donner un avis sur mes projets de pélerinage. Mes maux se sont accrus; *elle* me croit épris ailleurs, et cette idée m'accable au point d'ébranler ma résolution de garder le silence; enfin, elle est sur le point d'appartenir à un autre, et je n'ai pas la force de supporter cette vue. Cet autre, elle l'aime, et j'en suis désespéré; mon mal ne guérira jamais, et si je reste ici, j'y meurs. Ne vaut-il pas mieux s'expatrier à jamais?

— On doit garder ce moyen pour les maux sans remède. Sans croire absolument à votre roman, je dois dire... que vos déplaisirs sont votre ouvrage. Que n'avez-vous parlé? les parens ne sont pas tous inflexibles, et peut-être... si... que sais-je, moi? Réfléchissez et agissez avec plus de confiance.

— Je l'aurais déjà fait si j'avais eu l'espoir le plus léger... Mais je suis décidé à suivre votre conseil.

— Mon Dieu,... prenez-le comme il vous est donné, sans grande réflexion, à tout hasard.

— Un mot d'*elle*, surpris par mégarde, m'a rendu moins craintif, mais ce mot est obscur, je crains de me flatter; daignez m'en dire votre sentiment. Parlant à ce rival, de moi et de cette union désolante, elle lui a dit qu'il me devait là-dessus plus de reconnaissance qu'il ne pensait... Pardon de vous ennuyer de ces détails, mais, sans

ces trois paroles, j'aurais continué de me taire. Ah! mademoiselle, par pitié pour un pauvre cœur bien malade, laissez-lui sa douce chimère, et traduisez-les comme il l'a fait!

Hermance devint rouge, pâle, embarrassée, et se mit à trembler de toutes ses forces. — Monsieur! murmura-t-elle avec dignité, en abaissant sur ses joues ses longs cils noirs. Mais, la voix lui manquant, elle chercha, pour se donner contenance, son mouchoir qu'elle ne trouva point. Raoul frissonnait autant qu'elle, et il put à peine balbutier en se retirant dans une angoisse inexprimable : — Priez pour moi, mademoiselle; ma destinée est dans la balance. Si je ne rencontre aucune pitié ce soir, je suis perdu; mon courage s'éteindra, et... et vous ne me reverrez jamais!

A ces mots il courut se perdre dans un coin, pour reprendre un peu de vigueur, et, les deux bras croisés sur sa poitrine où son cœur battait à la faire éclater, il passa plusieurs minutes anéanti par la force de ses émotions, avant de retrouver le fil de ses idées et la force de faire un pas.

Cependant, mademoiselle de Parçay cherchait toujours son mouchoir de batiste à coins brodés, sur toutes les banquettes; l'unique moyen de le retrouver eût été de fouiller dans la poche de Raoul, et elle ne s'en avisa point. Dès qu'il eut repris son sang-froid, il se mit à fureter partout avec elle. La voyant dans un endroit écarté, il le tira adroitement, et feignant de le trouver à l'instant, il le lui présenta plié d'une façon bizarre, en la regardant avec inquiétude.

— Maintenant, murmura-t-il, vous pouvez lire dans mon cœur, Hermance, et ma destinée est entre vos mains.

— Non, non, monsieur... articulait cette jeune fille toute troublée, en repoussant et retenant à la fois le mouchoir, de peur que le billet ne se détachât; mais Raoul pénétré de l'importance de la situation, répétait d'un ton bref : — Prenez, de grace, il le faut... prenez... ou tout va tomber..... — Cette hésitation dura un quart de seconde, et Édouard y mit fin en s'approchant. — Qu'est-ce, dit-il, vous ignorez si c'est bien là votre mouchoir?... Permettez donc... je le reconnaîtrai.

— C'est le mien! interrompit brusquement Hermance en l'arrachant à Raoul et en retournant s'asseoir. Néanmoins, elle avait l'air si indignée, que Montigny, troublé n'osant soutenir sa vue, se retira, le cœur serré. Sa joie était ternie par les regrets qu'il ressentait au fond de l'ame, d'avoir été réduit à déclarer une passion sérieuse et vraie au milieu d'une fête, par des moyens à l'usage des étourdis et

des coquettes. Ces formes lui semblaient peu respectueuses, indignes de son culte et de son idole, et la délicatesse blessée lui causait certains élancemens intérieurs, semblables à des remords. Dès le lendemain matin, on lui remit une lettre dont l'adresse était évidemment tracée par une main de femme. Il défit cette enveloppe sous laquelle il retrouva, sans aucun mot explicatif, sa tendre missive de la veille. Mais bientôt il reçut du général de Parçay une invitation à passer la soirée *en petit comité*, et il remarqua que l'adresse de la lettre était de la même main que celle de la première enveloppe. Cette découverte releva son courage. Le général lui fit beaucoup d'amitiés, l'entretint de son père, qu'il avait jadis eu pour intime ami, et, malgré la froideur d'Hermance, Raoul ne se laissa point abattre, jugeant d'elle par les démonstrations du père, qui était l'esclave obéissant des volontés de sa fille. Édouard était toujours assidu, et son rival s'était abstenu de le combattre depuis la soirée de la comtesse. Une timidité naturelle aux cœurs bien épris l'arrêtait. Quant à Mme de Wilmoore, elle était allée, remplie d'amertume, se réfugier à la campagne, au grand regret d'Édouard. Un matin, ce dernier entra chez Montigny, boutonné jusqu'au col; sa tête était enfoncée jusqu'au menton dans son chapeau, et sa cravate montait belliqueusement jusqu'au nez. — Je viens, dit-il sèchement, vous demander des explications sur vos desseins, sur votre manière d'être à l'égard de mademoiselle de Parçay, et vous avertir...

— Bien, bien, l'on vous entend. D'abord, mon cher, j'ai le bois de Boulogne en horreur, et je ne consens à y mettre les pieds sous aucun prétexte. Il est, derrière Montmartre, certaines fondrières désertes et profondes, très convenables pour le genre d'exercice que vous souhaitez de prendre. Nous aurons deux témoins chacun, et le prétexte sera les jambes de Fanny Elssler ou la prise de Constantine, à votre choix.

Le lendemain, à la même heure, nos deux amis ferraillaient du mieux, Édouard s'escrimant pour percer son adversaire, et ce dernier se bornant à la parade avec une tranquillité, une grace et une sécurité de maître d'estoc opposant un plastron au fleuret muselé d'un élève. Après vingt minutes d'assaut, Raoul planta son épée en terre et dit : — Ce travail est échauffant et monotone, nous pourrions jouer ainsi jusqu'au jugement dernier sans résultat.

— Oui, car vous y mettez de la mauvaise volonté. Prenons des pistolets.

— Volontiers! Le sort au moins vous pourra favoriser et la partie sera plus égale.

On manquait de dés, les témoins tirèrent entre eux avec des pailles, la fortune se rangea du côté de Montigny, qui en parut contrarié et secoua la tête avec déplaisir. Il faut savoir que Raoul eût donné dans l'œil d'une mouche à vingt-cinq pas. Il paraissait tranquille comme dans sa chambre, et sa moustache noire, ses cheveux courts, son allure insouciante le rendaient terrible à voir. De Servan se tenait fort bien. Ces messieurs avaient mis l'habit bas pour l'épée, et avaient dédaigné de l'endosser pour cette seconde épreuve. Raoul paraissait incertain. — Édouard, dit-il à Servan, vous avez là une noble et belle contenance, et l'on vous admire ici autant qu'on vous aime. Restons-en là, c'est moi qui le demande; j'accepterai des torts si vous le voulez.

— Impossible, monsieur, ma vie est gâtée, je suis tout taché de ridicule, et il ne me reste que du sang pour laver la tache; ceci est nécessaire. Si vous visez mal..... prenez garde; votre pitié sera pour un ingrat.

Raoul parut réfléchir de nouveau : les quatre témoins attendaient dans un morne silence; leur intervention avait été repoussée; l'angoisse était prodigieuse. Montigny, levant la tête sur son adversaire bien effacé et qui tenait déjà la crosse appuyée sur la tempe gauche, se prit à sourire d'une manière bizarre; puis le pistolet s'inclina lentement, le jeune homme redevint grave, visa plus soigneusement qu'il ne convenait, et pressa la détente. Édouard était resté debout; une pointe de sa cravate, que la brise faisait flotter sur son col, avait été coupée.

— Montigny, dit Édouard, vous n'avez pas, au moins, agi volontairement de la sorte?...

— A votre tour, Servan, repartit l'autre, et soyez, s'il se peut, plus heureux ou... plus adroit.

Le coup partit... Raoul tournoya sur lui-même un quart de cercle, revint à sa position première, perdit l'équilibre et se remit sur pieds en s'écriant : — Ce n'est rien, moins que rien, rassurez-vous. — Son bras gauche avait été touché près de l'épaule, et la balle avait glissé. — Monsieur, dit Raoul à Servan, nous irons plus loin, si vous le voulez, mais je ne promets pas, je vous en préviens, d'être plus habile que la première fois. — Servan, très ému, serra la main du blessé sans répondre un seul mot. Il monta dans la même voiture que Raoul, et près de le quitter : — Votre accident, dit-il, est léger, je pars sans

inquiétude; je ne vous reproche rien, étant la cause première du mal. C'est moi qui ai engagé le combat, vous l'avez gagné, je me retire. Vous me voyez décidé à la retraite, à quitter le monde, à m'exiler hors du royaume, ou peu s'en faut.

— Où donc, bon Dieu?

— Je pars pour Paimbœuf, dont la sous-préfecture m'est offerte.

— Songez-y bien, Édouard, et renoncez à ce dessein; je ne me consolerais jamais d'avoir réduit un galant homme à un pareil suicide.

Raoul passa plusieurs jours au lit, durant lesquels il reçut quelques visites du général de Parçay, qui lui montrait grande affection. — Parbleu, lui dit-il un jour, vous touchez à la trentaine, et vous devez être las de vivre seul, sans parens, sans affections. Vous avez de l'ordre, de l'esprit, du cœur, il faut vous marier.

— Mais, général, je ne suis pas riche, et il est difficile de....

— Allons donc! il est des filles riches pour deux, fort aises de partager avec un joli garçon, et des pères moins avares que ceux des comédies. Vous avez un petit revenu, un nom sans tache, précieux patrimoine en ce temps-ci; tout homme de sens vous agréera pour son gendre.

Et comme Montigny, très agité, luttait de toute sa vertu contre une vive lueur d'espérance qu'il redoutait de voir s'éteindre, le général se mit à rire, et lui tendant la main d'une façon significative, il ajouta, sans se soucier des convenances, avec une franchise militaire : — Allons, mon enfant, un peu de courage et laissez-vous aller à la confiance...

A ces mots, Raoul, se soulevant sur ses oreillers, le regarda fixement. Il entreprit de sourire, de parler, mais sa poitrine se souleva, des larmes jaillirent avec force de ses yeux, et il retomba sur ses coussins en poussant des sanglots et presque des cris. — Pardonnez, s'écria-t-il enfin, pardonnez cette faiblesse, général; mais c'est que je l'aimais depuis de longues années, sans rien espérer et sans rien dire. Depuis notre enfance, je n'ai pensé qu'à *elle*, je n'ai chéri qu'elle; en elle seule était ma vie! Jugez donc, mon père, jugez de mon bonheur, et ne soyez pas surpris si je crains qu'il ne me tue! — Et, oubliant son mal, il se jeta dans les bras de M. de Parçay, pleurant à grands éclats de rire, riant à chaudes larmes, et poussant la joie jusqu'à la démence.

— Ce qui me rassure en tout ceci, dit M. de Parçay, quand Raoul fut plus calme, c'est que votre amour n'a pas empêché les distractions; vous passiez en tous lieux pour un vrai Lovelace.

— Et rien n'était plus faux. D'abord, toutes les femmes m'étaient indifférentes, hors Hermance, et le dédain que je leur montrais faisait croire que j'avais à choisir parmi les plus belles. Ensuite, les habitudes austères laissent l'imagination dans le calme et communiquent une apparence de froideur, qui, dans le monde, passe pour la satiété d'un cœur flétri.

— Ah, ah! voilà sans doute pourquoi, grand séducteur, vous ne compromettiez personne?

Peu de temps après cet entretien, en décachetant certaines lettres de faire part, le président de Servan disait à sa femme : — Mes pressentimens étaient trop bien fondés, et ce Montigny était destiné par la Providence à empêcher le mariage de notre fils.

La marquise de Servan, toujours irritée contre Raoul, autant que Junon contre le beau Pâris, secoua la tête avec dédain, et répondit d'une voix aigre : — On a lieu de s'attendre à tout de la part des gens sans moralité.

On discourut beaucoup sur cette aventure au club des jockeys; on admira la fortune de notre héros comme une chose prodigieuse, et après de longs commentaires, le capitaine Champrôsé dit à Lafare : — Les plus simples incidens ont parfois des suites étranges et sans autres raisons que la destinée. Édouard attaquant Montigny possédait des armes excellentes et l'avantage du terrain. Cependant, le coup qu'il avait dirigé d'une main sûre, rebroussa chemin et le frappa lui-même. Comment expliquer cette bizarrerie? Comment l'empereur a-t-il été battu à Waterloo? Tenez, dans les combinaisons les mieux assurées, le hasard contribue toujours pour un tiers. Robin Hood vend trois balles au chasseur, l'une d'or, l'autre d'argent, et la troisième de plomb. Les deux premières vont où le braconnier les envoie..., la dernière appartient à l'homme noir.

— Je comprends! s'écria le banquier ébloui de sa propre sagacité; le pauvre Édouard de Servan avait chargé sa carabine avec *la balle de plomb*.

FRANCIS WEY.

Critique Littéraire.

Deleytar,

PAR M. EUGÈNE SUE.

Deleytar, mot espagnol, signifie *amuser*. L'auteur avoue, dans sa préface, qu'il s'estimerait trop heureux si ce titre paraissait plus bizarre que menteur, plus prétentieux que décevant. Toutefois, il ne faut pas trop chicaner M. Eugène Sue de ce que, sur les quatre compositions qui forment l'ensemble de ce recueil, deux seulement peuvent prétendre à justifier le titre. Les deux autres, au contraire, quoique des comédies, mais comédies sociales, reposent sur une donnée trop sérieuse pour ne pas avoir une plus grande portée, celle d'un utile enseignement.

Arabian Godolphin, qui ouvre le livre, est l'histoire simple d'un cheval arabe, persécuté d'abord comme les hommes de génie méconnus, mais qui finit par prouver la distinction de sa race et la royauté de son sang. C'est, en effet, à ce héros, noble descendant des rois du Javret, que l'Angleterre doit la beauté de ses haras et la perfection de ses étalons. Or, M. Sue ne croit pas que ce soit un thème indifférent à traiter pour les besoins de l'époque actuelle que l'apothéose d'un cheval barbe. Il donne d'ailleurs à ce cheval presque toutes les passions que l'art n'a étudiées jusqu'à présent que dans l'ame humaine. Comme romancier, il a usé de toutes les ressources d'un habile récit, et de tous ces prestiges de la forme et du style qui animent une fable, pour nous intéresser aux diverses péripéties de la fortune, tantôt mauvaise, tantôt excellente, d'Arabian Godolphin. Les détails de cette singulière odyssée se succèdent dans une parfaite harmonie de gradations : le quaker, M. Boggers, la duchesse de Marlborough, qui traverse le récit comme une apparition; Chiffney, le gardien du sérail des cavales; Roxanna, victorieuse aux courses de New-Markett; Hobgoblin, le sultan de bonne race; Agba, fidèle au cheval barbe comme William Caleb au dernier héritier des Ravenswood; les descriptions des *steaple-chase*, les narrations pittoresques qui surviennent dans l'exposition et

les développemens du sujet, surtout la description des amours de Roxanna, nous paraissent renfermer des détails qui plairont à la lecture. Il est étrange qu'on sympathise tellement à la destinée de cet Arabian Godolphin, enterré à la fin dans une écurie splendide, et sous le cénotaphe d'une dalle qui porte son nom célèbre pour toute inscription, comme s'il s'agissait de Voltaire ou de Napoléon.

Dans *Kardiki*, la prose est étincelante et étoffée comme les costumes et les poignards des mahométans que l'auteur a mis en scène; mais cet éclat trop vif semble nuire quelquefois ici aux conclusions de la pensée. Les phrases trop peu sévères, d'une ligne abondante et d'un contour indécis, enlèvent à cette peinture d'Ali, pacha de Janina, de Khamco, sa mère, et de Kaïnitza, sa sœur, peinture qui eût été digne, selon l'écrivain lui-même, du pinceau de Dante, quelque chose de ses teintes sauvages, de ses fonds sombres et de son terrible dessin. Cependant quelques passages sont remarquables de plan et d'exécution. Il faut mettre au premier rang le récit du combat où Ali, le lion de Tébélen, défie les plus braves des Klephtes, et, confiant en son étoile, à la face des deux armées, les tue, seul contre trois, pour prouver à ses amis comme à ses ennemis qu'il a le droit, un droit divin, celui de la force, et qu'il a été choisi par le prophète pour écraser les faibles!

Les comédies sociales de M. Sue, quoique d'une valeur moindre en apparence que ses nouvelles, si l'on consulte le goût de la majorité des lecteurs, ont cependant plus de titres à un examen approfondi. Mais ce qu'on peut dire sur les tendances et les nécessités de la comédie moderne dérangerait tellement les habitudes actuelles de cet art, que ce doit être une question réservée pour des développemens plus larges et tout-à-fait spéciaux. Nous ne pourrions pas nous entendre avec M. Eugène Sue. Du moins, il nous semble avoir le mérite de deviner ces nécessités d'une réforme à la scène. La comédie moderne, il le comprend, devrait s'adresser plutôt aux idées qui dirigent une société entière, qu'aux passions individuelles, qui sont maintenant très-passives, au contraire, dans le conflit général.

La réintroduction du chœur lyrique tentée dans les pièces de M. Sue, est en désaccord, il faut l'avouer, avec toutes les possibilités de la pratique du théâtre. L'intention est excellente; mais l'artiste ne peut protester avec autorité contre les intrigues vulgaires, quand il les a lui-même acceptées. L'auteur du *Juge* et du *Législateur* s'est aussi trompé en faisant juger la société par la comédie : ce rôle convient seulement au drame. La passion est un agent de la nature en nous, et le drame, à l'aide des passions, peut se révolter contre la société. Mais la comédie, bien différemment, attaque tout ce qui, dans nos vices et même dans nos vertus, comme dans le *Misanthrope*, ce chef-d'œuvre, tend à troubler l'harmonie des rapports généraux des hommes entre eux.

A ce point de vue, toute la première pièce, *le Juge*, surtout dans la scène de l'avocat-général et de M. de Blénac, fausse le sens intime de la comédie. Épaminondas a raison, en effet, de distinguer l'homme privé de l'homme public. Il a tort de faillir, comme homme privé; mais il aurait double tort d'ab-

soudre, comme homme public, et sous le prétexte qu'il est faillible, les fautes dont la société lui confie la vengeance. La portée de la comédie eût été, au contraire, qu'il ne condamnât pas les coupables. Ainsi, la pièce de M. Sue nous offre un trait comique de la forme la plus neuve, quand, préoccupé de ses idées personnelles, Épaminondas croit découvrir une culpabilité dans les lettres de sa femme, qui sont très-innocentes. Ici les vices de la vie privée réagissent sur la carrière du magistrat.

Le Législateur, je le crains, est peut-être combiné d'une manière moins favorable à la compréhension du sujet. M. Sue, en quittant la méthode française qui concentre tous les rayons d'une idée, d'un même point de départ vers une égale circonférence, n'a pas étudié suffisamment les difficultés attachées à la pratique du système d'Aristophane et de Shakspeare, qui ont concilié avec l'unité la succession des faits. L'action du *Législateur* pèche par la désunion des diverses parties.

M. Sue n'a pas cru devoir publier une troisième comédie sur le Prêtre, qui était le complément de sa trilogie; il a craint qu'on ne lui supposât l'intention d'attaquer la religion. De tels scrupules honorent un écrivain, et disposent la critique à juger moins sévèrement une tentative trop peu mûrie sans doute, mais digne d'intérêt malgré ses imperfections. L.-Y.

La Diablerie de Chaumont,

PAR M. ÉMILE JOLIBOIS (1).

Nos aïeux, dans leurs mille petits centres de libertés municipales, au milieu de guerres continuelles, se formaient vite aux luttes de la vie politique, aux fatigues, à toutes les misères durement supportées. Mais ces hommes à la rude existence, aux préoccupations tristes et graves, gardaient, en vrais enfans, une curiosité naïve, un besoin de jouir, de s'amuser et de voir, qui persistait à travers toutes les souffrances. Le roi avait son fou, le château féodal son nain, ses faucons, ses chiens, ses jongleurs, la ville municipale ses jeux à l'arc et à l'arbalète, la cour ses tournois, l'église sa fête patronale, ses processions qui étaient encore un spectacle. Il y avait des banquets pour le deuil comme pour la joie. On se mettait à table à tout propos, à l'occasion d'une mort, d'un baptême. On jouait aux dés, au glic, aux quilles. Le marchand jouait son petit héritage, le moine jouait ses reliques, les prêcheurs disaient qu'à tous ces jeux on perdait toujours son ame. Et pourtant les sermons, les menaces de l'enfer, le mauvais latin des casuistes, la ruine de la famille, n'arrêtaient pas le désordre. De tous ces divertissemens les plus courus, les plus aimés étaient

(1) 1 vol. in-8°, 1839, chez Téchener, place du Louvre, 12.

sans contredit les mystères. *Panem et circenses*, disaient les Romains. Les gens du moyen-âge pouvaient dire à leur tour, et souvent avec raison, nous n'avons pas de pain, mais en revanche, et cela nous console, nous avons de *beaux et triomphans mystères*. On conservait dans le coffre à deux clés de l'échevinage les manuscrits de ces drames informes, que les villes faisaient copier à grands frais. Peut-être même les gardait-on enchaînés, comme on avait fait dans les couvens des écrits des pères, comme on avait fait dans les églises des missels enluminés que les fidèles léguaient à leur paroisse, pour obtenir à perpétuité une messe d'anniversaire. Aux fêtes solennelles, aux joyeuses entrées, aux jours commémoratifs de la levée d'un siége, on tirait du chartrier le précieux mystère. Un théâtre, un *hourt*, comme on disait, s'élevait près de l'église ou du beffroi. Les acteurs, qui d'ordinaire étaient des artisans, des gens de confréries, recevaient, aux frais du budget communal, du vin clairet, des gâteaux; on donnait de plus, à ceux qui jouaient les diables, trois ou quatre sols : cette somme leur servait à acheter du noir pour se peindre le visage, et à payer leur bain après la représentation. Les petites villes comme les plus grandes avaient de ces sortes de solennités dramatiques, sous des noms divers. A Chaumont, les jeux du théâtre s'appelaient les diableries, parce qu'avec le temps, l'indulgence du clergé, l'entraînement facile vers le mal, les acteurs, habitués aux scènes de l'enfer, en étaient venus à porter dans la pratique de la vie tous les vices joyeux qui jetaient les ribauds sous la griffe du démon. C'est l'histoire de cette diablerie que M. Jolibois raconte dans son livre. De grands priviléges étaient accordés par la ville de Chaumont à ceux qui paraissaient dans ces scènes bizarres. Pendant huit jours, ils pouvaient, en toute liberté, courir les campagnes et vivre à discrétion. De là l'origine de ce dicton resté populaire dans le pays : « S'il plaît à Dieu, à la sainte Vierge, et à monsieur saint Jean, je serai diable, et je payerai mes dettes. » Les acteurs qui jouaient les Sarrazins jouissaient comme les démons de singulières faveurs. Le jour de la Quasimodo, ils faisaient dans la ville leur entrée solennelle, *venant des estranges pays*, et le corps municipal leur donnait un repas, où l'on ne ménageait guère l'hypocras et le poivre qui fait boire. Les chanoines, effrayés du désordre, essayèrent vainement d'y remédier. On voulut abolir la fête; mais il y eut presque une émeute. Pouvait-on renoncer, en effet, à ces spectacles où les Chaumontais voyaient figurer leurs plus belles filles déguisées en vertus cardinales ou théologales, et leur ville personnifiée par une Minerve blasonnée? Ici des anges descendaient du ciel avec des ailes dorées et mobiles, pour chanter en musique l'hymne *ut queant laxis*, ou causer avec la Vierge *par forme de prologue*. Là c'était l'accouchement de sainte Élisabeth. On n'épargnait rien pour la vérité du tableau. L'enfant criait, la mère reposait dans son lit bien paré, la nourrice emmaillotait l'enfant, la servante faisait chauffer du bouillon. Le drame moderne n'est pas allé tout-à-fait aussi loin. Ailleurs encore la scène représentait un désert où saint Jean se promenait en compagnie de plusieurs sauvages, de serpens et de grosses tortues. L'apôtre prêchait les sauvages, et ceux-ci adres-

saient dévotement une prière à l'enfant Jésus. Un réservoir d'eau, de la contenance d'un muid, alimentait par des tuyaux de fer blanc une fontaine artificielle, ce qui donnait au désert un aspect tout riant de fraîcheur. Jésus paraissait d'ordinaire sur la scène avec une robe de serge violette galonnée d'or fin. Un pigeon blanc figurait le Saint-Esprit. Le Père éternel était coiffé d'une mitre, et ne se montrait jamais sans gants. Quelques années plus tard, Jupiter ressuscité dans les ballets de Versailles, allait porter perruque. Quant aux sauvages, en vrais enfans de la nature, ils s'habillaient de feuilles de lierre. Dans la décollation de saint Jean-Baptiste se révélaient bien d'autres merveilles encore; le repas d'Hérode était vraiment somptueux. Un pâté de lièvre de cent sous, un jambon, deux langues de bœuf, un fromage, et une assiette de pommes figuraient sur la table. Hérodiade avait sa bouteille de vin et son pain blanc, et lorsqu'elle demandait la tête de l'apôtre, on lui apportait une tête de carton, remplie d'une décoction de bois de Brésil et de tournesol qui représentaient au mieux le sang de la victime; la fête se terminait par une illumination où paraissaient Hercule, l'agneau pascal, un Cupidon et Dieu le père.

A voir ainsi le grotesque transporté dans l'appareil des choses saintes, on croirait peut-être que ce mystère appartient au XVe siècle; mais il ne date que des premières années du XVIIe, et cette époque plus rapprochée lui donne un nouveau degré de bizarrerie. M. Jolibois, dans le choix de cette publication, a été assez heureusement servi par l'étrangeté du sujet, et mieux vaut après tout un texte plus récent, qui intéresse et se fait lire, que telles poésies d'un trouvère, oublié à juste titre, et qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir écrit dans une langue barbare. Nous engageons donc M. Jolibois à continuer les recherches de ce genre; elles sont faciles d'ailleurs, et il se rencontre encore dans les archives et les bibliothèques de province des documens précieux et inconnus qui, soumis à une critique sage et vivement dégagée, rendraient aux hommes du passé leur physionomie propre et originale; mais dans les travaux de cette sorte il faut avant tout être sévère, rapide, éviter les longueurs exagérées de l'érudition, ne point chercher dans le passé de la poésie en toutes choses, paraphraser *la Cloche* de Schiller à propos d'une sonnerie de bedeau, et confondre ensemble la *Gallia Christiana* et les romances sur l'*Angelus*.

Vie de saint Hugues, évêque de Grenoble,

PAR M. ALBERT DU BOYS (1).

Hugues fut un grand saint, dans toute l'acception que le moyen-âge donnait à ce mot. Comme les évêques de la primitive église, il resta constamment mêlé

(1) Grenoble, 1838, in-8°, chez Prudhomme.

à la vie active de son siècle, tout en gardant, jusque dans ses grandeurs épiscopales, l'humilité, l'amour des larmes, les fervens désirs de la solitude. La légende raconte de lui d'infinies merveilles; elle le représente comme marqué, dès ses premiers ans, du sceau des élus. Une vision prophétique annonce sa naissance prédestinée. Enfant, il a toute la sagesse de l'âge mûr; il évite, pour se recueillir, les jeux bruyans. Jeune homme piqué de l'aiguillon de la chair, il combat par des épreuves surhumaines l'éternel ennemi, comme disait le XIIe siècle dans son mystique langage, et, à force de prières et de méditations, il reste pur et chaste. Visité par saint Bruno, aimé de Grégoire VII, Hugues fut bientôt élevé sur le siége épiscopal de Grenoble. Une vie nouvelle commenca alors pour lui; au recueillement succèda la lutte. Il établit dans l'ordre monastique de nombreuses réformes, bâtit des églises, et surtout défendit avec courage les serfs et les pauvres contre toute oppression. On retrouve en grand nombre, dans les détails de son existence intime, des traits qui rappellent les hommes éminens des premiers siècles. Comme Eucher, il s'appliquait au travail des mains ou lisait sans interruption pendant ses repas; quelquefois il allait s'enfermer des mois entiers dans la Grande-Chartreuse. Césaire d'Arles quittait ainsi sa ville épiscopale et se cachait pour pleurer dans de vieux tombeaux romains. La charité de Hugues égalait seule sa simplicité : dans un temps de famine, il vendit ses calices d'or pour en distribuer le prix aux pauvres; et le chartreux Guigues, son contemporain, cite avec admiration, et comme un digne exemple d'une sévérité déjà bien rare, le soin qu'apportait le pieux évêque à écarter de son palais les histrions et les chanteurs.

Les démêlés de saint Hugues avec le pouvoir féodal occupent une longue place dans son histoire. Ici le merveilleux disparaît; on est en plein dans la réalité des faits, et de l'étude de ces débats sans cesse renaissans, entre le comte et l'évêque, l'homme du château-fort et l'homme de l'autel, on arrive rapidement à conclure que si, d'une part, il se révèle dans l'église une singulière ambition du pouvoir temporel, de l'autre on y trouve aussi fréquemment une remarquable conscience du devoir et de la loi morale, un sentiment juste et profond des droits de chacun. Ainsi, la prière, l'extase, en même temps que la lutte active et le soin des affaires publiques, se partagèrent la vie de Hugues, dans ce XIIe siècle qui fut le plus grand des siècles chrétiens du moyen-âge. Son influence, il est vrai, ne s'étendit jamais au-delà du diocèse de Grenoble; mais, dans cette sphère resserrée, il avait droit encore aux souvenirs de l'histoire. Saint Hugues lutta courageusement pour sa part contre le pouvoir féodal, en faveur du peuple; il fonda de nombreux hôpitaux, affranchit les serfs, et, pour soulager les plus obscures misères, il trouva par sa charité seule, et dans un temps pauvre et toujours agité, des ressources qu'on demande trop souvent en vain à la philantropie spéculative des âges modernes.

M. Du Boys, en se dévouant à l'étude de cette pieuse mémoire, a fait une œuvre érudite et consciencieuse; il a fouillé les manuscrits et les agiographes, il a traduit, annoté, commenté. Mais on pourrait lui reprocher avec raison

d'avoir trop souvent transporté dans les choses du passé les préoccupations du présent. La légende, en plus d'une page, se confond avec l'histoire, et c'est là l'écueil grave de ces sortes de livres; mais la critique est vite désarmée par la pureté naïve des intentions et les convictions sincères de l'auteur. La vie de saint Hugues se vend au profit des prêtres âgés et infirmes. M. Du Boys, en l'écrivant, a pensé qu'il serait profitable peut-être, pour quelques-uns, de mettre en lumière ces vertus chrétiennes, dont le secret n'est plus de notre temps; avant de faire un livre, il avait songé à faire une bonne action.

Une Voix de Plus,

PAR M. AUGUSTE DESPLACES (1)

Sans nul doute, le temps est dur pour les poètes, et, sauf quatre ou cinq noms préférés, le public se montre d'une indifférence profonde pour les recueils lyriques, que l'espérance, toujours renaissante et toujours déçue des jeunes écrivains, vient immoler devant ce dieu sans pitié. Mais est-ce bien le moyen de ramener la foule au culte de la Muse, que de lui parler sans fin des douleurs et du *sacerdoce* du poète, du *calvaire de l'art*, de la *robe de Déjanire* portée par le génie? Il est très-commode de faire passer sous le couvert du Tasse ou de Gilbert toutes ces plaintes contre les *injures de l'envie;* mais pourquoi toujours évoquer l'ombre de Chatterton? Est-il donc bien vrai, comme le disent les vers de M. Desplaces, que seul le poète soit repoussé en ce siècle du banquet commun, et qu'on le juge indigne du pain émietté par la faveur? Ce rôle rajeuni de Lazare eût fait sourire l'éditeur qui payait une guinée chaque vers de Byron. Les malédictions, d'ailleurs, vont mal au talent doucement nuancé de M. Desplaces; mais ces illusions sont pardonnables à vingt ans. Si l'auteur n'avait dit son âge, je l'eusse deviné à ce mot, que l'amour est plus durable que l'amitié. Toute la portion religieuse et lyrique du volume de M. Desplaces me semble bien inférieure à la partie élégiaque et intime. Ces notes un peu ambitieuses se perdent dans l'harmonie vague du rhythme, et l'image floconneuse et inachevée se substitue incessamment à l'idée. Ainsi, dans une strophe de six vers, la poésie est tour à tour un oasis, une fontaine orientale, une nacelle et un cygne. Ici l'image ne fait pas écaille et ne miroite pas comme dans les vers de M. Théophile Gautier; mais elle se rompt, ainsi qu'en un prisme, en lignes flottantes et mal arrêtées. Malgré un fonds de tendre sensibilité, ces hymnes continuels à la Poésie, cet encens par trop épuré qui s'élève vers la Muse, ne se distinguent pas assez et ne laissent pas trace dans l'ensemble. Le talent de M. Auguste Desplaces paraît avec bien plus d'avantage dans l'élégie, et retrouve là sa

(1) 1 vol. in-18, 1839, chez Gosselin, rue Saint-Germain-des-Prés, 9.

vraie patrie, qu'il ne devrait pas quitter. Quelques pièces délicatement touchées, finement senties, comme *Sola* et deux ou trois morceaux du même ton, plaisent et reviennent au souvenir. Il me semble qu'en suivant cette veine, M. Desplaces trouverait toute une série de petits poèmes élégiaques, touchans, quelque chose enfin comme *le Savoyard* de M. Guiraud, ou *la Mendiante* de M. Soumet. Le morceau intitulé *la Jeune fille en oraison* serait, sans quelques longueurs, un exemple aimable à citer. Cette pièce où la jeune enfant demande à la Vierge, avec mille gracieux détours, si elle peut consoler et aimer celui qui souffre d'amour pour elle, est pleine de sensibilité, ainsi que ces vers qui la terminent :

Elle dit, et plongée en sa mélancolie,
Et dans ses blanches mains la face ensevelie,
Elle se tient pensive, en murmurant tout bas
Des mots d'une voix affaiblie,
Que la Muse n'entendit pas.
Sa couche la reçut. Mais, dans l'alcôve noire,
Sentinelle *divin*, l'ange qui la veillait,
Vit sourire, étonné, l'enfant qui sommeillait.
Du sourire que faut-il croire?
Ah! quant à moi, je n'en sais rien;
Mais la Muse doutait, en me contant l'histoire,
Que le souris d'amour fût pour l'ange gardien.

Je distinguerai encore un joli morceau, *la Ruche*, où il vient comme d'odorantes bouffées de ronces des haies, de chèvrefeuilles, de saules et d'arômes des bois, et où le sentiment vrai de la nature est parfaitement rendu. Le style de M. Desplaces est en général pur, quoique volontiers indéterminé, et je ne trouverais à lui reprocher que certains mots bizarres qui font tache, comme *placidité*, *guirlandé*, ou encore *blémir*, employé activement. On voit que M. de Lamartine ne fait pas seulement école par son talent.

CH. L.

BULLETIN.

La chambre a encore eu, cette semaine, tout à la fois le spectacle des contradictions du ministère, de l'incertitude des principes politiques, et du peu d'accord qui règne entre ses membres. C'est un triste spectacle que celui-ci, et le cabinet qui trouve autour de lui peu d'obstacles, que la chambre tolère et qu'elle soutient toutes les fois qu'elle le peut, que la presse combat faiblement et comme à regret, le cabinet semble prendre à tâche de se discréditer et de se détruire lui-même. La discussion des affaires du Mexique, qui donne lieu à nos réflexions, en est une preuve. Cette discussion semblait devoir se terminer avantageusement pour le ministère. La commission chargée de l'examen des crédits supplémentaires avait donné son approbation au traité conclu par l'amiral Baudin; mais elle désavouait certaines mesures prises par le ministère du 15 avril, à qui elle reprochait d'avoir laissé un espace de temps entre la signification de l'ultimatum et l'expédition de la Véra-Cruz. Ces reproches étaient mal fondés, et M. de Salvandy les a repoussés péremptoirement par les meilleures raisons politiques. La commission voulait que le gouvernement eût signifié son ultimatum et envoyé en même temps une flotte expéditionnaire. Mais, comme l'a fait observer M. de Salvandy, c'eût été choquer toutes les formes, tous les usages observés entre les nations. M. de Salvandy n'a laissé sans réponse aucune des objections de la commission, et, selon nous, il a parfaitement motivé la conduite du cabinet du 15 avril en cette circonstance. La France faisait un blocus, elle commençait une guerre partielle; il fallait, avant d'aller plus loin, avoir une réponse à son ultimatum; et quand on pouvait espérer de faire accepter ces conditions par ce moyen, fallait-il organiser une flotte et une armée de la force de celle qui fut envoyée à Alger sous sept cents voiles, pour conquérir le Mexique avant de savoir s'il refusait de nous céder?

On parle sans cesse de l'alliance anglaise et de la nécessité de la conserver. Était-ce le moyen de consolider l'alliance anglaise que d'aller envahir le Mexique pour obtenir des réparations que nous avons obtenues par la seule prise du fort de Saint-Jean-d'Ulloa? Le cabinet du 15 avril a toujours été accusé par l'opposition d'avoir fait trop et trop peu pour l'alliance anglaise. Ces accusations contradictoires ont survécu au cabinet qui en a été l'objet, et il en est encore comme au temps où une partie de l'opposition prétendait que le gouvernement abandonnait l'alliance anglaise du côté de l'Espagne, tandis que d'un autre côté on lui reprochait de céder, dans le Nouveau-Monde, à l'escadre de sir G. Paget, et de n'oser débarquer un soldat de terre sur la côte du Mexique, de peur de déplaire aux Anglais. M. de Salvandy a très bien motivé la composition de la division française envoyée au Mexique. Il a montré qu'une administration éclairée, qu'une nation d'une haute civilisation comme est la France, devaient commencer par le blocus, et le blocus établi par la France était, on l'a vu, suffisant pour soutenir son ultimatum. Un corps de débarquement eût nécessité des frais considérables, il eût été inutile, puisque l'occupation du fort et de la ville de la Véra-Cruz a eu lieu par nos seuls soldats de marine, et la commission n'eût pas manqué de blâmer le gouvernement s'il avait prodigué inutilement le sang des soldats et les ressources de l'état. Pour le traité, M. de Salvandy n'avait pas à le défendre, car il n'a pas été ratifié par le ministère du 15 avril, qui ne l'avait pas encore reçu, et d'ailleurs ce traité n'était pas attaqué par la commission de la chambre, à laquelle répondait l'ancien ministre. Il y a mieux, c'est qu'un des membres de cette commission s'était empressé de déclarer que les dépêches de M. le comte Molé à l'amiral Baudin, communiquées à la commission, lui avaient paru pleines de dignité et de fermeté à la fois. M. de Salvandy s'était donc contenté d'affirmer qu'en recevant de l'amiral la communication des premières bases sur lesquelles devait reposer le traité, M. le comte Molé s'était empressé d'écrire à l'amiral Baudin de ne pas se dessaisir de la forteresse de la Véra-Cruz, dont il était en possession. Tel était l'état de la discussion, quand M. le maréchal Soult est venu y prendre part.

M. le maréchal Soult avait dit à la commission que le traité était avantageux et qu'il le ratifierait. Son langage n'a pas été le même, ce jour-là, dans la chambre, où il s'est empressé de déclarer que le traité n'est pas ratifié et qu'il verra ce qu'il y aura à faire. M. le maréchal Soult déclarait en même temps qu'il n'avait pas tenu un autre langage à la commission de la chambre. Or, non-seulement M. le maréchal Soult avait tenu un autre langage à la commission, et sa mémoire était en défaut, mais il avait écrit une lettre explicite qui confirmait amplement ses paroles, car elle se terminait ainsi : « Le gouvernement du roi, bien qu'il eût désiré retrouver dans les traités du 9 mars quelques-unes des dispositions des premiers projets de M. Baudin, n'a pas hésité à sanctionner ces traités et à en accepter la responsabilité tout entière. » Il est impossible, on en conviendra, de donner le spectacle d'une contradic-

tion plus subite et plus flagrante. Eh bien! il s'est trouvé un esprit assez subtil pour concilier la lettre de M. le maréchal avec les paroles qu'il venait de prononcer, et c'est le chef de la magistrature, le garde-des-sceaux, qui a donné aux jeunes magistrats ce bel exemple de talent oratoire. Voici quelques argumens de M. Teste. Selon lui, la lettre du président du conseil à la commission de la chambre était du 12 juin; or, à cette époque, dit M. Teste, le traité n'était peut-être pas parvenu au gouvernement français, et M. le maréchal Soult s'est hâté de s'écrier qu'il n'était pas parvenu à cette époque au ministère. Il s'ensuivrait donc que le maréchal Soult écrivait à la commission de la chambre qu'il sanctionnerait un traité qu'il ne connaissait pas encore, et qu'il acceptait la responsabilité tout entière d'un acte dont il ne pouvait juger la valeur. Nous ne voyons pas trop quel bon service a rendu là M. Teste à M. le maréchal Soult, et le subterfuge de palais dont il a usé en sa faveur aboutirait ainsi à le faire passer pour un ministre bien peu soucieux de sa responsabilité. Nous avions déjà fait remarquer la bonne grace et la facilité avec lesquelles les ministres du 12 mai ont ratifié et signé le traité des 24 articles qu'ils avaient si vivement combattu quand ils étaient membres de l'opposition; mais ratifier les traités entamés sans les connaître, c'est pousser la complaisance trop loin. Toutefois, M. le garde-des-sceaux est trop bon avocat pour n'avoir pas toujours en réserve plusieurs moyens de défense. Il a donc ajouté que la lettre du président du conseil au président de la commission était une pièce confidentielle, ce qui est à peu près comme si l'on disait que les communications du gouvernement avec la chambre des députés sont des confidences qui ne doivent pas aller plus loin. Enfin, M. Teste a défendu l'amiral Baudin que M. le maréchal Soult avait abandonné à l'opposition, et, en cela, M. Teste a rempli le devoir d'un membre du gouvernement.

En sortant de cette séance, chacun des membres de la chambre était persuadé que M. le maréchal Soult blâmait à la fois, ce jour-là du moins, le traité et M. l'amiral Baudin, et que M. Teste approuvait à la fois l'un et l'autre. Il était également évident que quelques jours avant, la veille peut-être, M. le maréchal Soult, comme le prouve sa lettre, sanctionnait, approuvait et voulait ratifier le traité. La surprise était générale, extrême. Quoi! disait-on, non-seulement les ministres ne s'entendent pas entre eux, mais ils ne sont pas d'accord avec eux-mêmes! Mais la séance du lendemain devait encore augmenter cette surprise; et la chambre a été édifiée en voyant M. le président du conseil revenir à la tribune, et en l'entendant déclarer, un discours écrit à la main, qu'il était d'accord avec sa lettre au président de la commission. Cette lettre confidentielle et sans portée, selon M. Teste, devenait tout à coup officielle et importante. La veille, en disant qu'il ne savait s'il ratifierait le traité, M. le maréchal Soult voulait dire que ce traité serait ratifié! Et comment supposer que le gouvernement du roi refuserait la ratification d'un traité déjà ratifié au Mexique! Un tel fait eût été inoui, et bien que le maréchal l'eût présenté, la veille, comme très possible; bien qu'il se présente sou-

vent dans les annales diplomatiques, M. le maréchal Soult ne pouvait l'admettre, et il demandait à la chambre si elle lui donnerait le conseil de refuser la ratification. La chambre a eu garde de donner ce conseil au ministre, et M. le président du conseil, très satisfait de son discours, l'a terminé, pour dernière contradiction, par un magnifique éloge de la conduite de l'amiral Baudin.

Dans cette même séance, le cabinet a fait, par l'organe de M. Dufaure, une démonstration verbale en faveur de l'Espagne. L'Espagne a vu avec reconnaissance, selon M. Dufaure, que le ministère ait donné aux commandans de nos stations navales des instructions qui nous paraissent, quant à nous, tout-à-fait semblables à celles qu'ils avaient sous le ministère du 15 avril. Le cabinet du 12 mai, pas plus que celui du 15 avril, ne pensait autoriser par ses instructions les débarquemens de marins et d'artillerie, car ce serait une infraction au traité de la quadruple alliance; mais M. Passy a déclaré que si l'occasion se présentait, il est bien peu de commandans qui résistassent à l'occasion de le faire. Voilà donc les commandans de nos stations avertis. Le ministère déclare du haut de la tribune, par l'organe de M. Passy, qu'il ne doute nullement que dans un cas donné, ils n'hésiteraient pas à bourrer leurs canons avec les dépêches ministérielles, et à braver les ordres du gouvernement! Pour peu que le discours de M. Passy soit lu dans les garnisons de nos frontières des Pyrénées, elles pourront se croire aussi autorisées à pénétrer en Espagne et à prendre part à la guerre. Ce sera une manière d'intervenir toute nouvelle, et que nous n'avions pas prévue. Qu'en dit M. le maréchal Soult, qui qualifiait, il y a un an, toute coopération d'acte déshonorant, et qui repoussait, dans la dernière crise, la partie du programme ministériel relative aux croisières sur les côtes d'Espagne? On voit que le ministère est une sorte d'échelle politique qui commence à M. Duchâtel et finit à M. Passy, et où figurent toutes les nuances d'opinion. Ainsi seulement s'expliquent les trois discours de M. Dufaure, de M. le maréchal Soult et de M. Passy sur l'affaire d'Espagne. Toutes les nuances de la chambre eussent été satisfaites, si M. Cunin-Gridaine avait émis son opinion.

Relevons ici une assertion fausse qui a été mise en avant en cette circonstance. La chambre a été, dit-on, satisfaite de voir mettre en oubli le mot *jamais*, prononcé par M. Molé au sujet de l'intervention en Espagne. Ceci est inexact. M. Molé a dit que la contre-révolution en Espagne serait un malheur *immense*, et il ajoutait que la France serait obligée de l'éloigner. Est-ce là se prononcer contre le gouvernement de la reine? Le ministère du 15 avril n'était pas favorable à l'intervention, ni même à la coopération directe, et la chambre était de son avis, car elle vota deux fois dans un sens opposé aux discours de M. Thiers, qui ne demandait qu'à faire admettre le principe. Mais le ministère du 15 avril n'a jamais manqué de s'engager à empêcher l'établissement de don Carlos sur le trône d'Espagne, et à maintenir le gouvernement de la reine. Le ministère actuel n'a rien fait de plus, à moins qu'on ne prenne pour une coopération le rétablissement des stations telles qu'elles étaient avant qu'on en eût détaché

quelques navires pour l'expédition du Mexique, ou les discours de M. Dufaure et de M. Passy ! Quant aux paroles prononcées par ce dernier, elles pourront entraîner plus d'un résultat, car si les commandans des vaisseaux français peuvent agir contrairement à leurs instructions, et prendre parti, avec notre drapeau, pour la reine, d'autres seraient libres aussi de manquer à la discipline en sens contraire, et d'agir pour don Carlos. Voilà donc l'armée livrée à ses propres impulsions, et cela par l'effet des paroles d'un ministre du roi ! Et c'est M. le maréchal Soult, qu'on a toujours regardé comme appelé à rétablir la discipline militaire qui est censé diriger un cabinet où la discipline n'existe pas. Assurément, ce n'est pas là une présidence réelle, car la seule influence que pourrait y exercer l'illustre maréchal ne s'y fait pas sentir.

Mais le croirait-on? Cette allocution de M. Passy, ainsi que toutes les paroles du ministère sur l'Espagne, qui ne sont après tout que des paroles, ont été accueillies avec joie par le parti doctrinaire. L'organe de ce parti loue le ministère de sa franchise; il déclare que les ministres sortis du centre gauche n'ont pas failli à leurs antécédens. Ainsi, les doctrinaires, qui étaient les moins portés pour l'intervention et la coopération, se félicitent de voir les principes du centre gauche dominer dans le ministère. Voyant dans la majorité quelques chances de retour à la politique de M. Thiers, ils se hâtent de se mettre sur la ligne de M. Thiers; et voilà tout à coup qu'après s'être frappé la poitrine de repentir, après avoir déclaré qu'il voudrait racheter à tout prix les jours qu'il a passés dans la coalition, le parti doctrinaire recommence la comédie de la coalition. C'est du moins ce que nous devons conclure des paroles de l'organe officiel du parti. Cette déclaration inattendue est peut-être destinée à mener quelqu'un au ministère des affaires étrangères; et, en voyant l'espèce de faveur que le discours de M. Dufaure a trouvée dans la chambre, sans doute a-t-on voulu montrer qu'un ministre doctrinaire serait à la hauteur de cette politique. Voilà ce qui s'appelle entendre le gouvernement de la majorité, et savoir se plier aux nécessités du moment !

La discussion relative aux supplémens de crédits a donné aussi à M. Villemain l'occasion de sonner une fanfare nationale sans conséquence, comme c'est la mode en ce moment. Il s'agissait de combattre M. Desjobert, qui revient, chaque année, demander à la chambre l'abandon de l'Afrique, et qui ne fait en cela que reproduire les opinions de M. Passy. La victoire était facile et la chambre tout entraînée. Aussi M. Villemain a-t-il eu un succès véritable, et ce qui lui plaît sans doute, un succès tout littéraire, car une attaque contre l'érection de l'évêché d'Alger a fourni à l'excellente mémoire de M. le ministre de l'instruction publique l'occasion de réciter un passage inédit de son histoire des Pères de l'Église. C'est une bonne fortune pour la chambre qui n'entend pas de la bouche de tous les membres du cabinet actuel un langage correct et coulant.

Nous ne demanderions pas mieux que d'être indulgens pour ces petits besoins de popularité qui jettent nos hommes d'état dans des contradictions si étranges,

et leur font tenir un langage qui aurait peut-être un côté plaisant; mais il nous semble qu'on joue ici avec des élémens terribles. Sans doute, rien n'est mieux que de déclarer qu'on n'abandonnera pas Alger; c'est ce que tous les ministres n'ont cessé de faire, ainsi que nous, depuis bien des années; rien de plus juste assurément que de soutenir le trône constitutionnel d'Espagne, que de défendre l'équilibre de l'Europe menacé en Orient; mais quand on n'a fait jusqu'à présent que ratifier le traité des 24 articles, quand on a rejeté bien vite la velléité de discuter le traité du Mexique, quand on a seulement fait recopier les instructions rédigées sous le dernier cabinet pour les commandans de nos stations sur les côtes d'Espagne, on n'en est pas encore à constituer un ministère de politique nouvelle. La politique du 13 mars et du 11 octobre était bonne, et s'il devient nécessaire de lui faire subir quelques modifications, quand ces modifications auront lieu réellement, nous verrons si nous devons en féliciter le ministère. Jusque-là rien n'est changé. Les partisans de la réduction immédiate des rentes, du changement de la loi électorale, et d'une foule de réformes, qui sont maintenant dans le cabinet, n'ont pas encore donné cours à leurs idées. A quoi bon prendre ainsi d'avance des airs de réformateur, et exciter des passions politiques qu'on ne veut pas satisfaire? Pour un jeu, c'est trop faire; pour une affaire sérieuse, c'est ne pas s'engager assez. Nous voudrions donc que le ministère eût le courage de ses opinions, qui sont modérées, et qui s'accordent, au fond, avec les nécessités du gouvernement. Ce courage consisterait à ne pas se vanter de ce qu'on ne veut pas faire. Ce serait un courage modeste, il est vrai; mais c'est justement celui qui convient à un cabinet qui manque d'unité.

En fait de courage utile, nous voudrions aussi que le ministère prît sur lui de répondre aux feuilles qui lui reprochent les mesures qu'il adopte pour faire respecter l'ordre et la tranquillité publique. Nous nous faisons un devoir de reconnaître que le gouvernement remplit ce devoir avec beaucoup de sollicitude et de soin. Pourquoi donc laisser l'esprit de désorganisation affaiblir l'effet de ces mesures, et le gouvernement n'a-t-il pas les colonnes du *Moniteur* pour répondre à ceux qui enregistrent chaque jour, avec ironie, ces judicieuses précautions? Chaque jour amène de nouvelles récriminations de ce genre : hier c'était au sujet de la Banque dont on visite assiduement les postes, aujourd'hui les attaques portent sur les mesures de l'état-major, sur les escouades, sur la surveillance exercée autour du Luxembourg et des Tuileries, sur l'inspection des passeports. Ne dirait-on pas que le gouvernement doit livrer la capitale, sans défense, aux meurtriers et aux affiliés des sociétés secrètes qui ont montré leur savoir-faire le 12 mai? Il semble, à lire ces détails, et à la manière dont on les présente, qu'une affreuse tyrannie règne sur la France, et cette tyrannie consiste à veiller à la sécurité des citoyens, à la vie de nos soldats exposés chaque jour à un guet-à-pens, et à défendre les propriétés menacées par des principes subversifs. Ce sont là les attaques auxquelles nous voudrions voir le ministère répondre, et quelques mots du journal officiel, qui rectifie-

raient les idées faussées par les ennemis du gouvernement, ne seraient pas inopportuns dans les circonstances où nous sommes. Cela vaudrait mieux que de multiplier avec ostentation l'annonce des conseils qui se tiennent à la présidence. Là ou ailleurs, ne sait-on pas que le ministère est parfaitement indépendant, tout-à-fait parlementaire, et qu'il n'est soumis qu'à ses seules volontés? Il faudrait être de bien mauvaise foi ou bien aveugle pour lui attribuer une direction.

THÉATRES. — L'Opéra a donné cette semaine un ballet nouveau. *La Tarentule* est une de ces innocentes fantaisies que l'auteur de tant de beaux poèmes dramatiques, qui, Meyerbeer, Nourrit, Duprez et Mlle Falcon aidant, ont fait la fortune de l'Académie royale, a bien le droit de se passer une fois l'an, d'autant plus que l'administration ne se met guère en frais; cela ressemble à *la Fille mal gardée*, à *la Somnambule*, au *Philtre*, et ne l'emporte sur toutes les pastorales et les bucoliques de tous les temps, que par la monotonie du sujet et certaines pasquinades qui seraient mieux à leur place sur les tréteaux des Funambules que sur le théâtre de l'Opéra. Il y a là cette petite espiègle de *la Fille mal gardée* que son amant visite toutes les nuits, qui tape des mains pour faire venir ses compagnes et se cache au milieu d'elles quand la mère Simone la cherche; cet excellent docteur, qui arrive en carrosse à grand bruit de trompettes et d'ophycléïdes, et s'en retourne de même, après avoir promené pendant deux heures sa perruque énorme, son ventre copieux et sa sotte personne; enfin cet amoureux, si digne d'intérêt, que la tarentule pique au pied et la jalousie au cœur, et qui ne retrouve qu'au dénouement le calme et la santé. Encore si les divertissemens étaient nouveaux; mais que dire de ces éternelles castagnettes qui frappent presque toujours à contre-temps, de ces thyrses qu'on agite dans l'air, de ces ridicules arceaux de feuillage que deux bergers en bas de soie, en culottes de velours, balancent amoureusement, et qui tout à coup, par un de ces prestiges merveilleux qu'on ne rencontre qu'à l'Opéra, se changent en agréables cerceaux, où des danseuses viennent s'encadrer *à souhait pour le plaisir des yeux*, sinon qu'on a vu tout cela partout, depuis *la Muette*, jusqu'au *Lac des Fées*. Mlle Elssler n'a pu faire valoir cette pauvre conception. Mlle Elssler a tort de persister dans un genre qui ne lui réussira jamais : les gentillesses de *la Chatte blanche*, renouvelées de Mme Montessu, ne sauraient convenir ni à l'élévation de sa personne, ni à la grandeur de son geste, ni à la dignité de sa pose. Le talent de Mlle Elssler est avant tout dramatique, ainsi qu'on a pu le voir dans *le Diable boiteux* et *la Gypsi*, les deux seuls rôles qu'elle ait créés encore; la *Cachucha* et la *Cracovienne*, qui ont fait ses succès parmi nous, sont des pas de caractère, et qui, par conséquent, tiennent plus de la pantomime que de la danse. Il faut à Mlle Elssler une expression dramatique sérieuse, des mouvemens vrais, passionnés, et non tels que ceux qu'on lui donne à représenter dans

ce ballet. Pourquoi ces convulsions du premier acte, pourquoi ces gestes effrénés, ces yeux qui sortent de leur orbite, cette pantomime effrayante et nerveuse? Si le personnage que représente Mlle Elssler avait été piqué lui-même par cette malencontreuse tarentule, tout cela paraîtrait exagéré et faux, à plus forte raison lorsqu'il ne s'agit que d'un simple récit à faire. Qu'arrive-t-il? L'intérêt (si intérêt il y a) diminue au lieu de croître, les semblans de la douleur agissent plus vivement que la douleur. Après les émotions tragiques de Mlle Elssler, quand vient M. Mazillier, on s'étonne de le trouver si réjoui et si bien portant, lui qu'on s'attendait à trouver si malade, et nul ne comprend plus comment cette jeune fille consent à se donner à cet homéopate imbécile pour une poudre dont son amant a certes moins besoin qu'elle. Pour celui qui ne tient pas le programme de M. Coraly dans ses mains, et se contente d'interpréter l'action par la pantomime, ce n'est pas le jeune homme qui est piqué au pied, mais la jeune fille; dès-lors il n'y a plus de pièce possible. Il faut avouer que Tarente est une ville privilégiée entre toutes. Elle a donné au monde la tarentule et la tarentelle, la tarentelle qu'on danse quand on est piqué par la tarentule, et la tarentule qui vous pique quand on danse la tarentelle; des tarentules et des tarentelles, on en a mis partout. Celle qui se danse au premier acte a toute la grace et la vivacité imaginables; malheureusement ce pas est loin d'avoir, comme la *cachucha* ou la *cracovienne*, le mérite si rare, dans les ballets surtout, de la nouveauté. Le public, qui l'a vu tant de fois, est fatigué de l'applaudir, et voilà sans doute pourquoi, malgré toute la souplesse, la verve et l'agilité merveilleuse de Mlle Fanny Elssler, on le laisse passer presque inaperçu sans le redemander jamais. La musique de *la Tarentule* est de M. Casimir Gide, c'est-à-dire de MM. Rossini, Meyerbeer, Auber, Halevy, etc.

— M. Spontini vient d'être nommé membre de l'Institut; on ne saurait trop se réjouir de cette élection, faite pour fixer enfin sur un point du globe la vie errante du grand musicien. L'honneur d'entrer à l'Institut attendait M. Spontini au retour de ce fameux voyage dans les états romains, pendant lequel l'illustre auteur de *la Vestale*, d'*Olympie* et d'*Agnes de Hohenstaufen* soumit un plan sur la restauration de la musique religieuse à sa Sainteté, qui ne lut pas le plan et le nomma chevalier de l'Éperon d'or. Il est à souhaiter que M. Spontini profite désormais de son séjour à Paris pour aller entendre à l'Opéra *Guillaume Tell*, *Robert-le-Diable* et *la Muette*, qu'il ne connaissait pas même de nom l'an passé. Ainsi, la France vient de s'acquérir la gloire de compter *la Vestale*, *Olympie* et *Fernand Cortèz* parmi les productions de son génie musical; il est vrai que c'est là une gloire que tous les peuples pourront lui contester à bon droit. M. Spontini est né à Novare, dans le pays de Mercadante, et il n'y a pas un an qu'il était encore au service de sa majesté le roi de Prusse, dont il dirigeait la chapelle et le théâtre, triste direction qui a laissé des souvenirs à Berlin. Puisqu'on admet M. Spontini à l'Institut, pourquoi Rossini et Meyerbeer n'y sont-ils pas? L'auteur de *la Vestale* est naturalisé,

dira-t-on; mais que signifie la naturalisation, lorsqu'il s'agit des œuvres de l'esprit? La naturalisation de M. Spontini fera-t-elle que sa musique soit plus nationale, plus française, que la musique de Rossini ou de Meyerbeer, qui ne sont pas naturalisés? Que l'Institut y prenne garde, les noms étrangers envahissent ses cadres. Certes, ce n'est pas nous qui nous élèverons contre ces admissions; à coup sûr, nous aimerions mieux voir Rossini à l'Institut que M. Adam, et Meyerbeer que M. Berlioz ou tout autre candidat peu sérieux; mais il nous semble qu'en agissant ainsi, l'Institut se détourne de l'idée qui a présidé à sa fondation, qui est de rassembler en un corps d'élite tout ce qui représente le progrès de l'intelligence dans le pays. Si l'Institut renonce à sa stricte nationalité, s'il veut embrasser le monde dans son cercle, alors qu'il ne s'en tienne pas à MM. Caraffa et Spontini, qu'il fasse plus ou moins, qu'il ouvre ses portes ou qu'il les ferme.

Théatre de la Renaissance. — *La Jeunesse de Goethe*, comédie en un acte et en vers, par Mme Louise Colet, née Révoil. — Écrite d'abord en prose, cette pièce fut présentée au théâtre du Gymnase, qui la refusa. Encouragée par cet accueil, Mme Colet lut, dit-on, sa pièce à quelques sociétaires du Théâtre-Français, qui ne lui firent pas meilleur accueil. Mme Colet insista. Elle traduisit sa prose en vers, et se présenta de nouveau au Théâtre-Français, qui refusa les vers comme il avait refusé la prose. Plus généreux, le théâtre de la Renaissance ouvrit ses portes à la muse de Versailles, et, Dieu soit loué! notre belle patrie compte avec orgueil un chef-d'œuvre de plus. C'est un charmant petit acte, parfaitement nul et parfaitement insignifiant, où il est dit trop de mal de la critique, pour que la critique puisse, sans mauvaise grace, en dire autre chose que du bien. Nous louerons donc sans réserve l'esprit du dialogue, l'élégance des vers, la délicatesse des détails, et surtout l'exquise convenance avec laquelle Mme Colet répond par avance à ses juges. La critique a reçu là une bonne leçon de politesse et d'urbanité. Rien n'est plus touchant, à notre sens, que de voir une femme, jeune et belle, abjurer ainsi les divines faiblesses de son sexe, abdiquer ses plus doux priviléges, la chaste obscurité, le modeste silence de la vie domestique, pour monter bravement sur les tréteaux, armer sa blanche main d'un gantelet de fer et souffleter en public les zoïles de notre époque. J'en connais de ces vils détracteurs qui auront passé une rude nuit, j'imagine. Déjà, dans une pièce de vers adressée à sa mère, Mme Colet (née Révoil) avait commencé cette joûte terrible; Dieu sait si la *Revue* où nous écrivons ces lignes s'en relèvera jamais!

Sans doute, il sied mieux à Mme Colet (née Révoil) qu'à tout autre d'offrir à ses voisins des enseignemens de dignité. Nous savons que les palmes académiques sont allées se poser d'elles-mêmes sur cette jeune tête qui ne les avait pas sollicitées. Nous n'ignorons pas que Mme Colet n'a jamais compromis dans les antichambres des immortels sa robe de femme et sa tunique de poète. Mais Mme Colet ne s'exagère-t-elle pas un peu à elle-même les inimitiés que lui suscite sa naissante célébrité? Est-il bien vrai que son front saigne sous les épines

de la gloire? Mme Colet (née Révoil) a-t-elle des ennemis? Nous tiendrions à rassurer cette ame craintive et troublée. Que Mme Colet daigne un instant y regarder de près, elle verra que sa couronne d'épines n'est qu'une couronne de bleuets, et que le fruit de la gloire, qu'elle trouve plein de fiel, n'est qu'une pomme de reinette ou une poire de Saint-Germain. Eh! non, madame, vous n'avez pas d'ennemis! Eh! non, votre front ne saigne pas! votre front est très blanc, et très net, et très pur. Eh! non, le poète n'est pas maudit ici-bas! M. de Lamartine n'est pas maudit, M. Hugo n'est pas maudit; personne n'est maudit d'ailleurs. Eh! non, on ne vous outrage pas! Eh! non, il n'est pas de lâches pamphletaires! Vous avez rêvé tout cela, madame. Votre tâche est beaucoup moins difficile que vous ne le supposiez; et puis, s'il est vrai, comme vous le dites, que la gloire soit le deuil du bonheur, il faut nous consoler, vous et moi, en songeant que cela ne nous regarde pas.

La commission chargée d'examiner la proposition ministérielle d'un prêt de cinq millions, unique moyen de pourvoir à l'achèvement du chemin de fer de Versailles (rive gauche), vient de déposer son rapport. Nous l'avons lu, et il nous semble qu'il conviendrait mieux à la dignité de la chambre de voter purement et simplement la destruction d'un chemin si avancé, dont elle est responsable au plus haut degré dans toutes les phases de son existence, que d'adopter les conclusions d'un pareil rapport : elles sont dérisoires dans leur faux-semblant de bienveillance. Comment? pour toute faveur, vous accordez au chemin de la rive gauche la faculté de réclamer, auprès de l'administration supérieure, un adoucissement dans les conditions d'art trop rigoureuses qui lui ont été imposées dès l'origine; et à quelle époque venez-vous proposer aux Ponts-et-Chaussées de se relâcher de leur rigueur funeste? Au moment où le chemin, sans être achevé, a vu du moins terminer presque tous ses terrassemens, arrêter ses courbes, bâtir un grand nombre de ses ponts et viaducs, fixer enfin, d'après des dimensions irrévocables, la plupart des travaux essentiels qui l'emprisonnent malheureusement dans les clauses d'un tracé à jamais onéreux. La commission, par ces concessions tardives, pense-t-elle faire illusion à quelqu'un dans la chambre ou dans le public? Ou bien s'abuse- t-elle la première?

Elle offre encore à la compagnie de la rive gauche la faculté, que celle-ci n'a jamais demandée, de se mettre en instance pour obtenir une amélioration de ses tarifs, tels qu'ils sont actuellement réglés par le cahier des charges. La commission ignore-t-elle donc que les tarifs de la rive gauche sont très satisfaisans, et que c'est la rive droite seulement qui aurait à s'inquiéter des siens, dont elle a abaissé le taux outre mesure dans sa soumission de 1837, alors qu'un esprit de rivalité, acharné comme il l'est aujourd'hui, mais plus aveugle, lui fermait les yeux sur son propre intérêt d'avenir? Veut-on ouvrir la porte à une révision des tarifs de la droite, en ayant l'air de secourir la gauche sur le

point où elle se sent le plus de force? Si ce n'est là le but où veut arriver la commission par une voie détournée, si elle n'a pas démêlé la tendance de sa proposition singulière, nous admirerons sa naïveté, mais il faudra appliquer, en cette occasion, ce mot d'une mystification mémorable : « Il y a quelqu'un ici qu'on trompe! » Mais qui est trompé? Ce n'est pas, à coup sûr, la compagnie qui a le bonheur de vivre sous la toute-puissante influence de M. Rothschild; c'est la commission peut-être; mais il faut espérer que ce ne sera pas la chambre.

Les membres de la commission ont chargé M. Cochin de dire, à la fin du rapport, qu'*ils appellent de tout leur désir le moment où il sera possible d'utiliser un tracé de quatre lieues, qui, s'il était converti en un amas de ruines, accuserait tous les corps de l'Etat d'impuissance et de légèreté.*

A voir la commission se débattre ainsi entre deux contradictions absolues, vouloir la fin et non les moyens, s'aviser de plusieurs expédiens incroyables, dans le cours de ses discussions, comme, par exemple, d'une répartition du prêt de 5 millions en *vingt annuités* de 250,000 fr. chacune, et chercher enfin tous les biais imaginables pour prêter et ne pas prêter, mais avec un penchant décidé pour cette dernière solution, on se rappelle, malgré tout le respect dû au parlement, ce personnage comique qui prétendait sauver son fils des mains des corsaires en faisant ressource de je ne sais quels articles n'ayant pas cours de monnaie; et l'on se demande s'il ne serait pas plus digne de la chambre de dire, en tournant le dos aux actionnaires de la rive gauche, qui ont de grands reproches à lui adresser : « Que diable allaient-ils faire dans cette galère? » — Qu'elle ait du moins le courage de la franchise.

Œuvres complètes de Chatterton (1). — En traduisant pour la première fois en français les ouvrages divers de Chatterton, M. Javelin Pagnon a rempli le désir public qu'avait fait naître l'intérêt extraordinaire répandu par M. de Vigny sur le personnage de ce jeune et infortuné poète. La traduction de M. Pagnon est précédée d'une étude biographique faite avec soin par M. Callet. On ne peut reprocher à ce dernier travail qu'un peu de longueur et de subtilité d'explications sur quelques points, défauts bien pardonnables chez le biographe qui incline à s'exagérer son modèle. Le véritable et réel caractère de Chatterton ressort d'ailleurs de toutes les pièces et de tous les faits qu'énumère et discute avec une scrupuleuse conscience M. Callet. Nous aurions voulu sous sa plume, au début, un éloge moins restrictif du Chatterton de M. de Vigny, lequel, certainement, n'a point prétendu écrire une *biographie*, mais qui a écrit mieux qu'un *roman*, et a touché, pour les mettre en relief, à des points profonds de ce caractère. Les principaux poèmes de Chatterton,

(1) 2 vol. in-8°, Paris, 1839. Desessarts, rue des Beaux-Arts, 15.

ceux qu'il attribua au moine Rowley, et qui composent ses vrais titres à une renommée poétique durable, remplissent le second volume. Même à travers le langage tout moderne d'une traduction, d'ailleurs très-fidèle, il est aisé de comprendre combien le pastiche dut peu soutenir dans le temps le regard des connaisseurs, de ceux même qui avaient été pris aux poésies d'Ossian-Macpherson. Quand il n'y aurait eu que cette quantité de *tableaux* et de *peintures* que Rowley va tout d'abord découvrant de couvent en couvent, c'était assez pour donner l'éveil par l'anachronisme, et Horace Walpole n'en fut pas dupe. De plus, on ne trouve dans la façon de Rowley aucune de ces lenteurs de récit et de diction si familières aux trouvères. Sa façon est nette et nerveuse comme pouvaient l'être les chants prétendus primitifs d'Ossian, dont l'exemple évidemment avait inspiré Chatterton. Mais nous n'avons pas ici la prétention de juger l'œuvre même du poète de dix-sept ans, nous ne voulions qu'annoncer qu'on en prendra désormais une idée exacte et complète, autant qu'une traduction la peut rendre, dans le travail consciencieux de MM. Callet et Pagnon.

— Sous ce titre : *Paléographie universelle,* M. Sylvestre vient de publier la seconde livraison d'uu ouvrage fait pour exciter la curiosité des gens du monde et l'attention des savans. La *Paléographie universelle* est une collection de *fac simile*, d'écritures, de chartes, empruntés à toutes les époques, et tirés des bibliothèques de France, d'Italie, d'Allemagne et d'Angleterre. Ces *fac simile* ont été écrits et peints sur les lieux mêmes. Il est impossible de donner une idée plus scrupuleusement fidèle des manuscrits que ne l'a fait M. Silvestre. Tout s'y trouve, jusqu'aux traces de vétusté que le temps a laissées sur le plus grand nombre. Les ornemens les plus riches, les plus merveilleuses enluminures sont reproduits avec une précision admirable, un art infini. La première livraison a paru il y a deux mois, la seconde est en vente.

— M. Jules Lacroix vient de publier, chez l'éditeur Dumont, un nouveau roman intitulé : *la Rente viagère*. L'action de ce roman est habilement combinée, et l'on retrouve dans la mise en œuvre du sujet choisi par M. Lacroix l'énergie et la verve qui distinguent ses précédens ouvrages. M. Lacroix s'est d'ailleurs proposé un but plus sérieux que l'amusement de ses lecteurs. La rente viagère, qui crée des homicides de pensée, sinon de fait, lui a paru une convention digne des traits de la satire. Ce n'est pas ici le lieu de discuter à fond la thèse de M. Lacroix, il nous suffira de dire que le roman, destiné à la défendre, offre une lecture pleine de terreur et d'émotion.

F. Bonnaire.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME

(IIIe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

Un Homme arrivé, dernière partie, par M. LÉON GOZLAN. . . . 5
Le dernier Écrivain païen de la Gaule. — Rutilius Numatianus, par M. J. J. AMPÈRE. 35
Exposition de l'Industrie. — Second article, par M. VICTOR CHARLIER. 48
BULLETIN. 62

Un Regard, par M. PAUL DE MUSSET. 73
Un Dîner chez Barras, par MM. CAMILLE BERNAY et HENRY TRIANON. 89
Poésies. — Paysages Suédois, par M. X. MARMIER. 115
Critique littéraire. — *Les Catacombes*, de M. Jules Janin, par M. ARSÈNE HOUSSAYE. 118
BULLETIN. 122

Les Châteaux de France. — Petit-Bourg, par M. LÉON GOZLAN. . . 137
Critique. — *Nouveaux Portraits littéraires*, de M. Sainte-Beuve, par M. LOUANDRE. 192
BULLETIN. 201

Un Fils de Laure, par M. A. DELATOUR. 210
La Balle de plomb, première partie, par M. FRANCIS WEY. . . . 231
Les Plateaux. — Orléans, Versailles (Chemin de la rive gauche), par M. V. C. 256
Critique littéraire. — *Mézélie* de Mme Ch. Reybaud, par M. J. S. . . 267
BULLETIN. 271

Vie et Aventures de John Davis, premier article, par M. ALEX. DUMAS. 281
La Balle de plomb, dernière partie, par M. FRANCIS WEY. . . . 314
Critique littéraire — *Dileytar*, de M. Eugène Sue, par M. L. Y. — *Publications du Moyen-âge; Une voix de plus*, par M. L. 336
BULLETIN. 344